HISTOIRE

DE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

HISTOIRE

DE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

D'après les Sources hagiographiques du XIIIe, XIVe et XVe siècle

PAR

le R. P. AT, prêtre du Sacré-Cœur

Gloriosissimus Pater. S. Antonius de Padua, unus de electis sociis S. Francisci.

(Liber miraculorum. Apud Bolland., cap. I

O proles Hispaniæ
Pavor infidelium
Nova lux Italiæ
Nobile depositum
Urbis paduanæ !

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne du Magnificat. 1res vêpres.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1895

PRÉFACE

Le treizième siècle de l'ère chrétienne est la merveille du moyen-âge : peut-être n'en trouverait-on pas, dans toute l'histoire de l'Eglise, un autre qui lui soit comparable sous plusieurs rapports. Il est dans la série de ces siècles heureux, qui relèvent l'humanité à ses propres yeux, et la consolent des erreurs dans lesquelles elle tombe, des crimes qu'elle commet et des ruines qu'elle entasse. Dieu nous les dispense d'une main avare ; en les distribuant, à de grands intervalles, le long du chemin que nous parcourons ; il a voulu, ce semble, nous manifester sa puissance et nous empêcher de désespérer tout à fait de nos destinées.

Le treizième siècle est d'autant plus admirable, qu'il ne descend pas logiquement de ceux qui le précèdent. Ceux-ci portent le nom d'âge de fer : ils tirent leur célébrité de l'ignorance dans laquelle les intelligences étaient plongées, de la corruption des mœurs, des abus de la force, et des luttes sanglantes qui déchiraient le sein d'une société sans organisation. A peine si

dans cette nuit sombre, on voit luire quelques flambeaux pour éclairer les passages les plus difficiles ; à peine si l'on entend quelques voix magnanimes, qui proclament le droit des faibles et interrompent la prescription d'une tyrannie sans frein. Les papes et les moines se partagent la gloire de cette mission civilisatrice. Saint Bernard qui est le moniteur des papes et le législateur des moines, les domine tous, et résume l'influence de l'Eglise sur les temps malheureux. Il est l'aurore d'un avenir meilleur.

Le treizième siècle naquit d'un regard d'amour que Jésus-Christ laissa tomber sur les douleurs de l'Eglise son épouse. Il sortit des misères de l'Europe féodale comme un lys sort de la fange. Alors les pontifes de Rome s'appellent Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, Alexandre IV, Grégoire X. Grâce à leur génie et à la supériorité de leur caractère, la Papauté atteint le plus haut point de son prestige ; elle devient une magistrature universelle, partout acceptée parce qu'elle était nécessaire. Non contente de présider à la vie des âmes, elle dirige les intérêts politiques de tous les peuples baptisés ; elle rend des services que la haine des sectaires, seule, a osé méconnaître. Tous les rois ne se ressemblent pas : tandis que Frédéric II désolait la chrétienté, Saint Louis la parfumait de ses vertus et la protégeait de sa vaillante épée. Les rois normands opprimaient l'Angleterre et n'épargnaient pas l'Eglise ; mais à la même heure, Guillaume d'Ecosse, Eric de Suède, Haquin de Norwége, Waldemar-le-Victorieux de Danemark, Hedwige de Pologne, Jacques-le-Conquérant en Aragon, Alphonse-le-Bref et Saint Ferdinand en Castille, étaient les porte-étendard du Christ. Rodolphe de Habsbourg succède à la dynastie fatale des Hauhenstaufen et reprend le rôle de Charlemagne.

Cependant le génie se réveille et la science jette un éclat in-

connu auparavant. Les Universités se multiplient ; elles attirent dans leur sein une jeunesse innombrable, avide d'entendre des maîtres tels que Roger Bacon, Alexandre de Hales, Duns Scot, Saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, Albert-le-Grand et Saint Thomas d'Aquin. Depuis Pierre Lombard, la Scolastique avait produit des esprits remarquables : Abailard, Hugues de Saint Victor, Gilbert de la Porée, Guillaume de Champeaux, avaient acquis dans l'école une gloire qui, pour quelques-uns, n'était pas sans mélange : elle devait pâlir devant la gloire plus haute et plus pure des nouveaux docteurs qui montaient dans les chaires d'où ils étaient descendus.

Tandis que les théologiens et les philosophes dirigeaient les esprits dans la connaissance de la vérité ; les fondateurs monastiques tiraient de leur cœur inspiré des milices toutes jeunes, qui venaient prendre rang dans l'armée du Seigneur. L'Ordre bénédictin vivait encore : sa sève n'était pas épuisée, parce que sa mission n'était pas finie. Après avoir ombragé de ses rameaux les générations barbares, il continuait à défricher le sol et les âmes ; il restait, au milieu d'une époque guerrière, l'asile des opprimés, le paradis des natures contemplatives, et la pépinière de tous les dévouements. Mais le monde allait faire un pas : des besoins nouveaux devaient naître des circonstances. Alors François d'Assise et Dominique de Guzman entrent en scène, et organisent les Mineurs et les Prêcheurs : deux Ordres fraternels, un peu différents par le génie, semblables par le but qu'ils poursuivent ; qui unissent la vie active à la vie contemplative, et s'arrachent sans regret aux extases du cloître, pour aller promener la croix à travers les champs de bataille, et porter jusqu'aux extrémités du monde le doux nom de Jésus-Christ. Les Pères de la Merci marchent sur leurs traces avec une sainte émulation ; ils leur

laissent l'honneur de délivrer les âmes de la tyrannie du démon et du péché : ils gardent pour eux celui d'aller consoler les chrétiens esclaves au pays des Maures; heureux de porter leurs chaînes, et de mourir, quand il le faut, pour les rendre à la liberté et à la patrie.

Un siècle qui avait de pareils hommes, devait faire de grandes choses. Le treizième siècle manifesta sa force par les conciles œcuméniques et par les croisades. Les conciles étaient dirigés contre les hérésies, contre la décadence des mœurs et les excès des empereurs d'Allemagne. Les croisades faisaient face aux insurrections des Albigeois au dedans, et aux menaces de l'Islamisme au dehors. Si elles ne réussirent pas toujours à humilier l'orgueil des ennemis de la chrétienté ; elles eurent d'autres avantages que les esprits impartiaux savent apprécier; en tout cas, elles laissèrent derrière elles un sillon lumineux de foi, d'amour et de vaillance, que les fils des preux ne regardent jamais sans une sainte fierté, et sans ressentir le désir d'imiter leurs ancêtres.

L'art n'est que l'ornement des siècles : il a cependant une réelle valeur, parce qu'il a une haute signification. La preuve, c'est que les grands siècles enfantent toujours un art, qui demeure attaché à leur front comme un diadème ; mais les bas siècles ne savent que gâter l'art que d'autres leur ont transmis : à moins qu'ils ne soient tout à fait improductifs. C'est l'art religieux qui obtint au treizième siècle les plus beaux développements. Pouvait-il en être autrement à une époque dont l'Evangile était l'unique inspiration ? D'ailleurs l'art religieux l'emporte sur tous les autres par ses magnificences, parce qu'il traduit les attributs de Dieu et les espérances de l'homme. Alors la cathédrale gothique se dressa à côté de la basilique, fille des catacombes, sans la détrôner. L'art byzantin lui avait préparé les voies, en élevant les cintres et les

arcs de voûte du style roman : il y avait peu à faire pour achever une idée commencée. La cathédrale continua à suivre la ligne verticale ; quand elle eut jeté dans les airs ses tours légères et ses flèches gracieuses, il sembla qua la prière avait pris un corps pour se rendre sensible ; la cathédrale avait des ailes comme la colombe qui dans l'Ecriture est le symbole de l'Eglise ; dans son essort, elle emportait les pensées, les larmes et l'amour de l'humanité jusqu'au pied du trône de l'Eternel. Cependant la statuaire, encore timide, ébauchait de saintes images pour peupler ses niches et embellir ses contre-forts. La peinture naissait dans l'Ombrie avec Cimabué et Giotto, qui exécutaient leurs fresques sur les murailles froides du nouveau temple, pour réjouir les yeux et attendrir le cœur : douces esquisses dont le charme naïf assurait l'immortalité, et que la science du dessin, dont la renaissance se glorifie à juste droit, ne devait par faire oublier. La musique, fidèle au rendez-vous, vint rejoindre la sculpture et la peinture ses sœurs : elle entonna ses pieuses mélodies en s'accompagnant des cent voix de l'orgue triomphant. Le génie chrétien avait trouvé une formule qui égalait sa conception. Tandis que, au fond des cloîtres, des moines sublimes mettaient la main à leurs *Sommes*, qui résumaient les connaissances du temps, et qui, malgré leurs lacunes, devaient étonner les savants des âges futurs ; un obscur maçon bâtissait la cathédrale, cette *Somme* de pierres, ce splendide abrégé des deux Testaments, où le Ciel et la terre se rencontrent et s'embrassent. La cathédrale est le plus souvent anonyme : il le fallait bien. Quelle signature mettre au fond d'une œuvre qui s'appelle de tous les noms, parce qu'elle est à tout le monde?

Aucune gloire n'a manqué au treizième siècle : je n'ai pas dit encore la plus belle. Ce siècle prédestiné qui avait produit des

papes hors ligne, des rois qui se donnaient eux-mêmes comme *les sergents du Christ*, des jurisconsultes profonds, des capitaines magnanimes, des philosophes éminents et des artistes à faire envie à l'antiquité grecque et romaine; ce même siècle devait enfanter beaucoup de saints. Il est digne de remarque que la plupart de ses grands hommes sont dans les rangs de ces humbles serviteurs de Dieu, qui fuyaient l'admiration du monde sans pouvoir y échapper. Je plains ceux qu'une pareille coïncidence surprendrait. Les chrétiens qui connaissent le mystère des choses, savent que le génie et la grâce ne sont pas incompatibles ; quand ils les découvrent unis dans une même personnalité, ils applaudissent: mais ils ne demandent pas comment cela a pu se faire.

La sainteté : tel est donc le caractère exceptionnel de l'époque que nous analysons. C'est par ce côté que je la prends. Je laisse à de plus habiles l'aimable passe-temps de secouer la poussière de ses chartes, de décrire ses castels fièrement assis sur les collines, de dessiner le vitrail des absides, les lampes des sanctuaires, les châsses des cryptes sombres, les enluminures des manuscrits, les détails de l'orfévrerie, la forme des boucliers et des lances, et les cottes de mailles que portaient les chevaliers. Moi je veux remuer des cendres vénérables ; je veux décrire des vertus, pour édifier ceux qui me liront.

Seulement j'arrive un peu tard. D'autres m'ont précédé dans la carrière ; et les travaux qu'ils nous ont légués provoquent à la fois l'admiration et le découragement. Mais dans le champ de Booz la récolte était si riche, qu'avec les épis de blé échappés à la faucille des moissonneurs Ruth se composa une gerbe opulente. A la suite des écrivains qui ont exploité le treizième siècle, on peut encore glaner. Il y a les saints qui forment comme la première ligne de la scène. A part la mention qu'ils ont obtenue dans le martyrologe catholique et dans les

annales de l'Eglise, presque tous ont eu, à notre époque, un historien qui a révisé leur légende, et ajouté aux louanges que les anciens hagiographes leur avaient décernées. L'Allemagne protestante a vengé les papes du moyen-âge des injures que le philosophisme voltairien, aidé des préjugés de l'école gallicane, ne leur avait pas épargnées. Voigt a défendu avec courage Saint Grégoire VII, si impopulaire, surtout dans sa patrie. Quoique Innocent III ne soit pas canonisé, j'éprouve le besoin de nommer ici Hurter qui, dans des pages consciencieuses, a rendu à ce grand pontife la physionomie que la passion lui avait volée. Nous possédons la Vie de Saint Dominique par Lacordaire, la Vie de Saint François d'Assise par Chavin de Malan. Nous devons à Montalembert la délicieuse Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie ; M. Henri Wallon, de l'Institut, a rédigé la Vie de Saint Louis roi de France. Sainte Claire, Saint Bonaventure, Saint Thomas d'Aquin[1] ont trouvé parmi nos contemporains des historiens dignes de leur mémoire. L'œuvre est faite et bien faite ; il ne nous reste qu'à remercier les auteurs et à passer outre.

Or, il y a dans le treizième siècle les saints de la seconde ligne. Je ne veux pas dire que ceux-ci le cèdent aux premiers par leur grandeur intime : l'œil humain ne saurait pénétrer à cette profondeur ; Dieu seul peut dresser la classification de ses serviteurs selon leur mérite. Mais ils sont restés, dans la société chrétienne, à un rang plus modeste, enveloppés dans la pénombre des pyramides qui les dominent : ils n'ont pas gouverné l'Eglise ; ils ne sont pas les patriarches des Familles monastiques dans lesquelles ils ont fleuri ; ils n'ont attaché leur nom à aucune œuvre monumentale. A des époques moins fécondes, ils auraient eu toute leur taille ; à l'heure où Dieu les fit naître, ils ne viennent qu'après les autres. Ce serait

[1] L'abbé Bazeille.

une injustice de ne pas les dégager des gloires parallèles qui nous les cachent ; le monde ne les connaîtrait pas assez, et ce serait un malheur ; car s'il s'agit de leçons de vertu à lui donner et de beaux modèles à lui fournir, on peut dire qu'il n'y en a jamais trop. Je ne veux pas venger ces saints de l'oubli ; ils n'ont pas besoin de mes services : les siècles savent leur nom. Mais s'ils n'occupent pas dans les œuvres de l'hagiographie moderne la place qui leur est due ; j'ai bien le droit d'exhumer leur Vie des sacrés dyptiques et des travaux de mes devanciers, pour en rafraîchir les lignes, et la jeter dans le mouvement de notre littérature.

Saint Antoine de Padoue est sur le plan que je viens de tracer. Cependant il n'est pas obscur : il a joui sur la terre d'une immense popularité dont nous étudierons les causes ; cette popularité l'a suivi dans l'histoire ; sa Vie est écrite dans toutes les langues de l'Europe. Néanmoins je n'outragerai personne, en avançant, qu'en France, cette vie n'existe pas, au moins telle qu'il la faut de nos jours pour qu'elle soit lue. Une main patiente[1] en a recueilli les matériaux avec soin ; il s'agit de les mettre en œuvre.

Saint Antoine de Padoue est un sujet d'étude rempli du plus vif intérêt. D'abord il remonte aux origines franciscaines. Or nous aimons tout ce qui commence : une fleur qui vient d'éclore a des parfums plus doux ; le berceau d'une institution qui reçoit les premiers rayons de la grâce nous attache toujours. Cette circonstance donne à Saint Antoine quelque chose de la dignité de l'ancêtre, qui contraste avec sa jeunesse dont l'éclat devait durer autant que lui. Ensuite il a avec Saint François des analogies frappantes. Le Séraphin d'Assise devait

[1] M. l'abbé Guyard, vicaire général de Montauban : *Saint Antoine de Padoue Sa vie, ses œuvres et son temps.*

avoir une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament ; mais de tous les fils qui lui naîtront dans l'avenir, aucun n'héritera de son génie autant que notre Saint. « A peine « le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de « Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des « peuples est occupée par celui que tous proclamaient son « premier-né, Saint Antoine de Padoue, célèbre comme son « père spirituel par cet empire sur la nature qui lui valut le « surnom de Thaumaturge [1]. » On trouve la preuve de ce fait dans la strophe suivante de l'Hymne de vêpres dans l'office du Saint : « Parfait imitateur de Saint François son père, il « s'identifie tellement avec lui, que, semblable au ruisseau « s'échappant de sa source, il porte partout les eaux de la « vie [2]. » On lit encore dans *les Fioretti de Saint François*, qu'un jeune homme noble et délicat ayant été admis dans l'Ordre, prit l'habit en abomination et résolut de quitter le couvent. Mais ayant été ravi en esprit, il vit venir une multitude de saints rangés en procession deux à deux. Ils étaient couverts de riches vêtements; leurs visages et leurs mains resplendissaient comme le soleil ; et ils allaient en chantant, accompagnés de la musique des anges. Dans le nombre il y en avait deux plus richement vêtus que les autres. Ceux qui fermaient la procession dirent au moine tenté de découragement, qu'ils étaient tous Frères Mineurs, et que les deux plus éclatants que les autres étaient Saint François et Saint Antoine [3]. On sait que Saint François avait, le premier, autorisé

[1] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.

[2] Francisci patris æmulus
Sic illi se contemperat
Ut fonte manans rivulus
Aquas vitæ circumferat.
(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle.)

[3] Fioretti, chap. XX.

un rapprochement si glorieux pour son disciple, en l'appelant « son evêque[1]. »

Un autre charme de Saint Antoine de Padoue, c'est qu'il n'est achevé que par un côté. L'apôtre a eu son plein développement : sa carrière fut courte mais bien remplie. Or il y avait chez lui l'étoffe d'un grand docteur : par ce côté, il est demeuré à l'état d'ébauche. Il vécut dans la première partie du treizième siècle, pendant laquelle les éléments de la société nouvelle se dégagent laborieusement des ténèbres grossières de la période précédente, et qui n'est en réalité qu'une de ces transitions, si fréquentes dans l'histoire, où les contraires se heurtent, en attendant de s'harmoniser dans le plan providentiel du lendemain. Dans ces milieux, les hommes participent de l'indécision des choses : ils sont des précurseurs tournés vers l'avenir, et destinés à semer le grain afin que d'autres recueillent l'épi. De plus, Saint Antoine de Padoue a le rang de fondateur dans l'Ordre franciscain. Les fondateurs sont des natures d'élite, choisis de Dieu entre mille pour un grand dessein. Mais ils se couchent sous les bases de l'édifice, pour en supporter le poids et lui donner de la solidité. *Je poserai,* dit Isaïe, *dans les fondements de Sion, une pierre éprouvée, angulaire, précieuse, et qui deviendra un appui inébranlable*[2]. C'est l'histoire prophétique de tous les fondateurs : force cachée et raison dernière de l'équilibre de leur œuvre, ils n'apparaissent pas tels qu'ils sont ou qu'ils auraient pu être.

Cependant l'humilité de Saint Antoine de Padoue et les conditions particulières dans lesquelles il se trouva placé au

[1] Sanctus Franciscus eum suum episcopum vocare solebat.
(Joan. Trithemius : Catal. script. eccles.)

[2] Isaïe ; XXVIII, 16.

début de sa vocation religieuse, n'empêchèrent pas son zèle de se déployer. L'influence qu'il exerça directement sur les âmes, et indirectement sur les affaires de son temps, fut profonde. La trace ineffaçable qu'il a laissée dans la mémoire des générations ; les faits historiques auxquels il a été mêlé dans l'Eglise et dans l'Etat, non seulement en Italie mais encore dans d'autres contrées de l'Europe, nous avertissent suffisamment que nous sommes en présence d'un homme apostolique plus qu'ordinaire. Il partagea avec ses frères, nés à la même heure du même souffle de l'Esprit-Saint, l'honneur de sauver la société chrétienne, dans une crise où elle pouvait sombrer ; il était un des plus illustres parmi les vaillants d'Israël.

Les magnifiques éloges que les écrivains ecclésiastiques décernent à Saint Antoine sont une preuve surabondante de sa supériorité. Les historiens de sa vie ne sont pas les seuls qui l'exaltent : les annalistes, les prédicateurs, les ascétiques célèbrent à l'envi sa mémoire. Jacques de Bergame, de l'Ordre des Ermites de Saint Augustin, parlant de sa science, dit « Qu'il était une lumière, non-seulement parmi les reli-« gieux de son temps, mais encore quand on le compare avec « les plus grands génies de l'antiquité[1]. » Jérôme Platus décrit avec complaisance son talent oratoire, et les succès qu'il obtenait auprès des foules ; ensuite il s'écrie : « Est-ce « que Démosthène, ou quelqu'un des beaux diseurs vantés « dans le monde, en firent jamais autant[2] ? » Thomas Bosio, de la Congrégation de l'Oratoire, dit : « Il serait trop long de « raconter en détail toutes les œuvres merveilleuses et vrai-« ment divines qu'il accomplit pendant sa vie et après sa

[1] Lib. XIII, Suppl. Chron. ad ann. D. 1231.
[2] Lib. II : de Bono status relig. C. 32.

« mort ; mais les moins versés dans la connaissance des « légendes sacrées, n'ignorent pas les gestes d'un si grand « homme[1]. » Henri Villot, des Frères Mineurs, « Ne sait ce « ce qu'il doit admirer le plus, de la sainteté de sa vie, ou de « son érudition, ou de son éloquence[2]. » François Haer, Henri Sédulius, Saint Antonin, le P. Passévino, sont ses panégyristes[3]. François Maure, des Frères Mineurs, le compare, dans des vers élégants, à Saint Bernardin de Sienne[4]. Mais nul n'égale Saint Bonaventure prêchant sur les vertus de Saint Antoine. Il était bon juge, car il a écrit la Vie de Saint François : il était d'ailleurs le contemporain de celui qu'il glorifie : on peut s'en rapporter à lui. « Le Seigneur, dit-il dans un de ses Sermons, a « marqué le bienheureux Antoine de trois signes éclatants : le « premier est l'excellence de la sainteté qui embrasait l'inté- « rieur de son âme ; le second est le mépris du monde et « l'amour de l'abjection qui brillaient au dehors dans tous les « actes de sa vie ; le troisième est la célébrité qui entoure son « nom et qui l'a rendu fameux chez tous les peuples. Ces trois « choses réunies réalisent l'idéal de la perfection. » Dans un autre Sermon, il enchérit, si c'est possible, sur ces louanges. « Le bienheureux Antoine, dit-il, posséda à lui seul toute la « science des anciens. Il avait la science des Anges qui con- « siste à remplir des ministères divins, celle des Patriarches « qui est la sagesse des voyageurs, celle des Prophètes dont « le rôle est de prévoir et d'annoncer l'avenir, celle des Apôtres « qui n'est pas sans analogie avec la sagesse des marchands, « car, à leur manière, ils achètent le royaume des cieux ; « celle des Martyrs qui se rapproche de la sagesse des guer-

[1] Lib. VII : de Sig. Eccl. cap. I.
[2] In Athenis, de S. Antonio.
[3] Vita anonyma : Elogia S. Antonii.
[4] Historia S. Francisci. lib. II.

« riers, celle des Confesseurs ou des Docteurs qui fait les maî-
« tres, enfin celle des Vierges, qui est l'art de fuir le péché et
« d'éviter le commerce des hommes [1]. »

A part les éminentes qualités que Saint Antoine déploya dans le cours de son apostolat; il exerça le ministère de la parole dans des circonstances qui donnent à son histoire un intérêt de plus. Il assista à la décadence de la féodalité dont la vigoureuse organisation résista encore des siècles aux assauts que lui livra l'esprit moderne; mais qui ne recouvra jamais son ancienne puissance : il y a dans l'humanité des transformations fatales que rien n'arrête. Il fut mêlé au réveil des communes qui revendiquaient des droits trop longtemps méconnus. Ce mouvement légitime en lui-même, et qui produisit d'heureux résultats, fut gâté par les inévitables violences qui accompagnent toujours les changements de régime. C'était d'ailleurs un mouvement des masses; or les masses ne se remuent pas comme de purs esprits : on les entend; et surtout on les sent. Saint Antoine ne contribua pas médiocrement à contenir dans les limites de la justice et de la charité une démocratie turbulente, dont les défauts naturels étaient d'autant plus redoutables qu'elle était plus près de son berceau. Aujourd'hui nous aimons l'actualité ; nous la cherchons jusque dans le passé, avec le secret désir d'y trouver la justification des idées qui nous sont quelquefois trop chères, parce qu'elles ne sont pas suffisamment exactes. Ce goût n'est pas entièrement mauvais; à condition qu'il ne dégénère pas en système : là est le péril. Le rapprochement que j'établis ici entre le treizième siècle et le nôtre, est appuyé sur les faits : j'en veux le bénéfice. Saint Antoine apprendra à notre pays tourmenté ce que c'est qu'une démocratie chrétienne;

[1] Sermo 1, 2 ; de S. Antonio.

et au clergé qui travaille à régler la liberté,par quels moyens on peut en prévenir les écarts ou en guérir les excès.

Puisque j'en suis à signaler les analogies que présentent ces deux époques, n'oublions pas que Saint Antoine eut affaire aux sociétés secrètes, qui étaient alors la forme la plus redoutable de l'hérésie manichéenne. Il avait à refuter les doctrines perverses qu'elles répandaient dans le peuple ; il devait ensuite échapper aux piéges qu'elles lui tendaient, et dont plus d'une fois il faillit être victime. De nos jours, la Franc-Maçonnerie est le péril social : elle est l'incarnation la plus parfaite de la Révolution ; c'est elle qui bouillonne comme un volcan sous nos pieds ; c'est elle qui fait irruption par les calamités périodiques qui nous épouvantent. La Franc-Maçonnerie descend en droite ligne du Manichéisme. Dans la lutte cruelle que nous soutenons contre elle, Saint Antoine pourra nous servir de patron.

Pour achever de fairé connaissance avec Saint Antoine de Padoue, avant même que de franchir le seuil de sa vie, il n'y a plus qu'un détail à ajouter : il a été le missionnaire de la France. Il est passé sur nos rivages ; il y sema le Verbe de Dieu ; il y opéra des miracles ; il y bâtit des monastères : encore maintenant la vieille terre des Gaules répète son nom avec amour. La durée de sa gloire n'est pas le moindre signe de la popularité qu'il avait acquise chez nous : c'est un droit de plus que Saint Antoine a sur nos cœurs. Un saint n'est étranger nulle part, parce que l'Eglise est la patrie des âmes ; mais quand il a versé une goutte de sueur ou de sang sur le coin du monde que nous habitons, il est deux fois notre frère ; et nous trouvons dans son histoire une saveur particulière.

Tel est le personnage qui sera l'objet de cette étude.

L'étude des saints nous tente toujours. Cet attrait s'explique

aisément; car les saints sont des chefs-d'œuvre. La nature en fournit de temps en temps la matière première; la grâce en demeure la raison dernière : pour les former elle emploie les milieux. Les saints sont des intelligences sublimes, même quand ils sont ignorants des sciences humaines; ils sont des caractères supérieurs, car ils ont vaincu le monde; ils sont des cœurs forts et tendres, que l'amour et la hainc dévorent à la fois, que le Ciel et la terre visitent à la même heure : ils adorent le Ciel, ils protégent la terre : ils sont d'insignes bienfaiteurs du genre humain. Leur charité est sans rivale; leur direction est infaillible; les œuvres immortelles qu'ils laissent après eux en sont la preuve. Si les saints ne présentaient pas à l'observation de si belles lignes; si seulement on pouvait dire d'eux : Ils ne sont pas comme les autres hommes que nous connaissons, qui nous dégoûtent, ou qui nous nuisent; cette grandeur négative les mettrait encore à part dans l'histoire de notre race.

C'est pourquoi les saints sont chers à l'Eglise dont ils sont l'orgueil et l'espérance; ils sont chers aux enfants de l'Eglise qui trouvent en eux une démonstration éclatante de leur foi. Puisqu'on ne peut pas les révoquer en doute, il faut les expliquer; et qui dira d'où ils sortent, si on nie la vertu du baptême? C'est en vain qu'on s'efforce d'obscurcir le nimbe qui encadre leur visage vénérable Faire des saints des grands hommes, et les placer au Panthéon : c'est souvent une habileté; au fond, c'est un hommage involontaire que des écrivains honnêtes, et quelquefois artistes, rendent aux héros du catholicisme.

Ainsi s'explique la jouissance intime que nous goûtons en lisant la Vie des saints. Cette jouissance augmente encore pour ceux qui se décident à l'écrire : elle découle de la contemplation de la beauté morale dont les saints sont l'idéal, et

des découvertes qu'on opère dans leurs âmes profondes, à mesure que l'analyse y pénètre plus avant. Mais elle a une autre source : en présence des saints, la critique perd ses droits. La critique peut s'exercer sur la date de leur naissance et de leur mort, sur l'ordre chronologique des faits qui forment la trame de leur histoire, sur l'authenticité de certains détails souvent enveloppés dans la brume des légendes. S'agit-il de leur mérite ? Ici il n'y a de place que pour l'admiration. L'annaliste qui cite à son tribunal les illustrations du passé, éprouve une satisfaction intellectuelle à les discuter : il n'est pas fâché de leur arracher le masque qui dérobait leur véritable physionomie aux yeux de leurs contemporains, et de les frapper d'un verdict qui fixe l'opinion de la postérité. Tel n'est pas le rôle des hagiographes. Il est beau de faire justice des histrions qui ont abusé de leur popularité : il est doux de venger la vertu souvent incomprise, et de trahir le mystère dans lequel elle s'était ensevelie.

Ceux que la Providence condamne à vivre aux époques de décadence, ont des raisons particulières d'aimer le commerce des saints. En ce temps là, le monde devient inhabitable : *Les vérités s'amoindrissent*[1]; les sophismes se répandent partout : on les respire comme l'air. La simplicité fait sourire ; la sincérité est une maladresse ; la conviction est un bagage incommode ; la fidélité est morte ; la flamme du dévouement s'éteint dans les cœurs ; les hommes sont petits, quand ils ne sont pas pervers. Malheur à nous, si nous avons gardé notre christianisme, et un peu de ce vieil honneur qui était la seconde religion de la patrie ! Incompris de nos contemporains, proscrits des milieux où se meuvent les ressorts de la vie sociale, écrasés par l'opinion, même quand elle nous tolère ; si

[1] Psaum. II, 1.

nous échappons à la persécution, nous succombons à la tristesse qui nous inonde : il n'y a pas de place pour nous au soleil d'une civilisation athée et corrompue. Dans des cas semblables, nos pères fuyaient le siècle ; ils couraient demander aux solitudes une paix dont elles seules avaient le secret. Cette tradition s'est conservée : encore maintenant les grands chrétiens nous quittent pour aller prier et pleurer au désert. Mais nous qui ne pouvons pas les suivre, où trouverons-nous un abri ? Cherchons-le dans l'histoire ; cachons-nous sous le manteau des saints. On a dit de certaines personnalités d'élite qu'elles réconcilient avec l'humanité. Les saints produisent cet effet : ils sont l'idéal de la nature humaine, guérie, restaurée, exaltée par la lumière de l'Evangile et par le sang de Jésus-Christ. Nous rencontrons chez eux, la foi, l'abnégation, l'amour, la fierté noble, la douceur triomphante, les pardons magnanimes et les sublimes trépas. Ils réalisent toutes nos aspirations ; ils les dépassent même. A leurs pieds, nous sentirons ce qui nous manque : mais notre défaite sera notre consolation.

Il est doux d'étudier les saints : il est moins facile de les rendre ; la main qui essaie tremble de respect et d'émotion. Angelico de Fiésole peignait à genoux. C'est le seul moyen d'expliquer les têtes de ses vierges, dont le type n'est pas de ce monde ; fleurs écloses au souffle du génie et de la piété, où l'art est negligé, et dont l'inspiration mystique est la raison dernière. Celui qui veut écrire la Vie d'un saint, doit se mettre à genoux, et demander a Dieu de ne pas gâter l'œuvre de sa grâce. Heureusement, ici il n'y a rien à inventer : les faits se chargent de manifester le miracle. Chacun de ces faits est comme une ligne du dessin à tracer : quand le dernier est raconté, la figure se dégage toute seule.

Saint Antoine de Padoue a eu beaucoup d'historiens : il n'a pas besoin de celui qui vient lui consacrer sa plume. Mais si

la gloire du Bienheureux peut se passer de ses travaux ; lui a quelque intérêt à redire sa pieuse Légende. Le saint du baptême est un ange gardien, qui nous donne son nom pour nous honorer, et sa main pour nous conduire ; il a droit à un culte réservé : c'est le culte des souvenirs autant que celui de la foi. Le saint du baptême nous est fidèle, même quand nous l'oublions ; ses bienfaits jalonnent nos années ; ils adoucissent les sentiers de notre rude pélerinage. A certaines heures de la vie, plus pesantes que d'autres, nous savons mieux encore ce que nous lui devons. Avant de mourir, un serviteur de Saint Antoine lui dédie ce modeste opuscule, depuis longtemps conçu par son amour, et aujourd'hui réalisé par sa reconnaissance.

Montauban, 13 juin 1876. Fête de Saint Antoine de Padoue.

LES SOURCES

En indiquant les Sources de l'Histoire de Saint Antoine de Padoue, je ne me propose pas seulement d'imiter la plupart des écrivains, qui veulent ainsi donner aux lecteurs le moyen de vérifier leur récit. Je n'ai pas le dessein de fournir des matériaux à ceux qui s'occuperont après moi de cette même Histoire : je n'apporte ici aucune découverte. Simple collectionneur de monuments connus de tout le monde, je n'ai d'autre mérite que de les grouper dans un tableau synoptique plus complet que ceux qu'on avait dressés jusqu'à présent. Le travail des Bollandistes ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Peut-être a-t-on le droit de s'étonner de ne pas y trouver plus de richesse critique touchant les Œuvres de Saint Antoine de Padoue, dont il parut au dix-septième siècle une édition que, dans le siècle suivant, le P. Azzoguiddi devait augmenter. Dans ma pensée, les Sources que je vais mentionner seront la preuve de la grandeur morale de Saint Antoine de Padoue, de l'influence qu'il exerça dans l'Église, par son génie, par ses ver-

tus, par ses miracles; et de la place qu'il n'a pas cessé d'occuper, depuis sa mort, dans la mémoire des générations chrétiennes. Peu de saints ont eu une fécondité hagiographique comparable à la sienne. Son apostolat ne dura que dix ans; il en vécut à peinetre nte six : on pouvait croire que l'oubli ensevelirait bientôt son nom. Or voilà six siècles que la littérature s'exerce sur ce pauvre moine, avec une complaisance qui indique de quelle tendresse il est l'objet, et avec une persévérance qui accuse suffisamment la beauté de sa vie et la valeur de ses services. Les liturgistes, les poètes, les historiens, les prédicateurs, les ascétiques, les collectionneurs de miracles, les politiques, les antiquaires, les archéologues, les sculpteurs et les peintres, ne se lassent pas de nous entretenir de Saint Antoine, sous des formes diverses et toujours éloquentes. C'est pourquoi celui qui l'a loué dans ce livre peut se tenir tranquille : il est à l'abri du reproche qu'on fait souvent aux historiographes d'exagérer leur héros.

Je suivrai dans cette exposition l'ordre chronologique.

MONUMENTS PRIMITIFS

Sous ce titre, il faut ranger les monuments sans date précise, ordinairement sans nom d'auteur, et dont on ne peut affirmer que la haute antiquité. Quelques-uns sont l'œuvre d'écrivains contemporains, suffisamment connus.

1° *Fioretti* ou *les Petites Fleurs de Saint François d'Assise.*

Comme son nom l'indique, cette Légende est consacrée aux fleurs de sainteté qui ornèrent le berceau de l'Ordre séraphique. D'après Wadding, dit l'abbé Riche à qui nous devons une excellente traduction française, l'auteur serait un contempo

rain de Saint François, nommé Ugolin de Mont Sainte-Marie : mais cette opinion n'est pas admissible. D'après Ozanam, des indices incontestables font reconnaître dans ce livre la première moitié du XIVe siècle ; cependant on n'a que de faibles conjectures pour y soupçonner la main de Jean de Saint Laurent, de la noble famille florentine de Marignolles, que son savoir et sa vertu firent élever en 1353 au siége épiscopal de Bisignano. On sait que les *Fioretti* font une assez belle part à Saint Antoine de Padoue : on y trouve, relatés tout au long, les deux grands miracles opérés par le Thaumaturge au Consistoire et à Rimini. Il est digne de remarque que ces mêmes faits sont contenus presque mot à mot dans le *Liber miraculorum* de Wadding ; ce qui prouve que les *Fioretti*, malgré leur couleur légendaire, ont une valeur historique qui donne du prix à leur témoignage.

2° *Legenda seu Liber miraculorum.*

Le titre de cette compilation indique son antiquité : *Ex. Mss. erutus.* Wadding en tira les éléments des parchemins, et les inséra dans sa Chronique de l'Ordre séraphique : *Chronicis Ordinis olim insertus;* il n'en est donc pas l'auteur. Du reste, on en trouve des fragments dans les monuments historiques qu'il cite ici.

3° *Le Manuscrit d'Ancône.*

Ce Manuscrit déposé à la bibliothèque du couvent des Franciscains d'Ancône, contient les miracles qui servirent au procès de canonisation de Saint Antoine. D'après les Bollandistes, ce Manuscrit porte la date du mois de novembre 1621. Ils ajoutent : *Ipsam vero Collectionem distributionemque in lectiones, antiquam omnino esse.* L'autorité de leur témoignage est corroborée par le fait même de la distribution des

matières en leçons : on sait que les Légendes avec les *incipit* et les *desinit*, sont particulières au moyen-âge. L'exorde, par sa simplicité pieuse, présente encore un caractère frappant d'antiquité : *Ad laudem et gloriam Dei, Patris et Filii et Spiritus Sancti, et gloriosæ virginis Mariæ, et Sancti Antonii. Miracula quæ coram etc.* La conclusion n'est pas moins touchante : *Hæc igitur supradicta, et pleraque alia virtutum signa, Dominus majestatis per servum suum Antonium operari dignatus est etc.* Cette manière d'ouvrir et de terminer un récit est perdue chez les modernes.

4° *Vita anonyma auctore valde antiquo.*

C'est ici la pièce maîtresse, celle qu'on peut appeler la vraie Source de la Vie de Saint Antoine de Padoue : elle est courte et incomplète ; mais cela ne lui enlève rien de son importance. Le génie du Saint est là : là est aussi la couleur locale, qui permet de donner à sa physionomie un peu d'originalité.

Nous possédons trois Vies anonymes de Saint Antoine de Padoue : 1° celle des Bollandistes ; 2° celle qu'on trouve dans les *Œuvres de Saint François et de Saint Antoine,* et qui est un peu plus développée que la précédente ; 3° celle de Surius. Les deux premières Vies sont identiques pour le fond et pour la forme, comme on peut s'en convaincre à la simple lecture : elles ne diffèrent que par l'étendue des détails Celle de Surius n'est que la reproduction de la *Vita anonyma*, avec des additions assez considérables, et des changements sensibles dans le style. « *Hanc Vitam plerumque verbotenus transcripsisse videtur, qui stylo prolixiori et nonnullis subinde auctis, composuit Vitam a Laurentio Surio editam, quam stylo primigenio necdum potuimus invenire.* » (Bolland:)

L'antiquité de la *Vita anonyma* est bien établie. Le Manus-

crit que les Bollandistes eurent sous la main datait de 250 ans : *scripto ab annis circiter* CCL : la Chronique pouvait être encore plus ancienne. Du reste un certain nombre de caractères intrinsèques le prouvent surabondamment. La *Vita anonyma* fut composée avant la première translation des reliques du Saint, car elle n'en parle pas : tout ce qui suit la description des funérailles, dans la Vie tirée *des Œuvres de Saint François et de Saint Antoine*, est d'un autre chroniqueur. La *Vita anonyma* n'a pas de chronologie : les faits sont distribués sans ordre et sans date. L'auteur s'arrête à la peinture des vertus du Saint : il semble se plaire à ce travail, parce qu'il n'a pas d'autre but que l'édification des âmes : alors les faits sont pour lui des matériaux qu'il emploie comme un artiste se sert des couleurs qui sont sur sa palette. Pour le dire en passant, c'est là une des causes des nombreuses difficultés que rencontre l'historien de Saint Antoine, et des controverses agitées entre les écrivains. Nous ne comprenons plus un récit sans chronologie, parce que nous avons fait de l'histoire une science exacte et positive : les annalistes du moyen-âge entendaient les choses autrement. La *Vita anonyma* se distingue par un usage fréquent de l'Écriture. Le texte sacré devient le condiment de l'exposé des faits : les faits s'y incarnent, et s'y dilatent à l'aise ; ils ne sont pas pressés de faire place à d'autres qui viendront a leur tour. Le temps consacré à développer une pensée mystique, en l'appuyant sur l'Ancien ou le Nouveau Testament, ne parait pas à l'auteur un temps perdu. Ce mélange d'éléments divins et humains produit une littérature à part, pleine d'onction et de senteurs spirituelles : elle est encore une grande poésie. Un autre charme de la *Vita anonyma* réside dans la simplicité du ton. L'absence d'art et de méthode est complète ; aucun mot n'est cherché ; aucune tournure n'est travaillée ; le chroniqueur parle comme il pense et

comme il sent. C'est une fontaine qui sort doucement du milieu des broussailles. Ajoutez à ces traits, l'accent d'un religieux enthousiasme, et les cris de piété qui s'échappent de partout, et vous aurez une idée de la *Vita anonyma*. Elle est écrite dans un latin dont il n'est pas aisé de rendre les nuances : la traduction la plus soignée l'affaiblit encore. C'est ce qui m'a décidé à placer le texte original dans des notes abondantes, qui ne nuisent pas au mouvement du récit historique, et qui sans doute trouveront grâce devant mes lecteurs.

Sans que je le dise, on voit déjà la parenté de cette Chronique avec *la Légende de Saint François* par Saint Bonaventure. Saint Bonaventure est a peu près inimitable : l'Auteur anonyme de la Vie de Saint Antoine ne l'égale pas; cependant il a avec lui des analogies de genre que je devais signaler.

On peut encore rapprocher la *Vita anonyma*, de *l'Histoire de Sainte Elizabeth de Hongrie* par Théodoric de Thuringe, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. On sait avec quel bonheur Montalembert a exploité cette Chronique. Il n'est pas donné au premier venu de suivre, même de loin, l'éminent écrivain : mais on n'a pas toujours sur la main de pareilles richesses légendaires.

5° *Breve Elogium S. Antonii, insertum Libro Epilogorum in Gesta Sanctorum : Bartholomei de Tridento.*

Barthélemy de Trente, de l'Ordre des Frères prêcheurs, est un historien contemporain : *Auctor vero omnino cœvus*. Il dit lui-même dans l'Éloge qu'il nous a laissé de notre Saint : *Antonius quem ipse vidi et cognovi*. Il écrivit vers l'an 1240.

6° Pierre Rodolphe Tossiano, évêque de Sinigaglia, qui a inséré un abrégé de la Vie de Saint Antoine dans son *Histoire de l'Ordre séraphique*, conclut son travail en ces termes :

« *Scripserunt de Vita ejus, Pechanus, archiepiscopus can-*
« *tuariensis; FR. Joannes Cremonensis, minister provinciæ*
« *S. Antonii; F. Matthæus Pedelarius, lector provinciæ Bo-*
« *noniæ; FR. Ragmundinus, lector Paduæ; FR. Bartholo-*
« *meus Tridentinus, Ordinis Prædicatorum.* » D'après les Bollandistes, ces écrivains seraient contemporains du Saint; tout au plus si l'on peut reculer la date de leur existence jusqu'au siècle suivant. Jean Pechano mourut en 1292 : Barthélemy de Trente est de la première moitié du XIIIe siècle ; les autres sont inconnus, et l'on ne trouve nulle part leur Chronique. « *Il serait très-possible*, ajoutent les Bollandistes, *que*
« *l'un d'eux fut l'auteur de la Vie anonyme que nous donnons*
« *d'après un Manuscrit qui remonte à* 250 *ans.* »

7° Le *Firmamentum Trium Ordinum* parle d'une Vie anonyme de Saint Antoine, écrite par ordre de Jérôme d'Ascoli, ministre général de l'Ordre séraphique en 1274, et plus tard pape sous le nom de Nicolas IV : « *De mandato istius generalis, quidam*
« *magister, multum famosus, magnæ sufficientiæ et virtutis,*
« *Vitam B. Antonii Patavini miro stylo composuit.* »

8° D'après Pierre Rodolphe Tossiano, l'an 1316 un Auteur anonyme écrivit la Vie de Saint Antoine, qui fut approuvée par F. Jacques, ministre de la Province de Padoue, par le Chapitre de Verone, et recommandée à tous les fils de Saint François.

Ces Vies anonymes ont-elles péri? Ne sont-elles en réalité, avec des Variantes, que la *Vita anonyma* que nous possédons? La question n'est pas résolue.

10° Il faut ranger encore parmi les moments primitifs de la Vie de Saint Antoine, Deux *Sermons* de Saint Bonaventure, et la *Liturgie franciscaine du* XIIIe *siècle.* Je n'entre ici dans

aucun détail sur ces pièces intéressantes, parce qu'elles sont citées au long, et appréciées dans le cours de mon ouvrage.

XVe SIÈCLE

1° *Epitome Vitæ S. Antonii*, sub finem sæculi XV edita a Bartholomæo Pisano, in libro *Conformitatum vitæ B. Francisci ad vitam D. N. Jesu Christi.*

2° Sicco Polentoni, littérateur né vers la fin du XIVe siècle, à Padoue, eut pour instituteur le célèbre Jean de Ravenne, qui lui fit faire de rapides progrès dans ses études : il fut nommé chancelier du sénat en 1413, et fut témoin de la découverte du tombeau qu'on crut être celui de Tite-Live. Son ouvrage sur Saint Antoine est intitulé : *Vita sive Legenda mirabilis Sancti Antonii de Padua, confessoris Christi.* Il fut imprimé à Padoue en 1476.

3° Jean Trithème, né en 1462 aux environs de Trèves, mort en 1516, a consacré à Saint Antoine une page dans un ouvrage intitulé : *Catalogus Scriptorum ecclesiasticorum.*

XVIe SIÈCLE

1° Surius (Laurent) chartreux, né à Lubeck en 1522, mort en 1578, auteur des *Vies des Saints.*

2° Valerius Polydorus Patavinus, Conventualis : auctor *Memoriarum sacrarum, ecclesiam gloriosi sancti Antonii attinentium*, Venetiis editarum anno 1590.

3° Hippolyte de Ponte, Mineur Conventuel, écrivit une Vie de Saint Antoine, en langue italienne, l'an 1552.

4° Bellarmin : *Liber de Scriptoribus ecclesiasticis. ad ann.* 1220.

5° Ribadeneira (Pierre), Jésuite, né à Tolède en 1527, auteur de *la Fleur des Vies des Saints*, dans le genre légendaire.

6° Sedulius, Recollet, né à Clèves, en 1547, a écrit le livre intitulé : *Imagines religiosæ Ordinis. S. Francisci.*

XVII[e] SIÈCLE

1° Wadding : *Annales Ordinis Minorum.*

2° Michel Pacheco, régulier de l'Ordre de N.-S. Jésus-Christ, et administrateur de l'Hôpital royal, fondé par les Portugais, sous le titre de Saint Antoine : *Epitome S. Antonii, Castellano idiomate scripta, Madriti vulgata anno* 1647.

3° Damien Comegio, annaliste général de l'Ordre des Observantins, inséra la Vie de Saint Antoine dans sa *Chronica seraphica, anno* 1684 *vulgata.*

4° *Opera omnia S. Antonii Paduani, Ordinis Minorum : quibus accesserunt Vita ejus et Elogia.*

Opera et labore. R. P. FR. Joannis de La Haye. Lugduni 1653.

5° *Acta SS. Apud Bollan.d* 13 junii.

6° *S. Antonii Patavini, Ordinis Minorum confessoris, evangelicæ veritatis prædicatoris eximii, Vita.*

Opera R. P. FR. Sanctos Saccensis Burdegati, ejusdem Ordinis lectoris generalis. Patavii. 1663.

7° *Thesaurus Urbis Paduanæ* expositus a Petro Saviolo, ex urbis ipsius tabulario 1682.

8° *Relazioni di S. Antonio di Padova*, di Lelio Mancini. in Padova. 1654.

COLLECTIONNEURS DES MIRACLES DE SAINT ANTOINE

1° Cortusiorum duorum Guillelmi et Albrigetti, *Historia de Novitatibus Paduæ et Lombardiæ*. Venetiis 1336.

2° Gonzaga : *Historia seraphica*.

3° *Collectio ex impresso Florentino*. 1678.

4° *Collectio Patavii impressa*. 1687.

5° Joannes Paulinus : *Vita P. Bernardi Colnagi. Soc. Jesu*. 1662.

6° Bernardinus Genovesius, siculus, tertii Ordinis. S. Francisci professor. 1606.

7° Thomas Vandini. Bononiensis, Minor Conventualis. 1647.

8° FR. Josephus Pasqueti, minister provincialis Minorum Conventualium 1687.

9° *Collectio belgica Joannis Van der Borcht*. 1676.

10° FR. Ludovicus Micoli de Gemona. 1661.

XVIIIe SIÈCLE

1° Azzoguiddi (Antoine Marie), Mineur Conventuel de l'Ordre de Saint François, né à Bologne en 1697, mort en 1770. Il se distingua dans la prédication et fut bibliothécaire de son couvent. Il fit paraître, en 1757, les Sermons de Saint Antoine sur les psaumes, d'après un manuscrit autographe, croit-on, avec une préface et des notes. Le volume est intitulé : *S. Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, Sermones in psalmos, ex autographo nunc primum in lucem editi : Bononiæ*.

2° Angelico da Vicenza 1748.

3° Luigi de Missaglia 1776.

4° *Grazie et Miracoli del gran Santo di Padova*, in Padova 1715.

5° Emmanuele Azevedo Lusitano : *Fasti Antoniani*. Venetiis. 1786.

6° Emmanuele Azzevedo : *Vita del Taumaturgo Portoghese sant'Antonio di Padova*. Bologna 1790.

7° Chalippe : *Vie de Saint François d'Assise*. 1720.

XIXe SIÈCLE

1° Le P. Servais Dirhs : *Vie de Saint Antoine de Padoue*. Gand 1854.

2° Guyard, vicaire-général de Montauban : *Saint Antoine de Padoue. Sa vie, ses œuvres et son temps*, 1868.

3° L'abbé Bonnely, curé de Saint Saturnin, de Brive-la-Gaillarde, a écrit la Vie de Saint Antoine en 1876. Les éloges que cet ouvrage a reçus me font regretter de ne l'avoir pas connu avant de livrer mon travail à l'impression.

On peut consulter encore parmi les historiens du XIXe siècle qui ont parlé de Saint Antoine, directement ou indirectement. Montalembert : *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie;* et César Cantu : *Histoire universelle*.

On trouve dans les *Elogia S. Antonii* placés en tête de la *Vita anonyma*, dans l'édition du R. P. Delahaye, un certain nombre de sermonaires et d'historiens, assez peu connus, qui ont célébré les vertus et les miracles de Saint Antoine ; voici leurs noms :

1° Robertus a Licio, Aquinato episcopi : *Sermo de S. Antonio*.

2° Guillelmus Pipinus, doctor parisiensis.

3° Palbertus Themesnarius, Ordinis Minorum : *Sermo de S. Antonio.*

4° Franciscus Mendosius. Soc. Jesu.

5° Jacobus Bergomensis. Ordinis Eremitarum.

6° Petrus de Natalitiis. episc : *Vita S. Antonii.*

7° Platus. Soc. Jesu.: *de Bono status religiosi.*

8° Franciscus Hæreus : *Vita S. Antonii.*

HISTOIRE

DE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

CHAPITRE I

Naissance de saint Antoine de Padoue. — Sa patrie. — Sa famille. — Présages. — Son baptême. — Son éducation à l'école des Chanoines de la cathédrale de Lisbonne.

Domine, prævenisti eum in benedictionibus dulcediuis.

Psal. xx, 4.

Hic ille natus ultimas
Tagi qui ad undas, nobili
Domo, paternis commodis
Mendicitates prætulit.

(Hymne de saint Antoine de Padoue : WADDING : Annales Minorum. tom. II.)

A la fin du douzième siècle de l'ère chrétienne, l'an 1195, un enfant naissait, qui était destiné à être un des plus grands thaumaturges de son temps. Il s'appela d'abord Fernandez de Bouillon : le monde devait le connaître sous le nom d'Antoine de Padoue. Le Portugal fut sa patrie. C'est l'antique Lusitanie, sur la plage occidentale de la Péninsule hispanique, encadrée par l'Océan, par le Duro, et les chaînes de montagnes qui la séparent de l'Andalousie et de l'Estramadure. Elle était chère aux Romains pour la beauté de sa topographie, la pureté de son ciel, la richesse de son sol, et la douceur de ses fruits. Ils y fondèrent des établissements qui durèrent autant que leur gloire. Après eux d'autres conquérants s'en emparèrent : elle était trop poétique, pour rester sans amants. Les Maures en furent longtemps les maîtres. Les rois de Castille et de Léon la leur disputèrent ; mais au

milieu du onzième siècle,ils n'avaient pasencore réussi à la leur arracher.

L'an 1060 Henri de Bourgogne petit-fils de Robert Ier duc de Bourgogne, et neveu d'Henri Ier roi de France, parut sur la scène. C'était, selon quelques historiens, un prince dont la piété égalait la bravoure ; d'autres lui donnent le sobriquet d'aventurier ; mais à cette époque l'aventurier était un chevalier errant qui cherchait l'occasion d'acquérir de la gloire, en rendant des services. Les croisades avaient développé un mouvement d'enthousiasme auquel les caractères intrépides ne résistaient pas. Le Sarrasin était l'ennemi de la chrétienté; le Maure partageait sa haine; on allait attaquer le premier en Orient : on donnait la chasse au second dans les plaines de la Castille et de l'Andalousie. Le Cid vivait encore : le bruit de ses exploits avait retenti par-delà les Pyrennées. En devenant le frère d'armes du héros légendaire, Henri de Bourgogne s'imposait au respect de la postérité. Il s'attacha à Ferdinand et à Alphonse VI de Castille ; il remporta sur les Maures des avantages éclatants, qui lui valurent la souveraineté de la province de Porto, et la main de Thérèse fille d'Alphonse VI. Il fut la tige de la maison qui devait gouverner pendant tant de siècles un État, petit par son territoire, mais fameux par ses gestes ; qui a tracé à l'Europe la voie du nouveau monde et qui, jusqu'à maintenant, a gardé des deux côtés de l'Atlantique des positions que des nations plus puissantes ne lui ont pas enlevées. Henri de Bourgogne avait le génie de la race franque, prédestinée à porter partout le gonfalon de Jésus-Christ et le flambeau de la civilisation ; il donnait le signal au royaume chrétien de Jérusalem qui allait naître, et à l'empire latin de Constantinople qui devait venir plus tard. L'œuvre de Godefroy de Bouillon fut éphémère ; celle de Baudoin de Flandre dura peu : la fondation d'Henri de Bourgogne est encore debout. Du reste il sut être modeste dans son bonheur. Content du titre de comte de Porto qu'il conserva toute sa vie, il laissa à son fils la gloire d'achever la conquête, et de s'asseoir sur un trône définitivement bâti, sous le nom d'Alphonse Ier. Le vainqueur de Castro-Verde fit hommage de ses Etats à l'Eglise Romaine : quand il mourut en 1185, Sanche Ier lui succéda.

La dixième année de son règne, Fernandez de Bouillon naissait à Lisbonne, ville située sur la rive droite du Tage, et à une faible distance de son embouchure[1]. Il eut pour père Martin de Bouillon, et pour mère Marie-Thérèse Tavera, tandis qu'ils étaient encore dans la fleur de l'âge[2]. Tous les détails que les historiens nous fournissent sur cette illustre famille ne sont pas également démontrés. A la distance des événements où la plupart étaient placés; ayant à écrire moins sur les actes publics des personnages dont ils s'occupent, que sur leurs vertus intimes qui se dérobent toujours un peu aux regards de l'opinion ; obligés d'ailleurs de chercher la vérité à travers les décombres d'une époque bouleversée par des guerres fréquentes; il n'est pas surprenant de les voir quelquefois recourir à la conjecture et deviner, pour ainsi dire, ce que les monuments n'établissent pas avec une certitude suffisante. Cependant on est d'accord pour admettre l'éminente piété des Bouillon. La part qu'ils prirent à tous les combats livrés contre les Maures, suppose autant de foi que de vaillance. C'est l'honneur des chrétiens de ce temps d'avoir écrit leur symbole sur les champs de bataille avec la pointe de leur épée. On sait encore que la noblesse des Bouillon était des plus illustres[3]. Marie-Thérèse Tavera descendait d'une ancienne maison qui avait régné dans les Asturies au huitième siècle[4]. Martin de Bouillon était de la lignée de Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade et premier roi franc de Jérusalem[5]. Sur ce point les historiens sont unanimes. Henri de Bourgogne n'était pas venu tout seul en Espagne pour prendre du service contre les Maures. Il

[1] Est in Lusitaniæ regno, ad plagam occidentalem, in extremis orbis finibus, urbs quædam : incolæ Ulys bonam vocant, quod ab Ulysse (ut aiunt) bene sit condita. (Vita anonyma. cap. I.)

[2] Pater ejus, Martinus nomine, mater ejus Maria... ex illis, in ipso juventutis flore, procreatus est B. Antonius. (Vita anonyma. cap. I.)

Paciecus Martinum Bullones, patrem ; matrem, Teresiam Taveram nominat (Vita anonyma. apud Bolland. cap. I.) Annotata. (b)

[3] Pater ejus vir fuit... nobilis; mater ejus non infimo genere fuit. (Vita anonyma. cap. I.)

[4] Azevedo : Genealogia di. S. Antonio.

[5] Cornegius suspicatur genus ex Belgio ducere, et nomen a Bullionio Castello et titulo celebris Godefridi-Bullionii. (Vita anonyma apud Bolland. cap. I. Annotata (b).

était suivi de plusieurs gentilshommes du royaume de France, jaloux de partager avec lui le péril et la gloire. Supposer que parmi ces volontaires il y avait des Bouillon, n'est pas chose invraisemblable. L'héroïque ancêtre de cette race avait donné l'exemple à ses neveux : ils devaient le suivre. En matière de généalogie les noms ont une importance considérable. La similitude absolue de nom entre des hommes dont le genre était le même, dans deux pays séparés à peine par une chaîne de montagnes, dans un siècle où les circonstances politiques de l'Europe déplaçaient frequemment les peuples qui se précipitaient les uns contre les autres, favorise le sentiment général des historiens. L'aïeul de notre Saint s'appelait Vincent de Bouillon. Sa vie est peu connue. Il paraît cependant qu'il fut nommé gouverneur de Lisbonne, quand cette ville eut été conquise sur les Maures, et qu'elle devint la capitale du Portugal[1]. Alors on n'arrivait pas à une pareille dignité sans avoir accompli quelque haut fait-d'armes. Martin de Bouillon hérita de la fortune de son père, et soutint l'éclat de son sang. L'Écrivain anonyme en l'appelant « soldat du roi Alphonse»[2], nous dit assez avec sa belle concision, la part qu'il prit dans la guerre de la délivrance, et à quel rang il se plaça dans l'opinion de ses contemporains. Mais sa principale gloire lui vint du fils que Dieu lui donna.

Fernandez naquit le 15 aout, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge[3]. On ne sait pas s'il fut le premier-né de la famille des Bouillon[4]; mais il est certain qu'il n'en fut pas le fils unique. Il avait une sœur appelée Dona Maria, une ravissante créature sur

[1] Cardosus ex fundatione ipsius Martini indicat anniversarium a Capitulo Ullyssiponensi faciendum XIV kal. febr. *pro anima Vincentii Martini dicti Bulhem;* unde intelligitur avo *Vicentii* nomen fuisse. (Vita anonyma.apud Bolland. cap. I.)

Monstrantur autem in arce Ullyssiponensi ædes patris, tanquam ejus aliquando præfecti, quod de avo forte commodius intelligeretur. Ita Cornegius. (ibidem.)

[2] Miles Alphonsi regis. (Vita anonyma, cap. I.)

[3] Les Bollandistes écrivent : diem natalem nusquam invenio notatum. (loco citato.) Azevedo dit expressément qu'Antoine naquit le 15 août. (Vita di. S. Antonio lib. I.)

[4] L'Auteur anonyme semble pencher vers l'affirmative en disant que ses parents étaient *in ipso juventutis flore*, quand il vint au monde (cap. I.)

la quelle la nature et la grâce avaient épuisé leurs faveurs, et dont le monde n'était pas digne, car elle s'envola bientôt dans la solitude, et prit l'habit des Chanoinesses Régulières, au couvent de Saint-Michel. Un rayon de la lumière sainte qui enveloppa son frère, dès cette vie, devait tomber sur elle : une naïve légende porte que celui-ci lui apparut au moment de la mort, avec son Patriarche, pour la bénir et lui fermer les yeux. Il est encore parlé d'une autre sœur du nom de Dona Féliciana, dont on raconte aussi de douces merveilles, fréquentes à cette époque où la foi ouvrait le ciel chaque quart d'heure : mais ceci est moins prouvé[1].

Aucun présage extraordinaire ne marqua la naissance du jeune Fernandez. Les colombes ne vinrent pas se reposer sur les tours de son château; les abeilles ne déposèrent pas leur miel sur ses lèvres; on ne vit pas d'étoile briller dans l'ombre; sa mère ne fut pas troublée par des songes. Cependant c'était un enfant de miracle que celui-là. Mais les signes ne sont pas nécessaires pour préparer une grande destinée. Dieu se plaît quelquefois à ensevelir ses desseins dans le mystère, pour en tirer des effets plus puissants. Celui qui en s'inclinant sur le berceau de Fernandez aurait dit qu'il serait un jour un gentilhomme digne de ses ancêtres, ne se serait pas beaucoup risqué : l'honneur et la bravoure passent avec le sang d'une génération à une autre, aussi longtemps que les races sont fidèles à la devise de leur blason. Celui qui aurait annoncé qu'il serait un grand chrétien, avait beaucoup de chances de ne pas se tromper. Fernandez était le fils des héros ; il était encore le fils des saints. Marie Thérèse de Tavera était aussi remarquable par sa vertu que par sa beauté. La vertu se transmet avec le lait et les caresses : le cœur d'une mère est un vase très-pur que le Saint-Esprit remplit de ses bénédictions, et qui en s'épanchant dans l'âme d'un enfant, l'enrichit des dons célestes. Une mère pieuse qui donne à la patrie

[1] Hoc non adeo certo constat quam quod habuerit Sanctus sororem aliam in conventu S. Michaelis professam ; quæ moriens testata sit conspicere se. SS. Theotonium (alii S. Franciscum) et Antonium ; et cujus nomen in obituario monasterii sic notatur : XIII kal. Martii obiit D. Maria Martini, soror S. Antonii, Canonica S. Vincentii. anno 1240. Ita Cardosus. (Liber miraculorum, cap. V, Annotata (c) : apud Bolland. 13 junii.)

un mauvais citoyen et à l'Église un contempteur de ses dogmes, c'est un phénomène qui se rencontre ; le contraire arrive plus souvent encore ; et on se plaît à penser que c'est là une des lois de la vie surnaturelle. D'ailleurs Fernandez de Bouillon venait au monde le jour bienheureux de l'Assomption de la Vierge. Cette mère du Ciel plus tendre que celles de la terre, prit possession de son âme : elle se plaça comme un sceau sur ses facultés; elle y déposa les germes d'une dévotion que le temps devait augmenter, et qui jusqu'à la dernière heure, se traduira par des explosions d'amour demeurées un des traits particuliers de sa physionomie. Il n'était pas aussi aisé d'annoncer que Fernandez remuerait l'Europe par l'éloquence de sa parole, et les miracles qu'il sèmerait sur ses pas. Mais ce qui défiait toute conjecture, c'était que ce descendant des rois, qui naissait dans un palais, au milieu des splendeurs de l'opulence, serait plus tard le disciple passionné du Mendiant d'Assise, et qu'à sa suite, il promènerait partout les livrées austères de la Pauvreté.

Les historiens des Bouillon signalent une circonstance indifférente en elle-même, et dont on ne tiendrait aucun compte dans la vie d'un enfant ordinaire ; mais qui offre un certain intérêt dans celle d'un enfant prédestiné. Il y avait à Lisbonne une église très-remarquable par ses proportions et par la beauté de ses ornements; elle était dédiée à la Vierge Marie, mère de Dieu. C'est dans cette église que reposaient les précieuses reliques de Saint Vincent, diacre et martyr de Sarragosse. Le palais des Bouillon était bâti à l'occident de cette église, et très-près de ses portes[1]. Le hasard ne fait pas tout dans ce monde. La Providence divine trahit quelquefois son dessein par les moindres détails. En tout cas, il est touchant de voir un saint qui sera un jour un ascète sublime, qui cherchera une cellule silencieuse ou le creux des rochers pour mieux vaquer à la contemplation, naître, pour ainsi dire, à l'ombre de l'autel ;

[1] In ea (Ulysbona) templum miræ magnitudinis extructum est, in honorem matris Dei et perpetuæ Virginis Mariæ ; in quo Beati Vincentii martyris sacrum corpus honorifice asservatur. Ad ejus templi partem occiduam, felices B. Antonii parentes honestum habuere domicilium, ipsis templi foribus valde propinquum. (Vita anonyma. cap. I.)

mystique tourterelle qui méprisait, dès la première heure, la maison paternelle pour bâtir son nid auprès des tabernacles du Seigneur.

Tous ces signes encore vagues et dont l'interprétation était difficile, acquirent une certaine détermination par le baptême. Le baptême en effet est une seconde création, plus belle et plus féconde que la première. C'est là que se forme « *l'homme nouveau, l'homme selon l'esprit*[1]. » Là est le point de départ et la cause véritable de toutes les manifestations de sainteté qui ont lieu dans l'histoire. L'Ecrivain anonyme mentionne le baptême de l'enfant de Martin de Bouillon et de Marie-Thérèse de Tavera, en ces termes : « Lorsqu'il fut purifié de la tache originelle dans les eaux salu-« taires du sacré baptême, on lui donna le nom de Fernandez[2]. » C'était l'usage de la noblesse portugaise de ne présenter les nouveaux-nés à l'église que le huitième jour après leur naissance. Fernandez fut donc baptisé le jour de l'Octave de l'Assomption[3]. On déploya pour cette cérémonie une grande pompe qui s'explique autant par la foi des Bouillon, que par l'éclat de leur position sociale. La joie fut universelle à Lisbonne où elle prit les proportions d'une fête publique. A l'estime dont on entourait une vieille race, se mêlait peut-être le pressentiment de la gloire que Fernandez allait faire rejaillir sur son pays. Les cités sont comme les mères : elles sont fières de leurs enfants.

François Mendoza, célèbre théologien jésuite, chante la naissance d'Antoine en ces termes : « Heureuse et trois fois heureuse « Lusitanie ! Et toi aussi, ô Lisbonne, tu es heureuse pour bien des « raisons ! Mais parmi les cités les plus florissantes, aucune peut-« être n'a goûté une félicité comparable à la tienne, ô Coimbre ! De « peur qu'il ne manquât quelque chose aux faveurs dont la nature « vous a comblées, voilà qu'à la fertilité de votre sol, à la pureté « salubre de votre climat, à la sécurité de vos ports, vient s'ajouter « un nouveau bienfait qui met le comble à votre prospérité et ras-

[1] Ephes. IV, 24.

[2] Cum sacri baptismatis salutaribus expiaretur undis, Ferdinandi nomen accepit. (Vita anonyma. cap. I.)

[3] Azevedo : Vita di. S. Antonio lib. I, c. 1.

« sasie vos désirs. Ce langage surprendra sans doute ceux qui m'é-
« coutent, et réveillera en eux une curiosité bien légitime. Pourquoi,
« me dites-vous, parler de bonne fortune, quand la patrie est par
« terre et qu'elle est presque couchée dans sa tombe? Dans une si-
« tuation aussi grave et comme désespérée, y a-t-il autre chose que
« des sujets de larmes? Quelle espérance reste-t-il à nos maux?
« Quelle consolation peut relever nos âmes abattues? Quel avenir
« peut nous sauver? Après des coups si cruels du sort, pourquoi
« nous parler de bonheur? Après une ruine si complète de notre
« grandeur, pourquoi parler de gloire? — O héros de la Lusitanie!
« Vous êtes à la fois l'enfant et le gardien de votre patrie! Vous lui
« rendez ce qu'elle vous donna. Ce héros c'est Antoine. Antoine
« couronné des vertus les plus magnifiques, est l'honneur de Coim-
« bre, et la joie de Lisbonne : il projette sur toute la Lusitanie un
« éclat qui est sa gloire la plus pure[1]. »

A la même heure, une autre cité dut tressaillir d'une allégresse dont elle ne devinait pas le principe. Padoue qui sera un jour la patrie adoptive de notre Saint, aurait pu s'écrier : « ô Espagne, « réjouis-toi ; car c'est de tes rivages qu'est sorti le héros « dont les vertus éminentes et les actions sublimes illustreront « l'Italie[2]. » L'avenir se chargea de justifier toutes ces espérances.

On conserve avec respect le berceau des rois et celui dans lequel a dormi un homme historique. Les deux berceaux de Fernandez de Bouillon sont restés des reliques que les siècles chrétiens ont enveloppées d'amour. Le palais de ses ancêtres, après avoir été le siége des Comices de Lisbonne, est devenu la somptueuse église de Saint-Antoine. On a eu le soin d'enchâsser dans le monument la place de

[1] Vita anonyma: Elogia S. Antonii.

[2] Alumno felix inclyto
Congaudeat Hispania
Ex cujus tota merito,
Fit celebris Italia.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle : hymne des 2[es] vêpres.)

la chambre où naquit l'apôtre franciscain : véritable perle, plus précieuse que l'or et le marbre dont elle était ornée [1] ! Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut l'eau sainte de la régénération, ont échappé aux ravages du temps. Ils sont là tout entiers, attestant avec une éloquence irrésistible la puissance de la grâce et le parti qu'en peut tirer une âme qui sait en profiter [2]. Ceux qui vont prier dans la cathédrale de Lisbonne, y font encore des pèlerinages ; ils appuyent leur tête contre cette piscine qui fait penser ; ils ressuscitent dans leur âme les germes divins que le baptême y sema ; ils versent des larmes en souvenir de leurs péchés, et ils se relèvent meilleurs et consolés. A quelques pas de là, dans la même enceinte, leurs yeux se reposent avec émotion sur un degré en pierre, placé à l'entrée du chœur. Il a gardé la trace d'une croix miraculeuse que le jeune Fernandez traça de son doigt pour dissiper la vision du diable qui lui était apparu sous une forme horrible [3]. Six siècles sont passés sur cette croix ; et ils ne l'ont effacée ni sur la pierre ni dans le cœur des pieux chrétiens qui lui ont voué un culte de vénération. C'est ainsi que Dieu prend soin de ses serviteurs : *il veille sur leurs ossements, et il ne permet pas qu'un seul périsse* [4]. Il veille mieux encore sur leur mémoire, et il écarte d'elle les ombres de l'oubli.

[1] Pacieco rapportant l'épitaphe de Marie-Thérèse Tavera dit : hic situm est cadaver matris D. Antonii, qui in eadem domo fuit in lucem editus in qua nunc urbis Comitia geruntur. (Vita anonyma. apud Bolland. cap. I. Annotata (b.)

On lit dans ces mêmes Annotata (a) : e regione vero consistit ecclesia S. Antonii, in quam conversa parentum ejus domus.

Pacieco ajoute : portam etiam domus paternæ per quam elatus ad baptismum fuit, hodiedum servari in ecclesia ipsius S. Antonii, nec nisi semel die illius festo aperiri. (Annotata. (d.)

[2] Addit Paciecus fontem baptismalem adhuc servari eundem, majorique in veneratione haberi, quia in eo baptizatus Sanctus sit. Idem confirmat Cardosus. (Annotata (d.)

[3] Addit Cardosus in eadem cathedrali gradus lapideos, qui ducunt ad chorum, devote spectari ; quia eorum uni impressa ipsius Sancti digito crux cernitur. (Annotata (d.)

Cardoso ne dit rien de l'apparition diabolique qui fut l'occasion du miracle. (Azevedo. lib. I, cap. I.)

[4] Psal. XXXIII, 21.

La première enfance de Fernandez s'écoula sous les yeux de sa mère. Dès lors on vit se développer en lui des instincts merveilleux. « A peine sorti des langes, il était déjà remarquable par la délica- « tesse de sa conscience, et la pureté de ses mœurs. Tandis qu'à cet « âge, les enfants ont coutume de se montrer légers et courent « avec avidité après les bagatelles et les folies du monde ; lui était « rempli d'une sagesse précoce, et il imitait les exemples de ses « pieux parents. Il visitait fréquemment les églises et les monastè- « res. Volontiers il tendait ses petites mains vers les pauvres, afin « de soulager leur misère : on pouvait lui appliquer ces paroles « que le bienheureux Job dit de lui-même : *la compassion envers « les malheureux était née avec moi, elle croissait avec mes an- « nées*[1]. » Il avait un gout naturel pour la prière : la pensée de Dieu provoquait son recueillement sans effort. Les noms de Jésus et de Marie furent les premiers que ses lèvres prononcèrent en se déliant. Sa mère lui faisait réciter fréquemment la salutation angélique et il profitait admirablement de ses pieuses leçons. Il donnait déjà à Dieu de précieux gages : mais ils devaient être suivis de plus riches offrandes[2]. De graves écrivains nous assurent qu'à cinq ans, Antoine, marchant sur la trace de plusieurs autres saints, prit une détermination importante qui aurait été une témérité, si l'inspiration surnaturelle n'en avait pas été la raison dernière. Un jour, en contemplant une image de la Vierge Marie, il se sentit épris de ses charmes ; et jaloux de l'imiter, il prononça le vœu perpétuel de virginité[3]. Peut-être faut-il voir une allusion à ce fait édifiant dans ces paroles tirées de *l'hymne des joies de Saint-Antoine* qu'on trouve parmi d'anciens monuments : « Antoine, ser- « viteur du Christ, réjouissez-vous ; car dès votre plus tendre en-

[1] Qui deinde ab ipsis prope incunabulis, multa fuit morum probitate et integritate ; nec sicut tenera puerorum solet ætas, mundi lasciviam et vanitatem complexus est ; sed bonorum parentum sedulus imitator, ecclesiarum et monasteriorum crebro terebat limina ; manusque suas libenter extendebat ad pauperes, ut illorum inopiam subleveret, et ut posset in illum quoque competere quod de se beatissimus Job dixit : *ab infantia crevit mecum miseratio.* (Vita anonyma. cap. I.)

[2] Missaglia : Fasti Antoniani. pag. 7.

[3] Angelico da Vicenza. cap. I.

« fance, la grâce du Seigneur dont vous étiez rempli vous fit « prendre la route du Ciel[1]. »

Quand le moment fut venu de lui donner une éducation digne de son rang et de sa destinée, on songea à le confier à des maîtres. Les Chanoines de la cathédrale de Lisbonne avaient ouvert un collége que la confiance des grandes familles du pays rendit bien vite florissant ; et qui continuait à préparer des générations fortes, capables de défendre les droits de Dieu, et d'assurer l'ordre dans la société européenne encore incertaine de ses voies. « Lorsque le jeune « Fernandez eut atteint l'âge de raison, il fut placé par ses parents « à l'école de l'église de la bienheureuse Mère de Dieu, pour y ap- « prendre les lettres humaines et pour y être formé à la vertu, sous « la direction des ministres du Christ dont un jour il devait être « le hérault. Ainsi son enfance s'écoula comme celle du Patriarche « Jacob, loin du bruit et dans la paix de l'innocence[2]. » Jacob habitait sous les tentes du désert : lui vécut caché dans le secret de la face du Seigneur.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître que Fernandez était doué de facultés supérieures, et que ses progrès dans l'étude furent très-rapides. Les enfants des princes sont exposés aux louanges de l'opinion ; il est sage souvent d'en rabattre. Celui-ci a fait ses preuves ; il a donné raison à ses panégyristes. Mais ne l'oublions pas : chez les saints, le genie n'est qu'un accessoire ; ils se révèlent par d'autres côtés. Le jeune Fernandez étonna ses maîtres et ses condisciples par des qualités qui n'étaient pas de son âge, et qu'il faut placer bien haut au-dessus du génie. Il réalisa cette *vieillesse vénérable* dont parle le Sage, *qui ne se mesure pas au*

[1] Gaude, Antoni, serve Christi
Quod ætate tenera
Plenus gratia fuisti
Ut ires ad æthera.

(Chavin de Malan : Histoire de S. François d'Assise. — Notes et monuments.

[2] Cum autem puer esset rationis capax, a parentibus in ea quam diximus Beatissimæ matris Dei ecclesia, litteris traditus est imbuendus simul et educandus a ministris Christi, cujus erat præco futurus. Ita pueritiæ ætatem, instar Patriarchæ Jacob, domi simpliciter exegit. (Vita anonyma. cap. II.)

nombre des années ; chez qui la prudence remplace les cheveux blancs ; et à laquelle une vie sans tache tient lieu de majesté[1]. Il n'est pas facile d'expliquer comment les fleurs et les fruits se mèlent sur un faible arbrisseau qui tremble aux souffles de la vie. La philosophie humaine qui n'admet pas le travail de la grâce, ne saurait comprendre ce miracle.

Un des historiens de Saint Antoine, Lelio Mancini Poliziano, nous a laissé un tableau de ses mœurs, tandis qu'il faisait ses études : en voici les principaux traits. Le nouvel écolier de la cathédrale avait une gravité charmante ; il n'aimait pas les jeux bruyants ; il ne prononçait pas de parole inutile ; il avait pour le silence un certain goût qui est ordinairement le signe d'une âme élevée au-dessus de la terre et très-unie à Dieu. Il ne riait jamais aux éclats ; à cet âge tendre, il avait de la vie une science précoce ; on aurait dit qu'avec le Sage, *il réputait le rire un erreur, et qu'il soupçonnait la joie de se changer vite en déception amère*[2]. Humble à ses propres yeux, il ne se doutait pas des mérites dont il était rempli. Doux envers ses amis, délicat en matière de charité, il ne commettait jamais de jugement téméraire, cette tentation ordinaire des esprits pénétrants. Il avait pour ses maîtres un respect religieux ; le Saint-Esprit lui avait enseigné que *l'insensé se moque des conseils de son père ; et qu'en secouant le joug de la discipline, on méprise son âme*[3]. Il étendait ce respect à toutes les créatures sur lesquelles il voyait luire un rayon de la divine lumière : les pères, les prêtres, les rois, les vieillards furent l'objet de ses pieuses déférences.

Mais Dieu avait dès lors la principale part dans le cœur de cet enfant, véritable autel des parfums sur lequel s'offrait le sacrifice du matin qui lui est plus agréable que celui du soir. Pour trouver Dieu, Fernandez se retirait à l'écart ; et là, seul avec son Bien-aimé, il écoutait sa voix et lui disait ses secrets. On constatait chez lui un attrait marqué pour la liturgie catholique : les hymnes sacrées, les pompes du culte, la beauté des autels le ravissaient. Sous toutes ces formes, c'est Dieu qu'il cherchait qu'il découvrait et

[1] Sagesse, IV, 8-9. — [2] Eccles. II, 2. — [3] Prov. XV. 5-32.

u'il embrassait avec délices. Le Dieu crucifié surtout le passion-ait : ceci est le cachet particulier des saints. Il devait le suivre jus-u'au sommet du Calvaire, et mourir pour lui et avec lui dans une nmolation volontaire. En attendant, il s'essayait à prendre cet es-ɔrt sublime en contemplant la croix. Il mortifiait sa chair par es abstinences fréquentes et des jeûnes rigoureux : ainsi il s'ac-ɔutumait aux austérités héroïques qu'il devait pratiquer plus tard[1]. 'n pareil début était la prophétie d'un lendemain plus magnifique ncore.

Dieu prépare dans l'ombre, par un travail lent mais continu, les ommes auxquels il destine un grand rôle. Fernandez de Bouil-n venait de recevoir la première façon. Sa famille lui a transmis, vec un sang historique, des traditions de gloire que le monde ex-loite au profit de la vanité, mais d'où la grâce tire souvent des ré-ıltats plus sérieux. Le baptême a déposé dans son âme des germes énéreux qui déjà commencent à lever. L'école, en dirigeant la ve de ses facultés, les a ornées des trésors de la science. L'élu de ieu est armé. Le voilà à cette heure solennelle qui décide de tout : le n'est pas le sommet de la vie ; elle est le point d'où on le con-mple. Il y a alors des mirages qui troublent les regards les plus rmes. Cette heure est douce et cruelle à la fois : elle est douce rce qu'on espère ; elle est cruelle parce qu'on doute. Les ambi-ıux qui veulent faire la conquête de l'univers, ont besoin d'être ssurés ; les saints qui interrogent l'horizon, ne sont pas à l'abri de tristesse, car ils portent dans leur âme les tourments des natures périeures. Mais l'esprit d'en haut qui les inspire et les pousse, leur nne des directions sûres. Ils savent où ils vont, parce qu'ils s'a-ndonnent. Les nations ne soupçonnent pas le mystère : elles ne vent pas le nom de celui qui s'avance ; elles n'entendent guère bruit de ses pas. Mais quand inondées des rayons de sa doctrine, ɔablées de ses bienfaits, et captives de ses charmes, elles deman-nt d'où leur vient ce bonheur ; alors elles apprennent de quel age est parti l'obscur ouvrier qui leur apporte la rédemption. Lorsqu'un vaisseau est achevé, qu'il a ses mâts, ses voiles, ses

Lelio Mancini Poliziano : Relationi di S. Antonio di Padova.

ancres et sa cargaison, on le lance à la mer. Les flots tressaillent et s'écartent pour le laisser passer. Il traversera les tempêtes ; mais si Dieu l'accompagne, il ne sombrera pas. Fernandez de Bouillon *est un navire qui part d'un rivage lointain, pour apporter aux amies le pain de la vérité* [1]. O noble enfant, sortez de la retraite qui abrita vos jeunes années. Montrez-vous à votre siècle incertain entre la barbarie violente qui semble avoir prescrit et la civilisation chrétienne dont les lignes ne sont qu'indiquées. Vos ancêtres ont combattu les Maures ; vous, vous combattrez les ténèbres de l'hérésie, et les passions monstrueuses. Vos ancêtres vivront à jamais dans la mémoire de l'Espagne délivrée ; vos cendres immortelles monteront sur l'autel : vous vivrez dans la reconnaissance de l'humanité transfigurée par vos travaux.

[1] Prov. xxxi, 14.

CHAPITRE II

Jeunesse de Saint Antoine. — Sa première vocation : Il entre chez les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. — Couvent de Saint-Vincent. — Il se retire au couvent de Sainte-Croix de Coïmbre. — Sa vie religieuse.

Trahe nos : post te curremus in odorem nguentorum tuorum.
Can. I, 3.

Adolescens institutum Canonicorum Regularium suscepit.
(Bréviaire Romain.)

Nous sommes en 1210. Fernandez de Bouillon a quinze ans. Il est au seuil de la jeunesse, âge aimable et terrible, qui embellit quelquefois une vertu naissante, mais qui la dévore plus souvent encore. Il joignait à une intelligence élevée une imagination brillante et un cœur de feu. Ces qualités font les héros et les orateurs ; malheureusement elles causent des écarts qui aboutissent à l'abîme. Sous le ciel espagnol, azuré, profond et radieux ; en face d'une nature où l'Orient et l'Occident mêlent leurs parfums dans les épanouissements d'une végétation luxuriante ; sur les bords du Tage, cher aux poètes, et qui roule de l'or et des rêves, le péril augmente encore. Lisbonne avait la réputation d'être une cité voluptueuse. Elle n'était pas à cette époque la capitale du Portugal ; mais son port était ouvert au commerce du monde entier. Les étrangers y étaient attirés par le plaisir au moins autant que par l'intérêt ; ils y versaient les produits de l'Afrique et des Iles, et ils

se dédommageaient des fatigues de la navigation, en se plongeant dans l'ivresse des fêtes[1].

Fernandez avait passé brusquement de l'atmosphère tranquille de l'école dans ce milieu où il ne rencontrait que des séductions. Le monde caresse l'adolescent qui arrive et qui ignore les sentiers qu'il parcourt. L'héritier des Bouillon avait de quoi lui plaire. Les historiens de sa vie témoignent qu'il avait reçu en partage non pas la beauté, mais ce quelque chose qui la supplée avantageusement, la grâce répandue sur toute sa personne, et combinée avec une grande expression qui trahissait une âme royale[2]. Sa taille n'était ni élevée ni svelte ; son teint était brun ; sa figure était maigre ; sous ses traits enfantins transpirait une douce gravité. Son front était large ; le génie et la sagacité brillaient dans ses yeux ; les lignes de son nez étaient fines et allongées ; ses lèvres étaient chaudes et fortement colorées[3]. Mais ce qui lui assurait, plus encore que sa physionomie, le succès facile que cherche la jeunesse, c'est sa fortune. La fortune est l'instrument qui donne satisfaction à tous les caprices ; elle touche les cœurs ; elle ébranle les convictions ; elle énerve les vertus les mieux trompées ; elle achète toutes les complaisances : l'univers devient son tributaire. Fernandez de Bouillon en possédait une immense qu'il ne partageait pas avec d'autres. Il avait tous les bonheurs. Cependant il devint orphelin de bonne heure[4]. Ce deuil qui se répandit sur sa jeunesse comme un nuage, était bien capable de l'assombrir. Mais s'il avait été un débutant vulgaire, l'indépendance précoce que ce malheur lui donnait aurait été pour lui une consolation.

Ce fut le miracle de Dieu que cet adolescent, si bien doué, et

1 Lelio Mancini : Relationi di S. Antonio.

2 Neque id mirum, quandoquidem tanta illum Dominus gratia perfuderat...(Vita anonyma. cap. XIII.)

3 Cardosus eum describit crasso quidem corpore, sed vultu macilentum, grandi naso, oculis vividis, ore rubicondo, idque ex iis quas in Lusitania haberi ait, antiquissimis picturis. Existimo ego in hujusmodi descriptione primam fidem deberi Patavinis... Secundum eam quam etiam hodie servant ideam, amæno ac pene juvenili vultu, nec macilento, gravi tamen. (Vita anonyma, apud Bolland. cap. III. — Annotata (e.)

4 Jam diem parentes obierant. (Sicco Polentoni: Vita S. Antonii pag. 19.)

tant exposé aux tentations du siècle, traversât la période critique de la vie, sans jeter son âme à l'orage. Rien n'indique qu'il ait oublié, même un instant, les leçons du foyer, les habitudes sérieuses de l'école, et les joies intimes qu'il avait goûtées dans son commerce avec Jésus-Christ. Cependant il ressentit au-dedans de lui-même des émotions que le réveil des sens n'épargne pas aux plus chastes [1]. Mais pour croire à sa préservation, il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il jouît d'une paix parfaite. La lutte sauve ceux que le mal tourmente, quand elle est vaillamment soutenue ; la vertu n'est jamais si belle que lorsqu'elle coûte beaucoup à ceux qui la pratiquent. Le silence des contemporains a ici une grande signification. Fernandez avait au collége des Chanoines de la cathédrale, une telle renommée de piété, que les moindres écarts, à son entrée dans le monde, auraient fait sensation : sa chute ne pouvait passer inaperçue. D'ailleurs le nom qu'il portait et le rang distingué qu'il occupait dans la cité de Lisbonne, lui aurait enlevé le bénéfice de l'obscurité, alors même que, brisant la tradition des gens de sa qualité, il n'aurait pas donné à ses vices des proportions princières. Mais sur ce point nous n'en sommes pas réduits aux conjectures. L'Auteur anonyme dit positivement : « Il ne céda « jamais aux passions désordonnées de la chair, cette servante impé- « rieuse de l'âme ; bien loin de lâcher les rènes à la concupiscence, « il les tint d'une main ferme ; s'efforçant de soumettre le corps au « joug glorieux de l'esprit [2]. » Plusieurs saints ont mesuré toute l'échelle des grandeurs et des misères de l'humanité. Ils étonnèrent leur temps par leurs faiblesses, avant de l'étonner par leur héroïsme. Dieu se sert de tout pour nous instruire ; et le spectacle de ces âmes ardentes qui descendent pour mieux monter, est toujours éloquent. Fernandez de Bouillon n'est pas de ceux-là. La grâce d'origine l'accompagne partout. Au milieu des flammes impures

[1] Cum autem, accedentibus annis, sentiret improbos corporis motus, de carnis corruptione nascentes. (Vita anonyma. cap. II.)

[2] Nequaquam cessit petulantis ancillæ pravis cupiditatibus, nec libidini fræna laxavit : sed strinxit habenas, corpusque in servitutem spiritus redigere conabatur. (Ibidem.)

de la civilisation, il entonne, comme les enfants de la fournaise, le cantique de la victoire. Heureux les immaculés qui passent ici-bas sans se souiller à la poussière du chemin !

A cette époque, sa première vocation commença à se dessiner. Il devenait chaque jour plus évident qu'il était appelé à un état supérieur à celui du commun des chrétiens. La solitude qu'il s'était faite dans son cœur, au milieu du bruit du monde ; l'indifférence qu'il éprouvait pour ses faux biens ; la mâle résistance qu'il opposait aux excitations du péché, en étaient la preuve. « De jour en « jour ce bas monde devenait plus méprisable à ses yeux ; et de « peur que la poussière des plaisirs terrestres ne s'attachât à ses « pieds, et qu'elle ne devînt un obstacle au mouvement rapide qui « emportait son âme vers Dieu ; il se retira des embarras et des pé- « rils de la vie, tandis qu'il n'en avait pas encore franchi tout à fait « l'entrée[1]. » L'état religieux lui parut être ce qu'il est en réalité, la forme la plus élevée de l'Évangile dont il résume la beauté austère, les devoirs redoutables, et les joies qui ne sont dépassées que par celles du Paradis. Il comprit que c'était là le rendez vous des âmes qui planent au-dessus des niveaux vulgaires, de celles que Jésus-Christ a blessées d'un trait d'amour, et qui le suivent à tire-d'aile dans les régions surnaturelles d'où elles ne reviennent pas. Un jour Fernandez de Bouillon se sentit atteint de ce mal qu'un regard de Jésus cause à ceux qu'il préfère. Une mélancolie tranquille et un enthousiasme contenu se développèrent en lui. Il expérimenta *que le verbe divin est vivant et efficace ; qu'il perce de part en part comme une épée à deux tranchants ; et qu'il pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, dans les jointures et dans les moëlles*[2]. Il était comme divisé dans le fond de son être. Une moitié de lui-même penchait encore vers le passé ; une autre s'élançait vers l'avenir. Il pensait une dernière fois à ce qu'il laissait ; il considérait

1 Vilescebat ei in dies mundus iste ; et ne pulvis terrenæ felicitatis pedibus adhæreret ; animoque in via Domini currenti offendiculo foret ; retraxit eos, cum necdum totos illos in ipso mundi primo aditu posuisset. (Vita anonyma. cap. II.)

2 Hebr. IV, 12. 31

de loin ce qu'il allait prendre. Ce balancement produit par le double travail de la nature et de la grâce, ne fut pas exempt de douleur ; mais il ne semble pas qu'il ait duré beaucoup. En tout cas, l'histoire qui se glisse dans les coulisses des événements les plus cachés, s'arrête sur le seuil des âmes où s'accomplit le mystère de la vocation : elle n'enregistre que les résultats. Fernandez mûrit son dessein dans la prière ; il prit conseil des hommes sages qui avaient dirigé son enfance ; et sa résolution suprême s'arrêta sur l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Vincent. Après cela, il se renferma dans une réserve sans contrainte ; il se prépara à surprendre ses amis et ses proches ; et attendit, avec une sainte impatience, le moment favorable pour s'envoler dans la solitude après laquelle il soupirait.

L'esprit de Dieu souffle où il veut ; on ne sait pas d'où il vient, ni où il va[1]. Cet esprit qui explique le sacrifice de Fernandez de Bouillon, explique encore pourquoi il s'enrôla dans la Religion de Saint-Augustin. Cependant les causes secondes peuvent exercer ici une certaine influence. Au commencement du treizième siècle, l'Ordre de Saint-Benoît était le plus répandu dans l'Europe. Son antiquité, ses services, les éminents personnages sortis de son sein, lui assuraient la prééminence. Les Chanoines Réguliers, sans égaler son prestige, venaient en bon rang parmi les milices qui, en confondant leur génie et leurs couleurs, composent à l'Eglise un manteau plein de variété. Les deux Ordres nouveaux de Saint-Dominique et de Saint-François naissaient à peine : leur nom n'était pas encore très-célèbre dans les pays lointains. Ensuite les Chanoines Réguliers étaient aux portes de Lisbonne : un bon voisinage décide souvent des plus graves entreprises[2]. Il y avait d'autres raisons. Le couvent de Saint-Vincent jetait alors un grand éclat en Portugal ; il était une gloire nationale, car il était destiné à perpétuer de grands souvenirs. Il avait été fondé par Alphonse Ier, prince vaillant et pieux, qui par ses exploits et ses succès, mérita d'être regardé comme le père de la patrie. Après

1 Joan. III, 8.

2 Est autem, extra urbis Ulysbonæ muros, monasterium Augustinianorum.. quos Canonicos Regulares vocant. (Vita anonyma. cap. II.)

avoir chassé les Maures de ses terres, il songea à relever les ruines faites par les infidèles; les intérêts de la Religion furent l'objet principal de sa sollicitude. Au lendemain de la bataille de Castro-Verdé, l'an 1139, il déclara en présence des évêques réunis de tous les points du royaume, que la veille de l'action Jésus-Christ lui était apparu et lui avait promis la victoire. Il n'oublia pas cette grâce miraculeuse. En 1145, les circonstances étant favorables, il convoqua les Etats à Lemago, pour se faire confirmer dans sa dignité souveraine. Quand l'archevêque de Bragance eut placé la couronne sur sa tête, Alphonse leva vers le ciel son épée nue, et il s'écria avec un accent qui émût profondément tous les assistants : « Béni soit Dieu qui m'a toujours protégé, quand je vous ai délivrés de vos ennemis, avec cette épée que je porte pour votre défense. » Ces paroles solennelles furent le programme de sa vie. Il bâtit beaucoup d'églises et de monastères ; il les dota très-richement : le tout pour la gloire de Dieu et pour le salut de son âme. Cependant Lisbonne résista encore longtemps à ses armes. Elle ne se rendit qu'en 1147, après un siége opiniâtre. Cette même année, Alphonse fonda le couvent de Saint-Vincent, qui est demeuré le monument de sa foi et de sa reconnaissance[1].

Les Chanoines Réguliers avaient répondu à l'espérance de l'Eglise et de la patrie. A la gloire que le couvent de Saint-Vincent tirait de sa royale origine, ils avaient ajouté la gloire plus précieuse et plus rare de leur vie fervente et mortifiée. Théotone qui s'assit un des premiers sur le siége abbatial, avait gouverné avec sagesse ; il avait répandu autour de lui le parfum de toutes les vertus religieuses ; sa mémoire chère à sa postérité, était demeurée en bénédiction[2]. Il eut des successeurs dignes de lui, qui continuèrent son œuvre, et maintinrent le respect des institutions parmi les Frères. A l'époque de Fernandez de Bouillon, l'Auteur

[1] Conventum S. Vincentii appellant, qui est Canonicorum Regularium S. Augustini, fundatus ab Alphonso I, post captam de Mauris Ulyssipponem. an. 1147. (Vita anonyma apud Bolland. Cap. I. annotata (e.)

[2] Vita S. Theotonii. 18 febr. obiit Prior S. Crucis Conimbricæ. an. 1166. (Ibidem. Annotata (f.)

anonyme écrivait des Chanoines Réguliers « qu'ils étaient des hommes très-recommandables par leur piété[1]. » Ils étaient alors présidés par le cinquième abbé, depuis les jours de Saint Théotone. C'était Pélage, selon les uns ; d'autres veulent que ce fut son successeur, dont le nom est inconnu, et qu'un historien appelle Gonzalve Mendez[2].

Fernandez se sentit attiré vers les fils de Saint Augustin, dont la réputation était si bien établie. Un jour du mois d'août 1210, il sortit de Lisbonne, et « disant adieu, sans regret, à tous les plai« sirs du monde, il se dirigea vers le couvent de Saint-Vincent[3]. » Plusieurs fois déjà il avait visité ces lieux chers à sa piété naissante ; mais jamais ils n'avaient eu pour lui tant d'éloquence. A la vue des froides murailles qui seront désormais la frontière de ses pensées et de ses affections, il tressaillit. La maison du Seigneur devenait le lieu de son repos ; son autel allait réjouir sa jeunesse. Quand le noble postulant, prosterné aux pieds de l'abbé, eut obtenu la grâce d'être admis au nombre des Frères, il se releva bienheureux. Son père et sa mère l'avaient quitté : le Seigneur le recueillait dans son amour ; il avait laissé le manoir de ses aïeuls : il entrait en possession de l'héritage des saints ; il avait donné aux pauvres les richesses de la terre : il était comblé des biens spirituels qui valent davantage. Quelles joies étranges, ô mon Dieu, que celles qui, de temps en temps, éclatent chez une âme détachée ! joies que le monde ne comprendra jamais ; qui lui arrachent un sourire, quand elles ne lui font pas pousser un cri de scepticisme ; joies réelles pourtant, et que pourraient raconter, tout seuls, ceux qui les ont goûtées. Les joies du nouveau venu étaient partagées par la communauté qui lui ouvrait son sein. *La mère qui enfante*, dit

1 In quo (monasterio) viri spectatæ religionis degunt. (Vita anonyma. cap. II.)

2 In primo loco (conventu S. Vincentii) cum illuc an. 1210 Sanctus appulit, quintus prælatus numerabatur Pelagius, qui putatur illum excepisse, aut saltem ejus successor anonymus (Paciecus), sed quem Cardosus Gonzalvum Mendez appellat. Vita anonyma apud Bolland. cap. I. Annotata (e.)

3 Ad quos vir Dei, spretis mundi oblectamentis, se contulit. (Vita anonyma cap. II.)

l'Evangile, *est triste parce qu'elle sent que la douleur approche ; quand elle a enfanté, elle est remplie d'allégresse, parce qu'il y a dans la société un homme de plus*[1]. La communauté de Saint-Vincent comptait dans ses rang un moine de plus ; elle savait sa distinction : elle pressentait sa future grandeur. Seulement ce moine ne lui coûtait pas une larme : son bonheur était sans mélange.

Fernandez de Bouillon apporta au noviciat de la vie religieuse la condition qui en assure le mieux le succès : la bonne volonté. Il fut fervent dès le début. Il n'eut pas à traverser les épreuves de la voie purgative : il était depuis longtemps plongé dans la lumière divine ; il s'était familiarisé avec les unions intimes du saint amour : mais il pouvait progresser encore. Il n'eut aucune habitude mauvaise à détruire ; pour étonner ses condiciples par sa régularité, il se contenta de continuer le genre de vie qu'il menait à l'école des Chanoines de la cathédrale de Lisbonne. Le milieu où il était placé développa bien vite les admirables dispositions dont il était doué : bientôt il devint la merveille du monastère.

Cependant le moment était arrivé de prendre l'habit de religion. Fernandez s'y prépara par un recueillement plus profond. Il était impatient de quitter les livrées du siècle, comme il avait renoncé à ses voluptés, pour se revêtir de Jésus-Christ. « Il reçut, dit l'Auteur « anonyme, l'habit des Chanoines Réguliers, avec humilité et dévo- « tion [2]. » C'est tout ce que nous savons sur l'acte solennel qui marqua le premier pas de Fernandez dans la carrière de l'abnégation, qu'il parcourut avec tant de magnanimité. Mais les quelques mots de l'histoire sont riches dans leur concision même. Ils résument les dispositions du jeune candidat. Devant l'autel du sacrifice, il jeta aux pieds du maître qu'il préférait, les vains ornements du siècle ; en échange, le maître donna au disciple la robe blanche des Chanoines Réguliers, le cordon qu'ils portent autour des reins, le surplis, et l'aumusse qui couvre leurs épaules [3]. C'étaient de terribles présents qu'il lui faisait. C'étaient encore des armes spirituelles

[1] Joan. XVI, 20.
[2] Illorum habitum induit humiliter ac devote. (Vita anonyma. cap. II.)
[3] Helyot : Histoire des ordres religieux : tom. II, pag. 183.

qu'il mettait dans ses mains, pour combattre le monde, le démon et la chair. Fernandez les reçut avec courage, très-décidé à en faire un bon usage ; quand il se releva, il était transfiguré. *La solitude avait des tressaillements inaccoutumés ; elle venait de fleurir comme un lys* [1].

L'épreuve suivit de près la fête de la prise d'habit. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées depuis l'entrée de Fernandez au couvent de Saint-Vincent, que le malaise commença à le gagner. Déjà quand il s'était échappé de Lisbonne, on avait jugé diversement sa détermination. Les uns la louaient : le plus grand nombre s'étonnait. Le monde est ainsi fait qu'il n'aime pas qu'on le quitte : mais les saints savent se placer au-dessus de l'opinion plus changeante que le vent. « Fernandez sut mépriser la « sagesse du monde qui ne mérite pas ce nom. Il préféra, en suivant « les lois de la prudence surnaturelle, procurer la gloire de son « Père Céleste [2]. » L'amitié est une tentation plus périlleuse que la détraction. Fernandez qui avait si bien résisté aux morsures de l'une, craignit de succomber sous les caresses de l'autre. « A Saint- « Vincent il était fréquemment visité par ses connaissances. Ce com- « merce avec les séculiers, qui a coutume de devenir très-importun « aux âmes contemplatives, parce qu'elles ont besoin de converser « avec Dieu, dérangea tous ses plans de recueillement [3]. » Son malaise avait probablement une autre cause. Quoique les historiens de sa vie n'en disent rien, il est permis de croire que son humilité s'alarma des marques de confiance qu'on lui donnait, en venant solliciter ses conseils et ses prières. Il était trop près de Lisbonne :

[1] Isaïe XXXV, 1.

[2] Qui dum sapientiam
Sæculi calcavit,
Prudens summi gloriam
Patris exaltavit.
(Liturgie franciscaine du XIIe siècle. Antienne des 1res vêpres.)

[3] Sed cum biennio illo quo apud eos mansit, amicorum crebra visione quæ solet piis mentibus non parum importuna videri, interpellatus fuisset... (Vita anonyma. cap. II.)

il perdait peu à peu la liberté qu'il avait cherchée dans le silence du cloître. En conséquence « il se décida à abandonner le sol natal, « afin d'écarter toutes les occasions de distraction qui s'offraient à « lui, et qu'il ne pouvait que difficilement éviter. Il espérait trou- « ver en pays étranger des conditions de vie qui lui permissent de « vaquer au service de Dieu avec plus de calme et de liberté d'es- prit [1]. » La grâce qui l'avait conduit à Saint-Vincent, lui fit faire une étape de plus. Une voix lui disait ; *sors de ta patrie ; sépare toi de ta race, et viens dans la terre que je te montrerai* [2]. Il alla donc trouver l'abbé du couvent, et lui demanda la permission de se retirer à Sainte-Croix de Coimbre. L'abbé avait déjà apprécié les mérites de Fernandez. Il le regardait comme le plus bel ornement de sa communauté ; et il fondait sur lui de grandes espérances. « Il est écrit qu'un père se glorifie de la sagesse de son fils. Notre « Bienheureux était la preuve de la vérité de cette maxime [3]. » Cependant l'abbé fit taire le cri de sa tendresse ; et après de longues hésitations, il permit à son disciple bien-aimé de suivre son inclination. Du reste, il ne le perdait pas tout à fait, puisqu'il demeurait dans la famille religieuse de Saint Augustin. [4]

Le couvent de Sainte-Croix avait été fondé par Alphonse I[er] en 1134, c'est-à-dire treize ans avant celui de Saint-Vincent [5]. A cette époque, Coimbre était le séjour des rois de Portugal. Ceci explique l'antériorité du couvent de cette ville, et l'importance qu'il obtint

[1] Ut omnes ejusmodi occasiones sibi præcideret, natale solum deserere decrevit, ut apud exteros Domino tranquillius et liberius vacare posset. (Vita anonyma. cap. II.)

[2] Genes. XII, 1.

[3] Sapiente filio
Pater gloriatur ;
Hoc et in Antonio
Digne commendatur.
(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle : Antienne des 1[res] vêpres.)

[4] Impetrata igitur, sed ægre, discedendi copia a superiore, non vitæ institutum sed locum mutavit. (Vita anonyma. cap. II.)

[5] De monasterio S. Crucis Conimbricæ, quod eumdem Alphonsum I fundatorem agnoscit, fuse egimus. (Vita anonyma apud Bolland. cap. I, Annotata (f.)

dans l'Ordre des Chanoines Réguliers. On sait en effet qu'il en devint la maison-mère, et qu'il fut, de droit, la résidence du ministre général. Quand Fernandez partit pour s'y fixer, « il cédait à la fer- « veur dont son âme était embrasée ; il n'aspirait qu'à vivre sous « un régime plus austère, et dans un plus profond recueillement[1]. » Malgré la distance qui séparait Coimbre de Lisbonne, sa réputation s'était étendue jusque là : il reçut un accueil bienveillant de la part de ses frères, impatients de connaître un religieux dont on racontait des merveilles.

En changeant de lieu, Fernandez n'avait pas fait comme d'autres, auxquels l'inconstance donne des fantaisies. Au fond, il ne souhaitait que de changer de vie ; l'événement prouva que tel avait été son mobile. On n'est pas digne de louange, dit Saint Jérôme, parce qu'on a fait le pélerinage de Jérusalem ;mais parce qu'à Jérusalem, on a vécu d'une vie vraiment chrétienne. Fernandez donna de tels exemples, qu'il fut certain pour les plus défiants, qu'il avait cherché un séjour plus propice, afin de s'élancer plus vite vers le sommet de la perfection[2].

Les Chanoines Réguliers menaient la vie contemplative ; ils partageaient leur temps entre la prière et l'étude. Seulement ils avaient conservé la tradition apostolique ; et, à l'exemple des anciens Pères, ils se reposaient de leurs méditations par le travail des mains. Le chœur, la cellule, et le jardin furent les trois théâtres sur lesquels brilla la vertu de Fernandez. Scrupuleux observateur de la règle, il quittait tout au premier son de la cloche, qui était pour lui la voix de Dieu. Mais il ressentait une douceur particulière à l'heure de la prière. Pendant le sommeil il veillait encore ; une soif mysté-

[1] Ad monasterium S. Crucis de Conimbria ferventi spiritu commigrans, idque zelo severioris disciplinæ et studio majoris quietis. (Vita anonyma. cap. II.)

[2] Quam autem ille non locum, sed morum mutationem et expetiisset et fecisset, satis declarabat vita ejus solito ferventior. Et quoniam, teste D. Hieronymo, non Jerosolymis fuisse, sed Jeerosolymis bene vixisse laudandum est, talem se moribus exhibuit, ut omnibus perspicuum esset, loci opportunitatem majorem idcirco illum appetiisse, ut ad vitæ perfectionem facilius posset pertingere. (Ibidem.)

rieuse le consumait, et le faisait soupirer après le saint temple. Le silence de la nuit favorisait l'essort de ses pensées ; et la psalmodie était pour lui pleine de charmes. « Dans l'ardeur de l'amour qui le « dévorait, ô Dieu, Antoine vous cherchait dès le matin ; vous étiez « pour lui la source intarissable ou il se désaltérait, la lumière « qui luisait à ses yeux et dirigeait ses pas [1]. »

Tandis qu'il ornait son âme de vertus, Fernandez ne négligeait pas de cultiver son intelligence, il avait suivi à l'école de la cathédrale de Lisbonne les cours de grammaire et de littérature ; il était versé dans la connaissance de l'antiquité païenne. Mais cette connaissance n'est que la parure de l'esprit humain : pour le rendre puissant, il faut autre chose. Fernandez le savait ; « aussi ni la nuit « ni le jour, il ne s'accordait aucun repos ; autant que les circons- « tances le lui permettaient, il était sans cesse occupé de la science « divine ; exerçant son esprit dans de saintes pensées, et dans les « méditations célestes [2]. » L'Écriture Sainte était son étude de prédilection. Non content d'interprêter le sens littéral de la vérité historique, qui n'en est que l'écorce, il cherchait le sens plus sublime de l'allégorie ; et en s'enfoncant dans ses suaves profondeurs, il y trouvait un aliment pour sa foi. Il ne s'arrètait pas en si bon chemin : en même temps que l'Écriture était la lumière de son génie, elle devenait la règle de ses actions, et le foyer où s'allumait la flamme de sa tendresse pour Dieu. Il arrivait jusqu'aux moëlles du texte sacré, avec une curiosité religieuse que rien ne pouvait ni lasser ni amoindrir ; il en dégageait une belle philosophie qu'il conservait comme un trésor. Dès lors, soit qu'il s'en doutât, soit

[1] Totus in te sitiens,
Deus, ad te vigilans,
Exstitit de luce.
Tu fons indeficiens
Tu lux illi rutilans
Qui sitis in cruce.
(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle. Antiennes de Laudes.)

[2] Neque vero mediocri studio semper excolebat ingenium ; nec diebus nec noctibus, pro temporis ratione, a lectione divina cessans, animum sanctis cogitationibus et meditationibus exercens. (Vita anonyma. cap. II.)

qu'il demeurât inconscient sous l'opération de la grâce qui le poussait à ses fins, il travaillait pour l'avenir. Le futur controversiste s'armait de pied en cap dans l'arsenal du Saint-Esprit : il faisait provision de maximes, qu'il opposera plus tard aux erreurs des Manichéens avec un plein succès, et qui le rendront redoutable aux ennemis de l'Église. A l'étude de l'Écriture Sainte il joignait celle des Pères de l'Église. Les monuments de leur éloquence, étaient constamment dans ses mains ; il les parcourait avec attention et en tirait un grand profit. Sa mémoire était prodigieuse ; il retenait tout ce qu'il lisait. C'est ce qui explique pourquoi en peu de temps il fut si versé dans la science sacrée [1].

Le couvent de Sainte-Croix comptait alors des maîtres distingués qui valaient à Coimbre la réputation de ville savante. Ils furent les précurseurs de la célèbre Université qui y fut fondée en 1292, et dont la gloire a rivalisé pendant plusieurs siècles, avec les plus vantées de la chrétienté. Ils devinèrent dans Fernandez le futur missionnaire qui remuerait les multitudes, et le commentateur profond qui suivrait de près Saint Bernard, et ouvrirait la voie à l'exégèse, dans laquelle tant d'autres devaient exceller après lui. L'histoire nous a conservé le témoignage authentique de l'admiration que leur inspirait le talent de leur jeune disciple. On lit dans les archives du couvent de Sainte-Croix ces paroles magnifiques, qui suffisent, malgré leur concision, pour consacrer sa mémoire : « Fernandez de Bouillon était un homme fameux autant par sa « science que par sa piété ; il avait beaucoup de littérature ; mais « il était plus remarquable encore par les vertus qu'il avait « acquises [2]. » Il faut remuer la poussière des parchemins, pour y

[1] Solebat autem legendo historicæ veritatis textum, allegorica comparatione confirmare fidem ; et rursus ipsis Scripturæ verbis conformare mores, et affectum inflammare. Scrutabatur religiosa curiositate profunda sermonum Dei ; et contra errorum foveas, divinæ Scripturæ sententiis intellectum communiebat ; simul etiam Sanctorum Patrum monumenta sedula lectione evolvens ; denique lecta tenaci memoria complectens, præter omnium expectationem, magnam Scripturæ divinæ est cognitionem adeptus. (Vita anonyma cap. II.)

[2] Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus. (Azevedo : Vita S. Antonii, lib. I, cap. II.)

découvrir les titres de gloire des saints. Ils travaillaient plus encore à se faire oublier qu'à s'instruire ; et nous ne les connaîtrions pas, si la Providence ne se plaisait à trahir leur modestie. Qui se douterait que celui dont j'écris la vie, a jeté tant d'éclat sur les bancs de l'école ? Quand on cherche la place qu'il occupe parmi les savants, on trouve qu'elle ne correspond pas aux espérances que ses débuts firent naître. Il ne faut pas cependant conclure contre la beauté de son intelligence : ce serait une erreur de croire qu'il la laissa en route. Disons plutôt qu'il en fit un meilleur emploi ; et que les résultats dépassèrent ceux qu'il aurait produits en restant un pur scholastique.

Mais parce que la science enfle, le jeune étudiant de Sainte-Croix en chercha le correctif dans l'accomplissement des devoirs de la vie monastique. Il savait que la charité qui édifie, préserve encore l'âme de la sécheresse, compagne inévitable de l'étude. C'est pourquoi il saisissait avec empressement toutes les occasions qui s'offraient de l'exercer. Il était admirable au chevet de ses frères malades ; il leur prodiguait des soins délicats dont les dispositions de son cœur doublaient le prix. Là il oubliait les livres, mettant au dessus de toutes les spéculations l'honneur de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Un jour, il reçut la récompense de son dévouement. Tandis qu'il assistait un Frère, il comprit pendant une crise plus grave qu'à l'ordinaire, qu'il n'était pas tourmenté d'une infirmité corporelle, mais qu'il était agité par le démon. Aussitôt il se dépouilla de l'aumusse qu'il portait sur ses épaules, comme tous les Chanoines Réguliers, et il la jeta sur le pauvre patient, qui fut instantanément délivré [1]. Dieu qui autrefois attacha au manteau d'Elie la puissance de diviser les eaux du Jourdain, et à l'ombre des vêtements de Pierre la vertu de guérir les malades, permit que l'habit de son serviteur Fernandez opérât ce miracle ; en attendant

[1] Cornegius, allegata chronica dicti conventus recentiori, quædam Sancti ibidem mirabilia memorat... quod fratris cujusdam ægri custodiæ appositus, eumque a dæmone agitari cognoscens, eumdem liberaverit, jacta super ipsum Epimode, Canonicorum Regularium tegumento humerali. (Vita anonyma apud Bolland cap. I. Annotata (f.)

que les multitudes enthousiastes se suspendissent aux plis de sa robe de bure ; et que le miracle de Sainte-Croix de Coimbre se continuât, le long des chemins de l'Europe, sur les intelligences fascinées par l'erreur, et sur les consciences déshonorées par le péché.

Fernandez opposait encore aux périlleux labeurs de la pensée le travail des mains, que la règle prescrivait à tous les religieux. Il se soumettait avec joie à cette obligation ; il laissait la plume pour prendre la bèche ; il passait sans effort de la méditation des principes à la culture du potager. Son humilité trouvait son compte dans une occupation dévolue ordinairement aux illettrés du couvent. Il n'était pas fâché de mortifier sa chair, en la courbant vers la terre, et en la condamnant à l'arroser de ses sueurs. La grâce le poursuivait partout. Les anciens auteurs racontent qu'un jour, tandis qu'il se livrait à quelque modeste travail, aux environs de l'église, il entendit le signal de l'élévation de la messe. Selon son habitude, il se prosterna le front dans la poussière, pour adorer la sainte victime ; mais la muraille de l'église s'entr'ouvrit ; et le Bienheureux pût à son aise contempler l'hostie sacrée dans les mains du prêtre [1]. O Seigneur, c'est ainsi que vous traitez ceux qui vous aiment ! A ceux qui quittent tout, vous vous donnez vous-même ; ainsi vous leur composez des félicités sans proportion avec les sacrifices qu'ils s'imposent.

Fernandez de Bouillon croissait en âge, en science et en vertu. « Cette âme bienheureuse était comme un bel arbre planté sur le « bord d'un ruisseau. Il se dilatait dans le courant des eaux célestes, « afin de porter son fruit à l'heure marquée par la Providence [2]. » Il était la gloire de son Ordre, la joie de ses condisciples et l'orgueil

[1] Quod ministerio cuidam humili intentus, dato ad elevationem sub missa signo, per apertos divinitus monasterii parietes, conspexit et adoravit, quandoque, sacram hostiam. (Vita anonymæ, apud Bolland. cap. I, Annotata (f.)

[2] Quasi secus alveum
Rivuli plantatus
Fructum temporaneum
Dedit hic Beatus.
(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle : Antiennes des Matines.)

de ses maîtres. Cependant il leur préparait une déception amère. Le dessein de Dieu était encore dans l'ombre ; mais l'heure de sa manifestation approchait. Les chroniques du monastère d'Assise rapportent que tandis que le Bienheureux était à l'autel[1] à Sainte-Croix, il fut favorisé d'une vision miraculeuse. Il vit l'âme d'un religieux franciscain, qui venait de mourir dans un hospice voisin de Coimbre, monter au ciel, portée sur une nuée d'une clarté blouissante[2]. C'était pour lui le signe d'un avenir nouveau.

[1] La question de savoir si Saint Antoine fut ordonné prêtre chez les Augustins ou chez les Franciscains, est controversée entre les auteurs. La première opinion est la plus commune, et celle qui offre le moins de difficultés.

[2] Angelico da Vicenza : Vita di S. Antonio.

CHAPITRE III

Deuxième vocation de Fernandez de Bouillon. — Saint François d'Assise. — Les Martyrs du Maroc. — Perplexités de Fernandez. — Couvent de Saint-Antoine-des-Oliviers. — Fernandez reçoit l'habit des Mineurs. — Douleur des Augustins de Sainte-Croix. — Départ de Fernandez pour Saint-Antoine-des-Oliviers.

Augustini primitus
Regulæ subjectus
Sub Francisco penitus
Mundo fit abjectus.
(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle.
Antiennes de Matines.)

Le vénérable Bernard, frappé de cet exemple, se déchausse le premier; il court à un si doux bonheur, et il se reproche d'y avoir couru si tard. O richesse inconnue! O bien fécond! Égide se déchausse; Sylvestre se déchausse, à la suite de l'époux, tant l'épouse a des charmes! Ce père, ce maître s'en va avec cette épouse, et la famille qui se liait le corps avec un humble cordon... le nombre de ces pauvres religieux continua de s'augmenter : leur vie fut si admirable que la gloire du ciel, seule, pourrait la chanter.
(DANTE : Paradis, chant. XI.)

Tandis que les aimables vertus de Fernandez de Bouillon parfumaient les solitudes de Sainte-Croix de Coimbre ; au fond de l'Ombrie, François d'Assise commençait à étonner le monde par les merveilles de sa sainteté. Fils d'un noble marchand, il avait quitté le négoce, pour obéir à un attrait irrésistible qui le poussait à pratiquer l'évangile des parfaits. C'était l'homme le plus extraordinaire qui eût paru dans l'Eglise depuis les apôtres : il ne devait pas être

surpassé. Il était sorti du côté entr'ouvert de Jésus crucifié, teint de son sang et embrasé de sa charité. Les racines de son âme ne cessèrent jamais de plonger dans ces profondeurs bénies où la vie véritable réside ; il s'enroula autour de la croix comme une vigne qui allait enivrer la terre. L'amour divin l'avait rendu fou : il ne pouvait pas contenir dans sa poitrine l'incendie qui le dévorait. Il courait comme hors de lui-même, poussant la nuit et le jour des plaintes passionnées, dont les forêts et les collines renvoyaient l'écho jusqu'au ciel. Il cherchait partout Celui dont il sentait les charmes. Comme l'Epouse des Cantiques, il interrogeait les sentinelles de la Cité qu'habite le grand Roi. L'amour l'avait fait poète : il invitait les astres, les fleuves, la mer, les montagnes, les vallées, les prairies, les animaux, les hommes et les anges à louer leur créateur ; et il demeurait au centre de ce concert, comme un musicien inspiré, résumant toutes ses harmonies dans son âme pieuse [1].

Après Dieu, il aima par-dessus toute chose la sainte Pauvreté. Elle devint pour lui l'idéal et le type de la perfection. Il l'appelait des noms les plus doux : elle était sa mère, sa sœur, son épouse, la Dame de ses pensées [2]. Il prit sa livrée ; il la promena avec orgueil à travers le monde ; il la défendait des outrages de l'opinion ; et quand elle n'était pas assez honorée, il adressait à Dieu pour elle cette prière : Seigneur ayez pitié de moi et de madame la Pauvreté [3]. Il s'en allait les pieds nus, vêtu d'une robe grossière, une corde autour des reins ; il habitait une cabane faite avec des branches d'arbre ; il couchait sur la terre dure ; il jeûnait chaque jour ; il prolongeait ses veilles ; il se roulait dans la neige et dans les épines pour éteindre les ardeurs de la chair. Il se reposait de ses

[1] Exultabat in cunctis operibus manuum Domini ; et per jucunditatis specula, in vivificam consurgebat rationem et causam. Contemplabatur in pulchris pulcherrimum ; et per impressa rebus vestigia prosequebatur ubique Dilectum, de omnibus sibi scalam faciens in eum qui est desiderabilis totus. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. IX.)

[2] In privilegio Paupertatis quam modo matrem, modo sponsam, modo Dominam nominare solebat. (Ibid. chap. VII.)

[3] Vie des trois disciples.

fatigues héroïques dans les extases de la foi, entre la crèche et la croix de Jésus-Christ, les deux mystères qui remuaient le plus doucement son cœur.

Ce pénitent, si cruel pour lui-même, et qui paraissait destiné à épouvanter la nature et l'humanité, n'avait pour elles que des tendresses; sa voix les appelait, son regard les caressait, sa main les guérissait. Le souvenir de l'innocence originelle le remplissait d'une sympathie universelle pour toutes les créatures. Les plus humbles étaient ses préférées : elles étaient pour lui des frères et des sœurs[1]. Il parlait aux oiseaux; il répondait au chant des rossignols; il donnait asile dans les plis de sa robe aux lièvres et aux faisans poursuivis par les chasseurs. Plus d'une fois, il racheta de petits agneaux qu'on portait à la boucherie; les loups perdaient leur férocité à son approche,et léchaient les sandales de ce nouvel Orphée qui domptait la sauvagerie du siècle aux accents de sa charité.

Celui qui traitait ainsi les êtres sans raison, avait dans son cœur une place réservée pour les intelligences faites à l'image de leur créateur. Il montait jusqu'à Dieu sur les ailes de la dévotion; il se penchait vers Jésus-Christ avec une mélancolie sublime; il descendait jusqu'au prochain par les condescendances de son zèle : ainsi il parcourait toute l'échelle du monde moral, enveloppant dans une même étreinte toutes les extrémités[2]. Il avait le don des larmes; celles qu'il ne versait pas dans la prière, tombaient sur les malheureux : pour mieux les consoler,il se faisait semblable à eux.Il adopta le costume rustique des pâtres de l'Ombrie; il mendiait son pain de porte en porte; il lavait les pieds des malades dans les hôpitaux; il guérissait les lépreux, en baisant leurs ulcères; il attendrissait par sa bonté les larrons homicides; il songeait principalement à la conversion des pécheurs.

[1] Consideratione primæ originis omnium, abundantiori pietate repletus, creaturas quantumlibet parvas, fratris vel sororis appellabat nominibus. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François. chap. VIII.)

[2] Pietas quæ ipsum per devotionem sursum agebat in Deum, per compassionem transformabat in Christum, per condescensionem inclinabat ad proximum,et per universalem conciliationem ad singula, refigurabat ad innocentiæ statum. (Ibidem. ch. p. VIII.)

Dieu n'avait pas tiré en vain de son cœur ce germe béni : il allait susciter autour de lui de nombreux rejetons qui le couronneront de leur ombre.

Quand François d'Assise eut trois disciples, il courut à Rome demander au pape de les bénir. Quand il en eut douze, il s'établit dans la vallée de Spolete, sur les bords du Rivo-Torto, et bientôt autour de la Portioncule qui est demeurée le centre de son œuvre, comme elle en a été le berceau. Quand il en eut cent, il envoya des missionnaires dans les campagnes de l'Italie, en France, en Espagne et jusqu'en Allemagne. Dix ans plus tard, l'an 1219, il tint le fameux Chapitre des *Nattes*, le second[1] dans l'histoire de l'Ordre, et où l'on compta cinq mille religieux. C'est alors qu'il songea à exécuter le dessein qui consumait son cœur. « F. Sylvestre était d'une « telle sainteté, que s'il demandait à Dieu quelque chose, il l'obte- « nait, et souvent il s'entretenait avec Dieu. C'est pourquoi Saint « François l'avait en grande dévotion. C'est ce même F. Sylvestre « qui avait vu sortir de la bouche de Saint François, une croix d'or, « laquelle s'élevait jusqu'au ciel et s'étendait jusqu'aux extrémités « du monde[2]. » Saint François fut fidèle aux avertissements du ciel. Il envoya des missionnaires dans tout l'univers, pour dilater les frontières du doux royaume du Christ. Il se réserva la Syrie et l'Egypte, dans l'espérance d'y trouver le martyre. Enfin il dirigea vers le Maroc cinq ouvriers apostoliques, Bérard, Othon, Pierre, Adjute et Accurse dont les destinées nous intéressent davantage, parce qu'elles se rapportent à notre sujet, comme on va le voir.

Ces hommes admirables prirent le chemin des Espagnes pour se rendre au Maroc. A Coimbre la reine Uraque leur fit un accueil très-honorable. Ils partirent ensuite pour Séville, dans le pays des Maures, où après avoir essayé de prêcher l'Evangile aux infidèles, avoir souffert la prison et s'être exposés à la mort, ils furent envoyés en Afrique par le roi qui avait refusé de se convertir : Dieu se servant de

[1] Le premier fut tenu en 12.6, selon Wadding. (Chalippe : Vie de Saint François vol. I, pag. 208, note 2.)

[2] Fioretti, chap. XVI. — Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. III.

sa fureur pour favoriser l'entreprise de ses apôtres. Arrivés sur le théâtre que l'obéissance leur avait assigné, ils donnèrent un libre cours au zèle dont ils étaient dévorés. Au souffle de l'Esprit-Saint qui reprouve la prudence de chair, ils commirent de sublimes témérités, de celles qui sauvent le monde, même quand elles semblent tout compromettre et qu'elles aboutissent à des échecs momentanés. Ils traitèrent Mahomet comme il le méritait : ils prenaient à partie sa honteuse religion, dans les mosquées, sur les places publiques, et dans les carrefours. Ils s'adressaient au peuple ; ils bravaient la majesté du roi Miramolin : leur courage reçut bientôt sa récompense. Après diverses péripéties dont je n'ai pas à décrire les détails, ils furent pris, jetés dans les fers, et tourmentés cruellement par divers supplices. Enfin un jour que Miramolin les pressait de renoncer à leur foi et d'embrasser le culte plus commode du Prophète, en leur montrant du doigt des esclaves d'une beauté remarquable, qu'il leur destinait ; ils confessèrent le nom du Christ béni avant tant d'amour ; ils opposèrent aux séductions du roi des dédains si magnanimes, que Miramolin saisissant son cimeterre fit rouler leurs têtes à ses pieds. Ainsi ils furent doublement glorifiés, par la mort qu'ils enduraient, et par le bourreau couronné qui la leur donnait. C'étaient les premiers soldats de l'armée des Pauvres d'Assise qui tombaient. Le sang n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour couler parmi eux[1]. François versait le sien a larges flots ; il en rougissait les ronces de l'Ombrie, qui se couvraient de roses[2]. Cette fois le sang de ses enfants est répandu par décret, dans un palais changé en prétoire. La libation est plus solennelle ; elle sera féconde. Salut, fleurs des martyrs, qui ornez de pourpre le berceau de votre race ! La terre ne boit votre vie que pour la multiplier. Dormez en paix dans la poussière : sur votre tombe l'avenir se lève déjà !

[1] Frère Electe, compagnon de Frère Gilles, fut le premier martyr de l'Ordre.

[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. II, pag. 56.

[3] Cum autem reliquias Sanctorum Martyrum quinque Fratrum Ordinis S. Francisci Dominus Petrus infans, Serenissim Lusitaniæ legis filius primogenitus, a Marrochio adduxisset. (Vita anonyma. Cap. III.)

On jeta hors du palais les troncs mutilés des cinq Frères Mineurs. La populace les traîna dans les rues, horriblement souillés : elle essaya, mais en vain, de les brûler. Cependant l'Infant de Portugal, Don Pedro, les fit recueillir par des chrétiens, et les cacha dans sa maison. Il chercha l'occasion favorable de les soustraire à de nouvelles profanations ; et après les avoir placés dans deux chasses d'argent, il les accompagna avec piété en Espagne, d'où on pût aisement les transporter en Portugal. Quelques mois auparavant, Coimbre les avait vus passer, jeunes et vaillants, tandis qu'ils allaient au combat. Maintenant la cité royale ouvre ses portes à leurs dépouilles. Ils sont morts ; mais ces morts triomphants soulèvent les multitudes qui accourent pour chanter leurs louanges, et profiter des grâces qu'ils sèment sur leur chemin. En effet, les miracles éclataient de toute part : je vais raconter le plus grand.

Par ordre de la Cour, les reliques des Frères Mineurs furent déposées dans le couvent des Chanoines Réguliers de Sainte-Croix. Le sang des martyrs, dit Tertullien, est une semence de chrétiens ; mais cette semence ne produit pas toujours des fruits également précieux. Dès que notre Bienheureux fut en présence des corps des saints apôtres ; apprenant les prodiges qu'ils opéraient, il fut saisi par une idée nouvelle qui ne lui laissait pas de repos. « Il com« mença à brûler intérieurement du désir de les imiter, et de boire, « pour l'amour de Jésus-Christ, le calice du martyre. Alors s'éle« vant au-dessus de lui-même, il foula aux pieds toute crainte ; et « protégé contre sa faiblesse par l'impénétrable bouclier de la grâce « divine, il disait dans le silence de la réflexion : que je souhaite« rais d'être jugé digne par le Seigneur de participer à la couronne « de ses martyrs ! Que je voudrais qu'il me fût donné de ployer les « genoux, et de recevoir pour Jésus-Christ le coup de glaive du « bourreau[1] ! » La Variante des Bollandistes dit : « Alors pareil

[1] Christi servus Fernandus audiens mira quæ per illos fiebant, multo cœpit flagrare desiderio, instar illorum, pro Christo hauriendi martyrii calicem ; factusque seipso robustior, humano calcato timore, divinæ gratiæ validissimo protectus clypeo, dicebat apud se : utinam coronæ martyrum suorum participem me facere dignetur Deus ! utinam liceat pro Christi nomine, flexo poplite, carnificis ictum excipere ! (Vita anonyma. Cap. III.)

« à l'éléphant que la vue du sang excite au combat, il se passion« nait dans l'ardeur de sa foi ; son cœur s'attendrissait, ses entrailles « tressaillaient devant l'outrage fait au Christ et le meurtre de « ses martyrs ; il croyait n'avoir rien fait pour cette cause glo« rieuse, tant qu'il n'aurait pas bravé la fermeté du tyran, et qu'il « n'aurait pas cueilli pour le Christ la palme que les Frères Mineurs « portaient dans leur main[1]. » Heureux enfant qui ne craind pas la mort, et que le fer de la persécution n'épouvante pas! En se dévouant à un trépas qu'il ne devait pas obtenir, il s'élance dans une voie qui le conduira à une gloire encore plus belle[2].

L'action de Dieu sur une grande âme est quelquefois mystérieuse. Tantôt cette action est prompte comme la foudre. Alors elle respecte tout juste la liberté humaine : elle laisse peu de place à la délibération ; elle dissipe toute hésitation, quand elle ne la prévient pas tout à fait ; elle enlève sa proie comme l'aigle; et elle l'emporte sur les sommets solitaires où les bruits du monde n'arrivent pas, et d'où l'on ne revient guère. Tantôt l'action de Dieu suit un procédé différent. Elle produit des tâtonnements ; elle communique des mouvements d'avant et d'arrière qui paraissent contradictoires. On est tenté de prendre ces phénomènes pour un signe d'inconstance. Mais il vient une heure où les préludes font place à l'événement décisif, lentement préparé. Alors le doute cesse ; et l'action de Dieu qu'il faut adorer, même quand on ne la comprend pas, devient saisissante.

C'est le cas de Fernandez de Bouillon. Il languit dans le siècle. Il est mal à l'aise à Saint-Vincent de Lisbonne. Ses anciens tourments le reprennent à Sainte-Croix ; une main invisible le pousse à en sortir. Mais ici encore son exode fut laborieuse. Il cacha son mal sans pouvoir le vaincre. Nuit et jour la sainte vision du mar-

[1] (Vita anonyma. apud Bolland, cap. I.)

[2] Felix quem non gladius
Terret, sed in melius
Mutat iniquorum.
(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle : Répons du I[er] nocturne.)

tyre se déployait devant ses yeux. « Il interrogeait le ciel dans la « prière avec instance ; il conjurait le Seigneur de visiter son âme, « et de lui inspirer ce qui serait plus conforme à sa volonté, plus fa- « vorable à son propre salut,et plus opportun pour l'utilité et l'édifi- « cation du prochain[1]. » A une autre époque de sa vie, il eut à choisir entre le bien et le mal qui sollicitaient sa jeunesse par des attractions opposées ; maintenant il se débat entre deux formes inégales du bien. Le souvenir du bonheur qu'il a goûté chez les Chanoines Réguliers l'attendrit. L'autel qui a reçu ses premiers serments a une éloquence qui la remue profondément. D'autre part, l'humilité des Mineurs et la perspective des glorieux combats qui l'attendent, exercent sur son âme une influence qui la fait pencher de ce côté. Cependant ses inquiétudes ne s'apaisaient pas. Un jour, tandis que retiré à l'écart pour mieux cacher à ses frères son secret, il versait d'abondantes larmes, sans pouvoir sortir de ses perplexités; Saint François,qui était en Italie, lui apparut dans une vision miraculeuse, rapportée par tous les historiens ; et il lui annonça, de la part de Dieu, qu'il devait entrer dans la Religion des Frères Mineurs. En même temps, il souleva devant ses regards un coin du voile de l'avenir : lui faisant ainsi connaître les bénédictions qui étaient réservées à son apostolat[2]. Cet avertissement rafraîchit son âme consummée par de généreux désirs ; car il soupirait après la sainte Pauvreté, comme le cerf altéré après les sources d'eau vive. Il n'attendit plus que l'occasion d'exécuter son dessein : elle ne tarda pas à s'offrir.

A une petite distance de Coimbre, les Frères Mineurs possédaient un établissement appelé Saint-Antoine-des-Oliviers,parce qu'il était sous le patronage du Père des anachorètes, et qu'il était bâti dans un site délicieux, au milieu d'un bois d'oliviers. Ce couvent, de date

[1] Interim nocte ac die rogabat attentissime Dominum, ut menti ipsius adspiraret quod et illius voluntati gratius, et suæ saluti conducibilius, et proximorum utilitati atque æditicationi opportunius esset. (Vita anonyma. cap. III.)

[2] Cornegius asserit huic interno impulsui accessise alium ab ipsomet S. Francisco qui, Assisii degens, ipsi Ulyssipone apparuerit. (Vita anonyma apud Bolland. cap. I. Annotata (i.)

récente, leur avait été donné, quand ils furent obligés de quitter l'Espagne ou Saint François les avait envoyés pour prêcher aux Maures. La reine Uraque, femme d'Alphonse II qui régnait alors, princesse très-pieuse et très-compatissante, ayant fait examiner leur institut par des gens savants ; et s'étant assurée de la sainteté de leur vie, obtint du roi qu'ils fussent reçus dans ses États, avec la permission d'y fonder des maisons. Tels furent les commencements de la Chapelle Saint-Antoine, en l'année 1216[1]. Ces excellents religieux partageaient leur temps entre la prière et l'exercice de la charité. « Ils n'étaient pas versés dans les connaissances humaines ; mais « ils prenaient à la lettre la morale de l'Evangile, qui était impri- « mée dans leur vie et dans les vertus dont ils étaient ornées[2]. » Ils ne possédaient rien en propre. Aussi on les voyait passer, la besace sur le dos, mendiants volontaires, qui ne rougissaient pas d'aller de porte en porte demander aux riches du monde leur pain quotidien. Le convert de Sainte-Croix n'était pas soumis à la même discipline. Là, comme ailleurs, le temps avait formé une fortune territoriale considérable qui profitait à toute la contrée. Les Frères de Saint-Antoine y venaient régulièrement prélever leur part. Un jour donc, s'étant présentés pour faire la quête, Fernandez qui épiait l'heure de leur arrivée, les prit en particulier, et leur fit la confidence de la résolution que Dieu lui inspirait. Il leur dit entre autres choses : « Mes frères bien-aimés, je désire de toute l'ardeur « de mon âme, prendre le saint habit de votre Ordre. J'y mets une « condition, c'est qu'après m'avoir revêtu de votre livrée, vous m'en- « verrez dans le pays des Sarrassins, afin qu'à la suite de vos saints « martyrs, je mérite moi aussi de verser mon sang pour la foi, et de « participer ainsi à leur couronne[3]. » Les Frères Mineurs qui sa-

1 Chalippe : Vie de S. François, vol. I, pag. 275.

2 Ubi Fratres erant instituto et professsione Franciscani, litteras quidem nescientes, sed vim et virtutem litteræ, vita et virtutibus exprimentes. (Vita anonyma. cap. III.)

3 Inter cætera ait ad illos : Ordinis vestri habitum, fratres carissimi, ardenti animo cupio accipere; modo id mihi polliceri velitis, simul atque illum induero, missuros vos me ad regiones Saracenorum, ut cum S. martyribus, merear, ego quoque sanguinem fundere, et esse coronæ illorum particeps. (Ibidem.)

vaient le mérite du postulant, parce qu'ils vivaient à ses côtés, se réjouirent dans leur cœur de la recrue que la Providence leur amenait. Ils promirent de revenir le lendemain, pour apporter le saint habit à leur condisciple. Tout se passa comme on l'avait convenu. Fernandez de Bouillon quitta la livrée de Saint Augustin dont il s'était revêtu au pied de l'autel, en un jour bienheureux de sa vie, pour prendre celle de François d'Assise. La blanche tunique de lin disparut sous la bure grossière et cendrée, qui symbolisait mieux encore la mort mystique dans laquelle il descendait plus avant. Cette scène s'accomplit dans un coin du monastère, sans pompe et sans témoins. Dieu continuait à conduire son Serviteur par la voie de l'humilité. De là sortent les grands effets qui étonnent le monde et en renouvellent la face [1].

Cependant Fernandez de Bouillon n'avait pas attendu jusque-là pour faire part de ses projets à l'abbé de Sainte-Croix. Ce ne fut pas sans peine que celui-ci lui accorda la permission de changer d'état. La douleur qu'il ressentit et la violence qu'il se fit pour la vaincre, sont la mesure de l'estime dont Fernandez était entouré dans la communauté. Les regrets furent universels; les larmes coulaient de tous les yeux, quand on vit s'éloigner un homme si remarquable qu'on espérait placer bientôt à la tête du couvent. On vit même dans cette circonstance le dépit se mêler à la tristesse. Les familles religieuses ressemblent un peu aux mères à qui la tendresse fait pardonner la jalousie dont elles sont parfois atteintes; comme si ces deux dispositions ne pouvaient pas se séparer. Au moment des derniers adieux, un Chanoine dit ironiquement au transfuge : « Allez, allez, mon Frère : puisque vous ne pouvez pas « faire votre salut au milieu de nous, peut-être deviendrez-vous un « saint ailleurs. » — A ces mots, Fernandez de Bouillon se retourna doucement vers son censeur et il lui dit : « Quand vous apprendrez

[1] Illi his auditis, non mediocriter tanti viri sermonibus exhilarati, diem crastinum ejus explendo desiderio designant... Fratres franciscani non immemores pollicitationis suæ, mane redeunt, habitum suæ professionis illi tradunt. (Vita anonyma. cap. III.)

« ma canonisation, certainement vous louerez le Seigneur.» Sa modestie l'empêchait de croire ce qu'il avançait : il prophètisa sans le savoir[1].

Les Chanoines de Sainte-Croix manquèrent dans cette occasion de générosité et même de justice. Ils accusaient sans doute les Frères Mineurs de captation : les vrais coupables, c'étaient les martyrs du Maroc, qui du fond de leurs châsses ensanglantées, avaient exercé sur Fernandez de Bouillon une fascination céleste, et lui avaient parlé à l'oreille du cœur une langue que tout le monde n'entend pas, mais à laquelle nul ne saurait résister, parce qu'elle est la voix de Dieu. La querelle s'envenima et prit des proportions imprévues. Les Chanoines Réguliers de Sainte-Croix étaient la partie lésée ; l'influence du nombre et de la richesse était de leur côté. Les pauvres Mineurs payèrent cher leur conquête. Il fallut l'interlocution du Pape Grégoire IX pour les défendre contre les mauvais traitements dont ils étaient l'objet[2]. Mais tous les brefs du pape, qui pouvaient contenir la lutte dans de certaines limites et prévenir les abus les plus graves, étaient impuissants pour rapprocher des âmes aigries. Dieu réservait cette gloire à son serviteur Fernandez de Bouillon. La prédiction qu'il avait faite en se jouant, se vérifia. Quand ses ossements furent placés sur l'autel, on vit les Chanoines de Sainte-Croix et les Frères Mineurs de Saint-Antoine-des-Oliviers, se rencontrer sous le regard de leur disciple transfiguré, et oublier leurs divisions au souvenir de ses vertus. Chaque année, un Chanoine de Sainte-Croix allait prêcher son panégyrique à Saint--Antoine-des-Oliviers. Il gardait toute la journée la présidence dans le couvent ; pour rappeler aux jeunes générations que le Bienheureux sortit de Sainte-Croix ; et que les Frères Mi-

[1] Possumus ex his colligere quam gratus ille fratribus suis fuerit, cui nec Prælatus nisi admodum difficulter discedendi voluit facere potestatem... Puto equidem non absque multo dolore et lachrymis, talem a se virum illos dimisisse, quem sui monasterii idoneum sese præfectum brevi habituros sperarent. Quidam ex canonicis monasterii ejus, acerbo animo dixit ad eum : eas, eas : forsitan sanctus eris. Ad quem ille conversus humili voce dixit : cum me in sanctos relatum audieris, profecto Deum laudabis. (Vita anonyma. cap. III.)

[2] Vita anonyma apud Bolland. cap. I. Annotata (k) — Azzoguidi : note 18.

neurs lui devaient le beau génie dont les rayons se projetaient sur leur Ordre et sur l'Eglise[1]. Touchante tradition qui dure encore, et qui semble être le monument de foi et d'amour, élevé par Dieu et par les hommes au point d'intersection des deux chemins que parcourut cette âme si belle et si docile, qui allait toujours où la poussait le souffle de l'éternité.

A Saint-Antoine-des-Oliviers, le nouveau Franciscain fut reçu par ses frères avec des démonstrations de tendresse. Il était meurtri de la lutte intérieure qu'il avait endurée, et de la tempête dont il avait été la cause innocente. Il ne regarda pas derrière lui pour regretter ce qu'il avait quitté ; mais il s'était arraché à des lieux aimés ; il avait brisé ses premiers liens monastiques qui le rattachaient à des hommes remplis de l'esprit de Saint Augustin. Il n'avait pas de remords; mais il éprouvait une tristesse mystérieuse qui d'ordinaire se développe à l'heure des séparations. Dans le fond de son être, il goûtait une paix parfaite: après dix années, il avait enfin trouvé sa voie.

Le temps qu'il passa à Saint-Antoine-des-Oliviers fut court. Il fut marqué par un fait assez considérable, et sur lequel tous les historiens sont d'accord. Il laissa le nom qu'il avait porté jusque-là en religion, pour prendre celui d'Antoine. Plusieurs motifs le décidèrent. Avant tout il voulait échapper au regard des hommes, et vivre caché . Il n'avait rien négligé pour se faire oublier. Après avoir renoncé au monde, il avait fui de solitude en solitude. Depuis il n'avait pas eu de vie publique ; il pouvait se croire à l'abri de la vaine gloire. Mais il avait la passion de l'humilité ; et il trouva que la couche d'ombre qui le couvrait n'était pas encore assez épaisse. En outre, le vocable de l'hermitage des Oliviers lui donna une grande dévotion envers Saint Antoine. Il voulut honorer le Patriarche de la vie cénobitique, et se baptiser dans ses vertus en adoptant son nom[2]. Il devait ajouter quelque chose à ce nom déjà

[1] Ribadeneira : Vie des Saints, tom. VI.

[2] Venit ergo ubi simplicium fratrum congregatio morabatur, qui videlicet locus S. Antonius dicebatur ; juxta quod nomen, Antonium se deinceps appellari rogabat ; ut et sic requirentium ipsum sollicitudinem pia cautela delu-

fameux. L'ancien Antoine distribuait, à l'âge de quinze ans, ses biens aux pauvres ; il s'enfonçait dans les déserts de la Haute Egypte, où il ne tardait pas à devenir le législateur d'un peuple d'élus ; il couchait sur le sable ; il vivait de pain et de sel ; il faisait des paniers d'osier en chantant les cantiques sacrés. Cette colonne de l'Église, l'ami de Paul qui l'avait fait héritier de son manteau, et dont il célébra les funérailles avec l'aide des lions ; qui recevait des billets du grand Constantin ; qui sortait de sa laure pour assister les confesseurs dans les amphithéâtres d'Alexandrie, et rentrait chez lui pour se mesurer avec le diable acharné à sa perte ; cet homme vénérable, que la prière, les jeûnes et les veilles avaient transfiguré, est demeuré dans la mémoire des siècles chargé de bénédictions. A côté de cette belle figure, on verra se dessiner celle du second Antoine, dont la vie commencée dans une cellule de moine, se déroula à travers les multitudes troublées par l'hérésie ; qui, sans cesser d'être l'homme de la prière, fut surtout l'homme de l'action ; qui passa sur la terre en semant la vérité et les miracles ; qui dompta la nature ; qui consola l'humanité, et s'arrêta, en pleine jeunesse, pour mourir en chantant une hymne à la Vierge Marie. Les deux Antoine brilleront comme deux astres au firmament du monde ; et jusqu'à la fin, les âmes se balanceront de l'un à l'autre, en les confondant dans un même culte d'amour.

Dès lors Saint François comptait un disciple de plus. C'était le printemps de l'Ordre séraphique. Une sève abondante circulait dans ce jardin béni : les germes poussaient de toute part, et s'épanouissaient avec magnificence. Les premiers qui apparurent forment un groupe charmant, plein de poésie, d'originalité et de contrastes. « D'abord, il faut considérer que le glorieux Saint François, dans « tous les actes de sa vie, fut conforme au Christ béni. Comme le « Christ, au commencement de sa prédication, appela douze Apô- « tres à mépriser toute chose de ce monde, et à le suivre dans la pau- « vreté et dans les autres vertus ; ainsi Saint François, dès le com-

deret, eorumque importunitates, sub ignoto facilius nomine declinaret. (Vita anonyma apud Bolland. cap I, Annotata (l.)

« mencement de son Ordre, se choisit douze compagnons, posses« seurs de la sublime Pauvreté...... Comme les Saints Apôtres « parurent à tout le monde merveilleux de sainteté, d'humilité, « et pleins du Saint-Esprit ; ainsi les très-pieux compagnons de « Saint François furent tels, que, depuis le temps des Apôtres jus« qu'à nous, le monde ne vit pas d'hommes si merveilleux et si « saints[1]. » C'est Bernard de Quintavalle, converti une nuit par les soupirs de François[2], et qui « par la pénétration de son intelli« gence, s'élevait d'un seul vol jusqu'à la lumière de la science « divine, comme l'aigle, figure de Saint Jean l'Évangeliste[3]. » C'est le Frère Pacifique appelé dans le monde le Roi des Vers, qui avait mérité la couronne poétique, décernée plus tard à Pétrarque et au Tasse ; et qui abandonna les lettres profanes, pour tomber aux pieds du bienheureux Père. Il en reçut l'habit et le nom qui lui est resté, parce qu'il le voyait « converti de l'inquiétude du monde à « la paix du Christ[4]. » C'est Pierre de Catane, chanoine de Saint Ruffin, qui est la cathédrale d'Assise : il prit l'habit le même jour que Frère Bernard, et mérita dans la suite d'être choisi pour gouverner l'Ordre, avec le titre de vicaire. Voici Frère Gilles, homme simple et sans lettres, passionné pour le travail des mains, qui, chaque matin, après avoir entendu la messe, allait chercher du bois dans la forêt voisine[5]. Un jour qu'il disputait sur la virginité de Marie, il prit la terre à témoin ; et la frappant trois fois de son bâton, il en fit sortir trois lis[6]. Voici Frère Léon que Saint François aimait, et qu'il appelait « La petite brebis du bon Dieu[7]. » Frère Masséo recevait les confidences de son maître sur les charmes de la sainte Pauvreté[8]. » Frère Elie de Cortone gâtait son génie par l'orgueil ; il devait coûter bien des larmes à son père[9]. Claire avait

[1] Fioretti, chap. I. — [2] Ibidem, chap. II.

[3] Ibidem chap. I, Fleury : Histoire ecclésiastique, vol. XVI, pag. 292. — Ozanam : Les Poëtes Franciscains.

[4] Saint Bonaventure : Légende de S. François, chap. IV. — Wadding. an. 1212.

[5] Fleury : Histoire ecclésiastique, vol. XVI, pag. 485.

[6] Ibidem. — [7] Fioretti : chap. VIII. — [8] Ibid.: chap. XIII.

[9] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 253.

déjà reçu la tonsure et le voile à Sainte-Marie-des-Anges, et dirigeait avec sagesse le second Ordre au monastère de Saint-Damien [1]. A la même heure, Elisabeth de Hongrie était la première fleur du Tiers-Ordre naissant [2]. Des âmes si pures, si douces, et cependant si fortes, préparaient un grand avenir à l'Église. Serrées autour du « Gonfalonier du Christ, » émues, généreuses, avides d'amour et de sacrifices, elles se lançaient déjà sur le monde comme une nouvelle Chevalerie [3]. C'est dans leurs rangs qu'Antoine vient prendre place. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

1 Chalippe : Vie de Saint François pag. 143 et suiv.
2 Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth.
3 Ozanam : Les Poètes Franciscains.

CHAPITRE IV

Départ d'Antoine pour l'Afrique. — Il tombe malade. — Il retourne en Espagne. — La tempête le jette sur les côtes de Sicile. — La trace de son passage dans cette île. — Chapitre général de l'Ordre, tenu à Assise. — Il s'y rend. — Les épreuves qu'il y rencontre. — Comment il les supporte.

Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur.

Luc. XII, 50.

S. Antoni, martyr desiderio.

(Antiques litanies de Saint Antoine.)

Fervet ad martyrium
Dum rex terræ sevit;
Sed hoc desiderium
Suum non implevit;
De quo rex regnantium
Aliud decrevit.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle: Répons du I[er] nocturne.)

Cependent Antoine n'avait pas oublié la promesse qu'on lui avait faite, quand il reçut l'habit de Frère Mineur. En conséquence il demanda de partir pour l'Afrique, afin d'y travailler à la conversion des infidèles. Parce que les saints sont mus par l'action secrète de l'esprit de Dieu, ils accomplissent un dessein supérieur, alors même qu'ils semblent obéir à des inspirations personnelles. Le désir d'Antoine s'adaptait parfaitement à une des grandes idées de Saint François.

Cet homme extraordinaire, abîmé dans les extases de l'amour, et mort en apparence aux choses d'ici-bas, avait été suscité

pour porter secours à la chrétienté, à une heure critique. Aussi il descendait sans effort des sommets de l'oraison ; et il déployait un sens pratique très-remarquable dans l'organisation du nouvel apostolat. Il regardait faire les papes et les rois qui s'unissaient, dans un effort vaillant, contre les Sarrasins, ces ennemis de Jésus-Christ et de la civilisation qu'il avait fondée à grand prix. Il repassait dans sa mémoire les exploits de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste, de Richard-Cœur-de-Lion, de Godefroy de Bouillon, de Simon-de-Mont-Fort ; et il songeait à marcher sur leurs traces, en employant les armes spirituelles, les seules que ses mains bénies osassent porter. Il avait poussé avec enthousiasme, le cri de Pierre l'Hermite : Dieu le veut. Des légions de moines avaient répondu à son appel ; et après les avoir passés en revue sous les murs de Sainte-Marie-des-Anges, il leur avait donné la Croix, et les avait dirigés sur les tous points menacés de la chrétienté.

Après le Chapitre de 1216, il avait envoyé en Espagne Bernard de Quintavalle qui avait établi deux couvents, l'un à Tolède, l'autre à Corrion de Los-Condés dans le royaume de Léon ; c'étaient comme les avant-postes des forces qui allaient se porter contre les Maures [1]. Après le célèbre Chapitre des *Nattes*, en l'année 1219, il envoya chez les Sarrasins d'Afrique le Frère Gilles et Electe, avec plusieurs autres dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Jean Parent à la tête de dix compagnons, eut l'ordre de s'en aller en Espagne, où il arriva avant la fête de l'Assomption, et reçut un accueil très-bienveillant dans les provinces gouvernées par des princes catholiques [2]. En même temps, les apôtres du Maroc s'embarquaient en Portugal, et ne tardaient pas à tomber sous le cimeterre de Miramolin [3]. Saint François donnait l'exemple de l'héroïsme à ses soldats, et allait visiter la Syrie, où il essayait de convertir le Soudan de Babylone. [4] Les Frères Mineurs étaient rangés en bataille en Europe, en Afrique et en Asie, presque au lendemain de leur appari-

[1] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. I, pag. 275.
[2] Ibidem. — [3] Chap. III.
[4] Fleury : Histoire ecclésiastique vol. XVI, pag. 488.

tion dans l'Église. On n'avait jamais vu une pareille fécondité; les mouvements qu'exécutait cette jeune milice n'étaient pas moins dignes d'admiration. Saint François faisait ses croisades, parallèlement à celles que les princes avaient entreprises.

Antoine voulait partager les travaux de ses frères : il était impatient de descendre dans l'arène. L'amour de la gloire, combiné avec un certain goût des aventures, a coutume d'enivrer les natures ardentes, qui méprisent les fatigues, et regardent sans pâlir les périls qui les attendent. Cette passion, belle à quelques égards, fait les héros selon le monde. L'apôtre obéit à des mobiles plus élevés. Le zèle qui le dévore est une flamme sainte, allumée au cœur même de Dieu, ce foyer de toutes les inspirations sublimes. Son zèle se compose de deux amours, qui n'en font qu'un au fond, et qui embrassent Jésus-Christ et l'humanité. L'amour de Jésus-Christ lui fait souhaiter que son règne s'établisse sur les esprits, sur les volontés, sur les mœurs sur les lois et les destinées des nations ; il s'emploie à ce dessein : il en prépare le succès. L'amour de l'humanité lui fait rêver son bonheur : il s'efforce de l'arracher à ses préjugés, à ses vices, au despotisme de l'opinion, et de la jeter, repentante et émue, dans les bras de son Rédempteur. Ces deux amours se mêlaient dans l'âme profonde d'Antoine. A la vue des rivages de l'Afrique, autrefois fameuse par ses églises, par ses docteurs, par ses vierges et par ses martyrs, où Tertullien avait écrit son Apologétique, où Saint Augustin avait exposé les dogmes de la foi avec tant de supériorité, et écrasé si victorieusement les hérésies; où Saint Fulgence avait brillé d'un si doux éclat ; où Sainte Félicité et Sainte Perpétue avaient versé leur sang magnanime ; et que l'impur Sarrasin tenait maintenant courbée sous son joug ; Antoine éprouvait une désolation intérieure qui se traduisait par des sanglots et par des larmes. Il avait, dit l'Auteur anonyme, des tressaillements irrésistibles; il s'élançait par la pensée à travers la Méditerranée; il attaquait de front l'orgueil de l'Islam ; il relevait le courage des chrétiens abattus ; il brisait les fers des esclaves ; et il replantait la Croix sur cette terre où elle avait régné pendant six siècles. Au bout de sa mission, il entrevoyait le martyre ; il se couchait dans le sillon qu'il aurait

creusé ; et il s'endormait dans le Seigneur, en se réputant un serviteur inutile [1].

Après avoir obtenu de ses supérieurs la permission de suivre ses désirs, il ne songea qu'aux préparatifs de son départ [2]. Il entrait à peine dans l'Ordre des Frères Mineurs. D'après la Règle, il aurait dû commencer son noviciat, pour acquérir l'esprit particulier à cette Religion. Mais le temps des préludes était passé pour lui : l'heure de l'action avait sonné. Il avait pris l'habit vers le milieu de l'année 1220 [3]; d'après l'opinion la plus commune, on ne peut pas placer plus loin que le mois de novembre de cette même année, l'époque de son embarquement; d'où il faut conclure qu'il fut dispensé des épreuves auxquelles les aspirants à la vie monastique sont partout soumis. Jamais dispense ne fut mieux justifiée. Les besoins de l'Ordre étaient grands, puisqu'il était en plein travail de dilatation, et qu'il étendait ses ailes jusqu'aux extrémités du monde connu ; mais les vertus acquises d'Antoine étaient encore plus grandes. Entre la perfection du Chanoine Régulier et celle du Frère Mineur, il n'y avait qu'une question de forme : ce n'était donc pas une témérité de charger la grâce, qui avait déjà opéré des merveilles dans cette âme, du soin de la résoudre. Cependant les mêmes historiens qui admettent l'exception dont Antoine fut l'objet, soutiennent qu'il prononça ses vœux, avant de quitter le monastère [4]. Cette opinion est assez probable.

Antoine s'élança dans la nouvelle carrière que Dieu ouvrait devant lui, avec un saint enthousiasme. Il avait quitté sans regret la maison de ses pères ; maintenant il dit un dernier adieu à sa patrie qu'il ne devait plus revoir [5]. Tandis que le navire s'éloignait, il te-

[1] Paulatim autem crescebat in eo sitis martyrii et zelus fidei magis ac magis eum exstimulabat, nec eum quiescere patiebatur. (Vita anonyma. cap. IV.)

[2] Itaque quemadmodum se facturos receperunt Fratres franciscani, fecerunt ei copiam ad Sarracenos proficiscendi; nec ille sibi moras nectendas putans, celeriter abiit. (Ibidem.)

[3] Azevedo. — [4] (Ibidem.)

[5] Le fait d'un retour miraculeux d'Antoine en Portugal pour plaider la cause de son père accusé d'un crime, est révoqué en doute par Azzoguidi, et

nait ses yeux fixés sur d'autres rivages qu'il ne découvrait pas encore, et où son cœur habitait déjà, parce qu'il y avait dressé l'autel de son sacrifice. Mais ses espérances allaient être déçues une fois de plus. A peine arrivé sur le théâtre de son apostolat, il tomba malade; sa santé ébranlée par la mortification et par les veilles, succomba tout à fait sous l'influence du climat africain [1]. On ne mentionne pas un seul acte qui prouve le plus timide essai de son zèle. Il n'alla dans aucune mosquée opposer la loi du Christ béni à l'impur Coran du Prophète. Il ne s'adressa ni aux multitudes, ni aux princes du pays. Son impuissance fut son martyre. A la fin de l'hiver de 1221, la prudence l'obligea de regagner l'Espagne, pour rétabir ses forces, et se mettre à la disposition de ses supérieurs [2]. A ce propos, l'Auteur anonyme fait cette belle réfléxion : « Ainsi ce « grand homme, vraiment digne de l'admiration et des louanges « du monde entier, eut le désir de mourir pour le Christ; et il ne « tint pas à lui que ce désir héroïque ne se réalisât. Mais la divine « Providence avait sur lui d'autres desseins, comme l'avenir le « démontra amplement. Elle se servit de son génie et de son zèle « pour procurer le salut d'un grand nombre d'âmes, qu'il retira, « dans différentes provinces, de l'impur limon du péché; et qu'il « amena à une conversion sincère, accompagnée des fruits salu- « taires de la pénitence [3]. »

En attendant, ceux qui furent tentés de croire qu'Antoine avait fait un voyage inutile, étaient dans une étrange erreur. Le jeune missionnaire était au service d'un Dieu qui récompense les désirs à l'égal des actions. Si sa parole avait converti les peuples des côtes

par tous les historiens qui admettent qu'il était orphelin, quand il entra au couvent des Chanoines Réguliers de Saint Vincent de Lisbonne. Je me range à cet avis.

[1] Sed præpotens Deus hac in re illius propositum plane retardavit, totius hyemis spatio gravi eum morbo affligens. (Vita anonyma. cap. IV.)

[2] Quare compulsus ille, ad natale solum, ob corporis curandam valetudinem se recepit. (Ibidem.)

[3] Habuit ergo pro Christo moriendi et desiderium et conatum vir omnium ore merito celebrandus : sed divina Providentia, ut post ipsa res docuit, plurimorum saluti eum servavit, quos ille in diversis regionibus, e fæcibus peccatorum revocavit ad salutaris pœnitentiæ fructus. (Ibidem.)

africaines, depuis les sables de la Lybie jusqu'au Sahara et à la Sénégambie ; il aurait plus de gloire devant les hommes : cette immense conquête n'aurait pas ajouter un pouce à sa taille aux yeux de Dieu. Ceci soit dit pour la consolation des héroïsmes malheureux. A un autre point de vue, le voyage d'Antoine ne fut pas stérile en résultats. Tandis que sa parole était retenue captive dans l'infirmité, son âme tendre poussait des gémissements ineffables qui montaient jusqu'au trône de Dieu, et y sollicitaient pour ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort, et pour les apôtres qui viendraient après lui leur rapporter le flambeau de la vérité, des grâces capables de réaliser tous ses rêves. A l'automne de cette même année, sept Frères Mineurs, nommés Daniel, ministre de la province de Calabre, Samuel, Domnole, Ange, Léon, Nicolas et Hugolin, s'embarquèrent dans un port de Toscane ; et en passant par Tarragone, ils arrivèrent à Ceuta, la première ville de la Mauritanie dans le détroit. Après avoir prêché l'Evangile aux marchands européens qui logeaient en dehors des remparts, ils pénétrèrent dans l'enceinte réservée aux Sarrasins, avec de la cendre sur la tête, disant à haute voix qu'il n'y avait de salut qu'en Jésus-Christ. Les Sarrasins provoqués par une profession de foi si courageuse, les accablèrent d'outrages et de coups, et les jetèrent en prison comme des fous dangereux. Huit jours après, le roi les fit comparaître en sa présence ; et après diverses tentatives pour les contraindre à renoncer à la religion de leur baptême, il les condamna à avoir la tête tranchée. Les sept victimes marchèrent à la mort en chantant des cantiques. Leurs restes vénérables furent recueillis par les marchands chrétiens du faubourg. Ils restèrent ensevelis dans cette terre d'Afrique, infidèle et ingrate, comme les pierres d'attente de l'édifice que l'avenir devait reconstruire, et dont les premières lignes se dessinent déjà [1]. Qui oserait dire que les prières et les larmes d'Antoine ne furent pour rien dans les événements que je viens de raconter? L'ordre surnaturel a des mystères plus profonds que ceux de la nature. Ici

[1] Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. XVI, pag. 521.

encore aucune force ne se perd. Les soupirs d'un saint peuvent sauver un monde.

Antoine revenait du Maroc, à peu près comme Saint François était rentré de Syrie. Ils avaient débuté dans l'apostolat de la même manière. L'Ecrivain anonyme de la vie de Saint Antoine, et saint Bonaventure dans la Légende de Saint François, donnant les mêmes raisons, dans des termes presque identiques. Antoine échoue dans son entreprise parce que ses forces trahissent son courage. Saint François ne réussit pas dans la sienne, tantôt parce que les vents contraires l'empêchent de partir; tantôt parce qu'il tombe malade en Espagne ; enfin parce que le Soudan résiste à ses exhortations. Tous les deux sont contraints de revenir à leur point de départ; tous les deux sont réservés pour de plus grandes choses ; tous les deux échappent au martyr ; et ils en ont le mérite, parce qu'ils l'ont ardemment désiré. On peut appliquer à Antoine les belles paroles par lesquelles Saint Bonaventure termine le récit si touchant de la mission de Saint François de Syrie : « O mortel trois « fois heureux, à qui le glaive du bourreau n'enlevait pas la vie ; et « qui remporta cependant la palme du martyre[1] ! » En entrant dans la carrière, Antoine marche déjà sur les traces de son glorieux Patriarche. Je viens de signaler cette première similitude : ce n'est pas la dernière.

Antoine faisait route vers l'Espagne, quand une violente tempête s'éleva, qui changea la direction du navire, en le menaçant d'un terrible naufrage. Dans ce péril, notre Bienheureux invoqua le secours du ciel pour les passagers éperdus ; il commanda au vent et à la mer, avec cette autorité qu'il devait si souvent exercer sur les éléments[2]. Il aborda en Sicile[3], à Tauromine, ancienne ville épiscopale de la province de Messine. Pendant les deux mois qu'il

[1] O vere, ac plene beatum, cujus animam etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. IX.)

[2] Sicco Polentone : Vita S. Antonii.

[3] Sed cum navigando ad Hispaniæ littora nautos appulsuros speraret, ad Siliciam, ventorum impulsu, delatum se sensit. (Vita anonyma. cap. IV.)

passa dans l'île, il ne resta pas oisif. Sa convalescence ne lui permit probablement pas de se livrer aux travaux de l'apostolat ; mais une tradition constante rapporte qu'il fonda quatre couvents de Frères Mineurs[1]. Nous sommes surpris de voir un jeune religieux qui n'a que quelques mois de profession, semer sur ses pas des couvents comme on sème du blé. Nous serions portés à reléguer ce récit parmi les pieuses légendes. C'est parce que nous n'avons plus une idée exacte de l'esprit de liberté qui régnait au moyen-âge, même chez les saints ; et de l'exubérance de vie surnaturelle dont les âmes étaient remplies. Il n'y a aucune exagération à comparer les commencements de l'Ordre des Mineurs aux temps de la primitive Eglise. Les Apôtres étaient soumis à Saint Pierre ; cependant chacun allait de son côté, fondant des chrétientés pour son compte, si l'on peut ainsi s'exprimer ; mais tous restaient dans l'unité, parce qu'ils emportaient avec eux le rayon du Cénacle qui leur enseignait toute vérité. Les fils de Saint François avaient le même procédé, simple et fécond, inspiré et sans méthode. Le génie du Patriarche les animait tous ; c'est lui qui présidait à toutes leurs entreprises. Les grandes choses ne débutent pas autrement.

Les siècles n'ont pas effacé la trace du passage d'Antoine en Sicile. Cette trace resta dans le cœur des Frères qu'il s'était donnés, et dont il bâtit les modestes demeures. Chaque génération conserva le culte de sa mémoire ; encore aujourd'hui, son nom est entouré d'un respect héréditaire. Les lieux sont souvent plus fidèles que les hommes. On montre à Tauromine des Cypres qu'on dit être ses contemporains[2]. A Messine on admire un puits qu'il fit creuser, et un citronnier qu'il avait planté de ses mains[3]. Les saints sont des sources d'eau vive où les âmes viennent se désaltérer. Leurs lèvres sont des fleuves de vérité, qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle :

[1] Ibi quædam extruxit monasteria, veluti locorum traditio et Fratrum fert fama. (Surius. apud Bolland. 13 junii.)

[2] Cephaludi?... ubi ultra trecentos annos perpetuo viruit cupressus, ejus manibus plantata. (Ibidem.)

[3] Azzoguidi : Notes 21-22.

une fontaine est un touchant symbole, qui atteste les bienfaits de leur charité. Les arbres sont encore des monuments dignes d'eux. Les rois édifient à grands frais des pyramides qui n'échappent pas toujours aux ravages du temps. Sans le vouloir, les saints se décernent des pyramides qui trahissent leur humilité. Celles-ci sont animées ; chaque printemps renouvelle leur jeunesse. Les fleurs qui les couronnent rappellent les vertus dont les saints étaient ornés : les fruits qui font plier leurs branches, expriment, avec une éloquence pleine de charmes, les effets merveilleux qu'ils produisirent dans l'Eglise. Elles ne coûtent rien à personne ; car c'est l'amour qui les arrose ; et c'est Dieu qui leur donne l'accroissement. Elles n'ont fait couler d'autres larmes que celles de la pénitence : il n'y a dans leur histoire que le sang des héros auxquels elles sont consacrées. Presque à la même heure où Antoine plantait son citronnier à Messine, Dominique de Guzman plantait son oranger à Sainte-Sabine, sur le mont Aventin : cet oranger est encore debout. Les pèlerins de la Ville éternelle vont y cueillir des feuilles embaumées. Celui-ci paraît doué d'intelligence ; et il pousse des rejetons vigoureux, quand l'Ordre des Frères Prêcheurs produit quelque moine sublime [1]. Le citronnier d'Antoine, et l'oranger de Dominique s'élèvent comme deux colonnes sur le berceau des deux Ordres fraternels. Antoine et Dominique font penser *aux deux oliviers, et aux deux candélabres allumés dans la maison du Seigneur* [2]. »

Cependant le Chapitre général de l'Ordre devait s'ouvrir à Sainte-Marie-des-Anges le 30 mai 1221. Antoine résolut de s'y rendre. Le désir de voir Saint François, et de se mêler à la société de ses frères qu'il ne connaissait pas encore, lui fit braver les fatigues inséparables d'un long voyage, et que l'état de sa santé rendait plus redoutables [3] ; il partit accompagné de Frère Philippin, jeune laïque de Castille qui l'aimait beaucoup. Le Chapitre général de 1221 n'a pas dans les annales franciscaines, la réputation

1 Lacordaire : Vie de S. Dominique.
2 Apocal. II, 4.
3 Id ubi Messanæ ex Fratribus vir Dei rescivit, seipsum confirmans, eo, licet debilis et affecta valetudine, profectus est. (Vita anonyma. cap. v.)

du Chapitre des *Nattes*, tenu en 1219. Celui-ci empruntait aux circonstances un éclat qu'il n'a pas perdu depuis. Cela prouve que ce merveilleux spectacle avait cessé de surprendre, parce qu'il était devenu périodique. Il ne faut pas en conclure que le Chapitre de 1221 était inférieur aux précédents par le nombre de Frères qu'on y compta, et par la belle discipline qui y régna. La Règle obligeait tous les gardiens à s'y rendre ; et parce que les accroissements de l'Ordre étaient très-rapides, on ne saurait douter que leurs rangs ne fussent plus pressés que deux années auparavant. Aucun événement particulier ne se produisit dans cette imposante et sainte assemblée. Saint François la présidait : il donna à ses disciples des instructions qu'il tirait du trésor de son cœur ; et il continua à les édifier par ses exemples, en restant à la seconde place qu'il avait prise volontairement. Pierre de Catane découragé par les difficultés qu'il avait éprouvées dans le gouvernement, se démit de sa charge de Vicaire général. Il eut pour successeur, le Frère Elie qui avait déjà rempli cette fonction [1].

En somme, le fait capital du Chapitre de 1221, c'est la présence d'Antoine. Il était en extase devant le saint Patriarche, aux traits amaigris, au regard doux et tendre, et dont la pauvreté sublime était un objet d'admiration pour Dieu, pour les anges et pour les hommes. Il ne se lassait pas de le considérer, tandis que, assis par terre, aux pieds de son Vicaire, il se faisait petit comme le dernier d'entre les frères. Il demeurait suspendu à ses lèvres, lors qu'il parlait du royaume des cieux, dans une langue simple et ardente, que lui seul possédait. En même temps il était ravi hors de lui-même, en contemplant les disciples d'un pareil maître, distribués en groupes harmonieux autour de Sainte-Marie-des-Anges. Ils étaient venus des provinces les plus lointaines ; ils portaient les stigmates glorieux de la pénitence ; plusieurs étaient couverts des cicatrices du combat ; tous brillaient de cette lumière particulière, qu'on ne trouve que sur le visage des saints, et qui est un rayon tombé du front de Dieu sur ses humbles serviteurs. Antoine se réputait indigne d'une telle so-

[1] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. I, pag. 359.

ciété; et dans son cœur il s'écriait : *ô Jacob que tes tentes sont belles! que tes tabernacles sont magnifiques, ô Israël*[1] *!*

Mais voici le prodige. Antoine était au milieu de ses frères un trésor caché dont personne ne soupçonnait le prix. Saint François qui était doué, à un très-haut degré, du don de discernement, et qui, à la lumière divine dans laquelle il était plongé, lisait dans les esprits, ainsi que le racontent les historiens de sa vie[2] ; ne paraît pas avoir fait la moindre avance au fils que Dieu lui avait donné, et qui était venu des lointains rivages pour entrer dans sa Religion. Il y a quelquefois entre deux âmes, faites l'une pour l'autre, des attractions mystérieuses qui s'exercent à de grandes distances, et produisent un commerce délicieux qui n'a pas de témoin. Ces âmes se voient ; elle s'aiment ; elles se parlent. Un jour elles se rencontrent au détour d'un chemin ; et, sans se connaître, elles s'embrassent, en se disant mutuellement : vous êtes ma sœur[3]. Saint François et Antoine n'étaient pas étrangers l'un pour l'autre. Saint François était apparu à Antoine à Sainte-Croix de Coimbre,

[1] Num. xxiv, 5.

[2] Mira certe in viro Dei spiritus prophetici virtus, qua non solum futurorum præcognoscebat eventum, sed etiam conscientiarum scrutaretur arcanum. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. xi.)

[3] « Saint Louis, roi de France, alla par le monde en pèlerinage visiter les « sanctuaires ; et ayant entendu louer la grande sainteté de Frère Gilles, qui « avait été des premiers compagnons de Saint François, le désir lui vint et il « résolut d'aller le visiter en personne. C'est pourquoi il se rendit à Perousse, « où demeurait alors Frère Gilles. Il arriva à la porte du couvent, comme un « pauvre pèlerin inconnu, avec peu de compagnons, et demanda avec grande « instance Frère Gilles, ne disant pas au portier qu'il était celui qui le demandait. Le portier va donc à Frère Gilles et il lui dit qu'à la porte est un pèlerin « qui le demande : il lui fut inspiré et révélé de Dieu que c'était le roi de France. « Alors, avec une grande ferveur, il sortit précipitamment de sa cellule ; il courut « à la porte, et sans autres questions, sans qu'ils se fussent vus jamais, tous « deux se jetèrent à genoux, s'embrassèrent et se baisèrent avec une grande « dévotion et une grande familiarité, comme si depuis longtemps ils eussent « entretenu une extrême amitié! Or, dans tout cela, ils ne se parlaient ni l'un « ni l'autre, mais ils se tenaient embrassés en silence, avec tous les signes de « l'amour spirituel. Ils restèrent ainsi pendant un grand espace de temps, sans « se dire aucune parole ; puis ils se quittèrent : Saint Louis s'en alla continuer « son voyage, et Frère Gilles retourna à sa cellule. » (Fioretti, chap. xxxiv.)

pour éclairer ses doutes, et décider sa vocation. Maintenant qu'ils sont en présence à Sainte-Marie-des-Anges, on s'attend à voir le maître et le disciple se saluer avec effusion; le maître s'écrier : ô mon fils! le disciple répondre : ô mon père! Mais les choses ne se passent pas ainsi[1]. Peut-être que Saint François contint sa tendresse, pour éprouver le nouveau-venu. Peut-être Dieu lui refusa-t-il la grâce du quart d'heure : ces éclypses ne sont pas rares chez les saints. Quoiqu'il en soit, Antoine resta solitaire au milieu des siens, incompris du plus grand nombre, et repoussé de plusieurs. Quel début dans l'Ordre des Mineurs, qu'il avait préféré à celui des Chanoines Réguliers! Ses premiers supérieurs ne lui pardonnèrent jamais sa sortie; leur dépit était presque justifié par le génie, par les vertus, et la distinction de celui qu'ils perdaient. Il était le même; et cependant on le délaisse. Dieu ne traite ainsi que ceux qu'il prédestine à une haute mission. Antoine savourait en secret les joies de l'humiliation. La crainte de la vaine gloire l'avait éloigné de son pays; il se réjouissait de n'être plus exposé à cette périlleuse tentation. A mesure que les hommes s'écartaient, Dieu se rapprochait davantage : Antoine s'enfonçait dans son cœur, comme dans un sépulcre où il vivait de la vie véritable.

Quand le Chapitre fut fini, on distribua les emplois; on assigna les résidences; et les Frères furent renvoyés dans leurs couvents. Mais le ministre général ne s'occupa pas d'Antoine. « Parce qu'il « était inconnu à tout le monde, on le prenait pour un homme « peu utile, à qui on ne supposait pas la moindre aptitude : « aussi aucun gardien ne proposa de le prendre; et seul, parmi « tous ses frères, il demeura entre les mains du ministre général[2]. » Survint le Frère Gratien, ministre de la province de l'Emilie ou de la Romagne. D'après certains auteurs, il cherchait un religieux

[1] L'opinion que Saint François était bien fixé sur les mérites d'Antoine, mais que son avis ne fut pas partagé par les gardiens, manque de vraisemblance, parce qu'elle amoindrit l'autorité du Patriarche à laquelle on ne resistait guère.

[2] Solus Antonius a nemine expetebatur; quippe qui ut ignotus, ita parum utilis aut idoneus existimaretur; atque ita solus in ministri generalis manibus relictus est. (Vita anonyma. cap. v.)

prêtre qui pût dire la messe à quelques Frères appliqués à la vie contemplative. Il rencontra Antoine par hasard ; et lui ayant demandé s'il était revêtu du sacerdoce : sur sa réponse affirmative, il se fit autoriser à l'amener avec lui. L'Ecrivain anonyme, que je suis de préférence, ne relate pas cette circonstance ; mais son récit quoique un peu différent, n'en est pas moins digne d'intérêt. « Le serviteur de Dieu, Antoine, alla trouver secrètement le Frère Gratien ; « et il le pria de l'amener avec lui, du consentement du ministre « général, afin d'apprendre, sous sa direction, les devoirs de la discipline régulière. Il ne lui dit pas un mot de ses connaissances littéraires ; il ne se vanta pas de la profonde érudition qu'il avait acquise dans les matières ecclésiastiques. Il réduisait son intelligence « en servitude ; il mettait tout son savoir aux pieds de Jésus-Christ « crucifié, répétant sans cesse qu'il avait soif de Jésus-Christ, et « qu'il souhaitait ardemment de le connaître pour s'unir à lui de « plus en plus. Le Frère Gratien le couvrit de baisers, en admirant « sa merveilleuse dévotion ; et cédant à ses vœux, il partit avec lui « pour l'Emilie[1]. » Le Frère Phillipin qui l'avait suivi de Sicile, se joignit à lui. Il fut envoyé à Citta-di-Castello et de là à Colombario, en Toscane, où il mourut saintement[2]. Antoine était sur le seuil de sa destinée. Les hommes sont impuissants à empêcher ce que Dieu veut.

[1] Accito autem Fratre Gratiano qui tum in Emilia sive Romandiola Fratrum minister erat, secreto eum rogavit Servus Dei, ut a ministro generali ipsum acceptum in Æmiliam perduceret, disciplinis regularibus illum erudiendum. Nullam vero litteraturæ mentionem faciens, nihil ecclesiasticam exercitationem jactitans : sed intellectum et scientiam captivans in obsequium Christi, illum solum crucifixum se sitire, se nosse, se complecti velle proclamabat. Frater autem Gratianus miram ejus devotionem exosculans, votis ejus assensit, secumque in Æmiliam abduxit. (Vita anonyma cap. v.)

[2] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. I, pag. 366.

CHAPITRE V

Antoine arrive à l'ermitage du Mont Saint-Paul. — Il s'adonne à la vie contemplative. — Ordination des Frères Mineurs à Forli. — Premier sermon d'Antoine. — Révélation de son talent.

Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit Saint que le Christ accorde à ses amis, est celui de se vaincre soi-même ; et, pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers les peines, les injures, les opprobres et les mesaises.

(Paroles de Saint François du Frère Léon. Fioretti, chap. VIII.)

Pauperum collegio
Pauper in principio
Spiritu, probatus,
Verbi ministerio,
Non injectu proprio
Datus, sed vocatus.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle; Répons du 2me nocturne.

Erumpet quasi mane lumen tuum.
Isaie. LVIII, 8.)

« Il y avait dans l'Emilie, un ermitage, appelé le Mont Saint-« Paul, situé dans un lieu retiré. Antoine obtint la permission d'y « résider avec ses Frères, espérant y goûter le repos de l'esprit et du « cœur [1]. » Il avait vingt-sept ans; il était à ce moment heureux de la jeunesse, où les facultés en pleine sève ne demandent qu'à s'é-

[1] Ubi venia impetrata, ad eremum Monti-Pauli secessit, quietem animi et conscientiæ captare volens. (Vita anonyma. cap. v.)

panouir, pour exhaler leurs parfums et déployer leurs couleurs. Mais il n'éprouvait aucune impatience de se produire. On pouvait dire qu'il combattait son inclination naturelle : ce triomphe remporté sur lui-même ne fut pas le moindre de ses mérites.

Il ressentait un attrait irrésistible pour l'apostolat. Sa campagne chez les Maures, loin de le décourager, avait allumé dans son cœur une passion plus forte pour la gloire du Christ béni et le salut des âmes. Cependant rien ne trahissait les ardeurs qui le dévoraient Vainqueur de la nature, maintenant il est vainqueur de la grâce elle-même. Il pratiquait une sorte de passivité qui aurait paru voisine de l'indifférence à un regard peu exercé; c'était au fond, l'état sublime où l'âme arrive quand elle est morte au monde, et que les maîtres de la vie spirituelle appellent le sommet de la perfection. Il portait le poids de son génie sans le sentir : il comprimait les mouvements impétueux de son zèle sans souffrir. L'Evangile ne veut pas qu'on mette sous le boisseau la lumière destinée à être posée sur le chandelier [1] ; mais il ne défend pas de l'y placer pour un temps, afin qu'elle jette ensuite une clarté plus vive ; en tout cas, lorsque la lumière se cache volontairement, en attendant les ordres de la Providence, il ne lui en fit jamais un crime. « Ainsi, dit l'Ecrivain anonyme, d'après la Variante des Bollandis-« tes, l'homme de Dieu, Antoine, quoiqu'il fut rempli du don de « science, resta longtemps simple au milieu des simples. L'humilité « de son cœur lui faisait éviter le faste de l'orgueil ; et sous l'appa-« rence d'un ignorant, il cachait la lumière de la grâce divine. Quoi-« qu'il fut dévoré du zèle de la maison de Dieu, comme on l'a vu « plus haut; néanmoins n'ayant pas réalisé, par la permission du « ciel, ses désirs généreux, il ne voulait pas s'ingérer de lui-même « dans des entreprises capables de lui procurer quelque gloire de-« vant les hommes [2]. » Cette même pensée est contenue tout entière

[1] Matth. v, 15.

[2] Sic igitur vir Dei Antonius, cum dono sapientiæ plenus esset, multo tempore simplicem inter simplices vitam duxit; sic arrogantiæ fastum humili corde declinans, sub indocti specie tantum divinæ gratiæ lumen abscondit. Licet enim, ut ex præmissis patet, ferventissimum domus Domini zelum habe-

dans la liturgie franciscaine, sans qu'on puisse dire lequel des deux textes est la source de l'autre. Mais cet accord touchant de l'Eglise et de l'histoire, n'établit que mieux la certitude du récit[1].

Antoine était sollicité à la fois, par la vie contemplative, et par la vie active : mais parce que la vie contemplative est la plus élevée, il penchait de ce côté[2]. Au Mont Saint-Paul tout favorisait son inclination. « Un Frère s'était construit dans une grotte une petite « cellule très-commode pour faire oraison ; et il s'y retirait afin « de jouir plus librement de la présence de Dieu. Dès que notre « Bienheureux l'eut découverte, il conjura le Frère de la lui céder. « Celui-ci ne refusa pas ; et l'homme de Dieu, s'y rendait chaque « nuit, après matines[3]. » Une voix sortait de là qui lui disait : « *Viens, colombe chérie, dans les trous de la pierre, dans les anfractuosités de la caverne*[4]. La tradition qui a donné à Antoine les noms les plus doux de la langue chrétienne, l'appelle quelque part « colombe très-simple[5] ; » peut-être par allusion à sa retraite dans la grotte du Mont Saint-Paul.

ret, tamen a suo desiderio jam semel divino nutu fraudatus, a semetipso iterum terrenæ sibi gloriæ pondus assumere non præsumpsit. (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. I.)

[1] Dono sapientiæ
Plenus, arrogantiæ
Fastum qui timebat,
Sub indocti facie
Tantum divinæ gratiæ
Lumen abscondebat :
A se pondus gloriæ
Sibi temerarie
Sumere nolebat.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle : Répons du 2e nocturne.)

[2] S. Antoni, contemplatione sublimis. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

[3] Frater quidam cellulam precationi aptam in quadam crypta sibi condidit, ut illic liberius Deo vacaret. Eam ut vidit vir Beatus, a Fratre illo sibi ejus copiam fieri precibus contendit. Non negavit ille ; et vir Dei, persoluto quotidie nocturnarum precum officio, ad eam cellam secedebat. (Vita anonyma, cap. V.)

[4] Can. II. 14.

[5] S. Antoni, columba simplicissima. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

Antoine accomplissait pour lui ce qui paraît être une loi dans l'histoire des grands serviteurs de Dieu. *L'agneau dominateur de la terre a été envoyé de la pierre du désert à la montagne de la fille de Sion*[1]. Avant Jésus-Christ, Elie, Elisée, Jean-Baptiste ; après Jésus-Christ, Pierre et Paul, et les chrétiens des catacombes ; Pacôme, Macaire, Hilarion, dans les laures de l'Egypte ; Benoit à Subiaco, Norbert à Prémontré, Bernard à Clairvaux, François d'Assise sur les bords du Rivo-Torto : tous ces messagers de Dieu sortent des grottes, et ils y rentrent avec joie dès que leur mission est remplie. Les grottes sont les sources de la vie surnaturelle qui s'épanche sur l'humanité et fertilise les âmes. En rappelant aux peuples chrétiens les bienfaits des apôtres qui les ont baptisés et civilisés, on peut leur dire à bon droit : *Souvenez-vous du rocher d'où vous avez été extraits, et de la grotte profonde qui vous a enfantés*[2].

La grotte du Mont Saint-Paul fut pour Antoine le théâtre étroit et obscur de merveilles que les anges pourraient seuls raconter, parce qu'ils en furent les seuls témoins ; et dont l'histoire n'a conservé que des parcelles échappées à l'humilité de l'héroïque pénitent. « Il prenait un morceau de pain et un peu d'eau dans un « vase : et il s'efforçait de soumettre la chair à l'esprit[3]. » Il n'avait pas à expier les péchés de sa jeunesse ; nous avons vu qu'elle s'écoula loin des orages du monde. Mais il avait à prévenir des écarts toujours possibles chez l'homme voyageur ; il avait encore à réprimer des révoltes que la tyrannie des sens rend à peu près inévitables ; et que Dieu n'épargne pas à ses amis parce qu'il a fait de l'épreuve le chemin de la gloire. Il portait d'ailleurs dans sa pensée un idéal qui ne lui laissait pas de trêve, et qui provoquait toujours davantage les ascensions de son cœur généreux. Jésus-Christ lui apparaissait tel que le Prophète l'a décrit, orné d'une beauté sanglante. Il s'enivrait de cette vision, et il achevait sur lui la rédemption commencée au calvaire ; en attendant de l'appliquer aux mul-

[1] Isaïe, XVI, 1. — [2] Ibidem, LI, 1.

[3] Sumptaque secum exigua panis particula, et in vase aqua, cogebat carnem parere spiritui. (Vita anonyma, cap. V.)

titudes par la parole et par les sacrements. « Aussi longtemps que « l'obéissance le lui permettait, il menait la vie solitaire ; il nour- « rissait son esprit de pensées saintes ; il cherchait dans la médita- « tion la force nécessaire pour résister aux tentations ; et il s'abî- « mait toujours plus avant dans les délices de l'amour divin. Il res- « tait ainsi seul, pendant de longues heures de la nuit, sans se « lasser de prier. Il s'abandonnait sans réserve à l'action de la grâce, « jetant dans le sein de Dieu, comme dans une mer profonde, l'an- « cre de son inébranlable espérance. Il n'était pas à l'abri des dé- « mons qui lui faisaient subir de fréquentes attaques, afin de le « troubler et de le détourner de l'exercice de la sainte oraison[1]. » Mais de peur que le silence et les veilles ne fissent pas assez vite leur œuvre, il leur donnait pour auxiliaires des jeûnes rigoureux et prolongés, qui tarissaient dans sa source la vie inférieure de l'organisme, pour faire triompher sur ses ruines la vie de l'esprit. Son front pâle, ses lèvres blêmies, ses joues creuses témoignaient de l'héroïsme de la lutte qu'il soutenait contre lui-même. La péni- tence avait sculpté sa chair ; à travers les brèches qu'elle y avait pratiquées, on apercevait son âme à moitié détachée de l'argile. « Les privations qu'il s'imposait l'avaient tellement affaibli que, « d'aprés le témoignage de ceux qui l'avaient vu de leurs yeux, « quand il rentrait dans la communauté, à l'heure des repas, ses « pieds chancellaient ; il avait besoin quelquefois de s'appuyer « sur le bras d'un Frère, pour ne pas tomber en chemin[2]. » Après cela ne soyons pas surpris si l'antiquité ravie l'appela « un lys en fleur et un miroir de chasteté[3]. »

[1] Solitariamque illic, quantum licuit, vitam ducens, sanctis cogitationibus et meditationibus spiritum adversus tentationes communiebat, et divino amore se confirmabat ; perstabat illic solus nocturnis horis in precibus ; totumque se divinæ moderationi permittens et commendans, in cœlestibus spei suæ anchoram solidissime defigebat. Nec deerant illi crebræ infestationes dæmonum, volentium eum in sanctæ orationis studio perturbare. (Vita anonyma. cap. v.)

[2] Tanta autem se inedia maceravit, ut quemadmodum testantur ii qui id viderant, hora refectionis ad Fratres rediturus, nutante præ nimia imbecillitate gressu, seipsum interdum sustentare non posset. (Ibidem.)

[3] S. Antoni, lilium germinans — castitatis exemplum. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ. Le sénevé est la plus petite de toutes les semences, mais quand il monte, il est plus haut que les autres végétaux ; il devient un arbre, et les oiseaux habitent dans ses branches[1]. Au fond de la grotte du Mont Saint-Paul, Antoine était un grain en terre. Il se cachait, il s'anéantissait : il ne souhaitait que de mourir oublié de tous. Il mourut en effet, mais Dieu le ressuscita : « Il ne voulut pas « qu'il restât toujours caché : il permit que son mérite éclatât au « grand jour, et qu'il fût apprécié de ses frères[2]. » Voici à quelle occasion.

L'an 1222, et très-probablement aux quatre-temps du Carême, qui tombaient cette année le 19 Mars, veille du dimanche de la Passion, les Frères du couvent du Mont Saint-Paul, s'étaient rendus à Forli, en compagnie de plusieurs religieux de Saint-Dominique, pour y recevoir les ordres sacrés. Antoine les suivit. Or il était d'usage qu'avant l'ordination, l'évêque adressât une exhortation aux jeunes clercs, pour leur faire comprendre la gravité de leur démarche, la sublimité de leur état et les devoirs qu'il leur impose. Ce jour-là, l'évêque, voulant sans doute honorer les enfants de Saint-François, choisit le gardien du Mont Saint-Paul pour porter la parole devant l'assemblée. Dans le cas où il ne pourrait pas s'en charger lui-même, il le pria de désigner un de ses Frères pour remplir cette fonction. Le gardien empêché, on ne sait pour quelle cause, s'adressa avec beaucoup de courtoisie à plusieurs dominicains, et leur demanda de prononcer le discours : mais tous s'excusèrent. Il n'eut pas plus de succès auprès des siens, auxquels la prudence ne lui permettait pas d'imposer une tâche qui était au-dessus des forces du plus grand nombre. Alors le Saint-Esprit le tira d'embarras. Il fut saisi d'une inspiration soudaine ; et se tournant vers Antoine à qui personne ne pensait un instant auparavant, et lui moins que tout autre, il lui enjoignit au nom de la sainte obéissance de se lever, et de parler aux ordinands. L'Écrivain

[1] Matth. XIII, 31.

[2] Sed non est passus Deus semper latere eum : voluit aliquando illum innotescere simplicibus fratribus. (Vita anonyma. cap. VI.)

anonyme entre ici dans des détails vraiment émouvants. « Le père « ministre qui le pressait, ne pensait pas qu'il sût un mot d'Ecriture-« Sainte, ni qu'il eût jamais lu autre chose que son bréviaire. Ce-« pendant il avait quelque espoir qu'il se tirerait d'affaire, parce « que, dans de très-rares circonstances, il l'avait entendu exposer « son avis en bons termes, quand il y était contraint. Chose éton-« nante! Ce grand'homme à qui la mémoire tenait lieu de biblio-« thèque, et qui était merveilleusement doué pour exposer la théo-« logie mystique, passait parmi ses frères pour un religieux qui sa-« vait mieux laver les ustensiles de la cuisine, que développer les « mystères de l'Ecriture. Lui-même avait conjuré son gardien de « lui accorder la faveur de laver les assiettes à la cuisine, et de « balayer chaque jour les cellules de ses frères; confessant qu'il « n'était pas bon à autre chose; tandis qu'en réalité il était un « vase d'élection orné des plus riches dons du Saint-Esprit. En « conséquence, il lavait chaque jour avec beaucoup de dévotion « et une profonde humilité, les instruments de la cuisine ; il « mettait de l'ordre dans les cellules de ses frères ; donnant ainsi « un rare exemple d'humilité, et de mépris de lui-même. » L'Auteur anonyme tire de son récit cette belle moralité : « Ce n'est « pas ainsi que se comportent la plupart des hommes, qui veulent « être maîtres avant d'être de bons disciples ; et qui ne craignent « pas de s'ingérer dans le ministère de la prédication, quand ils ne « sont pas capables de le remplir. Antoine au contraire quoique « consommé dans les divines écritures, préférait vivre au milieu de « simples laïques, ignorants et grossiers, que prendre rang parmi « les savants et les docteurs de son siècle ; il goûtait plus de bonheur « dans les détails abjects d'une cuisine, que dans les fonctions écla-« tantes de l'enseignement évangélique[1]. »

[1] Non putabat eum quidquam scire de scripturis divinis, aut legisse aliquid nisi forte quæ ad ecclesiasticum officium pertinerent; spem tamen nonnullam ei adferebat quod audierat illum, necessitate cogente, idque perraro, aliquid litterato dixisse. Et certe cum tantus ille esset, ut memoria pro codicibus uteretur, et mystici eloquii gratia mire afflueret ; peritior tamen apud fratres habebatur abluendorum culinæ utensilium quam scripturæ sacræ mys-

Surpris par un commandement si peu attendu, Antoine se troubla d'abord, et essaya de s'excuser. Il était pourtant assoupli au joug de la discipline : il n'avait pas repris sa volonté depuis le jour où il l'avait offerte en holocauste, au pied de l'autel. Mais son humilité s'étonnait de l'honneur qu'on lui faisait. L'excessive défiance de ses forces était la raison dernière de ses hésitations. Dans ce combat, où Dieu paraissait être aux prises avec lui-même, parce qu'il se montrait des deux côtés, la grâce l'emporta encore sur la nature ; et Antoine esclave du devoir, se dirigea vers la chaire, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque ; priant Dieu dans son cœur de suppléer à son insuffisance. Il faisait ses débuts dans le redoutable ministère de la prédication. Il est écrit *qu'il y a un temps pour se taire, et un temps pour parler* ; [1] il avait longtemps pratiqué la loi du silence qui creuse les pensées et féconde les sentiments ; il ne souhaitait rien tant que de s'y condamner à perpétuité ; heureux de s'entretenir avec son créateur dans l'oraison, et satisfait d'être éloquent par ses gémissements et par ses larmes qui n'attirent pas les applaudissements de l'opinion. Mais l'heure était venue de laisser éclater au dehors les trésors amassés dans son cœur, comme dans un grenier d'abondance, par la prière et par l'étude. Ordinairement c'est pour d'autres que Dieu nous réserve ; nous ne nous appartenons pas.

Antoine reçut sur-le-champ la récompense de son abnégation. Dans ce cénacle de Forli où l'Esprit-Saint planait sur un essaim d'âmes très-pures, il vit se vérifier à son profit cet oracle évangélique : *Ne cherchez pas à arrêter d'avance ce que vous direz, ni comment vous le direz ; ce que vous devez dire vous sera inspiré sur place car ce n'est pas vous qui parlez ; c'est l'esprit de votre Père céleste qui parle en vous*[2]. Il prit pour texte de son discours ces paroles de l'Apôtre :

teria explicandi. Præfectum enim suum supplex rogaverat ut magni beneficii loco ipsi permittere vellet eluere coquinæ vasa et verrere quotidie fratrum domicilia ; nulli alii rei aptum et utilem se confitens ; cum esset revera vas electum et Spiritus Sancti gratia multivaria ornatum etc. (Vita anonyma. cap. VI.)

[1] Eccle. III, 5. — [2] Matth. X, 19.

Le Christ s'est rendu obéissant pour nous jusqu'à la mort : Elles s'appliquaient très-exactement à sa situation personnelle. Il parla comme s'il avait vieilli dans le métier. « Animé de la crainte de « Dieu, il s'exprima d'abord avec simplicité ; mais à mesure qu'il « avançait dans le développement de son sujet, il employa un lan- « gage si brillant, il s'éleva à une telle hauteur, dans l'exposition « des doctrines mystiques, qu'il plongea tout son auditoire dans « l'admiration, autant à cause de son éloquence qui était une sur- « prise, qu'à cause de sa parfaite charité dont on resta très-édifié. « On avouait tout fort qu'on n'avait jamais entendu un pareil dis- « cours. Au milieu de l'enthousiasme général, les cœurs étaient « remplis de consolation. A partir de ce moment, les Frères entou- « rèrent de vénération celui dans lequel ils venaient de découvrir, « comme par miracle, la lumière de la divine sagesse, qui se con- « ciliait chez lui avec une si remarquable humilité[1]. »

Cet événement qu'on pourrait appeler fortuit, si nous ne savions pas que Dieu préside aux moindres détails des destinées humaines, et qu'il tire les grands effets des petites causes, exercera une influence décisive sur l'avenir d'Antoine. Le gardien du Mont Saint-Paul se hâta d'écrire au frère Gratien, provincial de la Romagne, pour lui annoncer ce qui s'était passé à Forli. Celui-ci se souvenant du pauvre petit religieux qui avait imploré sa pitié après le Chapitre d'Assise, cria au prodige, en apprenant les merveilles qu'on racontait ; et il remercia Dieu qui envoyait à son Ordre un ouvrier si utile. Après avoir averti Saint François et pris ses instructions, il informa Antoine qu'il devait se préparer au ministère de la prédication. « L'amant du désert fut envoyé pour prêcher le verbe de « Dieu. Il était digne d'un pareil ministère ; car malgré les richesses « dont la divine sagesse avait rempli son âme, il ne s'ingéra pas, « comme d'autres téméraires. Dans le collége des pauvres, il avait « pratiqué la pauvreté d'esprit ; et avant d'annoncer l'Evangile aux

[1] ... Cum timore Domini primo orsus est simpliciter ad eos dicere ; sed... in orationis progressu tanto verborum splendore, tanta mysticarum sententiarum altitudine usus est, ut in summam admirationem adducerentur etc. (Vita anonyma. cap. VI.)

« peuples il avait attendu qu'on l'y invitât. »[1] « La vocation d'An« toine à l'apostolat était divine : sa vie et sa mort en sont deux preuves « éclatantes. L'amour de l'abjection, la simplicité, l'innocence et l'ob« servance de la discipline monastique rendirent sa vie recomman« dable : le zèle, la charité dont il était accompagné, la vérité des « maximes, la sincérité de l'accent, et la modestie du cœur disaient « le prix de sa doctrine. »[2] Ici encore le texte de la liturgie se trouve fondu dans la narration historique.

Après bien des détours, Antoine se trouvait enfin en face de sa vraie vocation. Il était très-jeune encore ; et cependant il arrivait tard, si l'on considère qu'il devait tomber de bonne heure sur le champ de bataille où il va descendre. Dans cette si vie courte, la préface est plus longue que l'action. Heureusement l'importance d'un apostolat ne se mesure pas au nombre des années, mais plutôt à la profondeur du sillon qu'il creuse en passant à travers l'humanité, et à la durée des résultats qu'il produit. Antoine était de ceux qui vivent beaucoup en peu de temps.

[1] Cultor eremi missus est ad prædicandum verbum Dei ; dignus quidem tali ministerio, quod ipse, licet pollens divina sapientia, sibi impudenter non usurpasset ; sed in collegio pauperum, vere pauperem spiritu se declarasset etc. (.Vita anonyma cap. VII.)

[2] Vitam probant vilitas,
Simplex innocentia,
Cura disciplinæ ;
Zelo juncta charitas
Veritas, modestia
Testes sunt doctrinæ.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle ; Répons du 3[e] nocturne.)

CHAPITRE VI

Puissance apostolique d'Antoine. — Son éloquence. — Son courage. — Ses qualités de directeur des âmes. — Portrait de sa sainteté. — Don des miracles.

Ignitum eloquium tuum vehementer.
(Psal. 140.)

Hic singulari præditus
Linguæ eloquentis munere
Quacumque adivit urbium
Mores fugavit improbos.

(Hymne à saint Antoine de Padoue. WADDING : Annales Minorum, tom. II.

Les historiens placent ici le tableau abrégé des qualités apostoliques d'Antoine, afin de ne pas omettre des détails intéressants, et pour ne pas tomber dans des répétitions inévitables[1]. Je suivrai la même marche pour les mêmes motifs. J'emprunterai à l'Ecrivain anonyme les principaux traits de ce dessin.

Antoine fit comme Isaïe à qui il avait été dit : *Crie bien haut, et ne te lasse pas : que ta voix retentisse comme une trompette ; annonce à mon peuple les crimes dont il est couvert.* Fort de l'autorité de Dieu qui lui avait donné sa mission ; il quitta les douceurs du désert, où il n'avait qu'à cultiver son âme, pour devenir le hérault du ciel. Il ne fut par négligent dans l'œuvre sainte à laquelle il se dévoua.

[1] Quæ cum non possint omnia singulatim referri, paucis dicemus quemadmodum veritatem indiscriminatim omnibus annunciavit. (Vita anonyma. cap. VII.)

Pour y réussir, il avait d'abord l'éloquence. L'éloquence, c'est le vent qui passe en courbant au loin la cîme des grands arbres, et tombe au fond de l'horizon. L'éloquence, c'est l'éclair qui sort de la nuée et disparait avec rapidité. Ceux qui cherchent le vent ou l'éclair ne les trouvent plus : ils ne voient que les effets qu'ils ont produits. Le temps n'a pas dévoré tout à fait l'éloquence d'Antoine ; nous en étudierons plus loin les précieux restes. Mais le témoignage des contemporains joint à l'enthousiasme populaire dont l'histoire répète encore les vibrations, peuvent nous consoler de ce qui est perdu. Quand Antoine prêchait, « ce n'était pas un homme, mais « un ange descendu du ciel pour convertir les âmes. Dieu avait ré- « pandu sur sa personne une grâce merveilleuse ; il lui avait donné « une langue pleine de faconde, une voix au timbre argentin, qui « retentissait au loin comme une trompette ; ce qui lui permettait de « se faire entendre et comprendre de tous ses auditeurs. Quoiqu'il « fût né dans un pays étranger, et qu'il y eût passé tout le temps de « son éducation, il parlait l'italien avec autant de correction et d'élé- « gance que s'il n'avait jamais mis le pied en dehors de l'Ita- « lie[1]. »

Mais le génie n'était pas le seul élément de son éloquence : le caractère en était le trait distinctif. Ici Antoine se rapproche des plus beaux types de l'antiquité juive et chrétienne. Il était ardent dans l'action ; pour procurer le salut des âmes il déployait une vigueur indomptable. Quand il prêchait, il était d'une rare impartialité. Il s'adressait aux grands comme aux petits : il les transperçait tous indistinctement des flèches de la vérité. Il argumentait avec les incrédules ; et il les écrasait sous les coups de sa logique. Il exhortait les bons ; avec eux il devenait tendre et suppliant. Il admonestait les impies, et les faisait rougir de leur conduite. Ainsi il distribuait les averti-

[1] Stabant.. perinde ac si non homo, sed angelus lapsus e summo cœlo ad illos concionaretur. Neque id mirum, quandoquidem tanta illum Dominus gratia perfuderat, ut lingua facundissima, voce clarissima, sua verba instar tubæ cujusdam expromens, ab omnibus et audiretur et intelligeretur. Nec id admiratione vacat, cum in longinqua regione natus et educatus multo tempore fuisset, quod italico idiomate adeo polite potuit quæ voluit pronunciare. ac si extra Italiam nunquam posuisset pedem. (Vita anonyma. cap. XIII.)

sements avec une parfaite convenance, accommodant son discours selon les circonstances et les personnes ; de telle sorte que la doctrine du salut était servie aux auditoires, comme le pain sur la table d'un banquet.

Celui qui était allé en Afrique pour y chercher la mort, ne craignait pas de s'y exposer quand il le fallait. Pour rien au monde il n'aurait trahi la vérité. Il protestait intrépidement contre la tyrannie qu'on faisait peser sur le pauvre peuple ; et le regard courroussé des rois ne l'épouvantait pas. Il ne cédait à aucune considération personnelle. La flatterie ne l'amolissait pas ; la popularité ne le séduisait pas ; l'opinion ne le troublait pas. Quand les puissants de son époque étaient en faute, il leur adressait de si vertes réprimandes, que les plus célèbres prédicateurs, en l'entendant, tremblaient de tant de courage et de tant de fermeté, jusqu'à cacher le visage dans leurs mains pour couvrir la rougeur que leur lâcheté y faisait monter. C'était un autre Elie enflammé du zèle de la gloire de Dieu. Il mettait dans sa parole le feu de l'Esprit-Saint dont il était consumé intérieurement ; ce feu réchauffait les tièdes, il excitait ceux qui dormaient, il ranimait ceux qui étaient ensevelis sous les glaces de la mort[1].

Antoine avait encore, dans un degré éminent, toutes les qualités d'un bon directeur. Sa parole qui planait aisément dans les hautes spéculations du dogme, était surtout pratique. Il n'exposait les grandes vérités du salut, que pour toucher les cœurs, et provoquer les larmes du repentir. Il attendait au confessionnal ceux qu'il avait ébranlés en chaire ; là, trempé de sueur, brisé de fatigue, il

[1] ... Sive magnis sive parvis loqueretur, veritatis jaculis indifferenter omnes feriret. Arguebat incredulos, obsecrabat pios, impios objurgabat... qui enim jam ante, ut supra dictum est, passionis calicem tanto opere concupierat, nullius magnitudini, etiam si mortis impenderet discrimen, pro veritate cedebat ; sed mirabili strenuitate etiam potentium tyrannidi sese opponebat ; nulla prorsus flectebatur personarum acceptione ; nulla adulatione molliebatur ; non popularis transversum rapiebat favor et opinio... personas quasdam sublimes, reprehensione dignas, tanta nonnunquam severitate objurgavit, ut plerique alii celebres concionatores illum audientes, ad intrepidam illius constantiam trepidarent, vultusque suos, quodam pusillanimitatis rubore perfusi, obtigerent. (. Vita anonyma cap. VII.)

donnait les restes de sa voix et de ses forces ; ajoutent la nuit au jour, pour prolonger son sublime labeur, et répondre aux besoins des multitudes qui l'entouraient. Il déployait dans cet obscur ministère des vertus rares, et qui n'étant pas éclatantes, n'ont que plus de prix aux yeux de Dieu. Il avait la mansuétude d'un agneau ; il conservait un calme imperturbable ; consommé en prudence, il usait dans les questions délicates d'une admirable circonscription ; fort et tendre à la fois, il avait une charité souple qui se mettait au niveau de toutes les misères, pour les soulager toutes en les plongeant dans le sang du Christ béni[1]. A ce prix, il achevait par la parole intime le bien qu'il avait commencé par la parole publique. Il s'insinuait dans les âmes par ses conseils, par ses exhortations, et par ses larmes. Ce vaillant pionnier s'avançait sans défaillance dans les galeries sombres des consciences ; « donnant son temps et « sa peine à qui en voulait, sans acception de personnes ; et ne s'é- « pargnant pas pour retirer les pécheurs de leur triste état. Tant qu'il « vécut, on n'invoqua jamais en vain son secours ; après sa mort, il « continua à rendre des services aux âmes, comme le prouvent plusieurs faits indiscutables[2]. »

Sous toutes ces formes, c'est la sainteté d'Antoine qui apparaissait. La sainteté fut en effet sa grande force : elle explique mieux que tout le reste l'action profonde de cet ouvrier évangélique. L'Écrivain anonyme en trace ce délicieux tableau qu'il faut reproduire mot à mot de peur de le gâter : « En vérité on peut dire de ce Bienheu- « reux ce que le patriarche Isaac disait de son fils Jacob : *Le parfum « qui s'exhale des vêtements de mon fils, est semblable à celui qu'on « respire dans un champ rempli d'herbes odoriférantes sur lequel est « descendue la bénédiction de Dieu.* Il était inondé de la grâce des « faveurs célestes ; il était orné merveilleusement des fleurs embau- « mées de toutes les vertus. Il était remarquable par son humilité ; « il était célèbre par sa sagesse ; le miel découlait de ses lèvres

[1] S. Antoni, ovis mansuetissima — mitis animo — circumspecte prudentia — — fulcite temporentia — charitate fervide — holocaustum amoris — actione utilis. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

[2] Vita anonyma. cap. XXII.

« éloquentes ; sa charité était un foyer toujours allumé ; il possédait « à un très-haut degré l'esprit de pauvreté ; il était renommé pour « l'élégance et le charme de ses manières ; il était hors de pair « pour la dignité et la droiture de son caractère ; sa conversation « était tranquille ; son commerce était doux et facile : par là il « était agréable à Dieu et aux hommes. Rien n'égalait sa discrétion, « qu'on peut appeler la mère des vertus, parce que sans elle, les « vertus se tournent en vices. Cette qualité brilla principalement « dans ses discours, dans les conseils qu'il donnait, dans l'exercice « de la confession ; en un mot dans ses paroles et dans ses actes ; « tout ce qu'il fesait était frappé au coin d'une sainte modéra- « tion [2]. »

Le miracle qui est ordinairement la manifestation de la sainteté, accompagna celle d'Antoine, et acheva de la rendre triomphante. Dieu qui exalte les humbles, afin de confondre les forts, a coutume d'accorder ce don à ses serviteurs, pour les placer si haut dans l'estime des hommes, que leur mission demeure indiscutable. Ainsi il les fait entrer en participation de ses attributs. Parce qu'ils consentent à imprimer sa sainteté dans leur chair mortelle, en sanglants caractères ; il se plaît à laisser resplendir en eux un rayon de la royauté qu'il exerce sur toute créature. Parce qu'ils résuscitent dans leur vie héroïque l'homme primitif, orné de la justice originelle et tel qu'il était sorti des mains de son auteur, il leur rend l'empire qu'aux jours de l'antique innocence, la nature subissait avec joie. Dans la restauration de son plan brisé, Dieu n'omet aucune pièce importante. Or, dans son dessein, le miracle ne se rapporte

[1] Potest de beato viro non absurde dici quod de filio suo Jacob dixit Isaac patriarcha : *ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus.* Adeo enim cœlestis benedictionis gratia perfusus erat, et virtutum odoriferis floribus mirifice ornatus, ut esset humilitate præcipuus, sapientia clarissimus, eloquentia mellitissimus, caritate ferventissimus, paupertate insignis, omni morum elegantia illustrissimus, honestate præcelsus, sermone placidus, conversatione humanissimus ; denique in omnibus et Deo et hominibus gratus. Moderatione autem sive discretione, quæ est virtutum omnium parens, sine qua virtutes abeunt in vitia, præclare imprimis usus est in concionibus, in dandis consiliis, in excipiendis confessionibus, denique in dictis, factis et rebus omnibus. Vita anonyma cap XXII.

pas uniquement à la gloire de ses serviteurs : il est encore un moyen très-efficace pour convertir le monde. Le miracle est en effet le signe du surnaturel ; il démontre la religion ; il accrédite ses apôtres ; il refute tous les sophismes de l'esprit et de la volonté ; il réduit les plus rebelles. L'homme à miracles n'a pas besoin d'autre éloquence ; il commande aux éléments, et il en est obéi. Aussitôt les peuples tombent à ses genoux.

Antoine est un des plus fameux thaumaturges de l'histoire. Depuis les temps apostoliques, il n'est guère surpassé que par Saint François qui semble lui avoir transmis en héritage, avec ses vertus, les merveilleux priviléges dont il était doué. Les annales de l'Ordre séraphique sont remplies de faits qui forment une démonstration opulente de la puissance surnaturelle qu'il exerça pendant sa vie et après sa mort [1]. Sa prédication était accompagnée de phénomènes qui faisaient revivre les belles scènes de la Bible, quand autour de Jésus, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les paralytiques marchaient, et les morts sortaient de leur tombeau. Le siècle d'Antoine n'était pas comme ceux qui l'avaient précédé : il était une renaissance catholique ; et parce que le procédé divin est toujours le même, on comprend que les miracles se soient multipliés par-de-là les lois ordinaires, à une époque qui ne vît pas naître un nouvel Évangile, mais qui assista à une nouvelle évolution de l'Évangile.

Maintenant l'influence de l'apostolat d'Antoine ne peut plus être revoquée en doute. Ceux qui soupçonneraient les écrivains qui nous l'attestent d'exagération, n'ont qu'à se souvenir du génie des peuples auxquels il s'adressait. Les peuples du moyen âge n'étaient pas parfaits. Tandis qu'une certaine école les a calomniés à plaisir,

[1] Liber miraculorum, apud Bolland. 13 junii.
Outre les miracles du *liber miraculorum*, les Bollandistes donnent ceux qui sont contenus dans le *manuscrit du couvent d'Ancone*, et dans les *Analecta* de Valère Polvdore de Padoue. On trouve encore dans le même recueil a *collection italienne* de Bernardin Genovesius et de Thomas Vandinii, la *collection anonyme* d'un conventuel de Venise ; la *collection belge* de Jean Vander Borcht ; la *collection italienne* du F. Ludovic Micoli de Gemona ; enfin la *collection espagnole* de Damien Cornegio.

une autre les a défendus sans mesure. Ainsi ces peuples étaient violents, querelleurs et même corrompus ; ils avaient tous les défauts des races jeunes ; du moins ils en avaient les qualités. Le trait qui les caractérise le mieux, c'est la foi ; une foi robuste que le surnaturel ne déconcertait pas, et plus portée à la superstition qu'au scepticisme ; une foi qui ne pouvait pas se passer d'extraordinaire ; qui inventait des fables quand les miracles authentiques lui fesaient défaut ; et qui se fabriquait des reliques, quand les ossements des martyrs n'étaient pas assez abondants pour décorer les cathédrales. La foi ne va jamais seule ; elle est la mère de l'inspiration. Les peuples du moyen âge avaient du souffle : l'imagination et le cœur était deux sources de vie presque intarissables, qui se mariaient bien avec les dogmes du symbole, et dont le mélange produisait des effets grandioses, quand un homme apostolique donnait une direction sûre aux explosions de l'enthousiasme. Les auditoires de ce temps étaient des instruments de musique, profonds et sonores. Plus d'une fois les tribuns en abusèrent, en faisant appel aux passions dont les clameurs discordantes et sauvages épouvantent encore à six siècles de distance. La main des saints en se promenant sur le même clavier, en tirait des concerts immenses dont quelques notes sont arrivées jusqu'à nous. Antoine fût un de ces artistes divins qui connaissaient l'âme populaire, et en faisaient sonner toutes les facultés, à l'aide de la parole sacrée. Véritable Orphée chrétien, il fut suscité au milieu des ténébres barbares de son siècle, pour apprivoiser des races féroces, et adoucir des mœurs violentes, plus capables de détruire une société fondée, que d'en établir une qui n'existait pas encore. On le retrouve sous les traits des hommes providentiels dont le Saint Esprit a dessiné la physionomie longtemps à l'avance. Son humilité ne le sauva pas de la gloire qui le couronna de rayons. Grand par ses vertus, orné de prudence malgré sa jeunesse, il fut un roi parmi ses contemporain: la magnificence de sa parole le fit honorer à l'égal des prophètes. Maître des âmes, il leur enseigna la doctrine du salut-dans une langue inspirée. Il se plaisait comme les antiques civilisateurs, dans les accords de la musique, c'est-à-dire dans la hiérar

chie des droits, et dans l'harmonie des cœurs. L'Ecriture passa sur ses lèvres comme un cantique de foi et d'amour : en mourant, il avait enrichi ce cantique des accents de son zèle. Ainsi il contribua à la beauté de la cité de Dieu dont il était jaloux ; il laissa la paix assise à ses portes. Il n'est pas surprenant qu'il ait pris place parmi ceux qui se sont acquis dans les nations la gloire la plus pure, et qui n'a rien à craindre des ravages du temps [1].

Tous les dons que je viens d'énumérer constituent la grâce de l'apostolat. Chez notre Bienheureux cette grâce débordait. Elle s'était amassée lentement dans la solitude du cloître, au milieu des âpres jouissances de la mortification, et dans les ravissements de la prière. Mais plus elle avait été contenue, plus elle fut puissante quand vint l'heure ou elle devait s'épancher.

C'est ainsi que Dieu récompense l'abnégation des hommes apostoliques ; quand ils ont fait le vide dans leur âme, il la remplit. On sent bien vite que quelqu'un opère à leur place. Ils le sentent mieux que personne : ils sont des séducteurs inconscients ; ils assistent à des phénomènes dont ils croient être les témoins plutôt que les auteurs. La chose est si extraordinaire, qu'aucun spectateur n'ose les contredire. En concurrence avec la sainteté, les procédés humains servent de peu. Ni l'autorité du rang, ni la phrase, ni la diplomatie, ni la violence ne l'égalent. Il est vrai : la grâce a ses caprices ; elle passe par les canaux les plus indignes d'elle, pour mieux prouver que nul n'est nécessaire à ses opérations. Mais c'est la sainteté qu'elle choisit de préférence pour instrument de ses desseins. *Il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages ; je réprouverai la prudence des prudents. Où sont les sages ? où sont les scribes ? où les savants qui creusent le mystère de l'univers* [2] ? Tous s'évanouissent devant un pauvre moine du treizième siècle, qui s'avance à travers l'Europe, les pieds nus, et la corde aux reins ; et secoue les villes et les bourgades, en parlant une langue barbare.

Antoine fit ses débuts comme missionnaire dans les principales villes de la Lombardie et de la Romagne. Les détails manquent sur

[1] Eccli. XLIV, 2-7. — [2] I Cor. I, 20.

ette partie de sa vie apostolique qui du reste fut courte, puisque est en 1222 qu'il commença à prêcher l'Évangile ; et que l'année iivante 1223, nous le trouvons appliqué à une autre fonction. On iit cependant qu'il remua pronfondément ces provinces, et qu'il ecueillit des fruits abondants de salut. Dès lors son avenir ommença à se dessiner. Les foules électrisées par son éloquence ii donnèrent le surnom de « trompette évangélique[1]. » Cette glo- ieuse appellation lui est restée : les générations chrétiennes la répè- ent encore avec amour. En suivant les pas de l'apôtre, et en assistant ux œuvres merveilleuses qu'il accomplira, il nous sera facile de oir qu'elle est justifiée. O Antoine, vos pieds sont déchirés par es ronces, et couverts par la poussière du chemin ! Et cependant u'ils sont beaux, tandis que vous gravissez les collines des deux ôtés de l'Appenin, annonçant la paix et la donnant à ceux qui la eulent ! Il nous est doux de « vous entendre prêcher la loi sainte, sur la montagne de Sion, avec le talent que le père de famille ous à confié[2]. » Nous vous suivrons tandis que vous préparerez e salut d'Israël, et que vous vous écrierez : Voici le règne du Christ éni.

1 S. Antoni, Evangelii tuba. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

2 Monte Sion prædicat
Domini præceptum
Et talentum duplicat
Cœlitus acceptum.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne du 1er nocturne.)

CHAPITRE VII

ettre de Saint François. — Antoine est institué premier maître de son Ordre. — Il enseigne la théologie à Bologne. — Éclat de ses leçons.

Est aurum et multitudo gemmarum et vas pretiosum labia scientiæ.

Prov. xx, 15.

Tibi offero S. Antonium inter sapientes eruditissimum, seraphici Minorum Ordinis lumen clarissimum, et Ecclesiæ doctorem eximium.

(Opera S. Antonii. præfatio.)

Un instant on pût croire que la carrière apostolique d'Antoine llait être interrompue. Il était accoutumé aux contradictions pparentes de la Providence ; car il n'avait mené à terme aucune e ses entreprises : il commençait toujours. Mais il s'était assoupli ous sa main toute puissante, obéissant à tous les mouvements u'elle lui communiquait, sans discuter le mystère, quelquefois ruel, dans lequel il était enveloppé : véritable enfant de Dieu, il tait à la merci de tous les souffles de son esprit. Eh ! que lui nportait par quels chemins il passait, pourvu qu'il arrivât au oyaume des cieux, unique objet de ses désirs ?

Antoine venait de faire l'essai de ses forces dans le ministère de a parole, et de goûter les premières joies du dévouement, quand reçut de Saint François l'ordre de s'appliquer à l'enseignement e la théologie. Voici la lettre :

« A mon très cher frère Antoine, frère François, salut en notre eigneur Jésus-Christ.

« Je trouve bon que vous enseigniez la sainte théologie à no
« Frères ; mais ayez soin de veiller à ce que l'esprit d'oraison n
« s'éteigne ni en vous, ni dans les autres. Je tiens beaucoup à c
« dernier point, conformément à la règle dont nous faisons profes
« sion. Adieu [1].

Cette lettre si ordinaire par sa teneur, si simple dans sa forme était un événement : c'est surtout la signature qui la rend frappante Saint François n'était pas un savant [2]. Dans sa jeunesse il s'étai livré au commerce : quand il quitta le monde, il s'enfonça dans le bois de l'Ombrie, où sa vie n'était qu'une extase. A la vérité, i était poète et il composa des vers [3]. Mais l'amour est poète ; il l'es sans effort et sans étude : il ne sait rien, si ce n'est aimer ; ce qu n'est pas un art. Tel fût le secret des Cantiques que Saint Françoi légua à la postérité, probablement sans le vouloir. Jusque là pas d surprise. Ce qui en étonne plus d'un, c'est de voir Saint Françoi encourager la science, et l'imposer d'office à un de ses disciples Cet étonnement a sa racine dans un préjugé qui se dissipe avec u peu de réflexion.

Comme tous les saints, François d'Assise portait dans sa pensée au moins à l'état implicite, l'harmonie des choses, je veux dire le

[1] Charissimo meo fratri Antonio, frater Franciscus, in Christo salutem.
Placet mihi, quod sanctæ theologiæ litteras fratribus interpreteris, ita tame ut neque in te, neque in cœteris (quod vehementer cupio) extinguatur sanc tæ orationis spiritus juxta regulam quam profitemur. Vale. (Wadding. Annale Minorum, t. II.)

[2] « Le jeune François confié de bonne heure aux prêtres de l'église d Saint-Georges, avait reçu d'eux les premiers éléments des sciences humaine On l'a trop souvent représenté tel qu'il se dépeignait lui-même, comme u homme sans culture et sans savoir. Il lui resta de ses courtes études assez d latin pour entendre facilement les livres saints, et un singulier respect pou les lettres... Toutefois l'éducation de Saint François se fit moins par les étude classiques, auxquelles il donna peu de temps, que par la langue françai déjà considérée en Italie comme la plus délectable de toutes » (Ozanam : Le Poètes franciscains, pag. 50-51.)

[3] Barthélemy de Pise nous a conservé *le Cantique du Soleil*, œuvre authen tique de Saint François. Saint Bernardin de Sienne rapporte *le Cantique d l'Amour* composé par le Saint sur le Mont Alvernia, dans le ravissement ou reçut les sacrés stigmates. (Ozanam : Les Poètes franciscains, pag. 73-74.)

rapports nécessaires qui existent entre toutes les idées, et qui, en se rencontrant dans les intelligences supérieures, se fondent dans l'unité d'une splendide synthèse. Chez Saint François, cette synthèse était dans le cœur plutôt que dans la tête, parce que l'inspiration était la source de ses connaissances ; mais le cœur et la tête sont deux vases communicants qui ne se trahissent pas, surtout quand Dieu les habite. On a peine à comprendre, en effet, un homme tronqué, dans une personnalité sublime par un autre bout. Outre que l'œuvre de la grâce ne serait pas tout à fait belle, la vocation que certaines âmes ont reçue, serait assez souvent compromise. Quand donc les historiens relatent des discours ou des lettres de Saint François dans lesquels la science est malmenée ; il faut interprêter certains passages comme on interprête l'Apôtre dans sa première Épître aux Corinthiens. Saint François préférait à la science humaine la science divine ; appelant de ce nom non pas tant la science des vérités relevées, que celle qu'on acquiert dans l'oraison et non pas dans les livres. Il était l'ennemi de la science vaine, fastueuse et sans dévotion, et surtout de celle qui s'élève contre l'enseignement de l'Eglise. Il avait coutume de parler avec mépris de la science devant les simples Frères, voués par état au travail des mains dans les couvents de son Ordre. Mais il ne prétendait pas encourager la paresse et l'ignorance chez ceux qui étaient appliqués à la prédication, et qui avaient besoin d'apprendre pour sauver les âmes. Saint Bonaventure établit qu'il n'y a pas de religieux plus engagés par leur profession à prêcher que les Frères Mineurs. Il ajoute que comme Saint François leur enjoint d'avoir de l'exactitude dans leurs discours ; on voit clairement qu'ils sont obligés par là même d'étudier, puisque sans étude on ne saurait être exact [1].

[1] Saint Bonaventure : Exposition du chapitre IX de la Règle des Frères Mineurs.

On connaît la célèbre dispute de l'abbé de Rancé réformateur des Cisterciens, avec le P. Mabillon. Rancé exagérait au profit de sa thèse l'ignorance de Saint François. Le P. Mabillon en défendant son *Traité des études monastiques* contre les attaques de l'abbé de la Trappe, prouve victorieusement que Saint François, loin d'interdire l'étude à ses religieux, la leur impose comme un devoir. (Chalippe : Vie de Saint François, vol. II, pag. 372. Note 1.)

Je n'insiste pas d'avantage sur une question étrangère à mo
sujet. Ceux qui l'ont traitée citent la lettre de Saint François
notre Bienheureux comme décisive sur la matière. En effet, cet
lettre fonda la première école de l'Ordre des Mineurs, et lui donn
son premier maître. C'est le sentiment de l'Ecrivain anonyme qu
s'exprime en termes formels : « Il est très-certain que le bienheureu
« Antoine fut le premier dans son Ordre qui donna des leçons publi
« ques[1] ». Telle est la puissance des hommes providentiels : ave
quatre mots il fondent une race, et décident de son génie pour de
siècles. C'est l'honneur de Saint François d'avoir fixé la forme d
l'esprit scientifique dans son Ordre : celui du bienheureux Antoin
consiste a avoir été l'instrument de cette création. La pensée d
séraphique Patriarche s'est transmise fidèlement à sa postérité o
la science conserve un cachet particulier, qui est comme un trai
de famille. On le saisit mieux par comparaison avec un autre genr
qui se développait, à la même heure, dans l'Eglise.

Pour prendre les choses à leur source, il faut dire que Sair
François et Saint Dominique étaient les fils de la même mère, deu
jumeaux de la grâce divine : mais ils ne se ressemblaient pa
entièrement. On ose à peine promener le scalpel de l'analyse su
ces deux figures vénérables, de peur de les gâter. Cependant, autar
qu'on peut en juger par les reflets qu'elles projettent dans l'histoire
et par l'impression que leur souvenir produit sur nous, Saint Frar
çois était plus simple, et Saint Dominique plus magistral. Che
Saint François, la simplicité avait je ne sais quelle candeur naïv

[1] Les Bollandistes s'appuyent sur l'autorité de Wadding pour disputer
Saint Antoine le titre de premier maître de son Ordre. D'après l'annaliste d
Mineurs, l'Ordre avait ouvert des écoles en Angleterre et à Bologne, ava
son apparition. Le titre de premier maître appartient plutôt à Alexandre
Hales, qui prit l'habit de Saint François en 1222. (Liber miraculorum ca
III, Annotata (f) apud Bolland.) Mais ces raisons ne sont pas péremptoire
Les grandes choses sont toujours précédées par des essais qui ne sont p
leur véritable date. Les hommes qui fondent l'avenir ont des précurseu
qui préparent tout et n'achèvent rien. Il est certain d'autre part que
lettre de Saint François au bienheureux Antoine, est antérieure à l'entr
d'Alexandre de Hales chez les Frères Mineurs. (Chalippe : Vie de S. Fra
çois, vol. II, pag. 50-51.)

qui faisait d'un homme un petit enfant, avec les charmes et les hardiesses de cet âge. Chez Saint Dominique, la même vertu avait plus de gravité et de mesure. Chez Saint François, l'amour débordait : il éclatait sans règle. Saint Dominique mêlait au sien un peu de raison. La pauvreté de Saint François était insensée : celle de Saint Dominique était correcte. Saint François se plaisait au milieu des ignorants et des paysans grossiers. Saint Dominique était moins exclusif ; il s'adressait aux grands comme aux multitudes. Qu'on me pardonne la témérité de ce jugement ; s'il n'est pas absolument vrai, la doctrine reste intacte ; car la grâce est multiforme dans ses manifestations : elle imite la nature qui aime la variété dans l'unité. Comme il n'y a pas deux feuilles égales sur un arbre, ainsi il n'y a pas deux saints identiques dans le Martyrologe.

Le Frère Mineur et le Frère Prêcheur présentent dans leur allure les mêmes contrastes. Nés au même moment, et destinés à une œuvre commune, ils prennent position dans la lutte ; et s'ils emploient des armes à peu près pareilles, ils s'en servent d'une manière différente. Le Mineur est dechaux ; sa robe est un sac informe ; son capuce est taillé sans grâce. Le Prêcheur a plus de goût dans sa tenue. Le Mineur habite des monastères étroits ; il est sobre d'ornements jusque dans ses temples. Le Prêcheur se bâtit des monastères grandioses, et des temples monumentaux. Le Mineur parle les patois des bourgades ; il court les foires et les marchés : il est plébéien. Le Prêcheur est aussi apostolique, mais un peu plus aristocrate, malgré son penchant pour les libertés communales, et son courage pour revendiquer les droits des faibles opprimés. Le Mineur semble brouillé avec l'art ; le Prêcheur le cultive volontiers : il en à fait une religion [1]. Le Mineur étudie : le Prê-

[1] « Si l'on s'étonnait de voir des artistes, et même de grands artistes, parmi les Frères Prêcheurs, on n'aurait pas de l'art l'idée religieuse qui lui convient. L'art n'étant, comme la parole et l'écriture, que l'expression du vrai et du beau, a droit d'être cultivé par tous ceux qui s'occupent d'élever l'âme de leurs semblables à la contemplation de l'invisible ; et Dieu lui-même, en même temps qu'il donnait à Moïse les tables de la loi, lui montrait sur le Sinaï la forme du tabernacle et de l'arche sainte » (Lacordaire : Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs, chap. v, pag.89.)

cheur pense davantage. A part un petit nombre d'individualités remarquables qu'on rencontre de chaque côté, le Mineur a plus de foi que de raisonnement, plus d'onction que de science acquise, plus d'inspiration que de réflexion. Chez le Prêcheur, ces qualités se mêlent aussi ; mais l'élément philosophique s'accuse dans une plus grande proportion.

Du reste le génie des deux Ordres se dessine des leur berceau. Ils eurent l'un et l'autre leur âge héroïque ; mais le tableau que l'histoire et la poésie nous en ont tracé, présente deux teintes qui ne permettent pas de les confondre. Les premiers disciples de Saint François sont inimitables : on ne trouve nulle part un frère Giles, un frère Léon, un frère Pacifique. Pierre Cellani, Thomas, Saint Hyacinthe, le bienheureux Ceslas, Réginal, Jourdain de Saxe qui se groupent autour de Saint Dominique, sont d'autres types. Le surnaturel est le caractère qui accompagne tous les développements de l'Ordre des Prêcheurs. Il semble être plus abondant dans l'Ordre des Mineurs ; du moins il se produit sous des formes plus touchantes. La nature est plus familière avec ces derniers. A leur approche, les oiseaux cessent leur chant et viennent se reposer sur leur main ; les agneaux les caressent ; les poissons les écoutent ; les loups les respectent ; les fleurs poussent sous leurs pieds. La nature est le livre des simples, qui ne comprennent pas la langue des savants ; c'est peut-être pour ce motif qu'elle se mettait au service des Pauvres de la vallée d'Assise. Avec les Prêcheurs, elle est plus réservée. L'imagination des peuples crée la légende, qui s'enroule autour de l'histoire comme une guirlande de lierre autour des vieux arbres. Mais la légende ne pousse pas partout, parce qu'elle ne vient pas de rien : elle embellit des réalités preexistantes. *Les petites fleurs de Saint François* sont la légende de l'Ordre des Mineurs : elles attestent avec la faculté poétique du moyen-âge, la gracieuse et sainte originalité de leurs origines. Chez les Frères Prêcheurs rien de pareil. *Les petites fleurs de Saint Dominique* étaient impossibles, là où le surnaturel avait une forme plus précise et plus positive.

Maintenant on ne sera pas surpris que dans les deux Ordres

'esprit scientifique n'ait pas présenté les mêmes caractères. Si on veut le personnifier par Saint Bonaventure et par Saint Thomas, on a de suite la différence. « Rien n'est plus incontesté que le mé« rite théologique deSaint Bonaventure, regardé par Gerson comme « le plus excellent maître qui eût paru dans l'Université de Paris. « Mais on ne sait pas assez que ce beau génie, qui s'enfonça avec « tant de courage dans la poussière des luttes scholastiques, ne « perdit rien de sa grâce et de son éclat. Si la philosophie de Saint « Thomas d'Aquin, façonnée aux procédés logiques d'Aristote, ré« duite à un dogmatisme exact, était faite pour l'Ordre de Saint « Dominique, qui s'adressait particulièrement aux classes lettrées ; « de même la philosophie de Saint Bonaventure, toute pénétrée des tra« ditions de Platon, toute brûlante de mysticisme, convenait à l'Or« dre de Saint François, chargé de remuer, non pas le petit nombre « des savants, mais la foule, moins par la raison que par la charité [1]. »

Antoine, devenu professeur, se conforma religieusement aux instructions contenues dans la lettre de Saint François. Il s'appliqua à l'étude, en prenant ses précautions pour ne pas éteindre dans son âme l'esprit d'oraison. C'est là en effet le péril de l'étude, et peu d'hommes y échappent entièrement. On dirait qu'une faculté ne peut s'exercer qu'au détriment de l'autre, et que le cœur perd tout ce que la tête gagne. Antoine prévint cette rupture d'équilibre, en alimentant à la fois tous les foyers de sa vie intérieure : ainsi il réalisa la pensée de son Patriarche. Il donna à la science ce cachet

² Ozanam : *Les Poètes franciscains*, pag. 95.

« Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de Saint François lui a valu de tout temps dans l'Eglise le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer avec le Dante à Saint Dominique, la force et la lumière des Chérubins. Leurs enfants se montrèrent fidèles à cette tendance distincte, qui aboutissait à la même éternelle unité ; et, tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que, à dater de cette époque, dans l'histoire de l'Eglise le rôle plus spécialement échu à l'Ordre séraphique, a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice ; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom même l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner » (Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.)

mystique qu'elle devait conserver toujours dans son Ordre, et dont Saint Bonaventure est resté l'idéal.

Sa mission fut d'abord assez modeste. Il était chargé d'enseigner les éléments de la théologie aux jeunes religieux du couvent de Bologne[1]. Ce couvent avait été fondé peu de temps auparavant, d'une manière merveilleuse et particulière aux compagnons de Saint François. En voici l'aimable légende : « Il advint que dans le « commencement de l'Ordre, Saint François envoya frère Bernard à « Bologne, afin d'y faire, selon la grâce que Dieu lui avait donnée, « de bons fruits pour le ciel. Or frère Bernard, se munissant du si- « gne de la très-sainte Croix, au nom de la sainte obéissance, partit « et arriva à Bologne ; et les enfants le voyant vêtu d'une manière « étrange et misérable, lui faisaient beaucoup d'affronts, et beaucoup « d'injures, comme on ferait à un fou. Or frère Bernard, avec pa- « tience et allégresse, supportait toutes ces choses pour l'amour du « Christ. Bien plus, afin d'être mieux tourmenté, il se mit tout ex- « près sur la place de la ville, où s'étant assis, il vit s'attrouper au- « tour de lui beaucoup d'enfants et d'hommes ; ils lui tiraient le ca- « puchon, qui derrière, qui devant ; l'un lui jetait de la poussière, « l'autre des pierres, et on le poussait qui de çà, qui delà ; et frère « Bernard, toujours avec la même patience, d'un même air et d'un « visage joyeux, demeurait calme et sans se plaindre. Or pendant « plusieurs jours, il revint au même lieu, afin d'avoir à soutenir de « pareils traitements ; et, comme la patience est une œuvre de per- « fection et une épreuve de vertu, un savant docteur-es-lois, voyant « tant de constance et de vertu dans le frère Bernard, que depuis « tant de jours aucun outrage ni aucune injure n'avait pu troubler... « s'approcha de lui et lui demanda : Qui es-tu ? et qu'es-tu venu « faire ici? Frère Bernard pour toute réponse, mit la main dans son « sein, en tira la règle de Saint François, et la lui donna pour » qu'il la lût... Le docteur l'ayant lue, il dit à Bernard : si vous « voulez établir un couvent où vous puissiez convenablement servir

[1] Consentiente beatissimo patre Francisco, institutus est Bononiæ, ut præesset suis in theologica facultate. (Vita anonyma. cap. IX.)

« Dieu, moi je vous le donnerai volontiers pour le salut de mon âme; « et frère Bernard répondit : Seigneur, je crois que ceci vous est ins« piré par notre Seigneur Jésus-Christ, et pour son honneur, j'ac« cepte volontiers votre offre... Frère Bernard, par la sainteté de sa « vie, commença à être fort honoré du peuple... Mais lui, comme « un véritable disciple du Christ et de l'humble François, craignait « que l'honneur du monde ne nuisit à la paix et au salut de son âme. « Il partit un jour, retourna près de Saint François et lui parla « ainsi : Père, le couvent de la ville de Bologne est fondé ; en« voyez-y des Frères qui le conservent et y demeurent, car je n'y fe« rais plus de profit ; et même par le trop grand honneur qu'on m'y « rend, je crains d'y perdre plus que je n'y gagnerais. Or Saint Fran« çois, entendant toute la suite des choses que Dieu avait opérées « par frère Bernard, rendit grâce à Dieu qui avait commencé à « étendre les pauvres disciples de la Croix. Alors il envoya de ses « compagnons à Bologne[1]. »

Ainsi le couvent de Bologne était une plante bénie ; l'humble Bernard l'avait fait pousser miraculeusement, préférant la tirer de ses larmes et de ses prières que de l'éloquence de sa parole. Il aurait pû déployer son talent, car il expliquait la Sainte Ecriture avec une très-grande profondeur[2] : il aima mieux, après avoir passé pour fou, quitter son œuvre, et regagner la vallée d'Assise. Antoine qui vient prendre sa place, est son frère par l'humilité comme par la science. Mais moins heureux que lui, il va recueillir une gloire qu'il a pû éviter. Du moins il ne la cherche pas.

Les premières leçons d'Antoine ne s'adressèrent d'abord qu'aux scholastiques de l'Ordre. Elles charmèrent sans étonner ; car d'après l'Auteur anonyme : « Antoine avait été désigné par ses frères au « choix de Saint François, comme plus capable que tous les autres « d'enseigner avec distinction la théologie[3]. » Mais le bruit de son mérite se répandit bientôt dans la cité ; et le cloitre fut impuissant

[1] Fioretti, chap. v. — [2] Ibidem, chap. I.

[3] Placuitque fratribus Antonium tanquam præ cæteris idoneum illic prælectorem constituere. (Vita anonyma. cap. IX.)

pour empêcher le concours des étudiants de l'Université. En ce temps là, il y avait dans la chrétienté, et en Italie en particulier[1], un mouvement intellectuel très-considérable. L'esprit humain qui avait sommeillé pendant des siècles, se réveillait et semblait vouloir réparer par une ardeur nouvelle, la honteuse paresse dans laquelle il n'avait que trop croupi. Les universités s'organisaient partout, encouragées par les papes, par les rois et par l'opinion publique sans laquelle on ne fait rien. Après l'Université de Paris, alors sans rivale, et qui voyait accourir autour de ses maîtres justement renommés la jeunesse de l'Europe entière, l'Université de Bologne occupait un rang très-distingué. Elle était célèbre par son antiquité à laquelle la vanité des Bolonais ajoutait encore ; se montrant en cela maladroite, puisqu'elle concluait à une chronologie ridicule. Les fables dont on a voulu entourer les origines de cette Université, n'empêchent pas qu'elle n'ait jeté au moyen-âge un vif éclat, et qu'elle ne soit digne de sa réputation. L'étude du droit Romain, du droit canon, de la médecine et des lettres y était portée à une très-grande hauteur. Elle posséda plusieurs hommes de génie, qui ont contribué par leurs travaux à immortaliser son nom. C'est là que Gratien rédigea son *décret*, simple compilation qui était un phénomène pour cette époque de confusion et de bouleversement. Accurse y composa ses *gloses* dont la vaste érudition fit l'étonnement de l'Europe. Salicet y fit des découvertes précieuses dans l'art de guérir, et devint le premier médecin de son temps. Un bel avenir était assuré à une Université qui produisait de pareils maîtres. Aussi les papes la protégèrent : Grégoire IX, Boniface VIII et Jean XXIII, non contents de lui accorder des priviléges, lui dédièrent leurs livres.

Que venait faire parmi les princes de la pensée, à travers les bibliothèques et les laboratoires de la cité savante, un pauvre moine que rien ne précédait, et qui avait le soin de cacher son origine et ses talents, de peur qu'ils ne lui donnassent quelque prestige?

[1] In cismontana etenim regione, tum temporis potissimum, florebant studia litterarum. (Vita anonyma cap IX.)

Assurément il pouvait compter sur les sympathies publiques. L'accueil fait à frère Bernard qui, en quelques heures, bâtit un couvent, permettait à Antoine de croire qu'il était le bien-veuu. S'il vient pour prier dans sa cellule solitaire ; s'il songe à évangéliser les pauvres des faubourgs et des campagnes voisines, il sera béni de tous. Quand il passera dans les carrefours pour mendier son pain, selon la règle de son Ordre, tous les cœurs et toutes les mains s'ouvriront pour aider sa sainte indigence. Mais nul ne pensa, en le voyant, qu'il allait attirer autour de sa parole de brillants auditoires : il y pensait moins que personne. Cependant c'est ce qui arriva.

Au treizième siècle, la foi donnait l'idée exacte de la science. On en connaissait la dignité : on n'avait pas encore appris à l'exagérer aux dépens de la Révélation et de sa propre gloire. La théologie était la maîtresse des sciences humaines ; en respectant leur autonomie, elle exerçait sur elles un contrôle qui ne nuisait pas à leur essort, et leur épargnait beaucoup d'écarts. Voilà pourquoi à cette époque, les écoliers laissaient Cicéron et Horace, les Pandectes et les Aphorismes d'Hyppocrate, pour aller écouter une leçon de dogme ou d'Ecriture Sainte. On n'avait pas encore séparé ce que Dieu a uni par des liens indissolubles. Ceci explique le succès extraordinaire que les professeurs de la science sacrée obtenaient toujours, quand la sublimité de leur doctrine était encore relevée par les charmes de l'art de bien dire.

C'est un des secrets du concours de la jeunesse bolonaise autour de la chaire d'Antoine. Dieu fit sans doute le reste ; car l'humble moine n'avait pas eu le temps de préparer longuement son cours. Il avait obéi au commandement de Saint François ; et l'obéissance si souvent récompensée dans ce monde, fit des miracles une fois de plus. D'ailleurs les fortes études qu'il avait poursuivies pendant onze ans à Saint Vincent et à Sainte-Croix de Coimbre, dans le silence de la retraite, n'étaient pas perdues. Sa science, captive sous le voile de la discrétion, se manifesta tout d'un coup, par des jets magnifiques. Hermann Scheydel, historien de Nuremberg dit « qu'il professa la théologie à Toulouse, à Bologne,

« et à Padoue avec une grande supériorité[1]. » Jean Trithème est encore plus explicite dans le témoignage qu'il rend à son savoir, et à son influence. « Il enseigna, dit-il, la théologie, à Toulouse, « à Bologne et à Padoue ; et ses doctes leçons lui valurent une im- « mense réputation : il forma des disciples illustres, qui firent durer « sa gloire après sa mort[2]. »

Mais pourquoi chercher si loin l'explication de la supériorité qu'il déploya dans l'enseignement de la science sacrée? Les saints ont une manière d'apprendre qui leur est propre. Ce que les hommes ordinaires demandent à la spéculation, les saints vont le puiser dans la prière. Ils entrent dans la lumière du ciel entr'ouvert par l'amour ; et quand ils retirent leur tête du sein de Dieu dans lequel ils l'ont plongée ; cette tête porte un nimbe dont les scintillations éclairent les plus profondes ténèbres.

1 Cum Tolosæ, Bononiæ et Patavii diu theologiam docuisset egregie. (Harthmanus Scheydel.)

2 Multo tempore gloriose docuit, et discipulos post se insignes reliquit. (Joan. Trithemius : Catal script. eccl.)

CHAPITRE VIII

Antoine prêche le carême à Verceil. — Il ressuscite un mort. — Ses rapports avec l'abbé de Saint-André de Verceil. — La théologie mystique. — Saint Denys l'Aréopagite. — Supériorité d'Antoine dans ces sublimes sujets.

> Quanto aliquis magis sibi unitus et interius simplificatus fuerit, tanto plura et altiora sine labore intelligit; quia desuper lumen intelligentiæ accipit.
>
> (Imit. christ. lib. I, c. 3.)

> O soin insensé des mortels ! Combien sont défectueux les syllogismes qui leur font diriger les ailes en bas.
>
> (Dante : Paradis. chant xi.)

Cependant Antoine n'abandonna pas le ministère de la prédication. La carrière de l'enseignement qui s'ouvrait à peine devant lui, allait se fermer bientôt après ; elle ne fut dans sa vie qu'une courte parenthèse. Sa vraie vocation, c'était l'apostolat. Seulement quand les circonstances l'exigeaient, il était de taille à mener tout de front.

En 1224, il prêcha le carême à Verceil. Cette mission lui avait été offerte par l'Evêque Hugues qui gouvernait le diocèse ; il s'en acquitta avec son zèle accoutumé ; et les résultats dépassèrent ce qu'on attendait de lui. D'après le témoignage des historiens, l'église de Saint Eusèbe, dont les proportions étaient considérables, ne demeurait jamais vide : nuit et jour le peuple s'y pressait, impa-

tient d'entendre la parole de l'homme apostolique que la Providence lui avait envoyé. Un événement extraordinaire vint encore augmenter le mouvement de conversion que la grâce avait déjà produit. Un matin, tandis que l'infatigable missionnaire prêchait devant une nombreuse assistance, on entendit des sanglots et des cris déchirants qui partaient d'une des chapelles latérales de la basilique : on célébrait les funérailles d'un jeune homme que la mort avait ravi à la tendresse de sa famille. Les proches et les amis en proie à la plus vive douleur, inondaient le cercueil de leurs larmes, en déplorant la perte qu'ils avaient faite. Cette scène émut ceux qui étaient présents ; et bientôt l'église retentit des gémissements qui sortaient de toutes les poitrines. Antoine participa à l'émotion générale, et interrompit son discours. Il éleva les yeux au ciel, et parut comme absorbé dans une ardente prière. Quand il reprit la parole, ce fut pour s'adresser au mort qu'on allait porter en terre : il lui ordonna au nom de Jésus-Christ qui avait ressuscité le fils de la veuve de Naïm, de revenir à la vie, et de sortir de son cercueil. A la voix de l'apôtre qui n'était pas à ses débuts dans le métier de thaumaturge, le jeune homme se leva, et il marcha, rayonnant de santé, devant sa famille transportée d'étonnement et de bonheur. L'effet de ce prodige fut immense : aussitôt on rendit à Dieu de solennelles actions de grâce. Mais le bénéfice le plus net fut pour l'entreprise évangélique d'Antoine qui, dès ce moment, pût à peine suffire à la tâche, tant la moisson devint abondante [1].

Le séjour d'Antoine à Verceil fut marqué par un autre fait, qui pour être moins populaire, mérite cependant de fixer notre attention. La place qu'il occupe dans sa vie, est très-propre à nous faire pénétrer toujours plus avant dans son âme qui n'est qu'entr'ouverte, que les annales de l'histoire ont laissée à moitié dans l'ombre, et dont il faut deviner le reste.

En ce temps là, il y avait au monastère de Saint-André, un abbé

[1] Wadding : Annales Minorum, tom. II. — Angelico da Vicenza, lib. I, cap. VII.)

célèbre par ses vertus et par sa science ; il passait pour le premier théologien de son siècle. On croit[1] que c'était le docteur Thomas,

[1] Liber miraculorum apud Bolland. cap. III, Annotata (b) — Chalippe : Vie de Saint François vol. II, pag. 49.

Montalembert insinue que l'abbé de Verceil pourrait bien être le célèbre Gersen. « Enfin comment oublier parmi les merveilles du siècle d'Elisabeth, cet ouvrage que tous les siècles ont reconnu sans rival, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont le glorieux anonyme n'a point été complétement levé, et dont l'auteur présumé, Jean Gersen abbé de Verceil, vivait à cette époque, avec laquelle, du reste, l'esprit de ce divin volume se trouve parfaitement d'accord. » (Histoire de Sainte Elisabeth, introduction.)

L'abbé Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie, dans une excellente dissertation sur l'*Auteur du Traité de l'Imitation de Jésus-Christ* (Annecy. 1876,) qui me paraît résoudre définitivement la question agitée depuis plusieurs siècles, fait du doute émis timidement par Montalembert, une certitude absolue. Il ne nie pas l'existence de l'abbé Thomas Gallo, ni son arrivée à Verceil pour y fonder un monastère de son Ordre, ni son enseignement à l'Université de cette ville. Mais, d'après lui, c'est Jean Gersen, le véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui a été le maître de Saint Antoine, avec lequel il s'entretenait de Saint Denys l'Aréopagite.

Je me suis plusieurs fois surpris désirer que cette opinion put être démontrée : on voit de suite ce qu'y gagnerait le Saint dont j'écris la vie. L'amitié de l'auteur *de l'Imitation* donnerait à sa mémoire déjà si populaire, une nouvelle consécration. Mais en matière d'histoire, il ne faut pas mettre le sentiment à la place des faits. L'opinion de l'abbé Ducis, n'est qu'une induction. En 1215 Saint François fonda un couvent à Verceil. Jean Gersen était alors probablement maître des novices à Saint-Étienne. Saint François avait apprécié dans Jean Gersen le religieux et le professeur. Lors de la décadence de l'Université de Padoue, il envoyait ses religieux à celle de Verceil : donc parmi ces religieux, on comptait Saint Antoine de Padoue. A la vérité l'abbé Ducis dit que *les Annales des Mineurs* de Wadding, citent le portugais Antoine et l'anglais Adam Marx, parmi les disciples de Jean Gersen. C'est le seul témoignage positif produit en faveur de sa thèse. Malheureusement le même Wadding dans le *liber miraculorum* (cap. III) dit que les deux Franciscains se mirent sous la direction de *l'abbé de Saint André de Verceil, célèbre par sa science théologique*. L'abbé Ducis distingue avec tout le monde l'abbaye de Saint-André de l'abbaye de Saint-Étienne où florissait alors Jean Gersen.

Les Bollandistes qui ont annoté le passage du *liber miraculorum*, ajoutent : « C'est une erreur de prétendre que le monastère des Chanoines Régu-
« liers fondé à cette époque, était un établissement bénédictin, et que l'abbé
« qui le gouvernait était un fils de Saint Benoît... Nous partageons l'avis de
« l'auteur de l'*Histoire chronologique du Piémont*, qui assigne la date 1221 à la
« fondation dudit monastère lequel eut pour premier abbé, Thomas, des Cha-

de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint Augustin, qui après avoir édifié l'abbaye de Saint-Victor de Paris, et avoir professé avec distinction à l'Université de cette ville, avait été placé par ses supérieurs à la tête de l'abbaye de Saint-André de Verceil, fondée en 1220. On ne sait pas quelle fut l'occasion des rapports qui s'établirent entre l'abbé de Saint André et le bienheureux Antoine[1].

« noines Réguliers de Saint Victor de Paris, docteur insigne, qui avait com« posé des ouvrages très-savants, et en particulier un commentaire sur les « livres de Saint Denys l'Aréopagite » (Bolland. 13 Junii). A cette autorité vient se joindre celle de la *Vita anonyma*, insérée dans *les Œuvres de Saint François et de Saint Antoine*, et qui établit l'identité de l'abbé de Verceil guéri miraculeusement par Saint Antoine, avec Thomas Gallo, de Saint Victor de Paris (cap. xxv.)

Ceci admis par respect pour les lois de la critique, je puis me rapprocher de l'opinion de l'abbé Ducis, et croire aux rapports de Saint Antoine de Padoue avec Jean Gersen, l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. On convient, en effet, que Jean Gersen enseignait à l'Université de Verceil en 1219 ou 1221, quand Thomas Gallo vint y fondre son monastère. On convient que l'abbé Thomas succéda à Jean Gersen sur une des chaires de ladite Université. Ces deux grands hommes étaient à Verceil quand Saint Antoine de Padoue, y vint, pour prêcher selon les uns, pour étudier selon les autres. Il est donc placé entre ces deux maîtres éminents ; et parce qu'il appartient à l'école mystique dont ils étaient les plus illustres représentants à cette époque, le commerce du jeune Franciscain avec eux me paraît horsde doute. Aussi je ne fais pas difficuité d'appliquer avec l'abbé Ducis à Saint Antoine de Padoue qui. d'après lui, serait visé dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce passage du livr. III, chap. XLIII, 4 : *Nam quidam amando me intime, didicit divina et loquebatur mirabilia. Plus proficit in relinquendo omnia quam in studendo subtilia.* Ainsi Saint Antoine de Padoue est pour quelque chose dans le Poème mystique du moyen-âge, le plus beau livre sorti de la main des hommes, après l'Évangile qui n'en sort pas. Son historien ne peut que s'en réjouir.

[1] On a soutenu, en s'appuyant sur un passage d'une lettre de l'abbé de Saint André, que Saint François avait voulu qu'avant de se livrer au ministre des missions, Antoine étudiât la théologie sous ce maître célèbre. C'est l'opinion de Wadding : elle est partagée par les Bollandistes. Malgré l'autorité de ces témoignages, d'autres auteurs ont soutenu le contraire avec plus de vraisemblance. Tous les anciens écrivains de la vie de Saint Antoine sont d'accord pour dire qu'au sortir de l'hermitage du Mont Saint-Paul, il fut appliqué à l'œuvre de la prédication. Tous conviennent que le sermon qu'il prononça à l'ordination de Forli, fut une révélation de son talent et de sa science ; et que ce fut le motif des déterminations du provincial à son égard. Si maintenant on considère qu'Antoine était déjà mur quand il entra dans l'Ordre ; qu'il commença un peu tard à prêcher ; que la première partie de son apos-

Mais l'attraction naturelle qui existe entre des hommes semblables et capables de se comprendre, les explique suffisamment. Ils étaient tous les deux versés dans la science sacrée ; ils étaient deux âmes très-pures et remplies de l'Esprit Saint. Pouvaient-ils habiter une heure dans la même ville sans se rencontrer, pour goûter les douceurs d'un commerce dont Dieu n'était pas jaloux, parce qu'il en était le trait d'union? Le souvenir des années qu'Antoine avait passées chez les Chanoines Réguliers ne fut peut-être pas étranger à ce rapprochement. Sans se connaître, ils avaient porté le même habit, et pratiqué la même règle. Saint Augustin, qui un instant fut leur père commun, jeta dans les bras l'un de l'autre ces deux frères que la nouvelle vocation d'Antoine n'avait pas brouillés. Quoiqu'il en soit, ils conférèrent souvent sur des sujets qui leur étaient familiers ; un de ces sujets préférés était la théologie mystique. C'était bien là en effet le génie d'Antoine. Mais il faut développer un peu longuement ce que j'ai à peine indiqué plus haut.

Il y avait dans les écoles du moyen-âge deux sortes de maîtres : ceux qui enseignaient la théologie positive, et ceux qui enseignaient la théologie mystique. Au fond, ils exposaient la même science, tirée de l'Ecriture et de la Tradition, ces deux sources nécessaires de toute vérité révélée ; mais ils différaient par le procédé, et par le but qu'ils voulaient atteindre. Les premiers ne s'appuyaient que sur les textes ; ils employaient le raisonnement pur ; ils étaient fertiles en distinctions, en divisions et en subdivisions. De là une rigidité qui était assez souvent voisine de la sécheresse. D'ailleurs ils ne visaient qu'à convaincre l'esprit ; ils s'arrêtaient satisfaits, quand la conclusion était bien déduite des premisses. Ce sont ces docteurs que les ascétiques maltraitent assez souvent dans leurs morales, quand ils disent « qu'il vaut mieux avoir la

tolat en Italie fut courte, puisqu'il partît bientôt pour la France, et que cet apostolat fut encore interrompu par le temps qu'il consacra à la théologie, à Bologne. Alors même que l'humilité de Saint François expliquerait pourquoi il confia un de ses disciples à un maître étranger, on est porté à croire que le second scholasticat d'Antoine n'est pas justifié.

« contrition qu'en savoir la définition » ; quand ils demandent avec désenchantement « à quoi servent les disputes subtiles sur les ques« tions difficiles et obscures, qu'on peut ignorer sans craindre d'a« voir à en rendre compte au jugement dernier » ; quand ils ajoutent « qu'il est inutile de se donner tant de mal touchant les Genres et « les Espèces, lorsqu'il suffit d'écouter le verbe éternel dans l'oraison, « pour se dégager de toutes les épines des controverses[1]. »

Les autres maîtres avaient le même point de départ ; seulement leurs vues allaient plus loin et plus haut ; ils ne suivaient pas les mêmes chemins. Leur méthode ressemble au pèlerinage de l'Épouse des Cantiques, qui court après son Bien-aimé à travers les ombres de la nuit : et qui l'ayant trouvé, le presse dans ses bras, et s'asseoit à ses côtés pour le savourer comme un fruit délicieux[2]. Le premier élément de la méthode mystique était la contemplation. Par là il faut entendre le regard de l'intelligence dirigé vers les choses éternelles, et appelant à son aide les clartés de la foi, par opposition à la spéculation purement rationnelle, qui aspire à la découverte de la vérité par les seules forces de la nature. La contemplation des Mystiques n'était pas néanmoins exclusive ; en même temps qu'elle invoquait les textes et les axiomes philosophiques, elle s'attachait à l'idéal. Elle cherchait à réaliser l'harmonie de la raison et de la foi, du visible et de l'invisible ; ramenant ainsi toute chose à l'unité, ce rêve du génie, que le génie ne trouve pas toujours, parce qu'il la cherche loin de Dieu, centre nécessaire où tout converge, et qui demeure la seule vivante unité capable de satisfaire les aspirations de l'esprit humain. Arrivés là les Mystiques déployaient librement leur vol, et se balançaient dans l'infini sans s'égarer, parce qu'ils restaient entre les lignes de l'orthodoxie.

A l'emploi de l'idéal, les Mystiques ajoutaient certaines dispositions morales et même surnaturelles, qu'ils regardaient justement comme des moyens très-propres à conduire l'intelligence humaine à la vérité. Parmi ces moyens, ils rangeaient la pratique du bien

[1] Imitation, chap. I, 3. — [2] Cant. III, 1, 4.

en général. Hugues de Saint Victor émettait ce principe : « La quan- « tité de vérité que chaque âme peut percevoir, se mesure à sa vertu [1]. » La prière, source de grâce, était jugée indispensable par l'homme d'étude. Richard de Saint Victor disait : « Notre puissance est en pro- « portion de notre capacité à recevoir ; plus vous avez de grâce, et « plus vous possédez de puissance [2]. » Par là les Mystiques se mon- traient de grands connaisseurs de l'âme, qui est simple et dans la quelle tout se tient. Ils reproduisaient, en la perfectionnant, la manière des anciens philosophes qui soumettaient leurs disciples à une sévère discipline. Pythagore exigeait des siens un silence de plusieurs années ; il les obligeait à une vie frugale et leur dé- fendait l'usage de la viande. Socrate et Platon recommandaient la vertu comme le chemin qui mène à la découverte du vrai : voilà pourquoi ces hommes sont appelés des sages et non pas des savants. Mais il manqua à leur gloire de pratiquer la morale qu'ils enseignaient aux autres. Les mystiques chrétiens méritent mieux le nom de sages. Au moyen-âge, Saint Bonaventure donna à leur théorie la forme suprême : « Quiconque veut s'élever à Dieu, « doit, évitant le péché qui déforme la nature, exercer les facultés « de l'âme, par la prière, à la grâce qui réforme ; dans la sainte « conversation, à la justice qui purifie ; dans la méditation, à la « science qui illumine ; dans la contemplation, à la sagesse qui sanc- « tifie. Ainsi comme nul n'arrive à la sagesse, sinon par la grâce, la « justice et la science ; nul n'arrive à la contemplation, sinon par la « méditation claire, la conversation sainte et l'oraison dévote. Donc « comme la grâce est le fondement de la volonté droite, de l'illumi- « nation pure de la raison, nous devons prier d'abord, ensuite vivre « saintement, et tendre enfin avec effort aux spectacles ravissants « de la vérité ; et monter graduellement jusqu'à ce que nous soyons « arrivés en présence de Dieu, sur la montagne élevée de Sion [3]. »

L'amour était un autre élément de la méthode des Mystiques.

[1] Tantum de veritate quisque potest videre quantum ipse est.

[2] Tantum possumus quantum posse accepimus; quantum habes gratiæ tantum habes potentiæ.

[3] Saint Bonaventure : Itinéraire de l'âme vers Dieu chap. I.

Ils professaient cette maxime « que Dieu n'est connu qu'autant «qu'il est aimé. » L'amour était d'abord pour eux un moyen d'investigation. N'en soyons pas surpris, car la vérité en général et la vérité religieuse en particulier, passent aussi aisément par le cœur que par la tête. On l'a cru dans tous les siècles : l'inspiration soudaine, qui a présidé à tant de découvertes, est un éclair qui jaillit du sentiment plus encore que de la réfléxion, et illumine dans un instant les plus mystérieuses profondeurs de l'ordre intellectuel. L'amour était ensuite pour les Mystiques le moyen de profiter de la vérité découverte. Arrivés au bout du syllogisme, la plume échappait de leur main, et ils tombaient en extase. La vérité leur apparaissait belle, radieuse, telle que Dieu l'engendre dans son sein avant l'aurore[1]. Ils la regardaient, ils l'admiraient, ils l'adoraient ; et ce face à face silencieux devenait pour eux une source de jouissances saintes. Mais ils ne s'arrêtaient pas là: à l'extase succédait l'union. Je veux dire qu'ils s'attachaient à la vérité découverte ; ils la goûtaient avec les lèvres de l'âme ; ils la faisaient passer par une sorte de digestion, de l'intelligence dans la volonté, et de la volonté dans les actes. Quand ils quittaient leur Thabor, ils emportaient avec eux les conclusions de l'étude, et ils les appliquaient à leur vie. Aussi leur science devenait pratique, et les vertus qu'elle faisait naître étaient comme les rayons du diadème dont elle se couronnait.

Telle était la théologie mystique, ou la science des Saints. Elle sortait de la poussière des écoles, et s'élevait, comme l'échelle de Jacob, jusque dans les inaccessibles hauteurs qui préparent à la vision béatifique. C'est le long de cette échelle que les Mystiques du moyen-âge montaient toujours et ne descendaient jamais.

Saint Bonaventure décrit magistralement cette science. « C'est « pourquoi j'invite le lecteur au gémissement de l'oraison, par le « Christ crucifié dont le sang lave les souillures du péché. Qu'il ne « croie pas que la lecture suffise sans l'onction, la méditation sans « la dévotion, la recherche sans l'admiration, l'attention sans la joie « le talent sans la piété, la science sans la charité, l'intelligence

[1] Psaume CIX.

« sans l'humilté, le zèle sans la grâce divine, le miroir sans la sa-
« gesse divinement inspirée. C'est pourquoi aux humbles, prévenus
« par la grâce divine, aux âmes pieuses et contrites, ointes de
« l'huile de la joie céleste, éprises de la divine sagesse, et en-
« flammées du désir de glorifier, d'aimer et de savourer Dieu, je
« propose ces méditations, affirmant que la lumière extérieure est
« peu,ou n'est rien, sans la pureté du miroir de notre âme. Homme
« de Dieu, exercez-vous donc d'abord à la componction, avant
« d'élever vos regards vers les rayons de la sagesse, qui reluisent
« dans le miroir de l'âme ; de peur qu'aveuglé par les clartés
« éblouissantes, vous ne tombiez dans des ténèbres plus profondes
« encore [1]. »

Antoine excellait dans l'art sublime de la théologie mystique. L'hitoire a enregistré le bel éloge que lui a adressé l'abbé de Saint-André. Il est ainsi conçu : « Souvent l'amour pénétre « où la science des choses de la nature ne saurait atteindre... j'en « ai fait moi-même l'expérience, dans la personne du très-saint « frère Antoine de l'Ordre des Frères Mineurs, avec lequel j'ai eu « des rapports très-intimes. Il était moins versé que d'autres « dans les lettres profanes ; mais il avait une telle pureté « d'âme ; il était doué d'une si grande tendresse de cœur, que « tout l'effort de ses facultés se tourna vers la théologie mys- « tique. Aussi après avoir cherché cette science avec passion, il y « fit bientôt des progrès merveilleux. Je puis dire de lui ce que l'E- « vangile a écrit de Jean-Baptiste : il était une lampe ardente et « brillante. En aedans il brûlait du feu de l'amour : au dehors il pro- « jettait les rayons de la lumière surnaturelle [2]. » Le témoignage d'un juge si compétent dans la matière, indique très-évidemment quels

[1] Itinéraire : Prologue.

[2] Frequenter amor penetrat ubi cognitio physica foris stat... quod ego in sancto fratre Antonio, de Ordine Fratrum Minorum peculiari familiaritate expertus sum. Qui cum esset minus imbutus litteris secularibus ; animi puritate et mentis ardore succensus, mysticam theologiam captu mentis et ferventer desideravit et abundanter hausit ; ut possim dicere de eo quod scribitur de Joanne Baptista : ipse erat lucerna ardens et lucens ; quia enim amore ardebat interius, lucebat exterius. (Liber miraculorum, apud Bolland.)

trésors Antoine portait dans ses facultés. L'idéal qui éclaire et l'amour qui brûle étaient bien le fond de sa nature.

Pour bien comprendre le sens de l'éloge que l'abbé de Saint-André adressait à son saint ami, il faut savoir qu'il faisait allusion, en particulier, à la supériorité avec laquelle il interprétait les livres de Saint Denys l'Aréopagiste. Le moyen-âge dont le génie tendre et profond était tourné vers le symbolisme, avait dévotion à ces livres auxquels il accordait justement une valeur indépendante des disputes que devait soulever plus tard la question de leur authenticité. Depuis que les conciles et plusieurs grands personnages de l'Orient les avaient cités avec respect [1], et qu'Hilduin, abbé de Saint-Denis, les avait vulgarisés en Occident en 814, en prouvant qu'ils étaient l'œuvre de l'Aréopagite qu'il ne distingue pas Saint-Denys de Paris, il étaient dans les écoles l'objet de sérieuses études. Un de ces livres est intitulé : *De La Théologie mystique.* Si nous ne savions pas par les historiens de sa vie [2], avec quel attrait Antoine en parcourait les pages inspirées, on resterait convaincu qu'il en était ainsi, à la simple lecture de la prière qui leur sert de préface: « Trinité supéressentielle et supercéleste, superex« cellente institutrice de la divine sagesse, dirigez-nous vers les « sommets supérinconnus, superradieux et supersublimes des ora« cles mystiques, où les mystères simples, absolus et immuables de « la théologie se découvrent dans la nuée superlumineuse du si« lence qui enseigne les choses ineffables, dans les ténèbres où tout « reluit dans les splendeurs des saints, lesquelles remplissent les « intelligences invisibles. Et à l'ami pour qui ces choses sont « écrites, disons avec le même : mais vous, ô mon ami, dans les « mystiques contemplations, abandonnez les sens et les opérations « intellectuelles, les objets sensibles, ce qui est et ce qui n'est pas; « pour que vous vous éleviez sans démonstration rationnelle à « l'union de Celui qui est au-dessus de toute essence et de toute

[1] Il fut question pour la première fois des *Areopagitica* dans la conférence tenue à Constantinople, en 351, entre les catholiques et les Monophysites. Maxime et plusieurs écrivains des siècles suivants s'en servirent.

[2] Azzoguidi, note 34.

« science. Que votre âme se détache de la chair et monte librement, « absolument, purement, vers le rayon superessentiel des divines té- « nèbres[1]. » Quelle distance entre la mystique de l'Aréopagite, et les procédés de la simple dialectique! La mystique vole : la dialectique se traîne terre à terre. Aller à la vérité en commençant par le sommet des choses, qui est Dieu; chercher la lumière à travers les ténèbres, la vie dans la mort, et le verbe dans le silence : vit-on jamais pareille philosophie! Antoine se baignait dans cette doctrine céleste, comme un aigle dans l'azur du firmament : il s'y mouvait sans effort. Ah! pour réussir dans cette sublime science, le génie ne suffit pas. Ici l'amour fait presque tout.

C'est surtout dans l'exposition du livre de la *Hiérarchie céleste* qu'Antoine devenait éloquent, et qu'il mettait l'abbé de Saint-André dans le ravissement. « Parlant du livre de la *Hiérarchie céleste* « dont Antoine donnait l'explication, il disait qu'il parcourait les « divers Ordres des Bienheureux Esprits avec une si grande netteté « de conception et une pénétration si surprenante, qu'on eut dit « qu'ils étaient devant ses yeux[2]. » On sait que Saint Denys traite des neuf Chœurs des Anges, et des fonctions qu'ils remplissent dans le Paradis : la plus glorieuse consiste à louer Dieu, en répétant nuit et jour l'immortel Trisagion. Antoine si versé dans l'Ecriture Sainte, montait, sur les ailes de l'inspiration, jusqu'à ces régions sereines où la vie divine se manifeste à découvert. Vrai séraphin de la terre, il parcourait les groupes radieux des Esprits qui les habitent; il se mêlait à leurs processions; avec eux, il se prosternait devant le trône de Dieu, en chantant le même cantique. Aussi il parlait admirablement d'un monde dont il était déjà citoyen. Heureux ceux qui ont le cœur pur! Du sein des tempêtes qu'ils traversent, ils aperçoivent déjà luire les cimes des montagnes éternelles; et pour nous consoler, ils ont une langue qui nous dit quelque chose des merveilles que notre œil n'a pas vues, que notre

[1] Saint Denys l'Aréopagite : Théologie mystique.
[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. II, pag. 50.

oreille n'a pas entendues, et que notre pensée infirme est impuissante à concevoir.

Ici Antoine nous donne une leçon bonne à recueillir. Il enseigne aux petits de ce monde à ne pas trop s'affliger d'ignorer la nature des choses, le cours des étoiles et les ressorts secrets des événements de l'histoire; car la science de l'âme est au-dessus de la science profane. Celle-ci ne sert de rien à ceux qui la cultivent; celle-là est utile pour le temps et pour l'éternité : elle est d'ailleurs accessible à tous les hommes de bonne volonté. Il avertit les doctes, ceux du sanctuaire comme ceux du siècle, de ne pas mettre toute leur confiance dans les lumières de la raison, toujours courte par quelque endroit; et en tout cas, de ne pas s'arrêter à ses conclusions logiques, qui sont stériles pour eux et pour les autres, si la piété ne les féconde pas, et si elles ne deviennent les prolégomènes d'une vie vertueuse.

L'année même où Antoine se révélait à Verceil dans ses conférences avec l'abbé de Saint-André, Alexandre de Hales entrait dans l'Ordre des Frères Mineurs, lui apportant pour dot la gloire qu'il avait déjà acquise, et celle qui lui était reservée dans l'avenir. C'était le plus fameux professeur de l'Université de Paris; on l'avait surnommé le docteur irréfragable. Devenu l'humble fils de Saint François, il continua ses grands travaux. Il fut l'auteur de la première somme théologique qui devait servir de modèle à tant d'autres. Il la composa par ordre d'Innocent IV; et Alexandre IV l'appela « un fleuve sorti des sources du Paradis. » Cet homme eut le terrible honneur d'avoir à son école Saint Bonaventure, et, selon plusieurs, Saint Thomas d'Aquin. Le maître fut surpassé par ses disciples : c'est un échec qu'on peut avouer sans confusion. D'après l'histoire, Alexandre de Hales fut la conquête d'un pauvre Frère quêteur, qui le pria, « pour l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge « sa mère d'entrer dans l'Ordre des Mineurs[1]. » Dieu se sert des ignorants pour diriger les savants. Mais si les esprits s'engendraient, l'hypothèse ne répugne pas quand la grâce s'en mêle, on serait

[1] Chalippe : Vie de Saint Francois pag. 51, 52, 52.

porté à croire, que la glorieuse recrue que le Ciel envoyait aux Mineurs, était le fruit de l'humilité d'Antoine qui brillait à regret sur sa chaire de Bologne. Alexandre de Hales commence la dynastie des génies qui apparaîtront dans son Ordre. Après lui, Saint Bonaventure, Jean de La Rochelle, Duns Scot, Roger Bacon, soutiendront la tradition de la science sacrée, et feront des excursions hardies dans le champ encore inexploré des connaissances naturelles. Plus tard Nicolas IV, Alexandre V le pauvre mendiant de Candie, Sixte IV le fils d'un pêcheur, Sixte V le pâtre de Montalto, et Clément XIV cacheront sous la tiare leur front resplendissant des rayons de la pensée. En voyant monter ce rameau béni qui se charge de si belles fleurs à travers les siècles, et sur lequel vient se reposer l'esprit de sagesse et de piété, on songe au séraphique Patriarche qui mérita, à force de mépris pour la vaine science, d'avoir une postérité d'esprits supérieurs, qui sont restés l'orgueil de l'Église et de l'Europe chrétienne. Mais Antoine est le premier maître de sa race. A ce titre, il a le droit d'être regardé comme le Jessé de ses frères. Tandis qu'ils remplissent le monde de leur renommée, c'est lui qui s'épanouit en restant sous leurs pieds.

CHAPITRE IX

Antoine est envoyé en France. — Situation politique et religieuse des provinces méridionales de ce pays. — Il professe la théologie au couvent de Montpellier. — En même temps, il exerce le ministère apostolique. — Il est surnommé le Marteau des hérétiques. — *Son arrivée à Toulouse. — Raymond VII. — Miracle de la mule. — Le martyrologe d'Usuard sur l'Assomption de la Sainte Vierge*

> Fundam manu tulit, et processit adversus Philistheum.
>
> I Reg. XVII, 40.
>
> Combattez d'une main puissante contre des hérétiques qui sont plus méchants que des Sarrasins.
>
> (Lettre d'INNOCENT III, au roi de France.)

Après le premier Chapitre général de l'Ordre, en 1216, Saint François avait établi la mission de France. Il avait pris pour lui cette portion de la vigne du Seigneur. « L'admirable serviteur et disci-
« ple du Christ, voulut se conformer parfaitement et en toute chose
« au Christ qui, selon l'Évangile, envoya ses disciples, deux à deux,
« dans toutes les villes et les bourgades où il devait aller. Ainsi,
« lorsqu'à l'imitation du Sauveur, il eut réuni douze compagnons,
« il les envoya prêcher par le monde, deux à deux. Puis, pour leur
« donner l'exemple de la véritable obéissance, il commença par
« aller lui-même, comme le Sauveur qui commença par agir avant
« d'enseigner. Donc, ayant assigné à ses frères les autres parties du

« monde, et choisissant frère Masséo pour compagnon, il prit le « chemin de la province de France[1]. » L'historien de sa vie dit qu'il voulut évangéliser la France, à cause de l'affection naturelle qu'il avait pour cette nation, dont il aimait la langue qu'il savait bien ; et qu'il se dirigea vers Paris, préférant cette ville à toutes les autres, parce qu'il avait appris que la dévotion envers le Saint Sacrement y était très-florissante[2]. On sait comment le cardinal Hugolin, legat du pape à Florence, le dissuada de son voyage, et lui fit reprendre le chemin de Spolète[3]. Mais ses enfants avancèrent avec résolution. Jean Bonelli florentin, avec trente compagnons, débarque en Provence. Le frère Pacifique s'établit dans la France proprement dite. Ange de Pise fut le premier gardien du couvent de Paris. D'autres furent envoyés par le frère Pacifique, ministre provincial de la mission de France, sur divers points du royaume. A la même heure, le frère Christophe et ses compagnons travaillaient avec succès en Guienne. Ils fondèrent un couvent à Mirepoix, dans le duché de Foix, par la protection des seigneurs de l'illustre maison des Lévis[4].

Telle était la situation des Frères Mineurs en France, quand en 1224, Saint François toujours inspiré de Dieu, se décida à y envoyer Antoine « la perle de son Ordre[5]. » Le choix d'un pareil ouvrier s'explique par l'état malheureux où se trouvaient réduites les provinces méridionales de ce pays. Mon sujet m'amène à en tracer une rapide esquisse.

Depuis cent ans, l'hérésie semblait s'être naturalisée dans la région qui s'étend des Alpes à la Garonne et des Pyrennées aux montagnes d'Auvergne. Elle ne succombait que pour renaître sous une autre forme, en gardant le même génie. Dans la première moitié du douzième siècle, Pierre de Bruys, et son disciple Henry, tous les deux moines défroqués, agitèrent le Dauphiné et le Languedoc. Eugène III envoya Saint Bernard pour combattre ces ennemis

[1] Fioretti : chap. XIII.
[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 211.
[3] Ibidem pag. 218, 219, 220. — [4] Ibidem pag. 209, 283, 284, 287.
[5] S. Antoni, gemma confessorum. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

de la foi et de la paix publique. L'abbé de Clairvaux leur porta des coups auxquels ils ne devaient pas survivre. Les Vaudois prirent leur place. Ceux-ci héritèrent de quelques unes de leurs idées, et surtout de leur fanatisme; ils continuèrent, sur une plus grande échelle, les ravages qu'il avaient commencés. Ils furent attaqués avec vigueur; et quand, écrasés par le nombre, ils se replièrent dans les montagnes des Cévennes et du Piémont, les Albigeois occupèrent le premier plan de la scène.

Les Albigeois étaient l'expresssion la plus complète des erreurs que les sectes précédentes charriaient comme un limon impur. A l'instar de toutes les écoles payennes ou anti-chrétiennes, ils avaient deux doctrines : une doctrine métaphysique, professée en secret pour une petit nombre d'initiés; et une doctrine populaire, destinée aux simples et aux ignorants. Leur métaphysique n'était autre que le manichéisme, vieille hérésie qui avait traversé les siècles à l'état de société secrète, le seul moyen pour elle d'échapper aux vindictes de l'opinion humaine; et qui apparaissait ça et là à de longs intervalles « comme ces monstres qui suivent au fond « de l'Océan des routes ignorées, et qui quelquefois élèvent leur « tête séculaire au-dessus des flots[1]. » La doctrine populaire consistait à refuser le baptême aux enfants avant l'âge de raison ; à ne

[1] Lacordaire : Vie de Saint Dominique, chap. I.

« C'étaient des gens qui ne prêchaient pas, mais qui parlaient à l'oreille, qui se cachaient dans les coins, et qui murmuraient plutôt en secret qu'ils n'expliquaient leur doctrine. C'était un des attraits de la secte ; on trouvait je ne sais quelle douceur dans ce secret impénétrable qu'on y observait, et comme disait le Sage : *Ces eaux qu'on buvait furtivement paraissaient plus agréables*. (Prov. IX, 17.) Saint Bernard qui connaissait bien ces hérétiques, y remarque ce caractère particulier (Sermon LXV sur *les Cantiques*,) qu'au lieu que les autres hérétiques, poussés par l'esprit d'orgueil, ne cherchaient qu'à se faire connaître ; ceux-ci au contraire ne travaillaient qu'à se cacher ; les autres voulaient vaincre : ceux-ci plus malins ne voulaient que nuire, et se coulaient sous l'herbe pour inspirer plus sûrement leur venin par une secrète morsure. C'est que leur erreur découverte était à moitié vaincue par sa propre absurdité. C'est pourquoi ils s'attachaient à des ignorants, à des gens de métier, à des femmelettes, à des paysans, et ne leur recommandaient rien tant que ce secret mystérieux. » (Bossuet : Histoire des variations. Liv. X.)

permettre ni autels ni églises ; à défendre d'adorer la croix, à obliger de la fouler aux pieds; à nier la présence réelle, et à défendre de célébrer la messe ; enfin à rejeter les prières et les bonnes œuvres pour les morts [1].

La morale des Albigeois était conforme à leur symbole. Partant de cette idée que le mal est éternel comme le Dieu, et par conséquent Dieu comme lui, ils aboutissaient logiquement au fatalisme qui détruit la responsabitité de la conscience, en niant sa liberté, et autorise tous les désordres. De là un sensualisme effréné, pire que celui que Mahomet professe dans le Coran, et que ses fidèles font passer dans leurs mœurs. En attaquant le mariage qu'ils appelaient une fornication, ils avaient l'air d'être les apôtres de la chasteté ; tandis que sur les débris de l'institution conjugale, ils établissaient un honteux libertinage, dans les mystères de leurs conciliabules [2].

Mais les Albigeois étaient plus qu'une école. Il étaient une société qui, en restant à moitié sous terre pour cacher sa laideur, avait fait irruption dans le monde extérieur, et avait pris place au soleil de l'Europe chrétienne, malgré l'Église et malgré les lois des États. Non contents de vulgariser leurs dogmes, ils les pratiquaient en attaquant par le fer et le feu des populations paisibles, qui entendaient être maîtresses chez elles, et rester en possession de leur foi et des droits politiques et civils qui en découlaient à cette époque. Saint Bernard écrivait : « Les églises sont vides, les peuples « sans prêtres, les sacrements sans honneur. Le peuple meurt sans « secours religieux, sans pénitence, sans conversion. » En 1177, le vieux Raymond, comte de Toulouse, disait au Chapitre général de l'Ordre de Citeaux : « Ces hérésies ont tellement prévalu qu'elles

[1] Rohrbacher : Histoire de l'église, tom. XIII. pag. 463. — Pierre de Vaulx-Cernay : Histoire des Albigeois, chap. II.

[2] « Saint Augustin et Saint Bernard leur font voir que leur vertu n'était qu'une vaine ostentation. Pousser l'abstinence des viandes jusqu'à dire qu'elles sont immondes et mauvaises de leur nature, et la continence jusqu'à la condamnation du mariage ; c'est d'un côté s'attaquer au Créateur, et de l'autre lâcher la bride aux mauvais désirs, en les laissant sans remède. » (Bossuet : Histoire des variations, livr. X — Saint Bernard : Sermon LXV, LXVI, sur *les Cantiques.*)

« divisent le mari et la femme, le père et le fils. Les prêtres eux-
« mêmes sont séduits; les églises sont abandonnées et tombent en
« ruines; on ne baptise plus même les enfants. Je suis trop faible
« pour rien entreprendre contre ce fléau ; car les premiers d'entre
« mes vassaux sont entraînés et entraînent après eux la masse du
« peuple; les censures ecclésiastiques sont vaines désormais; il n'y
« a de remède que dans le bras séculier et par le glaive de l'Etat.
« J'invoquerai le secours du roi de France, et je le seconderai jus-
« qu'à la dernière goutte de mon sang pour extirper cette déplo-
« rable hérésie[1]. »

Le moyen-âge qui n'épargnait pas l'erreur pure, ne devait pas faire grâce à l'erreur armée et fratricide. En conséquence les papes et les rois se liguèrent contre les Albigeois, comme il s'étaient ligués contre les Sarrasins. Alexandre III les excommunia au troisième concile de Latran, l'an 1179. Innocent III organisa contre eux la première croisade qui s'ouvrit en 1204, et se termina en 1215. Simon de Montfort la dirigea. Il prit Béziers et Carcassonne qui étaient deux forteresses redoutables. Il battit les hérétiques à Muret, ou Pierre d'Aragon trouva la mort. Alors Raymond VI, comte de Toulouse, fut dépouillé de ses états qui devinrent la récompense de la gloire de son vainqueur. Honorius III prépara la seconde croisade contre les Albigeois. Celle-ci fut conduite par Louis VIII, roi de France, qui mourut au milieu de ses succès, et n'assista pas au triomphe de la cause catholique, qui était cependant en bonne voie en 1226, quand Avignon eût succombé.

Maintenant quelle est la part des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs dans ces deux expéditions, dont le caractère est à la fois politique et religieux? Pendant la première expédition, la part principale revient sans contredit aux Frères Prêcheurs. Ils naquirent sur le champ de bataille, et tout exprès pour marcher contre les nouveaux Manichéens avec le glaive de la parole. Tandis que Saint François se recueillait avec ses enfants sous des cabanes de feuillage, dressées au fond du val d'Assise, Saint Dominique tirait

[1] Alzoc : Histoire de l'Eglise tom. II, pag. 377.

de son cœur une nouvelle milice qui campait fièrement sous les murs de Toulouse. « C'était à Toulouse qu'il devait s'attacher de « préférence, à l'imitation des premiers apôtres, qui loin de fuir le « mal, allèrent toujours le chercher au centre de sa puissance. « Saint Pierre avait d'abord posé son siége à Antioche la reine « de l'Orient, et il avait envoyé son disciple Saint Marc à Alexandrie « l'une des plus commerçantes et des plus riches cités du monde. « Saint Paul habita longtemps Corinthe, renommée entre les villes « grecques par la splendeur de sa corruption ; tous deux, sans s'être « donné rendez-vous, vinrent mourir à Rome. C'était donc à Tou- « louse, le foyer et le phare de toutes les erreurs, qu'il convenait à « Dominique de planter sa tente, quelle que fut la face des affai- « res[1]. » Aussi aucune figure ne se dessine dans ce drame, qui éclipse la sienne. Il est l'âme des négociations ouvertes par les légats apostoliques et les évêques, pour arriver à extirper l'hérésie sans effusion de sang, Il prie dans les églises, tandis que les armées combattent dans la plaine. Il fait la guerre à sa façon, le rosaire à la main, enrolant sous les couleurs de la Vierge Marie, les chrétiens qu'il veut préserver de la contagion. Montfort fut le soldat de la croisade : Saint Dominique en fut le prêtre.

Où sont les Frères Mineurs? A coup sûr ils étaient engagés dans action. Le bruit du combat était arrivé jusqu'aux oreilles de Saint François, dont l'œuvre sublime embrassait l'univers entier, et qui ne demeurait étranger, ni aux douleurs ni aux joies de l'Église. Quand le cardinal Hugolin lui conseillait à Florence de ne pas exposer ses religieux à de si grands voyages et à tant de maux, il lui répondit dans un esprit prophétique : « Vous croyez que Dieu n'a fait cet insti « tut que pour ces pays-ci ; et moi je vous dis en vérité qu'il l'a formé « pour le bien de l'univers[2]. » Ses religieux n'arrivèrent en France qu'au lendemain de la première croisade. Il ne faut donc pas les chercher à côté de Saint Dominique avant 1216. Mais à partir de cette date, ils comptent parmi les missionnaires qui disputent pied

[1] Lacordaire : Vie de Saint Dominique chap. VI, pag. 246.
[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 219.

à pied le terrain aux infidèles. Ils bâtissent des couvents qui sont les citadelles de la foi. C'est-là qu'ils préparent les succès des armées d'Israël par la prière et par la mortification. C'est de là qu'ils sortent pour prêcher l'Evangile aux foules séduites, au péril de leur vie. D'abord ils ne font par sensation : ce sont d'obscurs soldats de la vérité, qu'aucun fait éclatant ne met en évidence. Mais pendant la seconde croisade tout change. Saint Dominique meurt en 1221 ; laissant derriere lui sa vaillante troupe qui continue, à l'ombre de son étendard, l'entreprise commencée. Trois ans plus tard, Antoine entre en ligne; et avec lui, le rôle des Frères Mineurs se dessine davantage.

A son arrivée en France, la guerre s'allumait de nouveau avec plus d'acharnement que jamais. Elle succédait à une paix qui n'avait été qu'un armistice, parce que les hérétiques vaincus n'étaient pas convertis. Le 14 décembre 1223, Honorius III écrivait à Louis VIII, roi de France : « Comme les rois et les princes chré« tiens sont obligés de rendre compte à Dieu touchant l'Eglise, leur « mère, de laquelle ils sont nés spirituellement, et que le Christ leur « a donné à défendre et à seconder ; vous devez être sensiblement af« fligé de voir dans l'enceinte de votre royaume, dans l'Albigeois, les « hérétiques attaquer ouvertement et insolemment l'Eglise, ruiner la « foi chrétienne et déchirer Jésus-Christ lui-même... Or nous voyons « avec douleur que les efforts faits jusqu'ici pour étouffer cette héré« sie, sont devenus presqu'inutiles ; qu'elle s'étend de plus en plus ; et « qu'il est à craindre qu'elle n'infecte votre royaume, fondé et af« fermi dans la foi plus que tous les autres, par une bénédiction spé« ciale de Dieu ; et qu'ainsi, la partie principale étant ébranlée, une « nouvelle persécution ne soit excitée contre l'Eglise entière. C'est « pourquoi nous vous exhortons et vous conjurons, par notre Sei« gneur, comme prince catholique et successeur des princes catholi« ques, d'offrir à Dieu les prémisses de votre règne, en embrassant « en cette occasion la cause du Christ ; assuré que vous êtes du se« cours non-seulement spirituel, mais même temporel de l'Eglise « Romaine[1]. »

[1] Duchêne, tom. V, pag. 853.

Donc rien n'était fini. Les héros de la première croisade, Innocent III, Pierre de Castelnau, Simon de Montfort, et Saint-Dominique se reposaient dans le tombeau de leurs nobles fatigues. Raymond VI, le fauteur déloyal des rebelles, après une vie mal employée et une mort qui la répara à peine, avait rendu ses comptes au tribunal de Dieu. D'autres acteurs entrent en scène. Honorius III donne le signal de l'attaque. Louis VIII met au service de la cause l'épée de la France et son cœur de lion. En attendant qu'il gagne les bords du Rhône, Antoine descend les Alpes pour combattre le même combat avec d'autres armes. Louis VIII fera cette campagne en chevalier ; Antoine la fera en apôtre. Pour que rien ne manque à l'exactitude des rapprochements, Raymond VII reprendra le triste rôle de son père.

Antoine apportait dans la lutte de merveilleux éléments, capables de rendre son action très-puissante. Au zèle dont il était dévoré pour l'honneur de l'Eglise et le salut des peuples, il joignait un remarquable talent de controversiste, dont les Albigeois allaient sentir la pointe. Cette âme tendre et contemplative, qui ne paraissait se plaire que dans l'oraison ; et qui poussait sans cesse vers le ciel des gémissements d'amour, avait, quand il le fallait, la trempe heroïque. Il sortait des trous de la pierre où il se cachait ; et, debout sur les murailles de la sainte Cité, il y plantait avec magnanimité l'étendard du Christ. Il connaissait à fond le côté métaphysique de la religion manichéenne, parce qu'il était familiarisé avec les anciens systèmes philosophiques. Les ténèbres dans lesquelles se réfugiait un dualisme doublement condamnable, parce qu'il était absurde et impie, ne le sauveront pas de ses raisonnements inexorables. Nous le verrons aux prises avec l'hérésie à la mode. Il se mesurera avec ses tenants les plus accredités ; il les confondra par sa parole : il achèvera de les écraser par les miracles, si sa parole ne suffit pas.

« Il était si bien armé, dit l'Auteur anonyme, de textes décisifs, « empruntés à l'Ecriture Sainte ; ses preuves étaient si solides et si « évidentes, que les malheureux adeptes de l'erreur, n'osaient ni « paraître en sa présence, ni ouvrir la bouche pour lui répondre. On

« pouvait lui appliquer en toute vérité, les paroles de Jésus Christ à
« ses disciples : *Je vous donnerai des lèvres éloquentes, et une sagesse*
« *à laquelle vos ennemis ne pourront pas résister, et qu'ils se garderont*
« *de contredire.* Il excellait dans l'art de découvrir les fraudes et les
« ruses des hérétiques ; il savait entraver leurs projets ; il mettait à
« nu leurs doctrines infâmes, et il leur imprimait le stigmate de sa
« parole. Il n'avait pas son pareil dans toute la chrétienté : il avouait
« lui-même publiquement qu'il ne connaissait personne qui poursui-
« vit les hérétiques avec tant de vigueur et tant de constance. Voilà
« pourquoi on l'appelait universellement l'infatigable *Marteau des*
« *hérétiques.* Les travaux de cet homme apostolique ne furent pas
« sans fruit. La plupart des hérétiques et ceux qui les favorisaient,
« revenaient à la vérité, et se soumettaient à l'autorité de la Sainte-
« Mère l'Eglise [1]. »

Son apostolat s'étendit partout où la foi était en péril ; il décrivit une ligne qui était le périmètre du champ de bataille. Le long de cette frontière, et jusque dans le cœur du pays ravagé par l'hérésie, il prit position, pour mieux arrêter les progrès du mal. Les écrivains anciens lui attribuent la fondation de la plupart des couvents de son Ordre, qui s'élevèrent rapidement dans cette contrée. Il est cependant probable que quelques-uns existaient avant lui. Ses frères l'avaient précédé en Provence, en France, et en Guyenne. On nomme des couvents dûs à l'initiative du frère Pacifique, minis-

[1] Adeo enim instructus erat et efficacibus Scripturæ divinæ sententiis, et solidis ac perspicuis rationibus, ut qui nefanda essent hæresi imbuti, coram illo consistere, aut os aperire non auderent : ita ut ad illum quoque pertinere videretur quod Dominus promisit discipulis suis : « Ego dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. » Detegebat mirum in modum hæreticorum fraudes et versutias, conatus retardabat, errores abominandos cum multa vituperatione traducebat ; nec facile quemquam ea tempestate uspiam invenire licuisset, quod ipse quoque publice fatebatur, qui tam acriter et perpetuo illos insectaretur, tamque continuam persecutionis procellam illis excitaret. Unde factum est ut passim ab omnibus indefessus *hæreticorum Malleus* diceretur. Nec sine fructu fuit labor viri Dei ; plerisque hæreticis, cum ipsorum fautoribus, ad veritatem et obedientiam sanctæ Matris Ecclesiæ revertentibus. (Vita anonyma. cap. XIV.)

tre provincial de la mission. L'importance des villes de Montpellier et de Toulouse permet de croire que les Frères Mineurs s'y étaient déjà fixés. L'obédience qu'Antoine reçut de Saint François pour Montpellier, et ce qui se passa à Toulouse, quand il vint y prêcher l'Evangile, confirment ce sentiment. Mais on est d'accord pour reconnaître qu'il donna à toutes ces œuvres naissantes une vive impulsion. Il avait le coup d'œil du stratégiste qui fortifie avec grand soin les points menacés, pour prolonger plus longtemps la résistance, et pour porter l'attaque sur un plus vaste rayon. Il avait la grâce des saints qui fécondent le désert, en le foulant de leurs pieds nus.

Vers la fin de l'année 1224, il fut chargé d'enseigner la théologie à Montpellier. On ne dit rien de particulier sur ses leçons, dans lesquelles il déploya la même supériorité qu'à Bologne, et qui, du reste, ne se prolongèrent pas au-delà de quelques mois. On sait seulement que ce fut à cette époque qu'il composa son *Commentaire sur les psaumes*. Il mit à ce travail une application particulière, à cause de l'usage fréquent qu'il faisait de cette partie de la Sainte-Ecriture. Ce commentaire devint le répertoire où il puisait la matière des conférences qu'il adressait à ses frères dans l'intérieur du couvent, soit pour les initier à la science de l'exégèse, soit pour nourrir leur piété naissante, et les faire progresser dans les voies de la perfection. C'est de là encore qu'il tirait les plans des instructions qu'il prêchait devant le peuple, dans les églises de la ville et de la campagne.

Il avait bien le droit d'aimer l'instrument des victoires qu'il remportait chaque jour sur l'erreur et sur le vice. Mais Dieu voulut éprouver sa vertu. Voici le récit de Wadding, tiré du *Liber miraculorum* : « Pendant qu'il professait la théologie aux Frères, dans la « ville de Montpellier; il arriva qu'un novice quitta l'Ordre, et em- « porta furtivement, pendant la nuit, un Commentaire des psaumes, « d'une très-grande valeur, dont le serviteur de Dieu faisait usage « pour ses instructions. A cette nouvelle, l'homme de Dieu ressentit « une profonde douleur. Il se mit aussitôt en prière ; et par une per- « mission miraculeuse de la Providence, le diable armé d'une hache,

« alla à la rencontre du novice fugitif, tandis qu'il se préparait à « passer un pont. Il lui dit d'une voix terrible : Retourne vers le « serviteur de Dieu, Antoine ; rentre dans l'Ordre que tu as déserté, « avec le Psautier que tu as volé ; autrement, au nom de Dieu, je vais « te tuer, et je te jetterai dans la rivière. Le novice épouvanté de« meura comme frappé de stupeur. Mais comme il résistait encore, à « l'instant le diable devint d'une taille gigantesque ; son visage était « si noir et ses traits si horribles, que le novice saisi d'une terreur di« vine, reprit aussitôt le chemin du couvent. Il alla trouver l'homme « de Dieu ; il lui rendit son Commentaire ; et, confessant humble« ment son péché, il demanda avec d'abondantes larmes de rester « dans l'Ordre[1]. »

A Montpellier comme à Bologne, Antoine sut concilier les devoirs du maître avec les travaux de l'apôtre. Il prêchait fréquemment, se faisant tout à tous, selon le conseil de Saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Savant avec les Manichéens, simple avec le pauvre peuple, il répondait à tous les besoins de la situation. En ce temps-là, il arriva un événement qui rendit sa sainteté éclatante, auprès des plus prévenus. Tandis qu'il était en chaire, un jour de grande fête, en présence de tout le clergé de la ville, au milieu d'un immense concours de peuple ; en commençant son sermon, il se souvint qu'il avait à remplir dans son couvent un office pour lequel il avait omis, par mégarde, de se faire remplacer. C'était la règle qu'aux principales solennités, deux Frères, des plus considérables

[1] Cum autem apud Montem Pessulanum Fratribus legeret theologiam, accidit quemdam novitium ab Ordine recessisse, et secum nocte psalterium glossatum, magni valoris, cum quo famulus Domini docebat, furtive nihilominus detulisse. Hoc autem audiens vir Dei, nimis doluit ; et tunc oratione et divina virtute procurante, diabolus cum securi, novitio per quemdam pontem fugienti et transeunti, obviavit terribiliter, dicens ei : Revertere ad servum Dei Antonium, et ad Ordinem tuum cum Psalterio : alioquin, de mandato Dei, te interficiam, et in fluvium te præcipitabo. Tremefactus ac stupefactus est novitius. Sed adhuc aliquantulum resistens, in tantum ad horam crevit diabolus, proceræ magnitudinis factus, nec non teter et horridus, ut novitius mox terrore divino correptus, reverteretur ad virum Dei, offerens Psalterium, cognoscens culpam, Ordinem lachrymabiliter petiturus. (*Liber miraculorum. Apud Bolland.*)

de la communauté, chantaient au chœur pendant la messe conventuelle. Ce jour-là le serviteur de Dieu était désigné pour ce rôle. Cette pensée lui causa un vif chagrin. Alors on le vit s'incliner dans la chaire, comme s'il succombait au sommeil, la tête couverte de son capuce. Mais ô prodige! au même instant, l'homme de Dieu parut dans l'église des Frères Mineurs, où il chanta l'alleluia, tandis que l'immense auditoire de la cathédrale le considérait immobile et silencieux dans sa chaire. Ce spectacle dura une grosse heure. Mais le miracle fut bientôt découvert[1]. « Le Dieu tout-puissant, ajoute « l'Annaliste des Frères Mineurs, qui avait voulu que le sublime et « très-pieux docteur Saint Ambroise fut transporté à Tours pour « assister aux funérailles du bienheureux Martin ; et qui avait per- « mis que notre bienheureux père Saint-François apparut au milieu « du Chapitre provincial d'Arles, tandis qu'Antoine prêchait sur « l'inscription de la Croix ; ce même Dieu accomplit en faveur de « ce vénérable apôtre le miracle que je viens de raconter, afin de « démontrer qu'il était égal en mérite aux saints dont il partageait « les priviléges. A peine l'homme de Dieu eût-il rempli avec dili- « gence son office, qu'il revînt à lui ; et il continua avec une élo- « quence incomparable le sermon qu'il avait commencé[2]. »

Ceci doit nous apprendre à ne pas négliger les petites choses, puisque Dieu les récompense si magnifiquement. C'est la preuve qu'elles contiennent une valeur cachée, quand elles sont pratiquées avec amour. Dieu ne fera pas des miracles pour nous ; mais il nous donnera son Paradis qui surpasse tous les miracles.

Dieu en révélant les mérites de son serviteur, avait un autre dessein : c'était de confondre la secte impure contre laquelle il l'avait envoyé. Dans des temps si mêlés, où toutes les extrémités du bien et du mal se touchaient dans le même milieu social, les âmes étaient

[1] Ea tempore quo apud Montem Pessulanum Vir sanctus prælegebat, quodam solemni die concionabatur... moris illic erat, ut in præcipuis Dei solemnitatibus, duo insignes Fratres, sub summo sacrificio, alleluia cantarent, quod officium tum incumbebat viro Dei. Itaque magno quodam mærore affectus, in pulpitum caput cucullo operiens sese reclinabat etc. (Vita anonyma. cap. xv.)

[2] Liber miraculorum,. Apud Bolland.

neuves ; et si elles étaient capables de se laisser surprendre par l'erreur, du moins beaucoup avaient conservé des restes de sincérité, qu'on ne trouve plus dans les siècles plus avancés. Le sophisme ne leur avait pas fait un tempérament anti-chrétien. Aussi la parole d'Antoine trouvait écho dans les masses, au sein de la bataille qui se livrait entre l'Eglise et les nouveaux Manichéens. Cependant le disciple n'était pas de meilleure condition que le maître. Il rencontrait des résistances obstinées que rien ne pouvait vaincre. Il s'en consolait en faisant sentir l'empire du Christ béni aux grenouilles importunes d'un étang situé non loin de son couvent, qui dérangeaient par leurs croassements les moines occupés à l'étude ou à la prière[1]. Hélas! les grenouilles obéissantes se taisaient à la voix du thaumaturge. Les hérétiques continuaient à répéter sur les places et le long des chemins leur symbole, sans charme parce qu'il était sans harmonie, et qui attristait les oreilles des anges, comme il choquait la foi des chrétiens.

Pendant l'été de 1225, Antoine arriva à Toulouse. Cette ville avait conservé son ancienne importance qu'aucune vicissitude politique n'avait pu lui ravir entièrement. Pendant l'indépendance des Gaules, elle avait déjà son autonomie et son rôle. Après avoir été successivement capitale de province sous les Romains, capitale de royaume sous les Visigoths, sous les Ducs d'Aquitaine, et sous ses Comtes ; elle était devenue la capitale de l'erreur manichéenne. Ainsi elle n'ajoutait rien à sa gloire ; elle aurait dû se contenter de celle qui lui venait de ses antiques traditions, et que soutenaient si bien ses troubadours et son Collége du Gai-Savoir. Ses Comtes projetaient depuis trois siècles sur son histoire l'éclat de leur génie, de leur bravoure et de leur piété. Mais au commencement du treizième siècle, cette belle dynastie était représentée par des princes indignes de leur sang. Toulouse, trop fidèle à la croix de leur blason, après les avoir suivis en Palestine pour combattre les Sarrasins, leur donnait son or et la fleur de ses chevaliers, pour résister aux ordres du Pape, et à l'armée chargée de les faire exécuter. Retranchée der-

Azevedo.

rière ses murailles et ses tours crénelées, défendue par les côteaux qui la couronnent et par le fleuve qui la baigne ; elle avait soutenu, avec un succès digne d'une meilleure cause, un siége qui coûta à l'armée catholique la vie de son grand capitaine. Quand Antoine y entra, elle continuait sa scandaleuse opposition.

Raymond VII avait succédé à son père et à ses prétentions, en 1222. Il apportait au gouvernement les qualités de ses ancêtres. Il ne paraît pas qu'il eût hérité, au moins tout à fait, des vices monstrueux de Raymond VI. On ne parle ni de sa cruauté, ni de son libertinage ; ce qui prouve que si ses mœurs ne furent pas sans tache, il n'afficha pas dans l'Occident le sensualisme de Mahomet. Il avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de Rome. Le Pape Innocent III l'avait recueilli, après que le concile de Latran, tenu en 1215, eut excommunié son père, et investi Simon de Montfort de tous ses droits sur le Comté de Toulouse. Touché de ses malheurs, il lui avait donné d'excellents conseils ; et, pour lui assurer un avenir, il avait tenu en réserve les places du Duché de Provence que les croisés n'avaient pas conquises, et qui ne tombaient pas sous le décret du concile [1]. Mais Raymond fut ingrat de bonne heure envers l'Eglise qu'il aurait dû aimer comme sa mère. Après s'être fait reconnaître en Provence, du vivant de son père ; il attaqua les croisés, et outragea le légat du Pape [2]. C'était un mauvais début, qui mettait en relief le principal défaut de son caractère : la versatilité déloyale. Très épris de son rang, inconsolable d'avoir perdu l'héritage de ses ancêtres, il mêlait la foi du chrétien avec les ruses de la diplomatie. Non content de tenir tête à Amaury, les armes à la main ; il le poursuivait de concile en concile, à Montpellier et à Bourges ; reitérant devant le légat et les évêques de magnifiques promesses qu'il n'accomplissait pas ; ce qui lui valait l'excommunication au concile de Paris, deux ans plus tard. Souvent frappé et jamais écrasé, il se relevait avec souplesse. Il se réconciliait avec l'Eglise, et avec son suzerain, peut-être par intérêt plus que par

[1] Pierre de Vaulx-Cernay : Histoire des Albigeois, chap. LXXXIII.
[2] Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XVI, pag. 440.

conviction. Il favorisait les hérétiques ; au besoin, il rendait contre eux des ordonnances qui lui faisaient regagner un peu du terrain perdu. Tandis que son père était soupçonné d'avoir commandé le meurtre de Pierre de Castelnau ; lui faisait pendre les assassins des inquisiteurs d'Avignonet. Equivoque jusqu'au bout, il passa à travers les défiances de la chrétienté, et les sympathies déguisées des Albigeois. Mais il sût bien finir une vie mal engagée. Sa foi le sauva du dernier naufrage ; et prépara à sa mémoire un jugement moins sévère de la postérité [1].

A Toulouse, Antoine trouva les Albigeois en possession de toutes leurs libertés, grâce à la protection de Raymond VII, toujours maître de cette place. Il avait proposé au concile de Montpellier « de garder la foi catholique qu'enseigne l'Eglise Romaine, et de « la faire garder dans toutes ses terres ; de les purger d'herétiques, « au jugement de l'Eglise, par confiscation de biens et punition cor-« porelle ; de faire régner la paix dans ses terres et d'en chasser les « routiers ; de restituer à l'Eglise tous ses droits, et de lui conserver « ses libertés ; et pour réparation des dommages qu'elle avait soufferts, « de lui donner vingt mille marcs d'argent [2]. » Il est vrai qu'il y mettait pour condition d'être déchargé de la prétention du Comte de Montfort sur ses terres. Mais le décret du concile de Latran était toujours en vigueur ; c'est pourquoi les évêques gardèrent une attitude expectante. Dans ces conditions, Raymond n'inquiétait pas les Albigeois ; il ne gênait pas davantage l'action apostolique. Antoine pût donc se livrer, à son aise, à tout son zèle pour ramener les esprits égarés dans le giron de la vérité. Il disputait nuit et jour avec les hérétiques ; il exposait en leur présence les dogmes catholiques avec une grande clarté ; il réfutait victorieusement leurs préjugés, déployant une science qui les frappait d'admiration, c une charité qui s'insinuait dans leurs cœurs et les convertissait de temps en temps.

C'est à Toulouse que, selon le sentiment de la plupart

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique. — pag. 572, 596.
[2] Ibidem, pag. 572, 596.

des historiens[1], Antoine opéra le fameux miracle, connu sous le nom de miracle de la mule. On n'a pas oublié que parmi les erreurs professées par les Albigeois, on comptait la négation de la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'autel. Or un jour, Antoine soutint sur cet article de la foi catholique une longue dispute avec un hérétique obstiné et influent dans la cité[2]. Pressé par les raisons solides et lumineuses de l'apôtre, l'hérétique semblait ébranlé, et sur le point de rendre hommage à la vérité : mais il s'arrêta en si bon chemin. Comme les juifs, ces éternels modèles de l'aveuglement intellectuel, il demanda des signes. — « Prouvez

[1] Wadding soutient dans le *Liber miraculorum* que ce miracle eut lieu à Toulouse : son opinion est d'une grande autorité. Elle correspond à la tradition toulousaine que quelques-uns voudraient appuyer sur le nom de la rue Saint Antoine du T. On sait en effet que Saint François faisait écrire ses lettres par le frère Léon, et qu'il se contentait d'y mettre sa signature, en l'accompagnant du *Thau* qui dans Ézéchiel est le symbole de la Croix. Mais le nom de la dite rue pourrait bien signifier Saint Antoine de la Béquille, par allusion au signe distinctif que les Frères Hospitaliers de Saint Antoine le Grand portaient quand Boniface VIII les institua en Ordre religieux. (Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XVIII, pag. 617.) La première hypothèse fut elle vraie, la preuve qu'on veut en tirer ne serait pas décisive ; mais elle formerait une probabilité respectable.

L'Ecrivain anonyme place, comme Wadding, le miracle à Toulouse. (cap. XIV.)

Chalippe prétend qu'il s'accomplit à Bourges. (Vie de Saint François tom. I, pag. 174). Il est seul de son avis.

Azzoguidi ne nie pas qu'il ait été accompli à Toulouse ; mais il soutient qu'il se reproduisit à Rimini.

Les Bollandistes disent que c'est à Forli (Liber miraculorum, cap. I, Annotata (c). Leur opinion est abandonnée.

Ce qui pourrait expliquer pourquoi les divers historiens placent le miracle de la mule tantôt à Toulouse, tantôt à Bourges, tantôt à Rimini ; c'est que dans ces trois villes, Antoine convertit trois fameux hérétiques, Guiald à Bourges, Bonvillo à Rimini : celui de Toulouse n'est pas nommé. De plus, dans deux cas au moins, à Toulouse et à Bourges, le dogme de l'Eucharistie était l'objet de la dispute. Cette circonstance a pu produire la confusion dans laquelle sont tombés les auteurs ; après tout, une répétition du miracle n'est pas impossible.

[2] Cum Vir sanctus adversus quemdam hæreticum perfidissimum de saluti fero Eucharistiæ sacramento fortissime disputaret. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

« moi, dit-il, par un miracle public, que Jésus-Christ est réellement « présent dans l'Eucharistie, ainsi que vous vous êtes efforcé de l'é- « tablir par vos syllogismes. Je vous jure que je renoncerai aussitôt « à mes doctrines, pour me soumettre humblement à celles que vous « prêchez. » — Le défi était solennel : un autre aurait hésité à le relever. Antoine, toujours inspiré par l'Esprit-Saint, répondit avec tranquillité qu'il l'acceptait. — Alors l'hérétique lui dit : « Je possède « une mule : pendant trois jours je la laisserai enfermée dans mon « étable et privée de toute nourriture. Après ce temps écoulé, je l'a- « mènerai sur la place, devant toute la multitude réunie et je lui « offrirai à manger. De votre côté, vous porterez l'hostie consacrée « et vous la présenterez à ma mule. Si, malgré la faim dont elle sera « dévorée, elle se détourne du foin et de l'avoine que je lui offrirai, « pour se prosterner à deux genoux devant votre Sacrement, je res- « terai convaincu, et je me déclarerai catholique. » — Antoine donna son consentement à cette proposition et se retira. Il se prépara par la prière à venger Jésus-Christ des outrages que lui infligeait l'impiété manichéenne. En se reconnaissant indigne d'être l'instrument de la grâce qu'il espérait, il demandait à Dieu d'arracher de l'esclavage de l'erreur tant d'âmes simples et droites que le torrent de l'opinion triomphante entraînait loin de son Église. Le jour de l'épreuve étant venu, l'hérétique se rendit sur la place, suivi d'une troupe immense d'adeptes, qui croyaient jouir de la confusion de l'apôtre franciscain. Il conduisait sa mule par la bride, et portait avec lui la nourriture qu'il savait lui être plus agréable. Cependant Antoine célébrait la messe dans une chapelle voisine, avec une ferveur plus grande qu'à l'ordinaire. Quand il eut fini, il se recommanda aux anges du sanctuaire ; et calme, malgré l'émotion qui remplissait son cœur, il se dirigea vers le théâtre où la puissance du ciel allait se manifester. Il tenait dans ses mains l'ostensoir d'or, au milieu duquel reposait l'Agneau qui efface les péchés du monde. Sa tête penchée, ses yeux voilés de modestie, son front resplendissant d'une lumière surnaturelle, sa démarche qui trahissait sa sainteté : tout cela était déjà un spectacle imposant. Derrière lui marchaient de nombreux fidèles, qui récitaient des



hymnes, et etaient impatients de savoir ce qui allait arriver. Lorsque Antoine fut en présence de ses adversaires, il s'arrêta ; il se recueillit un instant ; ensuite il imposa silence à la foule, et se tournant vers la mule, il lui parla ainsi : « Au nom de ton Créateur « que je porte véritablement dans mes mains, malgré mon indi« gnité ; je te dis, o animal privé de raison, et je t'ordonne de venir « sur-le-champ avec humilité lui faire la révérence que tu lui dois ; « afin qu'à ce signe, les hérétiques pervertis reconnaissent que « toute créature doit se soumettre à son Créateur, que le sacer« doce touche chaque jour sur l'autel[1]. » Au même instant le maître de la mule lui donna à manger. Mais, ô prodige ! cette béte qui était depuis trois jours gardée à vue, et condamnée à un jeûne rigoureux, se détourna de la nourriture qu'on lui présentait ; et, docile à la voix du thaumaturge, elle se prosterna sur le sol à deux genoux, et se tint immobile dans cette attitude. Le peuple qui respirait à peine, ne put pas contenir son enthousiasme ; aussitôt des cris d'allégresse s'échappèrent de toutes les poitrines. Les hérétiques étaient battus sur le terrain même où ils s'étaient placés. Ils se hâtèrent de s'effacer sans bruit, pour aller ensevelir dans le silence leur déconvenue et leur parti pris.

Cependant le serviteur de Dieu n'avait pas perdu son temps. L'hèrétique qui avait provoqué le miracle, se jeta à ses pieds ; et il adora, à haute voix, l'auguste Mystère, qu'un instant auparavant il appelait une superstition. Là ne se borna pas la victoire. Le converti, devenu apôtre à son tour, ramena à la vérité toute sa famille. Il fit construire à ses frais une église qu'il dédia à Saint Pierre, sans doute pour honorer en lui la prérogative de la foi orthodoxe. Ses descendants ajoutèrent à sa reconnaissance ; et pour perpétuer le souvenir du miracle, ils bâtirent une chapelle, sur le

[1] Imperato silentio dixit ad mulum : in virtute ac nomine Creatoris tui, quem in manibus, licet indignus, veraciter teneo ; tibi dico, animal, et præcipio, ut confestim humiliter veniens, debitam reverentiam facias ; quatenus ex hac noscat hæretica pravitas, quod omnis creatura suo subjicitur Creatori, quem sacerdotalis dignitas tractat jugiter in altari. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

lieu même où il s'était accompli, avec une inscription en vers destinée à en perpétuer le souvenir[1].

Au milieu des fatigues de sa laborieuse mission, Antoine était prévenu de faveurs célestes qui descendaient sur son âme comme la rosée sur l'herbe desséchée par le soleil. Celle que Dieu lui accorda à Toulouse, fut la récompense de sa tendre dévotion envers la Vierge Marie. Cette dévotion était pour lui un instinct du cœur, avant d'être une tradition de famille. En entrant en religion, il la trouva très-florissante parmi ses frères ; et il s'abandonna sans peine à ce courant d'amour.

Les Prêcheurs et les Mineurs se reconnaissaient comme les enfants de la Vierge. Pendant que Saint Dominique sollicitait l'approbation de son Ordre auprès d'Honorius III, il rencontra des difficultés qu'il désespérait de vaincre. Mais un jour qu'il priait dans l'église de Saint Pierre, il vit le fils de Dieu assis à la droite de son père, qui se leva fort irrité contre les pécheurs, et tenait trois dards à la main pour exterminer les superbes, les avares et les voluptueux. Alors la Vierge sa mère se jeta à ses pieds et demanda miséricorde, en disant qu'elle avait des gens qui remédieraient au mal. En même temps elle présenta Dominiqne et François comme étant très-propres à réformer la chrétienté et à rétablir la religion ; ce qui apaisa Jésus-Christ. Saint François eut une vision semblable[2]. Une pareille origine explique le saint enthousiasme que les deux Ordres ont toujours professé pour leur commune protec-

[1] Sacris tandem se fontibus ipsum
Et natos jubet, et pariter cum conjuge natus
Lustrari : totamque domum servire Tonanti.
Sumptibus immensis Petro sublimia templa
Condidit, æthereas tangunt quæ vertice nubes.
Non procul hinc templum exiguum posuere nepotes,
Et celso statuere loco spirantia signa.
In foribus stat equus, supplex ante ora dicati
Corporis effigies cultus monumenta verendi
Illi spreta fero calathis portatur avena.

(Wadding : Annales Minorum.)

[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 215, 216.

trice. Dans la croisade contre les Albigeois, c'est sa bannière qu'ils déployèrent pour arrêter les progrès de l'erreur, et sauver l'Europe chrétienne. Ils avaient raison ; car la Vierge, qui dès le principe a écrasé la tête du serpent, a tué dans la suite des siècles toutes les hérésies. Cette fois l'hérésie était plus redoutable puisqu'en obscurcissant les intelligences, elle menaçait les mœurs de son écume impure : nouveau motif pour lui opposer la beauté de la Vierge sans tâche. La théologie de la Vierge s'est développée dans l'Eglise *comme un térébinthe qui étend au loin ses rameaux*[1]. Les Prêcheurs et les Mineurs contriburent à ce magnifique épanouissement doctrinal, d'abord dans l'école, par la science ; ensuite dans l'esprit des peuples par la prédication[2]. Peut-être y eut-il dans l'influence des Mineurs quelque chose de plus hardi et de plus tendre. Sainte Marie des Anges était le nid où Dieu les fit éclore : c'est là qu'ils se réunissaient de toutes les parties du monde, pour tenir leurs Chapitres. Ce sanctuaire béni leur est demeuré cher : ils semblent en avoir emporté un parfum qui s'est mêlé à leur apostolat. Dès 1219, au Chapitre des *Nattes*, ils statuaient que l'on célébrerait tous les samedis une messe solennelle en l'honneur de l'Immaculée Conception. Ils recueillirent dans leur cœur la tradition éparse de cette glorieuse prérogative de la Vierge, et s'en déclarèrent les champions résolus. C'est Jean Duns Scot, un des leurs, qui fit triompher cette doctrine, encore incertaine, devant l'Université de Paris. Tandis qu'il allait disputer contre des docteurs opposants, il fit sa prière devant une madone ; la madone, dit l'histoire, baissa miraculeusement la tête pour l'assurer de compter sur son secours[3].

[1] Eccli. xxv, 22.

[2] « Ces deux grands Ordres qui peuplaient le ciel en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie... Si, dès le siècle précédent, Saint Bernard avait donné à la dévotion du peuple pour la Sainte Vierge le même élan qu'il avait imprimé à tous les nobles instincts de la chrétienté ; ce furent les deux grands Ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. » (Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.)

[3] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 260-261.

Saint Bonaventure avait déjà donné à la dévotion envers Marie une vive impulsion, en composant le *Psautier de la Vierge*, et en contribuant à l'établissement de la fête de la Visitation[1]. Un autre franciscain, Jacopone de Todi, composa le *Stabat Mater Dolorosa*. « Cette œuvre incomparable suffirait à la gloire de Jacopone. Mais « en même temps que le *stabat* du Calvaire, il avait voulu compo- « ser le *stabat* de la Crèche, où paraissait la Vierge Marie dans « toute la joie de l'enfantement. Il l'écrivit sur les mêmes mesures « et sur les mêmes rimes ; tellement qu'on pourrait douter un mo- « ment lequel fut le premier, du chant de douleur ou du chant « d'allégresse. Cependant la postérité a fait un choix entre ces « deux perles semblables[2]. »

Antoine se montra digne de ses frères, en défendant avec un amour jaloux les priviléges de la Vierge. A son époque la doctrine de l'Assomption de la Vierge en corps et en âme, n'était pas encore incontestable. Saint Bernard la donnait, dans le siècle précédent, comme une croyance reçue : les monuments historiques ne manquaient pas pour établir que l'antiquité l'avait en honneur[3]. Malgré ces preuves, l'opinion contraire avait des partisans qui n'étaient pas inquiétés. Mais Antoine, bien inspiré par sa foi, devinait l'esprit de l'Église, même quand l'Église ne parlait pas. Il partait de ce principe, que Jean Duns Scot invoquera plus tard pour démontrer l'Immaculée Conception, à savoir qu'il faut admettre pour

[1] Alzoc : Histoire universelle de l'Eglise, vol. II, pag. 599.
[2] Ozanam : Les Poètes Franciscains, chap. V.
[3] Saint Bernard : Lettre aux chanoines de Lyon.

Le Pape Léon IV avait institué au IXe siècle l'octave de l'Assomption de la Sainte Vierge. (Fleury : Histoire ecclésiastique : tom. X, pag. 598.)

La fresque découverte de nos jours dans la crypte de l'église Saint-Clément, par le chevalier Rossi, confirme la tradition chrétienne. La Sainte Vierge y est représentée au-dessus de la tête des Apôtres, sortant de son sépulcre, les bras étendus dans l'attitude des Orantes : le Pape Léon IV est un des personnages de la scène. (Darras : Histoire générale de l'Eglise, tom. XIX, pag. 477.)

Quoiqu'il en soit, au commencement du XIIIe siècle le sentiment populaire s'était depuis longtemps prononcé en faveur de cette doctrine. *La Légende Dorée* de Jacques de Voragine, l'établit suffisamment. On peut voir encore trois sermons du même auteur sur l'Assomption de la Sainte Vierge (Mariale aureum.)

la Vierge Marie les plus beaux dons qu'une créature puisse recevoir de Dieu, quand l'Ecriture ou l'autorité des SS. Pères n'y contredisent pas. De là il concluait en faveur de l'Assomption de la Vierge dans le Ciel en corps et en âme. Il était de l'avis de son Ordre[1]. Cependant au couvent de Toulouse, on lisait au chœur le Martyrologe d'Usuard qui, en annonçant la fête de la mort de la Mère de Dieu, ajoute par rapport au jugement de l'Église sur son Assomption, les paroles suivantes : « L'Église, dans sa sage réserve, « préfère une pieuse ignorance à l'enseignement d'une croyance « vaine et apocryphe[2]. » Antoine ne pouvait pas se résoudre à lire cette leçon qui blessait les convictions et les délicatesses de son âme. Pour échapper à cette épreuve, il se décida à s'absenter du chœur[3]. Mais ce moyen avait l'inconvénient de le faire pécher contre la règle. Tandis qu'il se débattait dans ces perplexités, il eut une vision qui le consola. La Vierge lui apparut pour rassurer sa conscience, et lui révéler qu'après être restée trois jours dans le tombeau, à l'abri de la corruption, elle était montée au ciel, vivante et entière, portée sur les ailes des anges; et que depuis ce jour bienheureux, elle était assise dans la gloire, à la droite de Jésus son fils[4]. Antoine fut inondé de délices, en contemplant la clarté éblouissante qui enveloppait la Vierge Marie, et en entendant sa voix, plus douce à son oreille que le concert le plus mélodieux. Il sentit son cœur se creuser, comme pour faire place à un amour qui n'était pas nouveau, mais qui se dilatait. Ce n'était pas la première fois que des révélations venaient au secours de la doc-

1 Saint François faisait chaque année un jeûne qu'il commençait le lendemain de la fête de Saint Pierre et de Saint Paul, et qu'il prolongeait jusqu'à l'Assomption. (Chalippe : Histoire de Saint François vol. II, pag. 227.)

2 Plus eligat sobrietas Ecclesiæ nescire, quam aliquid frivolum aut apocryphum inde tenere. (Baronius : Annotations au Martyrologe Romain. 15 août.)

3 Les Bollandistes disent qu'Antoine quitta le chœur, pour se dispenser de lire la leçon de Saint Jérôme, touchant l'Assomption de la Vierge. (Vita anonyma : cap. III, Annotata (i). La première circonstance du fait est peu importante ; pour la seconde, Baronius déclare apocryphe l'écrit qui porte le nom de Saint Jérôme. (Loco citato.)

4 Azevedo : Vita S. Antonii, lib. I, cap. XII.

trine en voie de développement. Fortifié par la visite de la Vierge, Antoine proclamera partout ses grandeurs. Comme les chevaliers errants qui se souvenaient de leur dame, pour demeurer fermes au milieu des périls ; il bravera toutes les fatigues de l'apostolat, en chantant quelquefois le long des chemins les louanges de la Dame de ses pensées.

CHAPITRE X

Antoine est nommé gardien au couvent du Puy-en-Velay. — Sagesse de son gouvernement. — Ses succès auprès des populations. — Son esprit prophétique. — Il fonde le couvent de Brive en Limousin. — Il continue son apostolat dans le Velay. — Il accomplit de nombreux miracles. — Il va combattre les Albigeois dans le Berry. — Concile de Bourges. — Simon de Souliac, archevêque de cette ville. — Antoine lui adresse des reproches en public. — Il prêche en plein air, à une procession solennelle. — Il y opère un nouveau miracle.

Hic homo multa signa facit.
Joan. xi, 47.

Orci fugavit agmina
Infanda, et ægris artubus
Salubre robur indidit;
Pacemque in orbem retulit.

(Hymne à Saint Antoine de Padoue. Wadding : Annales Minorum, t. II.)

S. Antoni prophetis compar.
(Antiques litanies de Saint Antoine.)

Au mois de septembre de l'année 1225, Antoine quittait Toulouse, pour se rendre au couvent du Puy-en-Velay, dont il avait été nommé gardien. C'est ainsi qu'il marchait à grandes étapes, à travers la chrétienté : partout où il s'arrêtait, il faisait beaucoup en peu de temps. Il traçait les lignes principales de l'œuvre apostolique, assez profondément pour qu'elles ne s'effaçassent pas derrière lui; et il laissait à ses frères le soin d'achever. Véritable gé-

ant de zèle, il bondissait dans sa rapide carrière, pour atteindre toutes les extrémités du mal qu'il combattait.

Il était appelé pour la première fois à gouverner une maison de l'Ordre. Ici encore il fut l'homme de la Providence; car il venait guérir de grands maux : il apportait dans sa nouvelle mission des qualités maîtresses. Au milieu des magnifiques développements de l'Ordre des Frères Mineurs, il y avait place pour les misères humaines. Saint François assista à des abus auxquels il ne put pas porter remède : ce fut là une des causes qui le déterminèrent à déposer les pouvoirs de ministre général. Plus d'une fois il laissa échapper sa douleur devant ses religieux, avec une éloquence pathétique; comme on peut s'en convaincre en lisant une des conférences que l'histoire nous a conservées[1]. La plus cruelle amertume lui vint d'un certain nombre de ministres provinciaux et de gardiens « qui « se relachaient en matière de pauvreté; qui s'arrogeaient la do- « mination des provinces comme un bien héréditaire, et préten- « daient s'y perpétuer ; en sorte qu'on ne pouvait les réduire à la « condition d'inférieurs, sans les chagriner beaucoup, et sans leur « donner lieu de causer du trouble[2]. » Ces désordres fournirent à Saint François l'occasion d'exposer ce qu'il voulait des ministres provinciaux, et de tous ceux qui partageaient leur charge : « Je « voudrais, mes frères, que les ministres provinciaux fussent affa- « bles envers leurs inférieurs, et qu'ils leur témoignassent tant de « bienveillance, que les coupables eux-mêmes ne craignissent pas de « leur confier leurs fautes. Je voudrais qu'ils fussent modérés dans « le commandement, et miséricordieux devant les faiblesses de la « nature ; qu'ils supportassent avec patience les mauvais religieux, « plutôt que de les blesser par leurs réprimandes; qu'ils fussent « les ennemis du péché, et les médecins des pécheurs : je voudrais « enfin que leur vie fut pour les autres un parfait spectacle de ré- « gularité[3]. »

Dans cette situation, Antoine joua un rôle de réformateur, à

1 Opuscula B. Francisci, tom. III, collat. xxv.
2 Chalippe : Vie de Saint François, tom. II, pag. 356.
3 Opuscula B. Francisci, tom. III, collat. xxv.

peine indiqué en quelques lignes par Surius et par l'Ecrivain anonyme ; mais qui suffisent pour en faire saisir la portée. La décadence de l'Ordre des Mineurs est établie en ces termes par l'Ecrivain anonyme : « Le Bienheureux illustra plusieurs couvents considéra-« bles de son Ordre, par ses leçons, par ses disputes théologiques « et par ses exhortations. En cela il était animé du zèle de la foi « chrétienne, et de l'amour des âmes qu'il était jaloux d'amener à « la loi du Christ. En même temps il voulait affermir ses frères « dans l'esprit de leur vocation ; et il s'efforçait de réformer son « Institut qui était tombé à cette époque dans un grand discrédit, « causé par le mauvais gouvernement des supérieurs[1]. » D'après Surius, Antoine réalisa au couvent du Puy, le gardien selon le cœur de Saint François. Dans son administration il se distingua, « par « une très-grande douceur, » qui s'étendait à tous ses frères indistinctement, et qui lui valut la confiance générale. Il n'y apporta pas « une prudence moindre. » Il gardait un juste milieu entre la sévérité rigible, et la complaisance molle. Ennemi du relâchement, il défendait la règle avec vigueur contre les tièdes, toujours nombreux, et contre les dogmatiseurs épris de leur sagesse. Il savait corriger et guérir. « Il ne cessait d'exhorter ses frères à l'amour « de la discipline et à la pratique des vertus évangéliques. » Mais son principal instrument de succès « fut l'exemple qu'il sut toujours donner à ses inférieurs. » Dieu bénit la rude entreprise du saint homme ; « il vit la piété refleurir dans sa communauté ; et la vie « simple et mortifiée remise en honneur comme aux jours anti-« ques[2]. » Antoine était de la race de ces hommes que Dieu jette dans les fondements de ses œuvres quand il veut qu'elles durent. « La maison bâtie par Antoine, et soutenue par le Seigneur, subsis-

[1] Multa vero insignia Ordinis sui monasteria, prælegendo, disputando, concionando illustravit et ornavit ; idque tum zelo fidei et fervore Christo animas adducendi, tum studio fratres instituendi, tum quoque desiderio cohonestandi Institutum sive Ordinem suum, qui per id tempus, propter imperitiam apud plerosque in contemptu erat. (Vita anonyma. cap. IX.)

[2] Factus tunc guardianus Podiensis sive Aniciensis in Gallia, summa humanitate et prudentia fratres rexit ; et proximos continua predicatione miroque exemplo ad frugalem vitam reduxit. (Surius. Apud Bolland. 13 iunii.)

« tera : elle ne pourra être ébranlée ni par les vagues de la mer, « ni par le débordement des fleuves[1]. »

La ville du Puy et le pays d'alentour connurent bientôt l'apôtre dont la renommée était arrivée jusque là. Par sa situation géographique, le Velay n'avait pas pu échapper à l'invasion de l'hérésie manichéenne. Les Vaudois étaient sortis de Lyon. Pierre de Bruys et Henri son disciple avaient agité le Dauphiné. Les Albigeois s'étaient répandus dans la Provence et dans le Languedoc. Le Velay devait inévitablement se ressentir d'un pareil voisinage. Ses gorges profondes et ses montagnes sauvages étaient pour lui des lignes naturelles de défense. Mais quand les novateurs, battus par les croisés, furent contraints de quitter les plaines de la Méditerranée, ils se retranchèrent dans la région accidentée, où ils trouvèrent des forteresses inexpugnables. Ainsi les populations qui étaient loin du théâtre de la guerre, virent à leur tour leur foi menacée. Antoine découvrit bien vite les ravages de l'erreur : le mal n'était pas aussi grand qu'en Languedoc; mais il était déjà considérable. « La préoccupation principale de l'homme de Dieu, « et son effort le plus persévérant, consista à poursuivre la perni- « cieuse espèce des renards qui dévastent la vigne du Seigneur ; je « veux dire les hérétiques, hommes pestilentiels, et leurs fausses « doctrines. Il employait toute son énergie à les combattre, jus- « qu'à ce qu'il les eut détruits à fond, et qu'il les eut extirpés radi- « calement[2]. » Il dénonça leurs ruses aux âmes naïves qui s'étaient

[1] Domus ab Antonio
Supra petram Dominum
Posita perstabit,
Quem maris elatio
Fluctus seu vox fluminum
Ultra non turbabit.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle, Antienne de Laudes.)

[2] Fuit autem viri Dei id præcipuum semper studium, et conatus perpetuus ut perniciosissimas vulpeculas quæ demoliuntur vineam Domini sabaoth nempe hereticos pestilentes, et falsas doctrinas eorum, pro viribus oppugnaret, funditus destrueret, et radicitus extirparet. (Vita anonyma, cap. XIV.)

laissé surprendre ; et il sauva de leurs embûches celles qui avaient résisté jusque-là. A ses accents, la vraie religion se réveilla dans le cœur des bons montagnards qui accouraient en foule pour entendre sa prédication.

Parmi les faits les plus célèbres qui marquèrent l'apostolat d'Antoine dans le Velay, on cite le changement miraculeux qui s'opéra chez un personnage assez considérable, et qui révéla l'esprit prophétique dont Dieu favorisait son serviteur.

Il y avait au Puy un notaire qui menait une vie déréglée, au scandale de toute la cité. Or, chaque fois qu'il passait devant Antoine, celui-ci se découvrait respectueusement et se mettait à genoux à ses pieds. Le notaire prit ces procédés pour une moquerie : il s'irritait intérieurement de tels outrages, et il évitait avec soin celui qui les lui prodiguait. Malgré ses précautions, Dieu permit qu'il se trouvât encore une fois en face de son prétendu insulteur qui, en l'apercevant, se prosterna selon son habitude. Le notaire obéissant toujours à son idée fixe, s'emporta dans un accès de colère ; et s'adressant à Antoine, il lui dit : Que me voulez-vous ? Et que signifie le ridicule cérémonial que vous suivez à mon égard? Si je ne craignais pas les jugements de Dieu à l'instant je vous transpercerais de mon épée. — Antoine lui répondit avec tranquillité : J'ai toute ma vie souhaité de mourir martyr pour l'amour de notre-Seigneur Jésus-Christ. Mes désirs n'ont pas été exaucés ; mais il m'a été révélé que vous rendriez témoignage à notre sainte religion, et que vous scelleriez ses enseignements de votre sang. Quand donc l'heure de votre mort sera venue, je vous prie de vous souvenir de celui qui vous l'annonce aujourd'hui. — En entendant ces paroles, le notaire se mit à rire par incrédulité, et il continua son chemin. Or, peu de temps après, l'évêque du Puy résolut de s'embarquer pour Jérusalem, afin d'honorer les saints lieux, et de prêcher la foi aux Sarrasins. Le notaire ayant appris la détermination de l'évêque, se sentit tout à coup changé en un homme nouveau ; et après avoir vendu tous ses biens et en avoir distribué le prix aux pauvres, il se mit à la suite de son pasteur. C'était le temps ou les chrétiens faisaient de lointains pèlerinages, pour expier leurs péchés, autant que pour satisfaire leur

dévotion envers le tombeau de Jésus-Christ. Arrivé en Orient, le notaire se montra enflammé d'un zèle tout apostolique. Il ne craignit pas de prêcher publiquement que Jésus-Christ était le vrai Dieu, et que Mahomet n'était qu'un imposteur et un fils de satan. Devant ces provocations, les infidèles exaspérés le saisirent; et pendant trois jours ils lui firent subir les plus cruelles tortures. Au moment d'expirer, il se souvint de l'apôtre franciscain, et déclara à ses bourreaux qu'il lui avait prédit sa fin plusieurs années auparavant[1].

Un autre jour, une dame de qualité, étant sur le point de devenir mère, vint se recommander aux prières d'Antoine, qui lui promit de se souvenir d'elle dans le saint sacrifice. Cette dame se présenta de nouveau bientôt après, et lui fit la même demande. Alors l'homme de Dieu se tourna vers elle, et il lui dit: Ayez bon espoir, et réjouissez-vous ; car le Seigneur vous donnera un fils qui sera grand dans son Eglise ; il deviendra Frère Mineur, et il mourra martyr. Mais auparavant il procurera cette gloire à bien d'autres, en les exhortant par ses paroles à demeurer fermes dans la foi de Jésus-Christ. En effet, cette dame mit au monde un fils, qui fut appelé Philippe : son histoire trouve sa place naturelle dans celle d'Antoine, à cause de l'éclat qu'elle projette sur lui.

Philippe entra dans l'Ordre des Frères Mineurs ; et après avoir fait de rapides progrès dans la perfection, il se sentit inspiré de Dieu, et il traversa la mer, pour aller travailler à la conversion des infidèles. Le camp retranché que les croisés occupaient du côté d'Azoto en Palestine, ayant été livré par trahison aux Sarrasins, tous les chrétiens, au nombre de près de deux mille, tombèrent entre les mains des barbares, et furent tous condamnés à mort. Le Frère Philippe qui était parmi les prisonniers, obtint d'être décapité le dernier, afin de fortifier ses compagnons, et de les gagner tous à Jésus-Christ. Animés par ses paroles, ils furent interrogés pour savoir s'ils voulaient renier leur foi afin d'échapper à la mort ; ou s'ils préféraient garder leur religion et subir les supplices. Ils

[1] Wadding : Annales Minorum — Vita anonyma, cap. IX.

répondirent à l'unanimité qu'ils voulaient rester dans la voie que le Frère Philippe leur montrait. Alors celui-ci les félicita, et il leur adressa une exhortation énergique, bien capable de leur donner du courage. Il leur dit : Frères bien-aimés, demeurez fermes dans la foi ; car cette nuit le Seigneur m'a révélé qu'en subissant le martyre, j'entrerai dans la gloire du Paradis, à la tête de mille triomphateurs. Il continua à les animer de la sorte ; il entendit leur confession ; après quoi tous s'écrièrent qu'ils étaient décidés à souffrir la mort pour la foi de Jésus-Christ. Tandis que ces hommes admirables étaient décapités en rendant témoignage à l'Evangile, le Frère Philippe continuait à prêcher afin de les aider dans leur sacrifice. Alors le Soudan irrité ordonna qu'on lui coupat toutes les phalanges des doigts. Comme il allait toujours, il fut écorché vif jusqu'au milieu du corps. Il ne s'arrêta pas encore : alors on lui coupa la langue .Mais parce qu'il était enflammé d'un zèle extraordinaire, cela ne l'empêcha pas de parler, jusqu'à ce que le glaive du bourreau eut achevé son œuvre. Alors Philippe se présenta après tous les autres : il releva son capuce avec beaucoup de dévotion ; et sa tête roula par terre. C'est ainsi qu'il remporta la palme du martyre, L'Auteur de cette relation ajoute : « Ceci est la preuve « de la clarté divine dont le bienheureux Antoine était illuminé, « puisque l'évènement vérifia si exactement sa prophétie[1]. »

Les faits que je viens de raconter produisirent une impression profonde dans tout le pays d'alentour. La tradition en a gardé fidèlement le souvenir. On en trouve l'écho dans une hymne de l'antique liturgie qui adresse à notre Saint cette félicitation : « O An- « toine, réjouissez-vous d'avoir possédé, à un si haut degré, le don « de prophétie ! Vous prédisiez l'avenir avec assurance, parce que « vous étiez rempli des rayons de l'Esprit Divin[2]. »

[1] Ex quibus liquido claret quanta certitudine viguit jam completa B. Antonii prophetia. (Liber miraculornm. Apud Bolland.)

[2] Gaude quod prophetizandi
Dona plene possedisti
Et futura prædixisti
Dono Spiritus prægrandi.

(Chavin de Malan : Histoire de Saint François — Monuments historiques.)

Vers la même époque, un habitant de Brive, en Limousin, résolut de bâtir à quelques pas de la ville, un couvent qu'il destinait aux Frères Mineurs. Il choisit un vallon séparé du bassin de la Corrèze par une faible ondulation du sol, qui semblait destinée à lui servir de clôture. L'horizon, borné de tout côté par des collines, ajoutait encore à sa solitude ; tandis que les forêts de chênes et de chataigners qui, au treizième siècle, couvraient la France, lui donnaient un aspect sauvage et religieux. Le site n'était peut-être pas heureux pour la perspective ; mais il prêtait singulièrement à la méditation, en favorisant le recueillement. Le Saint-Esprit qui pousse les grandes natures vers le désert, avait réservé à Antoine un lieu de délices dans ce coin de terre qui n'avait pas de nom dans la langue des hommes ; mais sur lequel le Ciel allait mettre ses complaisances et verser ses faveurs. Quand le pieux habitant de Brive eut achevé l'édifice matériel, entrepris sur des proportions modestes, comme il convenait pour les enfants du Pauvre d'Assise ; Antoine vient y habiter quelques mois [1], et il y bâtit l'édifice spirituel, construit avec des pierres vivantes et taillées sur le modèle de Jésus-Christ. Il était un de ces semeurs puissants, dont la main est pleine de germes, et qui passent en enrichissant les sillons de l'humanité. Non content de répandre des idées, il laissait derrière lui des institutions. Ce couvent de Frères Mineurs qu'il organisa au fond du Limousin, fut une source de vie pour toute la contrée.

L'homme de Dieu prit sa part du bienfait qu'il procurait aux autres. « Il se construisit, dit Wadding, une cellule dans une grotte « écartée du couvent ; il creusa dans le roc vif un petit réservoir « pour recevoir les eaux qui coulaient le long de la paroi qui for- « mait un des côtés de la grotte. Là, il se condamna à d'effrayantes « austérités ; il menait la vie erémitique ; et il goûtait les délices de « la contemplation [2]. » Il s'abîmait dans l'extase du saint amour.

[1] Cum vero Sanctus venisset Birnam, Lemovicensis diœcesis ; ibi primo locum Fratrum Minorum accepit. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] In quadam crypta a loco remota, cellam sibi construens, et in lapide fonem excavans qui defluentes e rupe recipit stillas ; ibi in magna austeritate vitæ, solitarius contemplationi vacabat. (Ibidem.)

Les nuits étaient trop courtes à son gré; le soleil en se levant semblait l'importuner : comme si ses rayons lui ravissaient les rayons du Soleil de justice. C'est ainsi que le couvent de Brive fut pour lui une étape sur le rude chemin de l'apostolat. Après avoir rafraîchi son âme, et retrempé ses forces, il prit de nouveau le bâton de pèlerin pour courir après les brebis égarées du troupeau du Christ beni. Le temps a emporté l'œuvre d'Antoine. Du couvent des Frères Mineurs, il ne reste que la place désolée. Les vieux lierres qui enlacent ses ruines, sont chargés par la Providence de l'indiquer au voyageur. Cependant le temps n'a pas tout détruit. La grotte sacrée est toujours là: elle répète les gémissements de l'apôtre franciscain. La source coule encore, comme pour rappeler les larmes et les prières qu'il y versa. Si la nature est restée fidèle à sa mémoire, les hommes ne l'ont pas tout à fait oubliée. Encore maintenant ces lieux s'appellent Saint Antoine. Les noms sont plus forts que la haine de l'impiété; ils survivent aux ravages qu'elle a commis: ils sont comme la protestation des peuples contre les crimes des époques affolées[1].

Après avoir pris possession du couvent de Brive, au nom de son Ordre, et y avoir installé ses frères, Antoine se dirigea de nouveau vers le théâtre de son apostolat. Les signes et les prodiges qui l'avaient accompagné jusque-là, continuèrent à éclater autour de lui. Il se mesurait avec toutes les puissances ennemies; et il remportait sur elles des victoires journalières. A mesure qu'on avance dans sa vie, les annales sont comme encombrées par les phénomènes surnaturels qu'il accomplit de tout côté: au milieu d'une pareille abondance, nous sommes obligés de choisir.

« Un certain jour de grande fête, le Saint homme prêchait. Une « dame de noble extraction l'écoutait et semblait boire ses paroles. « Ce que voyant, l'impur satan voulut lui ravir le fruit d'une si « excellente instruction. En conséquence il se transforma en cour-« rier; et se dirigeant vers cette dame avec des lettres à la main, « il lui annonça que son fils, après avoir été fait prisonnier de

[1] Les PP. Franciscains ont racheté le couvent de Brive.

« guerre, avait été mis à mort par l'ennemi. Alors l'homme de Dieu « découvrit par révélation les ruses de l'esprit malin. Quoiqu'il « n'eut pas aperçu le fantôme qui s'était glissé dans l'auditoire ; « il s'adressa à la malheureuse mère du haut de la chaire ; et en « présence de toute l'assemblée, il lui dit : Ne craignez pas, ma « sœur ; votre fils vit encore, et il jouit d'une bonne santé : ce cour- « rier, c'est le diable. A ces mots le prétendu courrier s'évanouit « comme une fumée légère [1]. »

Les maux les plus cruels ne résistaient pas plus que les démons à la puissance d'Antoine. « Un jour, tandis qu'il était occupé à don- « ner une instruction au peuple, un fou qui était dans l'auditoire, « se leva et troubla tout le monde. L'homme de Dieu le pria avec « douceur de se taire : le fou lui répondit qu'il ne lui obéirait que « lorsque il lui aurait donné sa corde. Aussitôt il dénoua le cordon « qu'il portait autour des reins, et il le lui donna. Le pauvre fou « le saisit avec empressement : il se mit à le presser sur son cœur « et à le couvrir de baisers : mais il recouvra subitement l'usage de « sa raison. Alors il se prosterna aux pieds de l'homme de Dieu, « au milieu de l'admiration générale ; rendant grâces à cause de « la guérison miraculeuse qu'il venait d'obtenir ; et invitant l'as- « semblée à glorifier le Seigneur, qui se servait de son apôtre pour « de si grandes choses [2]. » Les parfums versés sur la tête d'Aaron, se répandaient sur sa poitrine, et venaient imprégner la bordure de son vêtement. La vertu de Dieu habitait dans l'âme d'Antoine ; elle se répandait jusque dans les plis de sa robe de bure. Ce n'est pas impunément qu'on s'approchait de lui : ceux qui le touchaient étaient guéris.

[1] Nihil timeas, domina ; filius tuus et vivit et recte valet. Cursor autem iste, diabolus est, Ad quas voces, instar fumi ille egregius cursor evanuit. (Vita anonyma. Cap. XIX.)

[2] Monitus autem per Sanctum dulciter ut taceret, respondit quod non faceret, donec sibi traderet cordam suam. Sanctus vero solvens funiculum, dedit illi. Quem stultus amplexans et deosculans, sensum recuperavit et usum rationis. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

Saint Bonaventure rapporte plusieurs miracles opérés par la corde de Saint François. (Légende de Saint François, chap. XII.)

« Dans le même pays de France, il y avait, dit l'Auteur anonyme, une « femme qui désirait ardemment suivre l'homme de Dieu, tandis qu'il « sortait de la ville, pour aller prêcher dans le voisinage. Mais son « mari, qui était mal disposé, s'y opposa. Cette défense la molesta « beaucoup ; et pour se consoler de ne pouvoir pas assister à la « prédication, elle monta sur la terrasse de sa maison. Là se met- « tant à la fenêtre, elle tourna ses regards vers l'endroit ou le ser- « mon devait se faire, afin de donner à son cœur un commence- « ment de satisfaction. Alors il arriva un fait merveilleux. Quoi- « que le théâtre de la prédication fut à une distance de deux milles, « elle entendit très-distinctement la voix d'Antoine. Ses accents « étaient si suaves ; elle goûtait en les écoutant une délectation si « céleste, qu'elle resta trop longtemps à la fenêtre. Son mari s'im- « patienta, et lui adressa de durs reproches ; mais elle répondit sans « se troubler qu'elle écoutait le sermon du Père Antoine. A ces « mots, le mari éclata de rire et dit que sa femme était folle. Celle- « ci soutint sa thèse, et affirma qu'elle entendait réellement la « voix de l'homme de Dieu. Le mari voulant s'en convaincre, « monta et se mit à la fenêtre. Les mérites de sa fidèle compagne « lui valurent d'entendre très-distinctement le prédicateur. A par- « tir de ce jour, on vit les deux époux assister à tous les sermons du « Père Antoine[1]. »

Par tous ces prodiges, Antoine portait au Manichéisme albigeois des coups mortels. Selon le langage de sa liturgie « Il brisait les « dents de l'hérésie qui dilatait sa gueule teinte de sang, cherchant « à déchirer l'épouse du Christ[2]. » Pouvait-il mieux faire, à cette époque couverte des ténèbres de l'ignorance, au milieu des pauvres habitants des montagnes, étrangers aux éléments de la science hu

1 Vita anonyma. cap. XVII.

2 Conterit miraculis
Peccatorum dentes
Sponsam Christi patulis
Rictibus mordentes.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne du 1er nocturne.)

maine, et accoutumés à marcher aux clartés de leur foi traditionnelle? Le Gnosticisme était un système difficile à saisir : il y avait danger à l'exposer, même pour le réfuter. D'ailleurs cette besogne se faisait dans les écoles, avec un plein succès. Antoine suivait le conseil de l'Apôtre qui, en parlant de la même erreur, *défendait à ses disciples de s'occuper de fables impures, et de généalogies interminables, questions oiseuses, et plus propres à engendrer des disputes, qu'à produire l'édification*[1]. Aussi ce dispensateur fidèle et prudent se contentait de prêcher les vérités du salut, pour affermir les convictions chancelantes de quelques-uns. Quand il rencontrait des oppositions obstinées, le miracle était sa dernière ressource : Si on ne le lui demandait pas, il le demandait lui-même à Dieu. Les foules entraînées, mais sincères jusque dans leur erreur, se rendaient ordinairement devant cet argument sans réplique[2]. Il employait encore une autre méthode qui lui réussissait assez souvent. Pour mieux convaincre les esprits, il commençait par remuer les cœurs. La vérité religieuse prend volontiers cette route, plus courte et plus sûre que celle de la discussion. Antoine était un convertisseur. Dans sa main, le miracle n'était pas un tour de force spéculatif, bon tout au plus à tenir en échec les coryphées du Manichéisme. Il s'en servait, comme Moïse se servait de son bâton, pour fendre les rochers et en faire jaillir les larmes de la pénitence. Un peuple qui pleure est à Dieu.

Antoine ensevelissait ses victoires dans le silence de l'humilité : mais l'histoire devait lui ravir ses secrets. A mesure qu'il s'éloignait des lieux qu'il avait évangélisés, il en sortait des voix révélatrices. Les unes disaient : « Jésus, véritable soleil des intelligences,

[1] I Tim. I, 4.

[2] Loquens magnis, parvulis
Veritatis jaculis
Æque feriebat
Potior miraculis
Virtus hæc in oculis
Omnium clarebat.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Répons du 2e nocturne.)

« levez-vous sur nos têtes, comme une brillante aurore ; vous qui « avez resplendi dans les ombres épaisses des siècles barbares, à « travers les miracles qu'Antoine votre serviteur semait sur son « chemin [1]. » D'autres s'écriaient : « Antoine réjouissez-vous, car « le don des miracles dont le Ciel vous avait orné, vous a enveloppé « de gloire. Les cœurs que vous avez convertis restent autour de « votre mémoire comme une nuée de témoins qui vous accompa- « gnent dans la postérité [2]. » Ces voix, en s'unissant, mêlèrent leurs allégresses et leur reconnaissance. Ainsi se forma le cantique des âmes, qui a retenti dans les âges chrétiens, et que nous répétons encore aujourd'hui.

Antoine quitta bientôt après le Velay. Vers la fin de l'année 1225, il fut envoyé à Bourges où l'hérésie manichéenne avait gagné beaucoup de terrain. Il la combattit de front, avec son zèle ordinaire, et avec des avantages dont les annales du temps font mention [3]. Le jour de la Saint André, on tint dans cette ville un concile que diverses circonstances ont rendu célèbre, et dans lequel Antoine joua un rôle qui mérite d'être rapporté. Le concile fut présidé par le Cardinal Saint Ange, légat du Pape. On y appela le roi de France, les évêques, les abbés et les chapitres de tout le royaume. On y compta six archevêques, les évêques suffragants de neuf provinces, au nombre de cent environ ; avec les abbés, les prieurs et les députés des chapitres prêts à entendre les ordres du

[1] Jesu, lux vera mentium
Nos illustra diluculo
Tot signis per Antonium
Opaco fulgens sæculo.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle. Hymne de Laudes.)

[2] Gaude quod miraculorum
Fulges virtute præcelsa ;
Hoc testantur perversorum
Corda olim per te conversa.

(Chavin de Malan : Histoire de Saint François d'Assise. — Monuments historiques.)

[3] Azzoguidi, note 34.

Saint-Siége. Raymond comte de Toulouse, et Amaury de Montfort se présentèrent, afin d'obtenir des prélats un jugement qui mit fin à leurs contestations[1]. Malgré le rang considérable des personnages qui composaient le concile, et la gravité des intérêts qu'on y agita, Antoine s'éleva plus haut que tout le monde, par le courage apostolique qu'il déploya en cette rencontre, et l'effet merveilleux qu'il produisit.

En ce temps-là le diocèse de Bourges était gouverné par un archevêque qui s'appelait Simon de Souliac. Ce prélat ressemblait à bien d'autres qui, loin de servir l'Église dans la position difficile où elle se trouvait, affaiblissaient la défense en s'exposant au mépris des hérétiques. Dans la première moitié du douzième siècle. Saint Bernard avait adressé de sévères avertissements aux évêques, aux abbés et aux clercs, tombés dans un profond relâchement. Il avait fait monter le cri de sa douleur jusqu'au trône de Pierre. L'éloquence toute seule ne lui aurait pas donné le droit d'aller si loin ni si haut. Sa sainteté fut son bouclier : mais elle ne le sauva pas de la haine de tous ceux qu'il censurait. Cependant il fit rougir les désordres les plus honteux, et il commença une réforme qui se continua après sa mort. Ce travail de régénération n'était pas fini, quand Antoine vint prêcher en France. La lettre de l'abbé de Clairvaux à Henry, archevêque de Sens, était encore une peinture exacte des maux qui déshonoraient un certain nombre d'églises en Occident. La simonie, l'ambition, le luxe et l'avarice n'y étaient pas rares : la discipline se ressentait de pareilles influences. Des évêques et des abbés se distinguaient par la recherche des habillements, par le faste des équipages, et par la splendeur des édifices, plus que par la régularité des mœurs, par la constante application aux exercices de la vie spirituelle, et par leurs bonnes œuvres. Des prêtres étaient plus occupés de leur mise que des devoirs de leur profession. Ils méritaient d'être comparés à des femmes qui empruntent des ornements pour plaire aux hommes. L'esprit séculier était encore à la mode. On entendait dans les cloîtres des

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XVI, pag. 596.

meutes de chiens qui aboyaient, et des chevaux qui hennissaient[1].

Simon de Souliac réprésentait les traditions de l'âge précédent : il était resté mondain en pleine réforme. Antoine arrivait à Bourges quand le concile s'ouvrit; il ne connaissait pas le prélat; le bruit de l'opinion n'avait pas encore porté à ses oreilles les scandales de sa vie. Mais il apprit par révélation divine qu'il manquait aux obligations de sa charge, qu'il chancelait dans la foi, et qu'il commençait à se laisser gagner par les novateurs. Il se sentit enflammé d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, et l'honneur de son Eglise : l'occasion de le manifester lui fut fournie, quandi l reçut la mission de prononcer le discours d'ouverture du concile. Il aurait pu s'écrier avec Saint Bernard : « Quelle indignation je vais « exciter ! Un simple religieux oser juger l'épiscopat ? » Mais il ajoutait avec le même Père : « Eh ! plut au ciel que je fusse sans « yeux pour ne pas voir ce qu'on défend à ma bouche de censu- « rer ! Mais pour n'être qu'une petite brebis, verrai-je sans effroi « les loups dévorants fondre sur le pasteur du troupeau ? Quand je « fermerais la bouche, empêcherai-je l'Eglise tout entière de re- « tentir du cri d'alarme ? Je serais sans voix : n'y en aura-t-il plus « au fond des consciences[2] ? » Antoine était une âme magnanime sur laquelle le respect humain n'avait pas de prise. « Il s'aban- « donna au mouvement de son zèle ; et dirigeant sa voix vers l'ar- « chevêque, il lui dit : Homme mitré, c'est à vous que je m'adresse. « Alors il se mit à attaquer certains vices secrets qui tourmentaient « la conscience du prélat et déshonoraient sa vie. Il fut si ardent « dans ses invectives ; il cita des passages de l'Ecriture si clairs et « si démonstratifs, que le prélat sentit la componction se réveiller « dans son âme. Il versa d'abondantes larmes ; et il témoigna une « piété à laquelle on n'était plus accoutumé depuis longtemps. « Quand le concile fut fini, il prit Antoine à part, et lui découvrit « avec une grande humilité les plaies de sa conscience. Dès lors il

[1] Lettre de Saint Bernard à Henry archevêque de Sens.
[2] Ibidem.

« fut plus fidèle à Dieu, et plus dévoué aux Frères Mineurs : il s'a-« donna aux exercices spirituels avec une régularité singulière[1]. »

Tel était le rôle du moine au moyen-âge. Ceux qui en seraient surpris, ont une fausse idée de l'autorité; ils oublient qu'il y a ici-bas deux hiérarchies : celle du rang et celle de la sainteté. Dieu les créa toutes les deux; et il voulut que la sainteté fut le moniteur de la puissance. Dans l'Ancien Testament, les prophètes avertissent les rois d'Israël et de Juda dont ils sont les sujets. Dans les siècles chrétiens, les anges du désert portent au pied des trônes de courageuses remontrances; au besoin, ils les déposent sur les degrès du sanctuaire ou siégent les pontifes. Ainsi ils sauvent les peuples et les églises, en apaisant les protestations des victimes, et en arrêtant les desseins de leur colère qui les conseille toujours mal. S'il y a des époques où ces interventions de la sainteté cessent, ce n'est pas un motif pour leur refuser l'admiration qu'elles méritent. Louer chez autrui ce qu'on ne sait plus faire soi-même, c'est la marque des grands cœurs.

La belle conduite d'Antoine au concile développa singulièrement sa réputation et son influence. Bientôt le concours du peuple fut si considérable autour de sa chaire, qu'il n'y eut pas dans la ville une église, ou même une place, capable de contenir les auditoires. Il fallut songer à prêcher en plein air. Un jour donc, l'évêque et le chapitre organisèrent une immense procession, qui se dirigea vers un enclos voisin de la ville. C'était pendant l'été, et le temps était magnifique. Antoine monta sur un tertre élevé, pour mieux se faire entendre. « Or tandis qu'il prêchait avec une éloquence « extraordinaire, et que ses paroles plus douces que le miel exci-« taient vivement l'attention du peuple suspendu à ses lèvres; le « ciel se chargea de nuages, d'où sortaient de sinistres éclairs; le « tonnerre gronda, et une pluie abondante commença à tomber. « Le peuple épouvanté par l'orage, s'ébranla aussitôt; et cédant à « la peur, il allait se retirer. Mais l'homme de Dieu rassura ses au-

[1] Cum semel Bituris in synodo prædicaret, ad archiepiscopum verbum dirigens, fervore spiritus dixit : Tibi loquor, Cornute etc. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

« diteurs d'une voix caressante, et leur dit : Ne bougez pas, et que « la pluie ne vous inspire aucune crainte. J'espère en Celui qui ne « trompe jamais la confiance qu'on met en lui : je vous promets « que pas une goutte d'eau ne tombera sur vous. Le peuple « acquiesça aux paroles de l'homme de Dieu, et il ne fut pas déçu « dans son attente. Celui qui enchaîne les eaux dans les nuées, « suspendit la pluie sur sa tête ; et tandis que tout autour de la « ville l'orage avait formé des torrents ; pas une goutte d'eau ne « tomba sur le peuple qui recueillait avec avidité les préceptes de « la loi sainte. A la fin du sermon, le peuple étonné de voir que « la terre était inondée, tandis que la place qu'il occupait était « sèche, glorifia Dieu dont la puissance se manifestait par la « vertu de son serviteur[1]. » Gédéon l'ami de Dieu et le ministre de ses volontés, ayant étendu sur son aire une toison de brebis, demanda que la rosée de la nuit tombât sur la toison, et qu'autour d'elle la terre restât aride : sa prière fut exaucée. Il demanda ensuite que la rosée de la nuit descendit sur la terre, et que la toison ne fut pas trempée : ses vœux furent comblés encore. A ce signe, Gédéon reconnut que Dieu lui donnerait la victoire sur les Philistins[2]. Antoine promit au peuple que les eaux de l'orage inonderaient le sol, en respectant les agneaux du Christ groupés autour de la houlette de leur pasteur : l'événement justifia sa prédiction. Dans son cœur, il désira que la rosée de la grâce, en les pénétrant, les disposât à la conversion : les fruits de son apostolat étaient la preuve que son espérance n'avait pas été vaine. Après les défaites qu'il avait fait subir aux ennemis de l'Évangile, il avait un signe de celles qu'il devait leur infliger le lendemain.

Il y avait dans la ville de Bourges, un homme doué d'une intel-

[1] Dum vero Sanctus, in fervore maximo prædicans, populum verbis melli fluis ad attentius audiendum mente suspenderet; subito cœperunt audiri tonitrua, ignitæ coruscationes videri, et pluvia cœpit spargi... vir Dei eos blande confortans ait : Non moveatis vos, nec de pluvia in aliquo timeatis ; quia spero in eo cujus spes non confundit, quod modo nobis pluvia non nocebit. (Liber Miraculorum. Apud Bolland.)

[2] Juges : chap. VI, 36-40.

ligence supérieure, et qui exerçait sur les esprits une action considérable : il s'appelait Guiald. Cet homme n'était pas un sectaire banal, pris aux piéges de l'erreur, et suivant aveuglement l'impulsion qu'on lui donnait. Il est qualifié d'hérésiarque par les historiens du temps. C'était lui qui dirigeait les Manichéens de la contrée, et qui tenait tête aux anathèmes de l'Eglise comme aux assauts des princes chrétiens. Cette conquête était d'un grand prix : la cause de la foi pouvait en retirer beaucoup de profit. Guiald ayant entendu parler des merveilles qu'accomplissait l'apôtre franciscain, voulut le voir de plus près ; soit que le doigt de Dieu lui montrât déjà le chemin de la vérité ; soit qu'il ne songeât qu'à satisfaire sa curiosité. Quand il fut en sa présence, il engagea immédiatement la discussion. Ses doutes portaient sur plusieurs points essentiels du symbole : mais l'Eucharistie était le dogme qu'il repoussait le plus énergiquement. Le tour de parler étant venu pour Antoine, il se livra, sans aucune préparation, à un exposé de la doctrine catholique. L'exactitude, la clarté, la force et l'onction, qui étaient ses qualités maîtresses, n'avaient peut-être jamais éclaté en lui à un pareil degré. Son zèle était provoqué par la puissance sociale de son adversaire, et par la gravité des intérêts engagés. Il n'était pas facile de répondre à ses raisons. Mais quand l'orgueil humain est à bout de logique, il ne se rend pas toujours : il se renferme en lui-même, et il attend avec obstination d'être forcé dans ses derniers retranchements. Il paraît que tel fut le cas de Guiald. Alors Antoine employa sa méthode ordinaire : il accomplit sous ses yeux un miracle de premier ordre qui lui fit tomber les armes des mains. Guiald foudroyé par la lumière surnaturelle, reconnut publiquement la divinité de la foi catholique, et il fut jusqu'à la mort un enfant soumis de la Sainte Eglise[1]. On a remarqué que les hérésiarques se convertissent rarement. Quand leurs partisans les abandonnent, ils demeurent solitaires dans leurs égarements. Le monde les regarde, et il leur en coûte plus qu'aux autres d'avouer qu'ils se sont trompés. Guiald n'était pas une no-

[1] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. II pag. 174.

tabilité dans cette triste dynastie : mais il était de cette race. Son retour à la vérité attesta la grandeur apostolique d'Antoine, et l'efficacité de la grâce divine qui le suivait partout.

Ce fait couronna ses travaux dans le Berry. Comme toujours, il passa vite : il semblait pressé de quitter la terre sur laquelle il avait répandu ses sueurs, et qui lui rendait tant d'amour. Ce grand ouvrier craignait la reconnaissance des peuples. Il se souvenait de la parole de l'Evangile qui veut qu'on donne gratuitement les biens gratuits de la Providence[1].

[1] On montre encore à Châteauroux, dans un ancien couvent franciscain, la cellule qu'habitait Saint Antoine.

CHAPITRE XI

Antoine assiste au Chapitre provincial d'Arles. — Pendant qu'il prêche sur la Croix, Saint François apparaît. — Il est nommé gardien au couvent de Limoges. — Il y délivre un jeune novice d'une tentation. — Il séjourne quelque temps au couvent de Brive. — Il y opère un prodige. — Ses missions dans le pays Limousin. — Suite de ses miracles. — L'Enfant Jésus se repose dans ses bras. — Mort de Saint François. — Départ d'Antoine pour l'Italie. — Le miracle arrivé en Provence. — Situation des Albigeois dans le Midi de la France. — Popularité d'Antoine.

Hic stigmatum qui bajulo
Patri natus innititur
Dum prædicat de Titulo
Confixus ille cernitur.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne des 1res vêpres.)

Viderunt oculi mei salutare tuum.

Luc. II, 30.

Esse cum Jesu dulcis paradisus.

(Imit. VIII, 2.)

L'année 1226 était déjà avancée, lorsqu'Antoine reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre à Arles pour assister au Chapitre provincial qui était convoqué pour le mois de septembre. Il y rencontra ses frères, venus en grand nombre des couvents du midi ; et il eut de tous l'accueil le plus flatteur. Ses travaux apostoliques faisaient du bruit. Ceux qui ne le connaissaient pas désiraient depuis longtemps voir cet homme extraordinaire, plus grand encore par

ses vertus, que par son éloquence, et par les miracles qu'il opérait. Son humilité fut mal à l'aise au milieu des louanges qui ne se déguisaient pas assez. Mais plus il s'abaissait dans sa propre estime, plus il montait dans celle de ses frères. On s'entretenait de sa science dont il avait déjà donné des preuves dans les écoles; des combats qu'il livrait chaque jour à l'hérésie manichéenne, et des effets merveilleux qu'il produisait partout. Il ne pouvait pas rester inaperçu ; et malgré ses efforts pour se dérober à la gloire, il ne parvint pas à échapper à un rôle éclatant. L'orateur du concile de Bourges était naturellement désigné pour être l'orateur du Chapitre. En conséquence il fut chargé de prononcer les discours usités en pareil cas. Ce choix obtint l'approbation unanime des Frères.

A peine eut-il commencé à exercer son ministère, que Dieu se plût à manifester les mérites de son serviteur, et à confirmer sa doctrine par un prodige très-extraordinaire. Le 14 septembre, jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, tandis qu'Antoine était en chaire, il arriva un événement dont Saint Bonaventure est resté l'historien le plus émouvant. Voici en quels termes il nous l'a transmis. « Quoique Saint François ne pût pas assister en per-« sonne aux Chapitres des provinces ; néanmoins il est vrai de dire « que les règlements qu'il avait prescrits pour ces assemblées, les « prières ferventes qu'il adressait au ciel pour leur succès, et la bé-« nédiction qu'i' leur envoyait, le rendaient pour ainsi dire pré-« sent partout. Quelquefois même Dieu, par sa puissance, l'ame-« nait miraculeusement au milieu de ses enfants. C'est ce qui eut « lieu à Arles, pendant que l'excellent prédicateur Antoine, le bril-« lant confesseur du Christ, parlait aux Frères sur la Passion du « Sauveur, et sur l'inscription de sa Croix ainsi conçue : *Jésus de « Nazareth, roi des Juifs*. Un des religieux nommé Monald, d'une « vertu éprouvée, se sentit poussé par l'inspiration divine à re-« garder vers la porte du Chapitre. Il vit alors le bienheureux « François élevé en l'air, les bras étendus en croix, et bénissant « l'assemblée. Les Frères se trouvèrent tous remplis d'une si grande « consolation spirituelle, que ce témoignage intérieur les assura de

« la présence de leur père, en confirmant la vision de Monald : le « fait devint encore plus certain par l'aveu de Saint François lui-« même. Il faut donc le croire : le Seigneur qui, par sa vertu et « sa puissance, conduisit Saint Ambroise aux obsèques du glorieux « pontife Saint Martin, voulut aussi que les vérités annoncées par « Antoine, son prédicateur, et spécialement celles qui regardaient « la Passion de Jésus-Christ, reçussent une nouvelle approbation de « son serviteur François qui savait si bien porter la croix et la « prêcher aux autres[1]. »

Les paroles de Saint Bonaventure indiquent une des causes de l'apparition de Saint François au Chapitre d'Arles. Cet homme divin, si conforme à Jésus crucifié par les dispositions de son cœur, et dont il portait l'image jusque dans sa chair, n'avait jamais eu d'autre science que celle de la croix. La croix fut tout son génie, son inspiration et sa fécondité. Il en tira l'Ordre des Frères Mineurs ; il y puisa la règle qu'il lui dicta. Pendant sa vie, il la donna comme un idéal a ses disciples : en mourant, il ne leur laissa pas d'autre héritage. La croix exerçait sur Saint François une attraction irrésistible : elle dégageait des parfums qui enivraient cet amant de la douleur, et le faisaient courir comme un insensé après les délices qui en épouvantaient tant d'autres. En assistant au Chapitre d'Arles, tandis qu'il entendait un de ses fils les plus illustres prêcher sur la Croix, il encourageait sa sublime doctrine, il devenait l'écho de son éloquence ; et dans son silence il semblait dire à tous : Ecoutez-le[2]. Mais sa présence miraculeuse avait une autre cause. Il allait quitter la terre. Déjà il était affranchi à moitié des misères de notre humanité. Son corps avait, par anticipation, les qualités

[1] Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. IV.

[2] Cette pensée est confirmée par l'Ecrivain anonyme, d'après la Variante des Bollandistes, en ces termes :

Fratribus ad Capitulum in Provincia congregatis, Sanctus hic de titulo Crucis dulcisque Jesu Passionis suppliciis, dulci modulo prædicavit ; cum beatissimus pater Franciscus eo tempore corporaliter adhuc vivens, sed in alia regione tunc longius remotus, se in aere filiis... præsentavit. Nam ac si approbando viri Dei sermonem, quid audientibus imitandum foret ostenderet... crucis eos signaculo consignavit. (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. II.)

des corps ressuscités : il n'était plus qu'une âme qui se jouait dans l'espace, et ne gardait de sa condition ancienne qu'une forme radieuse. Le Patriarche voulut consoler ainsi ceux qui n'assisteraient pas à son trépas. En les bénissant, il jeta sur eux un dernier regard d'amour ; et il se coucha comme un soleil qui en disparaissant, ne devait pas cesser d'illuminer l'Église. Quoique Saint Bonaventure n'en dise rien, il nous laisse le soin de deviner que son regard chercha surtout Antoine auquel il pouvait sans injustice accorder une tendresse de préférence. Cinq ans auparavant, il n'avait fait aucune avance à ce jeune étranger, débarqué la veille de Sicile pour assister au Chapitre d'Assise. Maintenant il se trouvait devant la merveille de son Ordre : il pouvait lui dire les paroles que la liturgie lui adressera un jour : « Vous êtes la gloire de Jé-« rusalem, la joie d'Israël, et l'honneur de votre peuple[1]. » Il contint son admiration ; mais dans son cœur, il remercia Dieu de lui avoir donné cet enfant héroïque. Le vieux Jacob s'endormit en paix après avoir vu la face de Joseph. Saint François gouta la même joie, après avoir contemplé les traits d'Antoine ; et comme Jacob prophétisa les accroissements de Joseph, dont la beauté victorieuse attirerait les filles des hommes ; Saint François qui surprenait Antoine au milieu de sa carrière apostolique, dans tout l'éclat de sa renommée, prédit les succès qui l'attendaient encore, et les services qu'il rendrait à l'Église.

Après le Chapitre d'Arles, Antoine fut nommé gardien du couvent de Limoges. Son apostolat déjà si riche en fruits de salut, et en événements extraordinaires, devint encore plus merveilleux. Il sembla que la grâce de Saint François se traduisit immédiatement dans l'âme d'Antoine par des jets plus abondants de lumière ; et dans sa parole, par une vertu qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusque-là. Le surnaturel passe à l'état d'habitude et forme comme un tempérament chez les saints, si par là on entend une union intime avec Dieu, et un commerce d'amour qui ne cesse ja-

[1] S. Antoni, gloria Jerusalem, lætitia Israel, honorificentia populi. *(Antiques litanies de Saint Antoine.)*

mais, et qui se change peu à peu en loi de la vie. Si l'on appelle surnaturel le don de faire des choses miraculeuses à l'extérieur, ce privilége est intermittent chez les plus favorisés. Mais Antoine était une exception à cette règle. Il semblait être déjà un citoyen du monde invisible ; il marchait sur les sommets du monde inférieur ; il pénétrait les secrets des consciences : il en modifiait les mouvements à son gré ; il déconcertait les démons en prévenant leurs piéges ; il menait la nature en laisse ; il prédisait l'avenir ; le Christ descendait du ciel pour le caresser. C'était l'homme nouveau dont parle Saint Paul, l'homme racheté, et remis en possession des droits que nous avait conférés la justice originelle.

« Dès qu'Antoine arriva à Limoges, un jeune novice, de grande « espérance, appelé Frère Pierre, était en proie à une violente « tentation de découragement, et déjà il songeait à quitter l'Ordre. « L'homme de Dieu en fut averti par une révélation divine. Mais « parce qu'il était rempli de la plus tendre sollicitude pour le trou- « peau confié à sa garde, il fut ému de compassion à la vue de cette « petite brebis qui s'égarait. Enflammé d'un zèle tout céleste, il fit « venir le novice, et lui ouvrant la bouche avec sa main, il lui fit une « insufflation, en lui disant : Reçois le Saint-Esprit. A peine le « jeune homme eut-il senti le souffle du vénérable Père circuler « dans sa poitrine, qu'il tomba subitement à terre, et resta comme « mort. Cependant les Frères accoururent au bruit de sa chute ; et « tandis qu'Antoine le saisissait pour le relever, aussitôt il recou- « vra l'usage de ses sens. Alors il se mit à raconter que pendant « son évanouissement il avait été ravi en extase ; et que transporté « parmi les chœurs des anges, il avait contemplé des spectacles « que la terre ne connaît pas. Il allait essayer de redire sa vision, « quand Antoine, attribuant à la puissance de Dieu et non à ses « propres mérites le miracle qui venait de s'accomplir, lui dit de « ne pas parler davantage de la grâce dont il avait été favorisé. « Depuis ce moment, le jeune novice ne ressentit plus la tentation « qui l'avait si violemment tourmenté : il avoua plus tard que les « flèches du démon semblaient s'être émoussées contre son âme. « Revêtu de la vertu d'en haut, il persévéra dans le saint état qu'il

« avait embrassé ; il marcha à grands pas dans le chemin de la per-« fection ; et il servit d'exemple à tous ses frères[1]. »

A quelque temps de là, Antoine se trouvait au couvent de Brive qui lui était particulièrement cher, parce qu'il en était le père ; et sans doute à cause des douceurs spirituelles dont il avait été prévenu dans la grotte sauvage sur laquelle il était bâti. Dans cette rencontre, il donna une grande preuve de sa foi en la Providence, et du crédit dont il jouissait auprès d'elle. Un jour le couvent se trouva en détresse. L'heure du repas était venu, et on n'avait rien à servir aux Frères. A cet âge héroïque de l'Ordre des Mineurs, le cas n'était pas rare. Des hommes qui avaient pris à la lettre les conseils évangéliques, n'étaient pas fâchés de connaître les privations de la sainte pauvreté. Au couvent de Brive la crise ne fut pas longue, parce qu'Antoine était là. « Comme le cuisinier n'avait pas « de quoi préparer le repas de la communauté, il fit part de son « embarras à une dame pieuse qui lui était très-attachée ; et il la « pria de lui envoyer des légumes de son jardin, pour l'entretien « des Frères soumis à son autorité. En ce moment il tombait une « pluie torrentielle. La dame appela sa servante ; et avec des pa-« roles douces et insinuantes, elle lui dit d'aller tout de suite au jar-« din, et d'en rapporter les légumes nécessaires pour la cuisine « des Frères. La servante vivement contrariée par cette commis-« sion, s'excusa, en alléguant la pluie diluvienne qui inondait les « rues. Cependant elle se laissa vaincre par les instances de sa maî-« tresse ; elle prit le chemin du jardin ; elle ramassa ce qu'il fallait « pour la cuisine des Frères, et revint au couvent qui était très-« éloigné de la campagne. Cependant quoique la pluie n'eut pas « cessé un seul instant, elle ne reçut pas sur son corps une seule « goutte d'eau ; pas un fil de ses vêtements ne fut mouillé. Elle « rentra donc chez sa maîtresse avec sa robe entièrement sèche ; « et elle lui raconta comment la pluie qui tombait continuelle-

[1] Tunc vir Dei, divina revelatione instructus, de grege sibi credito sollicitam curam gerens, viscerosius compatiens oviculæ oberranti ; divino inflammatus spiritu, in os dicti novitii insufflavit, apertis sua manu faucibus, dicens : Accipe Spiritum, etc. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

« ment, ne l'avait pas atteinte elle-même. Pierre de Brive, fils « de la dame en question, et qui fut plus tard chanoine de la « collégiale de Saint Léonard, racontait souvent ce miracle qu'il « tenait de sa mère, à la plus grande gloire de Saint Antoine : « il ne le faisait pas sans ressentir des transports de joie[1]. » La banalité des détails n'empêchait pas que l'événement n'eut des proportions considérables. Il révélait une fois de plus la puissance du thaumaturge que le Limousin connaissait déjà; il préparait les nouveaux triomphes qu'il allait remporter sur les ennemis de l'Evangile.

A cette époque, il plut à Dieu de renouveler le prodige dont il avait favorisé son humble serviteur à Montpellier. « Tandis que « Saint Antoine, était gardien de Limoges; pendant la se« maine sainte, la nuit de la cène, dans une église de la « ville, appelée Saint Pierre des Quatre Chemins, avant l'aurore, « il semait la parole de vie dans les âmes groupées autour « de sa chaire. A la même heure, vers minuit environ, les « Frères Mineurs chantaient dans leur couvent les matines de « l'office du jour. Or le gardien, Saint Antoine, était désigné pour « lire une leçon de matines. Déjà les Frères étaient arrivés à la « leçon que Saint Antoine devait lire; quand tout à coup il apparut « au milieu du chœur, et se mit à chanter la leçon d'une voix so« lennelle. Tous les Frères présents furent frappés d'étonnement, « et non sans raison; car ils savaient qu'à cette heure, il était oc« cupé dans un faubourg de la ville, à prêcher au peuple. La vertu « de Dieu fit qu'au même instant, il était avec ses frères, au « chœur, où il chantait une leçon; et dans l'église Saint Pierre, « au milieu de la foule sur laquelle il répandait les semences de « vie [2]. »

Pendant les missions qu'Antoine prêcha sur le territoire de Limoges et de Brive, il eut affaire, plus qu'ailleurs, aux démons ja-

[1] Cum vero coquinarius non haberet quod pro coquina Fratribus præpararet; significavit Sanctus cuidam dominæ sibi devotæ, rogando ut sibi de horto suo olera mitteret, quibus Fratres sibi subditos recrearet etc. (Liber miraculorum. Apud Bolland.) — [2] Ibidem.

loux de ses succès. A toutes les époques, les démons se sont pris au sérieux, parce qu'ils sont une force véritable, quoique invisible, et qu'ils jouent un rôle dans le drame de l'histoire. Au moyen-âge, quand la foi des âmes était naïve et profonde, leur action physique sur la nature et sur l'humanité était peut-être plus sensibles. Depuis que le sens des choses surnaturelles a diminué dans les esprits, au souffle des systèmes rationalistes, ils n'ont pas quitté la scène : des phénomènes nombreux et indiscutables le démontrent suffisamment ; mais ils opèrent d'après une autre méthode ; c'est de la tactique : ce n'est pas une abdication. Dans l'Evangile, nous les voyons aux prises avec Jésus-Christ. Ils lui demandent : *Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi, o Nazaréen? Es-tu venu par hasard pour ruiner notre empire? Je te connais : je sais qui tu es : tu es le Saint de Dieu*[1]. Parce que les apôtres sont sur la terre les continuateurs de l'œuvre de Jésus, les démons les connaissent. Antoine s'était acquis auprès d'eux une grande réputation. Il portait un nom terrible, qui leur rappelait les défaites qu'autrefois, dans les déserts de l'Egypte, un autre Antoine leur avait infligées. Celui-ci avait hérité de sa puissance ; et malgré sa jeunesse, il leur avait déjà fait beaucoup de mal. Il dérangeait, depuis cinq ans, leurs intérêts dans les provinces méridionales de la France, en réfutant les Albigeois manichéens, et en leur arrachant, avec des chefs illustres, les multitudes séduites qui avaient embrassé leur religion. Ainsi s'explique la rage des démons, et leurs efforts pour traverser ses entreprises, toujours bénies du ciel. De son côté, Antoine acceptait la lutte qu'ils lui offraient Ordinairement l'avantage lui restait, ainsi qu'on va le voir par les faits que je vais raconter.

« Un jour que le bienheureux Père s'en allait, sous la garde de « Dieu, à l'abbaye de Solignac, dans le diocèse de Limoges ; un « moine de ce monastère était depuis longtemps en proie aux ob- « sessions du démon de la chair. Il employait pour les vaincre les « jeûnes, les veilles, l'oraison, et des macérations répétées : mais

[1] Luc. IV, 3-4.

« ces moyens ne lui avaient pas procuré la paix. Dieu réservait à « Antoine d'appliquer le remède à ce mal terrible. Le malheureux « religieux qui avait une haute idée de la sainteté de l'apôtre, s'a-« dressa à lui. Il lui fit l'humble aveu de ses péchés; il lui décou-« vrit avec confiance la tentation dont il était tourmenté, le conju-« rant avec larmes de prier pour lui Le saint homme prit le reli-« gieux à part; et se dépouillant devant lui de la tunique qu'il por-« tait, il lui dit de s'en revêtir afin de conjurer le péril. A peine le « religieux eut-il cédé au désir d'Antoine, qu'une vertu se déga-« gea des plis de la pauvre tunique : c'était comme une émanation « de la chasteté d'âme et de corps de celui à qui elle appartenait. « L'effet ne se fit pas attendre. L'orage des sens s'apaisa aussitôt « chez le religieux qui ne ressentit plus de pareilles secousses, ainsi « qu'il le déclara devant plusieurs témoins[1]. »

Mais de même que les démons de l'Evangile, bannis du corps d'un possédé, allaient se loger chez un autre, ainsi il arriva que le démon se vengea d'Antoine, en cherchant à troubler le couvent qu'il habitait[2]. Un jour, comme les Frères, après le chant de complies, se préparaient à vaquer à l'oraison ; le Frère qui venait de

[1] Eo tempore, cum Pater beatus, Deo duce, ad abbatiam de Solemniaco, Lemovicensis diœcesis, declinaret; quidam monachus ejusdem monasterii, de carnis lubrico tentationem fuerat passus diutinam; contra cujus vexationem et improbum impulsum, quamvis jejuniis, vigiliis, et orationibus corpus attereret, refrigerium non habebat. Deus nempe ejus curam et remedium B. Antonio reservabat. Cum ergo dictus monachus sanctitatem B. Antonii perpendisset; accedens ad eum, et in confessione omnia peccata sua et dictam tentationem detegens fidenter, ejus suffragium suppliciter et humiliter postulavit. At Vir sanctus et pius, monachum in partem trahens, et tunicam de dorso proprio exuens, ipsam periclitanti homini tradidit induendam. Qua induta, velut vi quadam infossa in tunica, et a corde et corpore castissimo derivata, tanto puritatis ac munditiæ pondere æstus ille libidinis est repressus, ut ex tunc motus carnis dictum monachum minime infestarent. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] Les historiens ne déterminent pas avec assez de précision, si c'était le couvent de Brive ou celui de Limoges. Comme ils insinuent qu'Antoine était gardien au couvent dans lequel s'accomplit le miracle, il faut admettre qu'il s'agit du couvent de Limoges. Il n'est pas probable en effet qu'Antoine ait été gardien des deux couvents à la fois; ni qu'il les ait gouvernés successivement dans le peu de temps qu'il passa en Limousin.

sonner cet exercice, vit plusieurs malfaiteurs occupés à dévaster la moisson d'un des principaux amis du couvent. Il courut aussitôt en avertir Antoine. Mais celui-ci, au lieu de s'émouvoir, dit à ses frères avec tranquillité : Allez au chœur, et faites votre oraison, selon les prescriptions de la règle, sans vous occuper du prétendu dommage qu'on cause à notre voisin. Ces malfaiteurs sont des démons qui voudraient, par ce stratagème, vous ravir un temps précieux, et vous priver des consolations de la présence de Dieu. Gardez-vous bien de donner dans le piége, sous prétexte de charité. Sachez que la puissance des démons est limitée. Dieu ne leur a pas permis de détruire le blé de ces champs : vous en serez convaincus demain matin, en les considérant aussi beaux et aussi riches qu'ils le sont maintenant. Ce discours rassura les religieux. Sur la parole d'Antoine, ils allèrent avec recueillement où la cloche les appelait. Bientôt ils reconnurent qu'on leur avait donné une fausse alerte, et que le Frère sonneur avait été illusionné par l'ange de ténèbres[1].

Les démons déconcertés par la pénétration d'Antoine, ne se tinrent pas pour battus. Ils tournèrent contre sa personne même leurs détestables machinations. Il était invité à prêcher dans une ville de la contrée[2]; or le concours du peuple était tel, qu'Antoine vit tout de suite qu'il ne pourrait pas contenir dans l'église. En conséquence, il se décida à donner son sermon sur la place publique. Il fit dresser une estrade, sur laquelle il devait se placer, avec le clergé, les magistrats, et les notables du lieu. Au moment de prendre la parole, il connut par une inspiration intérieure que les démons chercheraient à troubler la cérémonie, mais qu'aucun accident grave n'arriverait. Il commença par avertir son auditoire ; et l'ayant ainsi prémuni contre les surprises, il entra dans son sujet.

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.

[2] Le nom de cette ville est perdu : *Apud S. Juvanum*. Du reste l'impossibilité de fixer exactement les dates et les lieux des faits exposés dans ce récit, n'est pas très-regrettable. On sait que ces faits sont arrivés en Limousin, entre le Chapitre d'Arles, tenu au mois de septembre 1226, et le départ d'Antoine pour l'Italie, au commencement de l'année 1227. Dans aucun cas, l'erreur ne saurait être considérable.

Il n'était pas encore au milieu de son sermon, que les démons renversèrent l'estrade qui s'écroula avec un horrible fracas. On s'effraya d'abord ; mais le souvenir des avertissements d'Antoine calma aussitôt l'émotion publique. Ni le prédicateur, ni ceux qui l'entouraient ne reçurent la moindre blessure. On improvisa une chaire, et Antoine put continuer son sermon, au milieu d'un silence parfait. On admira son esprit prophétique plus encore que son éloquence : son prestige grandit, quand il semblait avoir atteint son apogée. La partie était perdue pour les démons : ils avaient travaillé pour leur ennemi.

A travers les fatigues de son ministère, Antoine se délassait avec les âmes fidèles à Jésus-Christ : elles n'étaient pas rares en ce temps-là, malgré les ravages de l'hérésie. Les mères et les petits enfants composaient une clientelle moins entamée que d'autres catégories de la société. Les mères, chrétiennes par instinct, alors même qu'elles ne l'étaient pas assez par leur vie, étaient sympathiques à l'apôtre franciscain. Elles le suivaient dans ses courses ; elles répondaient à ses appels ; elles le défendaient contre les calomnies des Albigeois ; elles secouraient sa pauvreté, en lui offrant le pain de chaque jour. Quelquefois, quand le soir était venu, elles abritaient sous le chaume de leurs demeures ce pèlerin du Bon Dieu, qui n'avait où reposer sa tête. De son côté, Antoine était à leur service : sa charité ne se démentait jamais : il écoutait leurs confidences ; il consolait leurs tristesses ; il encourageait leurs défaillances. Les petits enfants avaient des droits particuliers sur son cœur. Il aimait à les caresser et à les bénir. Il voyait en eux le modèle du chrétien. Le spectacle de leur innocence le dédommageait des amertumes que lui causaient les passions humaines : aussi il les laissait venir à lui. Il opéra sur eux plusieurs miracles.

« Un jour, comme le bienheureux Antoine arrivait dans un vil-
« lage pour prêcher, une femme tenait dans ses bras son petit en-
« fant, tout près de la chaudière où elle préparait de l'eau pour lui
« donner un bain. Le désir d'entendre l'apôtre lui fit perdre la
« tête; et dans sa précipitation elle plongea son enfant dans la chau-
« dière, croyant le déposer dans le bassin. Après le sermon, elle re-

« gagnait sa demeure, lorsque les voisins lui demandèrent ce qu'elle « avait fait de son enfant. A ces mots, elle se souvint qu'elle l'a- « vait laissé près du feu ; et pressentant un malheur, elle s'arracha « les cheveux, elle se déchira le visage, disant tout haut qu'elle « était une misérable. Elle vola vers sa maison, accompagnée d'un « grand nombre de personnes : mais quel ne fut pas son étonne- « ment de trouver son enfant qui badinait, en souriant, dans l'eau « bouillante ! On le retira de la chaudière, et on constata qu'il n'a- « vait pas la plus légère lésion. Tous les assistants poussèrent un « cri de joie, en rendant grâce à Dieu, et à son saint apôtre. »

« Une autre fois, une mère, rentrant du sermon, trouva son en- « fant mort au fond de son berceau. Dans sa désolation, elle re- « tourna vers le bienheureux Antoine, et lui raconta avec d'abon- « dantes larmes, le malheur dont elle venait d'être frappée. An- « toine s'émut en écoutant ce récit, et il lui dit à voix basse jus- « qu'à deux et trois fois : Allez, le Seigneur aura pitié de vous. « Pleine de confiance dans la parole du Bienheureux, elle rentra « chez elle, et trouva son enfant plein de vie, jouant avec de petits « cailloux qu'il n'avait pas auparavant dans les mains [1]. »

C'est ainsi que le Bienheureux passait en faisant le bien, consolant toute douleur, et guérissant toute infirmité. Sa campagne contre l'hérésie manichéenne avait été merveilleuse dans tout le midi de la France, et principalement dans la province du Limousin. Partout il s'était montré « le champion de la justice » et « l'ennemi irréconciliable du vice » [2]. — « Il avait coulé comme un « fleuve d'eau vive dans cette région que le souffle de la mort avait « desséchée. Sa parole était tombée sur les âmes comme une rosée « céleste, et avait ranimé chez elles, la foi éteinte et la charité re- « froidie [3]. »

1 Liber miraculorum, Apud Bolland.

2 S. Antoni, præco justitiæ — hostis vitiorum. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

3 Longe lateque diffluit
Sitique mortis aridos
Verbo salutis imbuit
Dans rore sacro vividos.
(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne des 1res

Tant de travaux, couronnés de si beaux succès, ne devaient pas rester sans récompense. Ordinairement Dieu fait attendre ses serviteurs : il ajourne la gloire qu'il leur réserve, afin que le désintéressement ajoute encore à leurs mérites. Il fit une exception en faveur de son vaillant apôtre dont le zèle lui rendait ce que l'hérésie lui avait enlevé. « Tandis qu'il était encore exilé dans cette vallée « de larmes, soupirant après une félicité dont il avait le pressenti- « ment, il reçut des arrhes de la gloire du Paradis, en contemplant « l'Enfant Jésus de ses yeux, et en le portant dans ses bras[1]. » Antoine qui n'avait pour tout trésor que l'Evangile, vivait à la manière apostolique. Il croyait que tout ouvrier est digne de son salaire. En conséquence, il mangeait ce qu'on lui offrait ; et quand une porte s'ouvrait devant lui, il entrait en disant : Que la paix du Seigneur habite en ces lieux. Or un jour, dans un bourg du Limousin, un propriétaire riche et pieux, lui offrit l'hospitalité dans son manoir. Antoine l'accepta avec empressement, dans l'espérance de trouver au fond de cette demeure éloignée de tout bruit, un repos nécessaire à son âme, et un peu de silence qui favorisât son élévation vers Dieu. Il ne soupçonnait guère la grâce dont il allait jouir. « Le bourgeois lui avait assigné une chambre séparée du reste « du logis, afin qu'il eût plus de liberté pour s'adonner aux dou- « ceurs de la contemplation. Or tandis que le bienheureux Antoine « priait tout seul dans sa chambre, le bourgeois allait et venait « dans les dépendances de son manoir. A un moment, sa sollici- « tude et sa dévotion pour le Saint lui firent jeter les yeux vers la « chambre où il priait ; et à travers la fenêtre, il vit dans les bras « du bienheureux Antoine, un enfant d'une grande beauté qui « l'embrassait avec tendresse. De son côté, le Saint lui rendait les « caresses et les baisers : il ne détachait pas un instant ses regards « de sa ravissante figure. Le bourgeois pâle d'émotion et comme

[1] Antoni, vir egregie
Qui tuæ quam prænoveras,
Hic vivens arrhas gloriæ,
Christum videns, acceperas.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne de Matines.)

« hors de lui-même à la vue de la beauté de cet enfant, se deman-« dait d'où était venu le charmant petit être[1]. » Il n'était pas le jouet d'une illusion : le spectacle qui s'offrait à lui était une réalité. Le bienheureux Antoine était en tête à tête avec Jésus-Christ le fils de Dieu et de la Vierge, descendu du Ciel tout exprès pour le consoler. Le seul nom de Jésus faisait tressaillir son cœur : sa pensée toujours présente à sa mémoire, était l'invisible aliment de sa vie. Maintenant il converse avec lui, face à face, comme avec un ami, dans une familiarité touchante. Il n'avait jamais pénétré si profondément dans l'intime de l'amour divin. Jamais il n'avait goûté de joie comparable à cette joie suprême qui fut pour lui le premier quart d'heure du Ciel.

Ce coin obscur du Limousin, resté sans nom dans les annales du monde, fut le Thabor d'Antoine. Dans son humilité, il paraissait embarrassé du miracle qui venait de s'accomplir. Il ne put pas cependant le cacher à son hôte ; « car le Saint Enfant Jésus révéla « lui-même au bienheureux Antoine que le bourgeois le regardait. « C'est pourquoi le bienheureux Antoine, après être resté long-« temps en oraison, appela le bourgeois ; et quand le divin Enfant « eut disparu, il lui défendit de révéler ce qu'il avait vu, tant que « lui serait dans ce monde. Mais après la mort du bienheureux « Père, le bougeois divulgua la vision qui vient d'être racontée. « Il fit sa déposition en versant des torrents de saintes lar-mes[2]. »

[1] Beato autem Antonio solo orante in camera, discurrebat burgensis per domos suas : intuitus autem sollicite ex devotione locum ubi orabat Antonius, vidit, per fenestram, amplectentem latenter quemdam puerum, in brachiis sancti Antonii, pulcherrimum et jucundum, quem Sanctus amplexabatur et osculabatur, indesinenter ejus faciem contemplando. Burgensis vero, stupefactus et alteratus de pulchritudine pueri illius intra se unde venisset ille tam gratus parvulus cogitabat. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] Ille autem puer Dominus Jesus, quod ab illo burgensi videbatur, B. Antonio revelavit : ideo B. Antonius, post longam orationem, vocans burgensem, prohibuit ei, post recessum pueri, quamdiu ipse Sanctus viveret, quæ viderat revelare. Tamen post mortem sancti Patris, dictam visionem idem burgensis sacrosanctis cum lachrymis revelavit. (Liber miraculorum cap. III. Apud Bolland.)

Les précautions d'Antoine ne réussirent pas à empêcher la vision de l'Enfant Jésus d'arriver à la lumière de la publicité. La peinture et la sculpture qui se sont tant exercées dans toute l'Europe, sur les motifs empruntés à l'histoire de Saint Antoine, ont choisi cette vision pour sa principale caractéristique. On représente notre Saint avec une bible dans son bras gauche, en mémoire du bel éloge que le Pape Grégoire IX fit de sa science des écritures. D'autres fois, il porte un poisson étendu sur un livre, pour rappeler le miracle de Rimini, et par allusion à la bague précieuse retrouvée dans le ventre d'un saumon. Tantôt il tient un calice surmonté d'une hostie, ou un ostensoir, qu'il élève sur la tête d'une mule prosternée dans l'attitude de l'adoration, en l'honneur du miracle de Toulouse. Tantôt il a dans la main droite une branche de lis, chargée de fleurs, symbole de la virginité qu'il conserva toute sa vie. Enfin on le trouve avec un volume sur lequel repose un cœur enflammé; probablement afin de rappeler son zèle pour la propagation de la doctrine évangélique, et pour la conversion des pécheurs. Mais l'art chrétien se plaît surtout « à le représenter avec un livre à la « main en signe de sa science, et sur ce livre l'Enfant Jésus qui « ouvre ses bras pour l'embrasser [1]. » Cette forme, de beaucoup la plus usitée, sert à le distinguer dans la famille des bienheureux. Au milieu des galeries célèbres où les chefs-d'œuvre des maîtres se donnent rendez-vous; dans les fresques immortelles qui décorent les monastères et les murailles des basiliques; au sommet des clochetons, dans les niches de pierre, et sur les flancs des tours aériennes, comme dans la chaumière enfumée des pâtres, Antoine apparaît, triomphant dans sa modestie, chargé de son précieux fardeau qu'il semble offrir à ceux qui le contemplent, en leur disant : Voyez et goûtez combien Jésus est doux.

Une ancienne légende raconte que, sous le pontificat de Nicolas IV,

[1] Hinc passim imago pingitur tenentis manu librum, in signum doctrinæ, ac super eo puerum Jesum brachia ad amplexus pandentem. (Liber miraculorum, cap. III, Annotata (i) Apud Bolland.)

Murillo a laissé un célèbre tableau sur ce sujet.

des peintres en mosaïque, occupés à réparer la tribune de Saint Jean de Latran, placèrent Saint François et Saint Antoine au milieu des figures des douze Apôtres. Boniface VIII jugeant cette composition peu convenable, ordonna aux artistes d'effacer l'image de Saint Antoine, et de la remplacer par celle de Saint Grégoire. Mais au premier coup de marteau, une force irrésistible repoussa rudement l'ouvrier et ne lui permit pas de poursuivre une action qui semblait sacrilége[1]. Si la légende dit vrai, il faut chercher l'excuse du Pontife dans les intentions dont il était animé. Mais s'il ne put pas chasser l'image de Saint Antoine de la voûte d'un temple, il serait bien plus difficile de la bannir des traditions de l'art et du culte que les peuples lui ont voué.

Cependant Saint François était mort à Sainte-Marie-des-Anges le 4 octobre 1226. Le Frère Elie qui était vicaire-général, et gouvernait à sa place, adressa à tous les provinciaux une lettre circulaire, pour leur annoncer son glorieux trépas. L'exemplaire que reçut le provincial de France, porte cette suscription : « A « mon bien-aimé frère en Jésus-Christ, le Frère Grégoire, ministre « des Frères qui sont en France, et à tous ses frères et les « nôtres. Elie, pécheur, salut. » Le vicaire-général exprime d'abord sa douleur d'une manière très-vive, et en marquant la perte que l'Ordre vient de faire ; il donne une haute idée de la sainteté du Père commun avec des expressions tirées de l'Écriture, dont il fait une application fort juste. Après avoir rendu compte du miracle des stigmates et de l'état surprenant du saint corps du Patriarche, il exhorte les provinciaux et tous les religieux à rendre gloire à Dieu pour une si grande merveille. Il ajoute : « Celui qui « nous consolait dans nos peines n'est plus parmi nous ; il nous a « été enlevé. Nous sommes maintenant des orphelins ; nous n'avons « plus de père. Mais puisqu'il est écrit que le pauvre délaissé de « tout le monde est abandonné aux soins du Seigneur, et que « l'orphelin trouve en Dieu de l'assistance, adressons-nous à lui, « mes très-chers frères, et prions-le de nous donner un autre chef,

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.

« semblable à Macchabée, qui nous conduise et combatte à notre « tête[1]. »

Or, la règle de Saint François établissait qu'à la mort du ministre-général de l'Ordre, tous les provinciaux et tous les gardiens devaient se réunir en congrégation, pour nommer son successeur. L'élection ne pouvait se faire qu'au grand Chapitre, qui, à cette époque, était fixé à la fête de la Pentecôte[2]. Antoine étant gardien du couvent de Limoges, se trouvait dans le cas prévu par la règle. Il dut donc songer à rentrer en Italie. Comme le lieu où se tiendrait le Chapitre, n'était pas encore désigné ; il se décida à aller directement à Rome qu'il ne connaissait pas. Depuis longtemps il désirait faire un pèlerinage dans la Ville éternelle, pour voir le successeur de Pierre, et déposer à ses pieds l'hommage de sa foi et de sa piété filiale. Dans cette rencontre, il avait à cœur de s'inspirer de sa pensée, touchant la future élection. L'obéissance l'aida encore à satisfaire sa dévotion, lorsqu'il reçut de son provincial, qui appréciait sa sagesse dans les négociations, l'ordre d'aller consulter le Saint-Siége sur certaines affaires relatives à la province de France[3].

Antoine quitta Limoges au commencement de l'année 1227 ; et il s'achemina vers l'Italie avec un de ses frères. « En traversant la « Provence, ils passèrent dans un petit bourg, où une femme, émue « de compassion à la vue de leur détresse, leur donna, pour l'amour « de Dieu, l'hospitalité dans sa maison. Or donc cette femme, véri- « table Marthe par la sollicitude qu'elle leur témoignait, mit sur la « table du pain et du vin, et courut chez sa voisine emprunter un « vase de verre. Mais Dieu voulant tirer le bien du mal, permit que « cette femme, après avoir tiré du vin de son tonneau, pour le ser- « vir aux Frères, laissât par inadvertance le robinet du tonneau ou- « vert, et que tout le vin se répandît par terre. Pour comble de « malheur, le compagnon du bienheureux Antoine prit le vase de

[1] Chalippe : Histoire de Saint François. Vol. II, pag. 213.

[2] Wadding : Annales Minorum tom. II.

[3] Postea vero, privato quodam negotio urgente, a ministro Ordinis Romam missus est. (Vita anonyma, cap. VIII.)

« verre si maladroitement, qu'il le cassa contre la table, de telle « sorte que le pied roula d'un côté, tandis que la coupe s'en allait « de l'autre. Vers la fin du repas, la bonne femme voulut encore « servir à boire aux Frères ; mais en entrant dans son cellier, elle « vit tout son vin répandu sur le pavé. Elle revint vers les Frères, « pleurant amèrement, et désolée de la perte qu'elle venait de « faire. Quand elle l'eut annoncée au bienheureux Antoine, le Saint « fut touché de sa tristesse ; il appuya ses coudes sur la table ; il « cacha sa tête dans ses mains, et il se mit à prier avec ferveur. Or « pendant que la bonne femme contemplait le Bienheureux absorbé « dans son oraison, il arriva une chose extraordinaire : ledit vase « de verre qui était au bout de la table, se plaça sur le pied qui « était à l'autre bout, de son propre mouvement, ou plutôt obéis- « sant à une impulsion divine. A ce spectacle, la bonne femme « stupéfaite prit aussitôt le vase, et le secouant avec force, elle « constata qu'il avait été raccommodé par la vertu de la prière. Elle « eut alors la conviction que la vertu qui avait restauré le vase, « pouvait lui rendre le vin qu'elle avait perdu. En conséquence, « elle courut avec rapidité vers son cellier, et elle trouva son ton- « neau, un instant auparavant à moitié vide, tellement plein, que « le vin arrivait jusqu'à l'ouverture du tonneau, d'où il jaillissait « en bouillonnant comme s'il coulait du pressoir. Ce que voyant, « la bonne femme fut remplie d'une joie inexprimable, et demeura « comme hors d'elle-même. Mais quand Saint Antoine sentit que sa « prière était exaucée; en disciple du Christ, rempli de la véritable « humilité, il se hâta de quitter le bourg, de peur de recevoir des « louanges[1]. »

Antoine ne s'éloigna pas sans regret des rivages de France. Cette patrie de ses ancêtres était devenue un peu la sienne, depuis qu'il l'avait arrosée de ses sueurs et fécondée de sa parole. Il lui devait le nom qu'il portait et le sang qui coulait dans ses veines. Il avait

[1] Cum per provinciam Provinciæ transiret, in quodam loco parvo quædam mulier eis fame afflictis compatiens, ipsos Dei amore in suum hospitium introduxit. Illa ergo mulier, quasi altera Martha sollicita, panem et vinum mensæ apposuit, etc. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

payé sa dette à cette terre fameuse, par les bienfaits de son apostolat : il l'emportait dans son âme ardente, en la recommandant à Dieu.

A la douleur de la séparation, venait s'ajouter celle que lui causait l'état de l'Église dans le pays dont il cessait d'être l'apôtre; l'œuvre à laquelle il s'était dévoué était bien avancée : elle n'était pas finie. Le zèle dont il était dévoré lui donnait des tressaillements généreux, à la vue des ravages que l'hérésie exerçait encore. Les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs lui disputaient le terrain avec succès : ils continuaient la lutte sans défaillance. Au point de vue politique, les Albigeois avaient reçu des coups mortels dont ils ne s'étaient pas relevés. Cependant ils occupaient encore un certain nombre de places qu'il n'était pas facile de leur enlever. Tandis qu'Amaury de Montfort, l'héritier du vainqueur de Béziers, de Carcassonne et de Muret, poursuivait Raymond VII de ses revendications obstinées ; des événements considérables s'étaient accomplis en faveur des intérêts catholiques. Quand le 8 janvier 1226, le concile de Paris, présidé par le légat du pape, en présence du roi Louis VIII, eut excommunié Raymond VII ; Amaury et son oncle Guy firent cession au roi de France de tous leurs droits sur les terres du Comte de Toulouse. Le 30 janvier de la même année, le roi reçut la croix des mains du légat; le 20 mars, il donna rendez-vous à Bourges à tous les hommes valides qui lui devaient le service de guerre ; et il s'avança par la vallée du Rhône jusqu'en Provence, où les Albigeois étaient en force. Il mit le siége devant Avignon, qui capitula le 15 août, jour de la fête de l'Assomption. Cette première victoire fut suivie de plusieurs autres. Les principales villes du Languedoc, les châteaux et les forteresses cédèrent à ses armes, jusqu'à quatre lieues de Toulouse. Après son départ, il laissa, pour commander la croisade, Imbert de Beaujeu. Celui-ci, encouragé par le concile de Narbonne, tenu dans le carême de l'année suivante 1227, et par la reine Blanche qui gouvernait pendant la minorité de Louis IX, son fils, marcha vers Toulouse, et sut la contraindre à faire la paix avec le légat du pape[1].

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique : vol. XVI, pag. 623.

Les choses en étaient là, au moment où Antoine s'embarqua pour l'Italie. Il n'assista pas à la chute de Toulouse, ce boulevard, réputé inexpugnable, de l'hérésie manichéenne. Mais le bruit des avantages remportés par les croisés, arriva jusqu'à lui et réjouit son cœur. Il ne devait pas voir sur la terre la fin de cette guerre cruelle. Pendant seize ans le sang coula encore, quoique l'arène fut bien restreinte. Quand la prise du château de Montsegur, au diocèse de Toulouse, marqua la dernière scène du drame[1], Antoine était au Ciel. Il pouvait se consoler de n'avoir pas terminé cette conquête, par la pensée qu'il avait contribué à ses plus magnifiques développements. En s'en allant, il ne regarda pas derrière lui : il oublia ses travaux, et se réputa un serviteur inutile. Mais l'histoire qui n'est pas toujours ingrate, et l'Eglise qui ne l'est jamais, ont consacré, par un même culte d'admiration, les noms des héros qui offrirent leur épée à la cause de l'Evangile, et ceux des apôtres qui lui donnèrent leur éloquence. La mémoire de Dominique de Gusman et d'Antoine de Padoue, est indissolublement liée à l'épopée chrétienne du treizième siècle.

Antoine s'était acquis en France, sans la chercher, une gloire particulière, à laquelle les plus grands n'arrivent pas toujours : je veux dire la popularité. Il avait été l'homme des masses ; il s'était mêlé à tous leurs mouvements ; il avait parlé leur langue ; il avait soulagé leurs misères ; il avait plus fait auprès d'elles par l'action que par les discours ; enfin il était thaumaturge : ce caractère lui assurait un prestige sans égal. On peut mesurer sa popularité dans les provinces qu'il parcourut, aux monastères qu'il fit germer sous ses pas, aux églises qu'on lui a dédiées, aux oratoires placés sous son vocable, aux confréries qui l'ont pris pour patron, aux statues et aux images qui l'ont représenté dans les différentes circonstances de sa vie, et surtout à la familiarité des âmes avec son nom. Beaucoup de saints ne sont connus que dans la liturgie et dans les écoles. Antoine est resté chez nous une vieille et chère connaissance des bonnes gens. Sept cents ans sont passés sur sa gloire, et cette gloire

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique : vol. XVII, pag. 285.

toujours jeune, excite encore l'attention des fidèles. Les grand'mères racontent ses miracles à leurs petits enfants ; elles leur apprennent la grâce spéciale qu'on obtient de Dieu par son intercession. Ces signes révèlent assez la trace profonde que l'apostolat d'Antoine avait imprimée dans le cœur de nos ancêtres.

La popularité qu'il avait obtenue en France, ne sera surpassée que par celle dont l'Italie va maintenant l'entourer.

CHAPITRE XII

Antoine arrive à Rome. — Le Pape Honorius III. — Sa mort. — Election du cardinal Hugolin sous le nom de Grégoire IX. — Ses dispositions envers Antoine. — Prédications d'Antoine. — Il institue les fraternités de pénitence. — Son éloge par Grégoire IX. — Il est chargé de prêcher l'indulgence paschale. — Immense concours de pèlerins. — Miracle du jour de Pâques. — Antoine part pour Assise. — Sa manière de voyager. — Son sentiment religieux de la nature.

Deinde post annos tres, veni... videre Petrum ; et mansi apud eum.

Galat. I, 28.

Gaude quod in sapientia
Tunc eras tanti momenti,
Ut a papa diceseris
Arca novi testamenti.

(Chavin de Malan : Histoire de Saint François. — Monuments historiques.)

Antoine arriva à Rome au commencement du printemps. Il s'était réjoui intérieurement, quand on lui avait dit de diriger ses pas vers la Cité sainte. Son âme se promenait souvent à travers ses palais et ses basiliques. Mais quand ses pieds touchèrent ce sol sacré, ils y jetèrent aussitôt des racines. Il y venait après bien d'autres ; car toutes les tribus de la terre semblent s'y être donné rendez-vous, pour honorer la royauté du Christ béni, en laissant éclater à l'aise les allégresses de leur foi. Il y respira le parfum des saints qui y vécurent; il se retrempa dans le souvenir des

martyrs qui dorment en paix dans les cryptes vénérables, après les avoir teintes de leur sang. Le tombeau des Saints Apôtres fut pour lui un lieu plein de délices. La Chaire de l'autorité toujours vivante qui gouverne à leur place, attira tous ses respects, et provoqua sa pieuse tendresse.

Honorius III régnait encore. Ce grand Pape, le digne successeur d'Innocent III, continuait glorieusement ses entreprises. Il tenait tête aux Sarrasins toujours menaçants, en excitant le zèle des princes chrétiens auxquels il fournissait des subsides et des lances. Il défendait les droits de l'Eglise contre les prétentions des Bysantins, et la tyrannie du César germanique. C'est lui qui avait organisé la seconde croisade contre les Albigeois. Il avait soutenu Simon de Montfort, attaqué par le roi d'Aragon : il avait recommandé sa cause à Philippe-Auguste. Il avait écrit une lettre à Louis VIII, roi de France, pour le presser d'aller combattre les hérétiques du midi. A la même heure, il envoyait le légat Saint-Ange dans les provinces, pour encourager les efforts des croisés[1]. Antoine était un soldat qui revenait du champ de bataille où deux symboles et deux civilisations étaient aux prises. Son visage portait la trace des fatigues qu'il avait endurées; sa robe de bure était couverte d'une poussière qui en relevait la pauvreté. En le voyant, le vieux Pontife le félicita de ses travaux ; son cœur rayonna sur ce champion de la foi, redoutable à l'erreur, aux démons et aux méchants, et qui, de bonne heure, avait rempli l'Europe de sa renommée. C'était la dernière joie que Dieu lui réservait, au milieu des luttes ardentes qui avaient rempli sa vie. Il avait favorisé les premiers développements de l'Ordre des Mineurs. C'est lui qui avait accordé à Saint François l'indulgence de la portioncule[2], et qui en avait fixé le jour au lendemain de la fète de Saint-Pierre-ès-Liens, quand le Patriarche était venu lui démontrer, avec des roses blanches et rouges, cueillies sur un buisson, au mois de janvier[3], que telle était la volonté de Jésus-Christ. C'est encore lui qui avait confirmé par une bulle la

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique. Vol. XVI, pag. 429-607.
[2] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. II, pag. 16.
[3] Ibidem. pag. 57.

règle de l'Ordre dictée par le Saint-Esprit[1]. Maintenant il voyait devant lui un des fruits les plus merveilleux de l'arbre qu'il avait planté. Il semblait attendre Antoine pour mourir. Il mourut en effet le 18 mars.

Le lendemain les cardinaux s'assemblèrent, et élurent à sa place le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, qui prit le nom de Grégoire IX. C'était un pape tout franciscain. Il était l'ami personnel de Saint François. Il l'avait aidé à vaincre les difficultés qu'il rencontra dans ses débuts, quand il vint à Rome solliciter, auprès d'Innocent III, la première approbation de sa règle. Depuis il fut nommé par son oncle protecteur de l'Ordre : il assista au fameux Chapitre des *Nattes*. En montant sur le trône pontifical, où il déploya les qualités supérieures, héréditaires dans sa famille, il vérifiait une prophétie de Saint François qui lui avait écrit une lettre avec cette suscription : « A mon révérend père et seigneur Hugolin, qui doit « être un jour l'évêque du monde entier et le père de toutes les « nations[2]. » Ce que l'humilité du saint fondateur n'avait pu ni prévoir ni prédire, c'est que ce même pape le canoniserait après sa mort ; et qu'il certifierait par un diplôme la réalité des stigmates qu'un séraphin devait lui imprimer au sommet de l'Alverne[3].

Quand Antoine commença à exercer à Rome le ministère évangélique, Grégoire IX pleurait encore son vieil ami. Il sentait davantage la perte qu'il avait faite, au moment où il allait présider aux destinées de l'Eglise, à une époque difficile pour la chrétienté. Il regrettait les services que ce vaillant athlète lui aurait rendus ; mais il se consolait en songeant que son âme habitait sa postérité, et qu'il la conduirait au combat, comme au temps où il était dans ce monde. Il ne se trompait pas, puisqu'il avait sous la main celui que Saint François appelait « son vicaire[4] », et qui était en effet capable, par ses talents, par ses vertus, et par les grâces merveilleuses dont il était rempli, de rappeler à l'Ordre des Mineurs et aux Pontifes de l'Eglise, l'homme divin qui venait de s'envoler au Paradis.

[1] Chalippe : Vie de Saint François. Vol. II, pag. 84. — [2] Ibidem. tom. I, pag. 223.
[3] Fleury : Histoire ecclésiastique. Vol. XVII, pag. 155.
[4] Fioretti, chap. XXXIX.

Grégoire IX et Antoine représentaient les extrémités des choses : l'un était pape et l'autre moine; l'un brillait, sous la tiare, du double éclat de la puissance spirituelle et temporelle; l'autre n'avait pas ici-bas un pouce de terre sur laquelle il pût faire reconnaître son autorité; l'un avait une parole souveraine devant laquelle les peuples et les rois s'inclinaient; l'autre n'avait que son éloquence, parole contestée même quand elle est incontestable, et qui ne triomphe des résistances, qu'en versant la persuasion dans les cœurs. Ajoutez à tous ces contrastes celui des années qui les séparaient. Grégoire IX, âgé de près d'un siècle, semblait être aux portes du tombeau. Antoine, dans la fleur de sa jeunesse, faisait penser à l'avenir. Cependant ces deux hommes si inégaux se rapprocheront dans une action commune. La grande lutte contre l'hérésie manichéenne n'était pas terminée : il n'y avait de changé que les positions sur lesquelles on va la poursuivre. Grégoire IX prend désormais le commandement : Antoine servira sous ses ordres. La mort de Saint François détermina une crise dans sa famille spirituelle : nous les verrons se rencontrer dans des négociations laborieuses, et prévenir des déchirements lamentables. L'orgueil de l'empereur d'Allemagne ne connaissait plus de bornes : Grégoire IX et Antoine s'opposeront, chacun à sa façon, et par les armes dont il disposera, aux abus criants d'un despotisme qui, en pleine civilisation chrétienne, rappelait à l'Europe les plus mauvais jours du régime païen. Le Pontife centenaire restera le dernier à la peine; debout dans l'arène sanglante, il ramassera les morts et il ensevelira, de ses mains vénérables, le bienheureux Antoine, moissonné avant l'heure : il placera ses ossements sur l'autel et son nom dans l'immortalité.

La réputation dont Antoine jouissait en Italie, et qui avait grandi en France, l'avait précédé à Rome. Honorius III l'avait chargé de prêcher le carême; il s'acquitta de sa mission avec un succès prodigieux. Son âme apostolique, qui était montée à un diapason si élevé, trouva des accents de zèle encore plus émus; comme si le voisinage de la Chaire de Pierre, source de toute vérité, ajoutait à son éloquence naturelle. On accourait de toutes parts,

pour entendre sa prédication ; on venait des quartiers les plus éloignés de la ville. Les pâtres de la Sabine et de la campagne romaine laissaient leurs troupeaux, attirés par le charme céleste de sa voix. Les églises étaient trop étroites pour contenir d'immenses auditoires qui campaient sur les places publiques, attendant avec impatience l'heure où les portes s'ouvriraient. « Antoine parlait selon les exi-« gences des choses et des situations. Il savait répandre dans ses « discours une grâce parfaite, et y mêler le sel de la sagesse, je veux « dire une mesure qui en achevait le mérite. Il se montrait tour à « tour doux et sévère; aussi sa parole attendrissait l'auditoire, « quand il ne le frappait pas de terreur. Les gens lettrés admiraient « la pénétration de son génie et de son éloquence incomparable; « l'art avec lequel il pesait ses pensées, et avec quelle prudence et « quel tact il les proportionnait aux besoins de tous. Les plus avan-« cés dans les voies de la perfection considéraient avec ravissement « comment il *exposait les enseignements spirituels avec le langage de* « *l'esprit*; les simples chrétiens étaient charmés de ses instructions « morales, avec lesquelles il coupait, jusque dans leur racine, les « causes et les occasions des vices, pour semer à la place, avec « beaucoup d'habileté, les germes des vertus et des bonnes mœurs. « Enfin tout le monde, sans distinction d'âge, de rang ou de con-« dition, était dans l'allégresse de recevoir de sa bouche des ensei-« gnements appropriés à chaque intelligence, et de se soumettre à « des pratiques d'où on retirait le plus grand fruit [1]. »

Après cela on comprend pourquoi l'esprit de pénitence dépassa chez le peuple romain les limites ordinaires. Aux mortifications volontaires, aux jeûnes et aux veilles prolongées, on joignit des flagellations héroïques qui allaient jusqu'à l'effusion du sang. Cette dernière coutume n'était pas une nouveauté : une tradition plusieurs fois séculaire la proposait à l'imitation des âmes ardentes, et au respect de celles qui n'avaient pas le courage d'aller si loin [2].

1 Vita anonyma, cap. VIII.

2 Depuis que Jésus-Christ est devenu l'idéal vers lequel tous les regards sont tournés; chaque trait de sa divine physionomie, et chaque détail de sa vie sont demeurés le principe d'un mouvement d'amour et l'objet d'une dé-

Mais Antoine profitant des dispositions publiques, fit de cette coutume une institution, en fondant la confrérie des flagellants qui avait pour but d'honorer la Passion de Jésus-Christ, et d'expier les péches du monde. « Alors pour la première fois les hommes com-« mencèrent à faire des processions, en se donnant la discipline, et « en chantant très-dévotement de pieux cantiques. Cette louable « coutume, due à l'initiative d'un maître si éminent, prit des ac-« croissements successifs; si bien qu'aujourd'hui elle est pratiquée « dans presque toutes les provinces de l'Italie [1]. » L'abus qu'on en fit dans la suite, ne lui enleva rien de la sainteté de son origine, de la beauté de son dessein, ni de l'utilité de ses résultats [2].

votion spéciale. Ainsi l'Eglise a reproduit Jésus Christ dans son histoire, l'envisageant tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre, selon les temps et les nécessités des âmes. Le moyen-âge eut principalement la dévotion à la Passion du Sauveur : les croisades en sont la preuve. La Passion renferme l'ensemble de l'ascétisme chrétien : cependant l'idée de la douleur et de l'expiation qu'elle engendre, semble dominer tout le reste. C'est par là que la dévotion à la Passion s'harmonisait mieux qu'une autre avec les natures fortes et, sensuelles de cette époque. C'est pourquoi l'on vit de bonne heure les saints se plaire à châtier leur corps pour le réduire en servitude. Il est parlé de la flagellation volontaire dans la règle de Saint Colomban. (Fleury : Histoire ecclésiastique, vol. VIII, pag. 14.) Saint Dominique le Cuirassé la pratiquait aussi. (Ibid. vol. XIII, pag. 105.) Saint Pierre Damien, non content de se l'infliger lui-même, la prêchait aux autres, et la défendait contre les accusations dont elle était l'objet. (Ibidem.) Dans le siècle d'Antoine, Sainte Elisabeth de Hongrie donnait ce bel exemple au milieu des délicatesses de la vie de cour. (Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth, vol. I, pag. 258). Plus tard Gerson écrivit un traité contre l'usage de la flagellation ; il adressa même une lettre à Saint Vincent Ferrier qui, selon lui, le favorisait trop. Mais le célèbre chancelier ne blâmait que les pieuses exagérations ; il était d'ailleurs partisan de la flagellation discrète. (Fleury : vol. XXI, pag. 443.)

[1] Cæperunt tum primum homines catervatim sese verberando, et pia cantica devote depromendo, procedere ; atque ea laudabilis consuetudo, a tanto auctore profecta, deincep suis est aucta incrementis ; ita ut in omnibus fere Italiæ locis, accuratissime hodieque observetur. (Vita anonyma, cap. XIII.)

[2] On sait comment la flagellation qui était d'abord une pénitence salutaire, dégénera en superstition, en Italie d'abord, à la fin du treizième siècle ; et dans les siècles suivants, en Allemagne, où elle fut adoptée par des sectaires qui se révoltèrent contre l'autorité de l'Eglise. Les flagellants, orgueilleux et corrompus, disparurent étouffés dans le ridicule : l'usage de la flagellation, introduit par les saints, a survécu aux scandales dont il fut le prétexte. (Alzoc : Histoire universelle de l'Eglise, tom. II, pag. 615.)

Cependant le bruit des merveilles qu'Antoine opérait par sa prédication, était arrivé jusqu'à la cour romaine. « Il se concilia si « bien l'estime des princes de l'Église, que le Souverain Pontife et « tous les cardinaux couraient à ses sermons, avec un zèle extraor- « dinaire et une dévotion qu'on ne saurait rendre[1]. » Quand Grégoire IX eut une fois gouté la parole d'Antoine, il ne sut pas se priver de cette manne céleste, et devint un de ses auditeurs assidus. Il admirait sa science des Saintes Écritures ; comment il en possédait la lettre et le sens, et avec quel rare bonheur il en faisait des applications aux âmes. Il contemplait cette abeille mystique qui parcourait, en se jouant, les prairies embaumées de la Révélation sur lesquelles le Saint-Esprit a versé tant de parfums et répandu tant de couleurs ; se reposant tantôt sur la Loi, tantôt sur les Prophètes ; prenant un peu partout les matériaux de ses admirables instructions. « Il était sublime dans ses expositions, dit l'Écrivain « anonyme ; il avait une abondance de diction, une magnificence « de forme singulière, tandis qu'il développait les mystères cachés « de l'Écriture Sainte[2]. » C'est dans ces mémorables circonstances que Grégoire IX ravi d'admiration, lui donna le glorieux surnom « d'*Arche du Testament*. » C'était, ajoute l'Anonyme, une singulière faveur[3] ; rarement un homme avait mérité un pareil éloge de la la part du Vicaire de Jésus-Chrit. Il est resté le plus beau titre du bienheureux Antoine.

Mais cet éloge n'étaitpas exagéré. Voici comment s'exprime l'Auteur anonyme, contemporain d'Antoine : « Ce n'est pas sans raison « que le Souverain Pontife lui donna le nom *d'Arche du Testament ;* « le texte des deux Testaments était en effet si profondément gravé « dans sa mémoire, qu'à l'exemple d'Esdras, il était capable, avec « ses seuls souvenirs, de rétablir intégralement les Ecritures, en

[1] Ubi tantam principum Ecclesiæ erga se benevolentiam expertus est, ut et ab ipso Pontifice Maximo, et cæteris omnibus, concio illius incredibili studio et devotione auscultata sit. (Vita anonyma, cap. VIII.)

[2] Tam enim sublimiter, facondo ore Scripturæ mysteria depromebat. (Ibidem.)

[3] Ut Pontifex Maximus, singulari quadam prærogativa, eum *Arcam Testamenti* appellaret. (Ibidem.)

« supposant que toutes les copies eussent péri. C'est ce dont témoi« gnent tous les hommes qui ont longtemps vécu dans son com« merce, et qui l'ont vu de plus près. En outre, il possédait un mer« veilleux talent pour interpréter les divines Écritures, et pour en « exposer avec clarté et solidité les divers sens. Il n'y avait pas dans « la bible un seul livre qui lui fut étranger[1]. » *La Concordance morale* de l'Ecriture Sainte, et *Le Commentaire mystique* sur l'Ancien Testament, dans lequel il ne laisse pas un seul passage sans l'accompagner de remarques pleines d'érudition et de piété, sont la preuve qu'Antoine n'avait pas usurpé sa réputation[2].

Les fêtes de Pâques approchaient. Le Pape fit promulguer la grande indulgence qui attirait dans la Ville éternelle un concours immense d'étrangers, venus de tous les points de la chrétienté[3]. L'année où Antoine prêcha le carême, les foules accourues étaient innombrables. Elle se pressaient avec avidité autour de l'apôtre: chacun était jaloux de le voir et de l'entendre. Pour plusieurs, il n'était pas un inconnu. Ils l'avaient rencontré en Italie et en France;

1 Nec immerito illi tributum fuit a Pontifice ut *Arca Testamenti* diceretur; ita enim utriusque Testamenti paginas memoriæ plane afflixas habebat, ut, instar Esdræ, potuerit, si sic res postulasset, omnes Scripturas divinas in integrum de sua memoria, etiam codicibus omnibus prorsus abolitis, restituere. Testantur hoc qui ejus quotidiano convictu et familiari consuetudine diu usi fuere; nec ei defuisset facultas, si res poposcisset, omnia Scripta divina luculenter et multiplici ratione exponendi et interpretandi. (Vita anonyma, cap. VIII.)

2 Id *Concordia moralis* quam in Sacram Scripturam composuit, convincit;... constat (etiam) ex ejus *Commentario mystico* in Vetus Testamentum, in quo nihil fere intactum nisi erudite relinquit. (Opera. S. Antonii præfatio.)

3 Cette indulgence n'était pas accordée sous forme de jubilé. Le jubilé ne fut établi qu'en 1300, par Boniface VIII, dont la bulle d'institution porte : « Selon le rapport fidèle des anciens, il y a de grandes indulgences accordées « à ceux qui visitent l'église du prince des Apôtres : nous les confirmons etc.» Ces paroles prouvent que l'indulgence paschale n'était pas une fable et qu'elle a servi de préliminaire à l'établissement du jubilé qui en fut le développement et la reglémentation. Le succès de cette indulgence s'explique à une époque qui mit les pèlerinages à la mode, et qui en fit un des moyens les plus usités pour obtenir la rémission des péchés. On allait à Jérusalem, et à Saint Jacques de Compostelle, Rome avait un prestige encore plus considérable l'indulgence ne pouvait manquer de trouver écho dans les âmes, surtout au temps de Pâques. (Fleury : Histoire ecclésiastique, vol. XVIII, pag. 651.)

le souvenir de son éloquence et de ses miracles augmentait encore chez eux l'enthousiasme général dont ils étaient les témoins. Antoine était placé au centre de cette petite humanité dans laquelle toutes les nations étaient représentées. Il les portait toutes dans son cœur ; il les élevait toutes jusqu'à la vérité et jusqu'à Dieu. Ainsi ce vase d'élection qui avait été prédestiné pour annoncer le nom du Christ béni aux peuples et aux rois, était devenu à Rome « un vase catholique[1] » selon la belle expression dont l'antiquité s'est servie, pour exprimer l'étendue de son zèle, la profondeur de ses vues, et l'universalité de sa gloire. Le Pape le chargea d'expliquer aux pèlerins la nature des faveurs spirituelles dont il avait ouvert le trésor, le prix inestimable qu'ils devaient y attacher et les conditions auxquelles ils pourraient les obtenir. Antoine obéit à cet ordre suprême ; et le jour de la Résurrection, sa prédication fut accompagné d'un miracle qui rappela celui qui s'accomplit à Jérusalem, au jour de la Pentecôte, et dont nous trouvons le récit aux *Actes des Apôtres*. Le voici tel qu'il est rapporté dans *Les Petites Fleurs de Saint François*. Cette naïve narration ajoute à l'authenticité du fait historique tous les charmes de la légende. « Le mer-« veilleux vaisseau du Saint Esprit, Saint Antoine de Padoue, un « des disciples et compagnons que Saint François s'était choisis, et « celui qu'il nommait son vicaire, prêchait une fois devant le Pape « et les cardinaux au consistoire, où étaient des hommes de diver-« ses nations, grecs, latins, français, allemands, slaves, anglais, et « d'autres diverses langues. Il fut enflammé de l'Esprit Saint et « annonça la parole de Dieu d'une manière si efficace, si dévote, si « pénétrante, si douce, si claire et si intelligente, que tous ceux « qui étaient présents, quoiqu'ils fussent de diverses langues, en-« tendirent toutes ses paroles clairement, distinctement, comme « s'il avait parlé le langage de chacun d'eux, et tous restèrent stu-« péfaits. Il sembla que l'on vit se renouveler l'antique miracle des « Apôtres au temps de la Pentecôte, lorsque, par la vertu de l'Es-« prit Saint, ils parlaient toutes les langues ; et les cardinaux se

[1] S. Antoni, vas catholicum. (Antiques litanies de S. Antoine.)

« disaient l'un à l'autre : N'est-il pas venu d'Espagne celui qui prê« che? Et comment donc entendons-nous tous dans son langage le « langage de notre pays? Le Pape réfléchissait comme les autres, « et s'émerveillait de la profondeur de cette prédication, il s'écria : « En vérité, celui-ci est l'Arche du Testament, et le trésor de l'Écri« ture Sainte[1]. » C'est ainsi que Dieu se plaisait à glorifier son serviteur devant toutes les tribus de la terre. Par là il mérita d'être comparé aux Apôtres, parce qu'il avait reçu, comme eux, le don des langues[2].

Après le carême, Antoine songea à continuer sa route vers Assise. Son séjour à Rome n'avait été qu'une halte. Il y avait traité les affaires dont son provincial l'avait chargé, à son départ de France. Il n'avait pas prévu alors qu'il y exercerait le ministère évangélique : mais il ne laissait échapper aucune occasion de travailler au salut des âmes. Il avait fait ce qu'il devait faire. Il se croyait désormais inutile dans la Ville éternelle; et malgré la joie qu'il y goûtait, il était invisiblement poussé à la quitter : l'obéissance l'appelait ailleurs. En parfait disciple de la croix, il pratiquait sérieusement l'oubli de lui-même ; préférant à toutes les jouissances, celle qu'il trouvait dans le sacrifice. Du reste, il était attiré par une autre séduction. Le Chapitre auquel il allait assister n'était indiqué que pour le lendemain de la Pentecôte. Il avait devant lui plus de temps qu'il ne lui en fallait; mais il était impatient de revoir les lieux qui étaient remplis pour lui des plus doux souvenirs. Un lien tendre et fort le rattachait à la vallée d'Assise, la patrie de son cœur ; et si loin qu'il fut, il ne faisait que tourner autour de ce centre où son zèle infatiguable trouvait son point d'appui. D'ailleurs en quittant le pays où l'hérésie exerçait sa fatale influence, il lui tardait de revoir les cabanes de feuillage bâties le long du Rivo-Torto, où ses frères conservaient la virginité de leur foi et protégeaient celle des populations naïves dont ils étaient entourés. Enfin il se promettait en arrivant à Assise, de prolonger davantage sa

[1] Fioretti chap. xxxix. — Liber miraculorum. Apud Bolland.

[2] S. Antoni, apostolus linguarum dono. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

recollection, et de se retremper aux sources de la vie héroïque qu'il avait embrassée, et dont il remplissait avec tant de ferveur les austères devoirs. Tous ces motifs donnaient des ailes à son âme, et ne lui permettaient pas de différer plus longtemps son départ. Il alla donc se prosterner une fois de plus aux pieds de Grégoire IX ; et après avoir obtenu son agrément, il se dirigea vers Assise, en compagnie du Frère Luc.

Les historiens racontent qu'Antoine imitait la manière de voyager de Saint François. Rien n'était évangélique, et rien n'était pittoresque comme les voyages de ce pauvre sublime qui s'en allait, les pieds nus, et sans provisions ; se confiant à la Providence, semant en route le bon grain de la parole de Dieu, et celui non moins précieux de ses exemples, tandis qu'il exposait à Frère Léon « quelles choses font la joie parfaite[1] » ; et qu'il partageait avec Frère Másséo le pain qu'ils avaient recueilli de porte en porte[2]. Pour se délasser de la fatigue, il entrait dans les églises où il entonnait une hymne en l'honneur de madame la Pauvreté[3]. Il parlait à la nature : sa marche était une marche triomphale à travers la création subjuguée par sa vertu.

Quelque chose de pareil se passait pour Antoine, le disciple qui a le plus ressemblé au maître. Lui aussi affectait un dénument magnanime que sa foi empêchait d'être une témérite. L'absence de tout souci pour le lendemain, se peignait dans la sérénité de son visage. Il chantait à haute voix des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. S'il rencontrait des laboureurs ou des pâtres, il s'arrêtait avec eux ; il consolait leurs tristesses ; il ne les laissait pas sans leur rappeler la sainteté de leur vocation, et sans les exhorter à ne pas la compromettre par leurs péchés. L'Eucharistie était son viatique ; il l'adorait dans les temples des bourgades qu'il traversait ; quand il pouvait, il la prenait à l'autel où il célébrait la messe. Il était l'apôtre de l'Eucharistie : il l'avait vengée plusieurs fois, par ses sermons et par ses miracles, des outrages de l'hérésie manichéenne ; l'Eucharistie lui payait ses services par

[1] Fioretti, chap. VIII. — [2] Ibidem, chap. XIII. — [3] Ibidem.

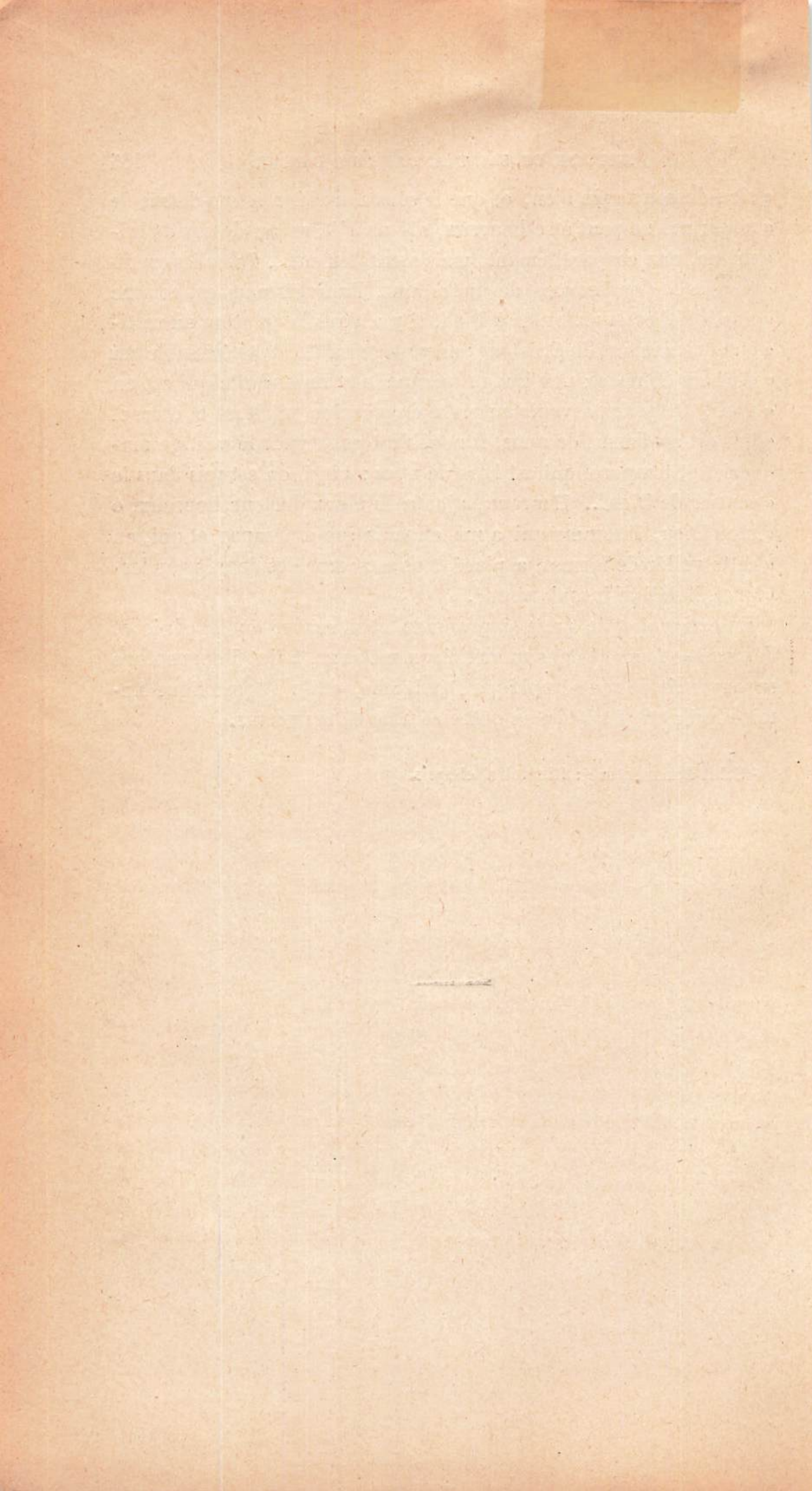
les douceurs dont elle inondait son âme. Elie fuyant la fureur des rois, se reconfortait à l'ombre d'un genevrier avec un pain cuit sous la cendre, et une amphore remplie de vin : Elie ne mangeait qu'un symbole. Antoine pèlerin dans la campagne romaine et dans les gorges de l'Ombrie, goûtait la vérité du don céleste. Le pain des anges remplaçait souvent pour lui le pain matériel qui lui manquait.

Comme Saint François, il avait à un très haut degré le sentiment de la nature. Ce n'était pas un sentiment d'artiste, qui lui faisait saisir l'harmonie des lignes, la profondeur des horizons, la beauté des paysages, et les teintes chaudes de la lumière, dans ce pays privilégié. Il s'élevait jusqu'à la théologie du spectacle qui se déroulait sous ses regards. La nature était pour lui un vaste emblème qui exprimait les attributs de Dieu. La puissance, l'immensité, la sagesse, la bonté, la majesté du Créateur; l'unité de sa substance et la trinité de ses personnes ; toutes ces magnificences dogmatiques lui étaient racontées par les élèments qui se déployaient sur sa tête et sous ses pieds. Il était aidé dans cette interprétation mystique, par la connaissance parfaite qu'il avait des Psaumes : de toutes les parties de l'Écriture Sainte, aucune ne met plus fréquement en scène les merveilles de la nature. La nature est comme la lyre à dix cordes que le Prophète royal tient entre ses mains, et sur laquelle il exécuta ses mélodies, tour à tour graves, joyeuses, mélancoliques, tendres, et quelquefois terribles. Les vents, les flots, les astres, les neiges, les frimas, les fontaines, les collines, les forêts y mêlent leurs voix, pour composer une hymne d'adoration et de reconnaissance qui arrive jusqu'au trône de l'invisible maître de l'univers. Toutes les âmes ont emprunté à David ses cantiques pour traduire leur amour. Antoine les savait par cœur ; et en cheminant avec son compagnon, il les répétait avec une sainte allégresse, invitant toutes les créatures à louer, à glorifier, et à bénlr le Seigneur. Ainsi la pensée de Dieu ne le quittait pas. Ce Dieu était sa passion, sa lumière et sa vie. Il s'élevait jusqu'à lui par les mêmes moyens qui ont quelquefois la triste vertu de nous en détourner. « Comme le « bonheur, dit Saint Bonaventure, n'est autre chose que la posses-

« sion du souverain bien, et que le souverain bien est au-dessus de « nous ; nul ne peut être heureux, s'il ne s'élève au-dessus de lui-« même, non corporellement, mais mentalement... Selon les condi-« tions et les puissances de notre âme, l'univers nous est comme « une échelle pour monter à Dieu. Il y a dans la création un vesti-« ge et une image du Créateur ; un vestige matériel et périssable qui « est hors de nous ; une image spirituelle et immortelle qui est en « nous. Or pour parvenir au premier principe spirituel et éternel « qui est au-dessus de nous, il nous faut passer par le vestige ma-« tériel et temporel qui est hors de nous ; ainsi on est mis dans le « sentier de Dieu... Heureux, ajouta le pieux docteur, heureux, ô « mon Dieu, l'homme qui a mis en vous son espérance, et qui, en « cette vallée de larmes, a placé dans son cœur des degrés par les-« quels il s'élève jusqu'à vous [1]. »

En écrivant cette page si profonde et si suave, où le génie et l'amour se fondent dans un délicieux mélange, Saint Bonaventure se souvenait de son séraphique Patriarche, et de l'apostolique Antoine qui avait hérité de sa grâce comme de ses vertus.

[1] Saint Bonaventure : Itinéraire, chap. I.



CHAPITRE XIII

Antoine arrive à Sainte-Marie-des-Anges. — Le tombeau de Saint François. — Ouverture du Chapitre général. — Élection du florentin Jean Parent. — Le Chapitre adresse à Grégoire IX une lettre, pour demander la canonisation de Saint François. — Antoine dépose sa charge de gardien de Limoges. — Il est nommé provincial des Romagnes. — Il visite ses frères. — Il va en mission a Rimini. — Les Cathares. — Antoine prêche aux poissons. — Il opère de nombreuses conversions. — Les hérétiques cherchent à l'empoisonner. — Comment il échappe à la mort.

Si mortiferum quod biberint, non eis nocebit.

Marc. XVI, 18.

Gaude quod zelo succensus
Justitiæ, redarguebas
Omnes, et propter hoc eras
Multis vitiosis offensus.

(CHAVIN DE MALAN : Histoire de saint François — Monuments historiques.)

Dominamini piscibus maris et volucribus cœli.

Gen. I, 28.

De retour à Assise, Antoine employa ses loisirs à satisfaire sa foi et sa piété filiale. Il visita d'abord Sainte-Marie-des-Anges. « L'homme de Dieu, Saint François, écrit Saint Bonaventure, voyant « cette pauvre église abandonnée ; parce qu'il avait une très-ten- « dre dévotion envers la Reine du monde, il commença à y séjour- « ner fréquemment pour en entreprendre la réparation. Compre- « nant par le vocable même de cette église, appelée depuis des sié- « cles Sainte-Marie-des-Anges, qu'elle recevait habituellement des

« visites angéliques; il y fixa ses pas à cause de son respect pour « les anges, et surtout à cause de son amour envers la Mère du « Christ. Ce lieu devint plus cher au saint homme qu'aucune au « tre partie du monde. C'est là en effet qu'il débuta avec humilité « dans sa profession; c'est là qu'il fit dans les vertus des progrès « rapides; là enfin qu'il s'endormit heureusement dans le Seigneur[1]. « Aussi en mourant il le recommanda à ses frères comme très-fa- « vorisé de la Vierge Marie[2]. »

Le testament d'amour que le séraphique Patriarche avait laissé à ses enfants, fut fidèlement exécuté. Antoine s'y conforma plus que personne. Au Chapitre des *Nattes*, il n'avait fait que passer. Il ne pût pas goûter à son aise les charmes de ce lieu béni. Maintenant il était plus heureux : il lui était donné d'y fixer ses pas pour quelques jours. Sainte Marie-des-Anges était remplie pour lui de délicieux souvenirs : son âme émue les réveillait, et les savourait. En même temps, il saisissait mieux son harmonie avec le génie et les destinées de l'Ordre des Frères Mineurs. La langue de terre si bien appelée Portioncule, sur laquelle elle était bâtie, exprimait parfaitement l'humilité des origines de l'Ordre, et l'abnégation de ceux qui l'avaient embrassé. Elle était là cette chétive chapelle « comme une relique précieuse de cette pauvreté dont Saint Fran- « çois était, selon Bossuet, l'amateur désespéré[3]. » Le nom de la Vierge à laquelle elle était dédiée, en rappelant la Rédemption dont Marie avait été le bienheureux instrument, disait assez haut que

[1] Hunc locum vir sanctus amavit præ cæteris totius mundi; hic etenim humiliter cœpit; hic virtuose profecit : hic feliciter consummavit; hunc in morte fratribus tanquam Virgini carissimum commendavit. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. II.)

[2] Videte filii, ne unquam hunc locum relinquatis. Si ab una parte foras expellimini, per aliam reintrate. Nam locus iste sanctus est, et habitatio Christi, et Virginis matris ejus. Hic cum pauci essemus, augmentavit nos Dominus altissimus. Hic luce sapientiæ suæ illuminavit animas pauperum suorum. Hic igne sui amoris nostras voluntates accendit. Hic qui oraverit corde devoto, quod petierit obtinebit : offendens gravius punietur. Propter quod, o filii, habete hunc locum omni reverentia et honore dignissimum. (Opuscula S. Francisci, tom. III, collat. XXVIII.)

[3] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.

Saint François avait été suscité de Dieu pour racheter par ses larmes et par le sang de ses missionnaires, un siècle corrompu avant d'être civilisé. Enfin depuis le départ d'Antoine, Sainte-Marie-des-Anges avait été enrichie de l'indulgence de la Portioncule, la plus précieuse, après celles que l'Eglise accordait aux pèlerins de la Terre-Sainte. Cette grâce nouvelle ajoutait encore à sa gloire, et achevait de déterminer le symbolisme que le mystique apôtre y découvrait [1].

En sortant de Sainte Marie-des-Anges, Antoine monta à la ville d'Assise, et alla se prosterner devant le tombeau de Saint François. Il était absent quand le séraphique Patriarche avait quitté la terre : il n'avait pas recueilli ses suprêmes paroles ; il n'avait pas reçu sa dernière bénédiction. Son regret s'adoucissait, tandis qu'il priait sur sa cendre à peine refroidie. Il ressuscitait ce grand mort dans sa tendresse ; il contemplait son visage amaigri par la pénitence et sillonné par les larmes de l'amour ; il écoutait sa voix, hier si persuasive, quand elle prêchait la doctrine de la croix ; et maintenant plus éloquente encore, parce qu'elle sortait du fond du tombeau, pour dire la même chose. L'église de Saint-Georges lui était déjà chère ; car c'est là que Saint François, petit enfant, avait commencé ses études, et là aussi qu'il avait prêché pour la première fois. Depuis que cette église était devenue le lieu de son repos, Antoine l'aimait davantage : il s'en dégageait une vertu qui augmentait chez lui l'esprit religieux dont il était rempli [2]. Il considérait dans une méditation silencieuse, comment Dieu avait récompensé le pauvre François, qui pendant sa vie était mort au monde et à lui-même ; et qui après sa mort avait fleuri comme le palmier du désert, et s'était multiplié comme le cèdre du Liban. Il s'enivrait au torrent de délices qui coulait de son tombeau ; il s'encourageait à mourir chaque jour, pour revivre dans les âmes, en y engendrant le Christ béni.

Cependant le Chapitre général s'assembla à la date indiquée [3]. Les circonstances lui donnèrent une grande impor-

[1] Chalippe : Histoire de Saint François. Vol. II, pag. 14, 16, 57, 59.

[2] Chalippe : Histoire de Saint François, vol, II, pag. 213.

[3] L'opinion qui place la tenue du Chapitre à Rome, le 6 juin, veille de la

tance, et attirèrent un nombre très-considérable de ministres provinciaux et de gardiens. Pendant les dernières années de Saint François, l'Ordre avait été gouverné par un vicaire, parce que personne n'avait consenti à remplacer entièrement le fondateur vivant, et à prendre le titre de ministre général. Le moment était venu de procéder, selon la règle, à l'élection de son successeur. Un homme que nous retrouverons bientôt dans cette histoire, pouvait rendre cette élection difficile : c'était le Frère Elie, qui avait été le premier vicaire de Saint François; et qui avait dans l'Ordre de nombreux partisans. Néanmoins il fut écarté [1]. Le choix tomba sur Jean Parent, de Florence. Dans le monde, il était un jurisconsulte éminent, et il exerçait la magistrature à Fescennia. Converti à Dieu par la crainte de ne pas faire son salut dans la profession qu'il avait embrassée, il entra en religion, où il ne tarda pas à briller de l'éclat de toutes les vertus. Il était ministre de la province d'Espagne, quand il fut élu général de son Ordre : il ne démentit pas les espérances qu'il avait fait concevoir à ses frères [2]. Le suffrage d'Antoine était acquis à un personnage aussi méritant. Ami de la règle, passionné pour la prospérité de la Famille séraphique, il se rangea immédiatement derrière celui qui était capable de remédier aux abus, et qui essaya en effet de restaurer la discipline, ébranlée sur quelques points.

Après l'élection de Jean Parent, l'acte principal du Chapitre fut la supplique qu'il adressa à Grégoire IX, à l'effet d'obtenir la canonisation de Saint François. En attendant les honneurs que l'Eglise allait lui décerner, le vénérable Patriarche recevait ceux que ses enfants lui votaient. C'était sa première canonisation. On pouvait peut-être soupçonner les siens d'être aveuglés par leur tendresse; mais ils étaient bons juges; car après avoir été les témoins de tous les miracles que Saint François avait accomplis pendant sa vie, ils assistaient chaque jour à ceux qui éclataient sur son tom-

Pentecôte, est refutée par la date de la fête de Pâques qui, cette année, tombait le 11 avril.

[1] Chalippe : Histoire de Saint François, vol. I, pag. 295.

[2] Wadding : Annales Minorum — Azzoguidi, note 26.

beau. La voix des Frères Mineurs était bien la voix de Dieu. Elle trouva écho dans le cœur de Grégoire IX, qui accueillit avec joie leur demande, et leur donna satisfaction l'année suivante.

A la fin du Chapitre, Antoine fut déchargé de son emploi de gardien de Limoges. Il était toujours heureux quand il s'agissait de déposer le fardeau du pouvoir; non pas par amour du repos, mais par un goût décidé pour la vie humble et cachée. Cependant il ne gagna rien à son abdication; car on lui donna immédiatement le titre de provincial de la Romagne. Une fois de plus, il vit par lui-même que ceux qui s'abaissent à leurs propres yeux, sont élevés devant les hommes; car Dieu se plait à prendre les instruments de sa grâce dans leurs rangs. Il avait alors trente deux ans.

Antoine qui pesait tout au poids du sanctuaire, considéra dans ses nouvelles fonctions les devoirs qu'il avait à remplir, plutôt que les droits dont il était investi. En conséquence, il se hâta de visiter sa province. Il apporta à ses frères les résolutions prises au Chapitre. Il leur recommanda la pratique des vertus religieuses, et il les encouragea par ses exhortations et par ses exemples. La ferveur qui anima dès lors les couvents de l'Emilie et de la Romagne, fut le fruit de son zèle. « Pendant plusieurs années, il fut ministre « de ses frères dans la province d'Emilie, avec un succès qui lui « valait l'approbation générale. Quoiqu'il fût sans rival, en Italie, « pour la doctrine et l'éloquence; néanmoins dans l'exercice de ses « fonctions, il se montrait merveilleusement facile et compatis- « sant[1]. »

A l'extérieur, le zèle d'Antoine ne fut pas moins remarquable qu'auparavant. Dès qu'il eût réglé les affaires de sa province, il reprit la croix, et courut après les populations que l'hérésie travaillait dans la péninsule italienne, comme en France et en Allemagne. Les Cathares ou Patarins étaient très-nombreux dans la Romagne et dans l'Emilie. Les Circoncis dominaient en Lombardie.

[1] Idem autem ipse etiam in provincia Æmiliæ, multis annis fratrum minister cum laude fuit. Etsi vero doctrina et verbo in Italia vix quemquam parem haberet, at nihilominus in sua præfectura, vel ministri functione, mire commodum et humanum se præbebat. (Vita anonyma, cap. IX.)

Les Vaudois s'étaient principalement retranchés dans le Milanais et dans les montagnes du Piémont. Ces sectes, partout un peu mêlées, n'étaient que des variétés d'une même hérésie à laquelle se rattachaient les Albigeois qui désolaient le midi de la France. Elles présentaient plusieurs points communs, qui étaient comme des traits de famille. Ainsi toutes prenaient leur origine dans la Gnose, ce système confus qui remontait au premier siècle de l'Eglise, et dans lequel les doctrines juives, chrétiennes et payennes se combinaient sous des formes bizarres et à peine intelligibles. Toutes professaient le Manichéisme, où la doctrine des deux principes, avec les conséquences logiques qui en découlaient. Toutes, en altérant les dogmes fondamentaux du catholicisme, en voulaient à l'Eglise en tant qu'institution, et lui disputaient les biens temporels qu'elle possédait, et la puissance politique qu'elle exerçait. Toutes menaçaient plus ou moins les pouvoirs publics, et la société elle-même, en niant la propriété et le mariage. Mais la secte albigeoise était la seule qui eût une armée : en Italie il n'y avait que des prédicants. Les Cathares et les Circoncis qu'Antoine rencontra dans son apostolat, étaient séparés par certaines nuances dogmatiques et par des pratiques particulières. Les Cathares professaient le Docétisme qui consistait à ne considérer que comme une apparence tout ce qui était corporel en Jésus-Christ : ils rejetaient l'Ancien Testament. Les Circoncis au contraire étaient Ebionites : c'est-à-dire qu'ils reconnaissaient la réalité de la mission du Messie, restreinte aux proportions d'une mission purement humaine. Ils soutenaient l'existence permanente des cérémonies et des lois judaïques. Parmi les jongleries que les Cathares avaient substituées aux sacrements de l'Eglise, on comptait ce qu'ils appelaient *la consolation*, ou l'imposition des mains. C'était une manière de remettre les péchés, d'autant plus commode qu'elle n'exigeait pas l'aveu des fautes commises, pas même la contrition. Seulement l'initié, admis au rang des parfaits, s'engageait à mener une vie austère et exempte de toute souillure. Qui pouvait sans témérité faire une pareille promesse ? Les scandales du lendemain ne tardèrent pas à rendre suspecte *la consolation* des Cathares : aussi ils prirent le parti de ne

l'accorder qu'à ceux qui allaient mourir. Ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de persévérance[1].

Antoine, fidèle à son ancienne méthode, commença par protéger le pauvre peuple contre la séduction des nouveautés manichéennes. Les petits lui étaient chers. Ils étaient pour lui les agneaux du Christ béni. Il les dirigeait vers les pâturages de la vraie foi ; il les abreuvait aux sources sacrées qui jaillissent du côté entr'ouvert du Sauveur. Mais comme le bon pasteur, il ne prit pas la fuite à la vue des loups qui rôdaient autour du troupeau. Il alla vers eux, et il essaya d'adoucir leur férocité. C'était toujours la partie difficile de l'apostolat d'Antoine. Les multitudes ne sont guère qu'entraînées : à la faveur de leur ignorance, et en flattant leurs passions, on les précipite dans l'erreur, et dans des excès redoutables. Il suffit quelquefois de les détromper, et de les apaiser, pour avoir raison de leur résistance. Mais les sectaires sont orgueilleux et obstinés. Antoine se mit à l'œuvre, en laissant à Dieu le soin d'achever ce qu'il allait commencer.

Rimini était devenu le camp retranché des Cathares, sur le versant oriental des Appenins. Cette ville qui avait été à d'autres époques hospitalière envers l'hérésie[2], travaillait à conserver sa vieille réputation. Elle était soumise, comme les autres villes de la Pentapole,à la juridiction des papes. Cette circonstance qui devait favoriser son orthodoxie, ne la sauvait pas de la propagande malsaine des ennemis de l'Evangile. Elle était par tempérament querelleuse et rebelle; son port était accessible au commerce de toutes les nations; son génie était ouvert à toutes les importations de la pensée humaine. Un homme moins résolu qu'Antoine aurait hésité : lui entra dans la place, décidé à annoncer la parole de vérité, à insister à temps et à contre temps, à convaincre d'erreur et de perfidie les sectaires effrontés, à les dépeindre tels qu'ils étaient devant les simples surpris par leurs menées ténébreuses, à les menacer des jugements de Dieu ; et, en dernière ressource, disposé à

[1] Alzoc : Histoire universelle de l'Eglise. vol. I, chap. V, — vol. II, chap. III.

[2] Les Ariens tinrent à Rimini un concile tristement célèbre, en 359.

se mettre à leurs genoux, pour les conjuger de ne pas affliger l'Église du Christ, en arrachant de son sein les âmes qu'elle engendre dans la douleur et dans l'amour. Il ouvrit des prédications publiques, dans lesquelles il vengea les dogmes catholiques des attaques dont ils étaient l'objet. Il attaqua à son tour les doctrines à la mode, les superstitions honteuses, renouvelées des payens, qu'on accréditait un peu partout; il n'épargna pas les pratiques clandestines des initiations. Mais son éloquence, ordinairement si attrayante par son allure franche et courageuse, ne produisit aucun effet. Les Cathares irrités du zèle qu'il déployait contre eux, ne cédèrent même pas à la curiosité de l'entendre. Ils restèrent plus durs que des pierres; non contents de ne pas se rendre à l'évidence de ses raisonnements, ils le laissèrent prêcher dans le désert[1].

Antoine à bout de moyens ne se découragea pas. Il tourna ses regards vers le ciel : il répandit dans l'oraison des larmes abondantes, jusqu'à ce que l'inspiration de la grâce vint le tirer d'embarras. Il s'arrêta à la pensée de changer d'auditoire, et d'aller évangéliser la mer, puisque la terre répondait si mal aux appels de sa charité. En conduisant ainsi les hommes à l'école des êtres privés d'intelligence, il voulut leur donner une leçon solennelle ; il espéra enlever aux Cathares tout prestige sur le peuple, en supposant qu'ils ne se rendissent pas devant la vérité manifestée. Dieu ne trahit pas la foi de son apôtre. Le miracle des poissons occupe, dans les annales des Frères Mineurs, le même rang que le miracle des oiseaux. Le premier appartient à Antoine; le second à Saint François. J'ai indiqué comme un des caractères de l'histoire d'Antoine, un certain parallelisme justifié par les faits; et qui, sans effacer la distance qui sépare le Patriarche de son disciple, crée au profit de ce dernier, un intérêt très-vif, et une gloire qu'il ne partage avec aucun de ses frères. Comme cette idée reviendra quel-

[1] Cum S. Antonius Arimini prædicaret, ubi hæreticorum magna copia morabatur ; contra eorum errores disputans, cupiebat eos ad lumen reducere veritatis. Ipsi vero facti lapides per obstinationem, illius sanctis eloquiis non solum non acquiescere, sed ipsa audire totaliter contempserunt. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

quefois dans le cours de mon récit ; pour ce motif, je me décide à reproduire ici le miracle des oiseaux ; ainsi il ne sera pas un hors-d'œuvre.

« Saint François partit et arriva entre Cannaio et Bavagna. Et « comme il passait outre, il leva les yeux, et vit à côté de la route « quelques arbres sur lesquels était une multitude presque in- « finie d'oiseaux ; de quoi il s'émerveilla, et il dit à ses compa- « gnons : Vous m'attendrez ici sur le chemin, et j'irai prêcher « aux oiseaux. Il entra donc dans le champ, et se mit a prêcher « aux oiseaux qui étaient a terre. Aussitôt ceux qui étaient sur les « arbres s'en viennent à lui ; et tous ensemble restèrent tranquilles, « jusqu'à ce que Saint François eut fini de prêcher ; et alors « même ils ne partirent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédic- « tion. Et, selon ce que raconta dans la suite Frère Masseo à Frère « Jacques de Massa,.... la substance de la prédication de Saint « François fut celle-ci : « Mes oiseaux, vous êtes extrêmement « obligés à Dieu, votre créateur ; et toujours et en tous lieux vous « le devez louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler par- « tout, et qu'il vous a encore donné un double et triple vêtement ; « ensuite, parce qu'il a réservé votre espèce dans l'arche de Noé, « afin que votre race ne vint pas à manquer : vous lui êtes encore « obligés pour l'élément de l'air qu'il vous a départi. Outre cela, « vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous « donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver ; il vous « donne les montagnes et les vallées pour votre refuge, et les « grands arbres pour y faire vos nids ; et parce que vous ne savez « ni filer ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos pe- « tits ; en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il « vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'in- « gratitude, et toujours étudiez vous à louer Dieu. » — Saint « François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils « étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, étendant le « cou, et inclinant la tête jusqu'à terre ; et par leurs mouvements « et par leurs chants, il montraient que le Saint leur causait un « très-grand plaisir. Et Saint François se réjouissait avec eux ; il

« était charmé et s'émerveillait beaucoup d'une telle multitude « d'oiseaux, de leur admirable variété, et aussi de leur attention « et de leur familiarité ; et pour cette raison il trouvait sujet en « eux de louer dévotement le Créateur. Finalement, la prédica- « tion terminée, Saint François leur fit le signe de la croix, et leur « donna licence de partir. Alors tous les oiseaux s'élevèrent dans « l'air avec des chants merveilleux[1]. »

C'est une scène du paradis. Les oiseaux obéissent à la parole de Saint François, comme les animaux défilaient en silence devant Adam qui imposait un nom à chacun[2]. Rien ne gâte la beauté du tableau : Saint François n'avait personne à convertir.

A Rimini la situation est un peu différente. La foi et l'hérésie sont en présence, se disputant l'empire des âmes. Le contraste est saisissant ; la lutte est émouvante : un grand triomphe se prépare pour Jésus-Christ et pour son apôtre.

« Le Christ béni voulut montrer, par le moyen des animaux « sans raison, la grande sainteté de son très fidèle serviteur Saint « Antoine, et comment on devait écouter dévotement sa prédica- « tion et sa doctrine sainte. Une fois entre autres, il se servit des « poissons pour réprimander la folie des infidèles hérétiques, de la « même manière que jadis, dans le vieux Testament, il avait « réprimandé, par la voix de l'ânesse, l'ignorance de Ba- « laam. Saint Antoine se trouvant donc à Rimini, où était une « grande multitude d'hérétiques, et voulant les ramener à la lu- « mière de la véritable foi et au chemin de la vertu ; il les prêcha « pendant plusieurs jours et disputa avec eux de la foi du Christ « et de la Sainte Ecriture ; mais eux, non seulement ne se rendaient « pas à ses saintes paroles, mais demeuraient endurcis et obstinés « à ne vouloir pas l'écouter. Saint Antoine, un jour, par une di- « vine inspiration, s'en alla vers la plage où le fleuve se jette dans « la mer ; et, s'étant ainsi placé entre le fleuve et la mer, il com-

[1] Fioretti chap. XVI, — Chalippe : Histoire de Saint François. Vol. II, pag. 399. — Liber miraculorum. Apud Bolland.

[2] Genes. II, 19.

« mença à parler comme s'il prêchait de la part de Dieu, aux « poissons, et il dit : « Ecoutez la parole de Dieu, vous, poissons de « la mer et du fleuve, puisque les infidèles hérétiques dédaignent « de l'entendre ». — Et dès qu'il eût parlé, aussitôt accourut vers « le bord où il était, une telle multitude de poissons, grands, petits « et moyens, que jamais dans cette mer et dans ce fleuve on n'en « avait vu une si grande quantité : tous tenaient leurs têtes hors de « l'eau, et tous semblaient regarder la face de Saint-Antoine, tous « dans le plus grand ordre et une grande paix. Car sur le devant « et le plus près de la rive, se tenaient les petits poissons ; après eux « venaient les moyens ; et derrière, où l'eau était plus profonde, se « tenaient les plus gros. Les poissons étant donc rangés dans « cet ordre, Saint Antoine se mit à prêcher solennellement et à dire : « Mes frères les poissons, vous êtes fort obligés, selon votre pou- « voir, de rendre grâce à notre Créateur qui vous a donné un aussi « noble élément pour votre habitation : car, selon qu'il vous plaît, « vous avez des eaux douces et des eaux salées. Il vous a ménagé « beaucoup de refuges pour échapper aux tempêtes ; il vous a en- « core préparé un élément clair et transparent, et une nourriture « dont vous vivez. Dieu, votre Créateur libéral et bon, quand il « vous fit naître, vous commanda de croître et de multiplier, et « vous donna sa bénédiction. Quand le déluge universel arriva, « quand tous les autres animaux moururent, Dieu vous réserva « seuls sans dommage. Ensuite il vous a donné des nageoires « pour courir où il vous plaît. A vous il vous fut accordé, par le « commandement de Dieu, de garder le prophète Jonas, et après « trois jours, de le rejeter à terre sain et sauf. C'est vous qui don- « nâtes le cens pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en sa qua- « lité de pauvre, n'avait pas de quoi le payer. Par un mystère sin- « gulier, vous servites de nourriture au roi éternel Jésus-Christ, « avant et après sa résurrection. A cause de toutes ces choses, « vous êtes extrêmement obligés de louer et de bénir Dieu, qui « vous a départi tant et de tels bienfaits de plus qu'aux autres « créatures. » — A ces paroles et aux autres enseignements que « Saint Antoine ajouta, les poissons commencèrent à ouvrir la

« gueule, à incliner la tête, et avec ces signes et d'autres marques « de respect, selon leur manière et leur pouvoir, ils louaient Dieu. « Alors Saint Antoine, voyant tout le respect des poissons pour « Dieu leur Créateur, se réjouit en esprit, et dit à haute voix : « Béni soit le Dieu éternel, parce que les poissons de l'eau l'ho- « norent mieux que ne font les hommes hérétiques, et les animaux « sans raison écoutent mieux sa parole que les hommes infidè- « les. » — Or plus Saint Antoine prêchait, et plus la multitude « des poissons augmentait, et aucun d'eux ne quittait la place « qu'il avait choisie. A ce miracle, le peuple de la cité commença « d'accourir, et, dans ce nombre, les hérétiques dont on a parlé « plus haut ; lesquels, voyant un miracle si merveilleux et si ma- « nifeste, furent émus dans leur cœur, et tous se jetèrent aux pieds « de Saint Antoine, pour entendre sa parole. Alors Saint Antoine « se mit à prêcher la foi catholique : il prêcha d'une manière si « élevée, que tous les hérétiques se convertirent et revinrent à la « vraie foi du Christ ; et tous les fidèles demeurèrent consolés avec « une grande allégresse, et se fortifièrent dans la foi. Cela fait, Saint « Antoine congédia les poissons avec la bénédiction de Dieu ; et « tous partirent en donnant des marques extraordinaires de joie ; « et le peuple de même .Ensuite Saint Antoine resta à Rimini plu- « sieurs jours, prêchant et recueillant beaucoup de fruits spirituels « dans les âmes [1]. »

L'effet de ce miracle fut immense : il était si extraordinaire ; il avait été accompli devant un si grand nombre de témoins ; les circonstances lui donnaient si bien le caractère d'un défi lancé aux hérétiques, qu'il avait passionné les esprits les plus calmes. A partir de ce moment, la parole d'Antoine recouvra toute sa puissance. Le *Liber miraculorum* qui traduit mot à mot la légende des *Fioretti*, et lui donne le cachet historique, dit : « Le Saint resta encore plu- « sieurs jours à Rimini, occupé à annoncer la parole de Dieu ; le « nombre des hérétiques qui se convertit fut très-considérable :

[1] Fioretti chap. XL. — Le Guerchin a immortalisé ce miracle dans le superbe tableau qu'on voit au palais Borghese, à Rome.

« ainsi il recueillit le précieux fruit de sa charité [1]. » L'Ecrivain anonyme confirme Wadding en ces termes : « Ses discours pénétraient bien avant dans les âmes ; la doctrine du salut qu'il développait jeta chez elles de si profondes racines, qu'après avoir « exterminé les noires erreurs des Cathares, il ramena à la foi bon « nombre d'hommes qui s'en étaient écartés [2]. » Cependant il y avait des résistances ; rarement le miracle a raison de tout le monde. Quand il n'éclaire pas les esprits prévenus, il acheva de les aveugler : ce terrible état est le châtiment de leur orgueil. Les Cathares qu'Antoine n'avait pas ramenés, s'irritèrent de leur défaite ; et résolurent de se débarrasser au plutôt de lui, pour sauver le reste de leur popularité et de leur clientelle. « Il arriva un jour qu'Antoine fut invité à dîner par les hérétiques, dans une province « d'Italie [3]. Le Saint accepta leur invitation, afin d'avoir l'occasion « de les retirer des ténèbres de l'erreur, à l'exemple de Jésus-« Christ qui, pour le même motif, mangeait avec les publicains et « les pécheurs. Mais parce que une conscience troublée s'arrête « naturellement à des pensées cruelles ; les hérétiques qu'il con-« fondait fréquemment dans ses discours, formèrent contre lui « un projet funeste ; et lui présentèrent un plat empoisonné, ca-« pable de lui donner la mort sur le champ. Immédiatement le « Saint-Esprit lui révéla l'infernale trame. Alors le Saint leur re-« procha la malice de leurs sentiments ; et leur adressa de pieuses « et pacifiques exhortations. Mais les hérétiques grands artisans « de mensonge, imitant en cela le diable qui est le père du men-« songe, lui répondirent qu'en agissant ainsi, ils avaient simple-« ment voulu expérimenter la vérité de cette parole de l'Evangile : « *S'ils boivent un poison mortel, il sera pour eux inoffensif*. Alors

[1] Sanctus autem ibidem per dies plurimos, prædicando, hæreticos convertendo, maximum fructum fecit. (Liber miraculorum, Apud Bolland.)

[2] Eas autem in auditorum pectoribus efficax sermo et doctrina salutaris fixit radices, ut profligatis tetris erroribus, non pauci ad fidei integritatem sint reducti. (Vita anonyma, cap. VII.)

[3] Quoique Wadding ne désigne pas la ville ou ce miracle s'accomplit, l'opinion commune le place à Rimini.

« ils se mirent à lui persuader qu'il devait manger le plat qu'on lui « avait offert ; avec promesse, s'il ne lui causait aucun mal, d'em- « brasser pour toujours la foi de l'Evangile : ils ajoutaient que s'il « craignait d'en manger, ils concluraient de là que la parole de « l'Evangile était fausse. Mais Saint Antoine fit avec intrépidité le « signe de la croix sur le plat ; et le prenant dans ses mains, il leur « dit : Je vais faire ce que vous voulez ; non pas pour tenter Dieu, « mais pour vous prouver combien j'ai à cœur votre salut et le « triomphe de notre Evangile, et comment je ne recule devant « aucun péril pour ces deux grands intérêts. Il mangea donc du « plat empoisonné ; mais il n'éprouva aucune indisposition. Ce « que voyant, les hérétiques se convertirent à la foi catholique [1]. »

Parmi les conquêtes du bienheureux Antoine, on comptait un personnage de marque appelé Bonvillo. Celui-ci porte dans l'histoire le nom d'hérésiarque ; ce qui indique suffisamment qu'il était le chef de la secte cathare. Depuis trente ans il était enfoncé dans les ténèbres de l'erreur ; et son aveuglement était si profond, telle était son obstination à défendre des doctrines pernicieuses, qu'on désespérait de le ramener dans le sein de l'Eglise : mais la grâce triompha de son orgueil par les mérites et par l'ardente foi du Bienheureux. Bonvillo revenu à de meilleurs sentiments, se montra dans la suite un disciple très-fidèle du Christ ; et persévéra jusqu'à sa mort dans son obéissance [2].

Ainsi se termina la courte mais brillante mission du bienheureux Antoine à Rimini. Les conversions extraordinaires qu'il avait opérées, suffisaient pour perpétuer la mémoire de son passage. Il paraît cependant qu'on ne s'en tint pas là. Dans sa reconnaissance, la

[1] At S. Antonius intrepidus, super cibum signum crucis edidit ; escamque manibus sumens, dixit eis : Hoc faciam, non ut Dei tentator ; sed ut salutis vestræ et nostræ fidei evangelicæ constans et intrepidus æmulator. Cibo ergo sumpto sanus apparuit, nec sensit in corpore aliquid nocumenti : quod videntes hæretici ad fidem catholicam sunt conversi. (Liber miraculorum Apud Bolland.)

[2] In quibus etiam Bonovillum hæresiarcham, quem triginta annis errorum tenebræ obcæcaverant, ad sanitatem revocavit, effecitque ut usque ad mortem Ecclesiæ mandatis devotus steterit. (Vita anonyma, cap. VII.)

cité éleva à l'embouchure de la Marrechia, près de l'endroit ou les poissons, dociles à la voix de l'apotre, avaient si bien écouté son sermon, une petite chapelle dédiée à la gloire de Dieu : elle semblait se la dédier à elle-même, autant qu'au Bienheureux ; puisqu'elle bâtissait de ses propres mains un monument destiné à rappeler à la postérité son péché et sa pénitence. La mer s'est retirée depuis à plusieurs milles du rivage. Elle a laissé debout le modeste édifice, si éloquent dans son silence; mais en s'en allant, la mer ne fut pas ingrate : elle se chargea, à sa façon, de redire le glorieux miracle dont elle avait été témoin. Un auteur du quinzième siècle rapporte, d'après une tradition digne de foi, que pendant longtemps, aucun pécheur ne jeta ses filets sur ce point de la cote, le jour de la fête de Saint Antoine, sans se convaincre qu'il travaillait inutilement à prendre le plus petit fretin. Dieu récompensait ainsi la piété des innocents poissons qui avaient donné aux hommes des leçons admirables ; et avaient tant contribué à changer leur cœur [1].

[1] Ad os Marisiæ fluminis, ubi etiamnum ad rei memoriam exstructum sacellum ipse vidi an. 1660. Addit Cardosus, ex fide dignorum relatione haberi, neminem istuc piscatum nunc prodire, in festo. S. Antonii, quin experientia docuerit tunc frustra laborari ibi piscando. (Liber miraculorum, cap. I. Annotata (b) apud Bolland.)

CHAPITRE XIV

Situation politique de l'Italie. — Luttes ardentes des factions. — Rôle social des Mineurs et des Prêcheurs. — La part d'Antoine.

In tempore iracundiæ, factus est reconciliatio
Eccli. XLIV, 17.

Mais apprends moi, si tu le sais, comment finiront les divisions de ta patrie. Renferme-t-elle au moins quelque juste? Apprends-moi la cause des dissensions qui l'ont assaillie.

(Dante : Enfer, chant VI.)

bellinus est, at christianus, at civis, at proximus.

(Lettre de Grégoire X aux Florentins.)

Au moment où l'apostolat du bienheureux Antoine jetait le plus vif éclat, l'Italie était dans une évolution historique dont il importe de connaître les traits principaux, si l'on veut mesurer exactement l'influence qu'il exerça sur ses destinées.

Le treizième siècle qui fut si remarquable dans toute la chrétiënté, ne fut nulle part plus merveilleux qu'en Italie. Parce que la papauté était le centre d'où partait le mouvement civilisateur ; il était naturel que son action fut plus puissante sur la terre immédiatement soumise à sa juridiction. Or, dans les meilleurs siècles, les choses sont mêlées. Tandis que d'une part l'humanité étonne par la beauté de ses aspirations, et la fécondité des résultats qu'elle obtient ; de l'autre elle attriste par les misères auxquelles elle s'a-

bandonne, et qui gâtent sa gloire, en empoisonnant sa félicité. Telle est la vie des peuples comme celle des individus. A l'époque dont je parle, l'Italie était remplie d'une sève abondante, qui débordait de tout côté. La science, l'art et la sainteté marchaient d'un pas égal. C'est alors que les écoles produisent les plus grands maîtres ; que les basiliques sortent du sol comme par enchantement, belles comme des fiancées ; et que les anges semblent être descendus sur la terre, tant l'oraison est en honneur ; tant la pénitence est pratiquée ; tant sont ardents les soupirs qui sortent des grottes profondes, et des forêts sombres. Mais ce printemps chargé de fleurs s'épanouit au sein d'une tempête politique.

La ligue lombarde à laquelle Alexandre III a attaché son nom, et celle des cités toscanes dont Innocent III prit l'initiative, avaient profité à la patrie italienne. La bataille de Legnano, en humiliant les armes de Frédéric Barberousse, avait réduit ses prétentions, et brisé le joug de fer qui pesait sur la papauté et sur la péninsule. Mais cette victoire qui avait vengé la dignité des Italiens, ne leur avait pas donné la paix. Après comme avant, ils étaient divisés en deux factions rivales qui ont laissé dans leurs annales des traces sanglantes. « L'Italie entière est divisée confusément en deux par- « ties : l'une qui suit dans les faits du monde la Sainte Eglise, se- « lon la principauté qu'elle tient de Dieu et de son saint empire ici- « bas ; ceux-là sont nommés Guelfes, c'est-à-dire *Gardes-foi* ; l'autre « partie suit l'empire, qu'il soit fidèle ou non, dans les choses du « monde, à la Sainte Eglise ; et on les appelle Gibelins ce qui équi- « vaut à *Guides-guerre*, ou conducteurs de batailles ; se conformant « à ce nom dans la réalité ; car ils sont orgueilleux par-dessus tout, « à cause de leur titre impérial, et promoteurs de querelles et de « guerres. Comme ces deux factions sont extrêmement puissantes, « chacune d'elles veut avoir la suprématie ; mais cela étant impossi- « ble, l'une domine ici, l'autre là ; bien que tous jouissent de la li- « berté, et se gouvernent populairement et en communes[1]. »

Les Guelfes et les Gibelins étaient représentés dans chaque cité

[1] Villani.

et dans chaque bourgade. On les distinguait, selon les lieux, tantôt par le nom de deux familles considérables, qui avaient la direction de chaque parti, et qui cachaient souvent derrière leurs opinions politiques de mesquines jalousies et des haines héréditaires; tantôt par les couleurs de la bannière qu'ils avaient adoptée, ou par celles des plumes qu'ils portaient à la tête ; tantôt par des fleurs qu'ils avaient sur l'oreille, et qu'ils plaçaient à droite ou à gauche. Evidemment le droit n'était pas égal des deux côtés. Les Guelfes avaient un tendre dévouement envers l'eglise Romaine, qui avait abattu le césarisme païen, et qui l'empêchait de renaître, en tenant tête à l'empereur germanique. Ils avaient un patriotisme ardent, peut-être exagéré, en supposant qu'un pareil sentiment puisse l'être ; surtout ils avaient la passion de la liberté, qu'ils avaient achetée cher, et qui leur paraissait d'autant plus douce, qu'ils commençaient à peine à la goûter. De pareils mobiles donnaient beaucoup d'exaltation à un peuple naturellement enthousiaste. — Les Gibelins subissaient, sans s'en douter, l'influence des souvenirs de l'ancienne Rome. Les fréquents essais que les tribuns italiens tentèrent pendant le moyen-âge, pour détrôner les papes et rétablir la république, avec ses comices et son sénat, prouvent que ces traditions grandioses, malgré les hontes dont elles étaient couvertes, n'avaient pas cessé tout à fait de fasciner un certain nombre d'esprits. L'empereur germanique, avec son titre de roi des Romains, et l'apparat guerrier qu'il déployait de temps en temps, réveillait ce passé, et lui rendait une portion de son prestige. Mais les Gibelins n'avouaient pas ces dispositions intimes, dont ils n'avaient pas une conscience très-claire : au fond, l'Empire représentait pour eux l'ordre social. Avides de paix, fatigués des luttes intestines qui désolaient les cités italiennes, ils se tournaient vers celui qui, à leurs yeux, était seul capable de dompter les passions frémissantes, et de contenir dans l'unité des esprits ardents, dont les entreprises morcellaient la patrie, et créaient des antagonismes irréconciliables. Mais je n'ai ici qu'à indiquer les deux termes de la lutte.

Quand les Italiens se sentirent affranchis des prétentions les plus

exhorbitantes de l'empereur, ils tournèrent contre eux-mêmes l'activité qui les dévorait; ainsi ils devinrent les artisans de leur ruine. Le mouvement des communes avait commencé chez eux d'assez bonne heure : ils avaient toujours sur les autres peuples un certain droit d'aînesse, dont ils semblaient user en marchant en avant avec résolution. La féodalité expirante et la liberté à son réveil avaient mis en présence des intérêts opposés, et provoqué une réaction violente des parvenus du lendemain contre les maîtres de la veille. Les nobles, les bourgeois et les plébéiens occupaient l'échiquier politique ; se disputant avec acharnement le pouvoir, très-convoité depuis qu'il était à la portée de tous. C'est principalement entre les nobles et les bourgeois que l'émulation était chaude et les défiances enracinées, parce qu'ils étaient deux forces presque égales : les uns avaient pour eux ce que donne une longue possession de l'autorité et de la fortune ; les autres avaient en leur faveur l'intelligence, et la vitalité des races jeunes et conquérantes. Tous cherchaient les masses plébéiennes, pour s'en faire un point d'appui.

Les villes s'affranchirent vite des privilèges féodaux qui pesaient depuis des siècles sur leur tête. Les campagnes furent plus lentes à accomplir l'œuvre de leur émancipation. Les seigneurs retranchés dans leurs forteresses, ayant des hommes d'armes à leur service, maîtres d'ailleurs du territoire, avaient tous les moyens de faire durer leur suprématie. Mais quand les mécontents se furent réfugiés dans les murs des cités indépendantes, la lutte s'établit entre ces cités démocratisées, jalouses d'agrandir leur juridiction et leurs ressources, et les seigneurs obstinés qui ne voulaient pas reconnaître le droit nouveau. Quand les négociations ne réussissaient pas, on en venait aux mains. Le lendemain de la victoire, la république abolissait les juridictions féodales, et envoyait des administrateurs chargés de gouverner en son nom.

La forme des institutions adoptées presque partout ne contribua pas peu à accélérer la marche des choses, et à attiser le feu de la discorde. Le régime électif avait prévalu : on l'avait poussé à ses dernières extrémités. Le pouvoir qui sortait des scrutins fiévreux,

et le plus souvent pleins d'orages, était un pouvoir faible ; non-seulement parce qu'il était très-limité dans sa durée, mais encore parce qu'il était trop près des sujets ; ce qui le rendait éphémère, et le faisait passer rapidement de main en main. Les vaincus pensaient moins à obéir, pour fortifier les bases de la patrie, qu'à demander à l'intrigue, quand ce n'était pas à des conspirations formelles, les moyens de prévaloir à la future élection. Les vengeances administratives étaient à l'ordre du jour ; et si la mort n'était pas la récompense d'un succès souvent légitime ; l'exil était l'inévitable sanction de la défaite. Le proscrit est une des figures qu'on rencontre le plus fréquemment dans l'histoire des républiques italiennes. Cet orphelin qui erre sur la plage étrangère, maudissant une cité ingrate, quand il n'a pas la magnanimité du pardon que la vertu, seule, donne, est un des plus émouvants symboles de cette époque charmante et terrible à la fois.

Une autre cause de la situation compliquée que je décris, résidait dans le nombre d'États indépendants qui se partageaient l'Italie. Leur étendue ne dépassait pas, dans certaines régions, celle des diocèses. Chaque ville de quelque importance, avait son autonomie, ses institutions, son podestat et son territoire. Rome, Florence, Milan, Gênes, Modène, Bologne, Pise, Lucques, Sienne, Orvieto, Verone, Plaisance etc, étaient de petites reines qui se regardaient avec envie. Le génie des races, la langue, l'art, les mœurs, variaient un peu partout. De toutes les nations de l'Europe, formées d'éléments latins et barbares, l'Italie semblait être la moins prédestinée à l'unité ; en tout cas, elle avait plus à faire que les autres pour la réaliser et la conserver. Quand les citoyens d'une république n'avaient rien à démêler entre eux, ils cherchaient querelle à leurs voisins. De là les contestations sans cesse renaissantes qui remplissent l'histoire du treizième siècle. L'empire avait intérêt à les entretenir ; quand il n'employait pas la violence pour opprimer, il usait habilement de la séduction pour corrompre ; dès lors fidèle à ce principe immoral, qui devait être plus tard formulé par Machiavel : Diviser pour régner.

La conséquence naturelle de cet état des esprits, c'était la guerre.

Les Italiens avaient fini par s'y accoutumer ; ils y mettaient un entrain qui indiquait suffisamment qu'ils trouvaient ce passe-temps agréable. « Bouillants d'orgueil et d'envie, ces passions fiévreuses « du midi, ils repoussaient l'avis le plus sage, dès qu'il était pro- « posé par le parti contraire, C'étaient à chaque instant des conspi- « rations secrètes, des familles désunies, parce que le père et les « enfants ou les frères suivaient des bannières différentes ; et, à la « plus légère occasion, on en venait aux dernières extrémités, « comme entre ennemis acharnés. Le parti plébéien se soulevait-il « en tumulte ? On sonnait le tocsin ; on barricadait les rues, pour « intercepter le passage aux chevaux, cette force principale de la « noblesse ; on attaquait les palais fortifiés ; on en escaladait les « tours. Les gentilshommes chassés de position en position, ne par- « venaient qu'avec effort à s'ouvrir un passage ; puis les vainqueurs « couraient au temple du Dieu de paix entonner des hymnes « de triomphe, pour célébrer une victoire remportée sur des frères. « Mais à peine se trouvaient-ils en rase campagne, que les nobles « reprenaient l'avantage, attendu que leur cavalerie pouvait s'y « mouvoir librement. Les vaincus avaient souvent recours aux sei- « gneurs des châteaux voisins ou aux autres villes de leur faction ; « ou bien ils entraînaient les cités rivales à déclarer la guerre aux « vainqueurs ; ils assiégeaient alors leur patrie, la désolaient par « la famine, et la contraignaient à les recevoir de nouveau. Parfois « on les y voit rentrer à la suite d'un traité, et s'engager par ser- « ment à conserver la paix durant de longues années. D'autrefois « ils démolissaient les maisons de leurs ennemis, dont les débris « restent sur le sol ; déplorable trophée des inimitiés fraternelles. « Ceux-ci reprennent-ils le dessus ? Ils en font autant ; et ces « échaffourées journalières se renouvellent à l'infini [1]. »

Au milieu de ces convulsions sociales, le clergé et les moines remplissaient le rôle que l'Évangile prescrit à ses ministres : ils prêchaient la paix et travaillaient à la procurer à la malheureuse Italie. Ils se croyaient permis d'avoir une opinion en politique : ils

[1] César Cantu : Histoire universelle, tom. XI, pag. 37, 38.

étaient Guelfes. Etroitement unis à la papauté, ils travaillaient pour sa prépondérance : ils lui assuraient l'opinion nationale dont ils étaient les guides. Par là, ils contribuaient à l'indépendance de l'Eglise, toujours menacée par le césarisme germain ; ainsi ils préparaient le triomphe définitif du droit chrétien, plus favorable à la dignité des nations et aux intérêts des faibles. Frédéric II comptait avec eux ; il avouait qu'ils étaient l'obstacle le plus sérieux à ses desseins. Pierre des Vignes son premier ministre s'écriait, en parlant du développement rapide des nouveaux Ordres : « Les « Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs s'élevèrent contre nous « avec haine ; réprouvèrent publiquement notre vie et notre conser- « vation ; brisèrent nos droits et nous réduisirent à rien... Or, voilà « que pour nous affaiblir plus encore et nous enlever l'attachement « des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent « hommes et femmes en totalité ; à peine en trouve-t-on un ou une « qui ne soit agrégé à celle-ci ou à celle-là[1]. » Les exceptions, quand il y en avait, se rencontraient dans les rangs du clergé séculier que l'ambition faisait quelquefois incliner vers la puissance civile. La querelle des investitures, toujours pendante, était de celles qui ne peuvent pas être résolues. La prétention de l'empereur de connaître des nominations aux évêchés, lui valait des partisans parmi ceux qui aspiraient à les obtenir : ce mal est irrémédiable. Les moines étaient d'autres hommes. Dépouillés de tout, et ne désirant rien ; ils avaient en face de l'Etat l'indépendance que donne le détachement des choses de ce monde : on n'en conçoit pas de plus grande. Ils étaient d'institution pontificale. L'Etat n'avait rien à voir chez eux : ils n'étaient exposés qu'aux hommages des princes, quand ceux-ci venaient baiser leurs mains et demander leurs prières. Fidèles à la papauté qui avait béni leur berceau et qui protégeait leur existence ; ils descendaient dans l'arène avec intrépidité, portant haut et ferme le gonfalon de Saint Pierre, en disant la vérité à tous, avec une autorité à laquelle on ne résistait guère.

Mais la fermeté de leurs doctrines politiques ne les rendait pas

[1] Pierre des Vignes, lettre 37.

exclusifs. Dévoués avant tout à leur mission de paix et de charité, ils ne voyaient que des frères dans les deux armées qui étaient aux prises; aussi ils se jetaient entre les lances, pour arrêter l'effusion du sang. Leur intervention était la seule qui réussit à cette époque de violence et de haine. Ils avaient pour cela tout ce qu'il fallait : ils représentaient la religion dont la voix était écoutée des Gibelins comme des Guelfes, à Milan et à Florence autant qu'à Venise et à Rome. De plus, ils étaient populaires. La pauvreté de leurs vêtements, leurs pieds nus, leurs courses à travers les places publiques pour mendier leur pain, les rendaient chers à ceux qui souffrent, et qui sont par tout le plus grand nombre. L'éloquence de leur misère était encore augmentée par celle de leur parole. Quand ils paraissaient dans la cité, à l'heure sombre des dissentions intestines, ils opéraient des miracles, et épargnaient aux familles des deuils inconsolables. « Lorsque les haines étaient devenues plus en« venimées, et que tous les moyens étaient épuisés ; la religion in« tervenait, ce remède universel dans toutes les calamités du temps ; « au milieu des guerres privées, à travers les rangs des combattants « elle envoyait sa milice désarmée, pour enjoindre, au nom du « Seigneur, de mettre un terme aux discordes fraternelles. Nous « l'avons déjà vue proclamer la trève de Dieu[1]. »

Dans cette croisade d'amour, les deux Ordres des Prêcheurs et des Mineurs se distinguèrent parmi tous les autres. Ils vinrent à propos pour aider l'Italie à traverser une des crises les plus redoutables de son histoire. Avant leur apparition, la lutte était commencée ; mais l'affranchissement des communes et le réveil de l'esprit démocratique, lui donnèrent des proportions nouvelles. « Ils s'occu« pent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur « des nations chrétiennes ; ils se répandent sur l'Italie déchirée de « tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de « déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne « jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, « parcourir toute la péninsule avec des croix, de l'encens, des bran-

[1] César Cantu : Histoire universelle, tom. XI, pag. 39, 40.

« ches d'olivier, chantant et prêchant la paix ; reprochant aux « villes, aux princes, aux chefs de l'Eglise, leurs fautes et leurs « ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent « devant cette médiation sublime[1]. »

Saint François qui, pendant sa vie, avait servi de modèle à ses enfants, débuta dans l'apostolat en opérant des réconciliations éclatantes. Il est digne de remarquer qu'il voulut que son Ordre évangelisat d'abord l'Italie. Les écrivains en donnent plusieurs raisons : premièrement il voulut imiter Jésus-Christ, qui prêcha d'abord en Israël, avant de lancer son Eglise dans l'univers. Ensuite il voulut essayer sa milice, en la déployant sur un champ restreint. Mais l'état de l'Italie fut pour quelque chose dans la résolution du sage fondateur. Il est raconté que s'étant rendu à Arezzo, dans l'Ombrie, il trouva cette ville extrêmement tourmentée par des divisions intérieures, qui la mettaient à deux doigts de sa ruine. François, éclairé d'une lumière supérieure, vit, du faubourg où il avait reçu l'hospitalité, un démon qui paraissait rempli d'une joie infernale, et qui poussait les citoyens à s'entr'egorger. Aussitôt il appela le Frère Sylvestre, et il lui dit : Allez-vous-en devant la porte de la ville ; là de la part du Dieu Tout-Puissant, commandez au démon, en vertu de l'obéissance, de se retirer incessamment. Sylvestre obéit aux ordres de son bienheureux Père ; il cria de toutes ses forces : Va-t-en d'ici, au nom du Dieu Tout-Puissant, et de la part de son serviteur François. Au même moment, les citoyens qui étaient sur le point d'en venir aux mains, cessèrent leurs contestations : la paix se rétablit dans la cité[2]. C'était le démon de la discorde que Saint François avait aperçu. Il exorcisa par sa prière la cité d'Arezzo : ses fils devaient continuer son œuvre, et exorciser, à leur tour, les petites républiques italiennes qui se dévoraient.

L'homme de Dieu, Antoine, qui suivit de si près son séraphique Patriarche en toute chose, semblait avoir reçu en héritage son es-

[1] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.
[2] Chalippe : Vie de Saint François, vol. II, pag. 137.

prit de réconciliation. Parce que le rôle d'initiateur faisait partie de sa vocation ; un des premiers, parmi ses frères, il entra dans cette voie, dans laquelle tant d'autres devaient marcher à sa suite, durant deux ou trois siècles. Nous le verrons, pendant son apostolat, courir après les âmes, pour les retirer de l'erreur et du péché ; préférer les campagnes aux cités cultivées, par une tendresse spéciale envers les paysans et les ouvriers sur qui pesaient encore les chaînes du servage. Mais son humilité ne le sauvera pas d'une destinée plus brillante. Ce pauvre moine passera à travers l'Italie en pacificateur ; les cités le choisiront pour arbitre ; il portera devant les trônes les doléances du peuple ; il négociera des traités entre les cités rivales ; il plaidera les droits des misérables devant des créanciers sans entrailles ; il préservera les vaincus des rigueurs de la force triomphante. Les hommes d'Etat lui porteront envie, sans pouvoir égaler son influence : ils échoueront là où il réussira. La patrie ne lui devra pas de moindres services que l'Eglise ; un long cri d'enthousiasme s'élèvera des Alpes jusqu'à Rome, et de l'Adriatique à la Méditérannée, pour saluer le missionnaire magnanime qui, en sauvant les âmes, sauvait les cités. « Saint François d'As-« sise fit conclure un grand nombre de paix, de même que Saint-« Antoine de Padoue son disciple[1]. » Un autre historien déjà cité lui rend un pareil témoignage : « Après avoir édifié la France et « la Sicile, il passe ses dernières années à prêcher la paix et l'union « aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilége de la « cession des biens pour les débiteurs malheureux, ose seul repro-« cher au farouche Ezzelin sa tyrannie[2] » Le récit détaillé de son apostolat en Italie prouvera que ces éloges ne sont pas exagérés.

Ce simple exposé de l'état des choses dans la péninsule italique, au treizième siècle, prouve l'opportunité de l'apparition des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs. Evidemment ce n'est pas le hasard qui les suscita ; ils n'étaient pas le résultat de la force plastique que certaines gens découvrent chaque matin, gratuitement, dans

1 César Cantu : Histoire universelle, vol. XI, pag. 40, 41.
2 Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.

les entrailles de l'humanité. Comment seraient-ils nés de la civilisation barbare dont ils venaient combattre les passions? L'histoire est remplie de mystères qui ne s'expliquent que par les interventions périodiques de Dieu dans les affaires humaines. Sa Providence gouverne le monde ; c'est-elle qui sauve les nations de leurs folies, quelquefois malgré elles. Cette philosophie n'humilie personne : elle a l'avantage d'éclairer nos regards, quand nous les tournons vers le passé, et de rassurer nos cœurs, quand nous mesurons les chances de l'avenir.

Il n'est pas moins digne de remarque, que l'Eglise est l'instrument prédestiné dont Dieu se sert pour diriger la marche des événements. Cette Eglise qui semble planer entre le ciel et la terre, et s'occuper plus de l'éternité que du temps ; qui débite des dogmes abstraits et se tient de préférence sur les sommets des intérêts moraux ; cette Eglise est en réalité faite pour la société. Elle est figurée par le ferment que la femme de l'Evangile mêle à trois boisseaux de farine, afin qu'en se dilatant il soulève toute la masse[1]. L'Eglise entre en combinaison avec la société dont elle est l'âme ; elle exerce sur tous ses éléments une action nécessaire : les lois, les sciences, les arts, la famille, les mœurs, rien ne lui échappe. Pourquoi le regretter? Elle donne à tout ce qu'elle touche une valeur qui ne peut venir que d'elle. Elle ne blesse aucun droit ; elle n'arrête aucun progrès ; en revanche elle prévient beaucoup de maux ; elle en guérit de plus grands encore. Pourquoi donc la traiter comme si elle était un danger? Quand à l'entourer d'un faux respect, et à la mettre en dehors de la vie sociale ; ce n'est ni plus juste ni plus sage. Le monde ne se passe pas impunément de l'Eglise. Au moyen-âge, quand les débris de l'empire romain et les races nouvelles, venues du nord, se rencontrèrent dans un choc formidable ; c'en était fait de l'Europe, si l'Eglise n'avait pas été là, et si elle n'avait pas déployé les ailes de son génie sur ce chaos humain, pour en coordonner les matériaux, pour régler leurs mouvements, et en tirer une harmonie relative,

[1] Matth. XIII, 33.

d'où la guerre ne fut pas entièrement bannie ; mais qui ne fut pas sans beauté ni sans grandeur. Ce serait une illusion de croire qu'à l'heure qu'il est la société européenne, assise sur des bases inébranlables, n'a plus besoin de sa pédagogie : ce serait une noire ingratitude d'oublier ses bienfaits.

Les moines sont le bras avec lequel l'Eglise remue l'humanité. Ils sont la forme la plus parfaite de l'esprit de l'Evangile : ils en possèdent toutes les saintes énergies; la foi, l'enthousiasme et la discipline en font des soldats d'avant-poste, redoutables au monde qui est l'ennemi de Jésus-Christ et de son Eglise. Ils naquirent de bonne heure ; ils se déployèrent en vastes unités, remplissant l'espace et traversant les siècles ; rendant aux âmes des services signalés : ils ne devaient plus disparaître. Ils ne furent pas à l'abri des décadences ; mais quand une institution tombait, usée par la lutte et souvent par le succès, une autre prenait sa place ; à peu près comme on voit dans les forêts un chêne vermoulu qui ne peut pas mourir tout à fait, et qui pousse un vigoureux rejeton, tandis qu'il abandonne ses branches à la tempête. Ainsi les moines succèdent aux moines, pour répondre aux besoins des peuples et les aider à vivre. Au treizième siècle, c'était le tour des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs. Ils sont encore debout, jeunes malgré leur âge, et vaillants comme aux jours héroïques de Saint Dominique et de Saint François : leur histoire leur fera sans doute trouver grâce devant les préjugés de nos contemporains.

CHAPITRE XV

Antoine évangélise Aquilée, Goritz, Udine, Gémona, Conégliano — Il bâtit le Couvent de Gémona — Il ressuscite un mort — Padoue — Antoine y prêche le Carême — Merveilles qui accompagnent sa prédication — La bienheureuse Hélène Ensimelli — Luc Belludi.

Cœpit ex hoc vinea Christi germinare germen odoris Domini ; et productis ex se floribus suavitatis, honoris et honestatis, uberes fructus afferre.

(Saint Bonaventure : Légende de Saint François.)

Sed Paduana potius
In laudem surge civitas
Per hunc instructa plenius
Rectas tenere semitas.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne des 2mes vêpres.)

Après la mission de Rimini, Antoine s'embarqua dans le port de cette ville, pour continuer le cours de ses travaux apostoliques. Il traversa l'Adriatique, en laissant à sa gauche Ravenne, les bouches du Pô, et les lagunes de Venise ; il aborda sur les côtes de l'Illyrie. Il commença par évangéliser Aquilée ; de là il visita successivement Goritz, Udine, Gémona et Conégliano, en décrivant une courbe tout autour du golfe de Trieste. Au douzième siècle, cette province avait été infestée par les Patarins, qui depuis s'étaient répandus un peu partout en Italie. Antoine y trouva les restes de ces sectaires. Mais surtout, il y rencontra des pécheurs qui s'abandonnaient à des excès graves, en conservant la foi de leur baptême.

Il déploya contre eux son zèle ordinaire ; il annonça la parole de Dieu avec force ; et quoique les historiens nous fournissent peu de circonstances particulières sur cette période de son apostolat ; ils sont d'accord pour dire qu'il obtint de grands succès.

Ils sont plus explicites sur les développements que l'homme de Dieu donna à son Ordre, tandis qu'il travaillait au salut des peuples. L'Esprit Saint qui souffle où il veut, inspira à cette époque à plusieurs jeunes hommes qui assistaient aux prédications du Bienheureux, la pensée de le suivre, afin de ne pas se séparer de lui et de jouir des charmes de son commerce. Dieu a mis dans ses saints une puissance magnétique qui se dégage tandis qu'ils passent le long des chemins : leur regard fait aux âmes des blessures d'amour que rien ne peut cicatriser. Ces âmes enthousiastes s'écrient : Vous nous avez attirées ; nous courrons après vous, à l'odeur des vertus dont vous donnez le spectacle au monde : nous irons partout où vous irez. Les mères cachaient leurs enfants dans leurs maisons, quand elles voyaient venir ces sublimes séducteurs. Antoine était de cette race. Ce pauvre moine, vêtu d'une bure grossière, qui marchait pieds nus, qui vivait d'aumônes, était un talisman. Depuis la mort de Saint François, les Frères Mineurs, déjà si nombreux, avaient encore pris de nouveaux développements. Du fond de son tombeau, le séraphique Patriarche portait bonheur à sa postérité ; mais l'influence d'Antoine n'était pas étrangère à ce phénomène. Il faisait bon accueil aux recrues que le Seigneur lui envoyait. Il ne leur dissimulait pas les épreuves qui les attendaient dans la religion ; mais il les encourageait, en leur montrant les récompenses qui leur étaient réservées au Ciel. Parce que la grâce est un éclair rapide qu'il faut saisir au passage ; il profita sur place des dispositions de ses convertis ; il bâtit dans la région qu'il évangélisait, plusieurs couvents, où l'on vit accourir de généreux novices, impatients de prendre la livrée de la sainte pauvreté. Ces couvents furent les monuments du zèle d'Antoine ; ils perpétuèrent sa gloire ; ils ne contribuèrent pas médiocrement à entretenir l'esprit chrétien parmi les populations qu'il avait retirées de leurs déréglements.

Il est fait une mention particulière de la fondation du couvent de Gémona, petite ville située sur le Tagliamento, à quelques lieues d'Udine [1]. Cette fondation est célèbre par le miracle qu'Antoine y opéra [2] : voici à quelle occasion. Tandis qu'il dirigeait les travaux du bâtiment, mêlé aux ouvriers, remuant les pierres et le mortier comme l'un d'eux; un paysan passa près du chantier avec une charrette traînée par des bœufs. Il le pria de lui prêter un moment sa charrette, pour transporter d'un lieu voisin une certaine quantité de briques qui devaient entrer dans la construction du couvent. Le paysan qui n'était pas d'humeur à obliger le Bienheureux, déguisa ses sentiments; il refusa le service qu'il lui demandait, sous prétexte qu'il portait un mort. Or ce prétendu mort n'était autre que e fils du paysan, qui dormait étendu sur la charrette. A ces mots, le Bienheureux n'insista pas; et il se retira, tandis que le paysan, souriant avec malice, réveillait le jeune homme, pour lui raconter la ruse dont le moine maçon avait été la dupe. Mais ses efforts furent inutiles : sans s'en douter, il avait dit vrai en répondant qu'il portait un mort. A ce spectacle, il fut saisi de frayeur, et il poussa des cris de détresse. Il laissa sa charrette, et courut vers le Bienheureux, pour le conjurer, en versant des torrents de larmes, de lui rendre son enfant. Le Bienheureux fut ému de compassion devant une douleur si profonde, accompagnée d'une foi si vive. Il se dirigea vers la charrette funèbre; et, faisant sur le cadavre le signe de la croix, il tendit la main à l'adolescent qui se leva plein de vie. C'est ainsi que les saints se vengent des outrages qu'on leur adresse [3].

Ce miracle termina les travaux d'Antoine pendant l'année 1227. Au commencement de l'année suivante, nous le trouvons à Trevise et à Venise qu'il ne fait que traverser. Il était en route pour Pa-

[1] Incertum autem est, an in itinere Galliam versus, an vero in reditu, initium dederit conventui Glemonæ, quod propterea ab eo nomen accepit. (Surius. Apud Bolland 13 Junii.)

[2] Certe mortuus istic ab eo resuscitatus dicitur, cum exstrueretur conventus. (Vita anonyma. Apud Bolland : Embolismus.)

[3] Wadding : Annales Minorum tom. III.

doue où il prêcha le carême : le jour des cendres tombait le 9 février. C'est le moment le plus solennel de la vie du Bienheureux. *Le sentier des justes*, dit le Sage, *est semblable à la lumière qui augmente toujours, jusqu'à ce qu'elle arrive à son midi.* Nous avons vu dans cette histoire la vérification de ces paroles. Antoine parti un peu tard, ne s'arrêta pas dans sa course. Du couvent des Oliviers aux rivages d'Afrique, de là à Assise, à Forli, à Bologne, en France, à Rome, à Rimini, il suit une marche ascendante : il projette des clartés de plus en plus vives. Mais on dirait que ce n'est là que la préface de son existence ; tant ce qui me reste à dire est magnifique.

Padoue est le théâtre sur lequel Dieu va manifester avec le plus de richesse, les trésors de grâce qu'il avait versés dans l'âme de son serviteur. Je ne sais pas si en cheminant dans la plaine luxuriante au milieu de laquelle Padoue est située ; tandis qu'il apercevait à l'horizon ses murailles fortifiées, et les flèches hardies de ses temples, Antoine eut le pressentiment de son avenir. Les saints ont assez souvent le pressentiment des tribulations qui les attendent : Dieu ne leur cache pas cette terrible vision, parce qu'il les rend capables de la regarder avec tranquillité. Ils ont encore celui du bien qu'il y a à faire ; en considérant une situation, ils n'oublient qu'une chose : la gloire qui poussera sous leurs pas, et dont l'humilité leur dérobe la périlleuse et trop humaine perspective. Il est donc permis de croire qu'Antoine ne soupçonna pas ce que Padoue lui réservait. Il rendra à cette malheureuse cité le véritable Evangile, obscurci par l'hérésie ; il fera refleurir la pureté de ses mœurs ; il rétablira la paix parmi les citoyens divisés ; il exercera une influence salutaire sur ses destinées politiques, et la préservera des maux prêts à fondre sur elle : après avoir été son apôtre, il deviendra le plus illustre de ses enfants. Padoue portera son nom dans les fastes de l'Ordre des Frères Mineurs [1]. Padoue lui donnera le sien : c'est avec

[1] La province de Padoue est appelée dans l'Ordre des Frères Mineurs, et chez les historiens : provincia S. Antonii.

ce baptême de reconnaissance et d'amour que sa mémoire arrivera jusqu'à la postérité la plus reculée[1]. Enfin il aura sa tombe à côté de son second berceau; mort, il vivra dans la gloire que lui assurera sa patrie adoptive[2]. Mais Antoine n'avait pas de pareilles préoccupations. En regardant Padoue, il songeait aux ravages que les sectaires avaient produits dans son sein. Alors ses entrailles tressaillirent; son cœur se déploya sur elle, comme pour ramasser ses enfants égarés et les réchauffer au foyer de la charité de Jésus-Christ. Il franchit ses portes avec simplicité; le moment venu, il ouvrit sa station, en priant le Ciel de la bénir.

Le mouvement ne se fit pas longtemps attendre; dès le début le Bienheureux fascina son auditoire. Le concours était immense; on venait de tout côté avec empressement; et on recueillait avec avidité sa parole éloquente. « Chose digne d'admiration, écrit l'Au-« teur anonyme; dans les rangs de ces masses humaines entassées « dans le temple, on n'entendait pas une seule plainte; aucune trace « de dissipation, aucun éclat de rire, aucun propos inconvenant ne « gâtait la beauté de la scène. Les petits enfants faisaient comme « tout le monde; ils retenaient leurs vagissements, pour ne pas in-« terrompre le prédicateur. On dressait l'oreille; on attachait les « regards sur l'homme de Dieu; on ne ressentait aucune lassitude; « tant était grande la dévotion avec laquelle on le suivait[3]. » La

Pierre Rodolphe Tussiano la désigne sous ce titre dans son Histoire séraphique.

Barthelémy de Pise en fait autant dans son livre *Des Conformités du B.François avec la vie de N. Seigneur Jésus-Christ.*

Les Bollandistes qui rapportent ces témoignages, les confirment en ajoutant : In nomenclatura provinciarum Ordinis,ea quæ alias Veneta dici potuerat, S. Antonii nomen habet apud Franciscanos. (Commentarius histor. descript. Apud Bolland. 13 junii.)

[1] Padua... cognomen, fidelibus christianis ubique notissimum, S. Antonio prætitulato dedit,propter frequentem illuc peregrinorum concursum. (Ibidem.)

[2] Dans une édition du martyrologe d'Usuard, imprimée à Venise en 1498 et réimprimée à Paris en 1521, la fête de Saint Antoine était annoncée en ces termes : In civitate Padua, natale B. Antonii, illustris confessoris etc.. C'est une manière délicate et touchante de dire que Saint Antoine avait deux patries, Lisbonne et Padoue. (Ibidem.)

[3] Vita anonyma. cap. XIII.

parole d'Antoine sortait de sa bouche comme d'une fournaise ardente. C'était une merveille de voir comment il remuait ses auditeurs. Il pénétrait jusque dans la moëlle des âmes ; il produisait chez elles une émotion profonde, accompagnée de regret et de haine pour les faiblesses et les crimes de leur vie. A cette époque de foi naïve, les pécheurs donnaient un libre cours aux sentiments dont ils étaient agités intérieurement. « Ils se tournaient vers « leurs voisins, et ils disaient à haute voix, en poussant des gémis- « sements : Malheureux que je suis ! jusqu'à ce jour, je n'avais « pas compris la laideur du péché. Si je l'avais connue, à coup sûr « jamais je ne l'aurais commis. Alors ils s'exhortaient mutuelle- « ment à faire une bonne confession, à entreprendre des pélerinages « par esprit de religion, à s'imposer des jeûnes rigoureux, à jours « fixes, en l'honneur de la Mère de Dieu, et à accomplir d'autres « œuvres de piété. En même temps, ils versaient des torrents de « larmes ; ils poussaient de longs soupirs ; ils frappaient leurs « poitrines à coups redoublés, avec une componction dont aucun « récit ne saurait donner l'idée à ceux qui n'en furent pas les té- « moins[1]. » Du reste ces démonstrations étaient sincères, car elles étaient suivies des conversions les plus éclatantes. A la voix de l'apôtre, les haines héréditaires se calmaient ; les citoyens divisés par les opinions politiques et par les préjugés de secte, se réconciliaient, en se donnant le baiser de paix ; les portes des prisons s'ouvraient ; les malheureuses victimes de la loi ou des vengeances, que l'esprit de parti rendaient alors si fréquentes, recouvraient leur liberté. Les usuriers restituaient le bien mal acquis. Les créanciers renvoyaient les gages dont ils étaient les détenteurs ; ils remettaient les dettes de la veuve et de l'orphelin. Dans tous ces arrangements, l'homme de Dieu était pris pour arbitre. Chacun s'en rapportait à son avis, avec une confiance illimitée, dont il profitait pour le bonheur général de la cité. Cependant les femmes de

[1] Ita ut plerumque alter alteri diceret : heu, me miserum ! qui nunquam antehac isthuc putarim esse peccatum ; quod si scivissem, nunquam illud admisissem ; mutuoque se hortabantur ad faciendam confessionem etc. (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

mauvaise vie rougissaient de leurs désordres ; les concubinaires régularisaient leur position ; les lieux de plaisir étaient déserts. D'insignes voleurs et des brigands de grand chemin, laissaient leur abominable métier[1]. C'est à cette époque qu'Antoine convertit les douze brigands, dont l'histoire est racontée comme il suit dans le *Liber miraculorum* de Wadding.

« L'an du Seigneur 1292, un vieillard rapporta à un Frère Mineur, « qu'il avait connu le bienheureux Antoine. — J'étais, dit-il, brigand « de profession. Je faisais partie d'une bande de douze brigands « comme moi ; nous habitions dans les bois, et nous détroussions « tous les voyageurs qui passaient près de nous. Mais ayant enten- « du parler de la réputation que le bienheureux Antoine s'était « acquise dans ses prédications ; nous résolûmes, tous les douze, de « nous rendre au sermon, un certain jour, cachés sous un vêtement « étranger. Nous ne pouvions pas croire aux récits, selon nous « exagérés, des effets qu'il produisait ; car on le comparait à une « torche ardente et on l'appelait un nouvel Elie. Un soir donc qu'il « devait annoncer la parole de Dieu, nous nous mîmes en route pour « l'entendre ; mais tandis que nous prêtions l'oreille aux accents « qui sortaient de son âme enflammée, nous sentîmes le regret de « nos crimes s'éveiller dans nos cœurs. A la fin du discours, notre « componction était profonde : les souvenirs de notre vie souillée « de forfaits nous bouleversaient. Quand le bienheureux Père « nous eut entendus l'un après l'autre en confession, il nous défen- « dit de continuer nos désordres. Il promit à ceux qui y renonce- « raient les joies du paradis ; il menaça ceux qui y persévéreraient « des supplices de l'enfer. Plusieurs violèrent leurs serments, et « finirent mal, comme le Bienheureux le leur avait prédit. Ceux qui « furent fidèles à leurs engagements, s'endormirent dans la paix

[1] O quot ille tum odia inexpiabilia, et implacabiles inimicitias ad pacem et ad concordiam revocavit ! quam multos, diuturna captivitate miseros, libertati restituit ! quot ille res per usuras et nefariam vim ereptas, restituendas curavit ! reddebantur pignora ; remittebantur debita ; in variis negotiis consilia a viro Dei expetebantur, et promittebant omnes se staturos arbitrio illius ; compescebantur scorta a flagitioso concubitu etc. (Vita anonyma, cap. XIII.)

« du Seigneur. — Le vieillard ajouta : Le bienheureux Antoine nous « avait donné pour pénitence de faire douze fois le pélerinage du « tombeau des Saints Apôtres. C'est le douxième que j'accomplis « aujourd'hui.— Tandis qu'il avançait dans ce touchant récit, des tor- « rents de larmes coulaient de ses yeux. Il attendait, selon la pro- « messe que le Bienheureux lui avait faite, la paix de la vie éter- « nelle, après avoir achevé le cours de sa vie mortelle [1]. »

Les succès qu'Antoine obtenait en chaire, amenèrent au sacré tribunal une multitude énorme de pénitents de tout sexe, impatients de confesser leurs péchés. Il avait de la peine à suffir à une pareille besogne. Il était aidé par les Frères Mineurs, et par les prêtres séculiers ; mais tous ensemble ils succombaient à la tâche. « Plusieurs, parmi ceux qui se présentaient pour obtenir le pardon, « déclaraient qu'ils avaient reçu des avertissements divins ; qu'ils « avaient l'ordre de s'adresser à Antoine et de se soumettre en tout « à ses conseils [2]. D'autres n'hésitaient pas d'affirmer que pendant « leur sommeil, l'homme de Dieu leur avait apparu et qu'il leur « avait dit : Levez-vous, Martin, levez-vous Agnès ; allez trouver « tel Frère, et confessez-lui le péché que vous avez commis dans tel « endroit, et que personne ne connaît, excepté Dieu [3]. »

Cependant Dieu ne laissait pas les travaux de son serviteur sans récompense. A part les consolations intimes dont il inondait son âme, il faisait éclater des miracles jusque dans le ministère obscur et sans écho du confessionnal. « Un jour le Bienheureux avait été « plus éloquent encore qu'à l'ordinaire. Un homme de l'auditoire, « fut bouleversé par sa parole ; quand il se présenta pour accuser « ses péchés, conformément au conseil qu'on lui avait donné ; il

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.

L'histoire de la conversion des douze brigands de Saint Antoine, n'est pas sans analogie avec celle de la conversion des trois brigands de Saint François, telle qu'elle est rapporté dans les *Fioretti*, chap. XXVI.

[2] Dicebant autem qui ad agendam pœnitentiam veniebant, divino jussu admonitos et ad Antonium remissos, etc. (Vita anonyma, cap. XIII.)

[3] Solebant nonnulli... pro certo affirmare, ipsis in lecto jacentibus apparuisse eum, et dixisse : surge, Martine ; surge Agnes : abi ad illum Fratrem, et hoc vel illud peccatum ei confitere etc. (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

« poussa des soupirs si profonds ; il avait dans la voix de tels san-« glots, qu'il fut dans l'impuissance de proférer un seul mot. « Alors le Bienheureux lui dit de mettre ses péchés par écrit, afin « qu'il put en prendre connaissance à la lecture. Le pénitent fit ce « qu'on lui ordonnait : mais quand l'homme de Dieu eut le papier « entre ses mains, l'écriture avait disparu ; elle était aussi effacée « que si jamais on n'y avait tracé aucun caractère[1]. » Ce phénomène avait une très-haute et très-douce signification. Il était pour le pénitent éploré la preuve que ses péchés lui étaient pardonnés au ciel. Il avertissait l'apôtre que sa peine n'était pas inutile, puisqu'il déterminait par sa parole des repentirs si efficaces.

Mais l'esprit du mal était jaloux de tant de merveilles, parce qu'elles affaiblissaient son empire. Ennemi irréconciliable de toutes les bonnes entreprises, il essaya de détourner le saint homme Antoine de ses pieux desseins, dont le succès était déjà si avancé, en le tourmentant par des illusions nocturnes. « Ce que je vais raconter, écrit l'Auteur anonyme, n'est pas une fable : l'homme de « Dieu le confia lui-même à un Frère, pendant sa vie. Donc, une « nuit, pendant la sainte quarantaine, au commencement des tra-« vaux apostoliques auxquels nous avons vu que l'homme de Dieu « s'était consacré ; pour restaurer ses membres brisés de fatigue, il « cherchait un peu de repos dans quelques instants de sommeil. « Mais voilà que tout à coup l'impur satan envahit sa cellule ; et le « saisissant à la gorge, il le serrait avec tant de violence, que si « une force divine ne l'avait pas arrêté, Antoine aurait été très-« certainement étranglé. Aussitôt le Bienheureux invoqua le nom de « la Mère de Dieu ; et traçant sur son front le signe de la croix ré-« demptrice, il entonna à haute voix l'hymne : *O Gloriosa Domina*. « Ainsi il mit en fuite l'esprit de ténèbres ; aussitôt il se sentit dé-« livré de ses embûches. Comme il désirait jouir de la honte de sa « défaite, et qu'il le cherchait des yeux ; il aperçut une clarté céleste

[1] .... sed cum chartulam vir Dei acciperet, ita scripturam omnem abolitam et prorsus obliteratam invenit, ac si prorsus nihil scriptum fuisset. (Vita anonyma, cap. XIII.)

« répandue dans sa pauvre cellule, qui la faisait resplendir comme « le vestibule du Paradis [1]. »

Après ce combat d'où il était sorti victorieux, l'intrépide apôtre continua de s'appliquer au rude labeur de la prédication, avec une énergie qui ne connaissait pas de défaillance. Les efforts de l'enfer pour traverser son œuvre, produisaient des effets tout contraires. Le peuple devenait de jour en jour plus avide de l'entendre. Il s'était établi dans la ville une sainte émulation ; c'était à qui courrait plus vite pour recueillir les enseignements qui tombaient d'une bouche si éloquente. L'affluence fut bientôt si considérable, qu'il fallut instituer des stations quotidiennes dans chaque église en particulier, à tour de rôle : mais cette mesure ne résolut pas la difficulté. A un moment, l'espace manqua tout à fait. Aucune enceinte ne pouvait contenir les foules qui se pressaient, et dont le flot envahissant montait sans cesse. Les places publiques ellesmêmes se trouvèrent trop étroites ; alors le Bienheureux songea à sortir hors des murs, pour s'installer en rase campagne ; « afin, « dit l'Auteur anonyme, que la rosée de la doctrine du salut qui « coulait de l'abondance de son cœur, rafraîchit la terre, en fertilisant son sein [2]. » Il désigne sous cette touchante image, les âmes qui avaient soif de la vérité et de la justice, et auxquelles le Bienheureux allait ouvrir les sources sacrées, pour les désaltérer.

Alors on vit un spectacle admirable, qui s'est reproduit plus d'une fois dans les annales de l'Eglise ; mais qui rarement a été surpassé. La région dont Padoue était la capitale, s'ébranla en entier. Des villes voisines, des châteaux, des bourgades, des multitudes innombrables se rendaient sur le théâtre où l'homme de Dieu, Antoine, déployait son zèle, avec l'espérance fondée que la doctrine de sa parole les mettrait sur le chemin du salut. Ces braves gens qui appar-

[1] .... Nocte quadam sacræ quadragesimæ... fessa laboribus membra somni beneficio non nihil recreare volebat : ecce autem impurus satan adest, etc. (Vita anonyma. cap. XII.)

[2] Compulsus est ad patentes sese campos transferre, atque ita salutaris doctrinæ pluvia de spiritus abundantia irrigare sitibundos. (Ibidem.)

tenaient à toutes les classes de la société, se levaient au milieu de la nuit : ils marchaient par des sentiers difficiles ; et ils cherchaient à se devancer les uns les autres. Pour éclairer les ténèbres profondes, ils portaient à la main des flambeaux allumés ; ils s'avançaient à grands pas, afin de prendre place, les premiers, autour de la chaire de l'homme de Dieu. On voyait accourir des soldats et des dames de la plus haute noblesse, qui ne craignaient pas de s'aventurer au milieu de la nuit. Tandis qu'autrefois elles avaient coutume d'attendre le plein jour pour se lever ; maintenant elles avaient oublié leur délicatesse ; il ne leur en coûtait rien de s'habiller avant l'aurore, et d'attendre pendant plusieurs heures que le sermon commençât. Leur ferveur se manifestait par d'autres signes encore plus éclatants. Elles s'étaient dépouillées volontairement de leur toilette ; elles avaient renoncé à toute recherche et à tous les ornements qui auraient paru viser à l'effet. Elles étaient vêtues de robes de bure ; à leur tenue, on les aurait prises pour des religieuses[1].

Il parait cependant que la victoire de la grâce sur les instincts vaniteux de leur sexe, n'était pas complète chez toutes ; du moins au commencement du carême. Mais Dieu qui tire le bien du mal, voulant augmenter toujours davantage le prestige de son apôtre, lui fournit l'occasion d'accomplir un nouveau miracle. « Une très-« grande dame, dit l'Auteur anonyme, se trouvait dans l'immense « multitude de peuple qui suivit le Saint, quand il sortit de Padoue « pour aller prêcher dans les champs. Elle partageait l'admiration « universelle pour ses talents et ses vertus ; aussi avait-elle hâte « d'arriver sur le lieu de la prédication. Or en traversant une pe-« tite place très-étroite, elle tomba dans un affreux bourbier, avec

[1] Confluxit autem eo ex vicinis urbibus, castris, pagis, innumera prope hominum multitudo, salutem suam in illius doctrina, spe non dubia, collocans. Surgebant intempesta nocte, et alii alios nitebuntur antevertere.... Cernere illic erat milites, matronas nobiles mediis noctis tenebris adcurrere ; et quæ in multam lucem prius stertere consueverant, absque ullo tædio vel molestia concionaturum vigiles expectabant. Deponebant autem omnes cultiorem habitum, et quæ ad ornatum spectare videbantur ; utebanturque vestibus religiosis. (Vita anonyma, cap. XII.)

« la magnifique parure qu'elle portait. Dans son malheur, elle se « recommanda à Dieu et au saint homme; alors elle sortit sans tache « de l'abîme fangeux dans le quel elle était descendue. A ce specta- « cle, tous les assistants bénirent Dieu et comblèrent de louanges son « fidèle serviteur[1]. »

Dans ces circonstances mémorables, l'evêque de Padoue donnait l'exemple à son troupeau. Il assistait, à la tête de son clergé, aux instructions du Bienheureux, avec une humilité très-édifiante. Sa présence ne contribuait pas peu à attirer les foules et à soutenir leur courage, au milieu des fatigues inséparables d'un pareil dévouement. Quand Antoine prêchait, on comptait jusqu'à trente mille âmes autour de lui. L'attention qu'on lui prêtait était si vive de tous les points de cette immense assemblée, qu'on n'entendait pas un murmure ni le plus léger bruit. Ces jours là les marchands fermaient leurs boutiques ; ils ne consentaient pas à vendre avant la fin du sermon ; tant était ardent le désir qu'ils avaient de l'entendre. Les femmes se distinguaient parmi tous les auditeurs, par les pieuses indiscrétions auxquelles elles s'abandonnaient. Elles avaient le soin de venir munies de leurs ciseaux; et elles coupaient dévotement des parcelles de la robe du Saint, pour en faire des reliques. Celles qui réussissaient à toucher la frange de ce pauvre vêtement, s'estimaient très-heureuses.

Les témoignages de respect et d'amour se multipliaient autour d'Antoine. Quand il avait fini de parler, on se précipitait sur lui : il avait toute la peine du monde à se défendre des caresses populaires, qui n'étaient pas sans quelque danger pour sa vie. Il eut besoin de se faire suivre d'hommes robustes qui formaient comme un rempart devant sa personne. D'autres fois il employait des ruses innocentes pour se dérober aux ovations qu'on lui décernait; ou bien il attendait que la foule se fut écoulée. Alors il avait la liberté de se retirer sans être importuné[2].

[1] Vita anonyma cap. XVII.

[2] .... Itaque viro Dei loquente, tanto ab omnibus studio attendebatur, ut in triginta vel eo amplius hominum millibus, vix murmur aliquod sentire-

Mais il ne jouissait pas toujours de la tranquilité qu'il cherchait. Un jour, tandis qu'il rentrait à Padoue par des sentiers solitaires, afin d'éviter les applaudissements de la foule électrisée par son éloquence; une femme, prenant des chemins de traverse, se mit à courir après lui, respirant à peine, tant sa marche était précipitée. Elle portait dans ses bras son petit enfant qui était perclu des bras et des jambes, depuis sa naissance. Dès qu'elle fut en présence du Bienheureux, elle se jeta à ses pieds, le conjurant avec des gémissements et des larmes d'avoir pitié d'une mère malheureuse, et de daigner faire le signe de la croix sur son enfant. Elle espérait que le petit malade recouvrerait une santé parfaite par la vertu de cette bénédiction. Comme le serviteur du Christ, par un sentiment d'humilité profonde, refusait d'exaucer sa prière, elle redoubla ses sanglots; elle réitéra ses supplications, en criant : Père Antoine, ayez pitié de moi. Le saint homme touché de compassion à la vue de la douleur de la mère et de l'infirmité de l'enfant; pressé d'ailleurs par les exhortations de son compagnon de route dont la piété était célèbre, se décida à tracer le signe de la croix sur l'enfant, le bénissant au nom et par la puissance de Jésus-Christ. O prodige ! l'enfant se redressa aussitôt parfaitement guéri. Tandis que auparavant sa mère désolée le portait appuyé sur son sein ; elle le ramena rétabli dans sa maison, en le tenant par la main. L'homme de Dieu ne rapporta pas la grâce obtenue à ses mérites, mais à la foi de cette femme. En la quittant, il lui recommanda de ne la révéler à personne avant sa mort[1].

Padoue était transformée. L'hérésie confondue se retranchait dans le silence qui était devenu son dernier asile ; le vice ne levait plus la tête ; la discorde n'agitait plus ses serpents dans les cœurs ; la vérité avait recouvré ses droits ; la vertu triomphante déployait

tur... Tabernas suas mercatores non volebant patere... fæminæ ex pietate et devotione præcidebant forficibus particulas e tunica ejus, pro reliquiis eas habituræ... Ab hominum irruentium vi defendi vix potuit, nisi fortium virorum septus præsidiis : vel fugæ opportunitatem callide exploraret ; vel turbis tandem recedentibus, citra molestiam ipsi quoque abire liceret. (Vita anonyma cap. XII.)

[1] Ibidem, cap. XVII.

tous ses charmes. Selon la pensée de Saint Bonaventure, exprimée dans une langue ruisselante de poésie et d'onction : « La vigne du « Seigneur était en pleine sève ; des germes féconds s'épanouissaient « le long de ses branches : ces germes étaient embaumés ; ils exha- « laient la bonne odeur de Jésus-Christ. » C'étaient plus que des espérances : c'étaient des fleurs délicieuses, fleurs d'amour, de dignité et de chasteté, qui portaient déjà des fruits abondants et précieux. C'était l'Italie, toujours aimée de Dieu, même quand elle était ingrate ; l'Italie, que les sectaires avaient ravagée, que les tribuns avaient déchirée, que les guerres avaient ensanglantée ; qui semblait avoir perdu pour jamais sa beauté et son bonheur ; et qui sortait de ses ruines, ornée des dons de la grâce, prête à poursuivre le cours de ses brillantes destinées, et à faire envie à toutes les nations. C'est Antoine qui avait fait ce miracle par sa parole, par ses prières, et par ses larmes : ainsi il était digne d'être placé au rang des plus illustres restaurateurs de cette infortunée patrie.

Parmi toutes les âmes que Dieu donna au Bienheureux pendant cette fameuse mission, il en est deux qui ont percé les ténèbres de l'histoire ; et dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, avec les doux souvenirs qu'ils rappellent. La première est la bienheureuse Héléne Ensimelli ou Enselmini, comme d'autres la nomment. C'était une fleur de l'Ordre de la sainte Pauvreté encore au berceau. Dieu avait traité le séraphique François comme les anciens patriarches : il lui avait suscité des fils et des filles, afin que l'humanité fut représentéé dans la restauration religieuse et morale de son siècle. De bonne heure, les vierges conduites par l'esprit d'en haut et séduites par les charmes austères de la pénitence, étaient venues se grouper autour de la Portioncule, pour y pousser des gémissements d'amour. « A leur tête, dit Saint Bonaventure, marchait la vierge « Claire, chérie du Seigneur. C'était la plus précoce des petites plan- « tes semées dans cette terre bénie ; semblable à une fleur du prin- « temps, elle était toute blanche, et le parfum qu'elle exhalait était « délicieux. Comme l'étoile du matin qui se lève avant les astres, elle « répandit une clarté plus pure. Elle était la fille dans le Christ de

« notre père Saint François, l'amant de la Pauvrete. Elle « devint ensuite la mère des Pauvres Dames[1]. » Claire ne resta pas longtemps solitaire. Par un merveilleux effet de la grâce divine, elle vit accourir autour de sa bannière des vierges héroïques qui venaient de partout, des palais des rois et des derniers rangs du peuple. C'étaient Elisabeth de Hongrie, Agnès de Bohême, Isabelle de France sœur de Saint Louis, la reine Marguerite sa veuve, les deux filles de Saint Ferdinand de Castille, Hélène sœur du roi de Portugal, la bienheureuse Salomé reine de Galicie, Sainte Cunégonde duchesse de Pologne, Sainte Elisabeth reine de Portugal, Sainte Marguerite de Cortone, Sainte Rose de Viterbe etc.

« Comme Saint François dans Sainte Claire, Saint Antoine de « Padoue trouva dans la bienheureuse Hélène Ensimelli une amie « et une sœur[2].» Il fonda à Padoue un couvent de Pauvres Dames. Or parmi les postulantes qui se présentèrent était cette Hélène qui devait vivre sans éclat parmi ses sœurs; et que nous ne connaîtrions pas, si Antoine ne lui avait pas assuré l'immortalité en attachant sa mémoire à la sienne. Issue d'une des plus illustres familles de Padoue, elle était la fille d'un père aussi distingué par son caractère que par ses vertus, et qui défendait vaillamment les droits de l'Italie contre la tyrannie de Fréderic II. Dès sa plus tendre enfance, Hélène avait ressenti un profond détachement des choses humaines: elle ne goûtait quelque joie qu'aux pieds des autels. Elle était déjà bien près de Dieu; mais la parole d'Antoine lui fit faire un pas de plus sur la route royale de la perfection. L'apôtre et la noble vierge se comprirent en se voyant. Ils étaient destinés l'un pour l'autre. Une fois de plus, le Ciel forma entre ces deux âmes fraternelles un mariage mystique, dans lequel le respect et la tendresse se mêlaient.

[1] Convertebantur etiam virgines ad perpetuum cœlibatum; inter quas virgo Deo charissima Clara, ipsarum plantula prima; tanquam flos vernans et candidus odorem dedit; et tanquam stella præfulgida radiavit... quæ filia fuit in Christo Sancti Patris Francisci pauperculi, et mater Pauperum Dominarum. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. IV.)

[2] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Introduction.

Hélène mit sa main dans celle du maître qu'elle avait découvert. Elle l'introduisit dans le plus intime de ses pensées ; elle lui permit de compter les battements de son cœur et de prendre note de ses gémissements. Humble et douce comme un enfant, elle écoutait sa voix et imitait ses exemples. A sa suite, elle s'envola sur les plus hautes cimes de l'amour. Quand elle eut pris l'habit des Pauvres Dames, elle était devenue la sœur de celui qu'elle appelait son père : ce lien nouveau l'unit à lui encore plus étroitement. Après avoir édifié le monde, elle étonna le cloître : Antoine l'y suivit pour ouvrir devant elle les âpres sentiers du calvaire. Dieu lui avait confié sa petite brebis ; il était jaloux de la porter sur ses épaules jusqu'à la montagne d'Horeb. Hélène fut un modèle de régularité, de ferveur et de mortification. De peur que les macérations volontaires auxquelles elle se condamnait, ne fissent pas mûrir assez vite ce fruit béni ; elle fut atteinte d'une maladie cruelle qui la cloua, pendant plusieurs années, sur son lit de douleur. Quand elle eut achevé son martyre, elle fut invitée aux noces de l'Agneau. Antoine l'y avait précédée. Elle vécut assez pour assister à la gloire que l'Église et l'humanité lui décernèrent. Elle alla partager avec lui celle dont il jouissait au pied du trône de Dieu.

Le bienheureux Luc Belludi est le second fils spirituel d'Antoine, dont il soit fait mention dans les annales des Frères Mineurs. Autour de cette figure, il y a encore plus d'ombre et de silence qu'autour de la bienheureuse Hélène. Il passa sa vie à fuir le regard des hommes : à force de discrétion et d'humilité, il y parvint à peu près. Il semble regretter après sa mort qu'on parle de lui sur la terre : s'il pouvait protester, il le ferait. Mais les saints ne sont pas les maîtres de leur gloire : Dieu la manifeste quand il veut. Luc Belludi appartenait déjà à l'Ordre séraphique, quand Antoine vint à Padoue. Il avait eu le bonheur de recevoir l'habit de religion des mains de Saint François ; depuis, il avait correspondu avec fidélité à l'esprit de son état. Quand il vit Antoine de près, il fut subjugé par son éloquence et entraîné par ses vertus. Il s'attacha à lui ; mais ne pouvant pas égaler l'éclat de son apostolat ; n'aspirant pas d'ailleurs à un rôle qui aurait épouvanté sa modestie ; il se fit son

compagnon de route : il prêchait par l'exemple, tandis que son maître déployait toutes les ressources de son talent. Il se tenait à ses côtés dans une grande réserve : il n'en sortait que pour obtenir de lui des miracles, s'il hésitait à les accorder aux malheureux. C'est lui qui le décida à guérir le petit enfant perclu, lorsqu'il rentrait à Padoue, après son sermon. Wadding qui rapporte le fait, ne le nomme pas ; il dit seulement qu'Antoine céda « aux instances de « son compagnon, homme célèbre par sa vertu. »[1] L'Auteur anonyme le désigne plus clairement : « Antoine, dit-il, se laissa fléchir par les « prière du Frère Luc, son perpétuel compagnon, éminent en science « et en sainteté [2]. » Ces deux mots d'un historien contemporain, sont déjà un beau panégyrique. Ils suffisent pour nous révéler les trésors cachés dans cette âme, et pour nous faire mesurer le mérite de son abnégation. D'autres ont répété cette louange à travers les siècles. Le bienheureux Frère Luc est vanté par les écrivains de son Ordre pour sa sainteté et pour sa science [3] ; ainsi s'est formée une tradition de famille qui, sans attacher à son nom le prestige d'une grande réputation, l'a cependant sauvé de l'oubli. Comme la bienheureuse Hélène Ensimelli, il vécut plus qu'Antoine. Il avait hérité de ses vertus ; il hérita aussi de sa puissance surnaturelle. Le manteau du nouvel Elie, en tombant sur ses épaules, lui fit faire des miracles. Fils de Padoue, il en devint le père. Il véeut entouré de l'estime de ses concitoyens : à sa mort, la patrie l'ensevelit avec honneur, et lui décerna un culte que l'Eglise ne paraît pas lui avoir accordé.

La bienheureuse Hélène Ensimelli et le Frère Luc Belludi sont les satellites d'Antoine. Ces trois âmes sont inséparables. Il passèrent ensemble sur la terre, partageant la croix du Sauveur qui faisait leurs délices ; et répandant dans l'Eglise des germes de vie qui ont

[1] Exhortante nihilominus socio, viro bonitate famoso. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] Tum etiam flexus precibus socii sui, Fratris Lucæ, ejus perpetui comitis, scientia et sanctitate præclari. (Vita anonyma, cap. XVII.)

[3] Hujus Lucæ virtus et doctrina laudantur a scriptoribus Ordinis. (Liber miraculorum, cap. IV. Apud Bolland. Annotata, (f).)

porté leur fruit. La mort qui nous divise, a respecté leur alliance. Tandis qu'au Ciel ils goutent ensemble la félicité des élus ; ici-bas leurs cendres reposent dans la même cité, comme dans un même reliquaire. Le voyageur chrétien qui traverse Padoue, va se prosterner dans la magnifique basilique de Saint Antoine. Il ne la quitte pas sans prier un instant devant un tombeau formé d'une pierre carrée, placé dans la chapelle du Saint, et sur lequel on offre le Saint Sacrifice [1]. C'est là que repose, dans la paix du Seigneur, le bienheureux Frère Luc. A Sainte Sophie, la bienheureuse Hélène dort sous l'autel, dans l'or et le porphyre. Son corps préservé de la corruption, prêche encore l'amour et le sacrifice. Ces trois âmes partout unies, le sont aussi dans le culte de la postérité. Quand on prononce le nom de Saint Antoine, la bienheureuse Hélène et l'humble Luc Belludi se réveillent dans tous les cœurs. Ils semblent dire : Nous voici.

[1] Dicitur in ipsius S. Antonii sacello conditus ; super cujus tumulum, lapide quadrato exstructum, missa celebratur.(Liber miraculorum cap. IV, Apud Bolland. Annotata *(f)*.)

CHAPITRE XVI

Le clergé et les notables de Padoue vont féliciter Antoine. — Ils le prient de rédiger les sermons de sa station. — Il y consent. — Eccelin III. — Sa politique et son caractère. — Ses cruautés envers les habitants de Vérone. — Terreur de Padoue. — Antoine reproche ses crimes à Eccelin. — Il lui inspire des sentiments de repentir. — Il échappe à ses piéges et gagne son estime, en refusant ses présents.

Contra virum sanguinum
Clamat et dolosum
Quod hoc genus hominum
Deo sit exosum.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne du 2me nocturne.)

Dans cette partie de la coupable Italie, située entre le Rialto et les sources de la Brenta et de la Piave, s'élève une petite colline d'où descendit le fléau qui désola cette contrée.

(Dante : Paradis. chap. IX.)

Après le carême, le clergé et les citoyens les plus notables de Padoue, vinrent solennellement auprès du bienheureux Antoine, pour le remercier, au nom de la cité, du bien qu'il avait fait aux âmes et des services qu'il avait rendus à la chose publique. L'homme de Dieu ne recherchait pas les applaudissements ; il se passait très-volontiers des démonstrations de reconnaissanee : mais il y était exposé, et il ne pouvait pas aisément s'y dérober. Dans cette rencontre, il ferma son cœur à tout sentiment de complaisance ; il

renvoya au Seigneur, source de tout bien, la gloire qu'on lui attribuait.

Son humilité fut soumise à une autre épreuve. Ses sermons avaient provoqué une telle admiration, qu'après les avoir entendus, on voulait les lire. Mais parce que l'éloquent apôtre avait coutume de s'abandonner à l'inspiration, et qu'il n'apportait en chaire qu'un canevas très-sommaire ; on le pria de les rediger, afin que ses enfants eussent de lui ce souvenir; et que par ce moyen, il put continuer dans les esprits l'œuvre de sanctification qu'il avait commencée. Il est probable que ce dernier motif toucha son cœur ; car, malgré ses répugnances pour la publicité, il se décida à faire ce qu'on lui demandait. En conséquence, il se fixa pour quelque temps à Padoue, à la grande joie de tous les habitants qui craignaient de voir s'éloigner trop tôt l'homme de Dieu ; et qui allaient jouir encore, contre toute attente, de sa chère présence. Il y fut entouré des témoignages de la plus grande vénération et de l'affection la plus tendre. On faisait des pèlerinages à ses pieds : tout vivant, il était traité comme s'il était déjà sur les autels [1].

Cependant il mit la main à l'œuvre : il arrêta, dans un travail rapide, les principaux traits des sermons qu'il avait prêchés pendant le carême. Il profita de cette occasion pour pousser plus loin cette entreprise : il rédigea les sermons qui, dans ses œuvres complètes, portent le nom de *Sermons du temps*, par opposition aux *Sermons des saints*. Ces sermons sont nombreux; plusieurs sont d'une étendue assez considérable [2]. Si l'on songe que l'année était déjà avancée, quand le Bienheureux en commença la rédaction, et qu'il eut bientôt après à se déplacer pour remplir une mission importante; on est tenté de douter qu'il ait pu mener à terme

[1] .... Cursum ad civitatem Paduanam direxit, ubi jam pridem sinceram populi devotionem, dum opusculum quoddam sermonum dominicalium compilaret, fuerat expertus. (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III.)

[2] Les *Sermons du temps*, renferment les sermons pour les dimanches de l'Avent ; pour l'Octave de la Noël et l'Octave de l'Épiphanie ; pour les dimanches après l'Épiphanie ; pour la Septuagésime, la Sexagésime, la Quinquagésime ; pour les féries et dimanches du Carême ; pour les dimanches après Pâques et les dimanches après la Pentecôte. (Opera, S. Antonii.)

aussi promptement une pareille besogne. Mais nous ne devons pas mesurer les saints à notre aune. Tout est surnaturel chez eux. Dieu qui les inspire quand ils parlent devant les multitudes, et qui accomplit par leur humilité des miracles éclatants, est encore avec eux quand ils tiennent la plume. Cette plume est alors semblable à celle du scribe du Psalmiste, qui courait avec agilité sur le parchemin. Ainsi nous ont été conservées les esquisses que le bienheureux Antoine composait avec ses souvenirs, entre les fatigues de son apostolat. Il s'en dégage des parfums qui consolent de l'absence de l'art ; on y trouve des lignes qui nous aident à suivre l'essort de son génie et de sa sainteté ; à peu près comme avec les fragments d'un vase brisé on rétablit sa forme primitive ; même quand on ne peut pas lui rendre toute la grâce de son dessin et le charme de ses moulures [1].

Tandis que le Bienheureux était à Padoue, les événements politiques de l'Italie vinrent l'arracher à ses douces occupations, pour le précipiter de nouveau dans la mêlée. Il était destiné à l'action ; Dieu qui l'avait armé de toute pièce pour combattre le saint combat, ne lui laissait guère de trève. Ici il va nous apparaître sous un jour particulier. Nous avons vû l'apôtre à l'œuvre : maintenant nous allons voir le citoyen. Toujours soutenu par sa charité, il va prendre un rôle qui en aurait épouvanté d'autres. Seul, entre les victimes et le bourreau, il conjurera des maux effroyables ; il arrêtera ceux qu'il n'aura pas pu empêcher entièrement.

En ce temps-là, la Marche Trévisane était sous la domination d'Eccelin de Romano. Ce prince était le troisième de nom de la maison des Seigneurs de Romano qui depuis un siècle prenaient une large part aux luttes qui déchiraient l'Italie. Assez ordinairement du côté des victorieux, ils se faisaient payer leur bravoure par des agrandissements de territoire. Eccelin III avait ajouté à l'héritage paternel les villes de Vérone, de Vicence, de Brescia et de Padoue. Il avait gagné ces places importantes en embrassant la

[1] Les œuvres de Saint Antoine sont plus loin le sujet d'un chapitre spécial.

cause de l'empereur; il lui était resté fidèle, parce qu'il y trouvai son compte.

Le césar germanique était alors Frédéric II. Ce monarque tristement célèbre dans les annales de l'Eglise, était un résumé monstrueux de tous les vices de la civilisation et de la barbarie. Dévoré d'ambition, il rêvait une nouvelle organisation de l'empire d'Occident; non pas pour continuer la pensée de Charlemagne, en mettant son épée au service de l'Eglise; mais à la façon payenne, en soumettant la souveraineté ecclésiastique à ses lois. Pour atteindre son but, il employait successivement la violence et la ruse: ce dernier moyen allait bien à son génie. Le serment ne lui coutait rien, car le serment ne l'embarrassait pas. Dévot envers le pape, parce qu'il craignait les princes chrétiens et surtout l'âme de ses peuples; il lui prodiguait des hommages sans sincérité; il lui offrait des secours qu'il ne voulait pas lui accorder. Maître passé dans le métier de légiste; aidé dans la recherche des formules équivoques par l'habileté de son compère Pierre des Vignes, il faisait fleurir chez les races latines l'esprit bizantin qui deshonorait l'Orient, en rendant sa chute chaque jour plus prochaine. Quand il partait pour la Palestine, il ne songeait guère à délivrer le Saint Sépulcre; mais il voulait se faire couronner roi de Jérusalem. Il avait pour les Sarrasins de secrètes sympathies, qui s'expliquent peut-être par les mœurs abominables dont il donnait le spectacle dans ses Etats. Frédéric II, qui était l'opprobre de sa race et l'effroi de la chrétienté, ne rencontra qu'un homme pour lui tenir tête et lui disputer l'empire du monde : c'était Grégoire IX. Ce pape presque nonagénaire le comparait « à la bête de l'apocalypse qui sort de la mer, chargée « de noms de blasphème; bête féroce qui a les pieds d'un ours, la « tête d'un lion; et ressemble pour le reste du corps à un léopard; « qui n'ouvre la gueule que pour vomir des blasphèmes contre le « nom de Dieu et lancer ses flèches contre son tabernacle et contre les saints qui habitent dans le Ciel [1]. » Non content de stig-

[1] Ascendit de mari bestia blasphemiæ plena nominibus, quæ pedibus ursi et leonis ore desæviens, ac membris formata cæteris sicut pardus, os suum

matiser le tyran par un pareil langage, l'intrépide pontife le frappait d'anathème. C'est ainsi qu'il sauvait l'Église et qu'il vengeait la chrétienté opprimée.

Dans la Marche Trévisane, Frédéric II pouvait compter sur Eccelin III, son lieutenant naturel. Mais pour mieux s'assurer son concours, il en avait fait son gendre, en lui donnant la main d'une de ses filles batardes. A ce prix, il lui avait inoculé les deux passions qui dévoraient son âme : la haine de l'indépendance de l'Italie et la jalousie de la suprématie pontificale. Eccelin était l'incarnation vivante et armée de l'esprit gibelin : cependant il ne dominait pas sans conteste. Azzo d'Este était le champion de la cause nationale et l'ardent défenseur des droits du pape. Il groupait autour de son gonfalon tous les Guelfes du territoire dont il portait le nom, de Montagnana, Badia, Rovigo et la Polésine du Sud. Il avait de plus des intelligences dans les places de son ennemi ; tous les patriotes faisaient des vœux pour son triomphe. Il remporta sur Eccelin des avantages signalés : mais tôt ou tard l'appui de l'empereur devait faire pencher la balance du côté de ce dernier[1]. Dans cet état de choses, la résistance devenait difficile ; les faibles n'avaient d'espérance que du côté du ciel. Antoine, soldat de Dieu et du pape, devenait l'homme de la situation. Son zèle apostolique le mit à la hauteur des circonstances.

Eccelin déjà redoutable par sa puissance, était la terreur des populations à cause de sa cruauté. Il étouffait dans le sang les moindres révoltes contre son autorité [2]. Par son ordre, « on tuait « les chevaliers et les notables citoyens par grandes troupes, dans « les places publiques ; puis on mettait les corps en pièces et on les « rassemblait pour les brûler. Les amis, les parents, les frères se li- « vraient l'un l'autre ou s'entretuaient de leurs propres mains :

in blasphemias divini nominis aperit, tabernaculum ejus et sanctos qui in cœlis habitant, similibus impetere jaculis non omittit. (Epistola Gregorii IX. Apud Mansi.)

[1] César Cantu : Histoire universelle tom. II, pag. 188.

[2] Erat vir quidam potens sed crudelissimus tyrannus, nomine Eccellinus de Romano, Paduæ et locis circumstantibus tyrannizans. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

« croyant gagner les bonnes grâces du tyran qui, peu de jours « après, les faisait mourir eux-mêmes. Il faisait aveugler les enfants « des nobles, puis les laissait mourir de faim dans ses prisons où « périssaient aussi quantité de dames et de filles nobles. Chaque « jour on faisait mourir des personnes dans les tourments ; et on « entendait jour et nuit leurs cris lamentables. Toutefois aucun « n'osait se plaindre publiquement de tant de maux ; il fallait « louer Eccelin, le traiter de juste, de sage, de conservateur de la « patrie, lui souhaiter la vie et la victoire : encore ne gagnait-on « rien par ces flatteries. Toujours également impitoyable, il n'épar- « gnait ni âge, ni sexe, ni profession. Il traitait le clergé comme le « peuple, les religieux comme les séculiers. Il prenait les biens des « évêchés, des abbayes, et des autres bénéfices ; et s'en servait pour « commettre plus facilement ses crimes. Il n'y avait plus ni prédi- « cation, ni confession, ni visite des saints lieux, ni autre pratique « extérieure de dévotion [1]. » Vérone fut une des cités italiennes sur lesquelles Eccelin exerça les plus cruelles vengeances. Prise d'assaut, elle fut livrée à une soldatesque furieuse. Les horreurs du massacre rappelèrent ce que l'histoire raconte du massacre de Thé-ssalonique.

A cette nouvelle, Padoue craignit le même sort : la panique fut universelle. Alors l'homme de Dieu, Antoine, que la charité rendait intrépide, résolut de se porter de sa personne auprès du tyran, pour lui reprocher son crime et tâcher d'arrêter ses projets sanguinaires, en le menaçant des jugements de Dieu. Comme le danger était imminent, il se hâta de se mettre en route, aux applaudissements de toute la cité qui le saluait d'avance comme un sauveur, et faisait des vœux pour le succès de sa démarche. Peu de jours après, le Bienheureux arrivait à Vérone [2], et allait frapper avec tranquillité aux portes du palais du terrible Eccelin. Dès qu'il fut introduit en sa présence, l'esprit de Dieu lui inspira une grande

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XVI, pag. 490.

[2] Le *Liber miraculorum* met Bologne au lieu de Vérone. L'opinion générale est que la scène se passa à Vérone.

magnanimité [1]; sans calculer les chances qu'il courait, il lui parla avec une liberté apostolique : « O ennemi de Dieu, s'écria-t-il, ty-« ran cruel, chien enragé! Jusque à quand continuerez-vous de verser « le sang innocent des chrétiens? Du moins sachez que vous n'é-« chapperez pas aux châtiments que Dieu vous réserve : ils seront « proportionnés à vos forfaits [2]. » Il continua son discours sur le même ton, en lui adressant les plus durs reproches qu'il eut jamais entendus. Eccelin était en ce moment entouré de ses gardes qui écoutaient avec stupéfaction les diatribes du saint homme. Comme ils connaissaient l'humeur de leur maître, ils ne doutaient pas qu'il ne leur donnât l'ordre de le mettre à mort sur place; ils n'attendaient que le signal pour l'exécuter. Mais Dieu qui tient dans ses mains le cœur des rois, en disposa tout autrement. Au grand étonnement des gardes, « le tyran fut touché par le discours si vif et si « hardi du Bienheureux. Il éprouva le regret des excès auxquels il « s'était abandonné; et déposant tout à coup sa férocité naturelle, de-« venu plus doux qu'un agneau, il suspendit son baudrier à son cou. « Il se prosterna aux pieds de l'homme de Dieu; et au milieu de la « surprise de tous les assistants, il avoua humblement ses péchés; il « promit de s'en corriger, conformément au désir qu'on venait de lui « exprimer. Dès qu'Eccelin se fut relevé, il se tourna vers ses sbires, « et il lut dans leurs yeux le dépit que sa conduite leur avait « causé. Alors il leur révéla ce qui lui était arrivé, tandis qu'il « écoutait la harangue d'Antoine. — Chers compagnons d'armes, « leur dit-il, ne soyez ni surpris ni indignés. Je vous le dis très-sincè-« rement, et je suis sûr que c'est la vérité : j'ai vu une lumière di-« vine sortir du visage de ce Père, tandis qu'il me parlait; alors j'ai « été tellement épouvanté en regardant cette terrible vision, que « j'ai cru être précipité au plus profond de l'enfer [3]. »

[1] S. Antoni, justitia munite — fortitudine constans. (Antiques litanies de Saint Antoine.)

[2] O inimice Dei, tyranne sævissime, et rabide canis : quousque sanguinem Christianorum innoxium effundere non cessabis? Ecce manet sententia Dei super te, durissima et horrenda. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[3] Idem tyrannus, ad viri hujus verba compunctus, atque omni feritate animi deposita, ut mansuetissimus agnus effectus, ad collum cingulo mox ap-

Huit siècles auparavant, Attila, le fléau de Dieu, après avoir réduit Aquilée et plusieurs villes du littoral de l'Adriatique, s'avançait vers Rome. Saint Léon alla au-devant de lui, pour essayer de l'arrêter. Il le rencontra sur les bords du Mincio ; et il lui demanda d'épargner la cité qui, après avoir été la reine du monde, était devenue le siége du Vicaire de Jésus-Christ. Il le menaça des fléaux de la vengeance divine, s'il ne renonçait pas d'en faire la conquête. Le barbare dont les légions les mieux disciplinées n'avaient pas pû détourner la marche, se rendit devant l'éloquence du pontife désarmé : car tandis que Saint Léon parlait, Saint Pierre et Saint Paul lui étaient apparus, agitant dans leurs mains des épées flamboyantes. Les deux miracles de Peschiera et de Vérone se valent. Des deux côtés, la force brutale cède devant la force morale. Des deux côtés, Dieu se montre pour sauver des cités malheureuses. A Peschiera, il employa un pape, maître de Rome, et roi spirituel des âmes, célèbre par ses vertus et par sa science. A Vérone, il se sert d'un pauvre petit moine qui n'a d'autre prestige que celui de sa sainteté. A Peschiera, le triomphe est magnifique : il balance dans l'histoire celui d'Aetius aux champs catalauniens; à Vérone, le triomphe, pour être moins célèbre, n'en est pas moins remarquable.

Après la scène que je viens de raconter, Eccelin eut Antoine en grande dévotion. Tant que le Saint vécut, il évita de faire à ses peuples autant de mal qu'autrefois, en considération de ses mérites et des engagements qu'il avait pris publiquement. Il ne paraît pas cependant qu'il fut tout à fait converti. Le mauvais génie de l'empereur dont il favorisait la politique, et le fond de son naturel qu'il n'avait pas pû changer en un moment, le poussaient toujours vers les mesures cruelles; à force de verser le sang et d'en respirer l'odeur, il avait contracté une espèce de monomanie homicide.

penso, coram viro Dei prostratus, non sine omnium stupore qui aderant, culpam suam humiliter dixit ; emendationem juxta beneplacitum repromittens. Postea suis complicibus stupentibus dixit : Viri commilitones, ne ex hoc miremini ; nam verissime dico vobis, quod vidi quemdam fulgorem divinum ex hujus Patris vultu procedere, qui me adeo terruit, ut ad ipsius visionem terribilem, in profundum inferni putarem subito me demergi. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

Nous en avons la preuve dans les sorties fréquentes du saint homme contre son gouvernement. Il dénonçait sa tyrannie du haut de la chaire ; il lançait des protestations hardies contre sa cruauté. Il est digne de remarque qu'Eccelin n'usa jamais de violence envers lui. Peut-être respectait-il sa popularité : peut-être ne pouvait-il pas se défendre de voir sur son visage ce rayon divin qui avait produit sur lui un effet si surprenant. En réalité, il n'était pas sincère ; il cherchait à s'en débarrasser en lui tendant des piéges. Un jour, il voulut éprouver sa droiture et son amour de la justice : il lui envoya donc un beau présent, avec beaucoup de solennité. Il mit sur pied tous les serviteurs de son palais ; il leur donna les instructions suivantes : Vous présenterez de ma part ce présent au Frère Antoine, avec toute la déférence et la piété dont vous serez capables ; s'il l'accepte, vous l'égorgerez immédiatement ; si au contraire il le repousse avec indignation, supportez patiemment ses rudesses et ses emportements : rentrez au palais sans lui faire aucun mal. Les serviteurs exécutèrent à la lettre les ordres qu'ils avaient reçus. Ministres hypocrites d'un prince plein d'astuce et de fourberie, ils se présentèrent devant l'homme de Dieu ; et après des démonstrations réitérées du plus profond respect, ils lui dirent : Votre fils, Eccelin de Romano, se recommande à vos prières ; il vous supplie d'accepter ce petit présent qu'il vous envoye comme un gage de son dévouement, et d'offrir à Dieu pour le salut de son âme vos ferventes oraisons. Mais le bienheureux Antoine ne tomba pas dans les embûches qu'on lui dressait : il repoussa avec indignation le présent, en accablant de ses réprimandes ceux qui le lui apportaient. Allez, leur répondit-il ; je ne veux pas partager avec votre maître les dépouilles du pauvre peuple. Tous vos trésors périront, et vous avec eux. Retirez-vous au plus tôt de devant mes yeux ; ne souillez pas plus longtemps ce lieu de votre présence. — A ces mots, les serviteurs furent couverts de confusion ; ils retournèrent vers le tyran auquel ils lui racontèrent ce qui leur était arrivé. Celui-ci se contenta d'ajouter : Antoine, est l'homme de Dieu ; laissez-le tranquille ; maintenant qu'il dise de moi ce qu'il voudra[1].

[1] Sanctus autem Antonius, cum magna indignatione, dicendo eis imprope-

Les annales des Frères Mineurs contiennent de touchants récits sur la vertu qu'avait Saint François de dompter les bêtes féroces. Saint Bonaventure raconte en particulier la conversion du loup de Greccio près de Riéti, conversion que l'homme de Dieu détermina, après avoir amené celle des habitants du pays. Il y eut comme un pacte entre le loup et la ville de Greccio : le loup le respecta ; il épargna les personnes et les troupeaux, aussi longtemps que la loi de Dieu fut respectée dans la ville[1]. Le pieux historien ajoute : « Ceci peut nous servir à apprécier la piété de ce bienheureux Pa- « triarche, rempli d'une si merveilleuse douceur et d'une puissance « si admirable, qu'il domptait les animaux féroces, qu'il apprivoi- « sait ceux qui étaient sauvages, qu'il instruisait ceux qui venaient « à la main ; et soumettait à son obéissance leur nature, rebelle à « la voix de l'homme depuis le péché[2]. » Le bienheureux Antoine continuait à exercer cet empire surnaturel. Sa mission semblait plus difficile ; car au lieu de s'adresser aux bêtes, il avait affaire avec un tyran sanguinaire, plus méchant que les loups. Cependant parce que les citoyens de Padoue avaient abjuré leurs erreurs et confessé leurs péchés pendant le carême ; Dieu fit la grâce au saint apôtre de toucher le cœur d'Eccelin, et de préserver leur ville des horreurs qui avaient épouvanté Vérone. Quand il rentra au milieu d'eux, apportant la nouvelle des dispositions plus humaines du prince, la joie fut universelle : l'espérance revint dans les cœurs. Mais ce bonheur ne devait pas durer toujours. Padoue maintenant chrétienne, oubliera son Seigneur et violera sa loi. Alors

ria, totum exenium repulit ; de rapina hominum se nihil velle recipere asserens ; sed quod omnia eorum essent in perditione, et quod statim recederent, ne domus eorum pollueretur præsentia, exclamavit. Illi vero confusi, reversi sunt ad tyrannum ; cui cum omnia quæ contigerant enarrassent, dixit eis : Homo Dei est ; dimittas eum : dicat de cætero quod videtur sibi. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[1] Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. VIII.

La légende du loup de Gubbio qu'on lit dans les *Fioretti* chap. XXI, n'estque le développement de ce fait historique. Il n'y a de changé que le ton du récit et le lieu de la scène : à moins que Gubbio et Greccio ne soient deux noms différents de la même ville.

[2] Ibidem

les maux suspendus sur sa tête, et conjurés par une main puissante, fondront sur elle. Ses murs seront emportés. Ses enfants seront écrasés de taxes, chargés de fers et dispersés dans l'exil. Les plus illustres patriciens seront égorgés comme des agneaux sur les places publiques. Antoine ne sera plus là pour défendre sa patrie adoptive. Mais du fond de sa tombe, il se souviendra de son peuple. Sa cendre sera assez puissante pour lui procurer une seconde rédemption [1].

[1] Ceci arriva en 1237.

CHAPITRE XVII

Antoine part pour Bologne, — Son séjour à Ferrare. — Il y opère un miracle. — A la prière de ses frères, il laisse à Bologne ses sermons tirés des psaumes. — Il est désigné pour prêcher l'avent et le carême de l'année suivante à Florence. — Succès d son apostolat. — Le miracle de l'usurier. — Après Paques, il visite sa province. — Il va à Milan et à Verceil. — Il fonde le monastère de Varèse. — Le monastère de Saint-Pierre près Brescia. — Il passe par Vérone, par le lac de Garde et Mantoue.

Benedicite Deo Domino de fontibus Israel.

(Psal. LXVII, 27.)

Laus perfecta profluit
Ex lactentis ore
In quo Christus destrui
Hostem cum ultore.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne du 2e nocturne.)

Le séjour du Bienheureux à Padoue, après sa mission de Vérone, ne fut pas de longue durée. Quand il eut mis la dernière main à la rédaction de ses sermons et satisfait la piété des fidèles pour lesquels sa présence était une fête, il se dirigea vers Bologne. Les motifs de son voyage ne sont pas indiqués ; mais on sait assez que dans toutes ses actions, il n'avait qu'un motif : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dévoré par son zèle, ce grand ouvrier ne savait pas se reposer.

Il s'arrêta quelques temps à Ferrare qui était sur son chemin. Cette ville était alors la capitale du territoire des ducs d'Este, qui y

avaient fixé leur résidence. Nous avons vu plus haut que le duc Azzo d'Este était le chef des Guelfes de toute la région, et qu'il tenait tête, dans la mesure de ses forces, aux envahissements de Frédéric II et de son lieutenant Eccelin de Romano. Il est permis de supposer, dans le silence des annales du temps, que le duc d'Este désira voir de près le vaillant apôtre qui défendait, la croix à la main, la cause à laquelle il avait consacré son épée. Quoiqu'il en soit, le peuple de Ferrare était voisin du théâtre sur lequel le Bienheureux opérait tant de merveilles par la parole et par la prière. Il comptait dans ses rangs de nombreux témoins des scènes dont le retentissement s'était répandu partout; naturellement ce peuple était impatient de posséder dans ses murs l'homme extraordinaire qui remuait toute l'Italie. La grâce qui accompagnait Antoine partout, ne l'abandonna pas dans cette cité : il y accomplit un miracle de premier ordre.

Une femme était accusée d'un grand crime que les auteurs ne caractérisent pas. Innocente, elle était aux prises avec une intrigue infernale dont la sagacité des magistrats ne savait pas dénouer la trame. La malheureuse prévenue n'avait pour elle que sa conscience. Cela ne suffisait pas devant les hommes; elle était donc exposée à perdre l'honneur et la vie. Au milieu de ses angoisses, elle eut recours au Bienheureux qui semblait être envoyé du Ciel, exprès pour la tirer d'embarras. Celui-ci apercevant dans les bras de cette femme le petit enfant qu'elle allaitait, fut inspiré d'invoquer son témoignage par le Dieu qui fait entendre les sourds, et qui rend éloquente la langue des petits à la mamelle. Il l'interrogea en effet ; aussitôt la langue de l'enfant fut déliée : il proclama l'innocence de sa mère, devant une foule immense ; donnant ainsi la vie à celle dont il l'avait reçue [1]. C'est à ce miracle qu'il est fait allusion dans la liturgie franciscaine, à l'office du Saint, où on lit ces paroles : « L'innocence est proclamée par la bouche de l'en- « fant à la mamelle ; par lui le Seigneur étouffe la jalousie et « l'esprit de vengeance [2]. »

[1] Luigi da Missaglia.

[2] On pourrait peut-être soutenir que cette antienne se rapporte au fait du

Le Bienheureux laissa éclater à Ferrare sa tendre dévotion envers la Vierge Marie. Soit que les circonstances favorisassent plus qu'ailleurs ces manifestations; soit qu'il cédat de plus en plus, à mesure qu'il avançait dans sa carrière, à ce sentiment qui est un des traits distinctifs de sa physionomie mystique ; ceci est resté le principal souvenir de son passage à Ferrare. Quand il ne célébrait pas les prérogatives de « sa Dame » du haut de la chaire ; il avait coutume de chanter ses louanges. L'hymne de Venantius Fortunat : *O gloriosa Domina*, semblait lui appartenir. « Cet élan d'amour filial « était, dit un historien, le souffle de son âme ; aussi souvent que « l'air vital s'exhalait de ses lèvres, aussi souvent cette hymne « s'exhalait de son cœur[1]. » Il la répétait dans toute rencontre ; il la rendait avec des accents de tendresse et de confiance qui en faisaient une éloquente prédication. Il paraît que c'est dans l'Eglise de Sainte Marie *del vado* que le Bienheureux allait se prosterner fréquemment, pour s'y livrer à son aise au lyrisme de son cœur. C'est ainsi que cette eglise est devenue célèbre. Encore aujourd'hui, elle réveille la mémoire du chantre de la Vierge : quand on prie sous ses voûtes antiques, on croit entendre retentir l'hymne sacrée du poète poitevin, comme à l'époque où Antoine l'entonnait[2].

On ne peut pas s'empêcher de porter envie à l'enfance des siècles, quand les âmes sont croyantes, naïves et inspirées. L'enthousiasme est la faculté qui domine chez elles : il les fait vibrer comme des harpes. Il ne nuit ni à l'exercice de la raison, ni à la vigueur du caractère ; mais en s'ajoutant à ces qualités, il les achève et les rapproche de l'idéal. Plus tard la foi, sans rien gagner, perd ces charmes. Elle devient positive et correcte : elle ne se préserve pas toujours de la sécheresse. L'antique simplicité provoque l'étonnement, quand ce n'est pas le sourire du dédain. Nous nous croyons supérieurs à

petit enfant égorgé à Lisbonne et ressuscité par Antoine, pour qu'il déclarât qu'il n'avait pas été mis à mort par les parents du Saint, comme on les en accusait. Mais le système historique adopté ici n'admet pas cette intervention du Saint en Portugal, parce qu'il suppose qu'il fut orphelin de bonne heure.

[1] Dissertation, n° 47.

[2] Gaume : Les Trois Romes.

nos pères; et nous avons en moins la puissance de l'amour. Mais quand le monde est vieux, peut-on espérer pour lui une nouvelle jeunesse? Nos âmes fatiguées retrouveront-elles un jour la note sublime de l'enthousiasme qui semble éteint pour jamais?

A Bologne, le Bienheureux visita ses frères qui occupaient le couvent fondé par le saint Frère Bernard. Cinq années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté cette ville. C'est là qu'il avait commencé à enseigner; c'est là qu'il avait fait en même temps les premiers essais de son apostolat. Aujourd'hui Dieu le ramenait au berceau de sa gloire. Mais aucune pensée humaine ne traversa son esprit. Il était trop mort à lui-même; il était trop détaché des choses d'ici-bas et des faveurs de l'opinion, en particulier, pour se complaire dans ce souvenir. S'il éprouva une émotion, elle dut être d'un ordre plus élevé. Les saints se permettent d'aimer les lieux qu'ils ont parcourus et surtout les âmes qu'ils ont évangélisées; à la condition que la vanité n'y aura pas de part.

Les Frères Mineurs prodiguèrent au Bienheureux les marques de respect et de tendresse. Ils éprouvèrent une douce joie de posséder au milieu d'eux cet homme extraordinaire, l'honneur de leur Ordre et la consolation de l'Église; qui revenait des pays étrangers, avec le prestige des grands travaux qu'il avait accomplis et des succès qu'il avait obtenus. Tant qu'ils jouirent de sa présence, ils s'édifièrent au spectacle de ses vertus; ils purent se convaincre que sa réputation n'était pas usurpée. Ils auraient souhaité le conserver longtemps; mais l'homme de Dieu était esclave de l'obéissance: il avait hâte d'arriver à sa destination. Cependant les Frères voulurent avoir un souvenir de son passage. Ils lui demandèrent les sermons qu'il avait composés sur les psaumes, afin de les garder comme une relique. C'était le fameux manuscrit dont il a été parlé au commencement de cette histoire, et qu'un novice fugitif lui avait dérobé. On sait la douleur que cet événement lui causa, et les frais que fit la Providence pour lui rendre l'objet perdu[1]. A Bologne, il n'opposa aucune résistance au désir de ses frères: il

[1] Chap. VII.

leur remit sur-le-champ ses sermons. Depuis Montpellier, il avait eu sans doute le temps de les apprendre par cœur, à force de s'en servir dans ses courses apostoliques. Maintenant qu'ils étaient imprimés dans sa mémoire, il avait moins de peine à les céder, parce qu'en les donnant il les gardait. Ces sermons avaient converti beaucoup de pécheurs : ils pouvaient encore en convertir bien d'autres. Mais le temps qui lui restait à vivre était court ; sans déposer les armes, puisqu'il allait vers de nouveaux combats, il opérait ce dépouillement graduel de lui-même, par lequel les saints se préparent à leur transformation en Dieu. Ainsi l'aigle abaisse son vol, et laisse tomber les plumes de ses ailes, pour faire place à d'autres qui le porteront plus loin et plus haut [1].

Le ministre général Jean Parent, natif de Florence, avait voulu être agréable à sa patrie, en lui donnant pour missionnaire le plus illustre de ses fils. Antoine arriva dans cette ville à la fin de novembre 1223. Il la trouva, comme la plupart des autres communes de la Peninsule, en proie aux agitations de la guerre civile. Florence gracieuse et aimable, déjà célèbre par son goût pour les arts, avait un passé glorieux. Après s'être affranchie de la tyrannie des seigneurs et avoir fondé ses libertés ; elle s'était rangée du côté du pontife romain, et défendait avec intrépidité l'indépendance nationale; elle était le boulevard du parti guelfe. Tant qu'elle fut unie, elle fut heureuse et prospère. Mais « l'inimitié privée de deux familles puis- « santes, les Buondelmonti et les Amédéi, y développa le germe fatal « des factions guelfe et gibeline, dont chacune à son tour expulsait « ses adversaires et faisait alliance soit avec d'autres villes, soit « avec les chatelains de la même opinion [2]. » Le génie de ses habitants, extrêmement impressionable, et les institutions démocratiques qu'elle s'était données, étaient d'autres causes des discordes qui régnaient dans ses murs.

Le bienheureux Antoine avait un vaste champ ouvert à son zèle. Pendant plus de quatre mois qu'il y séjourna, il attaqua les passions

[1] Azzoguidi croit avoir découvert, au dernier siècle, dans la bibliothèque du couvent de Bologne, ce précieux manuscrit.

[2] César Cantu: Histoire universelle, tom. II, pag. 230.

dominantes avec sa vigueur accoutumée. Toujours puissant par la parole, infatigable dans l'action, trouvant des forces à dépenser même quand la nature poussée à bout demandait grâce, il exerça une influence profonde. Les grands effets étaient désormais inséparables de son ministère.

Contrairement à leur habitude, les historiens de la vie du Bienheureux rapportent peu de traits remarquables de sa mission à Florence. Ils citent cependant le miracle suivant qui permet d'en supposer bien d'autres dont le récit n'est pas arrivé jusqu'à nous. « Un jour « l'homme de Dieu devait parler aux funérailles d'un usurier no- « toire. Il prit pour sujet de son discours ce texte de l'Évangile : « *Là où est votre trésor, là est votre cœur*. Dans le développement « de sa pensée, il dit entre autres choses : Ce riche est mort et il « a été enseveli dans l'enfer. Allez visiter son coffre, et vous y trou- « verez son cœur, tandis que son cadavre est déjà enterré. — Les pa- « rents et les amis du mort ouvrirent en effet le coffre ; et ils ap- « perçurent le cœur de l'usurier au milieu des pièces d'or et d'ar- « gent : il était encore tout chaud [1] » Malgré l'obscurité du latin du moyen-âge, on peut reconnaître la trace de ce miracle dans cette antienne de l'office du Saint : « Le cœur qui poursuit des choses « vaines et s'attache aux bagatelles, s'appesantit. Mais Antoine « nous enseigne le chemin de la vie véritable [2]. » Le Bienheureux soutenu par des grâces si éclatantes, prêchait la paix aux familles rivales. Il assoupit des haines qui devaient s'allumer encore et faire de Florence une arène sanglante. Si la voix des saints était toujours écoutée, les destinées des peuples seraient moins cruelles.

Après le carême, le bienheureux Antoine qui menait tout de

[1] Vita anonyma, cap. XIX.

[2] Grave cor quærentium
Nugas vanitatem
Discit per Antonium
Vitæ veritatem.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle. Antienne du 2[e] nocturne.)

front, s'appliqua aux devoirs de sa charge. Toujours dévoué aux intérêts de son Ordre et jaloux d'en augmenter la gloire afin de mieux procurer celle de Dieu, il se mit en route pour visiter sa province. On était alors au printemps de l'année 1229.

Il passa par Milan où il s'arrêta pour prêcher l'Evangile. Nous avons déjà vu [1] que les sectes manichéennes étaient mêlées un peu partout dans l'Italie. Milan était le point central des Vaudois qui occupaient principalement une partie de la Lombardie et les montagnes du Piémont. Deux circonstances avaient favorisé leur progrès. D'abord ils étaient les moins éloignés de la doctrine catholique ; car au début, au lieu de dogmatiser, ils se contentaient de déclamer contre les abus du clergé ; ils prêchaient la pauvreté ; ils se conformaient, au moins en apparence, à leur austère morale : leur vie pénitente était un piége de plus tendu à la foi des faibles. Ensuite ils avaient obtenu l'appui de l'empereur qui, dans la grande lutte soutenue contre l'Eglise, s'appuyait sur les hérétiques, comme le pape s'appuyait sur les Ordres religieux. Frédéric Barberousse avait compris de bonne heure le parti qu'il pouvait en tirer ; aussi il les couvrait de son glaive dans tous les pays soumis à sa domination. Frédéric II ne fut pas plus scrupuleux. Celui qui ne craignait pas d'ouvrir les portes de l'Italie aux bandes Sarrasines pour arriver à ses fins, n'hésita pas à enrôler les Vaudois dans sa croisade contre l'Eglise. Ceux-ci servaient d'autant plus volontiers un tel maître, qu'il les sauvait des châtiments de la loi sociale de l'époque, s'il ne pouvait pas leur épargner les anathèmes du pontife romain. Le Bienheureux ne laissa pas échapper une si belle occasion de proclamer les saintes vérités de la foi, et de les dégager de toutes les altérations qu'on leur avait fait subir. Il arracha, d'une main vengeresse, la peau de brebis sous laquelle les hérétiques se cachaient ; alors les loups se montrèrent à nu, tels que l'orgueil et la corruption du cœur les avaient faits. Rarement le Bienheureux quittait le terrain, sans laisser derrière lui quelque conquête. Du moins il avait dissipé les équivoques, et révélé le péril au pauvre peuple : le service n'était pas médiocre.

[1] Chap. XI.

De Milan, le Bienheureux se dirigea sur Verceil. D'après l'opinion la plus commune [1], l'abbé de Saint André vivait encore : il eut le bonheur de revoir cet homme vénérable dont le souvenir l'avait accompagné partout. Les deux amis se rencontraient de nouveau sur cette terre : ils avaient grandi tous les deux. L'un avait continué, dans le silence de la solitude, à creuser les mystères de la science sacrée, en exhalant le parfum de toutes vertus monastiques ; l'autre avait parcouru l'Italie et la France, la croix à la main ; et en se jetant, sans s'épargner, dans les luttes ardentes de l'apostolat, il avait acquis plus encore qu'il n'avait donné aux âmes. Le bruit de ses succès et des miracles qu'il accomplissait étant arrivé jusqu'à l'abbé de Saint André, celui-ci voyait toutes ses prévisions vérifiées par les évènements ; au fond de son cœur, il se réjouissait du bien qu'Antoine faisait dans l'Eglise. Ces deux hommes entre lesquels l'esprit de Dieu avait formé des liens si forts et si doux, durent reprendre leur conversation interrompue cinq ans auparavant. Ils s'élevèrent encore une fois jusqu'aux célestes hiérarchies ; ils se plongèrent dans la lumière idéale qu'ils habitaient depuis longtemps. La splendeur de leur sagesse s'était développée ; la sérénité de leur âme avait augmenté ; leur regard, déjà si pénétrant, plongeait plus avant dans l'infini. Arrivés aux frontières de la vie, et penchés sur le monde invisible dont ils étaient les citoyens anticipés, ils se communiquaient leurs émotions ; jusqu'à ce que ravis en extase, ils ne parlèrent plus : ils écoutaient ensemble une autre voix qui leur disait quelque chose des saintes joies du Paradis. Les heures qui s'écoulaient leur parurent courtes. L'abbé de Saint André aurait voulu retenir toujours Antoine auprès de lui ; Antoine goûtait du charme dans le commerce de celui qu'il appelait son maître ; mais la volonté de Dieu les arracha l'un à l'autre : ils étaient de ceux qui ne savent pas résister à cette volonté souveraine, quand elle est manifestée. Ils s'adressèrent de touchants adieux; ils se donnèrent rendez-vous dans le Ciel où le Bienheureux Antoine devait entrer le premier.

[1] Missaglia — Azevedo.

A cette époque, le Bienheureux fonda dans la petite ville de Varèse un couvent de Frère Mineurs. Toutes ses œuvres avaient des débuts modestes, parce qu'il voulait donner à toutes le cachet de l'humilité ; car il savait par expérience qu'elles ne prospèrent pas à d'autres conditions. Il avait toujours devant les yeux « la « pauvre cabane abandonnée à côté de la ville d'Assise, dans la- « quelle l'homme de Dieu, François, s'était retiré avec ses compa- « gnons ; où ils vécurent selon la forme de la sainte Pauvreté, « occupés au travail et contents de peu ; cherchant leur réfection « beaucoup plus dans le pain des larmes, que dans les délices de « la table[1]. » Il acheta une maison de chétive apparence, ou il appela un certain nombre de religieux. Il présida lui-même à leur installation ; il s'assura, avant de les quitter, qu'ils avaient dans leur pauvre couvent les choses les plus indispensables : il ne craignait pas de descendre jusqu'aux plus petits détails. C'était un dispensateur fidèle et prudent que le Seigneur avait établi pour gouverner sa maison, afin qu'il lui donnât en temps opportun la mesure de froment nécessaire. Il fit creuser un puits au milieu de la cour : aussitôt les eaux en jaillirent en abondance. On peut, en toute vérité, comparer le serviteur de Dieu à Moïse qui conduisait le peuple d'Israël dans le désert, et faisait sortir du rocher des eaux rafraîchissantes. Comme Moïse adoucit par la vertu du bois qui était le symbole de la croix, les eaux amères dont le peuple ne pouvait pas boire ; ainsi le Bienheurenx, en bénissant les eaux du couvent de Varèse, et en formant sur elles le signe de la croix, leur communiqua la propriété surnaturelle de guérir les fièvres malignes. Bientôt les malades du pays accoururent de toute part : leur foi était récompensée par le retour à la santé.

Cependant les habitants de Verceil, informés par la renommée du bienfait que l'homme de Dieu avait accordé à Varèse, réclamè-

[1] Recolligit itaque se vir Dei cum cæteris sociis, in quodam tugurio derelicto juxta civitatem Assisii, in quo secundum sanctæ Paupertatis formam, in labore multo et inopia victitabant, magis lachrymarum quam deliciarum panibus refici satagentes. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François. chap. IV.)

rent leur part de grâce. Ils envoyèrent des délégués vers lui, pour le prier de retourner dans leur ville, afin de bénir les eaux de leur principale citerne. Il se prêta avec complaisance à leur désir. Étant revenu sur ses pas, il arriva à Verceil qu'il avait quitté depuis peu de temps ; il se rendit sur la place publique ; et devant le peuple assemblé, il donna sa bénédiction à la citerne dont les eaux devinrent à l'instant médicinales. Le puits de Varèse et la citerne de Verceil conservèrent longtemps la vertu que le Bienheureux leur avait communiquée : des auteurs prétendent qu'ils la possédaient encore dans le dernier siècle[1]. Ainsi entre les mains d'Antoine, les eaux étaient devenues une espèce de sacrement : elles chassaient les maux du corps, comme dans le baptême elles effacent le péché de l'âme. A l'exemple de Saint François, « il faisait alliance avec toutes les créatures : sa piété avait une puis« sante sans bornes ; car elle avait les promesses du temps de l'é« ternité[2]. » L'année touchait à sa fin. Le Bienheureux prit quelques jours de repos ; ensuite il continua le cours de ses travaux magnanimes. Au commencement de 1230, il s'avança jusqu'à Brescia ; il fonda dans le Val de Bregna un couvent qu'il dédia à Saint Pierre ; il s'y fixa lui-même, pendant plusieurs semaines ; et il fut le modèle de ses frères par le spectacle édifiant de sa vie. Non content d'observer la règle comme le dernier religieux, il se livrait à des austérités que la prudence de la chair lui interdisait, mais que l'amour divin lui faisait embrasser avec délices. Son oraison était continuelle ; son sommeil était court ; encore même le prenait-il sur une pierre dure, qui est restée comme le monument de son passage au Val de Bregna et le témoin de son effrayante vertu : si les hommes pouvaient oublier la grandeur des saints, les pierres s'animeraient pour la proclamer.

De là le Bienheureux gagna Vérone où il s'établit. Eccelin, un instant touché par sa parole, s'était abandonné de nouveau à ses

[1] Azzoguidi.

[2] Vere hæc est (pietas) quæ omnes creaturas sibi confæderans, valet ad omnia, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. (Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. VIII.)

instincts de férocité : il tyrannisait ses sujets comme auparavant. Rien n'indique que le Bienheureux ait tenté aucune démarche auprès de lui : on ne sait pas davantage s'il exerça le ministère dans Vérone. Mais cette cité lui était chère à cause de ses malheurs ; il lui était doux de la trouver sur son passage, afin de verser des larmes sur elle et de prier Dieu de la sauver des mains cruelles qui la déchiraient.

Ensuite il alla au lac de Garde, où les Frères Mineurs avaient un couvent : ici il se mit à prêcher une mission qui donna de beaux résultats. Il eut affaire avec les Vaudois qui étaient nombreux et influents dans cette contrée ; en combattant leurs doctrines, il attaquait surtout les passions de leur cœur ; plus jaloux de les convertir que de les convaincre, il leur montrait l'Eglise qu'ils avaient abandonnée, et qu'ils poursuivaient de leur haine, comme une mère dont les bras s'ouvraient pour les recevoir et les pardonner. Il eut le bonheur d'en ramener un très-grand nombre, qui abjurèrent publiquement l'hérésie et restèrent fidèles à leurs promesses.

Mantoue fut la dernière étape du voyage apostolique du Bienheureux. Ce voyage avait duré plus d'un an : il avait été fécond en entreprises magnifiques, partout couronnées de succès. Tout cela coutait cher au vaillant apotre ; il avait enduré de longues fatigues ; mais au milieu de ses travaux, il surabondait de joie. La pensée qu'il se dévouait à la gloire de Dieu et à la dilatation de son Ordre, soutenait son ardeur. Il disait avec Saint Paul : *Jésus-Christ est ma vie : la mort me sera un gain*[1].

[1] Phillip. 1, xxi.

CHAPITRE XVIII

Convocation des Frères Mineurs à Assise. — Départ du bienheureux Antoine. — Lettre de Grégoire IX au ministre général, et aux Frères réunis en chapitre. — Solennité de la translation du corps de Saint François. — Tenue du Chapitre général. — Discussion sur quelques points de la règle, et sur le testament de Saint François. — Jean Parent dépose sa charge de ministre général. — Le Frère Elie est élu à sa place. — Le Chapitre divisé décide de soumettre les questions controversées à l'autorité du Saint-Siége. — Le bienheureux Antoine est au nombre des députés envoyés à Rome. — Il fait sa démission de provincial. — Il est autorisé à prêcher où il voudra. — Il est accueilli avec faveur par Grégoire IX. — Sa part dans l'étude et la solution des difficultés proposées. — Réponse du pape.

Ut glorificetis Deum, et Beatum Franciscum dignis laudibus preconisetis.

(Lettre de Grégoire IX au Chapitre général des Frères Mineurs à Assise.)

Ad hanc ecclesiam propter potiorem principalitatem, necesse est omnem convenire ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles.

(Saint Irenée.)

Le ministre général de l'Ordre des Mineurs avait adressé des lettres de convocation aux Frères répandus dans toute l'Europe, ainsi qu'aux princes chrétiens, pour la translation solennelle du corps du bienheureux François, récemment inscrit sur le catalogue des saints, dans la nouvelle église dédiée à sa mémoire. La crypte

de cette église, destinée à recevoir ce précieux trésor et à le défendre contre les assauts que pourrait lui livrer une dévotion indiscrète, était terminée. On l'avait fortifiée avec soin sur toutes ses faces : en ce temps là, ces précautions n'étaient pas inutiles. Les lettres de convocation portaient encore qu'on tiendrait à Assise le Chapitre général, dans lequel on devait s'occuper d'affaires graves, touchant le bon gouvernement de l'Ordre. Elles annonçaient enfin qu'on avait l'espérance de voir le souverain pontife présider la cérémonie. De si puissants motifs attirèrent de tous les points de la chrétienté un concours immense. On compta à Assise plus de deux mille Frères. La multitude du peuple, composée d'hommes de tous les âges et de toutes les conditions, était si considérable, que les murs de la ville ne purent pas la contenir. Il fallut la distribuer dans la banlieue et les campagnes environnantes, par troupes, qui logeaient sous des tentes, et se procuraient comme elles pouvaient les aliments devenus rares.

Quand le bienheureux Antoine eut reçu l'ordre de se rendre à Assise avec ses frères, il laissa les travaux entrepris en Vénétie et il se hâta de partir. Il était poussé par l'esprit de parfaite obéissance dont il était animée, et par sa tendresse de cœur envers son saint Patriarche dont les ossements allaient être exaltés sur la terre, comme son âme avait été glorifiée dans le Paradis. Deux ans auparavant, il n'avait pas pû assister à la fête de sa canonisation, qui fut célébrée à Assise par un effet providentiel des circonstances ; et dans laquelle, on avait déployé un éclat extraordinaire [1]. Le son des trompettes sacrées annonçant à l'univers le triomphe du pauvre François, était arrivé jusqu'à lui et l'avait fait tressaillir. Mais toujours occupé des intérêts de Dieu, il était resté sur le champ de bataille, absent de corps et présent d'esprit aux réjouissances de ses frères. Aujourd'hui il était traité avec moins de rigueur : il n'était pas exilé des solennités de sa famille ; aussi il courait prendre sa part au banquet dressé pour tous.

Tandis qu'on se préparait à recevoir Grégoire IX qui s'était of-

[1] Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. XV.

fert, on vit arriver une magnifique ambassade chargée d'annoncer que, vu la gravité de la situation dans laquelle se trouvait l'Eglise et les embarras toujours plus grands que lui suscitait l'empereur d'Allemagne, le souverain pontife n'avait pas crû prudent d'abandonner Rome. En même temps l'ambassade apportait de superbes présents, pour rehausser la fête de la translation du corps du bienheureux Patriarche, et orner l'église qui allait en devenir le tabernacle. C'étaient une croix d'or, de grande dimension, garnie de pierres précieuses et contenant une relique insigne de la vraie Croix ; des coupes d'argent et des vases sacrés en or, des ornements sacerdotaux très-riches, un antipendium du plus haut prix, avec une somme considérable pour fournir aux frais de construction de l'église. Ces présents étaient accompagnés d'une lettre de Grégoire IX pour le ministre général et pour les Frères qui composaient le Chapitre général de l'Ordre : elle renfermait de touchantes preuves de la foi de ce pontife, et de la vieille amitié qu'il avait vouée de Saint François. Après avoir été sa lumière et le protecteur de son œuvre encore au berceau, il avait été choisi de Dieu pour lui décerner les suprêmes honneurs de la canonisation. Maintenant c'est son corps qu'il entoure d'hommages, en adressant à sa mémoire un nouveau témoignagne d'admiration. Cette pièce est à sa place dans cette histoire.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au ministre « et aux Frères de l'Ordre, réunis en Chapitre général.

« Le Seigneur, en manifestant ses miséricordes qui surpassent « toutes les œuvres de ses mains, afin de renouveler la jeunesse « de son unique Epouse comme celle de l'aigle, multiplie les si« gnes et suscite des prodiges qui sont des éclairs au firmament « des âmes, et précèdent l'effusion de la grâce salutaire ; tandis « qu'il couronne de félicité dans le Ciel les fils de l'Eglise qui com« battent ici-bas ; et qu'à l'heure où il accorde à leurs âmes l'im« mortalité bienheureuse dans la patrie, sur la terre il glorifie « leurs ossements par l'éclat des miracles ; comblant ainsi d'allé« gresse cette mère des élus, en l'inondant d'une rosée qui la rend « féconde. Par là, en effet, la foi de l'Eglise est corroborée ; son

« espérance est soutenue, et sa charité se ranime ; ainsi la malice « de l'hérésie est confondue ; les chutes des faibles deviennent « plus rares ; la conversion des pécheurs est préparée. Pour Nous, « au milieu des persécutions sans nombre, et des angoisses infi- « nies que Nous pouvons mieux supporter que rapporter, Nous « Nous sentons consolé et réjoui, et Nous offrons au divin Rédemp- « teurs Nos louange et Nos actions de grâce; parce qu'après avoir « prévenu des grâces les plus merveilleuses le bienheureux Fran- « çois, notre père et le vôtre et peut-être plus encore le nôtre que « le vôtre, tandis qu'il vivait dans la chair ; maintenant qu'il rè- « gne avec lui dans le Ciel, il l'entoure des rayons d'une gloire in- « comparable. Sans parler des miracles dont il a été l'instrument « pendant sa vie, dernièrement encore, en Allemagne, un mort est « ressuscité par son intercession, ainsi que Nous l'ont attesté des « personnages dignes de foi. C'est pourquoi Notre amour envers ce « grand Saint, s'enflamme chaque jour davantage ; et Nous trou- « vons une douceur spéciale à célébrer ses louanges. Nous avons « la confiance que celui qui Nous a tant aimés, pendant qu'il était « dans ce monde comme n'y étant pas, nous presse d'autant plus « sur son cœur, qu'il est plus près de Celui qui est la charité essen- « tielle. Nous espérons aussi que vous, qu'il a engendrés à Jésus- « Christ et qu'il a fait héritiers des richesses de son extrême pau- « vreté, vous que Nous portons dans les entrailles de Notre charité, « avec l'ardent désir de procurer le bien de votre Ordre, vous ne « cesserez de prier le Seigneur, afin qu'il fasse servir à Notre salut « les maux qui Nous accablent. Mais afin qu'en marchant glorieuse- « ment sur les traces de votre Père, vous méritiez d'arriver au « terme où il est parvenu ; Nous vous prions tous et Nous vous con- « jurons par Jésus-Christ notre Seigneur, conformément aux ins- « tructions que vous a laissées votre bienheureux Père, de por- « ter dans votre chair la mortification de Jésus, afin que la vie de « Jésus se manifeste en vous ; comme aussi Nous vous exhortons à « pratiquer l'humilité qui est une source de gloire, la patience qui « sera pour vous une armure impénétrable, et surtout l'obéissance « qui est la reine des vertus monastiques ; sans oublier vos saintes

« règles qui sont l'héritage de votre Père, et auxquelles vous devez « une inviolable fidélité, puisque vous êtes devenus un spectacle « pour le monde, pour les anges et pour les hommes. Vous devez « vivre si saintement, qu'en faisant le bien vous réduisiez au si- « lence l'ignorance des méchants ; et qu'en ne présentant à leurs « regards que des œuvres irréprochables, vous glorifiez Dieu « et vous préconisiez le bienheureux François, en lui attirant les « bénédictions de toutes les bouches. Du reste, parce que vous dé- « sirez transférer ses glorieux ossements dans l'église qu'on a dé- « diée à sa mémoire, Nous accueillons votre dessein avec toute la « faveur dont il est digne ; et afin que Nous remercions sur cette « terre celui que Dieu comble d'honneur dans le Ciel ; par la misé- « ricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ et l'autorité de ses bien- « heureux Apôtres Pierre et Paul, Nous accordons à tous ceux qui « assisteront dévotement à la solennité de sa translation, ou qui « visiteront son église jusqu'à la prochaine fête de la Nativité de la « glorieuse Vierge Marie, après trois ans pour ceux qui voyagent sur « mer, deux pour ceux qui sont par delà les Alpes, et un pour tous « les autres ; comme aussi à ceux qui se rendront à Assise pour « l'anniversaire de la translation et jusqu'au jour de l'octave ; à « tous ceux que Nous venons d'énumérer, Nous accordons miséricor- « dieusement la rémission d'une année de la pénitence totale qui « leur avait été imposée. Donné au palais de Latran, le dix-septième « des calendes de juin, la quatrième année de Notre pontificat. »

Grégoire IX adressa d'autres lettres au ministre général des Frères Mineurs, et aux religieux réunis à Assise ; il y renouvela les louanges du Saint ; et accorda des privilèges considérables à son église bâtie sur la montagne du paradis.

Après ces préludes, tous les préparatifs étant terminés, la translation du corps de Saint François eut lieu le vingt-cinquième jour de mai, veille de la Pentecôte. Le cercueil de bois qui le renfermait dans l'église Saint George, fut levé de terre au bruit des trompettes et d'autres instruments de musique ; il fut placé sur un très beau chariot décoré d'ornements magnifiques, et traîné par des bœufs couverts d'écarlate : son extrême pesanteur avait rendu ce moyen

nécessaire. Le ministre général, et d'autres Pères considérables de l'Ordre avaient été nommés par le pape commissaires de la translation, avec de pleins pouvoirs pour agir en son nom et avec son autorité : mais il ne leur fut pas possible de remplir leurs fonctions. Les magistrats d'Assise qui avaient mis beaucoup de gens sous les armes, s'emparèrent par violence du saint corps ; ils ne souffrirent pas que d'autres s'en approchassent, craignant sans doute qu'on ne l'enlevât, ou qu'on n'en dérobât quelque partie. Quand on fût arrivé à l'église, ils s'opposèrent au désir que tous les assistants éprouvaient de contempler le saint corps ; ils eurent la hardiesse de le prendre eux-mêmes, au milieu du tumulte, touchant le sacré dépôt de leurs mains profanes pour le placer dans le lieu qui lui était destiné, sans permettre aux Frères de vénérer le corps de leur Patriarche. Ils causèrent ainsi un trouble et une confusion indescriptibles. Ces faits sont consignés dans une lettre que Grégoire IX adressa aux évêques de Pérouse et de Spolète, dans laquelle il blâme sévèrement les magistrats d'Assise et demande une réparation pour les outrages faits à sa dignité.

Ce récit est emprunté mot à mot au continuateur de la vie de Saint François par Saint Bonaventure[1]. Il nous offre une image fidèle du génie du moyen-âge qui mêlait trop souvent la violence à l'amour ; et déshonorait par défaut de goût ses plus belles manifestations. Les scènes comme celle que je viens de raconter n'étaient pas rares ; mais la foi en faisait tous les frais. On se battait autour du tombeau d'un saint ; on se disputait avec fureur le droit de contempler ses traits ou de baiser ses restes ; alors le fond l'emportait sur la forme. Il est difficile de remuer ces souvenirs sans quelque respect ; je ne leur réconcilierai pas les esprits prévenus ; mais chacun est libre de préférer les luttes de la dévotion à celles de l'orgueil, et les voleurs de reliques aux voleurs de royaumes.

Le soir même de la fête, les Frères présents à Assise se réunirent en chapitre,[2] et mirent en délibération des questions capitales,

[1] Légende de Saint François cap. XVIII.

[2] C'est bien à Assise et non pas à Rome que se tint ce Chapitre, contrairement à l'opinion de quelques historiens. (Ibidem : chap. XVII.)

d'où dépendait l'avenir de l'Ordre. Tant que Saint François vécut, ses enfants furent d'accord sur l'observation de la règle, parce que le Patriarche était une règle vivante qui rendait inutile toute interprétation de texte. Après sa mort, la crise, contenue jusque là, éclata et devint un instant menaçante. La destinée des instituteurs monastiques ressemble quelquefois à celle des grands capitaines qui ont fondé des empires avec la pointe de leur épée. Alexandre vainqueur de l'Orient, laissa après lui des généraux qui brisèrent son œuvre, en la partageant. Saint François subit la même épreuve : mais Dieu sauva sa race, parce qu'elle était la fleur de son humilité.

La première difficulté porta sur l'usage de l'interprétation elle-même, dont on contestait la légitimité. Jean Parent, ministre général, se fit le défenseur de ce sentiment. Il soutint que la règle était suffisamment claire ; qu'elle avait été la lumière de l'Ordre depuis le commencement ; qu'il fallait l'interpréter avec simplicité, selon le sens naturel des paroles, et conformément à la tradition établie ; en évitant avec soin tout esprit de subtilité et de raffinement, plus propre à embrouiller les textes qu'à les expliquer, et qui aurait pour effet de troubler les consciences, au lieu de les rassurer. A l'appui de sa thèse, il cita le testament de Saint François qui « défend, en vertu de l'obéissance, au ministre général, aux « provinciaux et aux gardiens, de rien ajouter ou de rien retran- « cher à la règle ; et à tous les Frères, clercs ou laïques, de faire « des gloses sur cette règle, et de dire : Ces paroles doivent être « entendues ainsi »[1]. Mais cette citation fut la matière d'une nouvelle difficulté : on demanda jusqu'à quel point on était tenu d'observer le testament de Saint François. A mesure que le champ de la discussion se dilatait, les esprits s'animaient davantage ; la division augmentait dans les rangs des Frères. Les anciens ne se souvenaient pas d'avoir assisté à un Chapître plus orageux. Le ministre général fit de grands efforts, pour arrêter la délibération sur la pente périlleuse où elle était placée, et ramener l'assemblée au sentiment de la modération : il ne put pas se rendre maître du

[1] Opuscula S. Francisci, tom. I.

mouvement. Alors sentant son impuissance à faire plus longtemps le bien, il déposa sa charge entre les mains de ses frères, avec une parfaite humilité ; très disposé à obéir à celui qui serait élu à sa place. On songea immédiatement à lui donner un successeur : la majorité des voix fut acquise au Frère Elie qui avait été déjà vicaire général de Saint François.

Après l'élection, les débats recommencèrent. Les doutes portaient sur les points suivants : il s'agissait de savoir si les Frères Mineurs étaient tenus d'observer tous les conseils évangéliques ou seulement ceux que contenait la règle ; — si la défense faite par la règle aux Frères de recevoir de l'argent, soit par eux-mêmes soit par d'autres, ne leur permettait pas de se procurer le nécessaire par les bons offices des amis de l'Ordre ; et de recourir à eux, sans aucun esprit de propriété ; — si malgré l'article où il est dit que les Frères ne s'approprieront rien, et qu'ils n'auront ni mais on ni chose quelconque, on ne pouvait pas admettre que la propriété mobilière appartenait à l'Ordre entier ; — si l'obligation de déclarer les péchés aux provinciaux devait s'entendre des péchés publics ou des péchés secrets ; — si le ministre général ne pourrait pas nommer des Frères capables, à l'effet d'examiner, approuver et déléguer ceux qui seraient chargés de prêcher ; — si les vicaires désignés par les provinciaux pour gouverner à leur place pendant la tenue du Chapitre, pourraient admettre des novices ; — si tous les gardiens d'une province étaient obligés de se rendre au Chapitre de la Pentecôte, pour l'élection du ministre général ; ou s'il suffisait que chaque province envoyât un représentant ; — si la prohibition faite aux Frères d'entrer dans les couvents de religieuses sans la permission spéciale du Saint-Siége, devait s'entendre seulement des couvents de Sœurs franciscaines ; ou bien de tous les couvents de femmes en général ; — enfin si les Frères devaient en conscience prendre à la lettre le testament de Saint-François. — Mais les divergeances qui s'étaient dessinées au début des délibérations, devinrent plus profondes ; on s'opiniâtra de part et d'autre : dès lors il était évident que le Chapitre perdait son temps et sa peine[1].

[1] Wadding : Annales Minorum.

En ce moment, le ministre général proposa de soumettre les doutes au Saint-Siége : tous les membres de l'assemblée se rangèrent à cet avis sans réserve. La tempête s'appaisa aussitôt ; l'unité des âmes, brisée par le libre examen, se recomposa doucement par la vertu de la sainte obéisance.

Comme toutes les familles monastiques, les Frères Mineurs professaient pour l'église romaine le plus inviolable attachement. Ils avaient hérité de l'esprit éminemment catholique du bienheureux Patriarche. Ils avaient toujours présente à leur mémoire une célèbre conférence qu'il leur adressait pendant sa vie : « Mes frères, la « mère de toutes les églises, c'est l'église romaine : elle est aussi « la maîtresse de toutes les religions. J'irai à Rome, et je recom- « manderai mes frères à la sainte Eglise, afin que le sceptre de sa « puissance frappe les mauvais religieux, et que sous sa protection, « les enfants de Dieu destinés à augmenter le nombre des élus, « jouissent partout d'une pleine liberté. Que tous mes enfants re- « connaissent les doux bienfaits de cette mère ; et qu'animés envers « elle d'une dévotion spéciale, ils marchent à sa lumière, en baisant « la trace de ses pas. A son ombre, notre Ordre sera préservé de « tout mal ; aucun fils de Bélial ne passera dans la vigne du Sei- « gneur, sans recevoir son châtiment. La sainte Église surveillera « avec jalousie notre glorieuse pauvreté ; elle ne permettra pas « que les brouillards de l'orgueil obscurcissent le nimbe de notre « humilité ; elle entretiendra parmi nous les liens de la charité et « de la paix : elle écrasera sous ses anathèmes tous les dissidents. « Sous son regard, la pratique du pur Evangile fleurira, et la « bonne odeur de notre vie ne cessera pas de se répandre un seul « instant. [1] » Saint François était un nouvel anneau dans la chaîne de la tradition catholique. Il était un véritable enfant de Dieu ; il ne pouvait qu'être un disciple docile de l'Église. Dès qu'il eut trois compagnons, il prit le chemin de Rome. L'instinct de la sainteté lui indiquait que là est le siége de la vérité, le principe de l'autorité et la source de la vie. Il croyait que ce que Rome bénit, prospère ;

[1] Opuscula S. Francisci, tom. III. collat. xx.

que ce qu'elle maudit, périt tôt ou tard. L'histoire lui enseignait d'ailleurs que l'union à l'église mère, fut partout et toujours la mesure de la force que les institutions religieuses déployèrent et des résultats qu'elles obtinrent. En conséquence, il vint se ranger avec les siens sous sa bannière. Il prit ainsi sa place de combat; et de ce centre immuable, il rayonna partout l'univers; affirmant par la voix de ses enfants, les prérogatives de l'église romaine qui, de son temps, n'étaient contestées que par les hérétiques. Les Frères Mineurs devaient rester fidèles aux leçons de leur Père. A l'heure des obscurcissements dogmatiques et des défaillances de l'amour; au milieu des crises qu'ils traverseront, ils pourront payer, comme bien d'autres, le tribut à l'humaine misère; mais le lendemain, le vieil esprit de Saint-François se réveillera dans leurs entrailles : et on les verra encore marcher au premier rang parmi les défenseurs obstinés des droits de l'église romaine, qui, pour tous les catholiques sincères, sont les droits de Dieu.

Dans ce mémorable Chapitre, le bienheureux Antoine joua un rôle principal. Quoiqu'il faille interpréter l'histoire qui, dans cette circonstance, semble encore s'être faite la complice de son humilité, en lui prêtant les voiles de son silence; on ne signale pas un autre Frère dont le prestige égalât alors le sien : du moins on n'en trouva pas la trace dans les annales de l'Ordre. Seul, le Frère Elie le dominait par la position : il était son second pour tout le reste. L'autorité morale qu'Antoine avait acquise sur ses frères, par ses travaux apostoliques et par le succès dont ils étaient accompagnés, donnait à sa parole un poids qui manquait à celle des vieillards. Du reste on ne sait pas de quel côté il s'était mis dans les questions agitées au Chapitre. On peut d'autant moins le dire, qu'on ignore si la lutte s'était établie entre les fervents et les relachés; ou bien entre les ardents qui trouvaient qu'on n'en fait jamais assez pour pratiquer les conseils du pur Evangile, et les sages qui cherchaient à concilier la dévotion et la prudence. L'exposé des matières permet de supposer que, dans le doute, chacun garda sa liberté; et qu'il y avait de belles âmes dans les deux camps. Mais le double esprit qui devait causer de si grands troubles, s'accusait déjà.

Cependant ici nous ne sommes pas entièrement réduits à la conjecture. Un simple fait en dit souvent plus long que les procès-verbaux les plus détaillés. Quand le Chapitre eut décidé que les questions restées pendantes seraient soumises au Saint-Siège ; on procéda à la nomination des délégués qui devaient se rendre à Rome, pour poursuivre la solution de l'affaire. Parmi ces délégués, on ne mentionne que le Frère Elie, et le bienheureux Antoine : les autres sont inconnus. Elie était naturellement désigné par la charge qu'il remplissait ; Antoine par sa science et sa sainteté. Ici la science servait de peu. Il s'agissait de déterminer le sens de la règle ; l'homme sur lequel l'esprit de Saint François s'était reposé, était le plus propre à l'indiquer : cet homme c'était Antoine. Il était d'ailleurs très-chéri de Grégoire IX qui l'avait vu à l'œuvre, pendant qu'il prêchait le carême à Rome. Cette considération rendait encore meilleur le choix qu'on avait fait de sa personne.

Mais le souvenir du Bienheureux est demeuré attaché à l'histoire du Chapitre général de 1230, d'une autre manière. Les saints vont à l'immortalité par des chemins qui semblent les en éloigner : c'est un des rares cas dans lesquels ils se trompent. Leur erreur est sublime ; Dieu les y pousse pour sa gloire et pour l'instruction du monde. Avant de prendre le chemin de Rome, Antoine se démit de sa charge de ministre provincial. Chez les enfants de Saint-François, les bons exemples étaient contagieux, à l'origine de l'Ordre. Jean Parent avait résigné ses fonctions de ministre général avec une admirable abnégation : le bienheureux Antoine l'imita. Il descendait plus volontiers qu'il ne montait. Déjà il avait donné le spectacle de son détachement[1] : mais au Chapitre de 1227, il perdit au change, puisqu'il cessa d'être gardien pour devenir provincial. Plus heureux cette fois, il rentrait dans les rangs des simples Frères dont il n'était sorti qu'à regret ; il acquérait la liberté de continuer l'apostolat qui fut toujours la passion de sa vie ; en même temps, il pourrait vaquer plus aisément à l'oraison, et cultiver son âme déjà mûre, en la portant plus près de Dieu. Les vœux les plus chers du

[1] Chapitre XI.

saint homme étaient exaucés. Cependant on l'honora encore en le dépouillant de tout honneur; car tandis que les prédicateurs soumis à l'autorité des provinciaux, ne pouvaient pas annoncer l'Evangile en dehors du champ qu'on leur déterminait; par un privilége spécial, on lui permit d'exercer son ministère partout où il voudrait[1]. On lui conférait ainsi une juridiction universelle, qui le mettait à part dans l'Ordre. On savait qu'il était le tabernacle vivant de l'Esprit-Saint; aussi on l'abandonnait à ses inspirations, avec la certitude qu'il n'userait de sa liberté que pour le salut des âmes et l'avantage de l'Eglise : nous verrons bientôt que les pressentiments de ses supérieurs étaient justes.

A Rome, le Bienheureux reçut de Grégoire IX l'accueil le plus bienveillant. Le vieux pontife n'avait pas oublié le moine aux lèvres ardentes et à la doctrine profonde, qui, trois ans auparavant, avait remué la Ville éternelle et lui avait arraché des cris d'admiration. Il le revoyait avec un prestige augmenté : les cités italiennes qu'il avait évangélisées, lui faisaient cortége à ses yeux : en le pressant sur son cœur, il embrassait la péninsule apaisée et régénérée. Grégoire IX apporta à l'examen des doutes qui lui étaient soumis par les délégués du Chapitre général, le soin le plus scrupuleux. A part la grâce d'état attachée au siége de Pierre pour juger les différents qui s'élèvent dans l'Eglise, il avait été l'ami de Saint-François ; il connaissait sa pensée intime, parce qu'il avait reçu ses confidences : mieux que personne, il pouvait fixer le sens de sa règle et rétablir la concorde parmi ses enfants divisés. Mais parce qu'il savait quel trésor il avait sous la main, il n'eut garde de négliger de s'en servir. Malgré la présence du ministre général à Rome, c'est Antoine qu'il consultait dans des entretiens fréquents et prolongés. Il préférait l'esprit de Dieu à l'esprit de l'homme, parce qu'il dirige plus sûrement : surtout quand il s'agit de tracer les lignes de la théologie mystique et les voies de la per-

[1] .... Ab omni fratrum regimine prorsus absolutus est B. Antonius, factaque ei est generalis potestas verbum Dei ubicumque vellet prædicandi. (Vita anonyma, cap. XI.)

fection religieuse. Antoine était « un vrai fils de lumière[1]. » Cette belle dénomination que l'antiquité lui a donnée, était justifiée non-seulement par la lumière de grâce dont il était rempli, et qui se traduisait au dehors par des œuvres de vie et de charité ; mais encore par la lumière qui inondait son intelligence et qui, en se communiquant aux âmes, répandait dans l'Eglise des clartés salutaires. A ce moment critique, il laissa tomber sur son Ordre un rayon de son cœur ; par là il exerça sur ses destinées incertaines une influence considérable. Un de ses historiens les plus autorisés[2] affirme, sans être contredit par personne, qu'il eut la principale part dans les décisions qui furent rendues par le Saint-Siége sur les questions proposées. Il lui attribue même la rédaction de la constitution dans laquelle elles sont contenues : ainsi Antoine se plaçait par ses services à côté de Saint François, qui ne partage pas avec un autre la gloire de législateur de l'Ordre séraphique. Le maître avait formulé au pied de la croix des maximes sublimes, qui pouvaient par leur beauté même troubler sa postérité, en épouvantant la faiblesse du plus grand nombre. Le disciple expliquait, sous la garde du pontife romain, la doctrine de l'amour et du sacrifice ; en évitant toutes les extrémités, il ramenait les dissidents ; il rassurait les pusillanimes ; il arrêtait les imprudents ; recomposant ainsi l'unité de sa famille monastique, un instant compromise. Plus tard Saint Bonaventure, devenu ministre général, écrira son *Exposition sur la règle des Mineurs*, qui demeurera classique et dirigera pendant des siècles les destinées de l'Ordre. En réalité il mettra en œuvre les matériaux laissés par le génie pieux d'Antoine, dont le mérite ira ainsi s'engloutir dans le travail immortel d'un de ses frères. Il ne faut pas craindre les répétitions, quand on veut placer en relief le trait distinctif d'une physionomie de saint. La vocation d'Antoine était de demeurer obscur en faisant de grandes choses. Ce qu'on raconte de lui n'est pas la moitié de ce qu'il a accompli. Il est enseveli comme une pierre précieuse dans le champ du père de

[1] S. Antoni, fili lucis. (Antiques litanies de Saint Antoine.)
[2] Azzoguidi note 35.

famille. Chaque fois que l'annaliste remue ce sol sacré, il commet des indiscrétions, en mettant au jour quelque aspect nouveau de cette âme bienheureuse.

Grégoire IX donna une constitution, qui est datée d'Anagni, le 4 des calendes d'octobre, la quatrième année de son pontificat : elle est adressée au ministre général, aux provinciaux, aux gardiens et aux autres Frères de l'Ordre des Mineurs. Il suffira d'en exposer ici la substance.

Le pape déclare « que les Frères ne sont pas tenus, en vertu de « la règle, à d'autres conseils évangéliques que ceux qu'ils ont « solennellement promis de suivre, en s'offrant à Dieu en ho- « locauste, et en jurant de mépriser toutes les vanités du « monde. »

En matière de pauvreté, « Si les Frères veulent se procurer un « objet nécessaire ou payer le prix de ce qu'ils ont acheté, ils pour- « ront se servir, à cette fin, où d'un employé du vendeur, ou d'une « autre personne qui se rendra auprès de ceux qui veulent leur faire « l'aumône ; à moins que ces derniers ne préfèrent apporter eux- « mêmes leur offrande ou l'envoyer par des commissaires de leur « choix... Cet envoyé doit payer sur-le-champ, et ne rien garder « de ce qu'il a touché. S'il est chargé de quêter pour les besoins « urgents de l'Ordre, il peut, aussi bien que celui qui donne, déposer « les aumônes chez un ami des Frères, lequel sera autorisé, en « temps et lieu, à les employer. Les religieux seront en droit, dans « les cas pressants, de recourir à ce délégué ; surtout s'il était né- « gligent ou qu'il ignorat leur position. »

« Les Mineurs ne doivent avoir aucune propriété, ni commune « ni privée ; ils ont tout simplement l'usage des ustensiles, des li- « vres et des autres objets autorisé par la règle ; ils ne peuvent « s'en servir que de la manière prescrite par le ministre général « et les provinciaux... On ne doit ni les vendre, ni les échanger, « ni les aliéner sans permission. »

« L'obligation prescrite à tous les religieux de déclarer les péchés « aux ministres provinciaux, ne doit s'entendre que des péchés pu- « blics. Quant aux péchés secrets, le ministre général désignera

« dans chaque province des prêtres expérimentés et prudents, pour « les entendre en confession ; à moins que les Frères ne préfèrent « s'adresser aux provinciaux ou aux gardiens. »

« Le ministre général ne peut confier à personne le soin d'exami- « ner, d'approuver et de déléguer les prédicateurs de l'Ordre. On « lui enverra ceux qu'on jugera capables d'être examinés : quant à « ceux qui n'ont pas besoin de l'être, on les autorisera à prêcher « sans autre formalité. »

« Pendant la tenue du Chapitre, et en l'absence des provinciaux, « leurs vicaires n'ont pas le droit d'admettre des novices. Ce droit « est réservé aux seuls provinciaux. »

« Quand il s'agit de l'élection du ministre général, au Chapitre « de la Pentecôte, il n'est pas nécessaire que tous les gardiens se « rendent à ce Chapitre ; il suffit que chaque province nomme quel- « ques délégués. »

« La défense faite aux Frères d'entrer dans les couvents de re- « ligieuses, s'étend à tous les couvents de femmes sans excep- « tion. »

« Quant à l'obligation d'observer le testament de Saint Fran- « çois, qui interdit aux Frères de faire des gloses sur les paroles de « la règle et de demander des lettres au Saint Siége ; cette obliga- « tion n'existe pas ; parce que le testament a été fait sans l'appro- « bation des Frères et surtout des ministres ; et qu'en outre, le « bienheureux François ne pouvait lier ainsi tous ses succes- « seurs. [1] »

La constitution de Grégoire IX fixa pour jamais la doctrine de la pauvreté évangélique, telle que les Frères Mineurs devaient la pratiquer. Elle fut une digue également puissante contre les entreprises les plus opposées. Elle servit à réfuter Guillaume de Saint-Amour et Girard d'Abbeville qui poursuivirent les Mineurs de leurs critiques acerbes. Elle fut la condamnation des Fratricelles dont la rigidité orgueilleuse dépassa les bornes de l'orthodoxie. Elle fut confirmée par Nicolas III et Nicolas IV. Les décrétales de Jean XXII

1 Wadding : Annales Minorum.

qu'on à voulu mettre en contradiction avec ses prédécesseurs, ne faisaient qu'en déterminer l'esprit avec plus de netteté, en y insérant de légères variantes que certaines erreurs théologiques et les abus qui s'étaient introduits, rendaient nécessaires[1].

Cette constitution contint ensuite une grave leçon, bonne à recueillir. En annulant certaines clauses du testament de Saint François, elle nous enseigne que l'esprit de Dieu permet qu'il reste quelques lacunes dans les âmes les plus favorisées ; comme s'il était utile que l'humanité apparut chez elles, aussi longtemps qu'elles sont dans cette vie mortelle ; alors même que leurs mérites augmentent sans cesse, parce qu'ils ont leur principe dans les intentions et non pas dans les œuvres. La misère qui se rencontre chez les grands serviteurs de Dieu, doit nous avertir de la nôtre, toujours plus profonde ; et nous inspirer un vif sentiment d'humilité qui deviendra le germe des vertus qui nous manquent.

Le même fait historique prouve encore que dans l'Eglise tout est soumis à l'autorité du pontife romain. La sainteté n'échappe pas à cette juridiction qui va de la terre au ciel. D'où il suit que l'obéissance est une règle plus sûre que l'admiration la plus légitime. Les décrets de l'autorité infaillible sont clairs par eux-mêmes : les exemples de l'héroïsme chrétien ont besoin d'être interprétés et quelquefois corrigés.

Grégoire IX qui connaissait depuis longtemps les qualités apostoliques du bienheureux Antoine, avait pu mesurer dans cette circonstance solennelle les sérieuses aptitudes dont il était doué pour le gouvernement. C'est pourquoi il résolut de l'attacher à sa personne, avec l'espérance d'en tirer de précieux services. Il était vieux ; les temps étaient difficiles ; il était aux prises avec des passions presque indomptables ; toujours exposé à quitter Rome que l'astuce et la violence lui disputaient tour à tour ; ce n'était pas trop d'avoir autour de lui des hommes de talent et de caractère, pour soutenir la situation. Antoine en était un ; mais il refusa les offres séduisantes du pontife. Un autre aurait été probablement plus docile :

[1] Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XVII-XVIII.

les raisons ne manquaient pas pour les accepter. En imposant silence à la voix de l'ambition, on pouvait envisager le bien qu'il y avait à faire dans des fonctions ministérielles dont l'influence s'étend à tout l'univers. Les périls qui en étaient alors inséparables, en provoquant les générosité du cœur, achevaient de rassurer une conscience délicate. La cour pontificale, malgré l'éclat qui l'entourait, ne pouvait pas être comparée à la cour des princes séculiers : la sainteté n'était pas trop mal à l'aise sous ses lambris dorés. Mais Antoine avait un essor qui passait par-dessus cette honnête théologie. Il ne lui suffisait pas de servir l'Eglise : il avait encore besoin de la servir sans profit pour sa gloire. Un irrésistible attrait l'emportait loin des dignités ecclésiastiques et du bruit des affaires. Blessé au cœur d'une flèche d'amour divin, il cherchait le silence de la solitude, les émotions de la prière et les joies austères du sacrifice. Il était comme exilé de Dieu et de lui-même, au milieu des assemblées publiques : à moins qu'elles ne fussent composées de paysans et de pécheurs venus pour entendre la parole évangélique. Oh ! que l'âme des saints est grande, en s'élevant au-dessus de toutes les grandeurs ! Que leurs aspirations diffèrent des nôtres ! Pour nous la vie se passe en des calculs mesquins, afin d'ajouter un pouce à notre taille : nous n'y réussissons pas toujours. Leur vie est un effort continu pour mettre le monde sous leurs pieds, en se mettant eux-mêmes sous les pieds de tout le monde : ils triomphent en s'abaissant. Ce spectacle est salutaire. En condamnant notre vanité, il nous prépare au détachement des choses d'ici-bas auquel hélas ! nous n'arrivons jamais tout à fait.

Si le bienheureux Antoine fut admirable par son désintéressement, Grégoire IX ne le fut pas moins par le respect dont il entoura les dispositions de l'humble moine. Il n'avait qu'un mot à dire pour vaincre ses répugnances, et le mettre à ses genoux dans l'attitude d'un enfant qui écoute son père. Ce mot, le pontife ne le prononça pas. Il était doué de ce sens supérieur que Jésus-Christ donne à son Vicaire ; et à l'aide duquel il discerne l'action de la grâce dans une âme, et le dessein providentiel dans la direction des intérêts de l'Eglise. Grégoire XI comprit qu'un saint exerce une

influence plus profonde qu'un savant ou un homme d'Etat. Il considérait d'ailleurs qu'on peut trouver un savant et former un homme d'État, mais qu'on n'invente pas un saint. Il bénit donc avec tendresse l'aimable Antoine qui, en éclairant les délibérations du palais de ses conseils, avait embaumé Rome du parfum de ses vertus ; et il lâcha la colombe du Seigneur, qui ayant retrouvé ses ailes, s'envola sur les sommets de l'Alvernia, pour s'y reposer et pousser à son aise des gémissements d'amour[1].

[1] Antonium autem hortatus est ut excolendæ suæ doctrinæ totus incumberet... rogans ut apud se manere vellet in curia. Ille vero curiæ honorem et turbas declinans, secessit in Alverniæ montem, ubi cum apostolica benedictione aliquando moratus est. (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

CHAPITRE XIX

L'Alvernia. — Souvenirs. — Retraite d'Antoine. — Il revient à Padoue. — Il réfute les Cathares et les Patarins. — Il écrit les Sermons des saints. — *Il prêche.*

> Decor Carmeli et Saron videbunt gloriam Domini.
> (Isaïe xxxv, 2.)

> Post labores multimodos perductus est in locum excelsum seorsum, qui dicitur Mons Alvernæ.
> (Saint Bonaventure : Légende de Saint François chap. xiii.)

> L'amour divin est extatique, lui sous l'empire duquel celui qui aime n'est plus à soi, mais à ce qui est aimé.
> (Saint Denys l'Aréopagite : Des Noms Divins, chap. iv, § xiii.)

Saluons l'Alvernia, la montagne des prodiges, aimée des fils de Saint François, et qui n'est étrangère à aucune âme chrétienne. Le bienheureux Antoine n'a pas fait tous les frais de sa gloire : il partage avec d'autres ce mérite ; mais il a laissé sa trace sur sa cime ; ce qui justifie le récit détaillé que j'insère dans cette histoire.

L'Alvernia située au centre de l'Appenin toscan, est le point le plus élevé de la chaîne dans cette région. C'est un vaste plateau, couronné de hêtres séculaires, environné de rochers escarpés d'inégale hauteur, et d'affreux précipices. De trois côtés, ses flancs sont inaccessibles : ils sont si droits et si unis qu'on les prendrait pour des murailles. La légende des *Fioretti* dit avec une naïveté

qu'on nous permettra de reproduire : « Tandis que Saint François « considérait de sa cellule la dispositton de la montagne, et contem- « plait avec étonnement les larges fentes et les grandes ouvertures « des énormes rochers qui l'environnent ; il lui fut révélé de Dieu « que ces fentes s'étaient ouvertes miraculeusement à l'heure de la « Passion du Christ, au moment où, selon ce que rapporte l'Evangile, « les pierres se fendirent[1]. » On ne parvient à son sommet qu'après plusieurs heures de marche, par un sentier étroit et pénible qui offre quelque péril. De là on jouit d'un ravissant spectacle. L'œil embrasse les deux versants de l'Appenin. On voit l'Arno et le Tibre qui s'échappent de la montagne comme d'un vase de granit, et courent avec impétuosité à travers les plaines de l'Ombrie. A certains jours, quand l'air est transparent, on aperçoit à droite et à gauche l'Adriatique et la Méditerranée qui terminent l'immense horizon. Saint François se rendant sur l'Alvernia « voulut se re- « poser un peu sous un grand chêne qui se trouvait sur le chemin; « et delà il contemplait le magnifique paysage qui se déroulait « sous ses yeux[2]. »

La nature a beaucoup fait pour l'Alvernia ; la grâce encore davantage : elle y descendit quand la sainteté y monta. Pierre Rodolphe, évêque de Sinigaglia, auteur d'une *Histoire de l'Ordre séraphique*, a eu l'heureuse pensée de comparer l'Alvernia aux montagnes de Juda et d'Israel, que Dieu visitait, que les prophètes habitaient ; et qui sont restées couronnées des plus beaux souvenirs, illuminées des clartés célestes et ruisselantes de vie. Oreb, le Sinaï, le Carmel, le Tabor, Hermon, Sion, et surtout le Calvaire, passent successivement devant lui, tandis qu'il célèbre la montagne toscane. Il emprunte au Psalmiste ses accents inspirés : il l'appelle « une montagne grasse et fertile... une montagne que Dieu a choi- « sie pour y établir sa demeure, et où, en effet, le Seigneur se plait « à fixer ses pas[3]. »

1 Fioretti : Considérations sur les sacrés stigmates, pag. 163.
2 Ibidem. pag. 160.
3 Chalippe : Vie de Saint François, vol. III, pag. 112.

Saint François, tout seul, se chargeait de l'immortaliser. Quand il fut parvenu au pied du rocher, « il arriva de divers point, une « multitude d'oiseaux qui témoignaient leur joie par leurs chants « et leurs battements d'ailes : ils voltigeaient tous autour du Saint; « les uns se posaient sur sa tête, les autres sur ses épaules et d'au- « tres sur ses bras, sur sa poitrine et sur ses pieds [1]. » Le miracle ne faisait que commencer : il se continua sur le plateau. Tandis qu'il luttait contre les démons et qu'il vaquait à la prière, soumis à des jeunes rigoureux, un faucon lui servait de réveille-matin et lui indiquait l'heure de réciter matines. Pour consoler son âme troublée, il entendait l'harmonie des esprits bienheureux, à l'ombre d'un hêtre épais, partagé en trois branches, symbole de la Sainte Trinité. « Il priait encore, quand soudain, environné de splendeur, « lui apparut un ange tenant une viole à la main gauche et un ar- « chet à la droite ; et pendant qu'il le regardait tout saisi d'étonne- « ment, l'envoyé des cieux laissa tomber l'archet sur la viole ; et « une mélodie si suave se fit entendre, que son âme en était enivrée « et qu'il demeurait privé de sensation corporelle [2]. » Un autre jour, Saint François poussé vers l'abime par un démon acharné à sa perte, « se retourne avec précipitation, étreint un ro- « cher de tous ses membres, se recommande à Dieu et cher- « che, en tatonnant, quelque saillie de rocher où il puisse « s'accrocher. En ce moment le rocher se creusa miraculeu- « sement sous le corps du Saint qui s'y enfonça comme « dans une cire molle, en y imprimant la forme de son visage et « de ses mains [3]. »

Tous ces préludes préparaient la venue du séraphin aux six ailes de feu, qui lui fit, aux pieds, aux mains et au côté, des blessures glorieuses qui resplendissaient jusque dans sa chair [4]. C'est dans ce même lieu que le soldat du Christ, frappé par le dard céleste, entonna son *Cantique d'amour* comme une réponse à l'amour qui l'avait

[1] Fioretti, pag. 160.
[2] Ibidem pag. 170 — Chalippe, vol. III, pag. 104.
[3] Ibidem pag. 168 — Wadding.
[4] Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. XIII.

visité [1]. Depuis les jours des prophètes, jamais le monde n'avait entendu de pareils accents.

Après cela, l'Alvernia ne pouvait pas plus être oubliée que Saint François. Alexandre IV, écrivant aux Frères Mineurs, l'exalte dans un langage magnifique : « Nous affectionnons de tout notre cœur « la célèbre et florissante montagne d'Alvernia ; nous ressouvenant que c'est le lieu où l'amour dont le cœur de Saint François était « embrasé, s'enflammant encore davantage à la vue du séraphin, « et éclatant au dehors ; il reçut ces merveilleuses plaies qui le fi- « rent paraître crucifié [2]. » Guillaume, évêque d'Arezzo, écrivait à la même époque : « Le Seigneur ayant voulu relever par une merveille « extraordinaire, au dessus de toutes les autres montagnes, le mont « Alvernia qui est dans notre province ; il nous paraît juste d'af- « fectionner et de respecter singulièrement ce saint lieu [3]. » La nature entendit cette invitation ; et elle se mit à changer ses lois ; car tandis qu'auparavant l'Alvernia était le pic des tempêtes, d'où descendaient des tourbillons chargés de grêle qui ravageaient les moissons de la vallée ; désormais ce fléau cessa, à la grande admiration des habitants qui expliquaient par les manifestations célestes et la vertu des stigmates de Saint François, la sérénité inaccoutumée de l'air qu'ils respiraient [4]. L'humanité chrétienne entendit aussi la voix des pontifes de Rome ; alors il s'établit vers l'Alvernia un courant de piété tendre, qui amena sur ses hauteurs des empereurs, des rois, des princes et des princesses. Ce mouvement dure encore aujourd'hui [5].

Les fils de Saint François ne furent pas les derniers au rendez-vous. Après Sainte-Marie-des-Anges, c'est l'Alvernia qui eut leurs préférences : elle était la seconde religion de leur cœur. Parmi tous les pélerins déchaussés qui y sont venus à la suite de leur séraphique Père, pour baiser le vestige de ses pas ; l'histoire en nomme deux ou trois, qui forment un groupe à part dans la famille

[1] Opuscula S. Francisci, tom. II, pag. 58.
[2] Chalippe vol. III. pag. 102. — [3] Ibidem pag. 104.
[4] Saint Bonaventure : Légende de Saint François, chap. XIII.
[5] Chalippe : Vie de Saint François vol. III, pag. 110.

des Frères Mineurs, et que je ne veux pas séparer ici, au hasard de faire un hors-d'œuvre. C'est d'abord Jean d'Alvernia, qui a mérité de porter le nom de la sainte montagne qu'il avait tant aimée pendant sa vie ; et sur laquelle, le Dieu qui se plait avec les simples et les humbles de cœur, l'avait inondé de ses plus douces bénédictions. C'est cet aimable Frère Jean que Jésus abandonnait, qu'il caressait et qu'il fuyait encore, et à qui il faisait ressentir toutes les tortures de l'amour, en se refusant à son étreinte. A la fin cependant il lui permit de baiser ses pieds, ses très-saintes mains et sa poitrine brûlante ; de son côté, il l'embrassa avec une tendresse inexprimable ; tandis qu'un parfum délicieux s'exhalait de sa personne et remplissait toute la forêt. C'est ce Frère Jean qui étudiait la théologie dans des visions ; qui expliquait l'Ecriture Sainte et les traités les plus profonds sur les mystères, devant les rois, les cardinaux et le pape. C'est ce Frère Jean qui ne pouvait pas prononcer à l'autel les paroles de la consécration, tant l'image de Jésus-Christ était intense et pénétrante devant ses yeux ; qui s'évanouissait en disant la messe, et qu'on emportait comme mort, tandis qu'il vivait de la vie véritable. « Une fois surtout, la flamme du divin amour embrasa son cœur avec une ardeur extrême, et cet état dura trois ans entiers. Son cœur alors se trouvait inondé de consolations, consumé par l'amour de Jésus-Christ, et livré presque continuellement aux extases et aux apparitions divines. Ce miracle eut lieu sur la sainte montagne de l'Alvernia[1]. » Encore maintenant, on y montre l'oratoire où il conversait familièrement avec Jésus. C'est le seul coin du monde qui se souvienne de lui.

Saint Bonaventure vient après Jean d'Alvernia dans l'ordre des temps. Héritier de l'esprit de Saint François comme de son autorité, il ne pouvait pas manquer d'aller sur la montagne des stigmates : son passage ne devait jamais s'effacer. C'est une chose digne d'attention que ce génie si profond et si tendre, qui contenait plus d'amour encore que de lumière, et qui a porté si haut la spéculation de la foi, trouva sur l'Alvernia la dernière formule de la

[1] Fioretti, chap. XLIV et suiv.

science mystique. Il nous a livré lui-même ce secret dans les lignes suivantes : « Or il arriva, par la volonté divine, que la trente « troisième année après le passage de ce bienheureux Père, je me « retirai sur le Mont Alvernia, comme vers un lieu de repos, dans « le désir de trouver la paix de l'esprit. Là, tandis que je méditais « quelque élévation mentale, je me rappelai, entre autres miracles, « la vision que le bienheureux François eut dans ce même lieu : je « veux dire la vision du séraphin crucifié qui avait des ailes. Il me « sembla qu'elle figurait notre bienheureux Père, ravi en extase, « et la voie qu'il faut suivre pour arriver à la contemplation intime « de la vérité. Car par les six ailes du séraphin, on peut entendre « les six dégrés de lumière par lesquels l'âme s'élève jusqu'aux « ravissements de la sagesse chrétienne...... Ainsi donc les six ailes « du séraphin représentent les six illuminations progressives qui « commencent au monde sensible et conduisent à Dieu vers qui l'on « n'arrive que par Jésus crucifié...... Selon les six irradiations de « la lumière, il y a six degrés des puissances de l'âme, par lesquels « nous nous élevons des choses infinies aux choses supérieures ; des « choses extérieures aux intimes ; des choses temporelles aux choses « éternelles, savoir : les sens, l'imagination, la raison, l'intelligence « inférieure et la disposition morale. Ces facultés, formées en nous par « la nature, déformées par le péché, réformées par la grâce, doivent « être purifiées par la justice, exercées par la science, perfection- « nées par la sagesse [1]. » Telle est la division de *l'Itinéraire de l'âme vers Dieu*, ce traité si court et si complet de la connaissance, qui est toute la philosophie. Une philosophie basée sur six ailes d'ange : cela surprendrait les esprits superficiels. Ceux qui liront jusqu'au bout *l'Itinéraire* seront d'un autre avis. Au point de vue de cette histoire, je me contente de signaler dans les faits que je rapporte, l'alliance de la foi et de science, de l'amour et de la raison, qui constitue toute la science mystique. L'Alvernia fut le temple où se célèbre ce mariage qui devait être si fécond. Ainsi il demeure établi que c'est de l'Alvernia que les Frères Mineurs ont reçu tous les dons par-

[1] Saint Bonaventure : Itinéraire de l'âme vers Dieu pag. 2, 4, 16, 17.

faits, le testament de leur père, ses leçons sublimes, ses stigmates, la poésie, la science, et l'amour qui surpasse tous les dons, en les achevant tous.

En esquissant la physionomie des plus illustres pèlerins de l'Alvernia, je n'ai pas suivi l'ordre chronologique : j'ai franchi le bienheureux Antoine pour revenir à lui. Je n'ai pas voulu le détacher du cortége qui l'accompagne dans l'histoire, pour lui laisser le bénéfice de tous ces voisinages et le couronner des rayons qui en sortent.

Si l'on calcule les dates des événements de l'année 1230, on se range sans peine à l'avis des écrivains qui soutiennent que le bienheureux Antoine, à son retour de Rome, se retira sur l'Alvernia, environ à l'approche du sixième anniversaire de la stigmatisation de Saint François : on sait qu'elle arriva le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14 septembre de l'année 1224. Sa dévotion pour le séraphique Patriarche et pour les plaies dont il avait été honoré, augmenta encore tandis qu'il gravissait la montagne où le prodige s'était accompli ; à une heure qui en résuscitait le souvenir tout récent. Il se prosterna à deux genoux, et il inonda de ses larmes, il couvrit de ses baisers, ce lieu chéri où le Christ avait visité son serviteur. Il n'eut pas besoin, pour imiter Moïse devant le buisson ardent, de tirer sa chaussure ; car ses pieds étaient nus. Mais il se dépouilla parfaitement de lui-même ; pour s'abandonner à l'action de la grâce qui le sollicitait plus vivement que de coutume. Pendant les jours qu'il passa sur l'Alvernia, il entra dans un recueillement profond : il oublia le monde ; il se rapprocha du Ciel, et il goûta, entre les fatigues de la veille et celle du lendemain, les délices de la sainte oraison.

Plusieurs fois, dans le cours de ce récit, nous avons admiré le parfait équilibre qu'il entretenait dans ses facultés ; comment il se suspendait aux mamelles divines, pour alimenter sa vie intérieure dont les trésors se répandaient en abondance sur son apostolat. Mais il penchait vers la contemplation : ce n'était pas le moindre signe de sa sainteté. Il ne la quittait que par la charité et par obéissance, pour la reprendre après avoir fait son devoir. Les cloîtres de

Saint Vincent et de Saint Antoine des Oliviers ; les grottes de Forli et de Brive, témoins de ses extases, répètent encore ses gémissements : sur l'Alvernia, il se dépassa lui-même. Animé par le souffle de son séraphique Père, il s'éleva jusqu'à la plus sublime oraison. Semblable à un fruit mûr qui fait ployer sa branche, et se rapproche toujours plus du sein de la terre qui l'a produit ; le bienheureux Antoine, encore jeune, avait la vieillesse de la vertu ; il tendait à s'absorber en Dieu, son principe et sa fin, avec une vitesse qui augmentait, à mesure qu'il était plus près du terme. Dans l'art de l'oraison, il avait eu deux maîtres : Saint Denys l'Aréopagite et le Saint-Esprit. L'Aréopagite, dont il possédait la doctrine, lui avait appris que « L'oraison est une chaîne lumineuse qui pend « du faite des cieux et descend jusqu'à terre ; et que lorsque nous « croyons, en la prenant toujours en avant tantôt d'une main et « tantôt de l'autre, la tirer à nous ; en réalité nous ne l'entraînons « pas du tout ; car, présente en haut et en bas, c'est nous qui mon- « tons vers les brillantes clartés de son radieux sommet[1]. » Le Saint-Esprit, non content de lui montrer la chaîne, l'avait porté à s'en servir ; il le poussait vers des ascensions toujours plus élevées, ne lui permettant pas de s'arrêter en si bon chemin. Le dialogue du bienheureux Antoine avec Jésus-Christ, sur le sommet silencieux de l'Alvernia, est resté un mystère. L'âme des saints est un jardin fermé où Jésus-Christ pénètre tout seul. Les saints ne répètent pas ce qu'ils ont dit à Jésus-Christ : l'humilité scelle leurs lèvres ; ils ne trahissent pas les paroles de Jésus-Christ : leurs lèvres sont impuissantes. L'histoire s'arrête devant les intimes unions de l'amour.

Quelquefois Dieu ordonne à ses serviteurs d'annoncer aux hommes ce qu'ils ont entendu. Alors nous recueillons les miettes qui tombent de la table où ils se sont rassasiés. Ou bien il veut que l'amour qui embrase leur intérieur, se réfléchisse dans leur chair et la fasse resplendir. Rien de pareil n'arriva pour le bienheureux Antoine. L'Alvernia nous a dit quelque chose du passage du Frère Jean et de Saint Bonaventure ; il nous a surtout appris les miracles dont

[1] Saint Denys l'Aréopagite : Des Noms Divins, chap. III, pag. 158.

il fut témoin, quand Saint François le visita. S'agit-il d'Antoine? Il nous dit seulement qu'il l'a vu. Son nom n'est gravé sur aucune pierre : aucun arbre n'est planté à l'endroit où il pria. Ses stigmates, comme ceux de l'Apôtre, sont restés invisibles ; ils ne sont traduits au dehors que par les ravages que l'apostolat à laissés sur ses membres brisés avant l'heure [1]. Sous le voile qui le couvre, nous devinons sa beauté intérieure ; et nous bénissons le Dieu qui inonde ses amis de délices, en les cachant dans le secret de sa face. Cela n'empêche pas la mémoire du bienheureux Antoine d'être vivante sur l'Alvernia. Là, il n'est nulle part, parce qu'il est partout. Il quitta à regret la sainte montagne d'où il avait touché le Ciel avec la main : il sentait qu'il faisait bon au-dessus des orages de la vie. Volontiers il y aurait creusé sa tombe, pour attendre la résurrection. Ses services lui donnaient le droit d'aspirer au repos : mais le temps n'était pas encore venu. Dieu qui le réservait pour des choses importantes, l'avait conduit à l'Alvernia afin qu'il s'y remplit de l'esprit de Saint François, et qu'il y puisat la force de défendre son Ordre en péril. Il en descendit, trempé pour les suprêmes luttes. Nous verrons bientôt le courage qu'il déploya et les fruits merveilleux de sa victoire.

Après sa retraite, il reprit le chemin de Padoue. Usant de la liberté qu'on lui avait donnée au Chapitre général d'aller prêcher où il voudrait, il se dirigea vers cette ville qui était restée chère à son cœur. Il n'avait pas oublie le bon accueil qu'on lui avait fait, après le carême de 1228, tandis qu'il était occupé à rediger les *Sermons du temps*. Sans aucune complaisance humaine, il y revenait encore ; suivant en cela la pente de son âme et le secret mouvement de la grâce [2]. Il y avait en effet du bien à faire. Depuis deux ans le mal avait repris son empire : la foi du peuple était de nouveau menacée. La prédication du bienheureux Antoine avait forcé l'hérésié manichéenne à se taire et à se cacher. Cependant l'hérésie

[1] Galat. VI, 17 — I Cor. IX, 2.

[2] Primum itaque libertatis hujusmodi cursum ad civitatem Paduanam direxit, ubi jam pridem sinceram populi devotionem, dum opusculum quoddam sermonum dominicalium compilaret, expertus. (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III.)

n'était pas morte : elle avait poussé des racines trop profondes dans le champ de l'Eglise. L'homme de Dieu lui avait porté des coups terribles ; mais en ravageant sa végétation malsaine, il n'avait pas pu l'extirper entièrement. A la vue du terrain qu'elle avait gagné en son absence, il se mit à la combattre.

Il se fit professeur de théologie une fois de plus. Il donna des leçons publiques, dans lesquelles il exposa la doctrine chrétienne avec la supériorité qu'il apportait en cette matière. Il refuta les sophismes des Vaudois, des Cathares et des Patarins, secrètement encouragés à la résistance par la politique de l'empereur d'Allemagne. Il n'eut pas de peine à attirer autour de sa chaire un auditoire considérable, dans lequel les hérétiques coudoyaient les enfants soumis de l'Evangile, S'il ne convertit pas tous ses adversaires, il empêcha du moins leur honteux symbole de prescrire contre l'enseignement de l'Eglise.

Tandis qu'il s'adonnait à cet apostolat, moins retentissant mais aussi utile que celui qu'il exerçait auprès des foules, partageant son temps entre la prière et l'étude ; survint à Padoue l'évêque d'Ostie, dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous. Ce prélat attiré par la réputation du bienheureux Antoine, se mit en rapport avec lui et l'honora de toute son amitié. Il avait sans doute lu les *Sermons du temps*, écrits deux ans auparavant, et livrés depuis à la publicité ; car il lui demanda avec instance de rédiger les *Sermons des saints*. Ces sermons étaient destinés, comme les premiers, à sauver de l'oubli quelques fragments d'une éloquence qui avait remué l'Europe, et dont le monde ne devait désormais entendre que les derniers accents. Ils pouvaient édifier les âmes et consoler celles qui n'avaient pas eu le bonheur de les recueillir tout brûlants de la bouche du grand missionnaire [1]. Antoine qui n'avait pas plus de gout pour le bruit qu'autrefois, mais qui s'avançait toujours davantage dans la pratique de l'humilité, fit encore violence à ses inclinations et il céda aux désirs de l'évêque. Il employa à ce travail une partie de

[1] Jam nunc ad instantiam Domini Ostiensis episcopi, festivales etiam sanctorum sermones præfato operi connexurus, explere hoc potissimum in eadem civitate disposuit (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III.)

l'hiver, ne s'interrompant que pour donner çà et là quelques prédications auxquelles il ne savait pas renoncer entièrement [1]. Les *Sermons des saints* existent, tels que le bienheureux Antoine nous les a laissés. Prêchés sur tous les rivages, on peut dire cependant qu'ils sont nés à Padoue ; parce que c'est là qu'ils ont pris leur forme définitive, et que c'est de là qu'ils sont datés. Nous les devons à la prière d'un évêque inconnu, qui a rendu, peut-être sans le croire, un service signalé à la postérité. On se dispute avec dévotion les lambeaux de la robe déchirée des saints : les fragments de leurs pensées sont des reliques plus précieuses encore. Bénissons la mémoire du pontife d'où nous vient ce bienfait. S'il n'a pas reçu sa récompense sur la terre, que Dieu la lui accorde en son doux Paradis.

L'année 1230 touchait à sa fin. Quoiqu'elle fut bien remplie, elle vit se produire un événement de premier ordre, qui occupe une place considérable dans la vie du bienheureux Antoine. Les historiens sont à peu près d'accord sur le fond de l'affaire : ils sont divisés seulement sur certaines circonstances accessoires et sur la date à laquelle il faut la rapporter. Mais ils nous fournissent des détails d'un grand prix, pour leur précision et pour le vif intérêt qu'ils présentent. Je vais les raconter d'après Surius et Wadding.

[1] (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III.)

CHAPITRE XX

Situation de l'Ordre des Mineurs. — Le Frère Elie. — Il mécontente l: religieux fervents. — Le bienheureux Antoine et Adam de Marisco font appel à Rome. — Discussion entre le Frère Elie et le bienhenreux Antoine en présence du pape. — Grégoire IX dépose le Frère Elie. — Le bienheureux Antoine prêche le carême à Padoue en 1231. — Le bien qu'il opère. — Nouveaux miracles.

Non sumus ancillæ filii, sed liberæ; qua libertate Christus nos liberavit.

(Galat. IV, 31.)

Antonius Lusitanus a Padua dictus, et Adam de Marisco anglus, restiterunt homini in faciem viriliter.

(Surius. Apud Bolland.)

Les moyen-âge fut une éqoque de liberté, en prenant ce mot dans son sens légitime, celui que Dieu lui a donné, que le christianisme a confirmé, et qni n'est autre que le respect du droit. Au milieu de tyrannies multiples, qui étaient des faits et non pas un principe, le municipe se dégageait des entraves de la force brutale, avec son système electif dont on ne peut nier ni la générosité ni les périls. Le moyen-âge abusa quelquefois de ses institutions.

En face du municipe, le monastère florissait avec une organisation qui, en plongeant ses racines dans le surnaturel, se modelait à l'extérieur sur le génie du temps. Le moine était tout ensemble un esclave et un homme libre ; esclave de la règle qu'en face de l'autel, il jurait d'observer jusqu'à son dernier soupir : libre vis à

vis de ses supérieurs, qu'il choisissait, et dont il acceptait les commandements mais non pas les caprices; qu'il suivait avec la docilité d'un enfant, tandis qu'ils procuraient la prospérité de l'Ordre ; et qu il désertait avec indignation quand ils tournaient leur autorité contre sa discipline. La règle était tout pour lui : elle était son supplice et sa félicité. S'il ne la recevait pas de la bouche des saints, il la votait lui-même; et après que l'Eglise y avait apposé son sceau, il n'y avait pas de puissance au monde capable de la lui arracher. Il la défendait vaillamment contre toutes les entreprises, d'où qu'elles vinssent.

Le bienheureux Antoine s'est déjà révélé à nous comme un apôtre éloquent et un citoyen magnanime. Maintenant il va nous apparaître tel qu'il était dans la vie claustrale, malgré l'humilité de ses sentiments et la modestie de ses formes : un grand moine.

L'Ordre des Mineurs avait été favorisé dès son berceau de bénédictions singulières. Dieu lui avait donné un rapide accroissement et une vertu de proselytisme qui avait produit dans la chrétienté des effets merveilleux. Tant de bonheur ne le sauva pas de l'épreuve, qui est ici-bas la condition de tout développement normal et de tout succès durable, pour les sociétés comme pour les individus. L'épreuve du dehors ne lui manque pas : il eut des martyrs de bonne heure; mais de leur sang il sortit des légions de moines qui venaient prendre la place de ceux qui étaient morts pour Jésus-Christ. L'épreuve du dedans suivit de près la première. Celle-ci ébranle les institutions les mieux fondées, quand elle ne les tue pas entièrement : aussi elle est plus terrible. De son vivant, Saint François, qui était doué du don de prophétie, et à qui d'ailleurs Dieu n'épargnait aucune torture afin de lui témoigner son amour, avait eu la prévision des maux qui désoleraient sa famille monastique. Il disait un jour : « Il viendra un temps « où les mauvais exemples des mauvais Frères couvriront « d'opprobre notre Ordre tant aimé du Seigneur ; à ce point « que nous n'oserons pas nous montrer en public. Alors ceux « qui viendront à nous pour prendre l'habit de notre Religion, ne

« seront poussés que par l'inspiration du Saint-Esprit : la chair « et le sang n'auront aucune part dans leur démarche, et ne laisse- « ront aucune souillure dans leur âme : aussi il seront en butte à « de terribles persécutions. Malheur à ceux qui ne prennent de leur « saint état que les apparences et les formes, et qui y cherchent un « motif de vaine gloire; qui se confiant dans leur sagesse et leur « science, restent dans la paresse spirituelle; négligeant de s'exer- « cer dans la vertu, sans s'avancer sur le chemin royal de la croix « et de la pénitence, pour ne pas s'élever jusqu'à l'observation du « pur Evangile, alors que leur profession les y oblige purement et « simplement[1] ! » Les sombres prédictions du vénérable Patriarche se sont vérifiées plusieurs fois : de son vivant, elles commencèrent à s'accomplir.

Un homme se rencontra dans l'Ordre des Mineurs, qui semblait destiné à lui rendre d'éminents services, et à projeter sur lui l'éclat de sa grande réputation. Saint François partagea un instant l'espérance de tout le monde: mais son illusion se dissipa bientôt. Celui qui pouvait tant pour l'avenir de l'œuvre naissante, en fut le mauvais génie et la mit à deux doigts de sa ruine. Cet homme s'appelait Frère Elie. Il était né à Cortone; c'est là que Saint François l'avait admis au nombre de ses disciples. Il était doué de qualités supérieures: « Il était si rempli de la science du monde, « que la nature paraissait l'avoir prédestiné à faire de grandes « choses : il n'avait pas son pareil en Italie. Aussi il était aimé de « de tous les princes qui l'avaient en haute estime[2]. » Mais à quoi sert le talent, quand il n'est pas accompagné de l'esprit de Dieu ? Il est un péril pour celui qui le possède et pour ceux qui l'encouragent : c'est un serpent que la religion réchauffe sur son sein. Le Frère Elie en fut une preuve nouvelle, à ajouter à toutes celles que nous fournissent les annales de l'Église. De bonne heure, il obtint les charges importantes dans l'Ordre. Dès lors son orgueil, son goût pour le gouvernement, et un certain penchant pour la vie

[1] Opuscula S. Francisci, tom. III, collatio XXI.
[2] Ibidem. prophetia XV.

douce et commode, commencèrent à transpirer. Au lieu de se mettre au ton général, il préféra être une exception, pour jouer un rôle. Il avait tout ce qu'il faut pour être un chef de parti : il ne tarda pas à le devenir.

« Il s'aperçut que le bienheureux Père traitait avec beaucoup « d'égards quelques Frères modestes et simples qui étaient de passage, « et qu'il les faisait asseoir à table à ses côtés. Il s'étonna qu'on « leur donnât le pas sur d'autres qui étaient remarquables par leur « doctrine et leur prudence ; et s'abandonnant à son dépit, dévo- « rant en silence sa mauvaise humeur, il disait : Pauvre François, « homme simple et illettré, pourquoi as-tu si peu de connaissance et « de discernement? Tu laisses de côté les sujets les plus distingués « de l'Ordre ; ceux qui sont les colonnes de notre Religion : avec ta « niaiserie tu compromettras tout. Aussitôt le bienheureux Père « entendit le secret murmure de son cœur et il lui répondit : « C'est « plutôt vous, Frère Elie, qui vous perdrez, vous et l'Ordre tout « entier, avec votre croyance et la prudence de la chair dont vous « êtes l'esclave. Vous, et tous ceux qui vous ressemblent, vous con- « duirez notre œuvre à l'abîme. Mais vous, malheureux, vous n'au- « rez pas la consolation de mourir avec l'habit de votre profession[1]. » Elie continua de marcher dans cette voie, jusqu'à ce qu'il fut le chef plus ou moins avoué des modérés, qui méritaient plutôt le nom de relachés. Au Chapitre des *Nattes* où les Frères Mineurs donnèrent tant d'exemples d'édification, qu'ils étaient plutôt semblables à des anges qu'à des hommes, Elie sollicitait le cardinal Ugolin, ami de Saint François, pour qu'il obtint de lui l'adoucissement de certains points de la règle[2].

Malgré ses défauts, il fut choisi pour être vicaire général de l'Ordre, pendant le voyage que le bienheureux Père entreprenait en Syrie. Il profita de son pouvoir pour introduire des reformes contraires à l'esprit de la règle. Il en voulait surtout à la sainte pauvreté, qui mortifiait son goût décidé pour le confortable. Au

1 Opuscula. S. Francisci, tom III, collatio XVI.
2 Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 253.

retour de Saint François, les plaintes éclatèrent de toute part contre son administration prévaricatrice. Il osa se présenter devant les Frères réunis, avec un habit particulier dont l'étoffe était plus fine, le capuce plus long et les manches plus larges ; ainsi costumé, il se donnait dans sa démarche certains airs qui ne convenaient pas à son état. Saint François dissimula son émotion et il lui dit : Prêtez-moi votre habit. Elie n'osa pas résister ; il se dépouilla de son habit et il l'apporta à Saint François. Alors celui-ci le mit par-dessus le sien ; il l'accommoda, en ramenant les plis autour de la ceinture ; il releva le capuce sur sa tête avec fierté ; et marchant avec une gravité affectée, la tête haute, la poitrine en avant, il fit trois ou quatre fois le tour de la compagnie, en disant d'une voix forte : Dieu vous garde, bonnes gens. Ensuite il ôta l'habit avec indignation ; il le jeta loin de lui par mépris ; et se retournant vers Elie : Voilà, dit-il, comment marcheront les Frères batards de notre Religion[1].

La leçon était sanglante ; mais elle ne convertit pas le Frère Elie. Déposé au Chapitre de 1220, il était nommé de nouveau, au Chapitre de 1221, à la charge de vicaire général qu'il garda jusqu'à la mort de Saint François. Trois ans plus tard, au Chapitre de 1230, il fut élu ministre général de l'Ordre, à la place de Jean Parent de Florence, à qui il n'avait pas rendu le gouvernement facile, et qui était contraint de donner sa démission. Cet homme avait toutes les chances : il semblait avoir fait un pacte avec la fortune. Il avait dans l'Ordre le prestige que donne le talent ; il flattait adroitement les passions publiques : surtout il était habile diplomate. Il possédait à fond l'art de manier les multitudes, de former et de dissoudre à son gré les majorités[2]. Mais son bonheur ne devait pas durer toujours : le succès fut son écueil. Arrivé au premier rang, il oublia le titre de ministre de ses frères, pour devenir leur maître : au lieu de servir, il opprima. Il prit le silence qui régnait autour de lui pour un signe

[1] Chalippe : Vie de Saint François, vol. I, pag. 328.

[2] On lit dans la prophétie XV de Saint François, déjà citée : Ut ad magna negotia peragenda videretur ab ipsa natura esse progenitus : ce qui signifie le savoir-faire.

de popularité ; quand une voix sortit de ce silence pour l'accuser. C'était la voix du bienheureux Antoine.

Le récit des principales phases de la vie du Frère Elie, indique suffisamment quelles furent les causes éloignées du conflit qui éclata dans l'Ordre des Mineurs. Quant à l'occasion particulière et prochaine de cet événement, elle est moins clairement indiquée dans les historiens que je suis. Surius, qui écrit d'après Wadding et que je ne ferai guère que traduire ici, dit que le Frère Elie avait blessé les religieux fervents, par les mitigations qu'il avait introduites dans l'observation de la règle ; et par les priviléges qu'il avait obtenus du Saint-Siége, relativement à l'argent que les Frères pouvaient recevoir au moyen de personnes interposées. D'après l'avis des opposants, ces priviléges auraient été extorqués d'une manière subreptice. La bulle de Grégoire IX avait réglé cette question : nous avons vu la part qui revient à Antoine dans la préparation et dans la rédaction de ce grave document. Il est donc probable que le Frère Elie était sorti des limites tracées par la bulle, en l'interprétant à sa façon ; ou qu'il avait sollicité des dispenses par des exposés peu exacts. Il se dégage de ces détails tirés des annales franciscaines, une odeur de falsification, écrite ou verbale, que le lecteur le moins exercé saisit bien vite [1]. Les plaidoyers de Frère Elie et du bienheureux Antoine en présence du pape, prouvent que les dépenses exagérées faites pour la construction de l'église de Saint François, ne furent pas étrangères à ce qui arriva.

Quoiqu'il en soit, le mécontentement qui fermentait depuis longtemps dans l'Ordre, fit explosion ; les hommes les plus recommandables protestèrent. Tous ceux qui étaient animés de l'esprit de Saint François et qui avaient à cœur de marcher sur ses traces, se troublèrent devant les fausses et pernicieuses maximes qu'on cherchait à persuader et qu'on persuadait en effet aux esprits faibles. En conséquence, ils tinrent une réunion secrète dans laquelle ils délibérèrent sur les moyens à prendre pour conjurer les maux dont l'Ordre était menacé. Ils

1 Obtinendo quædam privilegia contra genuinam regulæ observantiam, præcipue circa res pecuniarias... extorta vel fallaciter aut subreptitie obtenta ab ipso pontifice... (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

n'osaient pas manifester publiquement leur opinion. Ils craignaient le Frère Elie qui, à part les avantages de sa position, avait encore pour tenir ses sujets en respect, un caractère irascible et violent. Ils étaient d'ailleurs arrêtés par le nombre considérable de partisans que le ministre général tenait sous la main. Les uns avaient accueilli avec satisfaction les priviléges qui adoucissaient la rigueur de la règle ; plusieurs avaient cédé à la peur ; d'autres étaient naïfs ; quelques-uns ne savaient pas même l'état de la question[1].

Au milieu de cette prostration universelle, deux hommes également distingués se levèrent. Foulant aux pieds la prudence de la chair, ils osèrent résister en face au tout-puissant ministre général, et lui reprocher avec un vigueur surnaturelle d'introduire des coutumes qui tendaient à la ruine de l'Ordre et au renversement de la vie évangélique. L'un était le bienheureux Antoine : l'autre s'appelait Adam de Marisco, anglais de nation. Ils étaient les porte-drapeau de l'armée du Seigneur rangée en bataille pour combattre le relachement : mais ils n'étaient pas seuls. Il étaient appuyés par d'autres religieux très recommandables, parmi lesquels on nomme Albert de Pise et Jean Bonelli de Florence ; le premier était ministre en Angleterre ; le second en Provence. C'est ce dernier qui présidait le Chapitre d'Arles, quand Saint François apparut à la porte de la salle capitulaire, et qu'il bénit les Frères assemblés, pendant une prédication du bienheureux Antoine. Cependant ces deux personnages n'osèrent pas se mettre ouvertement contre le Frère Elie : il ne resta donc en réalité sur le terrain de la lutte que le bienheureux Antoine et Adam de Marisco. Quand on songe que l'Ordre des Mineurs comptait à cette époque plus de vingt mille religieux ; en défalquant de ce chiffre tous les Frères dispersés sur le globe, pour ne prendre que ceux qui étaient présents en Italie au moment du conflit ; on ne peut pas s'empêcher

[1] Intra se clanculum inierant consilium ; neque enim in publicum audebant prorumpere, timentes hominis indignabundam potestatem, et copiosum eorum numerum qui ei adhæserunt et in admittendis relaxationis privilegiis consenserunt, partim ex timore, partim ex simplicitate et ignorantia. (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

d'admirer deux pauvres moines, assez vaillants pour penser et agir autrement que tout le monde. La faiblesse numérique de leur parti ne faisait que mieux resplendir la majesté du droit.

Naturellement ils expièrent leur courage. Ils s'étaient placés sous les verges de leurs confrères qui ne leur épargnèrent aucun mauvais traitement. Les complices du Frère Elie supportaient avec peine ces contradicteurs importuns qui dérangeaient leur plan de vie commode. Ils réclamaient contre eux des châtiments exemplaires, capables d'arrêter leurs sourdes menées. Il paraît que des mesures disciplinaires furent en effet prises contre eux ; car voyant que leurs efforts étaient inutiles, et qu'ils étaient impuissants à prévenir la chute de l'Ordre ; ils en appelèrent au Saint-Siége des sentences sévères dont ils avaient été frappés[1]. Malgré cet appel qui les rendait inviolables, d'après les saints canons, le Frère Elie résolut de les mettre en prison. Il aurait certainement exécuté ce cruel dessein, si la Providence qui confond l'habileté des méchants, n'avait pas permis qu'il se rencontrât, à l'heure même, un genois plein de prudence, qui était pénitencier apostolique et confesseur du pape. Ce personnage dont on ne connaît pas le nom, et dont Surius dit qu'il était très-zélé pour l'observation de la règle, sans ajouter s'il était de l'Ordre des Frères Mineurs, prit les deux appelants sous sa protection. Grâce à l'adresse qu'il déploya, il les arracha des mains de leurs persécuteurs ; et il les amena avec lui à Rome, pour les présenter au souverain pontife.

Quand le Frère Elie apprit leur fuite, il commença à soupçonner leur projet. Il devina les plaintes qu'ils déposeraient aux pieds du pape ; et parce que sa conscience ne le rassurait pas entièrement, il conçut sur l'issue de l'affaire des craintes d'autant plus sérieuses, que l'appel était appuyé par le confesseur du pape qui avait épousé la cause des opposants. Toujours confiant dans les moyens humains qui lui avaient réussi jusque-là, il lança aussitôt des couriers rapides

[1] Complices Eliæ senserunt molestos contradictores ; qui tanquam in schismaticos et Ordinis divisores animadvertendum contendebant. Videntes ergo illi nihil se proficere, et Religioni imminere detrimentum, contra quasdam sententias severe in se latas, appellationem ad Sanctam Sedem interposuerunt. (Surius. Apud Bolland. 13 iunii.)

dans toutes les directions, avec des lettres par lesquelles il ordonnait qu'on arrêtat les transfuges, ou qu'au moins on les détournât de continuer leur chemin. Mais les appelants se doutant des piéges qu'on voulait leur tendre, laissèrent la route commune et se jetèrent dans les traverses. Ainsi ils échappèrent au péril ; et ils s'avancèrent à grandes journées vers le juge suprême dont ils attendaient le salut : leur espérance n'était pas vaine. Le pape leur fit un excellent accueil : il connaissait leur science et leur vertu depuis longtemps ; le mérite du bienheureux Antoine qu'il avait vu à l'œuvre, n'avait pas pu s'effacer sitôt de sa mémoire. Il écouta l'exposé de leurs griefs avec une grande douceur ; gémissant de voir que presque au lendemain de la mort du pieux fondateur, son Ordre ressentait de si profondes secousses, tandis que ses enfants divisés entretenaient des luttes intestines très-regrettables. Aussitôt il envoya un messager, porteur d'un rescrit qui citait le Frère Elie ministre général à comparaître, dans le plus bref délai, devant son tribunal [1].

Le Frère Elie se rendit à Rome en grande diligence. Au jour fixé, il fut admis à l'audience ; à la même heure où le bienheureux Antoine et Adam de Marisco étaient introduits. Quand les parties furent en présence, le pape ordonna aux appelants de parler les premiers. Ceux-ci exposèrent avec courage la conduite du ministre général : ils lui reprochèrent de mener une vie somptueuse ; de se servir d'un beau cheval richement harnaché ; d'avoir plusieurs domiciles ; de manger en particulier des mets délicats ; enfin ils l'accusèrent d'avoir usé de priviléges qu'il avait extorqués au pontife romain, fallacieusement et d'une manière subreptice [2].

Alors le Frère Elie fut invité à répondre pour se justifier. Il se leva et il prononça le discours suivant : « Très Saint Père, quand « après la mort de notre vénérable fondateur, j'ai été élu ministre « général de tout l'Ordre, je n'ai pas voulu accepter le fardeau qu'on

[1] Surius dit que tout le Chapitre d'Assise fut convoqué avec le ministre général. Azzoguidi a démontré que c'est une erreur.

[2] Intrepide multa illi objecerunt duo illi... vitam lautam, equum bene habitum, plures domicellos, privatum victum, et præ omnibus extorta, vel fallaciter aut subreptitie obtenta, ab ipso pontifice privilegia. (Ibidem.)

« m'imposait. J'ai motivé mon refus, en faisant considérer à mes « frères que j'avais une santé délicate, qui ne me permettait pas « d'aller à pied pour visiter les provinces, ni de me soumettre stric- « tement aux rigueurs de la vie commune. Les électeurs insistèrent « pour me décider à devenir leur chef ; ajoutant que, si c'était né- « cessaire, ils me permettaient de manger de l'or et d'avoir un cheval. « Dès que j'eus cédé à leurs supplications, un cheval m'était indispen- « sable ; il me fallait un palefrenier pour le soigner ; j'avais en- « suite besoin d'un domestique pour m'aider dans les occupations « multiples de ma charge et pour m'accompagner dans mes courses. « Mais comment me serais-je procuré un cheval, un palefrenier et un « domestique, si je n'avais pas eu à ma disposition de l'argent pour « les nourrir? La nécessité d'une part, le consentement de mes « frères de l'autre, suffisaient à rassurer ma conscience. Cependant « pour calmer mes scrupules, j'eus recours à Votre Sainteté qui « m'accorda toutes les permissions que je lui demandais. — On m'atta- « que encore relativement à la construction de l'église élevée à As- « sise sur la montagne du paradis. Mais j'ai déjà fait connaître quelle « était, en cette matière, la volonté de Saint François ; car je reçus « ses confidences. Votre Sainteté qui en savait quelque chose, est « témoin que je dis la vérité. Ne fallait-il pas que la basilique que « j'ai entreprise fut digne d'un si grand homme et de ses reliques, « qui sont pour nous et pour l'Eglise d'un prix inestimable? Mais « évidemment un pareil travail ne pouvait pas être mené à bonne « fin sans des sommes considérables que j'étais contraint de préle- « ver sur tous les couvents de l'Ordre. » Il parla longtemps sur ce ton, passant en revue tous les chefs d'accusation qu'on portait contre lui et les renversant l'un après l'autre. Son style était si séduisant ; il avait le don de présenter si bien les motifs de sa thèse, que l'auditoire parut convaincu : on disait déjà que l'accusation était injuste[1]. Mais il n'avait obtenu qu'un succès de sophiste. Son discours enguirlandé, et au fond peu solide, ne résista pas à la ré-

[1] Et sic per singula tanto eloquentiæ ornatu et apparenti rationum pondere respondit, ut audientibus injuste videretur accusatus. (Surius. Apud Bolland. 13 junii)

plique du bienheureux Antoine dont la parole loyale fit sortir le serpent caché sous les fleurs. « Très Saint Père, s'écria le jeune « moine avec émotion, si, pour employer une expression vulgaire, « on a permis à notre ministre général de manger de l'or, « on n'a pas prétendu par là l'autoriser à amasser de l'or avec avi- « dité ; si on a toléré l'usage d'un cheval, on ne s'atten- « dait pas à voir un fils de Saint François l'entretenir avec « luxe, à la façon des gentilshommes : ce qui est véritable scan- « dale. Il pouvait bien recueillir dans nos couvents de modestes of- « frandes pour construire l'église destinee à notre vénéré fonda- « teur ;mais il a eu le tort d'exploiter et de rançonner impitoyable- « ment l'Ordre tout entier. S'il s'était contenté de subvenir à ses « besoins personnels, en gardant les convenances de sa profession, « personne n'aurait trouvé à redire à une pareille conduite : mais « il fait le prince ; il mène la vie à grandes guides ; ses exemples « sont pernicieux et introduisent le relâchement dans nos rangs. « Très Saint Père, j'ai tracé le tableau exact des habitudes de notre « ministre général. »

Le Frère Elie, diplomate exercé, se donnait des airs de douceur et de modération : en réalité, il ne possédait ses vertus que lorsqu'on ne le chagrinait pas. Le discours du bienheureux Antoine remua sa bile et fit éclater sa colère. Il ne sut pas se contenir, lui qui un instant auparavant avait parlé avec une modestie affectée et une mesure de parade ; il blessa les règles des convenances ; et oubliant qu'il était en présence du souverain pontife, il se tourna vers le bienheureux Antoine, et il lui dit : Vous êtes un menteur[1]. Cette violence de langage choqua Grégoire IX qui imposa silence aux deux parties. Il entra lui-même dans un profond recueillement ; et durant une demi-heure il ne prononça pas un mot. Pendant ce temps, il tirait de sa poitrine de longs soupirs ; il levait vers le ciel ses yeux remplis de larmes. Tout à coup il éclata, en s'écriant : « O Seigneur, monarque très-sublime, vous aviez prévu de toute

[1] Intumuit cholera et bile Elias, nec se potuit continere, quin ultra omnem urbanitatem coram pontifice diceret eum mentiri. (Surius. Apud Bolland. 13 junii.)

« éternité, du haut du Ciel, les événements qui s'accomplieraient « dans la Religion des Frères Mineurs, à chaque période de son his« toire. Vous les aviez révélés à votre serviteur François, sous la « figure d'une statue merveilleuse de beauté et pleine de mystères; « et vous avez daigné lui donner la signification de chacune de ses « parties. Je crains bien que ces terribles mystères ne commencent « déjà à se dessiner, et que la tête d'or de la statue, qui était d'une « si belle couleur, ne devienne semblable a un plomb vil. Le chef « de l'Ordre que Nous avons approuvé Nous-même, est dégénéré « de la vertu du saint fondateur. Nous avions la confiance qu'il se« rait au gré de tous ses frères, à cause des rapports étroits et de « la douce familiarité qu'il avait eus avec le bienheureux François; « mais Notre attente a été trompée. Bien loin de procurer le bien « de l'Ordre, confié à sa sollicitude, il le ruine; il le rapproche « chaque jour de sa fin. C'est pourquoi, de Notre autorité apostoli« que, Nous le dépouillons de sa charge de ministre général ; et « Nous ordonnons qu'on choisisse un autre Frère pour gouverner « l'Ordre à sa place. » Séance tenante, Grégoire IX déclara injustes les censures dont le bienheureux Antoine et Adam de Marisco avaient été frappés par le Frère Elie, du consentement et aux applaudissements de tous ses fauteurs. Pour leur procurer une réparation solennelle, autant que pour lever tous les doutes, il leur en donna lui-même l'absolution. Après cela il félicita les deux appelants du courage qu'ils avaient déployé dans la lutte; il les bénit avec effusion pour le service qu'ils avait rendu à leur Ordre, dont ils avaient empêché la chute[1].

Ainsi finit ce drame, si émouvant par les intérêts qui étaient en jeu, par le caractère des hommes qui combattaient à armes inégales, et par le dénouement tragique auquel il aboutit. Le Frère Elie en sortit blessé à mort : mais il ne mourut pas tout à fait ni sur le champ. Nous le voyons se débattre encore sous la main de Dieu,

[1] Antonium vero lusitanum et socium Adamum injuste ab Elia censuris innodatos declaravit; et ad majorem cautelam ab eisdem absolvit; gratias addens quod se strenue opposuerint Ordinis imminenti ruinæ.(Surius.Apud Bolland. 13 junii.)

cherchant à se relever devant les hommes de l'échec qu'il avait subi. Il chemina sous terre, demandant à l'intrigue des moyens de succès qu'il ne pouvait pas tirer d'ailleurs. Ce qu'il y a de plus étrange c'est que les Frère Mineurs ne se dégoûtèrent pas de ce chef flétri par le Saint-Siége. Selon Wadding, il fut réélu ministre général en 1236 et déposé une seconde fois en 1239. Ce jour là, il laissa tomber le masque qu'il avait si bien porté toute sa vie. L'ambitieux déçu devint l'ennemi du pape et apostat : il s'attacha à la fortune de Frédéric II et servit sa détestable politique. En 1244, probablement après quelque simulacre de conversion, il brigua la première charge de l'Ordre et mérita d'être anathématisé par Innocent IV. Il revint à son premier maître ; enfin il mourut à Cortone sa patrie en 1253, reconcilié, croit-on, avec l'Eglise. Ce n'est pas impunément qu'on résiste au Saint-Siége : ceux qui essayent de ce triste métier finissent mal[1].

Tandis que le Frère Elie, toujours superbe, restait inconverti mais encore habile ; le bienheureux Antoine dont la lutte n'avait pas troublé la paix intérieure, et que la victoire avait laissé humble, partit pour Padoue, afin de s'y consacrer de rechef aux travaux de l'apostolat. Selon l'Auteur anonyme, qui passe sous silence l'affaire de l'appel en cour de Rome, il interrompit la rédaction commencée des *Sermons des saints*, à l'approche du saint temps du carême. Ce temps de grâce et de salut, qui favorise l'action de Dieu dans les âmes, lui parut d'un trop grand prix pour être employé à une autre occupation, quelle que fut son importance. C'est pourquoi il s'adonna à la prédication avec son zèle ordinaire. Le peuple toujours avide d'entendre sa parole, qui était pour lui un pain substantiel et une eau rafraichissante, accourait en foule à ses sermons. Il prêcha chaque jour du carême ; il provoqua la même admiration que pendant sa première station, en 1228. On peut dire que l'enthousiasme public allait grandissant, à mesure que les forces du saint homme s'affaiblissaient. Il avait un embonpoint naturel qui ne supposait pas une santé très-florissante ; c'était plutôt le signe d'un mal caché et, en tout cas, la source

[1] Wadding : Annales Minorum.

de très-fréquentes indispositions. Mais il vivait par l'âme autant que par le corps : le corps était à ses ordres, et il ne le ménageait pas. La charité dont il était embrasé le rendait infatiguable : il prêchait, il instruisait, il exhortait, il entendait les pécheurs en confession : très-souvent il restait à jeun jusqu'au coucher du soleil[1]. Dieu soutenait le courage de son serviteur, en faisant éclater autour de lui des miracles qui, par le nombre et la grandeur, rappellent ceux que j'ai racontés à propos du carême de 1228[2].

« Une petite fille, agée de quatre ans, était privée de l'usage de « ses pieds, et ne pouvait se mouvoir qu'en rampant à la manière « des serpents. Elle était encore atteinte du mal caduc ; très- « souvent elle entrait en convulsions ; alors sa bouche écumait ; elle « tombait à terre et s'y meurtrissait le visage. Un jour son père, « du nom de Pierre, la portait dans ses bras ; quand par hasard et « sans s'y attendre, il vit venir vers lui le bienheureux Antoine, au « retour d'une prédication. Il le conjura avec une grande dévotion « et une confiance très-vive, de faire le signe de la croix sur sa « fille malade. Le bienheureux touché de la sincérité de sa foi, « exauça sa prière. Il traça sur la petite fille une croix qui allait « des pieds à la tête ; accompagnant ce rite d'une invocation à la « trés-Sainte Trinité. A peine avait-il fini, que la puissance de Dieu « se manifesta par un merveilleux prodige : les pieds chancelants « de la jeune infirme se fortifièrent si bien, qu'elle se mit à mar- « cher librement et sans le secours de personne. Le mal caduc « s'évanouit à la même heure, pour ne plus reparaître[3].

La *Liber miraculorum* rapporte un autre miracle arrivé à Padoue pendant la prédication du bienheureux Antoine. Il est un peu plus

[1] Erat enim natura corpulentus, et ea causa perpetuo laborabat incommoda valetudine. Attamen præ infatigabili animarum zelo, prædicando, docendo, confessiones auscultando, sæpissime usque ad solis occubitum, jejunus permanebat. Vita anonyma, cap. XI.)

[2] Il est certain que ces miracles comme les précédents se sont accomplis à Padoue : il est moins facile de déterminer si c'est pendant le carême de 1228 ou celui de 1231.

[3] Liber miraculorum. Apud Bolland. — Vita anonyma, cap. XVII.

extraordinaire que le premier ; il n'a pas en sa faveur la vraisemblance humaine : mais ce qui serait impossible aujourd'hui, l'était beaucoup moins au moyen-âge. « Donc, un jour, un citoyen de Padoue, appelé Léonard, vint trouver l'homme de Dieu pour lui « faire sa confession. Entre autres péchés, il s'accusa d'avoir donné « un coup de pied à sa mère, avec tant de violence que la pauvre « femme fut renversée jusqu'à terre. En écoutant cet aveu, l'homme « de Dieu fut saisi d'horreur ; et obéissant à l'émotion de son âme, « il lui adressa de sévères reproches, en ajoutant : Le pied qui a « frappé son père ou sa mère, mériterait d'être coupé. Dans sa simplicité, le pauvre Léonard ne saisit pas la pensée de son directeur ; le remords de son crime et la colère du Saint l'avaient plongé « dans une amère tristesse. Egaré par sa douleur, il rentra dans sa « maison ; et prenant à la lettre ce qu'il lui avait dit, il se coupa le « pied. Le bruit de cette pénitence héroïque, si elle n'avait pas été « contre nature, se répandit bientôt dans toute la ville et arriva « jusqu'aux oreilles de la mère de Léonard. Celle-ci courut en toute « hâte ; et apercevant son fils horriblement mutilé, elle demanda la « cause de ce malheur, On lui raconta ce qui s'était passé ; à « l'instant elle alla trouver le Frère Antoine, en poussant des cris « et des menaces. Elle adressa au Bienheureux de sanglants reproches, et l'accusa d'être la cause de la mort de son fils. L'homme « de Dieu excusa sa douleur, et se défendit lui-même du crime qu'on « lui imputait. En même temps, il se transporta auprès du pauvre « mutilé ; il adressa à Dieu une prière, avec une tendre dévotion et « une sollicitude anxieuse ; ensuite il prit le pied coupé et il l'ajusta « à la jambe, en traçant le signe de la croix, et en faisant sur le « membre des onctions avec ses mains vénérables. Il continua quelques instants ; alors le pied s'adapta à la jambe, et y demeura « uni avec sa solidité naturelle. Le bon Léonard se leva avec prestesse ; et tout heureux de sa guérison, il s'abandonnait à des transports de joie, louant Dieu de la protection dont il l'avait entouré[1]. »

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.

« C'est ainsi, dit l'Auteur anonyme, d'après la Variante des Bollan-« distes, que le serviteur de Dieu, Antoine, parcourut la carrière « de la sainte quadragésime, semant les germes de salut et de « vie, pour recueillir une ample mission d'âmes qu'il offrit au Sei-« gneur. C'est ainsi que de son côté, le Seigneur se plaisait à mani-« fester les mérites de celui que bientôt après il devait glorifier à « la face de tout son peuple; afin que la dévotion dont il serait « l'objet, fut d'autant plus grande, qu'auparavant les signes de sa « sainteté auraient éclaté avec plus de magnificence[1]. »

A la vue de l'ardeur que le bienheureux Antoine déployait, et de l'action considérable qu'il exerçait dans l'Eglise, on ne pouvait pas soupçonner que cet ouvrier, encore jeune, était au bout de sa course. Il n'eut pas de décadence. Il va mourir; cependant il répandra encore la lumière de sa parole et les flots de sa tendresse sur la cité qu'il a tant aimée. « Heureuse Padoue! c'est dans tes murs que la « la voix puissante de ton apôtre retentira pour la dernière fois : « en attendant qu'il te soit donné de posséder ses précieux osse-« ments[2]. »

[1] Sic salutifera vitæ semina jaciens, quadraginta dierum spatia percurrit, et copiosam Domino messem fidelium congregavit. Sic demum servi sui merita divulgare Dominus in populo voluit quem in brevi palam cunctis glorificare disposuit; ut tanto hunc postmodum ampliori devotione recolerent, cujus jam antea sanctitatis insignia cognovissent. (Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III.)

[2] O nostra felix civitas,
In qua supremis vocibus
Confessor almus claruit,
Et sancta membra condidit!

(Hymne de Saint Antoine de Padoue : Wadding : Annales Minorum, tom. II.)

CHAPITRE XXI

Prédications d'Antoine dans les campagnes de Padoue jusqu'à la Pentecôte. — Il demanda à son provincial la permission de se retirer dans la solitude. — Miracle de la lettre. — Démarche d'Antoine auprès d'Eccelin en faveur des Padouans. — Il connaît par révélation que sa mort approche. — Il bénit Padoue du haut d'une colline. — Il se retire au bourg de Campietro. — Le Seigneur du lieu, nommé Tisso, lui fait un excellent accueil. — Sa retraite dans les branches d'un noyer en compagnie du Frère Luc Belludi et du Frère Roger. — Les moines et les oiseaux.

Donec superest habitus in me.

(Job. XXVII, 3.)

Passer invenit sibi domum et turtur nidum.

(Psal. LXXXIII, 4.)

Transtulit se ad quemdam locum remotum qui campus dicitur S. Petri.

(Liber miraculorum. Apud Bolland.)

Après le carême, le Bienheureux jaloux de donner à Dieu et à l'Eglise les restes de sa vie, parcourut les campagnes qui entourent Padoue, prèchant dans les bourgs et les villages qu'il rencontrait sur sa route. Il prolongea les saint exercices de sa mission jusqu'à la fète de la Pentecôte. Il fut contraint de s'arrêter, parce que l'époque de la moisson approchait, et que les paysans, occupés à recueillir les fruits de la terre, étaient dans l'impossibilité de suivre ses instructions.

Malgré la pureté d'intention qui présidait à toutes les œuvres de son apostolat, il était fatigué de ses fréquents rapports avec les sé-

culiers. C'est pourquoi il songea à quitter la ville pour se retirer dans la solitude, afin de vaquer avec plus de liberté à l'oraison et à l'étude de l'Écriture Sainte. Il écrivit une lettre à son provincial pour lui demander la permission de suivre son attrait. Quand il eut fermé sa lettre, il la laissa sur sa table et sortit pour aller demander, avec beaucoup d'humilité, au gardien du couvent de lui procurer un courrier qui put la porter à destination. Quand on l'eut trouvé, le serviteur de Dieu revint dans sa cellule pour prendre la lettre; mais après l'avoir cherchée avec beaucoup de soin, il ne la découvrit plus à l'endroit où elle était un instant auparavant. Il se figura que peut-être ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il s'éloignat du couvent où il était pour aller dans la solitude, et que telle était la cause de la disparition de la lettre. Tout rempli de cette pensée, il abandonna son premier projet ; et il dit au gardien de ne pas se donner plus d'inquiétude pour l'expédition de la lettre. Mais ô prodige! quand il se fut écoulé autant de jours qu'il en aurait fallu au courrier pour aller porter la lettre et rentrer au couvent, le bienheureux Antoine reçut du provincial une réponse à la demande qu'il lui adressait. Le provincial lui permettait de se retirer dans le lieu qu'il lui avait désigné, en lui souhaitant de goûter beaucoup de consolations spirituelles. « Il est raisonnable de « croire, ajoute le *Liber miraculorum*, qu'un ange, caché sous la « forme d'un courrier, porta la lettre au provincial, afin de donner « satisfaction aux pieux désirs d'Antoine ; et pour prouver par un « miracle que sa demande était agréable à Dieu [1]. »

Avant de partir il voulut rendre un dernier service aux habitants de Padoue : il ne laissait échapper aucune occasion de leur témoigner son dévouement. Eccelin continuait de désoler Padoue et tout le territoire soumis à sa juridiction. Pour mieux vaincre ses résistances, il amena à Vérone des otages, choisis parmi les citoyens les plus distingués ; et il leur fit subir de cruels traitements, en

[1] Credendum est rationabiliter aliquem angelum, in specie famuli, litteram illam ministro detulisse, ut B. Antonio satisfaceret, et ejus petitionem esse Deo acceptam tali miraculo demonstraret. (Liber miraculorum. Apud Boland.)

les menaçant d'un sort plus terrible encore. Les magistrats de la cité émus de cette situation, sollicités d'ailleurs par les familles des victimes, avaient eu recours aux moyens ordinaires ; mais sans succès. Ils se souvinrent de la démarche que le bienheureux Antoine avait faite auprès d'Eccelin, trois ans auparavant, après le massacre de Vérone ; et de l'impression surnaturelle qu'il avait produite sur lui par la liberté de son langage. Ils espéraient que son prestige n'étant pas amoindri, il pourrait encore toucher le cœur du féroce tyran. Ils vinrent donc le trouver pour le supplier de s'interposer une fois de plus et de plaider la cause de Padoue. Le bienheureux Antoine était toujours prêt à faire du bien; il partit donc quoiqu'il fut déjà accablé par la maladie. Quand il fut en présence d'Eccelin, il fit valoir de son mieux les motifs d'humanité capables de l'attendrir et de désarmer sa colère. Il est probable qu'il ne fut pas moins éloquent qu'autrefois : c'était le dernier discours qu'il prononçait sur cette terre ; il l'adressait à un prince, afin de délivrer une malheureuse cité des maux qui pesaient sur elle : cependant il échoua. Eccelin qui avait eu autrefois une vraie dévotion envers lui ; sans lui retirer à cette heure son estime, resta inexorable devant ses supplications et ses larmes : c'était peut-être la première défaite du bienheureux Antoine. Il savait que l'homme est impuissant, malgré ses facultés, quand le Ciel ne vient pas à son aide : Dieu sembla lui rappeler cette vérité, en permettant que sa parole fut sans effet là où autrefois elle avait remporté une magnifique victoire. Le Bienheureux se retira du palais d'Eccelin, en souhaitant que ce prince se dégageât des liens de la faction gibeline dont il était l'esclave. Dans son cœur, il pria Dieu de couvrir de sa protection la cité de Padoue, et de consoler par sa grâce les épreuves qu'elle traversait [1].

Depuis longtemps déjà le serviteur de Dieu connaissait l'heure de sa mort : elle était prochaine ; mais pour ne pas plonger ses frères dans la tristesse, il ne voulut pas la leur révéler [2]. L'Au-

[1] Azzoguidi.

[2] Et ipse quidem obitum suum longe ante præscivit : sed ne fratres mœrore afficerentur, illis indicare noluit. (Vita anonyma, cap. XXIII.)

teur anonyme, d'après la Variante des Bollandistes, donne comme une preuve de la prescience qu'il avait de sa future glorification, un fait touchant qui établit une analogie de plus entre Saint François et le bienheureux Antoine. De même que Saint François mourant avait béni Assise, le bienheureux Antoine voulut bénir Padoue. Lorsque le séraphique Patriarche, atteint de sa dernière maladie, était transporté du palais de l'évêque d'Assise au couvent de Sainte-Marie-des-Anges; arrivé dans la plaine qui se déroule au pied de la colline, d'où il pouvait facilement voir Assise; il ordonna aux porteurs de s'arrêter, et voulut qu'on tournât la civière vers la ville. Tandis qu'il la contemplait avec amour, il versa des larmes; ensuite il lui donna sa bénédiction, en s'écriant: « Sois à jamais bénie, cité fidèle à Dieu; car par toi et « en toi beaucoup d'âmes seront sauvées. Le Très-Haut comptera « dans tes murs des essains de serviteurs et de servantes: de ton « sein fécond sortiront des élus nombreux comme les étoiles, qui « iront peupler le Paradis[1]. »

« Environ quinze jours avant sa mort, le bienheureux Antoine, « assis sur une colline, regardait la plaine parée à cette saison de « tous les charmes du printemps. Il jeta les yeux sur Padoue qui « s'épanouissait à son centre et semblait sortir d'un bouquet de « fleurs. Alors il ressentit un tressaillement intérieur; il se mit à « la féliciter de la beauté de son site et de la couronne que Dieu « avait attachée à son front. Ensuite il se tourna vers son compa- « gnon de route, et il prophétisa la gloire dont elle serait bientôt « comblée. Mais il ne dit pas quelle serait cette gloire; encore moins « de qui elle lui viendrait[2]. » L'événement se chargeait d'éclaircir ce mystère. Au lendemain de la mort du bienheureux Antoine, Padoue recueillera les bénéfices des paroles qu'il lui adressa en la quit-

[1] Opuscula S. Francisci, tom. III, pag. 86.

[2] Decimo quinto fere ante mortem suam die, cum e quodam colle contemplaretur amænam Paduæ planitiem, exsultans spiritu situm urbis ejus miris evehebat laudibus. Versus deinde ad fratrem itineris sui comitem, multo honore civitatem illam brevi affectum iri prædixit; non tamen exprimens cujusmodi ille honor futurus esset. (Vita anonyma, cap. XXII.)

tant. Alors commencera la procession des peuples, qui viendront de tous côtés la visiter : ses murs seront trop étroits pour contenir les multitudes. Nuit et jour elle retentira des louanges de son incomparable apôtre ; elle succombera sous le poids et la magnificence des présents dont on ornera ses temples ; elle sera inondée des miracles qui s'accompliront dans son sein, autour de l'autel où reposera son trésor. Le nom d'Antoine sera son plus beau titre ; par lui elle sera la consolation de tous les malheureux. « O « Padoue, cité chérie de Dieu, autrefois si heureuse aux jours immor- « tels d'Antoine ! Tu as raison de te livrer à l'allégresse et de laisser « éclater tes transports. Sois toujours digne de la bénédiction de ton « Antoine, qui t'a valu un magnifique patrimoine de gloire ; « garde jusqu'à la fin avec jalousie le dépot que le Ciel t'a con- « fié[1] ! »

Cependant l'homme de Dieu, Antoine, songea à profiter de la permission qu'il avait obtenue de son provincial : il partit pour Campiétro, petit bourg au nord de Padoue, dans une région très-retirée et très-paisible. Là vivait un noble seigneur appelé Tisso, qui avait eu une existence orageuse, dans les camps en temps de guerre, et durant la paix dans les pays où il continuait le métier des armes. Mais il sut réparer tous ses désordres par une vie exemplaire : Dieu se servit du bienheureux Antoine pour le ramener à lui. Touché par sa parole, il renonça à la milice et aux honneurs du siècle ; il se mit corps et biens à la disposition du saint homme, pour suivre en tout ses conseils. Il entra dans le tiers-Ordre de Saint François ; et il fut jusqu'au bout le modèle de toutes les vertus[2]. L'arrivée de son père spirituel lui causa une joie difficile à décrire : il lui fit un accueil où le respect se mêlait à la tendresse ; il l'entoura de prévenances et de soins. Il avait sur son domaine un bosquet, situé à une petite distance du couvent des Frères, dans lequel se trouvait un noyer gigantesque dont le tronc donnait naissance à

[1] Felix quondam in omnibus, Padua, non immerito gaudeas et exultes ; ac digna benedictione ejus, unde tam gloriose ditata es, usque in finem titulum rei serves. (Vita anonyma. Apud Bolland, cap. III.)

[2] Ibidem. Annotata (g).

six branches qui, en s'élevant et en réunissant leur feuillage, formaient une espèce de couronne impénétrable aux rayons du soleil. A la vue de ce noyer, l'homme de Dieu désira qu'on lui bâtit une cellule entre les branches; parce que ce lieu lui semblait très-propre à favoriser le recueillement et la tranquillité de l'âme. Dès que le bon Tisso eut appris de la bouche des Frères le pieux désir du saint homme; il se mit à construire sur le noyer trois petites cellules, une pour le Bienheureux, les deux autres pour le Frère Luc et le Frère Roger, ses compagnons de voyage. Il fit cette besogne avec une grande dévotion : quand elle fut terminée, les trois solitaires s'installèrent dans leur couvent aérien.

Le bienheureux Antoine réalisait à la lettre les paroles du Prophète royal qui se comparait au passereau échappé aux filets du chasseur. Depuis que l'Orient avait eu ses stylites, l'Occident ne pouvait pas trop s'étonner de voir des moines se retirer sur les arbres dont ils partageaient l'hospitalité avec les oiseaux. A part la poésie du tableau, si plein de naïveté et de grâce, et que la foi du moyen-âge pouvait seule produire ; n'y a-t-il pas là un peu de philosophie chrétienne facile à dégager? Les moines et les oiseaux sont frères. Les alouettes et les perdrix aimaient Saint François : il est probable, quoique les *Fioretti* n'en parlent pas, que les rossignols ne quittèrent pas le noyer de Campietro, quand Antoine y monta [1]. Les moines et les oiseaux sont pauvres : ils se confient à la Providence, qui jette aux uns les miettes de la charité, et aux autres les graines légères que le vent emporte dans l'espace ; qui fait aux premiers un vêtement glorieux avec l'or de leurs vertus, et aux seconds une parure avec la variété de leur plumage. Les moines et les oiseaux sont les chantres de l'humanité. Les oiseaux chantent

[1] Saint Antoine a un beau parallèle entre les oiseaux et les âmes vierges, vouées à la contemplation : « Volucres in superiori parte arcæ, significant « virgines et contemplativos, qui pennis virtutum in aera elevati contemplan- « tur Regem in decore suo. Isti, non dico in corpore sed mente, rapiuntur in « contemplatione usque ad tertium cœlum, Trinitatis gloriam spiritus subtili- « tate contemplantes. Ubi audiunt ore cordis ea quæ verbis non possunt ex- « primere nec etiam mente comprehendere. » (Sermo in Dominica Sexagesima.)

les louanges de Dieu le jour, au milieu des merveilles de la nature : les moines leur font écho la nuit, dans les cloîtres silencieux, tandis que le monde dort et que son adoration semble suspendue. Les moines et les oiseaux habitent à la frontière de la terre ; mais leur mouvement est dirigé vers le Ciel. Les moines s'élèvent vers lui par leurs aspirations ; les oiseaux avec leurs ailes. Avec tous ces traits de famille, ils peuvent vivre sous la même feuillée. Le chrétien qui les regarde n'est pas seulement charmé ; il retire de ce spectacle d'utiles leçons.

« Au fond de sa cellule verdoyante, le bienheureux Antoine me-« nait la vie ermitique où il goûtait d'ineffables délices. Il se nour-« rissait des sucs embaumés de l'Écriture Sainte : il s'adonnait « fréquemment à la contemplation. Le noyer de Campietro fut sa « dernière demeure, tant qu'il vécut parmi les hommes. Là, séparé « des foules tumultueuses, et du bruit des événements du monde, il « pensait à lui, sans cesse occupé à de saintes méditations, et ab-« sorbé dans de ferventes prières. Ainsi il s'élevait toujours plus haut « au-dessus des choses périssables ; il purifiait son cœur de toutes les « souillures que la vie a coutume de faire contracter aux nôtres. « Sublime pénitent qui n'avait à expier que son innocence, il re-« cherchait avec soin les grains de poussière que le commerce des « séculiers aurait pu déposer sur lui. Quand il croyait avoir décou-« vert quelque légère imperfection, il versait en abondance des « larmes de componction ; véritable baptême qui ne trouvant pas « de taches à laver, faisait resplendir son âme de tout l'éclat des « pierreries. On sentait bien qu'il était à la porte du Ciel, et qu'il « allait entrer en possession de la félicité des élus[1]. »

Il ne paraît pas cependant que sa solitude ait été absolue jusqu'au

[1] In ea igitur cellula vir Dei vitam degens solitariam, instar apis sedulæ, lectioni Scripturæ Sacræ et contemplationi vacabat. Atque hæc inter mortales illius extrema fuit habitatio. Jam igitur separatus ab hominum turbis, vivebat sibi, sanctis meditationibus et ferventibus precibus intentus ; ut spiritum ab omni rerum terrenarum contagione repurgaret ; et si qui pulveres ex hominum sæcularium convictu et consuetudine (ut solet) illi aliqua ex parte inhæsissent, eos lachrymis compunctionis et capillis sanctæ contemplationis

bout. Un écrivain[1] rapporte que la multitude ayant apris son séjour à Campietro, accourut des bourg voisins pour voir le saint homme et jouir encore de sa parole. Quoique ce fait ne repose que sur un seul témoignage, il est cependant vraisemblable, après ce que j'ai raconté de l'apostolat d'Antoine et des merveilles qu'il produisait. Le moyen de se cacher, quand on est ainsi dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres ! quand on a une main étendue sur l'Eglise et l'autre sur la patrie ; et qu'en élevant les bras, on emporte son siècle tout entier! Le bienheureux ne s'appartenait plus ; il avait séduit les âmes : les âmes le poursuivaient partout. Il pardonnait à leurs indiscrétions ; et, comme le divin maître au désert, il ne les renvoyait pas à jeun, de peur qu'elles ne tombassent en défaillance sur le chemin. Alors le noyer de Campietro cessait d'être une cellule pour devenir une chaire. Du haut de cette chaire, l'éloquent apôtre prêchait à son auditoire le royaume des cieux. Le sermon de la montagne put devenir le sermon du noyer. Les béatitudes, qui résument toute la morale chrétienne, et auxquelles Jésus-Christ a communiqué tant de charme, furent plus pathétiques encore en tombant d'une bouche qui allait se fermer. Le soir venu, tandis que le soleil descendait à l'horizon, les fidèles ravis reprenaient le chemin de leurs demeures. Un jour le bienheureux Antoine descendit de son noyer : c'était pour mourir.

abstergeret, cœlestis patriæ propediem civibus felicissime conjungendus. (Vita anonyma, cap. XXIV.)

[1] Scardeonius : Vita anonyma. Apud Bolland. Cap. III, Annotata (h).

CHAPITRE XXII

Dernière maladie du bienheureux Antoine. — Il se fait transporter près du couvent des Pauvres Dames. — Sa mort. — Il apparaît à l'abbé de Verceil et le guérit d'un mal de gorge. — On se dispute son corps. — Le miracle de l'Arcella. — Ses funérailles.

Mortuus est Pater sanctus.

(Vita anonyma. cap. xxvi.)

Gaudeat ecclesia
Quam in defunctorum
Sponsus ornat gloria
Matrem filiorum.

(Liturgie franciscaine du xiiie siècle. Antienne des 1res vêpres.)

Le bienheureux Antoine retiré à Campietro, à côté d'un couvent de son Ordre, ne donnait à la contemplation que les heures libres. Mais son amour pour la régularité ne lui permettait pas de se dispenser des exercices de la communauté. Il quitta donc sa retraite selon son habitude, et il revint vers ses frères, afin de prendre avec eux sa réfection. C'est alors que la main de Dieu le toucha pour lui donner le signal du départ. A peine était-il assis à table, que ses forces l'abandonnèrent : tout à coup il s'affaissa sur lui-même. Cependant le malaise qu'il éprouvait augmentait de plus en plus ; il fut contraint de se lever ; et appuyé sur les bras de ses frères, il essaya de marcher. Mais il lutta en vain contre sa défaillance : il

ne put pas soutenir le poids de ses membres ; et il s'étendit sur un lit de paille. Alors il sentit que la dissolution de son corps était proche ; il appela un de ses compagnons, le Frère Roger, et il lui dit : « Si vous le trouvez bon, mon cher frère, pour épargner au « couvent où je suis des embarras, je me ferai transporter à Pa- « doue, chez nos Frères de Sainte-Marie. » Le Frère Roger y consentit ; aussitôt il fit préparer un char pour y déposer le bienheureux, malgré la résistance des Frères de Campietro, qui le conjuraient avec larmes de ne pas leur ravir un si précieux trésor. Mais ils ne purent pas changer les résolutions du pieux malade ; c'est pourquoi ils se décidèrent, malgré les protestations de leur tendresse, à le laisser partir.

Déjà le char approchait des portes de Padoue ; quand un Frère qui était en route pour aller visiter le bienheureux Antoine à Campietro, vint à sa rencontre. Dès qu'il le vit étendu et presque sans vie, il lui conseilla de ne pas avancer ; car en entrant dans la ville pour gagner le couvent de Sainte-Marie, il s'exposait à être arrêté et tourmenté par le peuple que le spectacle de son mal ne manquerait pas d'émouvoir. Le parti le plus sage était, selon lui, de se retirer chez les Frères qui résidaient près du monastère des Pauvres Dames, dont ils étaient les directeurs spirituels. Le Bienheureux goûta cet avis ; et il se fit conduire en ce lieu. Il y était à peine arrivé, que sa maladie, aggravée probablement par la fatigue du voyage, prit une tournure alarmante : il fut réduit bientôt à la dernière extrémité. Il se reposa quelques instants pour donner à ses forces épuisées le temps de renaître ; ensuite il fit la confession de ses fautes, avec des sentiments de l'humilité la plus profonde. L'absolution qu'il reçut, en augmentant sa vie surnaturelle, surexcita pour un moment sa vie organique ; il se mit à entonner d'une voix claire l'hymne : *O gloriosa Domina*. C'était le chant du cygne. Combien de fois, aux jours héroïques de son apostolat, n'avait-il pas fait retentir les temples de son cantique chéri ? Maintenant qu'il va mourir, il le répète avec un accent particulier d'amour. « C'était, dit un « historien, la récompense de sa tendre dévotion envers les mys- « tères de la Vierge, principalement envers sa très-glorieuse As-

« somption[1]. » Alors il leva les yeux vers le Ciel, et il y tint longtemps son regard attaché. Comme on lui demandait ce qu'il apercevait ; il répondit : « Je vois mon Dieu[2]. »

Cependant les Frères qui l'assistaient, comprenant que son bienheureux trépas était proche, songèrent à lui donner l'extrême-onction. Dès que le saint homme aperçut le Frère qui portait, selon la coutume de l'Église, l'huile des infirmes, il le regarda fixement et il lui dit : « Je possède cette onction au-dedans de moi-même. Mais « quoiqu'il ne soit pas nécessaire que vous me la fassiez extérieure « ment ; je la recevrai néanmoins avec plaisir, parce qu'elle sera « utile à mon âme[3]. » Il reçut donc l'onction sacrée ; ensuite ayant étendu ses mains encore humides, il récita avec les Frères les psaumes de la pénitence. Une demi-heure après, il expira doucement, comme un homme qui s'endort, entre les bras de ses frères Ainsi cette âme très-sainte, affranchie de la prison de sa chair, s'abîma dans l'océan des splendeurs éternelles. Son corps semblait endormi ; ses mains desséchées par la fièvre et noircies par l'air, devinrent blanches comme la neige et colorées comme dans sa première jeunesse ; tous ses membres demeurèrent flexibles et prenaient la disposition qu'on voulait lui donner. Ceci arriva l'an de l'Incarnation du Christ 1231 ; le treizième jour du mois de juin[4].

Le bienheureux Antoine sembla regretter de quitter ce monde sans dire adieu à ceux qu'il avait aimés. Tandis qu'il passait pour aller au Ciel, il leur donna une dernière preuve de dilection. Parmi ceux auxquels il s'attacha le plus, il faut compter le célèbre abbé

[1] Paciecus. Vita anonyma. Apud Bolland. cap. III, Annotata (l).

[2] Deinde sublatis oculis, aliquandiu sursum diligentissime intentos tenuit. Cum autem interrogaretur ecquidnam ita aspiceret, respondit : Video Dominum meum. (Vita anonyma, cap. XXIV.)

[3] Hanc unctionem ego habeo intra me : tamen extrinsecus mihi adhibita utilis est. (Ibidem.)

[4] ... inter manus adstantium, dormienti similis, leniter expiravit ; et anima illa sanctissima, carnis ergastulo absoluta, in abyssum æternæ claritatis absorpta est. Corpus plane dormire videbatur, manibus in candorem et colorem pristinum mutatis. (Ibidem.)

de Verceil, dont il a été plusieurs fois question dans cette histoire. Le jour même du trépas du Bienheureux, l'abbé était seul dans sa chambre, occupé à étudier l'Ecriture Sainte, et vaquant à la méditation des choses divines. L'homme de Dieu entra ; et après avoir échangé avec lui les salutations d'usage, il lui dit : « Seigneur « abbé, je vous annonce que j'ai laissé mon âne à Padoue ; j'ai « hâte de partir pour ma patrie[1]. » L'abbé souffrait d'un mal de gorge très-cruel ; mais l'homme de Dieu le toucha légèrement à l'endroit endolori : aussitôt son affection disparut radicalement. Comme il ignorait qu'Antoine était mort, il crut en effet qu'il partait pour le Portugal qui était le lieu de sa naissance. Il sortit de sa chambre, fort surpris de ne plus le voir ; il demanda aux serviteurs du monastère où était le Frère Antoine ; ceux-ci très-étonnés de la question de l'abbé, lui répondirent qu'ils n'en savaient rien. Cependant l'abbé déclarait qu'il était certain de l'avoir vu, car il était dans sa chambre un instant auparavant. On envoya auprès des religieux pour s'informer s'ils avaient eu connaissance de l'arrivée du Frère Antoine ; l'envoyé revint, annonçant que les Frères n'en savaient rien. Alors l'abbé rentra en lui-même, et il comprit, à ne pouvoir pas en douter, qu'Antoine était parti pour le Paradis. Il prit note du moment auquel il avait reçu sa visite ; et plus tard il constata que le Bienheureux était mort le même jour et à la même heure où il lui était apparu dans sa chambre. Il raconta le fait à ses frères, en versant des larmes d'attendrissement.

Cependant les Frères de l'Arcella voulaient tenir secret le trépas du Bienheureux, de peur que le peuple ne se soulevât à cette nouvelle, et qu'il ne se portât en masse et tumultueusement au couvent. Mais ils firent d'inutiles efforts. Les petits enfants de Padoue, comme s'ils étaient animés de l'esprit prophétique, furent les premiers à connaître l'événement ; ils parcoururent la ville par bandes, en criant : « Il est mort le Père saint : il est mort Saint Antoine[2]. »

[1] Ecce, Domine abbas, relicto asello apud Paduam, festinus ad patriam proficiscor. (Vita Anonyma cap. xxv.)

[2] Pueri enim, nemine sciente quidquam de ejus morte, per urbem caterva-

Leurs louanges étaient l'écho des cantiques que les anges chantaient dans le Ciel, en voyant monter son âme glorieuse ; elles étaient le prélude de celles que l'Eglise devait bientôt lui décerner. Dès que le bruit de ce malheur se fut répandu, le peuple laissa ses occupations ; et, sans se mettre en peine de gagner sa journée pour vivre,il vola comme un essaim d'abeilles vers le couvent des Frères qu'il enveloppa aussitôt, et qu'il mit, pour ainsi dire, en état de siége [1]. Les habitants du quartier alors appelé Tête-du-Pont, se distinguèrent par leur ardeur à se rendre ; ils avaient un intérêt particulier à défendre le corps du Bienheureux, parce qu'il était chez eux. En conséquence, ils armèrent tous les jeunes gens, et ils les placèrent en sentinelles autour du couvent, pour en défendre l'entrée.

Au milieu de cette confusion, on n'entendait que des lamentations et des gémissements. C'était un peuple d'orphelins qui pleuraient la perte de leur père [2]. Mais la douleur des Pauvres Dames surpassait toutes les autres. Elles étaient inconsolables d'être privés de l'appui d'un si grand homme dont les lumières éclairaient leurs doutes, et dont les vertus encourageaient leur faiblesse. Elles firent même des démarches auprès des citoyens les plus considérables de Padoue, à l'effet d'obtenir la faveur de conserver dans leur monastère le corps du Saint. Malheureusement pour elles, les Frères de Sainte-Marie élevaient des prétentions contraires à leurs pieux désirs. Ils soutenaient que la volonté du saint homme était d'être enseveli dans leur couvent ; ils invoquaient le témoignage d'un Frère à qui il avait recommandé, en mourant, de ne rien négliger pour que son corps fût transporté à l'église Sainte Marie. Aussi ils insistaient vivement pour obtenir satisfaction : déjà ils se préparaient à enlever le saint corps. Mais les habitants de la

tim incedentes clamabant : mortuus est Pater sanctus ; mortuus est S Antonius. (Vita anonyma, cap. XXVI.)

[1] Populus certatim, neglectis laboribus quibus se suosque alebat, instar apum advolat ad domum fratrum, eamque circumdat undique. (Ibidem.)

[2] Omnium ibi lamentabiles voces et gemitus audiuntur, lugentium orbitatem suam. (Ibidem.)

Tête-du Pont leur opposèrent une vigoureuse résistance ; ils ne leur permirent pas même de le toucher. En même temps ils doublèrent les postes des gens armés, qui veillaient nuit et jour, de peur que par surprise on ne leur ravît le précieux trésor.

Alors les Frères ne sachant quel parti prendre, allèrent trouver l'évêque de Padoue, et remirent l'affaire entre ses mains. L'évêque ayant convoqué ses chanoines, demanda à chacun son avis ; plusieurs opinèrent pour qu'on laissât le corps du saint homme dans l'église des Pauvres Dames. Mais l'évêque frappé des raisons que faisaient valoir les Frères, se prononça en leur faveur ; il donna l'ordre aux magistrats de Padoue de leur prêter main-forte, pour transporter le saint corps dans leur église. Pendant ces négociations, une partie de la Tête-du-Pont s'enflamma, et résolut de procéder immédiatement aux funérailles du Bienheureux[1]. Les chefs du mouvement ne tinrent aucun compte des magistrats ; leur emportement augmentait à mesure qu'ils rencontraient plus d'obstacles. Pour mieux en triompher, ils appelèrent leurs amis au secours : les vieillards eux-mêmes furent mis à contribution. Ils formèrent tous ensemble une ligue ; ils jurèrent de tout risquer et d'exposer leur vie, s'il le fallait, plutôt que de consentir à ce qu'on enlevât le corps du saint homme du lieu où il était.

Il arriva alors une chose assez étonnante : les conjurés étaient si exaltés et si résolus, que pour mieux assurer le succès de leur entreprise, plusieurs parmi eux déposèrent de vieilles haines, et firent trêve aux luttes intestines qu'ils entretenaient depuis longtemps, en se réconciliant et en s'accordant un mutuel pardon. Ils ne faisaient qu'une condition : celle de rester unis jusqu'au bout pour retenir le saint corps dans leur quartier. Mais comme ils craignaient des piéges ; de peur qu'on ne le leur ravît, ils tinrent un con-

[1] Pro te digna, dum moreris,
Natorum fit commotio,
Margaritæ non funeris
Cujus fias possessio.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle,
Hymne de Matines.)

seil secret dans lequel ils décidèrent de l'enlever eux-mêmes[1]. Cependant les Frères de l'Arcella ayant eu vent de leur projet, allèrent trouver les plus graves d'entre eux par l'âge et par le bon sens, pour les prier de surseoir à son exécution jusqu'à ce que le ministre provincial, qui était absent, fut de retour; car il convenait de lui laisser le dernier mot dans une affaire aussi délicate. Les conjurés leur firent bon accueil, et ils se rangèrent à leur avis qui leur parut sage.

La nuit venue, les Frères renvoyèrent la foule et fermèrent les portes du couvent qu'ils eurent soin de fortifier, en mettant les verroux et au moyen de barres de fer transversales. Or avant l'aurore une immense clameur s'éleva dans les airs. Le peuple était revenu, dévoré d'un désir de voir le corps du Saint, qui paraissait irrésistible. En effet, les plus pressés se jetèrent avec violence sur les portes et les enfoncèrent. Après cela, ils essayèrent trois fois d'entrer dans le couvent : mais trois fois une force invisible les empêcha d'en franchir le seuil. Ils avouèrent eux-mêmes qu'ils ne savaient qu'en penser; car ils étaient restés comme pétrifiés devant les portes ouvertes; tandis que l'intérieur du couvent était resplendissant de lumière, ils n'avaient pas pu trouver le chemin qui y conduisait[2].

Le lendemain matin, le quartier de la Tête-du-Pont présentait un spectacle très-édifiant, qui faisait couler de tous les yeux des larmes de joie. On vit accourir de la ville, des châteaux et des bourgades du voisinage, des multitudes innombrables d'hommes, de femmes et d'enfants, qui venaient vénérer le saint corps, et qui s'estimaient très-heureux de le toucher de quelque manière que ce

[1] Inter se unanimiter statuunt se suaque omnia in præsens mortis et excidii discrimen conjicere, potius quam sinant ex eo loco tolli corpus viri Dei; et quod mirum videri queat, adeo in hac re fervebant, ut quidam odium inveteratum et bella intestina quibus inter se multo tempore sævierant, plane ex animis abjecisse viderentur. (Vita anonyma, cap. XXVI.)

[2] Itaque ostia perfringunt; sed cum jam tertio id fecissent, nulla ratione in domum ingredi potuerunt; stabantque, ut ipsimet fassi sunt, apertis ostiis stupefacti; et cum domus plena esset luminibus, aditum videre non potuerunt. (Ibidem.)

fût. Ceux qui ne pouvaient pas percer à travers les masses qui obstruaient toutes les avenues du couvent, présentaient par les portes et par les fenêtres des ceintures, des anneaux, des colliers, des clefs, des bracelets et d'autres ornements précieux qu'on approchait du saint corps; quand ils avaient été consacrés à son contact, ils les conservaient comme des reliques[1].

Tandis qu'on était tenu en suspens pour les dernières résolutions à prendre par l'absence du ministre provincial ; les Frères craignant que la chaleur de la saison ne hâtât la décomposition du saint corps, le renfermèrent dans une caisse en bois qu'ils déposèrent au fond d'une fosse provisoire, en la couvrant d'une légère couche de terre. Bientôt le bruit se répandit parmi le peuple que le saint corps avait été volé, Alors des bandes de furieux coururent vers le couvent des Frères, armés de bâtons et de glaives : ils renversèrent les barrières; ils enfoncèrent les portes; ils se dirigèrent précipitamment vers l'endroit où était le saint corps; et ils n'eurent ni trève ni repos qu'ils n'eussent decouvert la caisse de bois qui le contenait. En vain les Frères leur donnèrent l'assurance qu'il y était réellement : leur défiance était extrême.

Enfin on annonça l'arrivée du ministre provincial que toute la ville attendait avec anxiété. Aussitôt les habitants de la Tête-du-Pont vinrent lui demander avec insistance de leur laisser le corps du saint homme. Ils accompagnèrent leur requête de menaces, afin de faire peur aux Frères, déclarant qu'ils étaient prêts à braver tous les périls plutôt que de céder de leurs prétentions. Le ministre provincial, voyant qu'il avait affaire à des écervelés, leur tint un langage plein de prudence et de modération : « Mes chers amis, « leur dit-il, vous ne pouvez faire valoir aucun droit absolu : si « vous faites appel à notre complaisance, c'est différent. Dans ce « cas, je consulterai mes frères, et je prendrai le parti que Dieu « m'inspirera. En attendant, et pour chasser de votre esprit « tout soupçon de fraude, je vous permets de garder le cou-

[1] Qui autem præ turba tangere non poterant, zonas, annulos, monilia, claves et cætera ornamenta per fenestras et ostia passim porrigebant, ut contactu sanctissimi corporis sanctificata reciperent. (Vita anonyma. cap XXVI.)

« vent dans lequel repose le corps du bienheureux Père. » Le lendemain matin le ministre provincial alla trouver le podestat, pour le prier de convoquer le sénat, dont les lumières et l'autorité pourraient le tirer d'embarras. Le podestat, de l'avis unanime de tous ses conseillers, plaça des gardes sur le lieu où reposait le saint corps ; et il défendit, sous peine de cent livres d'amende, de faire violence aux Frères de l'Arcella, ou de s'approcher du couvent avec des armes, jusqu'à ce que l'évêque et son clergé eussent décidé ce qu'il y avait à faire.

Le jour suivant, l'évêque s'occupa très-activement de la question. Après avoir mûrement réfléchi et avoir entendu les deux parties, il décida que tout restait soumis à la volonté du ministre provincial. En même temps, il statua que le clergé et le peuple se réuniraient de grand matin pour assister à la translation du saint corps; il ordonna encore au podestat de prendre des mesures pour mettre les Frères à l'abri de tout mauvais traitement. Le podestat se chargea d'exécuter les ordres de l'évêque : il fit jeter sur la rivière, à l'endroit où elle baigne le couvent des Frères, un pont de bateaux reliés par des madriers ; afin de surprendre les habitants de la Tête-du-Pont, et de prévenir tout soulèvement, tandis qu'on emporterait le saint corps par un autre chemin. Mais la rapidité de l'opération n'empêcha pas qu'ils ne s'en aperçussent. Aussitôt ils devinrent furieux, et ils renversèrent le pont qu'on venait de construire. Ce coup de main, malgré le succès qu'il avait obtenu, exaspéra les esprits dans toute la ville; chacun se sentait blessé par des procédés aussi audacieux. Alors les habitant de l'autre rive prirent les armes, et marchèrent contre les perturbateurs de la Tête-du-Pont : ceux-ci en firent autant, et attendirent de pied ferme le combat qu'on venait leur offrir, sans crainte du péril auquel ils s'exposaient. La situation devenait grave ; les esprits sages étaient pleins de sombres pressentiments : les Pauvres Dames de l'Arcella n'étaient pas les moins épouvantées; d'autant qu'elles s'accusaient d'être la cause des maux qui menaçaient la ville.

Cependant le podestat ne voulut pas capituler devant l'émeute triomphante; il fit convoquer par le hérault public tous les citoyens

dans le palais du municipe. Les habitants de la Tête-du-Pont s'y rendirent comme les autres ; mais le podestat les retint prisonniers, en leur interdisant, sous les peines les plus sévères, de passer l'eau pour rentrer dans leur quartier. L'expédient eut son plein effet : la sédition était vaincue ; alors on put faire les préparatifs de la cérémonie de la translation du saint corps.

Pendant que ces scènes, terribles et touchantes à la fois, se déroulaient dans Padoue, le bienheureux Antoine, endormi dans son cercueil, payait aux Pauvres Dames l'hospitalité qu'elles lui avait donnée avec tant de dévotion. Puisqu'elles étaient condamnées à se séparer de lui, il voulut leur laisser, en partant, un souvenir qui fût une consolation. Lorsque l'Arche d'alliance s'avançait par étapes du désert vers la montagne de Sion, elle s'arrêta dans la maison d'Obededon ; elle porta bonheur à Obededon et à toute sa famille. Celui que Grégoire IX avait appelé « l'arche du testa-« ment » s'en allait lui aussi vers son temple ; chemin faisant, il bénissait ceux qui allaient au devant de lui.

Un jour, tandis que son saint corps était exposé à la vénération des fidèles, une sœur converse de l'Ordre des Pauvres Dames, s'approcha avec respect : et couvrant ses mains de baisers, elle le conjura d'obtenir de Dieu, par ses mérites, qu'il lui envoyât dans ce monde toutes les peines dont ses péchés étaient dignes ; afin d'être dispensée des châtiments expiatoires de l'éternité. Quand elle eut fini sa prière, elle se leva pour rentrer au monastère ; mais elle fut saisie sur-le-champ de douleurs atroces qui parcouraient tout son corps. L'intensité de ses souffrances ne lui permit pas de faire un pas de plus : ses cris mirent l'émoi dans la maison ; et les Sœurs accoururent pour la secourir. Le repos de la nuit lui rendit un peu de calme. Le lendemain elle se rendit à la dérobée au réfectoire avec la communauté ; mais a peine était-elle assise à table, que ses douleurs recommencèrent ; au lieu de manger comme les autres, elle se roulait à terre, en poussant des plaintes lamentables. Alors la mère abbesse la fit emporter à l'infirmerie. La pauvre patiente n'y tenant plus, fut contrainte de changer sa prière : elle qui la veille avait demandé au Bienheureux de lui obtenir la grâce

de beaucoup souffrir ; maintenant elle le suppliait de lui accorder sa guérison. Elle se souvint qu'elle avait quelque part un morceau de sa robe : on alla lui chercher cette relique ; et après l'avoir promenée sur ses membres meurtris, elle sentit que son mal avait entièrement disparu[1].

A la même heure, l'évêque, à la tête de son clergé, se dirigeait vers le couvent des Frères de l'Arcella. Il était suivi des magistrats de la cité qu'escortaient des soldats en armes, et d'une multitude innombrable de peuple. Cette immense procession, dont chaque anneau était une ville ou une bourgade, faisait retentir les airs d'hymnes sacrées et de cantiques spirituels, avec une allégresse qui enlevait à la mort ses couleurs sombres[2]. Pour revenir à l'église Sainte-Marie, le cortége traversa le quartier de la Tête-du-Pont ; et sa marche vraiment triomphale remplit tous les cœurs des plus douces émotions. Le corps du Bienheureux était porté sur les épaules des citoyens les plus illustres de Padoue ; les magistrats partageaient avec eux cet honneur ; ils s'estimaient très-heureux de pouvoir toucher le cercueil seulement du bout du doigt. On alluma tous les cierges qu'on pût trouver chez les marchands et chez les particuliers : chaque assistant en tenait un à la main. Il y en avait une quantité si prodigieuse, que toute la ville semblait être en feu[3]. Quand on fut arrivé à l'église Sainte-Marie, l'évêque célébra la messe ; après les dernières prières, on déposa le saint corps dans une sarcophage fait d'une pierre très-extraordinaire et d'une couleur insaisissable, qu'on découvrit miraculeusement le jour des funérailles : on croit qu'il était l'œuvre des Quatre-Cou-

[1] Soror quædam servitialis,de Ordine Pauperum Dominarum, Oliva nomine, cum adhuc Patris sanctissimi corpus existeret insepultum, accessit supplex et deosculans manus ejus : inter cætera autem quæ rogavit etc. (Ex MS. conventus aconitani. » Apud Bolland.)

[2] Cum hymnis et canticis spiritualibus, per medium capitis pontis ad ecclesiam sanctissimæ Matris Dei, idem beatissimi viri corpus, mira omnium exultatione, transferunt. (Vita anonyma, cap, XXVII.)

[3] Quotquot autem cereos habere potuerunt, eos accensos manibus ferebant, quorum tanta erat copia, ut eorum lumine quasi tota urbs inflammata videretur. (Ibidem.)

ronnés, martyrisés sous l'empereur Dioclétien[1]. C'était le cinquième jour après le trépas du Bienheureux. L'humble Antoine se trouvait bien sans doute dans le coin obscur qu'il occupait : mais il ne devait pas y rester toujours. Bientôt Padoue le tirera de sa modeste tombe, pour l'ensevelir dans un temple magnifique, élevé à l'envi par la reconnaissance de la terre et par les miracles du Ciel.

Dormez en paix, sous le regard de Dieu, entre les ailes des anges, vaillant athlète du Christ, émule du séraphique François, fléau des hérétiques, amant de la Pauvreté, père des âmes, serviteur de la Vierge, contemplateur sublime, olivier fertile[2], d'où découlait l'huile de la consolation ; vigne magnifique[3], épanouie dans l'Eglise, et dont le fruit réjouissait les peuples en les enivrant de l'Esprit-Saint ; lumière des pontifes, vengeur des opprimés, effroi des tyrans, zélateur de la discipline, champion intrépide du bon droit. Votre apostolat fut court, mais bien rempli ; les traces qu'il a laissées sont immortelles : le monde marchera toujours à l'odeur de votre mémoire. « Aimable pèlerin, qui avez foulé les rivages « du siècle ; maintenant vous habitez les tabernacles éternels. « Rendez-nous propice le Dieu qui a rassasié vos désirs, en vous « donnant la vie véritable. Conduisez-nous jusqu'au sommet de la « sainte montagne : accordez-nous, ô bienheureux Antoine, d'être un « jour réunis à Celui qui est à la fois Dieu et homme, dans le saint « Paradis où il se montre à découvert[4]. » A la louange et à la

1 ... Conditæ reliquiæ in arca singularissimi lapidis, vagi coloris, sub mortem ejus divinitus inventa etc. (Analecta. Apud Bolland. 13 junii.)

Les Bollandistes révoquent en doute que ce sarcophage fut l'œuvre des Quatre Couronnés.

2 S. Antoni, oliva speciosa. (Antiques litanies de S. Antoine.)

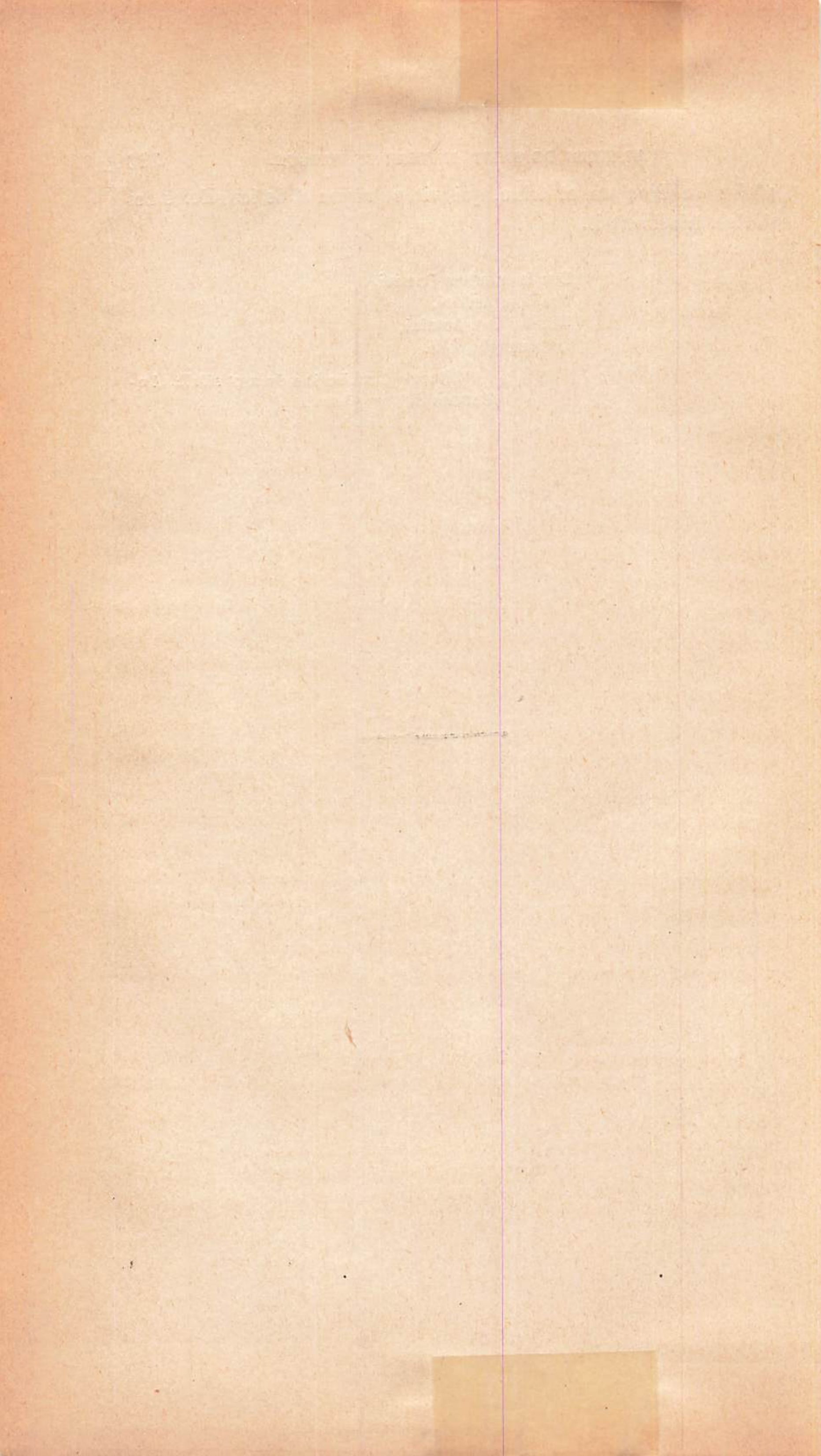
3 S. Antoni, vitis speciosa. (Ibidem.)

4 Gaude quondam sæculi
Transiens viator,
Summi tabernaculi
Nunc inhabitator.
Nobis fac propitium
A quo recepisti
Cordis desiderium
Vitam quam petisti,

gloire du Dieu un et trine, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Duc in montem Domini,
Ora nos, Antoni,
Junctos Deo homini,
Loco sancto poni.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antiennes du 3me nocturne.)



CHAPITRE XXIII

Concours du peuple autour du tombeau du Bienheureux. — Les habitants de la Tête-du-Pont viennent faire amende honorable. — Processions de Padoue. — Miracles. — La coupe de crystal infrangible. — Le sarment qui fleurit et fructifie. — Le clerc incrédule châtié. — Pèlerinages européens. — Influence catholique de la sainteté du Bienheureux. — Les Padouans demandent sa canonisation à Grégoire IX. — Commissaires nommés. — Seconde députation des Padouans. — Opposition d'un cardinal. — Une vision le convertit. — Solennité de la canonisation. — Bulles de Grégoire IX. — Tressaillement surnaturel de Lisbonne.

Qui olim degens in sæculo magnis pollebat meritis, nunc vivens in cœlo, multis coruscat miraculis, ut ejus sanctitas certis indiciis comprobetur.

(Seconde bulle de Grégoire IX.)

Qui tuo quondam populo
Vitæ fundebat pocula,
Quo sit insignis titulo
Declarat per miracula.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne des 2mes vêpres.)

Les funérailles du bienheureux Antoine apaisèrent les discordes civiles, sans éteindre la flamme de la piété publique. L'église Sainte-Marie devint le rendez-vous de toute la cité, et comme le centre de la religion.

Les habitants de la Tête-du-Pont ouvrirent la série des manifestations dont Padoue fut le théâtre. Ils n'avaient pas oublié les

extravagances qu'ils avaient commises les jours précédents, et les périls qu'ils avaient fait courir à leurs concitoyens. Ils comprenaient que leur zèle n'était pas selon la science, et qu'il n'avait pas dû plaire à celui qu'ils voulaient honorer. Ils vinrent donc au tombeau du Bienheureux, pour réparer l'outrage fait à sa mémoire. Ils étaient précédés du clergé, avec la croix et la bannière ; ils versaient beaucoup de larmes ; ils poussaient de profonds gémissements, et frappaient leur poitrine. Arrivés à l'église Sainte-Marie, ils quittèrent leurs chaussures ; ils s'avancèrent vers le tombeau avec tant de respect et de tels sentiments de componction, qu'à ce spectacle, toute l'assistance fut attendrie.

Pour mettre un peu d'ordre dans le mouvement qui s'opérait dans l'église Sainte-Marie, et qui aurait amené une confusion inévitable, on organisa des processions par quartier et par paroisse : on assigna à chacune son jour et son heure. Dès lors elles se succédèrent régulièrement, avec un cérémonial qui était à peu près le même pour toutes, et dont la dévotion envers le Bienheureux faisait les frais. Tous les âges, toutes les conditions et tous les sexes se mêlaient dans les rangs pressés des visiteurs. On y voyait des soldats qui avaient changé leurs habitudes, et qui ne craignaient pas de se déranger pour donner satisfaction à leur foi. A côté, on apercevait de nobles dames dont la délicatesse bravait la fatigue, souvent très-grande, qu'il faut supporter au sein des vastes agglomérations de peuple. La terre où reposait le corps du Bienheureux, était devenue une terre sacrée. On laissait les chaussures à la porte ; et l'on s'avançait, pieds nus, afin de mieux témoigner le respect dont on était rempli. Les religieux eurent leur tour ; on les vit prosternés devant le tombeau du Bienheureux qui, en étant un serviteur de Dieu, était encore l'orgueil de l'état monastique, dont il demeurait pour tous un très-parfait modèle. L'évêque de Padoue, suivi de tout son clergé, y vint en grande pompe. Les maîtres de l'Université, à la tête de leurs élèves, les magistrats et les citoyens les plus illustres, escortés par la milice, les professeurs des arts et métiers, défilaient les uns après les autres, conformément au programme qui avait été tracé. Ils s'avançaient, pieds nus,

tenant des cierges à la main, avec une modestie et un recueillement admirables[1].

L'Auteur anonyme, que je traduis, entre ici dans des détails tellement pittoresques, que je ne resiste pas au plaisir de les reproduire. Ils sont pleins de couleur locale : ils peignent bien le moyen-âge, et l'Italie en particulier, avec sa foi naïve et son imagination de feu.

« Chaque procession qui venait au tombeau du bienheureux An-« toine, était précédée de cierges allumés qui mesuraient plusieurs « pieds. Souvent on ne pouvait pas les faire passer sous les portes « de l'église Sainte-Marie ; alors on était obligé de les réduire « sur place. Ces cierges n'étaient pas moins remarquables par la « beauté de leur forme, et la variété des sujets qu'on avait dessinés « à leur surface. Plusieurs étaient d'un poids si considérable, qu'il « fallait les porter sur les épaules, ou les traîner sur des chars. « Comme la foule qui assiégeait l'église était immense, et qu'elle « ne diminuait jamais ; ceux qui ne pouvaient pas pénétrer dans « l'intérieur, établissaient leurs cierges sur la place publique, et les « laissaient brûler en plein air ; d'autres les allumaient sur les mu-« railles et les toits des maisons. Ils veillaient dans les rues et les « carrefours ; ils se privaient de sommeil ; ils enduraient joyeuse-« ment les chaleurs de l'été et le froid de l'hiver. Rien ne pouvait « décourager leur dévotion, ni les arracher aux douces émotions « d'une fête qui ne finissait que pour recommencer[2].

Ce tableau d'un peuple ivre d'amour, qui avait oublié ses foyers et ses travaux, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas, qui ne dor

[1] Vita anonyma. cap. XXVIII.

[2] Erant autem cerei qui ante singulos adventantium cœtus portabantur, ea longitudine, ut non, nisi aliqua præcisa parte, intra ædem Beatissimæ Matris Dei inferri possent ; multa etiam formarum inter se varietate artificiose distincti. Quidam etiam præ suo pondere humeris portabantur ; nonnulli curribus vehebantur. Cum non possent autem præ nimia multitudine ad ecclesiæ valvas accedere, cereos in platea circa templi ostia statuebant ; nec deerant qui super muros lumina collocarent, et in plateis excubias perpetim agerent ; iique nec æstivis ardoribus, nec hybernis algoribus ab ejusmodi pietatis studiis arceri se patiebantur. (*Ibidem.*)

mait pas, est ravissant : on dirait un fragment de l'Apocalypse où Saint Jean décrit la vie des élus. C'était la réalisation des paroles du Bienheureux qui avait prédit la gloire de Padoue. L'Auteur anonyme continue par ces belles réflexions : « Les jours et les nuits « se suivaient sans interrompre ces saintes occupations; tandis « qu'ils se succédaient, les louanges et les actions de grâces se répé- « taient et montaient vers le Ciel. Padoue était dans l'allégresse ; « elle était ornée de lumières comme un temple; elle resplendissait « du double éclat des torches et des âmes qui brûlaient comme des « lampes. Les ténèbres semblaient s'être dissipées à jamais : la nuit « avait perdu ses droits [1]. »

Cependant les miracles se multipliaient de tout côté. Le nombre auquel ils s'élevaient devenait un nouveau miracle. « A cette même « époque, quand la tempête qui avait agité Padoue se fut apaisée, « les miracles brillèrent comme des éclairs dans un ciel sans nuage. « Au contact du tombeau de l'homme de Dieu, les malades recou- « vraient la santé, quelle que fût l'infirmité dont ils étaient affli- « gés. Ceux qui ne pouvaient pas l'atteindre, à cause de la foule « qui l'assiégeait nuit et jour, étaient guéris sur les places, en pré- « sence de tout le peuple. Alors, comme dit le Prophète, les yeux « des aveugles s'ouvraient; les sourds entendaient; le boîteux « sautait comme un cerf; la langue des muets se déliait, pour « louer le Seigneur avec transport [2]. » Je ne saurais reproduire tous ces faits : ceux que je vais rapporter s'accomplirent en faveur de trois esprits prévenus contre le Bienheureux. L'incrédulité est une maladie terrible: la guérison n'en est que plus remarquable.

Un soldat nommé Aleardino, du bourg de Salvatiéra, peu zélé pour la foi catholique qu'il avait abjurée, entendait parler de tout côté des grands miracles qui s'opéraient au tombeau du bienheureux Antoine; mais il refusait obstinément d'y croire. Sur ces en-

[1] Jungebantur cum noctibus dies; et aliis post alios succedentibus, sine ulla intermissione Deo laudes gratesque agebantur. Lætabatur Padua, tantis ornata luminibus, tantis illustrata fulgoribus, nec ullas noctium sensit caligines. (Vita anonyma. cap. XXVIII.)

[2] Ibidem.

trefaites, il vint à Padoue; et, comme dans l'hôtellerie où il était logé, les étrangers commentaient, à table, les merveilles qu'on racontait en ville; il dit : « J'ai la foi dure : avant de croire à vos « propos, je vais jeter cette coupe de verre contre le pavé de la « salle; si le thaumaturge dont vous êtes enthousiastes l'empêche « de se casser, je me rendrai à l'évidence. » A l'instant même, il prit la coupe, et il la lança de toute la force de son bras contre les dalles de pierre de la salle. Or, tandis qu'il aurait suffi de la laisser tomber par mégarde pour qu'elle volât en éclats; ce jour-là, elle rebondit comme si elle était élastique, et resta entière. A la vue du prodige, Aleardino se rangea à l'avis de l'assemblée; il proclama la sainteté d'Antoine et la vérité de la foi catholique. Depuis il se purifia de ses fautes par une bonne confession; non content de se soumettre docilement aux lois de l'Eglise, il prêchait partout la puissance du Bienheureux, dont il était la preuve vivante; portant à la main la coupe, désormais fameuse, dont Dieu s'était servi pour lui ouvrir les yeux [1].

Un autre jour, dans une réunion assez nombreuse, on parlait des miracles en général. Un des assistants vanta beaucoup les miracles du bienheureux Antoine ; il cita en exemple le miracle de la coupe de verre que le soldat incrédule avait lancée, de toute sa hauteur, contre les dalles de la salle, et qui ne s'était pas cassée. Alors un esprit fort qui écoutait ce récit, voulut faire une plaisanterie; prenant d'une main une coupe vide et de l'autre des sarments desséchés, il dit : « Si le bienheureux Antoine fait naître des « raisins sur ces sarments, en assez grande quantité pour qu'en « les exprimant je remplisse cette coupe de vin ; je crierai au mi- « racle, et j'ajouterai foi à celui que vous venez de rapporter. » Chose merveilleuse ! il avait à peine fini de parler, que les sar-

[1] Hæreticum lux fidei
Signo purgat, dum jacitur
Ab alto vasis : vitrei
Fragilitas non frangitur.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Hymne de Laudes) — Vita anonyma. cap. XXIX.

ments commencèrent à verdir; ils se couvrirent de feuilles comme au printemps; enfin on vit naitre des raisins, qui fleurirent d'abord, et arrivèrent bientôt à leur pleine maturité; quand on les pressa dans la main, le vin qui en coula remplit la coupe de verre jusqu'au bord. Ce prodige rendit les témoins stupéfaits : ceux qui se moquaient du Saint devinrent ses panégyristes[1].

Pendant sa vie, Saint François avait béni la vigne de Riéti, ravagée par le peuple qui courait après lui; la vigne qui ne donnait que douze mesures de vin, en produisit vingt cette année-là. Après sa mort, le bienheureux Antoine féconda par son intercession des sarments arides; égalant ainsi la puissance de celui dont il avait imité les vertus. « Par ces prodiges, Dieu donnait à entendre... que « le peuple chrétien, frappé de stérilité par le péché, rapportait « néanmoins les fruits de pénitence les plus abondants et les plus « précieux, par les mérites et les enseignements de Saint François[1]. » Cette réflexion des *Fioretti* s'applique aussi à Saint Antoine.

A peu près vers cette même époque, un clerc, du nom de Guidotto, du village d'Anguillara, qui était attaché à la maison de l'évêque de Padoue, se permettait de sourire en secret des miracles du saint homme, tandis qu'il assistait, en présence des commissaires nommés par l'évêque, aux dépositions des témoins invités à venir affirmer juridiquement les faveurs qu'ils avaient obtenues, ou celles auxquelles ils avaient assisté. Mais ses plaisanteries ne restèrent pas impunies. Il fut subitement atteint d'un tremblement nerveux qui agitait tous ses membres; et lui causai des douleurs si poignantes, qu'il poussait des cris affreux, en confessant que Dieu le traitait selon ses mérites. Il fit appeler sa mère aaurès de lui, et il lui dit : « Je me sens indigne de paraître devant le Bienheureux; « mais vous, ô ma mère, allez prier à son tombeau, et demandez-lui « pardon pour mon crime. Promettez-lui, au nom de votre fils, une

[1] Mirabile dictu ! subito vites illæ virescunt, et virentibus foliis adornantur : demum uvæ nascuntur, florent et maturantur : tandem ex eis vinum comprimitur et vitreum vas totaliter impletur. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] Fioretti. chap. XIX.

« pénitence proportionnée à la faute que j'ai commise. » La pauvre mère courut à Sainte-Marie ou elle pria longtemps. Le Bienheureux se laissa fléchir par ses supplications et par ses larmes : aussitôt le crime du clerc railleur lui fut remis, et son supplice cessa. Il n'oublia jamais le souvenir de ce bienfait ; il se montra désormais très-zélé pour procurer la gloire du saint homme, et hâter l'heure de sa canonisation [1].

Cependant le bruit des miracles qui s'opéraient, se répandait au loin. L'enthousiasme des Padouans gagnait peu à peu les villes voisines et les pays étrangers. Bientôt toutes les nations de l'Europe s'ébranlèrent, et organisèrent des pélerinages au tombeau du Bienheureux. On partait pour Padoue, comme on partait pour Jérusalem, pour Rome, et pour Saint Jacques en Galice. On vit accourir des Vénitiens, des Manceaux, des habitants de Vicence, des Lombards, des Esclavons, des gens d'Aquilée, des Allemands, des Hongrois, des Espagnols, des Français, etc. En voyant de leurs propres yeux les miracles de premier ordre qui se renouvellaient chaque jour, ils n'avaient pas assez d'une langue pour célébrer la puissance de Dieu qui se manifestait d'une manière si éclatante. Très-souvent la grâce touchait leur cœur ; et ils confessaient leurs péchés aux Frères Mineurs, qui suffisaient à peine à une pareille tache. « Chose digne d'attention : les malades qui venaient à Pa-
« doue solliciter la guérison de leurs infirmités, n'étaient jamais
« exaucés, quand ils refusaient de se confesser. Ceux au contraire
« qui consentaient à s'approcher du sacré tribunal, et qui pre-
« naient la sincère résolution de vivre selon l'Evangile, se reti-
« raient toujours soulagés, ainsi que l'attestèrent ceux qui avaient
« été témoins du prodige [2]. »

[1] Irrisor lucis gratiæ
Signorum, languet clericus :
Post votum surgens, gloriæ
Sancti fit testis publicus.

(Liturgie franciscaine du XIII[e] siècle.
Hymne de Laudes.)

[2] Si qui vero curationis caussa venissent, nec sua vellent peccata confiteri, nihil obtinebant : facta autem confessione, et correctius vivendi concepto

Ceci était le prolongement de l'apostolat du bienheureux Antoine. Du fond de son tombeau, il continuait de servir la grande cause à laquelle il avait sacrifié sa vie. Au milieu du concours immense qui remplissait les murs de Padoue, « La foi catholique était « exaltée ; l'erreur, aveugle en pleine lumière, éprouvait de la « confusion ; les dents cruelles des hérétiques ne pouvaient plus « mordre ; les ennemis de l'Epouse du Christ étaient impuissants à « l'agiter par leurs calomnies ; les ombres de l'incrédulité se dissi- « paient devant les splendides irradiations qui sortaient des mira- « cles[1]. »

Un mois s'était à peine écoulé depuis la mort du Bienheureux ; et déjà le clergé et le peuple demandaient sa canonisation. L'évêque de Padoue avait ordonné une enquête sur ses miracles, à mesure qu'ils se produisaient. Ce premier procès fut apporté à Grégoire IX par des députés choisis parmi les personnages les plus considérables en dignité, et les plus estimés pour leur sagesse. Ils exposèrent la cause de leur voyage à la cour romaine qui leur fit l'accueil le plus bienveillant. Les prélats écoutaient avec ravissement les merveilles qu'ils racontaient : ils étaient stupéfaits de la rapidité des manifestations surnaturelles dont Padoue était le théâtre. Après avoir mûrement délibéré, on décida qu'on procéderait à une nouvelle enquête sur l'authenticité des miracles du Bienheureux. On confia cet examen à Jacques Corrado, évêque de Padoue, auquel on adjoignit les prieurs de Saint Benoît et de Saint Augustin, Jourdain Fozzati et Jean de Vicence, tous les deux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Les députés revinrent à Padoue, remplis de joie ; ils divulguèrent aussitôt les instructions qu'ils avaient reçues du Saint-Siége. Alors tous ceux qui avaient obtenu quelque grâce au tombeau du

proposito, cunctis videntibus, mox misericordiam experiebantur. (Vita anonyma. cap. XXVIII.)

[1] Interim exaltabatur catholica fides ; pudefiebat cæca perfidia ; mordaces hæreticorum dentes conterebantur ; Christi sponsam calumniis exagitare conantium, caligo incredulitatis miraculorum splendoribus profligabatur. (Ibidem.)

Bienheureux, hommes et femmes, accouraient de tout côté pour rendre témoignage à la vérité. On désigna le lieu où les dépositions seraient faites; on entendit les témoins; on employa toutes les précautions que la prudence prescrit en pareille occurence; et on rédigea le procès-verbal de tous les miracles qui résistèrent à une sérieuse critique. Quand ce travail fut fini, on nomma une seconde députation, chargée d'aller poursuivre en cour de Rome la cause introduite, et d'en presser l'exécution. L'évêque avec le clergé déléguèrent deux chanoines de la cathédrale, et deux Frères Mineurs; les magistrats de la cité et le municipe choisirent un égal nombre de nobles chevaliers, accompagnés d'une brillante escorte; le corps desprofesseurs de l'Université rédigea une lettre collective, dans laquelle il demandait la canonisation du bienheureux Antoine. Mais les envoyés emportèrent une recommandation plus puissante encore. En ce temps-là, il y avait à Padoue deux illustres cardinaux de la sainte église romaine : c'étaient Othon Bianchi Alezano, de la maison des marquis de Montferat et Casal, diacre du titre de Saint Nicolas *in carcere* ; et Jacqûes de Pecoraria, de Pavie, de l'Ordre des Cisterciens, ancien abbé du monastère des S.S. Vincent et Anastase, près des eaux Salviennes, alors évêque de Preneste. Ces personnages allaient dans le Milanais comme ambassadeurs de Grégoire IX, pour réconcilier les Lombards, ennemis de l'empire, avec Frédéric II qui faisait mine de vouloir traiter de la paix avec le pape. Ils arrivèrent à Padoue au moment où l'on songeait à envoyer la députation au pontife romain. Ils furent témoins des nombreux miracles qui s'opéraient au tombeau de l'homme de Dieu; et, après avoir vérifié par eux-mêmes, avec beaucoup de soin, toutes les circonstances; ils remirent aux députés des lettres pour le souverain pontife, dans lesquelles ils rendaient hommage à la vérité.

Quand Grégoire IX eut entendu la nouvelle supplique que lui adressaient le clergé et le peuple de Padoue; il convoqua une seconde fois le collége des cardinaux; et il ordonna que les miracles dont il venait de recevoir les procès-verbaux, et qui étaient établis sur des dépositions authentiques, fussent soumis à un autre exa-

men. Parmi les commissaires nommés pour étudier la cause, le plus distingué était Jean d'Abbeville, français de nation, du diocèse d'Amiens, moine de Cluny, qui avait été abbé du monastère de Saint Pierre d'Abbeville, qui fut plus tard archevêque de Besançon, et enfin évêque cardinal de Sabine. Il ne fit pas traîner l'affaire en longueur; mais sur les instances des députés de Padoue, il prit vite des conclusions favorables.

La régularité de l'information admise; la vérité des miracles établie; il n'y avait qu'à procéder à la canonisation du Bienheureux, à laquelle rien ne s'opposait. Mais parmi les cardinaux, plusieurs furent d'un avis contraire : il leur paraissait qu'on se pressait trop. Il y en eut un qui parlait avec plus de vivacité que les autres contre la précipitation qu'on apportait à une affaire si capitale : un songe le tira de l'erreur[1]. Une nuit, il crut voir très-clairement le pontife romain, tandis qu'il consacrait une basilique. Il était entouré de cardinaux revêtus des ornements sacrés, qui l'assistaient dans cette auguste fonction. Arrivé à la consécration de l'autel, le pontife demanda des reliques pour les placer, selon le rite, dans le tombeau de la pierre sacrée; on n'en trouva pas. Alors il aperçut au milieu du temple un cadavre couvert d'un voile, qu'on venait d'apporter; il donna l'ordre de prendre là les ossements qu'on cherchait en vain ailleurs. Mais les cardinaux n'osaient pas y toucher, de peur de découvrir l'horrible travail de la mort. Le pontife leur dit d'approcher sans crainte; ils soulevèrent donc le voile; ils touchèrent le cadavre; et ils respirèrent avec volupté la suave odeur qui s'en échappait. Bientôt ils reconnurent le corps du Bienheureux; et ils le mirent en pièce pour en faire des reliques, en proclamant la sainteté d'Antoine. Le cardinal op-

[1] Gaude, felix Padua,
Quæ thesaurum possides,
Cujus in altario
Dignum fore loculum
Visio monstravit.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antienne de Laudes.)

posant se réveilla; et il vint raconter à ses intimes la vision dont il avait été favorisé; très-convaincu que Dieu la lui avait envoyée pour lui faire comprendre qu'Antoine était digne d'être inscrit sur le catalogue des saints. Comme il était sur le seuil de la porte, prêt à sortir de sa maison, il rencontra les postulateurs de Padoue qui venaient essayer de vaincre, à tout le moins d'adoucir sa résistance; il leur dit : « Vos démarches sont inutiles : je suis un au-« tre homme; je crois qu'Antoine est un saint, et qu'il est digne « d'être compté parmi les heureux habitants du Ciel. Désormais je « ne penserai pas autrement que les autres : je consens à sa cano-« nisation. » Il tint parole, car il employa son influence pour amener les autres cardinaux à partager le sentiment de la majorité. Le jour de la canonisation, les opposants se joignirent à ceux qui s'étaient montrés favorables à la cause; et entr'autres choses, ils dirent au souverain pontife : « Ce serait un crime pour nous, de dis-« puter aux mérites du très-bienheureux Père Antoine la vénéra-« tion dont ils sont dignes sur la terre; puisque le Seigneur de ma-« jesté a voulu le couronner de gloire et d'honneur dans le Ciel. « De même que c'est une perfidie de refuser sa foi à des miracles « dont la vérité est prouvée; ainsi c'est une espèce de péché d'en-« vie de ne pas accorder aux mérites des saints les louanges qui « leur sont dues. »

L'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1232, et la sixième année du pontificat de Grégoire IX, le 30 mai, jour de la fête de la Pentecôte, au milieu d'un immense concours d'hommes venus de toutes les parties de l'Europe, dans la ville de Spolète, on lut devant tout le peuple assemblé, du haut de l'ambon de l'église cathédrale, les miracles qui prouvaient la sainteté d'Antoine, et justifiaient les honneurs qu'on allait lui décerner. Ces miracles sont au nombre de quarante-cinq ou cinquante. Il serait trop long de les rapporter ici : d'ailleurs plusieurs ont été déjà racontés dans cette histoire. L'Auteur anonyme, d'après la Variante des Bollandistes, en donne ce résumé : « On comptait dix-neuf estropiés redressés, « cinq paralytiques solidifiés, autant de bossus débarrassés de leur « difformité, trois sourds qui entendaient, autant de muets qui par

« laient; deux épileptiques guéris, deux fiévreux soulagés, et deux « morts ressuscités. Plusieurs autres miracles n'ont pas pu trouver « place dans cette formule générale, je vais donc les raconter ici « brièvement[1]. » La plupart de ces miracles se trouvent dans le Manuscrit du couvent d'Ancône, qui commence par ces belles paroles : « A la louange et à la gloire du Dieu tout-puissant, Père « Fils et Saint-Esprit, de la glorieuse Vierge Marie et de Saint « Antoine. Miracles lus devant le seigneur pape Grégoire IX, en « présence de tout le peuple (au Latran ?.) Après en avoir démontré « la vérité, nous avons cru devoir les narrer ici, pour exciter la « dévotion des fidèles[2]. » — Voici la conclusion de ce pieux recueil : « Tels sont les miracles que le Seigneur de majesté a daigné ac- « complir par son serviteur Antoine. Il y en a bien d'autres qui ne « sont pas consignés dans ce livre. Au milieu d'une si grande « abondance, j'ai choisi ceux que je viens de raconter, pour four- « nir des matériaux aux écrivains qui voudront travailler à aug- « menter la gloire du saint homme : je n'ai pris que les princi- « paux, et je les ai narrés dans un discours concis, pour qu'on les « lût avec plaisir. Si un historien racontait tous les miracles de « Saint Antoine, il serait à craindre que leur nombre ne causât de « la lassitude aux lecteurs ; leur grandeur engendrerait des scru- « pules et des doutes chez les esprits faibles[3]. »

Après la lecture des miracles de l'homme de Dieu, au milieu des acclamations du peuple, qui ne pouvait pas contenir ses transports et saluait le premier sa sainteté ; le pontife romain, pasteur su-

[1] Vita anonyma. Apud Bolland. cap. v.

[2] Ad laudem et gloriam omnipotentis Dei, Patris et Filii et Spiritus Sancti, et gloriosæ Virginis Mariæ et S. Antonii : miracula quæ coram Domino Gregorio Papa nono, audiente universo populo (lateranensi ?), recitata sunt.

[3] Hæc igitur supradicta, et pleraque alia virtutum signa, Dominus majestatis per servum suum Antonium operari dignatus est quæ non sunt scripta in libro hoc. De multis tamen hæc pauca decerpendo conscripsi, ut et laudi ejus adjicere cupientibus occasionem gloriæ ministrarem, ac brevitate styli legendi studium provocarem. Si enim per singula criberentur signa ejus, timeo ne sicut multitudo fastidium, ita etiam magnitudo operum dessueta infirmorum mentibus dubietatis scrupulum generaret. (Ex MS. conventus anconitani. Apud Bolland.)

prême du troupeau du Christ, se tint debout sur son trône; et élevant ses mains vers le Ciel, en invoquant le nom de Trinité deifique ; il déclara que le très-bienheureux prêtre et confesseur, Antoine, était inscrit sur le catalogue des saints. En même temps il fixa sa fête au jour de sa mort dont on n'avait pas encore celébré le premier anniversaire; il accorda à tous ceux qui, étant contrits et confessés, visiteraient son tombeau, le jour de sa fête ou un des jours de l'octave, la rémission d'une année de pénitence. Aussitôt les prélats assistants entonnèrent l'hymne d'action de grâces; ensuite le pontife romain, élevant la voix, s'écria : « O doc« teur sublime, lumière de la sainte Eglise, bienheureux Antoine, « qui avait tant commenté et si parfaitement observé la loi céleste, « priez pour nous le Fils de Dieu. » Celui qui avait appelé Antoine « arche du testament, arsenal des Saintes Écritures » lui décerne maintenant le titre de docteur. Ainsi il voulut reconnaître et consigner dans le procès verbal de sa canonisation, la profonde science dont il avait fait preuve dans l'école, et les flots de lumière qu'il avait répandus sur les âmes, par son apostolat. Mais cette antienne, qu'on lit dans l'office des saints docteurs, n'a pas été insérée dans la liturgie de Saint Antoine. Lui qui a inspiré tant de docteurs au dedans et en dehors de son Ordre, n'est pas compris dans cette glorieuse phalange. Le titre de simple confesseur s'harmonise mieux avec sa destinée, dont l'humilité fut le principal caractère. Cependant, à Spolète, le pontife romain trouva écho chez les cardinaux et les prélats, qui chantèrent avec ensemble l'antienne sacrée : il termina la cérémonie par la récitation du verset et de l'oraison du Saint.

Peu de temps après, Grégoire IX fit expédier une première bulle de canonisation au clergé et aux fidèles de Padoue.

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos vénérables « frères, les archevêque et évêques; et à nos chers fils, le podes« tat et le peuple de Padoue: salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu avec une affection toute paternelle les lettres « que votre dévotion Nous a adressées par les députés de votre « cité, Nos chers fils, le P. prieur de Sainte-Marie du Calvaire,

« l'archidiacre Gérard, le chanoine Spinabello, les comtes Schi-« mela et Robert, et les nobles citoyens Pascal et Charles ; en même « temps, Nous avons apporté l'attention la plus sérieuse aux de-« mandes contenues dans ces lettres, et à celles que vos députés « Nous ont soumises en votre nom. Elles consistaient à Nous sup-« plier humblement d'inscrire au catalogue des saints le bienheu-« reux Antoine, dont Dieu se plaît à glorifier la mémoire, en mul-« tipliant sur son tombeau d'éclatants miracles qui démontrent les « vertus qu'il a pratiquées sur la terre, et le bonheur dont il jouit « dans le Ciel ; car il ne convient pas d'attendre davantage pour « implorer un si puissant intercesseur. Pour Nous, quoique l'église « romaine, dans une affaire de cette importance, n'ait pas coutume « de procéder avec précipitation, mais au contraire avec beaucoup « de lenteur et de maturité ; néanmoins, prenant en considération « la sincérité de votre foi, le zèle et la dévotion dont vous êtes « animés envers Notre personne et envers le Siége apostolique ; dé-« sireux d'ailleurs de confondre la perversité des hérétiques et « d'encourager la foi des chrétiens : sur le conseil de Nos frères, les « cardinaux et des prélats de Notre cour ; Nous avons cru devoir ins-« crire le bienheureux Antoine sur le catalogue des saints. C'est pour-« quoi, voulant que la noble cité de Padoue soit comme un flam-« beau placé sur le chandelier, afin que les cités voisines marchent « à sa lumière : Nous vous prions, Nous vous avertissons, Nous vous « exhortons, et Nous vous enjoignons, afin que vous obteniez la « rémission de vos péchés, de rester inébranlables dans la crainte « du nom de Dieu, et dans l'amour et la dévotion envers le Siége « apostolique. De Notre côté, Nous souvenant que Nous vous en-« gendrons dans les entrailles de notre Seigneur Jésus-Christ ; « Nous sommes prêt, avec l'aide de Dieu, à faire tout ce que Nous « pourrons pour procurer votre avantage spirituel et temporel. « Donné à Spolète, le jour des calendes de juin, la sixième année « de Notre pontificat[1]. »

Le 3 des nones du même mois, il adressa une autre bulle à l'Eglise universelle. Elle est plus étendue et plus intéressante.

[1] Appendix de canonizatione. Apud Bolland.

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos vénérables « frères, les archevêques et évêques; à nos chers fils, les abbés, « prieurs et autres prélats des églises qui liront les présentes let- « tres : salut et bénédiction apostolique.

« Puisque le Seigneur dit par le Prophète : *Je ferai si bien que « tous les peuples célébreront vos louanges, et vous couronneront de « gloire et d'honneur;* parce qu'il promet *que les justes brilleront « comme le soleil devant la face de Dieu;* c'est une chose pieuse et « juste que sur la terre nous entourions de notre vénération, et que « nous comblions de louanges et d'honneurs, les âmes héroïques « dont Dieu couronne et honore la sainteté dans le Ciel; en effet : « c'est Dieu lui-même qui est loué et glorifié dans ses saints; car « il est écrit *qu'il est digne de louange et de gloire dans les siècles des « siècles*, surtout dans ses saints. Pour manifester sa puissance par « des moyens merveilleux, et afin de nous fournir, dans sa miséri- « corde, un instrument de salut; ce grand Dieu honore très-souvent « sur la terre ceux de ses enfants qu'il couronne toujours dans le « Ciel. A cette fin, il multiplie les signes et les prodiges auprès de « leurs tombeaux. Ainsi il confond la malice des hérétiques; il for- « tifie la foi chrétienne; il secoue la torpeur des âmes assoupies et « les excite à l'accomplissement des bonnes œuvres. Alors les héré- « tiques sortent des ténèbres dans lesquelles ils étaient gisants; et, « quittant les sentiers de la perdition, ils reprennent le chemin du « salut. Les Juifs et les payens sont éclairés par la lumière vérita- « ble; ils courent vers le Christ qui est la lumière, la voie, la « vérité et la vie. C'est pourquoi, frères bien-aimés, nous rendons « à Celui qui est l'auteur de tout bien, des actions de grâces sans « proportion avec les faveurs reçues, mais qui sont la mesure de « notre fragilité; de ce que, en ces jours troublés, pour fortifier « la foi catholique et confondre la malice hérétique, il renouvelle « les signes et les prodiges qu'autrefois sa puissance avait suscités, « en déployant l'éclat des miracles autour de la cendre des héros « qui défendirent la foi catholique, non-seulement par l'ardeur de « leurs convictions, mais encore par l'éloquence de leur parole et « la beauté de leur vie. Parmi ces vaillants, il faut ranger le bien-

« heureux Antoine, de sainte mémoire, de l'Ordre des Frères Mi-
« neurs. Tandis qu'il était sur la terre, il était orné des plus belles
« vertus ; maintenant qu'il est dans le Ciel, il brille de l'éclat d'in-
« nombrables miracles ; de telle sorte que sa sainteté est démon-
« trée par les marques les plus certaines.

« Dernièrement, notre vénérable frère, l'évêque de Padoue, nos
« bien-aimés fils, le podestat de cette grande cité et les membres
« du municipe, Nous envoyèrent des députés avec des lettres rem-
« plies d'humbles supplications, par lesquelles ils Nous représen-
« taient que puisque le Seigneur accordait une gloire si éclatante
« à son vaillant soldat ; et, qu'en preuve des vertus qu'il avait pra-
« tiquées sur la terre et de l'immortalité dont il jouissait dans le
« Ciel, il opérait tant et de si magnifiques miracles sur son tom-
« beau ; il ne convenait pas de différer plus longtemps de le ranger
« parmi les saints dont on invoque les suffrages. En conséquence,
« ils Nous demandaient d'ordonner l'examen public de ses mira-
« cles. Mais ils ne considéraient pas assez que, si pour être un
« saint auprès de Dieu dans l'église triomphante, il suffit d'avoir
« obtenu la persévérance finale, conformément à ce passage de
« l'Ecriture : *Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la cou-*
« *ronne de vie;* pour être un saint auprès des hommes, dans
« l'église militante, deux choses sont nécessaires : la vertu de la
« conduite et la vérité des signes, en d'autres termes, les mérites et
« les miracles. Il faut que ces deux choses se prêtent un mutuel
« appui ; car ni les mérites sans les miracles, ni les miracles sans
« les mérites, ne suffisent pleinement pour être auprès des hommes
« la preuve de la sainteté. Mais lorsque des mérites vrais précè-
« dent, et que des miracles éclatants les suivent ; alors ils consti-
« tuent un témoignage irréfragable de sainteté ; ils nous déci-
« dent à accorder notre vénération à celui que Dieu lui-même
« déclare vénérable par les mérites précédents et par les miracles
« subséquents ; ainsi qu'on peut le déduire aisément de ce passage
« de l'Ecriture, qui dit tout cela en peu de mots : *Les Apôtres se*
« *lancèrent et ils prêchèrent partout la vérité, avec la coopération de*
« *Dieu, qui confirmait leur doctrine par les signes surnaturels dont l*[illegible]

« *l'accompagnait.* Conformément à ces maximes, Nous trouvâmes « bon de confier à l'évêque de Padoue, et à nos chers fils, le Frère « Jourdain et le Frère Jean, prieurs des couvents de Saint Benoît « et de Saint Augustin, dans la même ville, tous les deux de « l'Ordre des Frères Prêcheurs, le mandat de recevoir les déposi- « tions des témoins, touchant les miracles du bienheureux Antoine. « Or naguère, après avoir acquis, par le rapport de l'évêque et des « prieurs déjà nommés, et par les dépositions des témoins enten- « dus, la certitude de ses vertus et des miracles dont Dieu les a « couronnées; ayant d'ailleurs apprécié autrefois par Nous-même « la sainteté de sa vie et les merveilles de son ministère, puisqu'il « l'avait quelque temps exercé de la façon la plus louable sous Nos « yeux; quand l'évêque de Padoue, le podestat et le municipe Nous « eurent envoyé une seconde fois une ambassade solennelle, avec « des lettres par lesquelles ils Nous suppliaient d'inscrire le bien- « heureux Frère Antoine au catalogue des saints; voulant que par « Notre autorité apostolique, comme l'ordre ecclésiastique l'exige, « on honorât sur la terre celui dont des signes éclatants et des « preuves évidentes établissaient la gloire dans le Ciel; de peur que « le saint homme qui, délivré de la prison de sa chair, a mérité « d'être avec le Christ dans le Ciel, ne parût frustré par Notre faute « de l'honneur et de la gloire qui lui sont dûs, si, tandis que le Sei- « gneur le glorifie, Nous le laissions plus longtemps privé des hom- « mages de la dévotion catholique; après avoir pris conseil de Nos « frères, les cardinaux, et de tous les prélats qui entourent le « Saint-Siége; Nous avons trouvé bon de l'inscrire au catalogue des « saints.

« *Personne*, dit l'Evangile, *n'allume une lampe pour la placer sous « le boisseau : c'est plutôt pour la mettre sur le chandelier, afin que tous « les habitants de la maison voient sa lumière.* Or le bienheureux « Antoine est devenu dans ce monde un flambeau si brillant, que, « par la grâce de Dieu, il a mérité d'être placé, non pas sous le bois- « seau, mais sur le chandelier immortel de l'Eglise. C'est pourquoi « Nous vous prions tous, Nous vous avertissons, Nous vous exhor- « tons, et, par les présentes lettres apostoliques, Nous vous ordon-

« nons d'exciter la dévotion des fidèles, et de les porter à la vénéra-« tion de ce Bienheureux. Vous célébrerez chaque année sa fête, le « jour des ides de juin; et vous aurez le soin de la faire célébrer « avec beaucoup de solennité; afin qne le Seigneur, touché par ses « prières, nous accorde sa grâce dans le temps et sa gloire dans « l'éternité. Pour Nous, désireux de voir le tombeau d'un confesseur « si illustre, qui, par l'éclat de ses miracles, illumine l'Eglise univer-« selle, fréquenté et honoré autant qu'il le mérite; Nous appuyant « sur la miséricorde du Dieu tout-puissant, et sur l'autorité des « bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres; Nous accordons miséri-« cordieusement la rémission d'une année de pénitence à tous ceux « qui, étant vraiment contrits et confessés, visiteront une fois par « an, avec respect et religion, le tombeau du Saint, le jour de sa « fête, ou un des jours de l'octave. Donné à Spolète, le 3 des nones « de juin, la sixième année de Notre pontificat[1]. »

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis la mort de l'homme de Dieu, Antoine : et déjà il était placé sur les autels. C'était un fait sans exemple dans l'histoire des canonisations, depuis l'établissement des formes régulières auxquelles elles étaient désormais soumises : Saint François lui-même avait été moins favorisé. Cette circonstance n'est pas le moindre des miracles opérés par le Saint. Mais tout est miracle dans cette existence extraordinaire. Le continuateur de l'Auteur anonyme a pu mettre à la suite de la bulle de Grégoire IX ces belles paroles : « On ne peut « pas compter, on ne saurait assez admirer les merveilles que Dieu « a accomplies pour glorifier son serviteur. Les miracles d'Antoine « sont si fréquents et si continus, qu'il constituent tous ensemble « un seul et même miracle qui dure toujours : le miracle serait, « non pas qu'il continuât de faire des miracles, mais qu'il cessât « d'en produire. Ses œuvres sont si magnifiques; elles l'ont rendu « si fameux devant les peuples, que de temps en temps, on est tenté « de croire que Dieu le traite comme son père Saint François, et « qu'il lui accorde le don de faire des miracles, non pas tant pour

[1] Vita anonyma. cap. XXIX.

« les besoins des âmes, que pour le plaisir de caresser sa gloire et de « réjouir le monde[1]. » En cette matière, la narration n'est jamais finie : en tournant la page, on constate qu'elle recommence.

Le jour où l'homme de Dieu, Antoine, fut mis au nombre des saints, il arriva à Lisbonne un événement qui confirme ce que je viens de dire. Les hommes et les femmes, saisis d'une soudaine inspiration dont personne ne soupçonnait la cause, sortirent à la même heure de leurs maisons; et, se répandant sur les places publiques, ils se mirent à chanter, à danser et à trépigner. Toutes les cloches de la ville sonnèrent à la fois et exécutèrent de joyeux carillons, sans qu'aucune main leur imprimât le mouvement. « Elles étaient jalouses, dit le *Liber miraculorum*, de la gloire d'un « si grand homme, et elles la disputaient à ses concitoyens. » Au milieu de ce concert mélodieux, les habitants de Lisbonne ne pouvaient pas se contenir; ils continuaient à danser et à se livrer à l'allégresse. Tandis que chacun cherchait à deviner d'où venait un pareil phénomène, des Frères nouvellement débarqués, qui venaient d'Italie, annoncèrent que le jour où avait éclaté une joie si extraordinaire, le très-bienheureux Antoine avait été inscrit sur le catalogue des saints[2].

Quelque chose de ce pieux enthousiasme a passé dans la liturgie de Saint Antoine : elle semble écrite sous la dictée des peuples ravis et hors d'eux-mêmes. Chaque antienne de Laudes est un transport d'amour; il y règne un lyrisme qui se communique au lecteur à six siècles de distance :

[1] Innumera et magna sunt mirabilia quibus Deus Sanctum voluit gloriare; adeo frequentia et perpetua ubique Antonii miracula, ut in uno perpetuo hærere miraculo videantur; mirabiliusque in illo foret a miraculis cessare quam operari. Rebus mirifice gestis, adeo nobilitatus est, ut interdum non ad necessitatem sed ad jucunditatem (ut de sancto viro patre B. Francisco quidam dixit) præsens Dei auxilium ei oblatum videatur. (Vita anonyma. cap. XXIX.)

[2] Nam et viri et fœminæ extra domos in plateas cantabant et tripudiabant; et campanæ omnes totius civitatis, nullo eas movente, concrepabant egregie; nec poterant se homines cohibere quin se lætitiæ et tripudiis darent. (Ibidem.)

Ipsa tintinnabula ejusdem urbis, nullo pulsante, per seipsa sonitum dantia, ut ita loquar, tanti Patris gloriam suis civibus tollebant. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

« Maintenant Antoine triomphe, ô mon Dieu ! Il chante le canti-« que d'allégresse dans votre Paradis où il est entré. O lumière « éternelle! en l'inondant de vos rayons, vous le rendez semblable « à vous ; et vous demeurez sa félicité et sa vie. »

« Cieux azurés, terre féconde, océans immenses, dites à toutes « les créatures qui s'agitent dans vos espaces, de bénir le Seigneur, « qui, en multipliant les miracles d'Antoine, augmente dans l'esprit « des fidèles l'espérance de la vie future. »

« O mon cœur, bénis le Seigneur qui a donné Antoine à son « Eglise; emprunte à la trompette ses mâles accents; appelle à ton « secours le tambourin et la harpe, le psalterion et les cymbales; « mêle dans une même harmonie les instruments à corde et les ins-« truments à vent, pour mieux traduire ta mystique jubila-« tion [1]. »

Mais les faits sont plus éloquents que les mots. Voyons comment les peuples répondirent à la voix du pontife romain qui venait de proclamer la sainteté d'Antoine.

[1] Lætus tuo jubilat
In conspectu, Domine,
Quo jam introivit.
Lumen quod es similat
Hunc tibi, qui lumine
Fruitur quo vivit.

Cœli, terræ, marium,
Benedicant Dominum
Cunctæ creaturæ ;
Qui tot, per Antonium,
Signis auget hominum
Vitæ spem futuræ.

Sono tubæ, tympano,
Cithara, psalterio,
Cymbalisque, Deum
Choro, chordis, organo
Laudet in Antonio
Mystice cor meum.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Antiennes de Laudes.)

CHAPITRE XXIV

Le tombeau de Saint Antoine.

> Erit sepulchrum ejus gloriosum.
>
> (Isaie.)
>
> Padoue est, comme Assise, un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Sans doute cette cité savante n'a oublié ni son fondateur Antenor, n' Tite-Live qu'elle vit naître, ni son Université vieille de six cents ans. Mais ce qui semble dater d'hier, ce qui fait l'orgueil du peuple, c'est le souvenir de Saint Antoine, le disciple bien-aimé de Saint François.
>
> (Ozanam : les Poètes Franciscains, chap. III, pag. 127.)

A Padoue, la joie ne fut pas moins grande qu'à Lisbonne. Le peuple qui avait fait à l'homme de Dieu, Antoine, des funérailles magnifiques ; qui avait poussé les démonstrations de son amour envers lui, jusqu'à compromettre la paix publique, devançant ainsi le jugement du pontife romain par l'inspiration de son cœur qui a aussi son infaillibilité, ne pouvait pas rester froid à la nouvelle des solennités de Spolète. Il éclata, en effet, en transports d'allégresse ; les scènes qui se passèrent alors rappelaient celles de l'année précédente. Mais cette fois la piété eut de la mesure ; comme si la canonisation de Saint Antoine, sans diminuer la tendresse, avait augmenté le respect. On s'arrêtait dans les rues ; on se félicitait à haute voix ; on s'embrassait avec émotion. Padoue était une famille, heu-

reuse de son succès ; elle partageait entre tous ses enfants la bénédiction que lui valait l'apôtre dont elle avait adopté la gloire et recueilli les cendres[1].

Le concours déjà si considérable qui se faisait au tombeau du Saint, augmenta dans des proportions prodigieuses. Dieu était devenu le complice de l'Eglise et du peuple, en y multipliant de plus en plus les grâces miraculeuses. « Selon le témoignage d'un histo-« rien, il sortait de l'arche qui contenait le saint corps, une odeur « très-suave, semblable à l'odeur du baume : tous ceux qui s'en « approchaient pour prier, et qui l'embrassaient par dévotion, ne « manquaient jamais de la ressentir. Moi-même, continue l'Auteur « des Bollandistes, je l'ai éprouvé en 1660. Aucune cause naturelle « connue ne peut expliquer ce phénomène[2]. » Ce parfum était le symbole des vertus que Saint Antoine avait pratiquées pendant sa vie, et des effets merveilleux qu'il produisait dans les âmes et sur les corps après sa mort.

L'enthousiasme des habitants de Padoue ne tarda pas à porter son fruit. L'idée d'élever un temple au Saint, à l'endroit même où il reposait, germa dans tous les cœurs et obtint tous les suffrages. L'église des Frères Mineurs de Padoue était bâtie sur les ruines d'un antique édifice que les payens avaient dédié à Junon, et qui devint, dans les siècles chrétiens, le principal sanctuaire de la cité ; en 1229 Jacques Corrado, évêque de Padoue, le consacra à *Sainte-Marie mère de Dieu*. C'est sans doute la raison pour laquelle Saint Antoine, mourant au monastère de l'Arcella, avait exprimé le désir d'être enseveli dans ce lieu ; afin de dormir aux pieds de Celle qu'il avait tant aimée, et de continuer à lui rendre, jusque dans sa tombe, le culte qu'il lui avait voué. Or cette église devait changer de nom une seconde fois, et s'appeler par antonomase *l'église du Saint*.

[1] Angelico da Vicenza, lib. III.

[2] Asserit Paciecus, et ipsemet anno 1660 expertus sum, ab eadem arca, proprius accedentibus et venerationis causa exosculantibus, afflari perpetuo suavem quemdam odorem, balsami odori simillimum ; qui odor præsumitur esse miraculosus, dum alia nulla ejus causa naturalis apparet. (Analecta. Apud Bolland. 13 junii.)

On dirait que la Vierge voulut faire acte de courtoisie envers son serviteur, en s'effaçant à son approche pour lui céder la place. Les travaux de construction furent commencés en 1232, et poussés très-activement jusqu'en 1237. A cette époque, ils furent interrompus par les malheurs de la patrie, pour ne reprendre qu'en 1269. Après une nouvelle suspension, causée par la pénurie des ressources, on se mit à l'œuvre en 1307 : le dôme qui couvre le chœur ne fut construit qu'en 1424. Ainsi deux siècles s'écoulèrent pendant qu'un peuple, cherchant à égaler son hommage à sa tendresse, jetait dans les airs des magnificences d'architecture, destinées à orner un tombeau.

L'église de Saint Antoine est un monument de style composite, ogival jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et oriental pour tout le reste. Ce double caractère lui enlève l'unité, sans lui faire perdre son charme. Ceci s'explique par l'influence des deux époques auxquelles il correspond : il fut commencé au treizième siècle, en pleine floraison de l'art gothique ; il fut terminé au quinzième siècle, quand la renaissance remplaçait partout les vieilles formes ; et que le commerce de Venise avec le Levant mettait à la mode le génie bysantin, dont la chute de Constantinople acheva la prépondérance. Valère Polydore, conventuel de Padoue, qui écrivait à la fin du seizième siècle, nous a laissé une description, rapportée par Wadding, dont le temps n'a pas changé l'exactitude substantielle. Son patriotisme lui faisait préférer l'église de Saint Antoine aux plus belles cathédrales de l'Europe. Il faut lui pardonner son hyperbole ; et reconnaître cependant que son admiration est justifiée. Mais il se trompe quand il avance que cette église se compose de deux parties, l'une ancienne qui avait été le temple de Junon, l'autre récente et bâtie par la piété des habitants de Padoue. Le regard le moins exercé saisit vite qu'il n'y a pas trace de l'ancien bâtiment; si l'on en excepte les substructions ensevelies dans le sol[1].

[1] Inter unam alteramque ædem, necessario pateret oculis intuentium (differentia) eamque ipsimet lapides loquerentur : in quibus tamen nulla nunc apparet notabilis diversitas. (Analecta. Apud Bolland.)

L'Eglise mesure 280 pieds de long, sur 131 de large, et 110 de haut. A l'extérieur, elle est dessinée sur le modèle de Saint Marc de Venise. On sait, en effet, par le témoignage des Bollandistes, qu'on avait voulu imiter Sainte Sophie de Constantinople, qui a servi de type à tous les temples bysantins de l'Occident[1]. Elle est couronnée de six grandes coupoles, ajourées, et portant une croix à leur sommet. Des angles du chœur partent quatre belles tours polygonales, à plusieurs étages, percées de fenêtres, et surmontées de flèches hardies. La plus grosse de ces tours est terminée par une lanterne à jour, sur laquelle se dresse un ange gigantesque, aux ailes déployées, qui sonne de la trompette ; et qui, en pivotant sur son pied, selon la direction des vents, devient une splendide girouette. Sur la ligne qui correspond au transept, de chaque côté du faitage, on aperçoit deux campaniles octogones, avec des ouvertures sur chaque face ; vrais petits chefs-d'œuvre de légèreté et de grâce, d'autant plus admirables qu'ils reposent sur les voûtes. D'après les Bollandistes, le campanile de droite serait un morceau de l'ancienne église des Mineurs, conservé par respect pour la cloche qui, du vivant de Saint Antoine, servait à appeler le peuple à ses sermons, et les étudiants aux leçons qu'il donnait dans l'école du couvent.[2]. Le grand dôme du chœur occupe le centre du système. A une extrémité du grand axe, le chevet déploie ses absides circulaires; à l'autre, la façade offre au regard son tympan orné d'une rosace et de quatre baies inégales, sa galerie formée d'arceaux que supportent de délicieuses colonnettes, et un portique aux larges proportions. Les deux faces longitudinales, tournées vers le nord et le midi, sont coupées par des arcs-boutans, entre lesquels sont construites les chapelles dont les murs présentent des fenêtres géminées, tantôt sur un, tantôt sur deux étages. Au nord, la porte latérale est bien

[1] Interim exteriorem hanc ecclesiæ formam considerans, omnino assentietur dicentibus fabricatam esse ad aliquam constantinopolitanarum imitationem, fornicibus majoribus omnibus fastigiatis in trullos seu tholos. (Analecta Apud Bolland.)

[2] Minor turricula, ex veteri æde reservata videtur, propter campanulam quæ, vivente Sancto, ad ejus, vel conciones populum, vel lectiones convocabat scholam. (Ibidem.)

décorée. Elle a une ouverture en forme de croix au tympan : de haut en bas, les murs ont des fenêtres allongées qui alternent avec des œil-de-bœuf. Au midi, est bâti le couvent des Frères Mineurs, avec le cloître, l'oratoire de Saint Georges et le lieu appelé *Scuola del Santo*.

La basilique de Saint Antoine, déjà si remarquable à l'extérieur, l'est bien davantage à l'intérieur. Le chœur renferme plusieurs œuvres d'art justement célèbres. Les stalles, au nombre de quatre vingt huit, sont faites de bois de diverses couleurs ; elles sont merveilleusement sculptées, avec des incrustations qui représentent différents sujets : le tout est ravissant. L'autel majeur repose sur des colonnes de marbre, ornées de figurines et accompagnées de statues d'érain. Le tabernacle en pierre précieuse, entouré de statues ciselées, est placé au milieu de l'autel dont il occupe le sommet; il est, dit Valère Polydore, le symbole de l'autorité et de la majesté du Dieu qui l'habite [1]. Ce travail coûta dix mille écus d'or, somme énorme pour l'époque. A côté de l'autel, on admire le candélabre de bronze, haut de 10 pieds, sur lequel on a ciselé cent quatre figurines d'une rare beauté : il est l'objet de l'admiration de tous les voyageurs. Les historiens de la république de Padoue l'ont célébré dans leurs annales. L'épitaphe de l'artiste dont le tombeau est creusé tout au près, est un écho des louanges que son talent lui a méritées.

Le chœur est entouré d'une belle grille à réseau, avec des portes en fer posées aux frais d'Erasme Gattamelata. La galerie supérieure est ornée de vingt-cinq statues en pierre, et de vingt candélabres. La partie extérieure est revêtue de douze plaques de bronze extrêmement remarquables. Elles sont distribuées à droite et à gauche de la grande porte. Ces plaques sont autant de bas-reliefs qui représentent des sujets pris dans l'Ancien Testament : la mort d'Holopherne ; la translation de l'Arche de la maison d'Obededon dans la cité de David ; le meurtre d'Abel par Caïn ; le sacrifice

[1] In summi altaris medio, auctoritatem et majestatem exprimens. (Analecta. Apud Bolland.)

d'Abraham ; Joseph vendu par ses frères; Pharaon enseveli dans la mer rouge; l'adoration du veau d'or; l'exaltation du serpent d'érain au désert ; Samson renversant les colonnes du temple de Dagon ; le combat de David et de Goliath ; le jugement de Salomon : Jonas jeté à la mer. Outre ces bas-reliefs, on a distribué beaucoup d'ornements, des colonnes, des niches, des statues de bronze, et un superbe crucifix, qui achèvent la magnificence du pourtour extérieur. Sur l'arc triomphal du sanctuaire, on montre une pierre qu'on croit avoir servi d'oreiller à Saint Antoine. En avant du chœur, de chaque côté de l'entrée principale, on voit deux tribunes d'une belle facture, sur lesquelles on a établi deux orgues munies de jeux très-puissants.

Dans cette merveille que nous venons de décrire, il y en a une autre qui l'emporte sur la première, non pas par les proportions, mais par la richesse et la délicatesse des détails ; je veux parler de la chapelle du Saint. Elle occupe le côté nord de la basilique, à gauche d'un des orgues déjà mentionnées. Elle a 40 pieds de long sur 25 de large : elle ne fut commencée qu'en 1532. « Elle est si « grandiose, dit Valère Polydore ; telle est la splendeur de ses maté- « riaux et de ses formes, qu'on peut la comparer aux premiers sanc- « tuaires de l'Italie [1]. » Le frontispice est tout entier en marbre. En partant du pavé de la basilique, on voit sur un gradin quatre superbes colonnes de marbre blanc, et deux pilastres situés aux deux extrémités de la galerie, qui supportent cinq arcades à plein-cintre, dont les archivoltes sont ornées de rinceaux. Entre les courbures extérieures de ces arcades, et au-dessus du point où elles se rencontrent, on a sculpté quatre médaillons qui représentent les quatre Evangélistes. Plus haut, règne une corniche, avec une frise chargée d'ornements. Sur le plan supérieur, on voit deux autres frises, dont la principale est divisée en cinq panneaux par six pilastres chargés de sculptures. Quatre de ces panneaux portent à leur centre de petits ornements de forme circulaire et lozangée : sur le panneau du

[1] Tanta est majestas et splendor tam in materia quam in opere, ut primis Italiæ sacellis possit comparari. (Analecta. Apud Bolland.)

milieu, on lit cette inscription : *Divo Antonio confessori. Sacrum. RP. PA. PO. A Saint Antoine confesseur. La république de Padoue.* Au fronton, on voit une belle galerie transversale qui a toute la largeur de la chapelle. Elle se compose de seize beaux pilastres de forme inégale, distribués par groupes ternaires en-dedans, et par groupes binaires aux deux bouts. Entre les groupes de pilastres, il y a cinq niches pratiquées dans l'épaisseur du mur, avec cinq grandes statues. Saint Antoine occupe la niche centrale; à droite et à gauche, c'est Sainte Justine et Saint Prosdocime, premier évêque de Padoue ; aux deux extrémités, Saint Jean Baptiste et Saint Daniello martyr.

A l'intérieur, la chapelle est ornée de onze arceaux qui se déroulent autour de l'autel, portés sur des colonnes du plus grand prix ; et de neuf bas-reliefs carrés, en marbre, représentant les principaux miracles de Saint Antoine. Ces bas-reliefs renferment plus de cent trois têtes humaines très-élégamment sculptées. Heureux les morts qui meurent dans le Seigueur,car leurs œuvres les suivent. Les œuvres du Saint formèrent son cortége, quand il monta au Ciel ; elles sont son auréole dans la basilique que Padoue lui a consacrée. Sur le premier bas-relief, à gauche, le Saint prend l'habit de Frère Mineur ; sur le second, il fait repousser les cheveux d'une femme maltraitée par son mari, à cause de son dévouement envers les enfants de Saint François ; sur le troisième, il délivre son père accusé faussement d'homicide [1] ; sur le quatrième, il ressuscita une jeune fille noyée ; sur le cinquième, il retire vivant des flots de la mer un petit enfant qui était mort ; sur le sixième, on voit le cœur de l'avare retrouvé au milieu de ses pièces d'or ; sur le septième, on a sculpté le miracle du pied rendu au jeune homme qui s'était emputé, pour expier le crime d'avoir frappé sa mère ; sur le huitième, le miracle de la

[1] L'exactitude de la description demande qu'on fasse mention de la scène sculptée sur le troisième bas-relief, quoique l'authenticité du fait ne soit pas admise ici, malgré le témoignage de quelques écrivains, en particulier de l'auteur de la *Vita anonyma.*

Les miracles de l'enfant retiré vivant du fond de la mer, de la jeune fille resuscitée, et de la femme maltraitée par son mari, ne sont pas racontés dans cette histoire, parce qu'il fallait se borner.

coupe d'Aleardino ; sur le neuvième, la scène du petit enfant de Ferrare dont la langue se délia pour proclamer l'innocence de sa mère accusée d'adultère. La chapelle se termine par un dôme majestueux, revêtu intérieurement de gypse et de terres cuites. Sur la paroi du dôme, on lit ce vers fameux, emprunté à l'office du Saint, d'après la liturgie franciscaine du treizième siècle :

Gaude, felix Padua, quæ thesaurum possides.

Au milieu de la chapelle, l'arche en pierre précieuse décrite au chapitre précédent, renferme le corps du Saint. Cette arche, disposée en forme d'autel, est porté sur quatre colonnes. On y arrive par un escalier en marbre, composé de sept degrés, et bordé de balustrades de la même matière. Ces balustrades s'étendent de chaque côté jusqu'aux angles de l'autel : les colonnettes dont elles sont ornées, et les quatre anges dressés aux quatre coins, leur donnent un très-beau caratère. Sur le gradin de l'autel, on a répété les statues de Saint Antoine et de Saint Prosdocime : elles sont accompagnées de celle de Saint Louis, évêque de Toulouse. L'entrée de ce sanctuaire est fermée par deux portes de bronze.

La monographie proprement dite de Valère Polydore s'arrête là. Elle est exacte ; mais le travail des siècles l'a rendue incomplète. Le voyageur qui visite aujourd'hui la basilique de Saint Antoine, admire beaucoup de détails qui ne sont pas mentionnés ici. Valère Polydore nous donne encore l'inventaire du trésor formé avec les offrandes des fidèles. A cette époque, le trésor était dans la sacristie : il contenait de très-précieuses reliques, avec un mobilier magnifique, comme peu d'églises en possèdent. On y comptait dix croix en argent, seize statues de saints, cinquante calices, dont un en or qui valait cinq cent vingt écus d'or, trois grands tabernacles en argent, trente autres plus petits qui servaient de châsses pour les saintes reliques, dix candélabres, des lampes en quantité, parmi lesquelles une avait des proportions colossales, quatre statues très-élevées, trente neuf autres de moindre dimension, sept plaques d'argent, un navire avec tous ses agrès, la statue de la ville de Padoue, et beaucoup d'autres richessses.

L'ouvrage de Valère Polydore, auquel Wadding emprunte ses notes, en les abrégeant, parut en 1590. L'Anonyme de Padoue qui se proposa de continuer la monographie de la basilique de Saint Antoine, en décrivant les travaux ajoutés après la mort de Valère Polydore, et que les Bollandistes présument être Pasqueti, nous a laissé un second inventaire du trésor, tel qu'il existait en 1684. A cette époque, le conseil d'administration, composé de séculiers et de réguliers, qui était chargé de l'emploi des offrandes faites pour augmenter la magnificence de la basilique, déploya un grand zèle et entreprit des choses considérables. Alors on fabriqua la croix de l'autel majeur, du poids de trois mille onces, avec six candélabres du même métal, chacun du poids de cent quarante onces : le tout coûta plus de douze mille ducats. On pava la sacristie en marbre blanc ; on plaça d'élégantes armoires en noyer, sur lesquelles on disposa, entre des colonnes, des bas-reliefs représentant les miracles plus récents de Saint Antoine. On orna l'autel majeur d'un antipendium en argent, brodé en bosse ; on relia en argent *le livre des sermons* du Saint, annotés de sa main[1]. On acheta de belles tentures en tissu de soie, qu'on déployait le long des stalles dans les jours de grande solennité. On fit sculpter sur un vaste panneau l'arbre généalogique de l'Ordre des Mineurs, destiné à embellir le cloître attenant à la basilique. On termina les statues du tabernacle de la chapelle du Saint Sacrement. Cette même année, il y avait des œuvres très-belles qui étaient encore sur le métier : en particulier un superbe chandelier, pour servir de pendant à celui qui était déjà dans la chapelle du Saint[2].

Je n'ai décrit encore que la gloire extérieure de la basilique de Saint Antoine ; elle en a une autre plus pure et plus solide, qui a commencé le jour des funérailles du bienheureux thaumaturge, et qui n'est pas encore finie : cette gloire c'est son histoire. Cette basilique est une idée : elle résume, pour Padoue, la religion, l'art, la science et les destinées de la patrie.

[1] L'authenticité de ce prétendu manuscrit est incertaine.
[2] Analecta. Apud Bolland.

Tout le mouvement religieux, si large à cette époque, se porta de préférence sur ce théâtre rempli de prodiges. Un tombeau était devenu un évangile. Les âmes allaient à Dieu, elles croyaient, elles espéraient, elles aimaient, elles pleuraient leurs péchés, elles craignaient le jugement et les peines de l'enfer, par Saint Antoine. La piété publique ne tarda pas à se transformer en institutions qui sont encore debout; et qui attestent aussi éloquemment que les beautés de l'architecture, l'influence du Saint sur son pays. On établit dans la basilique deux confréries qui devinrent très-nombreuses en peu de temps. Ce fut d'abord la confrérie de la Conception de la Vierge Marie, dont la gloire se déployait comme une vigne mystique partout où se faisait sentir l'action de l'apôtre qui l'avait si souvent célébrée devant les peuples. Plus tard on erigea la confrèrie du cordon de Saint François et celle de Saint Antoine [1]. Du reste, le mouvement ne se borna pas au territoire de la république, ou seulement à l'Italie : l'Occident tout entier y prit part. L'historien Cantu avance que « Le pape Alexandre IV convia « toute la chrétienté à participer à la construction de la basilique de « Sainte Antoine [2]. » Quoiqu'il en soit de ce fait, le tombeau du Saint fut classé parmi les pélerinages les plus fréquentés du monde. Il se trouvait sur le chemin de Rome ; les chrétiens d'au-delà les monts, qui allaient visiter le tombeau des S. S. Apôtres, ne manquaient pas d'honorer en passant celui du Saint de Padoue. Les miracles qui s'y opéraient ne contribuaient pas peu à entretenir le courant. Parmi tous les faits racontés pas les historiens, en voici un assez célèbre.

L'an 1350, qui était une année jubilaire, la ville de Rome put à peine contenir les multitudes accourues de tous les points de l'Europe, pour gagner l'indulgence. Les Alpes s'étonnèrent en voyant des hommes, des femmes, des enfants, des princes et des plébeiens, franchir allégrement leurs cols encore couverts de neige. Au nombre de ces vaillants voyageurs qui allaient à la conquête d'une absolu-

1 Vita anonyma. cap. xxx.
César Cantu : Histoire universelle, tom. XI, pag. 205.

tion, il y avait un polonais, illustre par sa naissance, qui commandait les armées de sa nation sous le roi Casimir. Etant allé à Padoue, il lui arriva une aventure qui se trouve tout au long dans les annalistes de la cité : « L'an du Seigneur 1350, un chef polonais « qui allait à Rome, s'arrêta à Padoue pour visiter les églises de « Saint Prosdocime et de Sainte Justine. Il fut frappé de la beauté « de la basilique de Saint Antoine, confesseur ; et ayant demandé « quelle était cette église, on lui répondit qu'elle était dédiée au « Père de la patrie. Dans la suite du chef polonais, quelqu'un se mit « à plaisanter sur le nom du Saint ; il dit ironiquement : Est-ce le « Saint Antoine en l'honneur duquel on suspend de petites clo- « chettes au cou des porcs ? A peine avait-il prononcé ces mots, que « la justice de Dieu le châtia cruellement. Sa main droite, qu'il te- « nait étendue vers la basilique en proférant son indécente raillerie, « fut entièrement paralysée ; sa bouche s'élargit jusqu'aux oreilles « et demeura béante. A ce spectacle, le chef polonais fut stupéfait ; « il cherchait la cause d'un pareil phénomène ; tandis que son « fils lui exposait comment les choses s'étaient passées. Alors le « chef se mit à réfléchir pour voir ce qu'il y avait à faire. Il fut « éclairé d'une lumière surnaturelle, et il s'écria : Qu'on implore le « secours de celui qui a si durement traité le coupable. Aussitôt il « prit lui-même son compagnon par le bras, et il le présenta devant « le tombeau du bienheureux Antoine, confesseur. Le malheureux « qui avait eu très-vite la contrition de son péché, versa des torrents « de larmes, et se mit à prier avec beaucoup de dévotion. Il pria « tant et si bien, que Saint Antoine recueillant ses supplications, les « fit pénétrer dans le Ciel ; il devint son intercesseur après avoir été « son bourreau ; par sa charité, le malade recouvra une santé parfaite. « Le chef polonais, ravi d'admiration, éprouvait une joie immense : « toute la ville partagea son bonheur. Aussitôt on accourut « au tombeau du Saint : on lui offrit des présents ; et on lui « adressa des actions de grâces. Honneur et gloire au bienheureux « Antoine, dans les siècles des siècles. Ceci se passa le 10 avril[1]. »

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.

L'art est la splendeur humaine de la religion : il ne pouvait pas manquer de s'épanouir sur le tombeau de Saint Antoine. Assise et Padoue sont deux cités sœurs, qui s'appellent dans l'histoire, parce qu'elles partagent une même gloire. Assise fut le berceau de l'école ombrienne, qui commence avec Cimabue, et meurt en donnant au monde Raphael. « On sentait confusément qu'on entrait dans une « ère nouvelle. Le séjour que Cimabue avait fait à Assise commen- « çait à porter ses fruits ; ou plutôt il les avait déjà portés dans les « ouvrages antérieurement exécutés par lui..... Non seulement les « légendes de Saint Dominique et de Saint François avaient pris « possession de la mémoire du peuple et de l'imagination des pein- « tres ; mais c'était pour leur glorification, et, pour ainsi dire, sous « leurs auspices, que s'exécutaient les ouvrages les plus impor- tants [1]. » A son tour, Padoue fut le berceau de l'école vénitienne, qui jeta son plus vif éclat quand déjà celui de l'école ombrienne pâlissait. « A Padoue était réservée une mission plus belle encore, celle de « devenir, à la fin du xve siècle, le véritable berceau de l'école vé- « nitienne proprement dite, telle qu'elle apparut à l'époque où les « écoles rivales se doutaient à peine de son existence [2]. » Quant au principe d'où sortit cette magnifique renaissance, les mêmes historiens qui le trouvent dans le tombeau de Saint François pour Assise, lui assignent celui de Saint Antoine pour Padoue. « *Le Saint* « est le seul nom sous lequel le désigne Padoue, où les arts parurent « renaître pour parer à l'envi le temple élevé en son honneur [3]. » « — L'inspiration sortie du tombeau de Saint Antoine ne sut se con- « tenir ni dans l'église qu'elle avait élevée, ni dans ses dépendances. « Elle déborda pour ainsi dire dans la ville entière ; elle y attira « Giotto pour peindre la charmante église de *Santa Maria dell'arena*, « la mieux conservée et peut-être le plus complet ouvrage de ce « maître. Elle lui forma cette école de deux cents élèves, qui « ornent de leurs fresques le baptistère, l'église des Er-

[1] Rio : de l'Art Chrétien, tom. I, pag. 236, 237.
[2] Ibidem. tom. IV, pag. 18.
[3] César Cantu : Histoire universelle, tom. II, pag. 143.

« mites, et jusqu'à la voûte immense du palais communal[1] : »

Mais les faits encore subsistants, au moins en partie, parlent plus haut que tous les aperçus. La basilique de Saint Antoine fut construite par Nicolas de Pise : elle fut décorée par une série de peintres, de sculpteurs, de graveurs, qui sont restés la gloire des écoles italiennes. Giotto qui avait couvert de fresques les deux églises de Saint François à Assise, y laissa des pages que le vandalisme n a pas respectées[2]. Donatello sculpta les statues et les colonnes de l'autel majeur, le crucifix de l'abside intérieure, et le bas-relief de l'avare sans cœur, dans la chapelle du Saint. Sansovino est l'auteur du bas-relief qui représente la résurrection d'une jeune fille tirée d'une mare. Tullio Lombardo et Antonio Lombardo ont attaché leur nom, le premier au miracle du pied coupé et remis au jeune homme qui avait frappé sa mère ; le second au miracle du petit enfant qui parle pour sauver la vie de sa mère injustement accusée. La prise d'habit de Saint Antoine est de Minello. La délivrance du père du bienheureux en Portugal, le tabernacle de l'autel majeur avec les statues de bronze qui l'entourent, sont de Jérôme Campagna, de Vérone, et de César Franco, de Padoue. On doit les stalles du chœur à Laurent de Landenara ; le merveilleux candélabre à André Ricci qui fondit encore la mort d'Holopherne et la translation de l'Arche. Les autres bas-reliefs qui règnent à l'extérieur du chœur sont attribués à Bellano, de Padoue. Titiano Aspetto a fait les portes de bronze de l'escalier de la chapelle du Saint, les colonnes, les statues, les tribunes et les niches qu'on voit autour du chœur. Altichieri, de Vérone, et Jacopo Avanzi, exécutèrent les fresques qu'on admire encore aujourd'hui sur les murs de la chapelle de Saint Félix. Les mêmes artistes peignirent l'oratoire de Saint Georges attenant à la basilique[3]. Les fresques légendaires de la chapelle des

[1] Ozanam : Les Poètes Franciscains, pag. 128.

[2] « Pour apprécier le rare génie de Giotto, il faut visiter Assise, Florence et Padoue. Ce sont celles ou les Franciscains ont bâti les trois temples les plus magnifiques ; et ces trois temples furent également décorés de la main de Giotto. » (Rio : de l'Art Chrétien, tom. I, pag. 243.)

[3] Ibidem. tom. IV, pag. 20, 21.

Conti, sont de Giusto. Etienne, de Ferrare, avait exécuté des peintures tellement merveilleuses, qu'un écrivain contemporain, Michel Savonarole, doutait qu'il fut possible d'en trouver de pareilles[1]. Lippé peignit un couronnement de la Vierge ; Bellini exécuta les victoires de Gattamelata dans une chapelle. Le Titien décora le lieu dit *Scuola del Sancto*, pour la confrérie de Saint Antoine : ses fresques sont encore assez conservées pour qu'on puisse juger de son talent dans le style légendaire.

Devant tant de merveilles, réalisées par le génie et par l'amour, on comprend la puissance d'un tombeau où dort une cendre bénie. *La maison des impies sera détruite : les tabernacles des justes germeront*[2].

La science ne se sépara pas de l'art à l'ombre de la basilique de Saint Antoine. Pendant sa vie, le Bienheureux donnait des leçons de science sacrée à la jeunesse de Padoue, à côté de l'église Sainte-Marie, maintenant devenue la sienne, dans le couvent de ses frères préposés à la garde de ce sanctuaire. Nous avons vu précédemment que son enseignement n'avait pas eu moins de succès que ses homélies populaires. Il ne fit que passer ; cependant il laissa après lui des semences de doctrine d'où sortirent des maîtres illustres et des disciples innombrables. La *Scuola del Sancto* demeura une académie où les Frères Mineurs firent des cours publics pour la théologie et les arts libéraux. A l'époque de Valère Polydore, elle était très-prospère : elle projetait un grand éclat sur l'Université de Padoue[3]. Cette Université fut toujours fidèle à la mémoire du Saint. Elle vénérait en lui l'homme de Dieu, et un des principaux promoteurs de la science mystique, telle que le moyen-âge la comprenait, ainsi que je l'ai exposé en un autre endroit de cet ouvrage[4]. Elle voulut apporter sa pierre pour la construction si grandiose et si difficile de sa basilique. Quand, après une longue inter-

[1] Rio : de l'Art Chrétien, tom. III, pag. 397. — [2] Prov. xiv, 11.

[3] Adnexum monasterium Patrum Conventualium gratissimum est, in quo ultra centum commorantur, et publicam retinent academiam liberalium artium et theologiæ. (Vita anonyma. cap. xxx.)

[4] Chapitre vii.

ruption, on songea à reprendre les travaux, en 1307, l'Université vota un subside annuel de quatre mille livres, qui permit de mener l'entreprise jusqu'au bout. On trouve consigné dans ses annales un souvenir encore plus glorieux, et qui démontre de quelle dévotion elle était animée envers le Saint. En 1435, Michel Quarantattro, professeur de droit romain, et doyen du collége des légistes, décida que tous les docteurs de la faculté assisteraient aux prières publiques que la cité célébrait chaque année dans la basilique; qu'ils s'y rendraient en corps, revêtus des insignes de leur Ordre, avec des cierges allumés à la main, chacun étant accompagné de deux Frères Mineurs. Plus tard les facultés de philosophie et de médecine imitèrent ce bel exemple[1].

La république ne voulut pas se laisser dépasser par ses enfants. La statue de Padoue, que nous avons trouvée dans le trésor du Saint, était plus qu'un présent : elle était un ex voto national. La république n'avait pas oublié les services que le bienheureux Antoine lui avait rendus ; en particulier, quand il la sauva de la fureur d'Eccelin prêt à marcher contre elle. La reconnaissance, autant que la foi, lui inspira de lui bâtir un temple : elle allait avoir besoin de celui à qui elle le dédiait. « Après la mort de Frédéric II, Eccelin « se considérant comme seigneur indépendant, avait étouffé dans « le sang toute plainte contre sa domination farouche. Il laissait « ses ennemis expirer et pourrir dans les horribles cachots de Pa- « doue ; ou s'il les en tirait, c'était pour les envoyer par bandes au « supplice, afin d'apprendre l'obéissance aux autres. A ses yeux, « non-seulement l'ancienneté de la race, l'opulence, la valeur, la « cléricature, étaient des crimes dignes de mort ; mais encore la « piété, la beauté, et tout ce qui distinguant un homme de la foule, « lui attirait la considération, et dès lors le faisait craindre du ty- « ran[2]. » L'épreuve fut longue pour Padoue. Mais en 1256, une nuit, tandis que le bienheureux Luc Belludi, autrefois compagnon du Saint, et Barthélemy Corradino, gardien du couvent, veillaient

[1] Vita anonyma. cap. xxx.
[2] César Cantu : Histoire universelle, tom. XI, pag. 205.

auprès du tombeau de l'homme de Dieu, versant des torrents de larmes, et conjurant le Ciel d'avoir pitié de leur patrie et de lui rendre sa liberté ; une voix se fit entendre qui prononça très-clairement ces paroles: « Frère Barthélemy, ne crains rien, et ne t'aban-« donne pas ainsi à la tristesse ; car pendant l'octave de ma fête, Pa-« doue sera conquise par les croizés ; et elle jouira de nouveau de ses immunités et de sa gloire. » L'oracle ne fut pas menteur. Cette même année, l'armée qu'Innocent IV avait levée au nom de Dieu, pour combattre le Néron de la Vénétie, marcha contre Padoue, sous la conduite du légat Philippe, archevêque de Ravenne ; le 19 juin, jour de l'octave de Saint Antoine, elle s'emparait des faubourgs de la ville qui ne tarda pas à capituler.

Pour perpétuer la mémoire de cette heureuse délivrance, le sénat de la république rendit, en 1257, un décret solennel, qui nommait le bienheureux Antoine patron de Padoue, et ordonnait qu'on lui offrit une statue en or représentant la cité. De plus, le décret portait que chaque année le trésor public fournirait quatre mille livres, jusqu'à ce que la basilique fut achevée ; qu'on célébrerait l'anniversaire de la victoire des croizés sur Eccelin, aux vêpres de la fête du Saint ; que ce jour-là le sénat, l'Université, les Ordres religieux, les séculiers de tout rang et toutes les fraternités, se rendraient à son tombeau, où l'on offrirait des présents, de l'argent, des cierges, et de l'huile pour l'entretien des lampes qui brulent en son honneur.

Or la piété des Padouans ne s'arrêta pas là. En 1265, le sénat décida que l'octave de Saint Antoine serait célébrée avec la même solennité que sa fête, en mémoire de la délivrance de la ville, obtenue ce jour là. Il ordonna l'érection de deux statues sur la place de la basilique, l'une en l'honneur de Saint Antoine, l'autre en l'honneur de Saint Prosdocisme, disciple de Saint Pierre et premier évêque de Padoue. Enfin il institua une grande foire qui devait se tenir sur la place appelée Saint Antoine, huit jours avant et huit jours après sa fête. L'an 1275, il établit que la veille de la fête du Saint, la nuit durant et pendant la solennité, la ville enverrait un commandant militaire avec vingt hommes en armes et en tenue, pour

monter la garde devant son tombeau ; qu'on ferait dans la basilique des prières publiques d'actions de grâces, auxquelles étaient conviés, l'évêque avec tout son clergé, le podestat de la ville avec tous les magistrats civils, les fraternités et les corporations ouvrières : tout le monde devait porter à la main des cierges allumés. Cette même année, le sénat voulant encore ajouter à la pompe de la fête et augmenter l'allégresse du peuple, établit, le jour de l'octave du Saint, des courses publiques, avec distributions de prix pour les vainqueurs de l'hyppodrome ; le même jour, le podestat, entouré des principaux citoyens, devait aller entendre une messe solennelle à la basilique du Saint, et offrir des présents, afin de rendre au Ciel de dignes actions de grâces, pour la délivrance de Padoue[1].

On le voit : chaque pierre de la basilique de Saint Antoine est une page de l'histoire de Padoue. Cette basilique fut le centre de la vie nationale : elle rappelait les défaites e t les victoires ; elle consolait des premières, en rendant l'espérance aux âmes ; elle préparait les secondes, par des effusions de grâce qui avaient leur source dans le tombeau dont elle était le splendide développement. Le palais communal, ou le sénat tenait ses séances, où le podestat dirigeait l'administration publique, semblait éclipsé. La basilique du Saint était devenue le véritable capitole de la république.

Au commencement du quinzième siècle, Padoue déchirée par les factions au-dedans, toujours en guerre avec ses voisins, perdit son autonomie, et fut annexée au territoire de Venise. Dans ce mariage forcé, elle apporta à son heureuse rivale deux magnifiques présents : son Université, dès lors très-célèbre, et capable de le devenir encore davantage ; son glorieux patron, Antoine, dont l'influence ne connaissait pas de frontière. Saint Antoine prit une part active aux destinées de sa nouvelle patrie. Venise vint à son tour se prosterner devant son tombeau. Venise et Padoue, toujours jalouses, ne vivaient en paix que là ; parce que là elles étaient égales. Les héros de la république qui combattirent les Turcs sur terre et sur

[1] Vita anonyma. cap. xxx.

mer, déposèrent leurs trophées aux pieds de l'humble thaumaturge; et quand la république songea à payer leurs services, en immortalisant leur nom; c'est encore dans sa basilique qu'elle abrita leur gloire, afin qu'elle arrivat plus belle à la postérité. La statue équestre de Gattamelata, exécutée par Donatello, fut dressée sur la place Saint Antoine, et tournée vers la basilique : ses victoires furent peintes à fresque dans l'intérieur du temple. Alexandre Contarini, doge de la république et grand amiral de la flotte vénitienne, fameux par les combats qu'il livra aux forces ottomanes et les succès qu'il remporta sur elles, repose près du tombeau du Saint; plus honoré par un pareil voisinage, que par la magnificence de son mausolée et la pompe de l'épitaphe qu'on lui a décernée. Il est là entre le pape Saint Félix II, le cardinal Pierre Bembo, illustre par sa science, Raineri, l'éminent juriconsulte, Barthole, le docte professeur, et de nombreux patriciens de Venise et de Padoue. Tous ensemble, ils forment la couronne terrestre du Saint: ils continuent dans la mort le culte commencé pendant leur vie. Ils représentent toutes les forces vives de la société : la science, la religion, l'autorité, la paix, la guerre, le succès, le malheur. Immobiles et silencieux, ils traduisent mieux encore l'opinion nationale : ils décernent au bienheureux Antoine le titre de Père de la patrie.

J'ai dit plus haut quel était le rayonnement du nom de Saint Antoine dans toute la chrétienté, au treizième et au quatorzième siècle. Ce ne fut pas une vogue comme les saints en obtiennent quelquefois, par la permission de Dieu qui les oppose à un mal passager, et qui cesse quand le but est atteint. Le prestige de Saint Antoine dura. Le continuateu. de l'Anonyme écrit ce qui suit : « Le « temps n'enlève rien à la majesté et à la splendeur de la basilique du « Saint : il lui donne au contraire chaque jour un nouveau lustre. Ce « n'est que justice, tant sont nombreux et considérables les miracles « qui, jusqu'à maintenant, se reproduisent, par les mérites et par l'in- « tercession du très-bienheureux Antoine que Dieu se plaît ainsi à « glorifier. Le bruit de ces merveilles s'est répandu par toute la « terre ; et si l'on met à part l'immaculée Vierge Marie mère de

« Dieu, on peut dire que la religion chrétienne a peu de patrons « qui soient au-dessus du bienheureux Antoine pour le culte qu'on « leur rend, à qui l'on offre des présents plus magnifiques, et qu'on « invoque plus souvent et avec plus de dévotion dans les dangers. « C'est la raison de la beauté du temple qu'on lui a élevé, temple « si admirable qu'il occupe un rang distingué parmi les plus fa« meux. Telle est la vénération dont la mémoire du bienheureux « thaumaturge est entourée, non-seulement à Padoue mais encore « dans les pays étrangers, qu'on accourt de toutes les Espagnes, de « la ville de Lisbonne, du royaume de Portugal, de la France et « de la Germanie, pour visiter la basilique du saint homme, et vé« nérer ses reliques[1]. »

Ceci fut écrit au dix-septième siècle, près de quatre cents ans après la mort de Saint Antoine. Ce témoignage établit déjà le caractère d'universalité que son culte avait obtenu dans l'Eglise. Ce qui me reste à dire le prouvera mieux encore.

[1] Vita anonyma. cap. xxx.

CHAPITRE XXV

Phénomènes de la vie glorifiée de Saint Antoine dans l'histoire ; ou son apostolat posthume.

Ludens in orbe terrarum.
(Prov. VIII, 31.)
Animadverte sermonem et intellige visionem.
(Dan. IX, 23.)

La mission des hommes ordinaires s'achève avec leur vie. L'immortalité de leur nom, quand ils parviennent à l'imposer à la postérité, ne les sauve pas de l'impuissance où ils sont d'exercer désormais une action quelconque sur les destinées du monde. Un très-petit nombre parmi eux s'assurent une influence, par les idées qu'ils ont semées et par les disciples qu'ils laissent : même alors, ils n'ont pas un rôle actif et personnel. La mort les a jetés en dehors de la scène.

Il n'en est pas ainsi pour les saints. *Parce qu'ils nous ont quittés, on les croit anéantis : mais leurs âmes sont en paix* [1]. La paix qu'ils goûtent n'est pas le repos absolu. Le Dieu qu'ils contemplent face à face, est un Dieu qui opère toujours ; ils sont à son service : ils vont où il les envoie. L'Eglise dont ils sont les fils glorifiés,

[1] Sap III, 3.

est militante. Ils n'oublient pas cette mère qui les a engendrés à la grâce et à la gloire : ils prennent part à ses combats ; ils l'aident à recueillir les élus aux quatre coins de l'univers. Autrefois ils lui fournirent la ferveur de leurs prières, l'héroïsme de leurs pénitences et l'éloquence de leur parole ; aujourd'hui ils lui prêtent leurs intercessions toutes-puissantes, la vertu de leurs ossements et les effets miraculeux de leurs interventions. Ils passent à travers les peuples ; on les voit, on les entend ; et tandis qu'ils glissent comme de purs esprit, ils provoquent des mouvements heureux. Ceux qui reçoivent leurs visites, *déclarent avec amour qu'ils ont été favorisés de la vision des anges*[1]. Ainsi les saints ont deux histoires : la première va de leur berceau à leur tombe : la seconde commence au jour de leur sépulture et dure des siècles.

L'apostolat de Saint Antoine fut court sur la terre : mais cet infatiguable ouvrier fit beaucoup en peu d'années. Nous avons vu que, non content de travailler au salut des âmes pendant le jour, il employait encore ses nuits à secouer l'indifférence des pécheurs[2]. Il mourut avec le regret de n'avoir pas poussé plus loin ses conquêtes : il se dédommagea en continuant du haut du Ciel l'œuvre à laquelle il s'était consacré. Peu de saints ont un apostolat posthume comparable au sien. Du treizième au dix-huitième siècle, ses volumineuses annales sont encombrées de faits qui sont la preuve de ce que j'avance. A part les miracle obtenus par l'intercession du Saint, à son tombeau, devant ses images, ou avec l'huile de ses lampes ; les Bollandistes rapportent jusqu'à trente apparitions tirées des recueils italiens, portugais, espagnols, belges etc. Ces apparitions portent des dates anciennes et modernes ; elles se produisent sur les théâtres les plus divers, et quelquefois séparés par de grandes distances ; plusieurs, parmi les plus considérables, arrivèrent dans la patrie du Saint ; comme s'il avait voulu la dédommager des grâces qu'il ne lui avait pas accordées pendant sa carrière mortelle, et désarmer sa jalousie vis-à-vis des nations qu'il semblait lui avoir préférées. Assez souvent Saint Antoine accompagne Saint François ; ce

[1] Luc. XXIV, 23. — [2] Chap, XIII,

qui explique pourquoi ils ont joui, au moyen-âge, d'une egale popularité. Quelquefois Saint Antoine est à la suite de la Vierge Marie, la servant avec humilité, l'invoquant au profit des malheureux qui l'invoquent lui-même, pour lui laisser la gloire du bienfait accordé. Certaines légendes le font apparaître à côté d'autres serviteurs de Dieu: par exemple avec S int François de Paule. Quand Saint Antoine ne se nomme pas, il se laisse reconnaître à ses caractéristiques : il porte l'Enfant Jésus sur un livre ; il tient un lys à la main ; ou bien il parle le portugais dans le pays où cette langue est inconnue ; à moins qu'il ne pousse la discrétion jusqu'à s'évanouir sans bruit, après avoir fait son œuvre. Maintenant je citerai quelques traits de sa vie glorifiée dans l'Eglise ; sans prétendre épuiser une si riche matière dont il suffit d'indiquer ici les sources.

Comment Saint Antoine apparut à une dame prête à mourir dans le désespoir, et l'amena à se confesser pour l'introduire dans la gloire céleste.

C'est le titre du manuscrit auquel Wadding emprunte l'épisode suivant, dont je respecterai la couleur locale. Ceci soit dit pour tous les cas semblables.

« Il y avait en Portugal, dans un lieu appelé Lhinhares, une dame « très-riche qui avait pour chambrière un démon déguisé en femme. « A son instigation, elle était devenue très-méchante ; et elle avait « commis toute sorte de grands péchés. A quoi bon en dire davan- « tage ? Quoiqu'elle eut beaucoup de dévotion envers Saint Fran- « çois et Saint Antoine, quand elle vit approcher sa dernière heure, « elle tomba dans un sombre désespoir à cause de la multitude de « ses crimes dont le souvenir l'épouvantait ; et elle n'eut nul souci « du salut de son âme. En vain l'exhortait-on à faire une confes- « sion générale : elle s'y refusait obstinément. Or tandis qu'elle « était étendue sur son lit de douleur, en proie à la tristesse et à « l'abattement, deux Frères Mineurs entrèrent dans sa chambre, « et ils se mirent à la reconforter, en l'exhortant à faire pénitence « et à se confesser. Mais elle résista à leurs conseils, alléguant que « ses fautes étaient trop énormes, et qu'aucune pénitence ne serait

« capable de fléchir la justice de Dieu et d'en obtenir miséricorde.
« Alors le Frère qui paraissait plus vieux que l'autre lui dit : Si « vous voulez faire l'aveu de vos péchés avec une contrition sincère, « je prends tout sur moi ; je partagerai avec vous mon bonheur; « par la vertu de la Passion de notre Seigneur, je vous promets la « vie éternelle. Ce discours toucha la dame, et prépara sa conver- « sion : elle sentit naître dans son cœur un ardent désir de péni- « tence. La louve changée en agneau se repentit de ses égarements, « dont elle fit l'aveu en répandant des torrents de larmes. Elle demanda « l'habit des Frères Mineurs ; et en ayant été revêtue des mains du « Frère qui l'avait exhortée, elle s'endormit doucement dans le « Seigneur : aussitôt les deux Frères disparurent. On ne douta pas « que ces deux religieux ne fussent Saint François et Saint An- « toine, envers lesquels elle avait une tendre dévotion, et qu'elle « avait coutume d'invoquer assiduement dans toutes ses nécessités.
« Le corps de Lupa fut enseveli au couvent de la Guardia [1].

Sous le même rubrique *Des âmes désespérées*, Wadding place encore cette légende intéressante :

« Dans un bourg du Portugal, appelé Bertha, vivait une femme, « du nom de Sera, qui avait une dévotion très-particulière envers « les très-bienheureux François et Antoine. Son mari était un « homme libertin et impie. Non content d'abandonner son épouse « légitime, pour mener une vie scandaleuse avec ses concubines, il « nourrissait envers elle des sentiments de haine qui le poussaient « à la frapper durement, et à lui causer des douleurs de tout genre. « Cette malheureuse se laissa gagner par le chagrin ; et bientôt, « égarée par son désespoir, elle caressa la pensée de se pendre, pour « mettre un terme à une vie devenue insuportable. Une nuit, en « l'absence de son mari, tandis que les gens de la maison dormaient,

[1] Ac de lupa in agnam conversa, de peccatis conteritur et cum magnis lachrymis confitetur ; et post, ipsa habitum Fratrum Minorum petiit ; et per manum illius Fratris accipiens, in Domino feliciter obdormivit. (Liber Miraculorum. Apud Bolland. cap. VI.)

Annotata (b). Proinde salvata fuit mulier illa non tam ex vi confessionis quæ defectu idonei ministri sacramentalis non fuit, quam internæ et perfectæ contritionis.

« elle disposa une corde dans la chambre ; et, poussée par le dia- « ble, elle allait passer sa tête dans le nœud, pour s'étrangler ; quand « quelqu'un ébranla fortement la porte du logis en jetant un cri. « Alors Sera se hâta de cacher la corde, et s'avança pour voir qui « était là. En ouvrant, elle aperçut deux Frères Mineurs qui la « prièrent humblement de les recevoir pour l'amour de Dieu. Elle « leur demanda d'où ils étaient et comment ils s'appelaient. Les « Frères lui répondirent qu'ils étaient d'un pays bien éloigné, et « que l'un s'appelait François, l'autre Antoine. Alors elle leur dit : « Entrez, pour l'amour de Saint François et de Saint Antoine. Elle « les fit asseoir à table ; et tandis qu'ils mangeaient, ils donnaient « à leur hôtesse le pain de l'âme par des discours pieux et forti- « fiants. En les écoutant, Sera se sentit changée ; par respect « pour ces saints personnages, elle résolut de ne pas exécuter, cette « nuit, son funeste projet. Cependant les Frères gagnèrent l'appar- « tement qu'elle leur avait préparé pour y prendre leur sommeil. « De son côté, elle alla se coucher. Or, à cette heure même, les deux « Frères Mineurs, apparurent à son mari, et lui parlèrent ainsi : « Nous sommes Saint François et Saint Antoine ; Dieu nous envoie « pour t'annoncer que si tu ne renonces pas à ta vie déréglée, et si « tu ne quittes pas tes concubines, pour rester fidèle à ton épouse légi- « time, qui est si dévote envers nous ; dans trois jours tu mourras, « et tu seras enseveli dans les sombres abîmes de l'enfer. Cette nuit, « ton épouse, désespérée des mauvais traitements que tu lui fais en- « durer, a été sur le point de se pendre ; et elle l'aurait fait, si nous « n'étions pas venus lui demander l'hospitalité. Rentre donc dans « ta maison ; si tu veux un signe de la vérité de nos paroles, de- « mande à ta victime la corde dont elle allait se servir. A ces mots, « le libertin rempli de terreur se mit à détester ses péchés ; « il se leva de bon matin, et il se dirigea vers sa maison. Son « épouse était déjà sur pied. Elle alla vers les Frères ; mais elle ne « les trouva pas : seulement leur lit était tout prêt, comme si per- « sonne ne s'y était couché ; ce qui lui causa un grand étonnement. « Elle ne savait par où ils étaient sortis, car toutes les portes « étaient fermées. En ce moment, son mari entra ; et la saluant avec

« une bonté inaccoutumée : Ma chère amie, lui dit-il, où est la « corde avec laquelle tu as voulu te pendre cette nuit ? A cette ques- « tion, elle resta sans parole et comme foudroyée. — Je sais parfai- « tetement, ajouta le mari, la grâce que t'ont value Saint François « et Saint Antoine à qui tu as donné l'hospitalité la nuit dernière ; « et comment, toi et moi, nous avons été sauvés, par leur interven- « tion, de la mort du corps et de l'âme. — Sera se voyant découverte, « lui avoua tout ; de son côté, le mari fit part à son épouse de la vi- « sion dont il avait été favorisé : il lui demanda pardon de sa vie « passée. Depuis ce jour, ils vécurent dans une parfaite union, et « dans la pratique de toutes les vertus. Jusqu'à leur mort, ils ne ces- « sèrent de célébrer les louanges de Saint François et de Saint An- « toine [1]. »

Comment Saint Antoine aidait la Vierge Marie à fonder de nouvelles communautés.

On sait généralement que l'Ordre de la Conception fut fondé à Tolède par Béatrix de Sylva, d'une noble famille de Portugal ; et qu'il fut approuvé par Innocent VIII, en 1484 [2]. On sait moins comment Saint Antoine est mêlé à cette affaire.

« En 1441, Jean II roi de Castille avait épousé Elisabeth, nièce « d'Edouard roi de Portugal. La jeune reine prit avec elle Béatrix « de Sylva, à laquelle elle était unie par les liens du sang, et qu'elle « aimait très-tendrement : elle lui donnait le premier rang parmi « ses dames d'honneur. Béatrix était remarquable par sa beauté ; « aussi elle eut bientôt de nombreux courtisans. Elle eut le mal- « heur de plaire au roi Jean, beaucoup plus que la reine ne l'aurait « souhaité. Sans le vouloir, elle alluma des jalousies terribles entre « les gentilshommes qui se disputaient ses faveurs : plus d'une fois, « elle fut la cause de duels qui ensanglantèrent la cour. Tant de « succès exaspérèrent la reine, qui la fit enfermer dans une étroite

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.
[2] Fleury : Histoire ecclésiastique, tom. XXIII, pag. 625.

« prison, où elle ne vivait que de pain et d'eau. Béatrix, semblable « à Jonas dans le ventre d'une baleine, adressait au ciel de ferven- « tes prières du fond de son ténébreux réduit. Elle avait conscience « du péril qui la menaçait ; pour le conjurer, elle voua à Dieu sa « virginité, sous les auspices de sa Mère ; esperant qu'elle lui serait « propice au milieu des angoisses dans lesquelles elle était plongée. « La nuit suivante, la Vierge lui apparut, vêtue d'une robe blanche, « portant un manteau bleu sur ses épaules ; elle lui promit que dans « trois jours elle recouvrerait la liberté : l'événement vérifia la pré- « diction. Béatrix, pour se soustraire à la colère de la reine et échap- « per aux dangers de la cour, prit la fuite et gagna la ville de To- « lède. Tandis qu'elle cheminait, tout à coup, et sans s'y attendre, « elle vit venir à elle deux Franciscains qui lui dirent, en langue « portugaise, de persévérer dans son pieux dessein ; et lui annon- « cèrent qu'un jour elle serait la mère d'un grand nombre de « vierges du Seigneur. Un instant après, ils s'évanouirent. Béatrix « déclara plus tard, qu'au langage et à d'autres signes, elle avait « reconnu que l'un des deux Frères était Saint Antoine[1]. »

Comment Saint Antoine travaillait à la propagation de la foi dans les Indes Orientales et au Bengale en particulier.

Quand les Portugais eurent découvert la route des Indes, et occupé de vastes territoires en Afrique et en Asie ; les rois très-fidèles de cette nation sanctifièrent leurs conquêtes, en les soumettant aux doux sceptre de Jésus-Christ. A la suite des Diaz, des Vasco de Gama, des Albuberque, ils envoyèrent des missionnaires chargés d'éclairer leurs nouveaux sujets des lumières de l'Evangile. Saint An-

[1] ... Ad hæc ita doluit regina, ut adolescentulam angusto concluserit loculo, et cibo potuque mulctaverit. Illa, velut alter Jonas ex ceti visceribus, ab illa caligine preces funditans, periculum redemptura, castitatem Deo vovit suæ Genitricis auspiciis, si in tantis periculis probaret tutelarem. Proxima nocte Beata Virgo se visendam exhibuit, candida veste, cæruleo pallio circumamictam : oppigneratam libertatis fidem, triduo evoluto ; exsolvit, etc. (Analecta. Apud Bolland. 13 junii.)

toine a le droit d'être compté parmi ces héroïques convertisseurs.

« Vers la fin du XVII[e] siècle, un clerc qui avait les vertus de son « état, alla du Bengale sur les côtes de Coromandel pour recevoir « les saints Ordres. Il se destinait à une mission difficile et lointaine, « dans laquelle les hommes apostoliques n'avaient pas encore pé- « nétré. Voici qu'elle fut l'origine de cette église naissante. Le chef « de ce pays idolâtre avait été fait prisonnier de guerre par les Por- « tugais, vingt ans auparavant. Pendant longtemps il demeura « obstinément attaché à ses dogmes superstitieux. Les raisons les « plus fortes qui lui étaient exposées par les missionnaires, et prin- « cipalement par les Pères de la compagnie de Jésus, ne purent pas « le décider à embrasser la religion catholique. Cependant le jour « de la grâce arriva pour lui. Il fut ébranlé par un songe, ou plutôt « par une vision, dans laquelle Saint Antoine lui apparut. Le Saint « voulant donner des marques de sa tendresse paternelle au prince « obstiné dans l'erreur, lui administra un vigoureux soufflet, dont « aujourd'hui encore il garde la trace sur sa joue. A l'heure même, « il lui persuada de renoncer à ses idoles, pour embrasser la vraie « foi, et se consacrer à la conversion de sa patrie. Le prince « ne voulut pas différer davantage l'exécution de son dessein ; il « demanda à être purifié dans les eaux salutaires du baptême. Il « prit le nom d'Antoine ; de plus, il voulut qu'on donnât ce même nom « à la mission qu'il allait fonder, et qui depuis n'est connue vul- « gairement que sous le titre de mission Saint Antoine. Le nouvel « apôtre se dévoua corps et biens à la conversion de son peuple. « Il se mit à l'instruire par ses discours et par ses exemples, avec « un zèle admirable qui fut couronné des plus magnifiques résul- « tats[1]. »

Vers la même époque, les monuments historiques racontent la conversion miraculeuse d'un jeune indien du royaume de Bengale.

1 ... Tandem ex eo animum adjecit, excitatus salutari, (somnio dicam an visione ?) per quam S. Antonius Paduensis se ipsi conspicuum dedit ; amantemque imitatus patrem, validum obstinato colaphum infregit, cujus hodiedum vestigium in facie circumfert, etc. (Analecta. Apud Bolland.)

« C'était un esclave que les Pères de Saint Augustin, établis dans « ces parages, avaient acheté. Ils mirent tous leurs soins à lui ap- « prendre les vérités du salut ; mais ils ne purent pas venir à bout « de vaincre l'obstination du petit payen, trés-épris du culte de ses « ancêtres. Or, un jour, tandis qu'il était seul dans une chambre où « se trouvait l'image de Saint Antoine de Padoue, on l'entendit « pousser des cris perçants. Les Pères accoururent aussitôt ; et aux « questions qu'ils lui adressèrent pour savoir ce qui lui était arrivé, « il répondit que le Saint dont l'image était suspendue à la mu- « raille, avait dénoué la corde qu'il portait autour des reins ; et « qu'il lui avait donné une rude discipline, en lui commandant « d'embrasser la religion de Jésus-Christ. C'est ce qu'il fit peu de « jours après. Non content d'être chrétien, il prit l'habit religieux ; « et il commença à prêcher l'Evangile. Les succès qu'il obtint fu- « rent tels, qu'en peu de temps il convertit jusqu'à vingt mille « payens. Les Pères de Saint Augustin, ne pouvant pas, à eux seuls, « baptiser et catéchiser convenablement un si grand nombre de « néophytes, firent appel aux missionnaires les plus voisins. Ceux- « ci répondirent à leur invitation ; et ils mirent la faulx dans cette « moisson déjà jaunissante. Dieu bénissait leurs travaux ; aussi le « nombre des nouveaux chrétiens se multiplia avec une rapidité mer- « veilleuse[1]. »

Comment Saint Antoine délivrait les obsédés.

« Au bourg de Castagnéti, situé dans le territoire de Vicence, un « homme appelé Jean, de la famille des Pozzi, une des plus illus- « tres du pays, avait dans ses domaines une vieille tour. Des nécro- « manciers étant venus la visiter, y découvrirent par les procédés « de l'art magique un trésor caché, et il partirent. Un serviteur « étant entré après eux dans la tour, aperçut des animaux de toute « espèce, des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes, tous d'une

[1] ... Accurrunt illuc Patres, audiuntque hominem asserentem quod Sanctus iste suo quo præcingebatur fune acriter eum flagellarit, iubens ut ad fidem Christi converteretur, etc. (Analecta. Apud Bolland.)

« forme terrible. Il remarqua particulièrement trois chevaux d'une « taille énorme, qui avaient des cornes, et qui jetaient des flammes « par toutes les parties de leurs corps. Ils étaient montés par trois « cavaliers gigantesques, affreux à voir, dont le visage était tourné « vers la queue des chevaux et qui étaient armés de bâtons. A ce « spectacle, le jeune homme essaya de fuir, en faisant le signe de « la croix; mais il ne put pas y parvenir. Alors il se recommanda à « la Vierge mère de Dieu et à Saint Antoine ; leur adressant dans « son cœur une prière qu'il ne pouvait pas exprimer avec ses lèvres. « Malgré ce recours, il tomba dans un état très-grave ; il sentit « qu'il était aveugle et muet. Quelques jours s'écoulèrent sans « qu'il survint aucun changement dans sa situation. Bientôt après, « il eut une vision : Saint Antoine lui apparut, portant à la main « une croix éblouissante de lumière,et il lui dit: Courage, mon fils, « ayez confiance en la bonté divine. Il se réveilla aussitôt ; et se « levant, il fit signe aux gens de la maison de le porter à Padoue, « au tombeau de Saint Antoine. On se conforma à ses désirs. A « peine eut-il été déposé dans l'église, qu'il recouvra la vue et la « parole ; après quoi il revint dans son logis, en bénissant Dieu, « et en rendant grâces à son serviteur Antoine[1]. Ceci arriva en « 1278. »

Comment Saint Antoine prêchait le décalogue ; et forçait les voleurs à restituer le bien mal acquis.

« L'an 1674, un africain qui avait été acheté à un marchand « d'esclaves, était au service d'un chevalier, dans la ville de Naples. « Ayant eu l'occasion de s'emparer d'une somme d'argent considé- « rable, il l'emporta furtivement. Il mit dans le complot un autre « domestique du logis ; et l'entraînant dans sa fuite, il s'embarqua « avec lui sur un navire qui faisait voile vers la Sicile. Ils étaient « sur le point d'entrer au port ; quand une violente tempête s'étant « élevée, son compagnon fut renversé par le vent et enseveli au

[1] Analecta. Apud Bolland.

« fond de la mer. Le maure craignit un pareil sort ; mais il sentit « tout à coup la main de Saint Antoine qui le saisissait par les « cheveux, en lui criant : Rend ce que tu as volé ; ou bien tu vas « mourir. En disant ces mots, le Saint le ramena dans Naples où « il rencontra son maître. Celui-ci avait fait dire un certain nombre « de messes en l'honneur du Saint ; et il cherchait à découvrir la « trace de son serviteur fugitif. L'esclave ne pouvant pas éviter sa « présence, tomba à ses pieds ; et lui demanda pardon pour l'offense « qu'il avait commise envers lui. Il obtint sa grâce sans peine ; après « cela, ayant déposé l'argent qu'il avait dérobé, il le restitua à son maî « tre, selon l'ordre qu'il en avait reçu du Saint. Tout fut profit pour « lui : il échappa à une mort certaine ; et il racheta son âme du « péché et de l'enfer, en recevant le baptême qui le mit au rang « des fidèles du Seigneur » [1].

Comment Saint Antoine délivrait les prisonniers innocents, et les sauvait du dernier supplice.

« L'an 1672, à Cracovie métropole du royaume de Pologne, on « avait mis en prison un homme qui avait une dévotion très parti- « culière envers le Saint. On l'accusait d'homicide ; et parce qu'il y « avait quelques apparences contre lui, on le soumit à la question. « Il n'eut pas la force de supporter la douleur ; mais plutôt que d'en- « durer plusieurs morts, il préféra mourir une fois pour tout de « bon, en faisant l'aveu du crime qu'il n'avait pas commis. Il fut « en effet condamné à la peine capitale ; alors il se disposa à bien finir « cette vie misérable, pour s'en préparer une meilleure dans l'éter- « nité. A cette fin, il distribua aux pauvres de larges aumônes ; « il fit un legs pour qu'on acquitât des messes à l'autel du Thauma- « turge de Padoue. Mais la nuit qui précédait le jour fatal, le Saint « lui apparut dans son cachot ; il brisa ses fers ; il arracha le pieu « auquel il était attaché ; et, ouvrant la porte à deux battants, il « lui dit : Va trouver les juges ; présente-leur ces chaînes, et dis-

[1] Analecta. Apud Bolland.

« leur : Saint Antoine de Padoue m'envoie vers vous, afin que vous « reveniez sur la sentence que vous avez rendue contre moi. Le « captif obéit, et il fournit aux juges la preuve de son innocence. « Quand il eut recouvré sa liberté, toute la cité célébra la gloire « du Saint. On suspendit devant son autel les chaînes du martyr « ainsi que ses menottes. Elles y sont encore aujourd'hui, comme « nous l'ont attesté des Frères Conventuels qui revenaient de ce « pays » [1].

Comment Saint Antoine calmait les tempêtes et sauvait un navire du naufrage.

« En 1630, un navire, chargé de tissus précieux, allait des côtes « de Calabre à Naples. Il fut assailli en route par une tempête si « terrible, que les matelots ne pouvant pas lui tenir tête crurent « qu'ils allaient être engloutis dans les flots. Mais l'un d'eux se « souvint de son saint patron, et il leur dit : Mes amis, puisque « tout est perdu, ayons recours à Saint Antoine ; abandonnons le « navire aux caprices du vent, et faisons une petite prière en l'hon- « neur du grand Thaumaturge. A peine avaient-ils fini leurs invo- « cations, qu'ils virent, debout sur la poupe, un religieux franciscain « qui leur dit : N'ayez pas peur ; laissez le navire suivre son cours ; « je serai avec vous. A ces mots, il disparut ; le cœur revint aux « matelots, et la colère de la mer tomba à l'instant. Dès que les « matelots arrivèrent à Naples, ils n'eurent rien de plus empressé « que d'aller rendre grâces à celui qui les avait sauvés d'un péril « si imminent » [2].

Comment Saint Antoine visita un petit enfant malade, et lui rendit la santé.

« L'an 1683, Nicolas Grassi, président de la chambre royale, fut « envoyé en mission dans l'Etrurie par le vice-roi de Naples. A son « retour, il s'arrêta à Rome, avec toute sa suite, pour vénérer les

[1] Analecta. Apud Bolland.
[2] Ibidem.

« sanctuaires de cette ville. On était à la fin du carnaval, quand « son fils unique tomba malade ; il fut bientôt réduit à la dernière « extrémité ; si bien que les médecins l'abandonnèrent. Sa mère « était au désespoir ; mais parce qu'elle était très dévote à Saint « Antoine, elle lui adressa de ferventes prières. Le mardi avant les « Cendres, environ vers trois heures du matin, elle entendit son « enfant, qui s'appelait Philippe, prononcer doucement le nom de « Saint Antoine : elle courut aussitôt vers le lit du pauvre agonisant, « et lui demanda ce qu'il voulait. L'enfant se contenta de « remuer sa petite main ; il semblait lui dire de s'écarter, comme « si elle était un obstacle au soulagement qu'il attendait. La mère « s'éloigna en effet : mais elle l'entendit répéter, avec plus de joie « encore, le nom de Saint Antoine. Comme elle lui demanda ce que « signifiait cette appellation réitérée du Saint, l'enfant lui répondit : « J'ai vu un petit Frère, qui portait une robe grise : ce Frère était » Saint Antoine. Il tenait à la main quelques fleurs blanches et « rouges, avec un livre sur lequel était assis un petit enfant qui « brillait comme s'il était tout en argent. Il ne sut pas en dire « davantage ; cependant il donna à entendre par ses signes qu'il avait « vu autre chose. Bientôt après il entra en convalescence ; et le qua- « trième jour du mois de mars suivant, il était complètement guéri. « Quelque temps après, on le porta dans une église ou l'on vénérait « l'image de Saint Antoine. En l'apercevant, il se tourna vers sa « mère, et il s'écria : Voilà, ô ma mère, comment était le petit Frère « qui m'a guéri. Chaque fois qu'il rencontrait un Mineur conven- « tuel, il répétait : L'habit que portait le petit Frère ressemblait à « celui-là. Quand le président fut rentré à Naples avec sa femme « et son enfant, il alla rendre grâces à l'église Saint Laurent : depuis « il ne cessait de publier partout la grâce insigne dont il avait « été l'objet »[1].

[1] Respondit puer : Vidi Fraterculum cujus habitus erat coloris subnigri, ipsum scilicet B. Antonium, qui manibus tenebat quosdam flores rubicundos et candidos, cum libro atque infantulo supra ipsum sedente, et erat, hic splendidus totus instar argenti... delatus deinde ad quamdam ecclesiam, ubi erat imago Sancti, conversusque ad matrem : Talis omnino, inquit, o Domina Mater, erat Fraterculus qui me sanavit. (Analecta. Apud Bolland.)

Comment Saint Antoine protégea une jeune fille dont l'honneur était menacé.

« Il y avait à Naples une dame de noble extraction, mais pauvre, « qui avait une fille d'une grande beauté. Cette mère dénaturée « préférait vendre une vertu confiée à sa garde, qu'endurer une « indigence honteuse pour sa famille. Elle fit part de son dessein « à sa fille dont la pudeur s'alarma aussitôt, et qui le repoussa « avec indignation. Après de vives et longues altercations, la chaste « jeune fille s'en alla un soir au couvent de Saint Laurent, et con- « jura Saint Antoine, en versant des torrents de larmes, de venir à « son secours. Elle fut exaucée. A ce moment, l'image du Saint « étendant son bras lui remit une cedule, en lui ordonnant de la « porter à un riche marchand qu'elle lui désigna. Sur la cedule « étaient écrits ces mots : Tu donneras à la femme qui te remettra « ce papier, une dot, en bonne monnaie d'argent, qui pésera autant « que lui. Adieu. Signé : Frère Antoine. —La jeune fille, sans perdre « du temps, se hâta d'aller où on l'envoyait : elle remit la cedule, « en disant de quelle part, et dans quel lieu la scène s'était passée. « Le marchand la regarda ; il fut frappé de sa beauté, et ne savait « trop que croire : il soupçonna qu'il avait affaire à une fille perdue « qui cherchait à lui extorquer de l'argent. Cependant il lui répon- « dit : Ou bien celui qui veut vous épouser avec une dot aussi « modique est un libertin ; ou bien il vous aime à la folie. Quoi- « qu'il en soit, je veux faire, en l'honneur de Saint Antoine, tout « ce que vous me demandez en son nom. Alors il prit la cedule ; il « la jeta dans un plateau de la balance, tandis qu'il posait sur l'autre « quelques petites pièces d'argent ; mais ces pièces ne furent pas « suffisantes pour enlever la cedule ; il fut obligé d'y verser « jusqu'à quatre cents écus. A la vue de ce prodige, le marchand « se souvint qu'il avait fait vœu d'offrir au Saint une lampe en « argent, d'un prix égal à cette somme. Il comprit que le Saint « commuait cette obligation en une aumône équivalente ; et aussitôt « compta les quatre cents écus à la jeune fille. Celle-ci en fit un

« bon usage : elle se procura un établissement convenable pour sa « condition ; et elle soulagea l'indigence de sa mère » [1].

Je n'ai raconté qu'un petit nombre d'apparitions de Saint Antoine : il y en a d'autres qu'on peut vérifier aux sources indiquées plus haut.

Ainsi, il se jouait dans l'espace et les siècles ; toujours apôtre, comme si les joies du Paradis ne lui suffisaient pas, aussi longtemps qu'il y avait sur la terre des infirmités à soulager, des larmes à sécher, des âmes à sauver, des patries à restaurer, et l'Eglise dont il fallait préparer les triomphes. Il va sans dire que toutes les apparitions de Saint Antoine ne sont pas consignées dans l'histoire. Tant qu'un astre est sur l'horizon, on peut, à la faveur des rayons qu'il projette, préciser le point qu'il occupe, décrire son mouvement, et mesurer par approximation les effets qu'il produit. Mais quand il quitte notre sphère bornée, pour s'enfoncer dans l'immensité des cieux ; qui peut le suivre ? Qui dira où il va, et quel monde nouveau il éclaire ? Cependant personne ne doute qu'après nous avoir visités, il n'aille en réjouir d'autres auxquels il apporte les mêmes bienfaits. Les saints se meuvent au firmament des âmes : ils se meuvent nécessairement, parce qu'ils font partie du système que la Providence déploye autour de nous, pour nous rendre captifs de sa grâce. Seulement toutes les âmes ne parlent pas ; si elles parlent, c'est dans le silence d'un amour contenu ; ainsi le monde n'entend pas leurs cantiques. Eh ! qu'importe le mystère pour ceux qui croient en Dieu et aux saints ? Dans ce vaste ensemble de forces occultes, dont les foyers sont dans l'ombre et les résultats partout, il faut placer les saints ; sous peine de créer une grande lacune, et de se trouver en face de phénomènes inexplicables. Quand les saints meurent, la terre devrait moins les pleurer, car ils ne meurent pas ; ils ne laissent pas derrière eux des orphelins ; car ils font pour leurs amis, en les quittant, plus qu'ils ne faisaient tandis qu'ils étaient au milieu d'eux. C'est ainsi que Dieu se plaît à glorifier ses serviteurs ; en même temps qu'il oblige ceux de ses enfants qui combattent encore sur la terre.

[1] Analecta. Apud Bolland.

Saint Antoine resta après son trépas une grande puissance. Le jésuite François Mendoza, déjà cité dans cette Histoire, célébrant les gloires du Saint, avec un peu d'emphase andalouse, compare son empire à celui des héros, et à celui de Portugal en particulier : « Tous ces empires sont bornés, étroits : celui de Saint Antoine n'a « pas de limites. Antoine a toute la terre sous ses pieds : il dompte « la fureur de la mer à laquelle l'homme ne saurait imposer un « frein ; l'air, qui échappe par sa fluidité à toute coaction, est à « ses ordres ; il arrête le feu et il l'empêche de dévorer ce qu'il « touche ; toutes les régions sublunaires reconnaissent son auto- « rité, et lui obéissent s'il fait un signe..... Ainsi Antoine domine « la terre, la mer, le ciel et le feu ; son empire résume tous les « autres. O illustre vainqueur du monde ! Heureuse Coïmbre ! Heu « reuse Lisbonne ! O fortunée Lusitanie, dont le nom propagé dans « tout l'univers par les exploits de tes navigateurs, retentit mainte « nant dans l'espace infini, au-dessus des sphères que le soleil par- « court et inonde de ses feux, grâce aux vertus d'Antoine ! »[1].

Mais ces félicitations ne sont pas seulement pour le Portugal : il faut les adresser à toutes les nations dont Saint Antoine est devenu le patron et le protecteur.

[1] Vita anonyma : Elogia S. Antonii.

CHAPITRE XXVI

Les diverses translations des reliques de Saint Antoine.

Asportate ossa mea de loco isto.

(Gen. L, 24.)

Auge in nobis, Domine, resurrectionis fidem, qui in sanctorum tuorum reliquiis mirabilia operaris ; et fac nos immortalis gloriæ participes, cujus in eorum cineribus pignora veneramur.

(Brev. Rom.)

Tandis que l'âme de Saint Antoine se promenait à travers les nations, faisant le bien partout où elle passait ; son corps vénérable reposait dans le tombeau provisoire qu'on lui avait élevé. Il n'y était pas sans honneur ; les pélerins qui le visitaient nuit et jour, le couronnaient de fleurs et de lumière ; ils le couvraient de baisers ; ils l'inondaient de larmes ; ils l'importunaient de leurs supplications. Mais Padoue voulait faire davantage. Elle se souvenait que de ce tombeau était sorti le signal de sa délivrance : affectueuse et reconnaissante, elle avait à cœur de payer sa dette, en mettant son grand Thaumaturge en possession du temple qu'elle lui avait dédié. Nous avons vu que les malheurs de la république avaient arrêté les travaux de la construction. Quand des jours plus heureux se levèrent pour elle, ils furent repris avec une nouvelle ardeur ; on ne

s'arrêta que lorsqu'on eut terminé la partie de la basilique comprise entre le vestibule et le chœur. A partir de ce moment, commence la série des translations des reliques de Saint Antoine. Ces translations correspondent aux développements successifs de la basilique ; elles se mêlent aux événements de l'histoire nationale, sur lesquels elles exercent quelquefois une influence. Elles sont comme autant de résurrections opérées par l'Eglise, à la gloire du Saint qui provoque un nouvel enthousiasme chaque fois qu'il change de sépulcre ; et ne se couche jamais sans répondre par des bienfaits à l'amour qui l'acclame.

La première translation fut décrétée par le sénat de Padoue, qui la fixa au jour de l'octave de Pâques, 8 avril 1263. En ce temps-là, Saint Bonaventure gouvernait l'Ordre des Frères Mineurs : c'est lui qui fut chargé d'exécuter le décret. Il remplit cette pieuse mission avec des sentiments d'une religion profonde, et une tendresse de cœur qui s'explique par la dévotion dont il était animé envers le serviteur de Dieu. Il n'avait pas connu le bienheureux Antoine : mais c'était pour lui un jeune ancêtre qu'il touchait de la main, et dont il avait respiré la bonne odeur, encore toute vivante dans l'Ordre quand il y entra. L'historien si onctueux de Saint François avait déjà laissé éclater son admiration pour son plus illustre disciple dans plusieurs circonstances. On devine avec quelle émotion il s'approcha de l'arche du Saint ; il ne soupçonnait pas que Dieu l'avait choisi pour être le premier témoin d'un prodige bien capable d'augmenter sa piété envers lui.

Trente deux ans s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait pas remué la terre qui couvrait le corps sacré. « Quand on l'eut élevé, on « trouva toutes les chairs consumées ; mais la langue était aussi « fraîche, aussi rouge et aussi belle que si le bienheureux Père fut « mort une heure auparavant. Alors Frère Bonaventure, homme « vénérable, ministre général des Mineurs, qui fut plus tard cardinal « et évêque d'Albano, assistait à la fête de la translation. Il reçut « cette langue dans ses mains, avec beaucoup de révérence ; et, après « l'avoir arrosée de larmes, il se mit à lui adresser un discours, en pré- « sence du peuple assemblé, en ces termes dévotieux : O langue bénie,

« qui avez si souvent béni le seigneur, et qui l'avez fait bénir par « tant d'autres ! Maintenant nous voyons quel est le trésor de mérites « que vous avez amassé devant Dieu ! — En disant ces mots, il lui fai- « sait de doux et affectueux baisers. Après cela, il ordonna qu'on lui « rendit des honneurs particuliers, en la placant dans un reliquaire « spécial. » [1]

Le plus ardent panégyriste de Saint Antoine, le jésuite François Mendoza, a commenté l'apostrophe de Saint Bonaventure à la façon de son temps, c'est-à-dire avec une originalité presque singulière, mais qui n'exclut ni la vérité des choses, ni l'édification des âmes : « Quand j'aurais cent langues et cent bouches, comme dit le Poète « de Mantoue ; si toutes les parties de mon corps se changeaient en « langues, selon l'expression de Saint Jérôme ; si, comme l'Apôtre, « je parlais la langue des hommes et des anges ; je serais encore « impuissant à louer convenablement la langue très sainte d'Antoine. « Quand cette langue se tait, elle parle encore ; si elle meurt, elle « est vivante ; si on l'ensevelit, elle réssuscite ; lorsqu'on croit « qu'elle est réduite en cendres, elle apparaît avec toute la beauté « de la jeunesse » [2].

Après avoir longuement disserté sur la langue comme instrument de péché, et sur le châtiment du péché, qui est la corruption ; il prouve que la langue de Saint Antoine devait être incorruptible ; et cela pour trois raisons : la première, parce que cette langue a toujours béni le Seigneur ; la seconde, parce qu'elle a prêché la vérité : or, la vérité est éternelle ; la troisième, parce qu'elle était

[1] ... Inventa est lingua ejus adeo recens, rubicunda et pulchra... quasi eadem hora Pater sanctissimus decessisset. Quam venerabilis vir, frater Bonaventura, in manibus reverenter accipiens, irrigatus profluvio lachrymarum, affari eam cæpit devotissime verbis hujusmodi coram multis : O lingua benedicta, quæ semper Dominum benedixisti, et alios benedicere fecisti ! Nunc manifeste apparet quanti existis meriti apud Deum ! Et infigens ei dulcia oscula et devota, jussit eam seorsum honorifice collocari. (Liber miraculorum. Apud Bolland.)

[2] ... Nullam partem consequi potero earum laudum quæ debentur sacrosanctæ linguæ Antonii ; quæ cum tacet loquitur ; cum obit, vivit ; cum sepelitur, resurgit ; cum abire in cineres putatur, vitalem redire in pulchritudinem videtur. (Vita anonyma : Elogia S. Antonii.)

l'Arche d'alliance, la verge d'Aaron, le glaive de David, le trône de Dieu, la clef du ciel, le jardin des aromates, le Rational du jugement, et le gage d'une protection qui ne devait pas avoir de fin. La langue de Saint Antoine était l'Arche d'alliance; car, comme elle, elle rendait des oracles : or, l'Arche d'alliance était faite de bois incorruptible. Elle était la verge d'Aaron; car de même que cette verge, en frappant les rochers, en faisait jaillir des eaux; ainsi cette langue, en transperçant les cœurs, y provoquait les larmes du repentir : or, la verge d'Aaron fleurit, après avoir été séparée de l'arbre qui l'avait portée. Elle était le glaive de David, parce qu'elle avait terrassé le diable, comme le glaive de David avait coupé la tête de Goliath : or, ce glaive demeura dans le tabernacle pour en être l'ornement. Elle est appelée le trône de Dieu, parce qu'elle le bénissait nuit et jour : or, le trône de Dieu ne saurait se corrompre. Elle était la clef du ciel, parce que, comme la langue d'Elie ouvrait et fermait le ciel, celle-ci suspendait les nuées dans les airs, quand elle n'attirait pas la rosée sur la terre désséchée. Elle était le jardin des aromates, parce que sa parole, nourrie de la Sainte Ecriture, se préserva de l'erreur, comme les aromates préservent les corps de la dissolution. Elle rappelait le Rational du grand prêtre, parce qu'elle ne formulait que la doctrine et la vérité. Enfin elle était le gage d'une perpétuelle protection, parce qu'elle est le canal des prières que le Saint adresse à Dieu pour sa patrie et pour l'Église universelle [1].

La langue de Saint Antoine, qui, plus de trois siècles après sa découverte, inspirait aux écrivains catholiques des pages si dithyrambiques, fut conservée comme un trésor inestimable. Tandis que ses ossements, déposés dans une nouvelle arche, étaient mis dans un monument plus somptueux, à un endroit de la basilique qui divise les auteurs, mais qui était, selon l'opinion la plus probable, celui ou plus tard on bâtit la chapelle du Saint [2]; la langue fut enfermée dans un vaisseau de cristal qu'on plaça à la sacristie.

[1] Vita anonyma : Elogia S. Antonii.
[2] Appendix de Translationibus. Apud Bolland.

Barthelémy de Pise qui vivait à la fin du quinzième siècle, raconte à quelle occasion. Il paraît qu'un général des Frères Mineurs, qu'il ne nomme pas, tenta d'enlever cette vénérable relique, pour l'emporter loin de Padoue. Mais quand il voulut sortir de la basilique, il ne trouva pas la porte : il fut contraint de la cacher sous un autel. Ayant fait la confidence de son aventure à un Frère, celui-ci garda le silence pendant trente quatre ans. Quand il fut au moment de mourir, il avertit la communauté qui se hâta de mettre la relique à l'abri d'une nouvelle surprise [1].

Quoiqu'il en soit de cette anecdote qu'on ne trouve pas dans d'autres auteurs ; on n'a aucune donnée précise sur le vaisseau en crystal dont parle Barthelémy de Pise : on connaît mieux le vaisseau en argent qui le remplaça. Malgré les doutes qu'on élève sur la date de son exécution, et sur les noms de ceux qui y présidèrent ; on sait ses dimensions et ses caractères ; il fait encore aujourd'hui partie du trésor de la basilique de Padoue : sa célébrité me dispense d'en dire davantage. Nous tous qui l'avons vu, nous n'oublierons jamais l'admiration que nous causa cette merveille d'art. Nous oublierons encore moins l'émotion pieuse que nous ressentîmes, en contemplant la langue du Saint, telle que les annalistes l'ont décrite, respectée par les siècles et vénerée par l'univers. Les paroles de Saint Bonaventure montaient toutes seules à nos lèvres ; tandis que les larmes coulaient de nos yeux.

La seconde translation du corps de Saint Antoine eut lieu en 1310. Pour comprendre tous les déplacements dont il fut l'objet, et qui auraient dégénéré en irrévérence s'ils n'avaient pas été justifiés ; il faut suivre parallèlement les modifications successives que subit la basilique. En 1307 Padoue avait voté des fonds pour continuer les travaux. En 1310 la première partie de l'édifice, déjà ébauchée en 1263 lors de la translation à laquelle présida Saint Bonaventure, avait été probablement ornée avec plus de soin. On se décida à y placer le tombeau du Saint, qui était provisoirement déposé à l'endroit où l'on a bâti depuis sa chapelle. Selon une opinion très

[1] Appendix de Translationibus, Apud Bolland

vraisemblable, on commença à cette époque à jeter les fondements de la dite chapelle, dans l'aile gauche de la basilique : telle serait la raison de la translation de 1310. Elle fut faite par le Frère Gonzalve, ministre général des Mineurs. Il était venu à Padoue pour la tenue du Chapitre de l'Ordre, qui se réunissait, d'après la coutume franciscaine, à la fête de la Pentecôte ; il eut le bonheur d'accompagner le corps du Saint au milieu de la grande nef, où il devait passer quarante ans. Ainsi il lui fit accomplir la seconde étape de son glorieux pélerinage [1].

La troisième translation est de l'an 1350 : Guy de Montfort y a attaché son nom. C'était un très illustre personnage fils du comte de Boulogne-sur-mer, et descendant par sa mère de Saint Louis roi de France. Après avoir occupé le siége épiscopal de Tournay, ensuite celui de Cambrai, il fut promu à l'archevêché de Lyon. Devenu cardinal et évêque de Porto, il remplit sous plusieurs papes les fonctions de légat avec beaucoup d'habileté. Il paraît que dans un de ses nombreux voyages, il avait couru un grand péril pour sa vie ; et qu'il n'avait dû son salut qu'à la protection visible de Saint Antoine. Etant venu à Padoue en action de grâces, il y fut reçu avec pompe par le clergé et par les magistrats de la cité : il descendit avec ses équipages, qui étaient de trois cents chevaux, et toute sa suite, au palais communal. La translation du corps de Saint Antoine s'effectua le 14 février. On le leva du milieu de la basilique, pour le placer sous l'autel de la chapelle qui porta depuis son nom. Ce petit édifice, que j'ai décrit ailleurs, n'acquit que peu à peu la splendeur dont il brille aujourd'hui. En 1532 on y fit des incrustations en marbre : en 1587 on y ajoutait de nouveaux ornements. Ceci prouve qu'à l'époque de Guy de Montfort, il n'y avait d'exécuté que la grosse maçonnerie. Le cardinal célébra la messe sur l'arche du Saint, en présence d'un nombre considérable d'archevêques et d'évêques. Après avoir satisfait sa piété, il voulut laisser à la basilique des monuments de sa reconnaissance. Wadding soutient qu'il offrit une arche en argent, pour remplacer celle de marbre dans

[1] Appendix de Translationibus. Apud Bolland.

laquelle le Saint reposait depuis le jour de sa mort: ce point est contesté. Mais on est d'accord pour lui attribuer le fameux reliquaire, en forme de tête humaine inscrite dans un cercle enrichi de pierreries et d'émaux, et appuyé sur un socle dont le plan supérieur représente des épaules arrondies. Ce vaisseau, dont le dessin authentique est conservé, renfermait la machoire inférieure du Saint, que Frère Bonaventure avait été obligé de séparer des autres ossements, pour extraire la langue miraculeusement préservée de la corruption: on y plaça en même temps une portion d'un bras. Ce furent les seules parties qui demeurèrent libres: tout le reste fut scellé dans l'arche. Au milieu des magnifiques décorations qui couvraient ce reliquaire, on voyait les armes de Guy de Montfort, avec cette touchante inscription qui lui fait plus d'honneur que toute la noblesse de sa race: « Douce étoile, suspendue par le « Seigneur au ciel de l'Espagne! Perle de pauvreté, ô Antoine; vous « fûtes un abîme de science et un idéal de chasteté! Maintenant vous « êtes devenu la lumière de l'Italie et le docteur de la vérité; les « miracles éclatants qui s'opèrent à votre tombeau, vous ont rendu « le soleil de Padoue » [1].

Du reste, les ossements du Saint ne furent pas les seules reliques qu'on vénéra dans la basilique de Padoue. Tout ce qui lui avait appartenu, tout ce qu'il avait touché, tout ce qui rappelait ses vertus, ou un fait particulier de sa vie, fut conservé avec amour dans des vaisseaux précieux. Nous trouvons dans l'*Appendix* de ses diverses translations, un catalogue des objets sacrés qu'on gardait dans la sacristie. Ce catalogue est de 1687; il contient: la machoire inférieure du Saint avec ses dents, une portion du bras gauche,

[1] O sidus Hispaniæ,
Gemma paupertatis;
Antoni, pater scientiæ
Forma puritatis!
Tu lumen Italiæ,
Doctor veritatis,
Ut sol nites Paduæ
Signis claritatis.

(Appendix de Translationibus. Apud Bolland.)

la coupe d'Aléardino, une statue du Saint avec un de ses doigts, son cilice, la peau de sa tête avec des cheveux, sa couronne cléricale, une de ses dents, sa tunique, sa statue faite avec le noyer de Campiétro, une croix de la même matière, enfin le volume de ses sermons, revêtu de soie et d'argent. A part les statues, tous les objets que j'ai énumérés sont renfermés dans de riches vaisseaux en argent doré [1].

En 1745, le 20 juin, jour de l'octave de Saint Antoine, qui cette année tombait un dimanche, le trésor composé d'une partie du mobilier dont j'ai donné plus haut l'inventaire, et des objets que je viens de mentionner, fut transporté très solennellement dans la chapelle absidale de la basilique, où on le montre encore aujourd'hui: après la chapelle du Saint, c'est celle qui offre le plus d'intérêt aux visiteurs. Le cardinal Rezzonico, archevêque de Padoue, devenu plus tard pape sous le nom de Clément XIII, présida à cette imposante cérémonie.

Outre les translations dont j'ai écrit l'histoire, il y en a d'autres, d'un caractère différent, mais non moins glorieuses pour les reliques de Saint Antoine. Celles-ci sont extérieures : elles seraient mieux nommées des distributions ; car le monde entier disputait à Padoue son trésor. En 1579 Sébastien, roi de Portugal, demanda une relique de Saint Antoine. De tous les souverains de la chrétienté, c'était celui dont les droits étaient les plus incontestables ; il obtint sans peine la faveur qu'il sollicitait. La procédure qu'on suivit dans cette circonstance est digne d'attention. A cette date, le territoire de Padoue n'est plus qu'une province de la république de Venise : dès lors les ossements du Saint sont devenus une propriété nationale. Padoue qui a gardé ses libertés municipales, veille avec jalousie sur le sacré dépôt ; mais le sénat de Venise en connaîtra désormais comme de toute affaire ayant trait à la chose publique. En 1599 le doge intervint pour appuyer la supplique du roi Sébastien ; il adressa un ordre écrit, qui ressemble par sa forme à un mandement d'évêque, et qu'il vaut la peine de reproduire ici ;

[1] Appendix de Translationibus. Apud Bolland.

« Nicolas da Ponte, par la grâce de Dieu doge de Venise etc, aux « nobles et sages hommes, Louis Justiniani, par sa volonté podestat « de Padoue, et François Cornelio, capitaine de la milice, très-fidèles « et très-aimés, salut et affection.

« Sur l'instance qui lui a été faite par le Sérénissime roi de Por- « tugal, par l'intermédiaire du très-cher et très-noble Mathieu « Zani, son ambassadeur auprès de sa majesté, à l'effet d'acquérir « une parcelle des reliques de Saint Antoine, envers lequel il a « une particulière dévotion ; le priant de daigner obtenir pour lui « cette grâce de la cité de Padoue, après en avoir préalablement « conféré avec l'évêque du lieu : ordonne qu'ils s'entendent avec « les Magnifiques administrateurs du tombeau, pour prendre parmi « les reliques qui n'y sont pas renfermées, la parcelle qu'ils jugeront « convenable, d'accord avec leur évêque, afin de l'offrir à sa « majesté, le roi Sérénissime » [1].

En 1580 l'impératrice d'Autriche adressa une pareille demande, par le ministère de l'ambassadeur de la république auprès de l'empereur Mathias. En 1597 l'archiduc Ferdinand en fit autant. On trouve dans les actes publics du temps, recueillis par Pierre Saviolo, un des historiens de Saint Antoine, les lettres, plus courtes mais non moins formelles, adressées par le doge aux magistrats de Padoue [2].

En 1609 Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III roi des Espagnes et de Portugal que son père Philippe II avait soumis à sa couronne, obtint une relique de Saint Antoine. On déploya dans cette négociation un luxe de formalités et une pompe de langage dont les actes font foi, et qui attestent très éloquemment le prestige du Saint au dix-septième siècle, plus encore que l'influence des deux plus puissantes cours de l'Europe. Le doge de Venise, Léonard Donato, expédia ses ordres aux magistrats de Padoue, dans le style accoutumé. On assembla le sénat des Magnifiques seigneurs dans le lieu ordinaire de ses délibérations. On introduisit une députation des Révérends et Magnifiques administrateurs du

[1] Apendix de Translationibus Apud Bolland.
[2] Ibidem.

tombeau du Saint : ceux-ci exposèrent la teneur des lettres du doge, et demandèrent l'avis du Magnifique sénat. Après avoir tout pesé et tout examiné, le sénat Magnifique donna un avis conforme, pour l'exécution des lettres ducales : il décida que les Magnifiques administrateurs du tombeau, en observant les solennités et les cérémonies prescrites, enverraient à Venise, au Sérénissime doge, une parcelle de la peau de la tête du glorieux Saint Antoine, qui se trouvait parmi les reliques libres en dehors du tombeau ; que cette parcelle serait portée à sa destination par deux Magnifiques délégués, choisis par le Magnifique conseil, et par les représentants des Magnifiques administrateurs. On dressa procès-verbal de cette délibération ; tous les membres présents le signèrent. A la suite de ces faits, on trouve dans les actes l'instrument de donation et de translation de la sainte relique. Il est rédigé en latin, et commence par ces mots : « Au nom du Christ, ainsi soit-il. A tous et à « chacun de ceux qui verront, qui liront, où qui entendront lire « les présentes etc. » Il contient l'historique détaillé de la négociation, les dates précises, les personnages qui y ont pris part, la description de la relique concédée, le cérémonial qu'on a suivi pour l'extraire, le nom de l'évêque qui a fait la fonction, la forme et la matière du vaisseau dans lequel on la plaça etc. Ne dirait-on pas que la Sérénissime république venait de signer un traité de paix ou de guerre, une acquisition ou une concession de territoire, un tarif de douanes, un réglement de navigation, ou une loi d'ordre intérieur ? Cependant il ne s'agit que d'une parcelle de la peau d'un pauvre moine, mort depuis trois siècles. Mais ce moine était un saint. La Sérénissime république témoignait ainsi de sa foi en sa puissance et en sa protection ; elle ne croyait pas moins faire en honorant ses reliques, qu'en défendant ses lagunes contre les incursions des Turcs. Quoique ce genre soit passé de mode, il faut dire que la Sérénissime république avait raison. La divine Providence lui ménagea une occasion de laisser éclater mieux encore sa piété envers Saint Antoine.

En 1652 la patrie était en danger. Venise était engagée dans la guerre de Candie : cette île était le dernier débris de ses possessions

en Orient. Après avoir perdu successivement les îles de l'archipel, Négrepont, plusieurs places de la Morée, Chypre, les Cyclades, elle était à la veille de perdre Candie. Les prodiges de valeur de Morosini, qui commandait la flotte chrétienne, ne l'empêchaient pas de subir de temps en temps des déroutes. Dans son malheur, Venise tourna ses regards vers Saint Antoine, devenu un saint national. A la date du 2 février 1652, nous trouvons dans les actes du temps la lettre suivante adressée par le doge François Molino à Padoue :

« François Molino, par la grâce de Dieu doge de Venise, aux no-« bles et sages hommes, André Pisano, par sa volonté podestat de « Padoue, et à Sébastien Justiniano, capitaine de la milice, fidèles et « aimés, salut et dilection.

« Dans la situation pleine de périls que nous ont créé les diffi-« cultés de l'heure présente, le sénat, pour continuer ses traditions « de piété et de religion envers Dieu, a décrété, dans l'ardeur de « son zèle et de son admirable dévotion, d'ériger dans l'église de « *Santa Maria della Salute*, de récente fondation, un autel consacré « au glorieux Saint Antoine de Padoue ; afin de l'invoquer dans ce « lieu comme son patron auprès du Dieu des miséricordes. Il espère « que, par la plénitude de ses mérites, nos prières monteront jus-« qu'au Ciel ; et que notre espérance en la protection divine, au mo-« ment où toute notre puissance humaine est impuissante, ne sera « pas vaine. En conséquence, d'accord avec le sénat, nous voulons « que vous fassiez connaître notre dessein aux administrateurs du « tombeau du Saint, et aux représentants de la cité, en choisissant « le mode le plus convenable que votre prudence vous suggérera. « En même temps vous leur exposerez que nous désirons très-vive-« ment obtenir une parcelle des reliques du Saint qui sont en de-« hors du tombeau, afin de la placer et de la conserver avec hon « neur sur l'autel projeté, etc. »

Le 11 mars de cette même année, le gardien du couvent de Saint Antoine et le procureur du provincial, assistés de deux administrateurs du tombeau, se présentèrent devant le podestat et le Magnifique conseil des Seize, dans le lieu accoutumé de ses délibérations. Ils déclarèrent qu'ils consentaient à accorder une parcelle du

bras qui était avec la machoire inférieure du très-glorieux Saint. Le Magnifique conseil rendit un avis conforme, avec la clause qu'à l'avenir on veillerait sur la relique; et qu'il n'en serait extrait aucune parcelle, alors même que les postulateurs seraient des princes, Par un rescrit en date du 13 mars, le doge félicitait le conseil de ses résolutions, et lui annonçait que le sénat était décidé à rendre une loi pour empêcher toute aliénation de la sainte relique, en faveur d'une personne quelconque, fut-elle de dignité royale.

Le programme des fêtes de la translation de la sainte relique fut l'objet de longues et minutieuses négociations. Le 6 juin les administrateurs de *Santa Maria della Salute* présentèrent un projet qui obtint l'approbation du gouvernement : le doge le transmit le même jour aux autorités de Padoue. Par le même rescrit, il fixait au 13 juin l'exécution du sénatus-consulte du 29 février ; il indiquait encore les moyens à prendre pour aborder les quais de Venise. Le détail du programme sera donné ici par la description des fêtes.

« Alors donc, au nom de notre rédempteur Jésus-Christ, l'an de « sa bienheureuse Nativité 1652, indiction cinquième, le samedi 8 «juin, à Padoue, dans la sacristie des R.R.P. P. de Saint Antoine, « se trouvèrent l'Illustrissime et Révérendissime seigneur Georges « Cornero, très-digne évêque de cette ville : les Illustrissimes et Ex- « cellentissimes S. S. André Pisani, podestat, et Sébastien Justiniani, « capitaine de la milice: en présence des N. N. gardien et provin- « cial du couvent, et des N. N. délégués de la cité ; le seigneur « évêque, ouvrant de ses propres mains, le reliquaire de la mâ- « choire inférieure du Saint, qui contenait aussi l'os du bras, en tira « l'os tout entier ; il en coupa avec une scie la parcelle qui était « destinée à Sa Sérénité le doge, et qu'on devait transférer solen- « nellement à Venise. Il replaça le reste dans le reliquaire, et y « apposa son sceau. Tous les témoins signèrent au procès-ver- « bal. »

La sainte parcelle fut mise dans un reliquaire de grand prix, envoyé de Venise par le doge. Elle partit accompagnée d'un certain nombre de religieux du couvent, de deux administrateurs du tombeau, et de deux délégués de la cité. Quand on fut arrivé aux la-

gunes, on l'embarqua sur une gondole d'honneur, préparée d'avance, dans laquelle on avait dressé un autel couvert de cierges allumés. Le supérieur du couvent avec quelques anciens de l'Ordre se rangèrent autour de cet autel : les deux administrateurs du tombeau et les deux délégués de Padoue en firent autant. Une seconde gondole venait à la suite, portant le reste du cortége, composé principalement de religieux franciscains. Cependant le Révérendissime primicier de la basilique patriarchale, debout sur la rive de la Piazzeta, revêtu de ses ornements pontificaux, et entouré de son chapitre et des chantres de sa cathédrale, attendait dans un pieux recueillement que la gondole abordât. Alors il reçut la précieuse relique dont elle etait chargée, et il l'accompagna très-religieusement jusqu'à l'église de Saint Marc, protecteur de Venise. Il la déposa dans le trésor où elle resta jusqu'au 13 juin, jour choisi pour la translation solennelle dans l'église de *Santa Maria della Salute*.

On déploya alors une pompe extraordinaire. On plaça la sainte relique sous un baldaquin magnifique: ensuite on se mit en marche vers l'église à laquelle elle était destinée. La procession se déroula lentement le long du rivage. On y voyait tous les Ordres du clergé tant séculier que régulier, les écoles universitaires, les deux séminaires, les chanoines de la chapelle ducale et de la cathédrale, le Sérénissime doge revêtu d'un manteau doré, les ambassadeurs des princes, accrédités auprès de la république, tout le sénat en robes rouges. Le commandant de l'arsenal avait jeté sur le grand canal un pont, comme on a coutume de le faire chaque année au mois de novembre, pour la fète de *Santa Maria della Salute* ; c'est sur cet arc de triomphe qu'on gagna la rive opposée. Le révérendissime primicier célébra la messe, et récita les prières prescrites par la liturgie dans une pareille fonction ; la sainte relique demeura exposée sur l'autel provisoire qu'on avait dressé. Pendant toute la journée, il se fit un immense concours de fidèles, qui venaient de tous les points de la cité implorer la protection du glorieux Saint Antoine auprès de Dieu, afin qu'il vint au secours de la république, dans les redoutables épreuves qu'elle traversait. Le soir, le Révérendis-

sime primicier revint avec le même apparat à l'église de *Santa Maria della Salute*. Il reçut la sainte relique au milieu d'une place voisine ; ensuite il l'acccompagna de nouveau à l'église patriarchale de Saint Marc, et la renferma dans le trésor d'où il l'avait tirée. Elle y resta jusqu'à l'achevement de l'autel qu'on lui avait dédié à *Santa Maria della Salute*[1].

Ainsi se termina cette journée fameuse, qui est une date dans les annales de la république, et un des plus beaux épisodes de l'histoire de Saint Antoine.

Depuis les funérailles plus que royales que Padoue avait célébrées en son honneur, le Bienheureux n'avait pas eu une pareille ovation. Depuis que Venise avait reçu les reliques de Saint Marc, apportées d'Alexandrie par des marchands du neuvième siècle, elle n'avait fait autant de frais pour aucun de ses grands hommes. En voyant arriver le lion ailé, qui devait être son symbole et présider à ses brillantes destinées, elle s'écria dans son enthousiasme : « Paix « à toi, Marc, mon Evangéliste. » En recevant les reliques de Saint Antoine, l'Adriatique murmura la vieille devise, qui ne devait pas figurer sur la monnaie nationale, mais demeurer gravée dans tous les cœurs : Paix à toi, Antoine, mon Apôtre préféré.

[1] Appendix de Translationibus. Apud Bolland.

CHAPITRE XXVII

Le culte de Saint Antoine. — Sa liturgie.

> Prædicator egregie, ora pro nobis, Antoni beatissime.
>
> (Liturgie de Saint Antoine.)
>
> Sanctos colamus, statuas ipsis et visibiles imagines erigamus : imo ipsi, virtutibus, eorum statuæ atque imagines simus.
>
> (S. Joan. Damascenus : de Fide orthodoxa.)

En traitant de la basilique de Saint Antoine et des translations de ses reliques, j'ai déjà donné un grand chapitre de l'histoire de son culte. Mais ce sujet n'est pas épuisé.

Le décret de canonisation qui introduisit le nom de Saint Antoine dans le calendrier catholique, assura l'universalité et la perpétulité de son culte. L'Eglise s'en tient là ; elle laisse à l'inspiration des peuples le soin de faire le reste. C'est cette inspiration qui donne au culte de quelques saints des développements qui les placent dans une lumière particulière ; et leur assurent sur la terre une clientelle que d'autres ne possèdent pas.

Le culte de Saint Antoine devint, de très-bonne heure, célèbre dans toute la chrétienté. Robert Licio, évêque d'Aquin, en rend ce témoignage, dans un sermon consacré à célébrer les louanges du

Bienheureux: « Presque tous les hommes qui sont revêtus du sacré « caractère du baptême, honorent et vénèrent avec une ardente dé- « votion Saint Antoine de Padoue, qui ne refuse sa protection à au- « cun de ceux qui l'invoquent. Nul ne quitte cette fontaine d'où dé- « coule tant de douceur, sans être rafraîchi. Il est toujours prêt à « consoler les âmes dont il entend la voix suppliante [1]. »

Padoue, sans faire le monopole de son Saint, tint à honneur de ne se laisser surpasser par aucune autre ville. Non contente de lui dédier un sanctuaire, où nuit et jour brûlent trente-six lampes d'argent, remarquables par leur volume et par leur forme, et qui sont des présents des rois ; elle fonda les anniversaires et les fêtes dont il a été question déjà. Elle y ajouta d'autres institutions, capables d'entrenir dans les âmes la dévotion envers son saint protecteur, et qui sont encore aujourd'hui toutes vivantes. La confrérie de Saint Antoine n'a pas cessé pendant six siècles de se recruter dans tous les rangs de la société. Chaque vendredi de l'année, on honore dans la basilique le trépas du Bienheureux, pour obtenir, par son intercession, la grâce d'une bonne mort [2].

Florence n'oublia pas qu'il avait été son missionnaire. Le souvenir de son éloquence et des effets merveilleux qu'elle avait produits, suffisait pour assurer son culte dans cette ville. Mais la peste se chargea de l'entourer d'un grand éclat. Le fléau qui se déchaîna sur les bords de l'Arno, à une époque qui n'est pas déterminée par les historiens, et qui est peut-être celle de la peste noire au quinzième siècle, tourna les regards et les supplications des victimes vers Saint Antoine dont la puissance arrêta les progrès du mal. Florence reconnaissante se porta, avec plus de dévotion encore qu'auparavant, à l'église *Santa Croce*, élevée par les Frères Mineurs à la gloire de Saint François, et couverte des fresques de Giotto.

[1] Cuncti fere mortales, qui baptismali charactere sunt insigniti, beatum Antonium Paduanum devotione ardentissima colunt ac venerantur; nec ipse patrocinium suum invocantibus negat. Nullus a fonte suæ dulcedinis sitibundus abscedit : omnibus ipsum invocantibus præsto est. (Vita anonyma : Elogia B. Antonii.)

[2] Voir le manuel des prières récitées à cet exercice.

Saint Antoine y avait déjà son autel : mais alors il se chargea d'ex-voto de tout genre : on se disputait les messes qu'on y célébrait toute la matinée. Saint François partagea sans jalousie son temple avec le disciple né de son génie et de sa tendresse [1].

Naples marcha sur les traces des autres cités italiennes. Le Saint y opéra de nombreux miracles, qui déterminèrent un mouvement très-remarquable de piété envers lui. On le choisit pour patron ; on lui dédia une statue en argent qui fut placée dans la chapelle des saints protecteurs de la patrie. On ne s'en tint pas là. En 1633 on institua dans l'église de Saint Laurent, desservie par les Conventuels, une confrérie qui porta son nom. Elle comptait plus de trois mille associés, parmi lesquels beaucoup de princes et de nobles personnages de l'un et de l'autre sexe. Elle fut inaugurée très-solennellement, en présence de l'archevêque, du vice-roi, de l'aristocratie, et au milieu d'un immense concours de peuple, attiré par les riches indulgences qu'on avait obtenus de Rome. On bâtit une nouvelle chapelle à laquelle on consacra des sommes importantes. On assura à tous les associés une part dans les prières et les bonnes œuvres de l'Ordre franciscain. Les pauvres recevaient des secours dans leurs maladies : en cas de mort, la confrérie supportait les frais de leurs funérailles. Enfin chaque associé avait droit à cinquante messes pour le repos de son âme [2].

Le Portugal et l'Espagne se distinguèrent parmi toutes les autres nations, par leur piété envers Saint Antoine.

Peu de de jours après sa canonisation, qui fut connue miraculeusement, Lisbonne lui consacra l'autel majeur de la cathédrale [3]. Plus tard elle erigea sous son vocable une magnifique église, bâtie sur l'emplacement de sa maison paternelle [4]. Elle célébra chaque année sa fête, selon le rit de seconde classe, avec vigile et octave, procession matin et soir, et cessation des œuvres serviles : le tout avec l'approbation du Saint-Siége [5].

[1] Analecta. Apud Bolland. 13 junii. — [2] Ibidem.
[3] Liber miraculorum. Apud Bolland.
[4] Vita anonyma. Apud Bolland. cap. I, Annotata (a).
[5] Liber miraculorum. Apud Bolland. cap. V, Annotata (a).

Le *Liber miraculorum* contient une légende que Wadding emprunte à un auteur du treizième siècle, et que je citerai ici, parce qu'elle prouve quel culte on rendait dès lors à Saint Antoine.

« Il y avait autrefois en Portugal, non loin de Torres-Novas, « dans un bourg appelé Elbron, une femme mariée qui s'en allait au « moulin pour moudre son blé, le jour de la fête de Saint Antoine. Or, « tandis qu'elle cheminait d'Elbron vers Torres-Novas, en compagnie « d'une jeune fille, un coup de vent très-impétueux se déchaîna « contre elle, qui la prenant de face, renversa le sac rempli de blé « qu'elle portait sur la tête, et la jeta elle-même par terre où elle « resta étendue sur ses épaules. Au même instant, survint un jeune « homme d'une grande beauté, qui prit son âme, comme si elle « avait été séparée de son corps, et l'emporta dans des régions loin- « taines et mystérieuses. Il la conduisit d'abord à travers une vaste « plaine, au bout de laquelle ils trouvèrent un puits horrible à voir. « Ce puits était enveloppé d'épaisses ténèbres; de sa bouche s'échap- « paient des flammes effrayantes, qui semblaient monter jusqu'au « ciel : elles étaient mêlées de tourbillons de fumée épaisse, noire » et fétide. A l'intérieur, on entendait des rugissements et des cris « perçants, qui indiquaient que les bourreaux et les victimes étaient « aux prises. Des plaintes, des pleurs, des hurlements retentissaient « à la fois au fond de l'abîme. La femme s'approcha en tremblant « du bord du puits ; et elle aperçut des hommes de différentes qua- « lités, que les démons tourmentaient selon les péchés qu'ils avaient « commis dans leur profession respective. Les marchands qui avaient « fraudé dans le négoce portaient des bourses de feu suspendues à « leur cou ; les usuriers mangeaient de la monnaie enflammée dont « les démons leur remplissaient la bouche ; les ravisseurs, les adul- « tères, les homicides, les faux témoins, les juges prévaricateurs, « et les pécheurs de tout genre, étaient torturés par des supplices « analoges à leurs crimes. Alors la femme interrogea le jeune « homme qui la conduisait, en lui disant : Quel est donc ce lieu ? — Il « lui répondit : Ceci est le puits de l'enfer. — Ce qui la surprit le plus, « ce fut de voir dans la société des démons, en proie aux tourments « de la géhenne, plusieurs citoyens de Lisbonne et de Santarena,

« dont elle disait les noms à haute voix, quoiqu'elle ne fut jamais « allée dans ces deux villes. Que personne ne soit surpris, si dans « une vision les choses à venir paraissent être comme si elles étaient « déjà. »

« Ensuite la femme fut conduite dans une région d'un aspect « bien différent. Tout ce qui frappait ses regards était plein d'agré-« ment et de charme. La terre était couverte de belles prairies ; elle « était émaillée de fleurs dont les nuances variaient à l'infini ; tan-« disque les arbres étaient chargés de fruits délicieux. Au milieu de « ce paysage enchanteur, elle aperçut une grande tente, très-élevée, « d'où sortaient des hommes éclatants de lumière, revêtus d'orne-« ments magnifiques et variés. Ils avaient des couronnes sur la « tête ; et ils s'avançaient deux à deux, formant ainsi une immense « procession. Le défilé se terminait par un personnage, beau « comme un fiancé au jour de ses noces, qui portait une couronne « royale, et en l'honneur duquel la procession paraissait être or-« ganisée. — La femme se tourna alors vers son jeune guide, en lui « disant : Où sommes-nous? Quels sont ceux qui passent devant « nous avec tant de pompe et dans un si bel ordre ? — Le jeune « homme lui répondit : Nous sommes dans la patrie des âmes; c'est « ici qu'elles se reposent après les combats de la vie. Ceux qui mar-« chent devant nous, ce sont les élus ; le dernier, qui s'avance avec « tant de majesté, c'est Saint Antoine dont les bienheureux célè-« brent aujourd'hui la fête en Paradis, comme on la célèbre sur la « terre : mais avec plus d'éclat encore. Ils en font autant pour cha-« que saint du calendrier. Maintenant, ajouta le jeune homme, « sache pourquoi je t'ai conduite ici, et pourquoi je t'ai montré le « tableau qui t'a ravie : j'ai voulu t'apprendre à ne pas travailler « dans les solennités des saints, et à leur rendre le culte qui leur « est dû, surtout en évitant le péché [1]. »

L'Espagne ne se sépara pas du Portugal dans le culte de Saint Antoine. Nous avons vu comment la reine Marguerite d'Autriche,

[1] Liber miraculorum. Apud Bolland.
Cette vision n'est pas sans analogie avec celle du voleur converti par Saint François. (Fioretti. chap. XXVI.)

marchant sur les traces du roi Sébastien, avait sollicité et obtenu une relique du Saint. C'était déjà un beau témoignage de sa dévotion et de celle de ses catholiques sujets. D'après un historien, elle l'offrit à l'église qu'on avait bâtie, à Lisbonne, à la place de la maison paternelle du Saint[1]. Cette gracieuseté, en lui conciliant le cœur des Portugais encore peu accoutumés au joug de l'Espagne, contribua beaucoup à augmenter dans toute la péninsule la religion envers Saint Antoine.

Mais les populations n'avaient pas attendu jusque là pour l'honorer. Elles se souvenaient qu'il avait été leur concitoyen, avant d'être l'ami de Dieu et l'apôtre de l'Italie: le patriotisme venait chez elles au secours de la foi. De très-bonne heure, on lui dédia des églises et des monastères. Les pauvres pêcheurs de l'Océan et de la Méditerranée placèrent son image sur leur barque, et mirent à la voile en l'invoquant. Les grands navigateurs du quinzième siècle le mêlèrent à leurs entreprises ; ils partagèrent avec lui la gloire des conquêtes, en leur donnant son nom. Le Cap-Vert eut son île Saint Antoine. Les pointes de Cuba, de Rio, de La Plata, de la Terre de Feu, et des Etats-Unis, devinrent autant de caps Saint Antoine. Au Texas, au Mexique, au Brésil et dans la république de l'Equateur, plusieurs, villes s'appelèrent Saint Antoine. Les rivières elles-mêmes reçurent ce baptême. Ainsi les colonies étaient l'écho de la Métropole : des deux côtés de l'Atlantique il y avait une noble émulation pour dilater le culte de l'apôtre de Padoue.

La France et la Belgique nous ont légué moins de monuments écrits, pour établir le culte qu'elles rendirent à Saint Antoine. Cependant la Belgique a fourni à la Collection générale des Bollandistes, un précieux fascicule, plusieurs fois cité dans cette histoire, et qui demeure la preuve authentique des développements que le culte du Saint avait pris chez elle[2]. La France a peu écrit : mais elle a fait autant que les autres. Le souvenir que Saint Antoine a laissé dans ses annales ne s'est jamais effacé.

[1] Appendix de Translationibus. Apud Bolland.
[2] Analecta. Apud Bolland.

Le culte de Saint Antoine offre des détails d'un très vif intérêt, qui ne lui sont pas précisément particuliers, puisqu'on les trouve dans la légende de plusieurs autres serviteurs de Dieu ; mais qui ont rarement obtenu chez eux la même importance et produit les mêmes effets. Je veux parler d'abord du rôle que jouent les images du Saint dans les miracles innombrables qu'il a opérés après sa mort. Elles guérissaient les malades par attouchement ; elles consolaient ceux qui les invoquaient ; mais de plus, elles étaient vivantes et agissantes ; elles parlaient, elles pleuraient, elles frappaient, quelquefois assez rudement, ceux qui résistaient à leurs ordres [1]. Dieu voulait qu'elles fussent des sources de vie ; aussi il leur communiquait quelques-unes des vertus qu'il accorde plus ordinairement aux ossements de ses saints.

Un grand seigneur d'Illyrie, appelé Carlo Giotti, très-dévot à Saint Antoine, raconte qu'en 1680 il voulut célébrer sa fête avec éclat. En conséquence, il fit orner magnifiquement la chapelle de son palais. Il plaça dans la main de la statue du Saint un lys récemment arraché, qui, ayant perdu sa bulbe, n'en conserva pas moins ses feuilles fraîches jusqu'à la vigile de la fête de l'année suivante ; on aurait dit que ces feuilles étaient des découpures de soie blanche : les étamines jaunes qui s'élançaient du fond du calice, avaient toute leur vigueur. En 1681 il déploya encore plus de pompe. Sa servante mit un autre lys à la main du Saint ; ce lys demeura exposé à l'air, et aux rayons du soleil qui pénétraient par la fenêtre ; pendant l'été, il donna deux fleurs magnifiques : l'une atteignit bientôt tout son développement ; l'autre continua de pousser, quoique la tige parut desséchée. Les témoins de ce prodige furent émerveillés. Le pieux Carlo Giotti concluait de là que l'image du Saint était disposée à accorder à ceux qui l'invoqueraient des grâces d'un ordre bien plus élevé [2]. Carlo Giotti avait raison. Les fleurs du lys miraculeux n'étaient que le symbole des effets intellectuels et moraux que l'image du Saint produisait dans les âmes. Après les fleurs, les fruits.

[1] Chap. XXIII. — [2] Analecta. Apud Bolland.

En 1677 un calviniste converti publia à Venise un traité sur l'art d'arriver à la connaissance de la véritable Eglise, par la simple lumière du raisonnement. Comme il ne voulait pas laisser croire à ses lecteurs que le raisonnement suffisait pour conduire à la foi ; il exposa les moyens dont Dieu se sert pour convertir les égarés : il raconta sa propre histoire à l'appui de la thèse.

« Les motifs de crédibilité que je viens d'énumerer, et d'autres « semblables, avaient déjà formé en moi une conviction touchant la « religion catholique. Sur ces entrefaites, je quittai Rome ; et après « avoir passé quelques semaines à Venise, j'arrivai à Padoue. Etant « allé visiter l'église de Saint Antoine, je priai, selon ma coutume, « la divine Majesté, avec toute la dévotion dont je fus capable ; quand « l'image du Saint, peinte sur une muraille, frappa mes regards et « produisit sur moi une impression extraordinaire ; à ce point que « j'étais comme noyé dans un torrent de pensées mystiques qui « naissaient spontanément dans mes facultés. Mon émotion gran- « dit encore, tandis que j'étais prosterné devant le tombeau du « Saint, et que je parcourais les bas-reliefs en marbre sur lesquels « sont sculptés ses miracles. Mais elle fut à son comble, lorsque « étant entré dans la *Scuola del Santo*, qui est contigue à l'église, je « considérais les peintures qui représentent ses miracles, surtout la « fresque de la mule qui se prosterne devant le très-saint sacre- « ment de l'Eucharistie. Cette vue détermina en moi une illumina- « tion si vive, et une persuasion intérieure si irrésistible de la foi « catholique, que le lendemain, au matin, ayant quitté Padoue « pour continuer ma route par la Lombardie; jusqu'à ce que je fus « arrivé à Milan, je ne pus pas penser à autre chose. J'avais comme « une idée fixe qu'enfin mes prières avaient été exaucées ; je ne « me lassais pas d'admirer les moyens plastiques dont Dieu s'était « servi pour m'appeler à la véritable foi, par la médiation de son « glorieux Antoine, ce grand saint dont je m'étais moqué, tandis « que j'étais encore dans les ténèbres de l'erreur. A cet endroit, « j'avais une conviction si forte et si inébranlable, que j'étais prêt « à endurer la pauvreté et tous les maux du monde, s'il l'avait fallu,

« pour devenir le disciple de notre Seigneur Jésus-Christ, dans le « sein de l'église catholique romaine [1]. »

Dans la Collection italienne de 1684, on trouve, à l'année 1684, un autre fait qui présente des circonstances encore plus curieuses.

Henri Hintz, originaire du Mechlembourg, de la secte des Luthériens, retenu à Bentheim par ses affaires, logeait dans la maison d'une famille catholique. Il occupait une chambre dans laquelle on avait placé, au dessus d'une table, une image de Saint Antoine d'un modeste format, et dont le cadre était plus modeste encore. Le hasard voulut que cette image fut suspendue à la muraille à rebours; de telle sorte que le Saint avait la tête en bas et les pieds en haut. Henri Hintz ne s'en était pas aperçu ; quand un jour quelques uns de ses amis, qui étaient catholiques, entrèrent dans sa chambre ; l'un deux voyant que l'image était renversée, la plaça convenablement, en disant à Henri : « C'est un grand péché de manquer « ainsi de respect envers les saints. » — Henri s'excusa ; et il répondit : « Je n'y suis pour rien. » — Son accusateur insista, en ajoutant : « Je suis étonné que Dieu supporte l'outrage adressé à son fidèle « serviteur. » — Alors Henri dissimulant sa colère, dit sur un ton d'ironie : « Vouliez-vous par hasard, ce qui n'est pas dans l'ordre « des choses possibles, que cette image se redressât toute seule? » « — Pas de plaisanterie, répliqua son ami ; car Dieu qui a opéré tant « de miracles par ses saints, pourrait bien faire celui-ci. » — Ces propos firent rire Henri, qui saisit de nouveau l'image ; et, malgré l'avis contraire de ses amis, la mit la tête en bas; jurant que si elle revenait à son état normal d'elle-même, il se ferait catholique sur le-champ. Alors il fit évacuer la chambre ; et sortant le dernier, il en emporta la clé. Peu de temps après, il rentra chez lui ; mais il avait l'esprit rempli de ses affaires ; déjà il avait oublié ce qui s'était passé. Or, en ouvrant la porte, il vit la sainte image sur la table, debout sur ses pieds : à ce spectacle, il demeura honteux et comme foudroyé. Il sortit pour se distraire, sans dire un mot de son

[1] Analecta. Apud Bolland.

aventure, de peur d'être tourné en ridicule. Le soir, il rentra le plus tard possible : il était agité; dans son effroi, il n'osait ni regarder ni toucher la sainte image ; pour se débarrasser d'un objet aussi importun, il la donna en présent à une jeune fille. Mais la terrible vision le poursuivait partout : alors il se décida à quitter la maison qu'il habitait et même la ville. Il prit du service dans la marine hollandaise ; et, après avoir navigué jusqu'à Smyrne, il rentra par l'Italie pour regagner ses foyers. Après quelque temps de repos, il revint en Italie ; il visita Rome avec plusieurs sanctuaires célèbres. A Florence, il s'enrôla dans les armées de Cosme III, duc de Toscane, et fut envoyé en garnison à Porto Ferrajo : c'est-là que la sainte image acheva son œuvre. L'évêque de Massa étant venu visiter l'île, Henri abjura entre ses mains l'hérésie luthérienne pour embrasser la religion catholique. Il ne s'arrêta pas en si bon chemin : il quitta la milice ; bientôt après, il se retira à Sienne, dans le couvent des Frères Mineurs Conventuels, ou il prit l'habit des Franciscains. Il voulut s'appeler Frère Antoine[1].

Le culte de Saint Antoine, étudié d'après les sources, présente quelques caractères, d'abord un peu singuliers, avec lesquels on ne tarde pas à se réconcilier : je veux dire l'enthousiasme et la familiarité. Pendant sa vie, Saint Antoine était populaire, accessible à tous : il inspirait plus d'affection que de crainte. Après sa mort, rien n'est changé : tout se passe dans ses sanctuaires comme s'il était vivant ; il donne des audiences ; on lui parle, et il répond. Ceci est surtout le cachet de la dévotion italienne. A propos d'un des plus grands serviteurs du Saint, on lit dans les *Analecta* : « On « ne savait qu'admirer le plus, ou de la confiance filiale de Colnago « envers son céleste ami, ou de la simplicité de ce dernier envers « un faible mortel : ils semblaient être en famille. Colnago a « raconté que plusieurs fois Saint Antoine lui était apparu, plus « beau que la langue des hommes ne saurait l'exprimer, entouré « d'un nimbe de lumière ; et que s'étant approché de lui, il l'avait

1 Analecta. Apud Bolland.

« embrassé, le gardant plusieurs instants pressé contre son cœur...
« De son côté, il en était aux petites attentions envers son céleste
« ami. Aussi souvent qu'il le pouvait, il allait visiter avec piété son
« tombeau et vénérer ses reliques ; il célébrait ses louanges en vers,
« afin de lui gagner les âmes et d'augmenter sa gloire ; il n'entre-
« prenait aucun voyage sans aller le saluer très-tendrement dans
« ses temples ; il lui portait des bouquets de fleurs ; il versait ses
« chagrins et ses larmes dans son sein ; il poussait des plaintes à ses
« pieds. Il avait toujours sur lui des feuilles de papier, pour rédi-
« ger les suppliques qu'il lui adressait en son nom, ou au nom de
« ceux qui venaient réclamer sa protection. Il était devenu comme
« le postulatenr des causes de ses concitoyens, et le secrétaire des
« commandements de Saint Antoine[1]. »

Colnago se fâchait quelquefois contre son céleste ami. Un jour, comme il tardait à lui accorder une grâce, il envoya un petit clerc dans son église, en lui mettant une pierre dans la main. « Va, lui « dit-il, chez Saint Antoine, et parle lui ainsi : Le P. Bernard, ô « Bienheureux, prétend que vous avez le cœur plus dur que cette « pierre, car vous ne lui avez pas encore accordé le bienfait qu'il « attend de vous. L'amour se prouve par les œuvres : pourquoi donc « un si cruel délai, alors que le secours presse? » —Tandis que le pe- « tit enfant s'acquittait de la commission, et qu'après avoir déposé « la pierre sur l'autel, comme on le lui avait ordonné, il faisait quel- « ques pas vers un confesseur prosterné à ses côtés, il vit au-dessus « du tabernacle un Franciscain qui souriait, avec une gravité tem- « pérée par quelque chose de caressant ; ce Fransiscain lui dit : « Voilà ta pierre : reviens vers le P. Bernard ; et déclare lui de ma « part qu'il a une pierre à la place du cœur ; car après l'expérience « qu'il a faite de ma bienveillance, il n'a pas pû se persuader que la « grâce qu'il sollicite est déjà accordée depuis longtemps. » — Colnago ayant reçu cet avis, demanda pardon au Saint, et s'accusa d'avoir une foi trop tardive : mais les rapports entre les deux amis n'en furent que meilleurs[2].

[1] Analecta. Apud Bolland.
[2] Ibidem.

Un autre jour, Colnago, non content de se fâcher, en vint aux menaces.

Un malheureux qui avait perdu quelque chose, étant venu prendre conseil auprès de lui ; il ordonna à son fils d'aller à l'église de Saint Antoine ; et, après l'avoir salué de sa part très-religieusement, de le conjurer de vouloir bien indiquer le lieu où son père avait perdu l'objet précieux qu'il pleurait, sous peine de voir ses lampes privées d'huile pendant plusieurs jours. Le jeune homme, plein de candeur et de droiture, prit à la lettre le conseil en, apparence impie et téméraire, qu'on lui donnait. Mais à peine avait-il franchi le seuil du temple, qu'il rencontra un religieux de très-bonne mine, non moins remarquable par la modestie de son visage que par l'éclat de sa jeunesse : il lui redit sans façon ce que le P. Bernard lui avait ordonné de faire. Alors le religieux se mit à sourire ; et il lui enseigna en langue syriaque dans quel lieu il pourrait trouver ce qu'il cherchait. Le jeune homme, surpris par la nouveauté du fait, hésita d'abord d'y croire. Mais s'étant rendu à l'endroit indiqué, il trouva la chose que son père avait perdue. Ainsi il avait eu l'intelligence de la langue syriaque, et il avait recouvré son trésor. Il était placé entre deux miracles : il ne savait pas quel était le plus grand [1].

Voici un épisode encore plus gracieux.

Colnago était à Catane, par ordre de ses supérieurs, auprès de ses confrères de Sainte Agathe ; ceux-ci l'attirèrent sur la plage, à une lieue de la ville, sur un des points les plus pittoresques de la mer de Sicile, ou d'habitude on prenait beaucoup d'anguilles. Après la messe, tandis que ses camarades, éparpillés le long du rivage, se livraient au plaisir de la pêche ; Colnago sentit le besoin de prier, et il récita son bréviaire. Ensuite il revint vers ses confrères, pour leur demander si la pêche était abondante. Ils lui répondirent : « Nous avons pris beaucoup de poissons, mais pas une seule an-« guille. » — Aussitôt il saisit le premier hameçon qui lui tomba sous la main, et il le jeta dans la mer, en disant : « Allons, mon bien-

[1] Analecta. Apud Bolland.

« heureux Antoine, amenez-moi une bonne anguille du fond de l'Océan. » — Il n'avait pas fini de parler, qu'une anguille avait mordu à l'hameçon ; mais elle était petite. En la voyant, Colnago se mit à rire ; il s'écria sur un ton badin : « Qu'est-ce que c'est, mon « cher Saint Antoine? Vous me donnez du fretin non pas un pois- « son. Le présent n'est pas digne de votre magnificence accoutu- « mée ; vos bienheureuses mains sont ordinairement fécondes : je « vous le rends. Parce que celui-ci ne suffit pas pour tant de « monde, je vous conjure de m'en accorder un plus gros. » — Aussitôt il jeta le poisson et l'hameçon dans la mer : et sa prière fut bientôt exaucée. Comme si la puissance de Dieu et de ses saints était à ses ordres, il amena une anguille d'un poids extraordinaire ; ce qui réjouit beaucoup ses compagnons[1].

Colnago était plus qu'un homme ; c'était un peuple. C'était l'Italie, avec son génie hardi, sa foi robuste, et des procédés qui sont inimitables, tant la colère et l'amour, le laisser-aller et le respect, la piété et le crime lui-même, se mêlent dans le culte séculaire qu'elle rend à son patron préféré. Aujourd'hui, comme au-moyen-âge et à la renaissance, la bonne femme des Abruzzes, le pêcheur napolitain, le paysan de la campagne romaine et la porteuse d'eau de Padoue et de Venise, traitent Saint Antoine un peu familièrement ; sans préjudice pour une dévotion qui résiste à tous les ravages de l'erreur et de l'indifférence, et qui défie celle des nations plus correctes.

Il ne faut pas finir ce chapitre sans faire mention de la liturgie de Saint Antoine.

La liturgie est l'expression la plus élevée du culte. Elle est la voix du Ciel et la voix de la terre, qui se rencontrent dans une même louange, pour glorifier un humble serviteur de Dieu, dont la vie se passa à fuir la gloire. Les héros du monde ont des Homères qui chantent leur exploits dans des poèmes élégants. Je ne connais pas de plus grande poésie qu'un office liturgique, célébré à la même heure dans l'univers entier ; et qui va se répétant chaque année, le long des âges, pour ne jamais finir.

[1] Analecta. Apud Bolland.

Saint Antoine eut un honneur particulier, qui lui est commun avec un petit nombre de saints : on lui décerna de très-bonne heure une liturgie personnelle ; c'était le signe du prestige exceptionnel dont il jouissait auprès des peuples. Dans son Ordre, il partagea cette faveur avec Saint François, avec Sainte Claire, avec Sainte Elisabeth de Hongrie, et plus tard avec Saint Bonaventure. Ainsi il prenait rang parmi les grands ancêtres de la Famille séraphique.

Une lettre circulaire de Jean de Parme, ministre général, prouve que l'office de Saint Antoine était en usage dans l'Ordre, avant l'année 1249. On voit par là que la formule de l'enthousiasme public ne se fit pas longtemps attendre. En 1232 on célébra, à Spolète, les noces du Bienheureux avec l'Agneau : son office liturgique en fut l'épithalame. J'ai mêlé des fragments de cette liturgie à mon récit, afin de coucher Saint Antoine sur des aromates. Il s'en dégage, en effet, un parfum que n'ont pas toujours des œuvres plus raffinées. Ici il me suffira de nommer les auteurs les plus connus qui ont contribué à sa formation, et d'indiquer quelques-uns de ses caractères.

Azzoguidi et Missaglia attribuent la partie la plus considérable de cette liturgie à Frère Julien, de Spire, religieux aussi remarquable par sa science que par sa sainteté. Il mourut en 1285, après avoir été maître de chapelle de Saint Louis et lecteur de théologie à Paris : d'après les historiens cités plus haut, il n'aurait composé que le chant, les antiennes, les versets et les répons de l'office : les hymnes ne sont pas de lui [1]. Saint Bonaventure est l'auteur de l'Antienne du *Magnificat* aux premières vêpres : *O proles Hispaniæ* etc. ; de l'Hymne de Laudes : *Jesu, lux vera mentium*, etc. ; de la célèbre Antienne : *Si quæris miracula* etc., qui forme le répons de la dernière leçon du troisième nocturne ; et qui, à force d'être répétée, devint comme la liturgie privée des simples fidèles. L'Oraison de la messe, telle que l'Eglise la récite encore aujourd'hui, se trouve dans le missel romain de 1606 ; elle est accompagnée du verset : *Ora pro*

[1] Azzoguidi.

nobis, S. Antoni etc. L'édition de Macerata de 1647, qui contient la même Oraison, y ajoute celle de la Sainte Vierge et celle du Saint Esprit, avec le verset du Saint Esprit. Padoue ne voulut pas rester en dehors de ce mouvement de piété : elle inventa le Verset suivant, en l'honneur du Saint : *Prædicator egregie, ora pro nobis, Antoni beatissime* ; avec ce Répons : *Ut tua intercessione percipiamus gaudia vitæ*. La Belgique en fit autant : elle composa une oraison particulière, qu'on trouve dans les *Analecta* des Bollandistes, avec ce Verset et ce Répons : *Precibus et meritis B. Antonii ; exaudiat nos Dominus*[1].

A part ces formules, qui pendant longtemps furent la louange officielle de Saint Antoine, nous possédons un certain nombre de monuments extra-liturgiques, très-glorieux pour sa mémoire. Il faut ranger dans cette catégorie : les Litanies du Saint, évidemment antiques, et qui sont comme un collier de perles jeté sur ses épaules par la religion des siècles ; l'Hymne : de ses joies *Gaude, Antoni, serve Christi* etc, composée selon une manière très-usitée au moyen-âge, et dont l'auteur n'est pas connu ; enfin l'Hymne : *Dignis ad astra vocibus* etc., qui est attribuée à un noble citoyen de Padoue, Antonio Querengi.

Il y avait autour du nom de Saint Antoine comme une végétation de foi et et d'amour, qui se traduisaient dans une langue dont nous avons conservé les œuvres, mais dont nous avons perdu le secret.

Un des caractères de la liturgie de Saint Antoine, c'est d'être historique. Cela signifie d'abord qu'elle contient les actes du Saint, sa naissance, ses vertus, ses miracles, ses voyages etc : le tout fondu avec des textes de l'Ecriture, et des cris d'amour qui s'échappent à chaque instant des antiennes, des répons et des hymnes. On entend des voix diverses qui se font écho dans un mouvement alternatif plein de charmes. Le caractère historique de cette liturgie signifie encore qu'elle est renfermée, en partie, dans les monuments historiques que nous possédons ; soit qu'elle les ait précédés, soit qu'elle

[1] Analecta. Apud Bolland.

les ait suivis. Pour n'en donner qu'un exemple : les deux derniers répons du premier nocturne; les trois répons du second, et le premier répons du troisième, sont contenus, quant au sens et presque quant aux mots, dans différents passages de la *Vita anonyma*. cap. III. IV, V, VII.

Un autre caractère de la liturgie de Saint Antoine, c'est le mysticisme, qui réside, tantôt dans les idées, tantôt dans les paroles. L'Ecriture n'y est jamais citée textuellement ; elle n'y est guère prise dans le sens accomodatice, pour exprimer ingénieusement une pensée humaine, ou faire un calembour : mais elle fournit le motif, qui est développé presque toujours dans le sens tropologique. L'arbre planté sur le bord des eaux, la montagne de Sion, le flambeau sous le boisseau, la maison bâtie sur le roc, le cerf altéré, la lampe des vierges sages : toutes ces paraboles, commentées librement, sont appliquées avec bonheur à Saint Antoine. D'autres fois, le mot lui-même, la tournure de la phrase, je ne sais quoi de vague et d'indéterminé, enfin la note de la prière qui revient à chaque ligne : tout cela donne à l'œuvre une certaine teinte mystique qui prend doucement le cœur, et fait rêver au Ciel.

Cette liturgie est encore lyrique. Il n'y a pas de confusion ; mais il n'y a pas d'ordre : il y règne un mouvement vif et brisé. Les transitions y sont négligées ; la succession des idées est brusque ; l'esprit ne marche pas : il saute ; il va de la terre au Ciel, et du Ciel à la terre, sans être averti. En musique, on obtient de grands effets par les changements de mesure : ici on obtient quelque chose de semblable par l'absence de méthode.

Cette liturgie est tendre, naïve et pieuse. Dans l'enfance de l'art, la science des formes est presque nulle ; mais l'inspiration est plus à l'aise. L'âme s'épanouit tout entière : elle dit ce qu'elle pense ; elle traduit ce qu'elle sent. Pour s'interpréter elle-même, ou pour obéir aux impulsions intérieures du Saint Esprit, elle a un style à part, qui est celui de son âge ; style plein de charmes, parce qu'il est exempt de recherche : en devenant adulte, il perd en grâce ce qu'il gagne en tenue.

Toutes ces qualités sont quelque peu obscurcies par le latin à moitié barbare du moyen-âge. Ce latin qui, dans certains passages, est digne de Cicéron, tombe ensuite dans la sécheresse scholastique. Les mots sont vulgaires, quand ils ne sont pas impropres; les constructions sont laborieuses, et nuisent singulièrement à la clarté de la pensée. Ce dernier défaut a pour cause l'emploi de la rime, après laquelle l'écrivain court nécessairement ; et qu'il n'atteint, çà et là, qu'au prix d'inversions pénibles dont la simplicité de la prose ne s'accommode pas.

Telle quelle, l'œuvre liturgique du treizième siècle me paraît préférable à celle du dix-huitième, conçue selon la mode du temps, et que l'Ordre franciscain, à peu près tout entier [1], a adoptée. Il faut la juger sans parti-pris, comme on juge aujourd'hui, dans nos vieilles cathédrales, un vitrail de la même époque. Ce vitrail est déparé par le magotisme; l'art de grouper n'y est pas même indiqué ; la perspective manque ; il n'y a pas de symétrie dans la distribution des parties ; la transition d'un ton à un autre n'est pas ménagée ; le désordre semble un effet de l'art. En revanche, ce vitrail, que l'archaïsme rend déjà précieux, a en sa faveur la naïveté des poses, le mouvement des personnages, l'expression mystique des têtes, la profondeur des tons, la vigueur des contrastes, une grande puissance décorative, le jeu de la lumière, et, dans l'ensemble, une belle harmonie avec le monument. Les tableaux de verre qu'on lui substitue de nos jours, malgré leur mérite intrinsèque, ne le remplaceront pas.

La fécondité liturgique dont Saint Antoine a été le principe et l'objet, résume très-bien l'histoire de son culte, et en donne les vraies proportions. En remuant les reliques que nous ont léguées les âges de foi ; en prêtant l'oreille à ce concert immense, formé de notes si diverses, qui sort de partout, des sanctuaires, des villes, des bourgades, des palais et des chaumières, des pays civilisés et

[1] Les Franciscains du couvent de *L'Ara-Cœli*, à Rome, suivent encore l'ancienne liturgie.

des plages barbares, et auxquelles se mêle quelquefois la mélodie des chœurs angéliques; en contemplant la procession des peuples, qui se déroule, majestueuse et émue ; on comprend que ce n'est pas un saint ordinaire qui passe. En effet: c'est Saint Antoine de Padoue.

CHAPITRE XXVIII

Saint Antoine patron des choses perdues.

Si perdiderit drachmam unam, nonne accendit lucernam et everrit domum?

(Luc. xv, 8.)

Resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Répons du 3e nocturne.)

« Tout le monde sait qu'Antoine de Padoue a été prédestiné de « Dieu, pour rendre à leurs maîtres les choses perdues par hasard « ou enlevées par les voleurs [1]. » C'est dans ces termes que les *Analecta* indiquent la spécialité pour laquelle Saint Antoine est invoqué.

Quand Dieu créa les anges, il les distribua dans le Ciel, en leur assignant des rôles différents. Il leur soumit le monde inférieur que nous habitons ; il préposa les uns au mouvement des sphères [2]; il chargea les autres de porter ses messages aux hommes, et de leur rendre des services, dont le détail est assez clairement rapporté dans l'Ecriture.

[1] Palam est Antonium Patavinum rebus seu furto seu casu perditis domino restituendis, a Deo destinatum. (Analecta. Apud Bolland.)

[2] Somme de S. Thomas : 1re partie, quæstion. 51.

La division des grâces, des ministères et des opérations, est encore plus nettement exposée par l'Apôtre, quand il décrit l'économie de l'Eglise, et les fonctions de chaque membre de la hiérarchie sacrée. La manifestation de l'Esprit se fait pour la plus grande utilité des âmes. L'Esprit communique à l'un la sagesse, à l'autre la science, à celui-ci la foi, à celui-là la puissance de guérir, à un troisième le don des miracles ; viennent ensuite : la prophétie, le discernement des esprits, la connaissance des langues, et le talent d'interprétation[1]. Quelque chose de semblable a lieu pour les saints. En leur ouvrant son Paradis, Dieu ne les sépare pas entièrement de la terre : il les employe à l'édification du corps mystique de son Christ, et à la consommation de ses élus, comme il y emploie ses anges et ses pasteurs ; il les choisit pour être les instruments de ses grâces : mais ils ne dispensent pas tous la même grâce.

Les peuples chrétiens ont deviné ce plan. Les annales hagiographiques, qui établissent avec évidence la doctrine de l'intercession des saints, démontrent également la spécialité que la Providence leur a confiée, et qu'ils n'ont cessé d'exercer dans l'Eglise. Cette spécialité correspond assez ordinairement à la condition humaine que les saints occupaient pendant leur vie ; ou a quelque circonstance particulière de leur histoire ; ou au genre de mort qu'ils ont subi, quand ils sont martyrs ; d'autres fois, c'est leur âge, leur sexe, leur patrie, ou une révélation surnaturelle, qui la détermine. De temps en temps, on se trouve devant un fait dont on n'a pas l'explication. « D'ineffables affections, de salutaires patronages se for-
« maient ainsi entre les saints de l'église triomphante, et les hum-
« bles combattants de l'église militante. On choisissait à son gré
« dans ce peuple glorifié, un père, un ami, une amie ; et sous son
« aile, on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éter-
« nelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre
« artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le Ciel. Au sein
« des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes
« amitiés exerçaient toute leur influence consolatrice et fortifiante...

[1] I Cor xii.

« Nous n'en finirions jamais, si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le Ciel à la terre ; si nous pénétrions dans cette vaste sphère où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections[1]. »

La tradition qui établit la spécialité de Saint Antoine, est éclatante de lumière. A part les monuments de la liturgie et les faits historiques, nous avons le témoignage des écrivains, et des prédicateurs qui proclamaient du haut de la chaire les priviléges du Bienheureux. « De même; dit le franciscain Pelbarto, que le Seigneur glorifia Saint Antoine pendant sa vie, en lui accordant la grâce de convertir les âmes égarées ; ainsi, depuis qu'il est dans le Ciel, il lui a conféré celle de rendre miraculeusement les choses perdues à ceux qui ont recours à lui[2]. » Un docteur de l'Université de Paris, Guillaume Pepin, en dit autant dans un langage plus oratoire : « Saint Antoine a reçu de Dieu le privilége des choses perdues, qui très-souvent sont retrouvées par ses mérites, comme j'en ai fait moi-même plusieurs fois l'expérience. Aussi j'ai bien le droit de m'écrier, en empruntant à Saint Bernard les paroles qu'il adresse à Marie, mère de Dieu : Que ceux-là vous refusent leurs louanges, ô Antoine, qui, après avoir pieusement imploré votre assistance dans leurs besoins, se souviennent de l'avoir fait en vain[3]. »

C'est en Portugal que Saint Antoine fut d'abord invoqué comme patron des choses perdues. De là, cette dévotion se répandit dans le monde entier, et ne contribua pas médiocrement à augmenter la popularité du Saint. Quant à l'origine de cette dévotion, l'auteur

[1] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Préface.

[2] Sicut in vita mirificavit eum, dando ei gratiam recuperandi animas perditas ; sic existenti in cœlo dedit gratiam mirabiliter per ejus merita recuperandi hominibus res perditas. (In Sermone de S. Antonio) — Vita anonyma : Elogia.

[3] Habet hic Sanctus privilegium a Domino circa res perditas, quæ sæpe suis meritis recuperantur ; et hoc idem ipse frequenter expertus sum, ita ut merito de eo dicere possim quod Bernardus dicit in laudem Dei genitricis Mariæ : Sileat tuas laudes, o B. Antoni, qui te devote invocatum in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse. (Sermo de S. Antonio) — Vita anonyma : Elogia.

des Bollandistes déclare ne pas la connaître. Sur ce point, l'obscurité lui paraît si profonde, qu'il ne cherche pas même à l'éclaircir[1]. Un historien croit la trouver dans le fait du *Commentaire sur les psaumes* qu'un novice avait volé au Saint, à Montpellier, et que celui-ci recouvra par la vertu de la prière, ainsi que je l'ai raconté. Mais il est plus vraisemblable qu'elle a pour unique cause les nombreux miracles que le Saint accomplit après sa mort, en faveur de ceux qui imploraient sa protection dans de pareilles épreuves[2].

Ces miracles abondent dans les Collections des Bollandistes : je me contenterai d'en rapporter ici un petit nombre.

Le Frère Ambroise Cancellotti Politi, évêque, de l'Ordre des Frères Prédicateurs, homme distingué par ses vertus et sa vaste érudition, avait composé un certain nombre d'ouvrages, entre autres un livre *Sur la gloire des Saints*, dans lequel il a consigné le récit suivant. Un jour, il sortit de Toulouse, en compagnie d'un de ses frères, portant à la main un manuscrit qu'il devait livrer à l'impression. Ce manuscrit était mêlé à d'autres travaux rédigés avec soin, en particulier avec diverses notes sur des points de controverse, très-propres à confondre les hérétiques. Or il laissa tomber tout ce fascicule en route ; quand il s'aperçut de la perte qu'il avait faite, il était déjà éloigné de plusieurs lieues de son point de départ. Il éprouva un vif chagrin, en voyant anéanti le fruit de ses labeurs et de ses veilles. Alors il revint sur ses pas ; il regagna Toulouse par le même chemin ; mais il ne trouva rien. Il commença à faire des recherches dans tous les sens ; il appela à son secours le gouverneur de la ville, qui était son ami ; cependant leurs efforts combinés pour retrouver les papiers perdus, ne don-

[1] Ex Italia in Lusitaniam transeo, patriam Sancti, ubi eum patronum haberi rerum deperditarum scribit... Cardosus. Fatetur tamen ignotam sibi esse primam istius devotionis originem ; nec ego in ea perquirenda laborabo. Solum dicam per omnes fere regiones diffusam, felicissimis et inopinatis successibus quotidie comprobari. (Analecta. Apud Bolland.)

[2] Paciecus notat esse qui putant hinc datam occasionem invocandi Sancti ad recuperationem rerum amissarum : sed ipse verisimilius censet crebris post mortem hoc in genere miraculis potius id adscribendum. (Liber miraculorum. Apud Bolland. cap. III, Annotata (h).

nèrent pas de résultat. Il se mit de nouveau en route, le cœur plein de tristesse ; et parce que les moyens humains lui manquaient, il se souvint de la puissance de Saint Antoine en pareil cas. Il fit vœu, s'il recouvrait par son intercession ce qu'il avait perdu, de mettre un supplément à son livre *de la Gloire des Saints*, dans lequel il raconterait le bienfait qu'il demandait, et qu'il espérait obtenir. Il avait à peine prononcé ces paroles, quand il vit venir à lui un voyageur qui lui demanda s'il n'avait pas perdu un ouvrage manuscrit et d'autres papiers liés ensemble. Il lui répondit affirmativement ; et il lui donna quelques signes qui l'aidèrent à les reconnaître. Alors le voyageur le conduisit à l'endroit où étaient les papiers : ils n'avaient subi aucun dommage. Le Frère Ambroise fut transporté de reconnaissance envers le Saint, pour le service qu'il venait de lui rendre ; plus tard il ajouta à son Ouvrage l'événement tel que je viens de le raconter ; l'Ouvrage fut imprimé à Lyon en 1552[1].

L'historien espagnol Gonzaga, étudiant les origines d'un couvent de Franciscains, fondé en 1380 dans le bourg d'Avila, en Galice, rapporte un fait très-extraordinaire. Dans le côté droit de la grande église, il y avait un autel, dédié à la glorieuse Vierge Marie, au-dessus duquel on avait placé l'image du bienheureux Père Antoine de Padoue. Un marchand, du nom de Jean Alphonso, homme très-religieux, et sa chère épouse Aldonza Gonzalès, avaient cette image en grande vénération : ils attribuaient aux mérites du Saint et à sa puissante intercession la prospérité de toutes leurs entreprises. Il étaient dans la pieuse habitude de servir un repas somptueux aux Frères du couvent, pour l'anniversaire de sa fête. Ils voulurent même perpétuer ce témoignage de leur reconnaissance ; et, à leur mort, ils léguèrent à leurs héritiers des champs et des maisons; à charge pour eux de régaler les Frères et leurs successeurs, une fois par an, le jour de la fête du Saint. Or Dieu permit que tandis que Nicolas Alphonso, leur neveu, qu'ils avaient institué héritier de tous leurs biens, naviguait sur mer, il laissât tomber

[1] Analecta. Apud Bolland.

dans l'eau un anneau précieux, qui était un souvenir de ceux qu l'avaient tant aimé. Cependant la fête de Saint Antoine approchait Il donna ses ordres pour qu'on préparât le dîner des Frères, confor mément aux dernières volontés de ses ancêtres. Il s'adressa à des pêcheurs qu'il chargea de prendre un beau poisson, digne de figu rer sur la table conventuelle. Quand ce poisson fut apporté au couvent, le Frère cuisinier l'éventra pour le faire cuire : mais sa surprise fut grande, en découvrant dans les entrailles du poisson l'anneau que l'insigne bienfaiteur de la communauté avait perdu. Ce miracle fut attribué à la protection de Saint Antoine : tous les Frères rendirent au Seigneur de dignes actions de grâces. Nicolas Alphonse ne fut pas le moins reconnaissant : sa dévotion envers Saint Antoine augmenta encore ; et pour conserver la mémoire d'un événement si prodigieux, il en fit peindre toutes les circonstances autour de l'image dont il a été déjà question ; afin d'attirer l'attention des passants, et de populariser la gloire de son saint protecteur. L'Historien ajoute : « Tout ceci est vrai, et prouvé par des témoins qui méri- « tent confiance. C'est pourquoi je l'ai inséré dans mon Ouvrage [1]. »

A propos des faits que je viens de citer, et de cent autres semblables qui remplissent les Collections portugaise, espagnole, italienne et belge, il y a une remarque à faire. Un très-grand nombre de grâces obtenues de Saint Antoine, l'ont été par la vertu du Répons : *Si quæris miracula* etc. [2] qui porte dans l'histoire le nom

[1] Analecta. Apud Bolland.

[2] Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt;
Ægri surgunt sani ;
Cedunt mare, vincula ;
Membra, resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.
Pereunt pericula ;
Cessat et necessitas,
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani.

(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. Répons du 3me nocturne.)

de Répons miraculeux. Il conserva un certain caractère sacramentel ; et comme les formules dessept sacrements produisent la grâce ; ainsi les paroles du Répons de Saint Antoine déterminaient des effets surnaturels sur les âmes et sur les corps. On dirait que Saint Bonaventure, en le tirant de son cœur et en le faisant passer par ses lèvres, lui avait communiqué quelque chose de divin. En tout cas, les fidèles s'en servirent à leur profit[1].

A Padoue, on institua la neuvaine Antonienne, qui, d'après les annales, a une origine céleste. Saint Antoine fut inhumé dans l'église des Franciscains, un mardi, cinq jours après sa mort. Dès lors le mardi fut le jour préféré par la piété publique pour visiter son tombeau; ce fut bientôt une opinion accréditée que, le mardi, le Saint accordait tout ce qu'on lui demandait. En 1617 un prodige donna à cette dévotion un rapide accroissement. Une noble dame de Bologne, qui sollicitait avec instance une grâce particulière par l'intercession de Saint Antoine, vit en songe le Bienheureux, une nuit, tandis qu'elle priait. Il lui dit ces paroles qu'elle entendit très-distinctement : « Visitez, pendant neuf mardis, mon « image, dans l'église de Saint François ; et vous serez exaucée. » La pieuse dame ayant accompli avec fidélité les ordres du Saint, en obtint ce qu'elle désirait. Les Frères Mineurs firent connaître cet événement : ils recommendèrent avec beaucoup de zèle la pratique des neuf mardis, qui consistait à méditer une vertu du Saint, et à réciter le Répons miraculeux avec le verset et l'oraison ordinaires. C'est ainsi que cette dévotion se répandit ; d'abord dans toute l'Italie ; et peu à peu dans le reste de la chrétienté[2].

La Belgique fit bon accueil à la neuvaine Antonienne. Un écrivain de ce pays, Jean Vander Borcht, auteur d'une Collection des miracles de Saint Antoine, arrivés dans les Flandres, dans le Brabant

[1] Le Répons miraculeux, imprimé dans un livre qui contenait l'office du Saint et son image, ramena à la vie un jeune homme noyé, par la simple application sur les diverses parties du corps. (Analecta. Apud Bolland.)

[2] Grazie et Miracoli del gran Santo di Padova, 1715.

et la Hollande[1], a donné un Commentaire très intéressant du Répons qui fut si célèbre de son temps. A côté de chaque mot, il place un miracle qui en démontre la vérité. Ainsi, en face des mots *mors*, *error*, *calamitas*, il rapporte des faits dont on peut voir le détail en son lieu[2] : « Je n'en finirais pas, dit-il dans son Commentaire, si je « voulais recueillir tous les faits de ce genre qu'on trouve dans les « auteurs. Quant à connaître tous ceux qui se sont accomplis, c'est « plus difficile encore »[3]. Forcé de me borner moi-même, je ne donnerai ici que des échantillons des merveilles obtenues par la récitation du Répons miraculeux.

Tantôt c'est un riche bourgeois d'Alcazar, qui retrouve un anneau de grand prix qu'il avait laissé tomber dans un bassin profond[4]. Tantôt c'est un négociant qui, pendant une traversée, perd une bourse pleine d'or que des pêcheurs retirent de leurs filets[5]. Ici c'est un pauvre Frère capucin, désolé d'avoir égaré un grain de son chapelet auquel étaient attachées de nombreuses indulgences, et qui a le bonheur de voir venir à lui une fourmie chargée de le lui remettre[6]. Là c'est une autre Frère laïque qui, ayant laissé choir son sceau dans le puits, va prendre à la chapelle une petite statue de Saint Antoine qu'il jette dans l'eau au bout de sa corde, et qui remonte triomphalement tenant à sa main le sceau désiré[7]. A Nangazaqui, c'est un enfant de trois ans que ses parents éplorés découvrent dans d'épaisses broussailles[8]. A Louvain, c'est un docteur en théologie qui rentre en possession de notes très importantes[9]. A Bruxelles, un avocat distingué découvre un plaidoyer qui lui avait coûté beaucoup de travail[10].

Des miracles si nombreux, si éclatants, et appuyés sur des témoignages graves, expliquent suffisamment la force de la tradition en faveur de la spécialité de Saint Antoine, que nous pourrions appeler sa caractéristique morale. Après plus de six siècles, on invoque encore Saint Antoine comme patron des choses perdues, dans toute l'église catholique. Il n'y a pas de chrétien, je parle des

[1] Analecta. Apud Bolland. — [2] Ibidem.
[3] Ibidem. — [4] Ibidem. — [5] Ibidem. — [6] Ibidem.
[7] Ibidem. — [8] Ibidem. — [9] Ibidem. — [10] Ibidem.

moins dévots, qui ne le sache; et qui, au besoin, n'ait recours à lui dans les cas désespérés. Ceux qui n'y croient pas connaissent ce qu'ils appellent une superstition ; en la répétant, ils contribuent, à leur manière, a l'entretenir dans les esprits : ainsi ils sont les propagateurs involontaires de la gloire du serviteur de Dieu. Il n'y a aucune faiblesse d'esprit à demander aux saints ce que les hommes ne sauraient nous donner. Il ne faut pas rougir d'imiter nos pères dans la foi. Leur confiance a été récompensée, dès cette terre, par des miracles magnifiques ; le bras de Dieu n'est pas raccourci ; Saint Antoine n'est pas en retraite : il dépend de nous de recevoir de lui les mêmes bienfaits, si nous voulons employer les mêmes moyens.

A propos du patronage de Saint Antoine sur les choses perdues, il faut éviter de trop circonscrire le champ sur lequel il s'exerce. La lecture des faits rapportés par les historiens nous expose à croire qu'il ne s'agit que des choses matérielles, qui ont péri par hasard, ou qui ont été dérobées à leurs maîtres par les voleurs. En réalité, les faits de ce genre sont les plus fréquents ; parce que les annales des saints, comme celles des peuples, se composent surtout d'événements sensibles, qu'on peut démontrer, et qui ont coutume de frapper davantage les esprits. Mais ce serait ravaler l'action de Saint Antoine, et favoriser la dévotion des intérêts grossiers, que de s'en tenir à une pareille interprétation. D'ailleurs les faits eux-mêmes ne le permettent pas : il y a dans les Collections, des miracles opérés pour rendre la liberté aux prisonniers [1], pour défendre les faibles opprimés [2], pour venger l'innocence calomniée [3], pour sauver l'honneur des vierges exposées [4]. L'ordre moral fait donc partie du domaine de Saint Antoine : sa spécialité est élastique, et s'étend à nos besoins d'un ordre plus élevé. Il ramène dans le giron de la vérité les esprits malheureux qui la cherchent de bonne foi ; il appaise les orages du cœur, comme il calme les tempêtes de la mer ; il rend la vie aux âmes qui l'ont perdue par le péché, comme il

[1] Analecta. Apud Bolland.
[2] Ibidem. — [3] Ibidem. — [4] Ibidem.

rend la santé aux malades, et le mouvement aux cadavres glacés ; il fait luire l'espérance sur ceux qui ont cessé d'espérer ; il rétablit la concorde dans les familles divisées ; il réconcilie les classes dans les patries déchirées par la guerre civile. Tous ces biens doivent être rangés parmi les choses qu'on peut perdre. et qu'il importe tant de retrouver. Hélas ! on les perd si facilement ! On les retrouve avec tant de peine ! Ce n'est pas trop d'un protecteur tel que Saint Antoine, pour nous aider au sein de ces épreuves. Alors souvenons-nous de lui ; poussons vers lui notre cri d'alarme ; et attendons son secours avec confiance. L'histoire nous y oblige.

CHAPITRE XXIX

Les œuvres de Saint Antoine.

Sancti Patris Antonii Paduani, Ordinis Minorum, Opera.

(Lugduni. sumpt. Petri Rigaud. 1643.)

Verum quid præstiterim ut hic thesaurus absconditus ab omnibus possideretur, ut omnium eruditissimus ab omnibus agnosceretur, et ut tam insignis doctoris lux non sub medio maneret, sed super candelabrum radiaret, subjicere non gravabor.

(Præfatio ad lectorem.)

Les œuvres littéraires de Saint Antoine de Padoue n'ajoutent pas grand chose à sa gloire. Fussent-elles parfaites, leur éclat, toujours humain par quelque endroit, pâlirait devant la lumière autrement radieuse de ses vertus et de ses miracles. Cependant ces œuvres, quoiqu'elles ne soient qu'une ébauche assez informe, méritent de fixer notre attention ; non pas parce qu'elles sont curieuses, mais parce qu'elles appartiennent à un saint. Une épée historique, suspendue dans un musée, passionne tous ceux qui ont lu les exploits de celui qui la portait sur les champs de bataille : on veut voir comment elle est faite. La parole est le glaive des apôtres : c'est avec religion qu'on remue ce vaillant outil, qui a enfanté tant de merveilles, et qui gît dans la poussière d'une bibliothèque.

Il y a d'ailleurs dans cette étude des avantages de plusieurs

sortes : elle nous aidera à mieux connaître Saint Antoine dont elle mettra en relief les principaux traits; elle deviendra une contre-épreuve des jugements émis dans ce livre; parce que le saint, comme l'homme, est tout entier dans son verbe. Enfin il y a à prendre dans l'éloquence un peu barbare de ce jeune moine, qui remua si profondément son siècle. Les plus délicats reviennent de leurs préjugés, quand ils ont le courage d'aller jusqu'au bout.

La première difficulté qui se présente dans cette étude, consiste à dresser le catalogue authentique des Œuvres de Saint Antoine. Les uns l'exagèrent ; les autres le réduisent outre mesure, il n'est pas toujours possible, en pareille matière, de dissiper tous les doutes. Mais on est d'accord pour mettre dans ce catalogue, d'abord les *Sermons du Temps*, et les *Sermons du Commun des Saints*, tels qu'on les trouve dans l'édition de Lyon de 1643. Il faut y ajouter les *Sermons sur les psaumes*, découverts en 1757 par Azzoguidi, dans le trésor de l'église des Franciscains de Bologne, et qui ne sont pas dans l'édition de Lyon. Quant aux *Sermons sur les Saints en particulier*, leur authenticité est fort contestée. Sans prétendre dirimer la controverse, je remarque que le chapitre VIII du livre V des *Concordances morales*, intitulé : *Fêtes des Saints*, contient un choix de textes de l'Écriture pour les principaux saints de l'année, depuis Saint André jusqu'à Sainte Catherine. Après les Œuvres oratoires de Saint Antoine, viennent *l'Exposition mystique sur l'Ecriture Sainte*, et les *Concordances morales de la Bible*. J'en parlerai plus loin.

C'est surtout par ses Sermons que Saint Antoine est connu et diversement jugé. César Cantu, l'historien catholique, plus libéral qu'il ne faut, mais en revanche ardent apologiste des papes et de l'influence sociale de l'Église, n'a pas touché à l'époque que nous étudions ici, d'une main assez délicate et assez filiale. « Ces prédi-« cateurs, qui attiraient des multitudes sur leurs pas, qui les pous-« saient à la guerre et, ce qui est plus admirable, à la paix, s'offrent « à nous, si l'on en excepte Saint Bernard chez qui brillent des « éclairs d'une éloquence sentie, comme des hommes incultes, « ressassant pêle-mêle des subtilités scholastiques, ou s'abandonnant « à des aspirations mystiques ; le tout entremêlé de textes de l'Écri-

« ture et d'allusions forcées, divisé et subdivisé à la manière des « rheteurs, sans ombre de génie, et sans qu'un sentiment vrai s'y « fasse jour, si ce n'est dans des cas très rares. Ajoutez à cela qu'ils « prêchaient probablement en latin rustique, et au milieu d'une si « grande foule, que bien peu pouvaient les entendre et bien moins « encore les comprendre ; aussi les chroniqueurs ont-ils recours « au miracle. Il faut donc attribuer cette influence prodigieuse à « l'idée de leur sainteté, de même qu'à la conviction avec laquelle « ils parlaient, conviction qui d'ordinaire passe facilement dans « l'âme de ceux qui écoutent. » Cela dit, il cite un passage du *Sermon sur les noces de Cana*, de Saint Antoine ; et il donne son coup de sifflet[1].

Cependant ailleurs il se montre plus équitable : « Il est à regretter « pour l'histoire qu'il ne soit rien resté de la prédication sociale de « ces religieux qui, accomplissant une mission aujourd'hui perdue, « allaient propager la paix, épancher sur la multitude la rosée de « la grâce, dans des discours d'où était exclu tout ce qui ne ser- « vait pas à l'édification, et dont toute la rhétorique consistait dans « la charité. Quelques sermons dogmatiques et moraux ont bien « été conservés ; mais ce n'est évidemment que le canevas aride et « décharné, se présentant dès lors sous un aspect scholastique, et « qui ne suffirait pas pour rendre raison de la grande influence de « ces prédications ; si l'on ne songeait qu'une parole chaleureuse, « animée, convaincue, leur donnait la vie et la couleur ». Après ces considérations, César Cantu cite quelques passages très remarquables des Sermons de Saint Antoine[2].

Montalembert est plus dans le ton de la vérité et de la justice. Non content d'avoir vengé le moyen-âge artistique, il a pris en main la cause du moyen-âge littéraire, avec la supériorité qu'il portait dans tout ; il a fixé l'opinion qu'on égarait depuis trois siècles[3]. Pourquoi faut-il qu'il ait gâté son œuvre, en maltraitant le moyen-âge politique, chez lequel tout n'était pas bien ; mais

[1] César Cantu : Histoire universelle, tom. XI, pag. 549.
[2] Ibidem, pag. 143.
[3] Montalembert : Histoire de Sainte Elisabeth. Préface.

qui n'a pas à faire amende honorable devant notre temps, pour avoir assis la société sur des bases religieuses [1]?

Ozanam est de tous les écrivains français celui qui a le mieux apprécié le moyen-âge, et le cycle franciscain en particulier. Il a compris, comme tous les esprits distingués, sa fécondité ; surtout il en a senti les beautés. Il y a dans ses leçons sur les *Poètes Franciscains* je ne sais quelle tendresse et quelle onction, qui donnent à son travail une teinte particulière, celle que l'on préfère, parce que c'est celle qui rend le mieux la réalité historique [2].

Maintenant il faut faire des concessions aux détracteurs littéraires de Saint Antoine. On trouve dans ses Sermons tous les défauts du douzième siècle : abus des divisions et des subdivisions; usage trop fréquent du symbolisme des nombres ; étymologies des noms bibliques, exactes au fond, mais employées à profusion et d'une manière plus ingénieuse que solide ; interprétations morales de l'Ancien et et du Nouveau Testament, tirées par les cheveux et dépourvues d'analogie et de vraisemblance ; rapprochements de textes d'où jaillissent des conclusions inattendues et quelque peu arbitraires ; surabondance de comparaisons empruntées à la nature et développées jusqu'à épuisement ; mélange de la Mythologie et de la Bible, qui fait apparaître dans le même sermon, les Patriarches et les héros d'Homère ; style réaliste, quoique chargé de figures, et qui choque la délicatesse du lecteur ; fréquentes digressions qui nuisent à l'unité du discours et à son mouvement. On pourrait ajouter encore à ces critiques.

Mais il y a des circonstances atténuantes. D'abord les Sermons de Saint Antoine ne sont que des canevas. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer la multiplicité des divisions et des subdivisions, mises en tableaux synoptiques dans le texte même, et qui donnent à l'œuvre l'air d'une table de matières plutôt que d'un discours. Assez ordinairement, le développement de la pensée manque : les exemples du contraire sont des exceptions. Le Sermon sur la

[1] Montalembert : les Moines d'Occident.
[2] Ozanam : les Poètes Franciscains.

Passion n'a pas trois colonnes, dans l'édition de Lyon [1]; *les Sermons pour le Commun des Saints,* sont très courts : celui du jour des morts peut être récité dans un quart d'heure [2]. On trouve de temps en temps des abréviations et des renvois [3]; ou bien deux expositions différentes du même texte dans le même sermon [4]. C'est le procédé d'un professeur, ou d'un prédicateur qui prend des notes pour les développer devant son auditoire. Tels que nous les possédons, les Sermons de Saint Antoine n'expliqueraient pas le succès qu'ils obtinrent. On sait d'ailleurs qu'ils furent rédigés après coup ; ce qui ne permet pas de révoquer en doute que l'apôtre ne leur donnât une forme plus vivante, quand il les prononçait devant des assemblées de trente mille âmes.

Il faut encore tenir compte du génie de l'époque à laquelle ces Sermons s'adressaient, et du degré de culture de ceux qui les écoutaient. Juger la parole en elle-même, abstraction faite du milieu dans lequel elle se produit, c'est une méthode vicieuse. L'orateur est celui qui, non content de traduire ses passions, traduit encore celles de la multitude : il n'y réussit qu'à la condition de parler sa langue. A six siècles de distance, nous sommes exposés à ne pas nous représenter très exactement le drame de la prédication en plein air, dans ce moyen-âge dont nous connaissons peut-être mieux les œuvres d'art que la vraie physionomie des populations. Saint Antoine fut l'homme des masses ; il les prit telles qu'elles étaient, vigoureuses, ardentes, simples jusqu'à la naïveté, plus près des sens que des idées, et procédant beaucoup plus par sentiment que par réflexion. Ceci explique bien des choses dans ses Sermons.

Les défauts que j'ai signalés sont mêlés, dans les Œuvres de Saint Antoine, à des qualités sérieuses. A la façon des Pères, il fait l'homélie. Son point de départ c'est un texte de l'Ecriture, qui est invariablement tiré de l'évangile ou de l'épître du jour, dans les

[1] Sermon du Vendredi Saint. Pag. 166.
[2] Sermon pour la Commémoration des fidèles trépassés. Pag. 364.
[3] Sermon du 1er dimanche après l'Épiphanie. Pag. 16.
[4] Sermon du dimanche dans l'Octave de l'Épiphanie. Pag. 17.

Sermons du Temps. Il se distingue de l'antiquité par l'usage qu'il fait de la division, en cela plus conforme au goût des scholastiques. Les mots du texte sacré lui fournissent le plus souvent sa division, dont les membres correspondent avec beaucoup de symétrie à chacun de ces mots. Au milieu de divisions subtiles ou tourmentées, on en trouve d'excellentes. Voici celle du *Sermon du jour des morts* : « Dieu nous accorde trois grâces : la vie, la bonne vie, la vie éter- « nelle. La mort naturelle nous ravit la première, la mort du péché « la seconde, la mort de l'enfer la troisième [1]. » Le *Sermon sur l'âme*, d'après ce passage de l'Evangile : *Le royaume de Dieu est en vous*, se distribue ainsi : « La puissance du Père règne sur l'appétit « irascible, car il gouverne avec une verge de fer pour nous défendre « de nos ennemis ; le Fils règne sur notre raison, car sa sagesse dis- « pose tout dans notre intérieur ; le Saint Esprit règne sur l'appétit « concupiscible, car sa bonté conserve l'union et la paix entre toutes « nos facultés. Ces trois fonctions sont nécessaires dans tout royaume « bien ordonné ; la puissance le protége ; la sagesse le gouverne ; « la bonté est le principe de l'harmonie [2]. » A l'exemple des Pères, surtout des Pères de l'école d'Alexandrie, Saint Antoine n'insiste pas sur le sens littéral de l'Ecriture. Le texte sacré n'est pour lui qu'un involucre, qu'il se hâte de briser pour arriver à la moëlle du sens figuratif. Il développe tour à tour, quelquefois simultanément le sens allégorique, le sens moral et le sens anagogique. Dans le *Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie*, il interprète Jérusalem dans tous ces sens. Il prend dans le *Cantique* de Tobie les quatre pierres qui entrent dans la structure de la Jérusalem céleste : le saphyr, l'émeraude, la pierre précieuse, et la pierre blanche dont ses places sont pavées ; il leur applique son procédé ordinaire. Allégoriquement, le saphyr représente les apôtres, l'émeraude les martyrs, la pierre précieuse les confesseurs, la pierre blanche les vierges. Moralement, le saphyr signifie le mépris des choses visibles et la contemplation des invisibles ; l'émeraude la componction et les larmes ; la pierre précieuse la patience ; la pierre

[1] Loco citato. — [2] Sermon sur l'âme. Pag. 361.

blanche l'humilité et la chasteté. Anagogiquement, le saphyr exprime la trinité dans l'unité ; l'émeraude la vision de l'église triomphante ; la pierre précieuse l'éternelle jouissance des joies du Paradis ; la pierre blanche la glorification de l'âme et du corps [1]. Cet exemple est un des mieux choisis pour faire connaître le genre de Saint Antoine.

Cependant le sens moral est bien plus exploité que les autres. Avant tout, Saint Antoine est moraliste. Il tire l'Eglise d'un texte ; mais il passe vite. Il soulève un coin du voile qui couvre la porte du Ciel ; et il s'arrête. Le point de vue social n'existait pas pour lui : le gros de l'œuvre se rapporte à l'âme individuelle de chaque auditeur. Il prend une pensée ; et, sans s'attarder longtemps à l'exposition spéculative, il l'applique en détail aux conditions, aux âges, aux sexes : il pénètre dans le cœur humain ; il en fait de profondes, et vigoureuses analyses ; et quand il a découvert le mal, il y applique le remède, comme un médecin penché sur le lit d'un malade. Ce caractère est tellement le sien, que la recherche du sens moral dans l'Ecriture épuise toute sa force comme elle résume son génie. Ce sens, il le tire de partout, de la manière la plus inattendue ; avec esprit, souvent avec bonheur, toujours avec grand profit pour l'âme de ceux qui l'écoutent. Isaïe dit : *Les pécheurs pleureront; ceux qui tendent l'hameçon dans le fleuve gémiront ; ceux qui lancent leurs filets à la surface des grandes eaux pâliront. Ceux qui travaillent le lin seront confondus ; ceux qui battent le chanvre pour en faire des tissus auront le même sort.* Il s'agit ici des maux qui vont fondre sur l'Egypte. D'après notre apôtre, les pêcheurs ce sont les amateurs de ce monde, anxieux, curieux, et qui courent après les richesses et les jouissances. Ceux qui tendent l'hameçon sur le fleuve, ce sont les marchands de mauvaise foi, qui cachent, sous de fausses apparences leurs intentions intéressées, afin de tromper les acheteurs. Ceux qui jettent leurs filets sur les eaux, ce sont les usuriers, qui prennent dans leur odieuse industrie les riches et les pauvres. Les ouvriers qui filent le lin et tissent le chanvre,

[1] Sermon du 1er dimanche après l'Épiphanie. Pag. 16.

ce sont les légistes, les decrétistes et les avocats, gens retords et chicaneurs [1].

Les noms bibliques sont encore plus éloignés du sens moral que les textes qui s'y prêtent le moins. Cependant Saint Antoine en fait des applications pratiques, qui d'abord étonnent, et avec lesquelles on se réconcillie. S'agit-il de Nazareth, qui veut dire fleur, et signifie aussi l'humilité, parce qu'il était une petite bourgade? Il trouve dans la fleur la beauté de la couleur, la suavité du parfum, et l'espérance du fruit. Parallèlement, il découvre dans l'humilité la beauté de la vertu, le parfum de la bonne opinion qu'elle conquiert, et la richesse des récompenses qui l'attendent au Ciel [2]. Il n'y a peut-être pas dans toute l'Ecriture un texte dont Saint Antoine ne fut capable d'extraire des enseignements moraux, comme on peut s'en convaincre en parcourant ses Œuvres.

A l'appui de cette assertion déjà suffisamment établie, il faut remarquer que dans les Sermons de Saint Antoine il y a absence à peu près absolue de toute considération dogmatique. On n'y rencontre que celles que suppose la morale elle-même, parce qu'elle en est inséparable. Saint Antoine parlait a des auditoires chrétiens ; il regardait comme prouvé ce qui était admis de tous : c'est une première raison de sa méthode. La seconde se tire de son génie particulier, et du but qu'il voulait atteindre : ce but c'était la conversion des pécheurs. Voilà pourquoi, pour le dire en passant, quelque sujet qu'il traite, il fait jaillir ou du sujet lui même ou d'un rapprochement ingénieux, la contrition, la confession et la satisfaction, qui sont les trois parties du sacrement de pénitence [3].

Ceci explique encore pourquoi nous n'avons pas un seul sermon

[1] Sermon du 4e dimanche de l'Avent. Pag. 8-9.

[2] Sermon du 1er dimanche après l'Épiphanie. Pag. 18.

[3] Sermon de Pâques et ailleurs. Pag. 168.

Il n'y a pas de règle sans exception. Quoique Saint Antoine ne dogmatise pas; on trouve cependant quelquefois des expositions dogmatiques, à la manière des Pères de l'Église, qui rappellent plutôt la catechèse que la controverse. Ainsi dans le Sermon du IVe dimanche après Pâques, il emprunte à Saint Augustin une belle doctrine sur la Sainte Trinité, et sur le vestige qui en est imprimé dans les facultés de L'âme. (Sermon du VIe dimanche après Pâques, Pag. 212.)

de controverse de Saint Antoine. Nous avons vû que pendant son apostolat, il s'était mesuré avec des hérétiques redoutables, à Rimini à Padoue, à Bourges, à Toulouse etc. Mais cette besogne était pour lui accidentelle. Avant tout, il exposait l'Évangile : il se détournait un instant pour répondre à ceux qui l'attaquaient ; et il revenait vite à la tache essentielle qu'il avait entreprise. Lorsqu'il écrivit ses Sermons, il redigea sa thèse et il négligea les objections. Voilà comment on n'entend pas les aboiements des chiens, dans ces pages calmes et sereines,qui accompagnent si bien la vérité dont elles sont le commentaire.

Non content d'interpréter la Bible, saint Antoine interpréte la nature. Appuyé sur la doctrine de Saint Paul, qui fait resplendir les attributs de Dieu à travers la création ; il prend la nature comme un vaste symbole, et il en tire de sublimes enseignements. Le passage de l'Ecriture à la nature est indiqué dans ses Sermons par ces mots : « Les naturalistes disent. » Sa physique ne vaut pas plus que celle d'Aristote, la seule que le moyen-âge connut. Mais la question n'est pas là. Avec de fausses données scientifiques, saint Antoine arrive à d'admirables expositions morales. Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, et tous les docteurs jusqu'à Saint François de Sales, en firent autant. Citons un exemple entre mille : « Les naturalistes disent que les perles, qui sont des pierres précieuses, « naissent dans les coquillages de la mer. A une certaine époque « de l'année, les coquillages ont soif de la rosée du ciel. L'ardeur « de leur désir les ouvre ; et quand les gouttes humides descendent « sur eux, ils les boivent, avec un petit bâillement qui trahit le « plaisir qu'ils éprouvent. C'est ainsi qu'ils conçoivent et qu'ils se « garnissent. Si la rosée qu'ils reçoivent est pure, les grains qui se « forment dans leur sein, sont blancs ; si la rosée est trouble, les « grains sont pâles ou obscurcis par des teintes rousses. Ainsi le « principe vital de ces coquillages est dans le ciel et non pas dans « la mer. Après cela, chaque fois qu'ils sont visités par l'air, par la « rosée, ou par les pluies du matin, les perles prennent plus d'é« clat ; quand c'est le soir, l'effet est tout différent. Plus les co« quillages aspirent de rosée, plus les perles sont grosses. En temps

« d'orage, si l'éclair brille dans la nuée, les coquillages se ferment « instinctivement. Ils ont un instinct qui ne les trompe pas : ils crai- « gnent que leurs fruits ne se flétrissent ; quand l'air est embrasé « par les ardeurs du soleil, de peur que la chaleur n'obscurcisse « les perles, ils se cachent au fond de la mer et ils se retirent au « milieu des rochers. La perle est molle dans l'eau, elle durcit sur « terre. Il n'y a jamais deux perles dans le même coquillage. Les « perles craignent les piéges des pêcheurs ; aussi elles habitent au « sein des rescifs : elles nagent par bandes. L'une d'elles marche en « tête des autres. »

Maintenant voici l'interprétation morale, analysée à grands traits. Les coquillages, par leur concavité, représentent les âmes pénitentes, pauvres et humbles d'esprit. Ces âmes ont soif de la rosée de la grâce céleste, qui dépose en elles les bons desseins. Le désir de la grâce est si ardent, qu'elles se dilatent et s'entr'ouvrent pour mieux la recevoir. La grâce descend sur elles sous la double forme de la prospérité et de l'adversité. La grâce empêche que la prospérité ne les enfle, et que l'adversité ne les abatte. L'infusion de la grâce produit tantôt la lumière et tantôt les ténèbres. Elle illumine le regard des âmes de ses clar tés; ce qui les rend aptes à la contemplation ; alors les perles sont blanches, c'est-à-dire que leurs pensées et leurs affections sont pures. D'autres fois la grâce les trouble et les porte à pleurer leurs péchés; alors les perles sont pâles ou rousses, c'est-à-dire que leurs cœurs sont remplis de tristesse et de contrition. Il suit de là que ces âmes vivent plus du ciel que de la mer. Celles qui vivent de la mer, c'est-à-dire qui ont l'esprit du monde, engendrent des vipères : les autres produisent des perles. Cette alternance de lumière et d'ombre forme comme le matin et le soir des âmes. Dans la tentation, qui est comme l'éclair du diable, les âmes justes tremblent, et elles ferment les portes de leurs sens. Elles craignent de gâter leurs bonnes œuvres; quand le monde leur sourit, et les attire par l'éclat de ses vaines pompes, elles descendent dans la profondeur de leurs pensées ; c'est-à-dire qu'elles considèrent leur misère et leur fragilité ; elles s'abîment dans leurs larmes, afin que les perles ne perdent pas leur beauté, sous les caresses de l'opinion humaine. Comme la

perle, l'âme juste s'amollit dans l'eau de la volupté, elle durcit dans la souffrance. Il n'y a qu'une perle dans chaque coquillage : dans l'âme juste, il n'y a pas le oui et le non. Comme la perle, l'âme juste craind le démon ; elle marche en union avec toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et filles de l'Église ; elle a l'esprit d'unité, et l'esprit d'obéissance : elle suit son pontife légitime partout où il va[1]. Cette comparaison est bien longue, et patiemment appliquée : il fallait la suivre jusqu'au bout, pour avoir une idée exacte du procédé.

En multipliant les exégèses, Saint Antoine ne les sépare pas : il a coutume de les mêler dans un même sermon où l'on voit en présence l'Ancien et le Nouveau Testament, l'Église, l'âme, et quelquefois le Paradis. Le Sermon du XVIIIe dimanche après la Trinité roule sur ce passage de Saint Mathieu : *Les Pharisiens s'étant réunis, Jésus les interrogea en leur disant : Que pensez-vous du Christ ?* En face se trouve un texte du IIe livre des Machabées : *Il vint un moment où le soleil qui auparavant était caché par les nuages, brilla de tout son éclat.* Littéralement il n'y a aucun rapport entre ces deux textes. D'après le sens allégorique, le soleil est l'image de Jésus-Christ. Dans la nature, le soleil est le père des saisons qui sont : l'hiver, le printemps, l'été et l'automne. Jésus-Christ, soleil de l'humanité, a produit quatre périodes historiques qui correspondent aux quatre saisons : la première va d'Adam à Moïse ; la seconde de Moïse à Jésus-Christ ; la troisième c'est l'Incarnation du Verbe ; la quatrième viendra avec le Jugement dernier. Le soleil est le principe de la chaleur, de la lumière et de la légèreté de l'air : Jésus-Christ produit des effets pareils dans les âmes. Voilà le sens moral. En parcourant ce canevas si aride et si riche, on entend résonner à la fois, le passé, le présent et l'avenir. Autour du sujet principal, il y a comme des accompagnements. Saint Antoine tient à la main un tetrachorde, dont il tire une belle harmonie : il est théologien, poète, historien et moraliste. Un seul mot résume toutes ces qualités : il est un grand mystique[2].

[1] Sermon du XVIIe dimanche après la Trinité.

[2] Sermon du XVIIIe dimanche après la Trinité, pag. 292. — Voir encore le Sermon du XIe dimanche après la Trinité.

Les Sermons de Saint Antoine révèlent une profonde érudition sacrée et profane, humainement très-surprenante chez lui, car il mourut jeune. Sans parler de sa science de l'Ecriture-Sainte, on voit qu'il était familiarisé avec les Pères de l'Eglise : il les cite à chaque instant, longuement, et avec des indications précises qui prouvent qu'il connaissait les sources. Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Grégoire, Saint Jean Chrysostôme, Saint Anselme, Raban Maur, Pierre de Ravenne, Saint Bernard surtout, défilent l'un après l'autre dans ses doctes homélies [1]. Selon l'usage de son siècle, il emprunte beaucoup de pensées et de faits aux auteurs profanes. A part Aristote, le prince de l'école au moyen-age, il cite Sénéque [2], Josèphe [3], Pline [4] etc : il cite plus fréquemment encore les poètes, dont les vers, en confirmant les enseignements de l'Ecriture et de la raison, ornent le discours, comme les fleurs émaillent les prairies verdoyantes [5].

Saint Antoine n'est pas moins remarquable par son érudition liturgique. La liturgie lui a fourni le plan de ses Œuvres oratoires, qui sont divisées comme le Bréviaire et le Missel : le Propre du Temps et le Commun des Saints. Elle lui fournit encore des matériaux dont il tire un parti merveilleux. Tantôt ce sont les rites sacrés qui servent de base à son discours. Le Jeudi-Saint l'evêque réconcilie les pécheurs publics avec l'Église ; il bénit le chrème ; il purifie les autels ; il lave les pieds aux pauvres ; il consacre l'Eucharistie. Ces cinq fonctions correspondent aux cinq états de la vie chrétienne qui sont : la naissance, le progrès, la perfection, la persévérance et la béatitude céleste [6]. Tantôt ce sont les textes liturgiques qu'il développe. L'Introït du Ier dimanche de l'Avent, combiné avec un passage d'Isaïe, devient un très-beau mouvement oratoire [7] : il en est de même de l'Introït de la messe du dimande dans

1 Passim.
2 Sermon pour la Commémoraison des fidèles trépassés, pag. 364.
3 Sermon du xviiie dimanche après la Trinité.
4 Ibidem. — 5 Passim.
6 Sermon sur la Cène, pag. 319.
7 Ad te levavi animam meam etc., pag. 3.

l'octave de l'Épiphanie[1]. Les premières paroles de la Préface sont commentées très-ingénieusement dans le Sermon de la Cène. Une des antiennes de Laudes pour la fête de la Circoncision, est enchâssée comme une pierrerie dans le IVe Sermon sur les Vierges[2]. Une strophe de l'Hymne de Laudes pour le dimanche de la Passion est citée dans le Sermon du XIe dimanche après la Trinité[3].

Les Sermons de Saint Antoine sont un monument en faveur de l'antiquité de la liturgie romaine, qui s'échappe comme un fleuve d'amour du cœur et des lèvres de l'église apostolique ; et s'enrichit en route des formules sacrées que les siècles enfantent, et des cantiques qui traduisent les joies et les douleurs de l'Épouse. En pareille matière, l'antiquité n'est pas seulement le signe de l'orthodoxie ; elle est encore la source d'une immense consolation, à partager entre le simple fidèle et le prêtre. Le fidèle trouve une certaine douceur à penser qu'il prie comme ses pères des catacombes, des thébaides et des monastères. Le prêtre qui interpréte les mystères du symbolisme chrétien,est déjà attendri en se souvenant qu'il remue des textes sur lesquels la main des saints a laissé sa trace. Tous les deux puisent dans le culte du passé une force secrète, qui les préserve des défaillances auxquelles ils sont exposés quand ils sont seuls. Nous vivons de tradition, parce que l'unité est le besoin le plus impérieux de notre nature, et qu'il n'y a pas d'unité sans union. La liturgie est un des anneaux les plus brillants et les plus puissants de la chaîne qui nous relie aux Martyrs, aux Apôtres, à Jésus-Christ et à Dieu. Devant de pareils intérêts, que valent les er-

[1] In excelso throno vidi sedere virum etc., pag. 17.

[2] Admirabile commercium ! Creator generis humani animatum corpus sumens, de virgine nasci dignatus est ; et procedens homo sine semine, largitus est nobis suam deitatem. (Brev. Rom.—Sermon ive sur les Vierges pag. 360.)

[3] Flecte ramos
Arbor alta
Tensa laxa viscera
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas.

(Brev. Rom. — Sermon du xie dimanche après la Trinité.)

goteries des littérateurs qui réduisent la question liturgique à une affaire de grammaire et de prosodie?

Mais le mérite propre des prédicateurs, c'est l'éloquence. L'histoire nous apprend que Saint Antoine fut un des plus célèbres orateurs de son temps. L'action profonde de son apostolat en est une preuve suffisante : or ici nous ne sommes pas tout à fait réduits aux conjectures. A travers les résumés trop succints que nous possédons,et qu'il faut parcourir comme les steppes d'une scholastique désolée; on arrive assez fréquemment à des passages qui ont échappé à la modeste plume du rédacteur, comme pour trahir des dons qu'il voulait cacher à la postérité. Certes,Saint Bernard parait bien supérieur à Saint Antoine. Saint Bernard n'a pas son égal au moyen-age pour la beauté de la forme. Des hommes de génie qui le valent et souvent le dépassent par la profondeur de leurs vues et la vigueur de leurs déductions, s'éclipsent devant sa perfection littéraire qui semble être d'une autre époque. Sous ce rapport, il n'a ni précurseur ni disciple: il brilla comme un astre au sein d'une nuit profonde dont il n'illumine qu'un point. Mais il faut bien le dire : Saint Bernard a l'avantage d'être jugé sur des œuvres finies, soit qu'il les ait composées après coup; soit que la sténographie ait saisi au passage l'ardente parole qu'il adressait à ses moines, ou aux populations de France, d'Allemagne et d'Italie. Saint Antoine est arrivé jusqu'à nous dans des conditions moins favorables; il a jeté des notes au vent de la publicité : son génie est à dégager. Il vient lui-même à notre secours par des fragments qui le placent à côté de l'abbé de Clairvaux : on ferait avec ces fragments un gros volume qu'on pourrait intituler : *Les Fleurs* de Saint Antoine. J'en donnerai ici un petit nombre.

Dans le Sermon du IIIe dimanche de l'Avent, Saint Antoine commente ces paroles d'Isaïe: *Lève-toi, lève-toi, revets la force du bras du Seigneur; lève-toi comme dans les jours antiques.* Il s'écrie : « O « Fils de Dieu, qui êtes le bras de votre Père, levez-vous de votre « trône ; sortez du sein de la gloire dont il vous inonde. Levez-vous « en prenant notre chair : revêtez-vous de la force de votre divini- « té, afin de combattre le prince de ce monde, et qu'un plus puis-

« saint que lui brise sa puissance. Levez-vous pour racheter l'humanité, comme dans les jours antiques vous avez délivré le « peuple d'Israël de la servitude d'Egypte. O Fils de Dieu ! c'est « vous qui avez frappé à mort le Superbe, c'est-à-dire le diable, en « le chassant du Paradis. Vous avez blessé le dragon dans votre « Passion bienheureuse, en lui enlevant son royaume. C'est vous « qui avez desséché la mer rouge etc[1]. »

A un endroit du Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, il cite ces paroles de l'Évangile : *Jésus descendit avec eux, et il vint à Nazareth ; et il leur était soumis*. Il rapproche de ce texte ces paroles d'Isaïe : *Descends, et prosterne-toi dans la poussière, fille de Babylone* ; et il continue : « Qu'elle descende et qu'elle se prosterne « dans la poussière, la fille de Babylone, puisque le Fils de Dieu est « descendu. Cruel orgueil, qui as conçu le dessein de monter plus « haut que les nues, et d'élever ton trône par dessus les astres du « ciel, pour t'asseoir sur la montagne du Testament ; descends, je « t'en conjure, car Jésus est descendu. Et toi, Capharnaum, qui « t'enfles et t'élèves jusqu'au ciel, en attendant d'être précipité au « fond de l'abîme, descends avec Jésus. Et toi, grande prostituée, « qui est assise sur la bête rouge, pleine de blasphèmes, dont parle « l'Apocalypse, descends aussi avec Jésus. Que la superbe, cette fille « de l'enfer, rougisse enfin ; que l'arrogance, que l'enflure de la « secrète estime des hommes baisse la tête; car Celui qui est la patience de Dieu descend. Que l'homme est misérable ! Il rampe avec « les mains et avec les pieds pour arriver aux honneurs ; et il ne « s'aperçoit pas qu'il travaille à escalader les degrés de sa honte. Et « le bon Jésus, à la demande de sa pieuse Mère qui lui dit : *Mon « fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ?* ajourne jusqu'à « l'âge de trente ans l'œuvre qu'il avait commencée à douze : il « quitte le temple où il siégeait au milieu des docteurs, et il descend. » — Il continue sur ces paroles : *Et il leur était soumis* : « Que « tout orgueil se fonde comme la cire ; que toute résistance se rende ; « que toute désobéissance s'humilie, en entendant dire que Jésus leur

[1] Sermon du IIIe dimanche de l'Avent, pag. 8.

« était soumis. Qui donc n'est pas soumis à *Celui qui, par sa seule pa-« role, a tiré l'univers du néant?* à *Celui qui*, selon l'expression d'Isaïe, « *a mesuré les eaux dans le creux de sa main; et qui la tenant étendue.* « *a pesé les cieux ; qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre* · « à Celui dont Job a dit : *Qu'il ébranle la terre et qu'il déplace son axe* : « C'est lui, ce grand Dieu qui fait des choses si prodigieuses, c'est lui « qui leur était soumis ! Et à qui donc était-il soumis ? A un ouvrier, « et à une pauvre petite vierge. O Dieu ! vous êtes le premier et le « dernier ! O roi des anges ! vous avez daigné vous soumettre à des « hommes ! Le créateur du ciel est soumis à ses ouvriers : le Dieu de « l'éternelle gloire est soumis à une vierge pauvre. Qui jamais en-« tendit raconter pareille chose ? Qui vit jamais de ses yeux un pa-« reil spectacle ? Désormais que le philosophe ne dédaigne pas d'o-« béir et de se soumettre au pécheur, le savant à l'homme sim-« ple, le lettré à l'ignorant, et le fils du prince au dernier plé-« béien [1]. »

L'ambition n'est pas mieux traitée par l'éloquent apôtre. Sur ces paroles : *Lorsque vous serez invité au festin des noces, prenez le dernier rang ;* il dit : « Lorsque avec la grâce de la foi, vous avez été appelé « par le Pasteur suprême à devenir membre de son Église, ne vous « glorifiez pas de vos mérites, comme si vous étiez supérieur à vos « frères. Dans le passage cité, le Seigneur touche deux points : « l'orgueil d'abord, ensuite l'humilité. *Prenez le dernier rang* : c'est « un signe d'orgueil quand aux noces de Jésus-Christ, c'est-à-dire « dans son Église, on cherche le premier rang, c'est-à-dire l'éléva-« tion que donnent les dignités. Aussi Jésus-Christ s'adressant aux « Pharisiens, leur dit : *Ils aiment les premières places dans les syna-« gogues* ; et ils n'auront pas même les secondes. O aveugle ambi-« tion, qui ne sait pas aspirer à la vraie grandeur ! L'ambitieux, dit « Saint Bernard, rôde sans cesse ; il est attentif ; il fait des son-« dages ; il rampe sur ses mains et sur ses pieds, afin de conquérir « un rang dans le patrimoine du Crucifié ; et il ne savait pas que « cet héritage a été acquis au prix du sang divin. Il est écrit au li-

[1] Sermon du dimanche da l'octave de l'Épiphanie, pag. 18.

« vre de la Genèse : *Vous ne mangerez pas de la chair remplie de « sang ;* c'est cependant ce qui a lieu, quand un prélat vit selon la « chair, et qu'il exploite au profit de ses concupiscences le patri- « moine du Crucifié: c'est pourquoi son âme sera retranchée du mi- « lieu du peuple. Ne cherchez donc pas à monter au premier rang; « car Dieu a dit par Amos : *Je déteste l'orgueil de Jacob, et sa mai- « son a provoqué ma haine.* Sur les sommets on immole des vic- « times aux idoles : a Nazareth, l'humble bourgade, Jésus-Christ « est conçu dans le sein de sa mère; à Jérusalem, bâtie sur la mon- « tagne, il est crucifié. Ne cherchez donc pas à monter au premier « rang. Celui, dit Saint Grégoire, qui,avec une condition modeste, « nourrit l'orgueil dans son cœur, ne saurait apprendre l'humilité « avec un rang sublime. Mais vous qui courez après les hautes di- « gnités, vous travaillez à ruiner en vous la grâce, à compromettre « votre réputation, et peut-être à exposer votre vie : car la chute « est d'autant plus grave qu'on tombe de plus haut. Or c'est un « acte de démence de courir ainsi de pareils risques. Ne cherchez « donc pas à vous asseoir au premier rang; car plus tard vous serez « condamné à descendre au dernier ; ce qui vous couvrira de con- « fusion... O mon frère, mettez-vous au dernier rang, afin de mé- « riter cette douce invitation : *Mon ami montez plus haut.* Aristote « dit : Contente-toi de peu, de peur de tomber. On lit au livre des « Proverbes : *Celui qui élève trop sa maison, en prépare la ruine. « Mettez-vous au dernier rang ;* ce qui signifie : pensez à la mort ; « car celui qui se place devant ce souvenir, n'a pas envie d'aspirer « aux dignités. C'est le sentiment de Saint Jérôme quand il dit : « Celui-là méprisera facilement les choses de la terre, qui pense « souvent qu'il doit mourir. Accoutumez-vous, ô mon frère, à cette « méditation; et en attendant, contemplez de loin la céleste Jérusa- « lem. Saluez avec amour cette Cité dont Dieu est l'architecte et le « roi; confessez que vous êtez voyageur et étranger sur cette terre; « ainsi vous resterez assis au dernier rang, sans vous préférer aux « autres. Alors on vous dira : *Mon ami montez plus haut*[1]. »

[1] Sermon du XVII[e] dimanche après la Trinité. pag. 293.

Il faudrait citer presque en entier les morceaux de la Passion qui nous ont été conservés : « Jésus fut livré par son disciple : *Que « voulez-vous me donner, et je vous le livrerai.* O douleur ! il met « à prix ce qui n'a pas de prix ! O Judas, tu vas vendre le Fils de « ton Seigneur, comme un vil esclave, ou comme un chien mort. « Tu ne demandes pas son consentement, mais celui des marchands « avec qui tu traites. *Que me donnerez-vous ?* Et que puis-je te don- « ner? Quand je te donnerais Jérusalem, la Galilée, la Samarie : « est-ce qu'à ce prix je puis acheter Jésus ? Quand ils te donneraient « le Ciel et ses anges, la terre et l'humanité qu'elle porte, la mer « et tout ce qu'elle contient; est-ce qu'ils pourraient t'acheter le « Fils de Dieu en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de « la science de Dieu? Non sans doute. Est-ce que le Créateur peut « être vendu ou acheté par sa créature? Cependant tu dis : *Que « voulez-vous me donner, et je vous le livrerai!* Mais quel mal t'a- « t-il fait? Réponds-moi. Tu as donc oublié l'humilité sans pareille « du Fils de Dieu, et la pauvreté dans laquelle il a voulu naître? Tu « as oublié sa bonté et son affabilité, sa prédication dont la douceur « était si pénétrante, et les miracles qu'il semait sur ses pas? Où « sont pour toi les larmes si pieuses qu'il versa sur Jérusalem et sur « le tombeau de Lazare? Quel cas fais-tu du privilége qu'il te con- « fèra, en te choisissant pour apôtre, en t'admettant dans sa fami- « liarité ? Tous ces souvenirs, et bien d'autres, auraient dû toucher « ton cœur, te disposer à la pitié, et t'empêcher de prononcer ces « affreuses paroles : *Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai.*

L'orateur n'est pas moins pathétique en commentant ce passage : « *Lorsque les soldats l'eurent crucifié, ils tirèrent ses vêtements au « sort.* O vous tous qui passez sur le chemin, arrêtez-vous ; regar- « dez et voyez si jamais douleur égala ma douleur ! Mes disciples « sont en fuite ; mes amis m'abandonnent ; Pierre me renie; la Sy- « nagogue me couronne d'épines ; les soldats me crucifient ; les « Juifs m'insultent ; ils blasphèment mon nom ; ils m'abreuvent de « fiel et d'absynthe. Vit-on jamais douleur comparable à la mienne? « Ses mains faites au tour, comme dit le Cantique, ses mains belles « comme l'or, et pleines d'hyacinthes, sont percés de clous ; ses pieds

« sous lesquels la mer se solidifia, sont attachés à la Croix par un « fer cruel ; son visage autrefois brillant comme le soleil à son « midi est couvert de la pâleur de la mort ; ses yeux d'où l'amour « rayonnait, et pour lesquels aucune créature n'est invisible, sont « fermés. Vit-on jamais douleur comparable à la mienne? Et au « milieu de tant d'angoisses il ne lui reste pour refuge que le sein « de son Père, à qui il confie son âme en disant : *O Père, je remets « mon âme entre vos mains!* [1] »

Le premier Sermon de la Cène, qui se trouve au Propre du Temps, est absolument classique, et peut satisfaire les plus prévenus contre l'éloquence des Scholastiques. La division en est excellente : l'orateur distingue le pain matériel, le pain intellectuel, c'est-à-dire la doctrine qui donne la sagesse, le pain eucharistique, et le pain de gloire ou la vision béatifique. Les développements de ces quatre points, quoique écourtés, se rapprochent davantage de la vraie mesure. Ils contiennent des passages bien finis, et dignes de la belle prose de Bède, de Saint Anselme, et de Saint Bernard qui en fait les principaux frais. En parlant du pain de la doctrine, qui engendre la sagesse, l'orateur cite de la célèbre homélie de Saint Grégoire sur ce texte : *Deridetur justi simplicitas*, le tableau de la sagesse chrétienne et de la sagesse mondaine. Traitant du pain eucharistique, il dit avec Saint Augustin : « Dieu a fait à l'homme de nombreux et très-« nobles présents. Il lui a donné l'âme avec ses puissances, le corps « avec ses organes, l'univers avec ses éléments, la foi avec ses sa-« crements, la science avec ses trésors, sa personne avec ses dou-« leurs. Maintenant il lui dit : Recevez ceci comme un don magni-« fique ; et mangez-le comme un aliment vivifiant. *Ceci est mon « corps :* ceci est le corps qui a été conçu par la vertu du Saint-Es-« prit ; ceci est le corps qui a été formé dans un instant ; ceci est le « corps né de la Vierge ; ceci est le corps qui a été élevé en croix ; « ceci est le corps qui a été chargé de chaînes ; ceci est le corps « qui a été cruellement flagellé ; ceci est le corps qui a été abreuvé « de fiel ; ceci est le corps qui a été transpercé d'une lance. Toutes

[1] Sermon du Vendredi saint, pag. 166.

« ces douleurs que Jésus a endurées pour nous, doivent être l'objet « de nos méditations. Contemplez, nous dit Saint Bernard, contem- « plez, âme fidèle, la face de votre Christ, et vous verrez ses épaules « déchirées, son côté ouvert, sa tête blessée par les épines, ses mains « percées, et ses pieds troués. Tournez dans tous les sens le corps « du Seigneur; et des pieds à la tête, d'un côté à l'autre, et de quel- « que manière que vous le preniez, vous ne trouverez que du sang « et des douleurs. C'est là le pain eucharistique. »

Le pain de gloire est désigné dans ces paroles de Saint Luc : *Heureux celui qui mangera ce pain dans le royaume des cieux.* L'orateur continue en ces termes: « En vérité celui-là sera heureux à cause des « agréments et des charmes de sa demeure, à cause du rassasiement « de son amour, à cause de la stabilité de ses joies, à cause de la « douceur de la vision dont il jouira. Selon Saint Augustin, le bon- « heur consiste dans la jouissance simultanée de tous les biens. Or « dans ce séjour fortuné, on trouve tous les biens ; car, d'après Saint « Bernard, là le jour n'a pas de nuit, la vie n'a pas de mort ; là « le plaisir est sans tristessse, la tranquillité sans travail, et la sé- « curité sane crainte ; là la beauté est sans difformité, la force sans « faiblesse, la vertu sans défaut, la vérité sans tromperie, la charité sans malice et la félicité sans misère. Puisse-t-il nous conduire à cette « félicité, Jésus notre Sauveur, qui pour nous racheter a daigné se « revêtir de la chair, souffrir la mort, et triompher avec les morts, « lui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles « immortels. Ainsi-soit-il[1]. »

On a coutume, dans l'étude des prédicateurs, de prêter une attention particulière aux peintures de mœurs ; car, à part l'intérêt qu'elles présentent par elles-mêmes, elles aident encore à connaître le siècle dans lequel elles ont été composées. Les Sermons de Saint Antoine étant surtout moraux, on s'attend à y trouver le moyen-âge, avec son originalité, ses violences et ses vices grossiers. Mais on est quelque peu déçu. La psychologie abonde dans ces Sermons ; c'est la psychologie de tous les temps ; c'est l'homme,

[1] Sermon de la Cène, pag. 133.

et non pas les hommes d'une époque déterminée. Cela ne veut pas dire que Saint Antoine ait négligé l'arme toujours victorieuse de l'examen de conscience fait à l'auditoire; ou qu'il manquât de couleur, de verve et de trait, pour la manier avec succès. Seulement il ne nous a laissé que les germes de sa parole, et les lignes générales de son discours. Le tableau n'est pas là: il ne peut pas y être. Si l'on veut connaître l'apôtre, il faut en demander des nouvelles à ceux qui ont senti les coups de son pinceau tomber comme des verges sur leurs épaules.

Je dois cependant mettre quelques restrictions à ce jugement d'ensemble, peut-être un peu trop sommaire. Certaines conditions sont fort maltraitées dans les Sermons de Saint Antoine; et les rudes invectives de l'orateur concordent assez-bien avec ce que nous savons par l'histoire. L'usure fut un des fléaux du moyen-âge. Elle était combattue vigoureusement par l'Église, qui, non contente de ramener le règne de la justice dans le monde, lui apportait encore la généreuse doctrine de la charité. Son influence diminuait le mal: elle ne l'arrêtait pas tout à fait. La richesse égoïste opprimait le pauvre : la parole vengeresse de l'apôtre protestait contre les abus. Sur ces paroles d'Ezéchiel : *Je vous ôterai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair;* il s'écrie: « O cœur de pierre, « qui ne ressens aucune pitié pour ton prochain! Car tu dis avec la « Genèse : *Est-ce que je suis le gardien de mon frère*? Sache « qu'une magnifique récompense est assurée à celui qui veille sur « lui. On lit au I livre des Rois : *Le cœur de Nabal est mort : il est « devenu dur comme une pierre. Car il n'a pas voulu compâtir aux « malheurs de David. Il répond : Et quel est donc ce fils d'Isaie? Au- « jourd'hui on ne compte plus les serviteurs qui abandonnent leurs maî- « tres. Je prendrais mon pain, mon eau, la chair des brebis que j'ai « égorgées pour nourrir les tondeurs de mes troupeaux; et je les don- « nerais* à *des hommes que je ne connais même pas*? Ainsi parlent de « nos jours, les avares et les usuriers, dont le cœur est de pierre, « en s'adressant aux pauvres du Christ[1]. »

« Geth veut dire pressoir, et figure les orgueilleux et les avares

[1] Sermon du dimanche dans l'octave de Noël, pag. 14.

« de ce monde: vrais pressoirs qui écrasent les pauvres et les misé-« rables, et leur font rendre tout l'argent qu'ils possèdent. C'est à « eux qu'en veut le prophète Michée quand il dit : *Vous leur arra-« chez avec violence la peau qui les enveloppe, ensuite vous mangez la chair « qui couvre leurs os.* Avec ces hommes, il est inutile de faire raison-« ner la trompette de la prédication : les larmes ne sont pas de sai-« son ; car la trompette ne saurait attendrir la dureté de leur cœur, « ni les larmes éteindre le feu de l'avarice qui les consume. Aussi « le Prophète ajoute : *Ce feu brûle toujours dans la maison de l'im-« pie ; il y a là des trésors d'iniquité, et de fausses mesures, pleines de « la colère de Dieu.* Ceci dénonce la malice de l'avare, qui achète « avec une mesure et vend avec une autre[1]. »

Les décrétistes, les légistes et les avocats, partagent assez souvent avec les usuriers les sévères leçons de l'apôtre. On sait la place que les hommes de lois occupaient au moyen-âge dans l'Eglise et dans l'État. L'étude du droit canon et du droit civil, produisit des hommes très-remarquables : mais la gloire d'un siècle est toujours mêlée d'un peu d'ombre. Voici un endroit où ces trois catégories sont abordées avec une vigueur qui ne serait pas supportée en temps de civilisation. Sur ces paroles de l'Ecclésiastique : *Les dents de la couleuvre sont terribles comme les dents du lion* ; l'orateur dit : « Les dents sont pour diviser et broyer les aliments. Les premières « s'appellent incisives; celles qui viennent à la suite, canines ; et les « dernières molaires. Elles correspondent à trois sortes d'avares, et « à trois sortes de larcins. Les premiers mordent leur proie ; car ils n'en « emportent qu'une portion, et ils laissent le reste. Les seconds sont « plus incisifs : ce sont les légistes et les décrétistes, qui, pour ga-« gner de l'argent, aboient comme des chiens dans leurs plaidoi-« ries. Les derniers, pareils aux dents molaires, ce sont les riches « et les usurieurs qui broyent les pauvres pour les dévorer. Mais le « Seigneur brisera les dents des pécheurs et les molaires des « lions[2]. »

[1] Sermon du xxiiie dimanche après la Trinité, pag. 312

[2] Sermon du xiie dimanche après la Trinité, pag. 264.

L'homme apostolique qui dénonçait ainsi devant d'immenses assemblées les péchés des grands, et qui prenait en main, avec tant de tendresse et tant de courage, la cause des pauvres, alla jusqu'au bout de sa mission : il n'épargna pas le clergé de son temps. On est d'abord surpris et presque choqué de voir la critique des prélats et des moines s'étaler parallèlement à celle des gens du monde, dans le même sermon. On se demande si cette liberté de langage ne faisait pas plus de mal que de bien ; il semble que l'orateur courait le risque de soulever les passions populaires, déjà excitées par les Albigeois qui avaient posé la question sociale ; on craind plus encore que les hardiesses de sa parole ne compromettent le prestige de l'Église, mise en cause elle aussi par les hérétique manichéens. Mais il ne faut pas oublier qu'alors la foi était robuste dans les âmes. Si Saint Antoine avait été notre contemporain, il aurait mis plus de mesure dans ses attaques : en ce temps-là il pouvait ce qu'il faisait.

Voilà que ceux dont les vêtements sont fins et moëlleux, habitent les palais des rois. « Je ne dis pas telle religion, mais une légion « de démons a fait du désert un palais, du cloître un château-fort, « de la solitude une cour princière. Le religieux et le soldat partagent l'étoffe dont ils s'habillent. Mais l'amant de la solitude, le « plus grand des Prophètes, portait un vêtement de poil de cha« meau. Si le bienheureux Jean-Baptiste, qui fut annoncé avant « sa naissance par un ange ; qui fut sanctifiée dès le sein de sa « mère ; qui mérita d'avoir le Seigneur pour panégyriste, se trai« tait si rudement ; que ne devons-nous pas faire, nous qui avons été « conçus dans le péché, qui sommes chargés d'iniquités, et qui « sommes dignes de la réprobation, à moins que la miséricorde de « Dieu ne nous sauve ? Dans quelle sainte tristesse, dans quelle « mortification ne devons-nous pas vivre ? Puisque donc nous som« mes venus dans la solitude pour y faire pénitence, portons une « robe grossière, soumettons-nous à un régime austère ; alors nous « serons de vrais religieux, c'est-à-dire des hommes séparés de « toute volupté charnelle [1] »

[1] Sermon du IIe dimanche de l'Avent, pag. 7.

Leur Dieu c'est le ventre. « On compare le ventre à un dieu, « parce qu'en l'honneur des dieux, on a coutume de construire des « temples, d'ériger des autels, d'ordonner des prêtres pour les dé- « servir, d'immoler des victimes, et de brûler de l'encens. Le tem- « ple du dieu-ventre, c'est la cuisine ; l'autel, la table ; les prêtres, « les cuisiniers ; les victimes, les volailles rôties ; et l'encens, « l'odeur qui sort des ragouts. On ne fait pas cela à Jérusalem, « mais à Babylone : car le ventre sera la confusion de ceux dont il « est pour un instant le dieu et la gloire. Le prince des cuisiniers qui « détruisit les murailles de Jérusalem, fit des vases de la maison du « Seigneur les vases de son palais ; ou pour mieux dire, il changea les « vases de la table divine en vases de cuisine. L'Apôtre a dit : *Le temple* « *de Dieu est saint, et ce temple c'est vous.* Dans ce temple vivant, les « vases ce sont les cœurs, qui sont les vases du temple de Dieu, lors- « que, par les vertus dont ils sont remplis, ils sont agréables aux re- « gards de Sa Majesté ; mais ces cœurs deviennent des vases de pa- « lais, quand ils cherchent à plaire aux puissants par leurs flatte- « ries ; ils ne sont plus que des vases de cuisine, s'ils quittent une vie « sobre et austère, pour s'abandonner à la gourmandise. »

Ceux qui se nourrissaient d'aliments parfumés au safran, dit Jérémie, *se sont jetés sur l'ordure.* « Le safran est une plante orien- « tale qui colore les mets et leur donne du goût. Ceux-là se nour- « rissent de mets parfumés au safran, qui, au commencement de « leur profession, goûtent intérieurement la douceur des vertus, « et projettent au dehors l'éclat de leurs bons exemples. Mais « ceux qui se nourrissaient de mets parfumés au safran, se jettent « sur l'ordure, lorsque, après avoir vécu dans des habitudes de piété « et avoir pratiqué la continence, ils se mettent à faire bonne « chaire. Ainsi il arrive de temps en temps que ceux qui, avant « leur conversion, avaient mené une vie frugale dans leur famille, « deviennent gourmands au monastère. Le dieu-ventre s'apaise, « quand on lui offre un sacrifice des plats succulents et variés ; il « prête volontiers l'oreille aux rumeurs de l'opinion ; les sauces ex- « citantes réveillent son appétit ; il prend plaisir dans la conversa- « tion ; il trouve qu'il y a peu de charmes dans l'oraison ; en revan-

« che il aime beaucoup à rester au lit. Le dieu-ventre a à son « service des moines, des chanoines et des frères convers: leur dé- « votion envers lui est très-grande. Je veux parler de ces fainéants « qui mènent dans l'Église une vie relâchée; qui ne cherchent pas « le secret de leur cellule pour y vaquer à l'oraison; car ils préfè- « rent entendre les confessions verbeuses des fainéants qui leur « ressemblent. Dans leur dialogue, on n'entend pas les sanglots « du repentir et les soupirs de la componction ; mais des éclats de « rire, et des bouffonneries indécentes, accompagnés d'éructations « qui accusent un ventre trop plein [1]. »

Le glaive du Seigneur est plein de sang. « Le glaive c'est la puis- « sance du Seigneur qui se venge de ses ennemis. Ce glaive est « plein de sang : il est chargé de graisse ; c'est-à-dire qu'il punira « les péchés dont le bien-être est la cause chez les hommes charnels. « Il est plein de sang : c'est le sang des agneaux, c'est-à-dire des « hypocrites, qui sont des loups et feignent d'être des agneaux. Il « est chargé de graisse : c'est la graisse des boucs, c'est-à-dire des « libertins et des gourmands ; et ici je veux parler de quelques abbés « et de quelques prieurs chargés d'embonpoint, qui sont comme les « béliers placés à la tête du troupeau du Seigneur. Le sacrifice, c'est « à-dire la vengeance de Dieu, aura lieu à Bosra, qui veut dire ville « fortifiée; elle éclatera sur ces monastères où règne la discorde « et le relâchement; extérieurement ils sont entourés de hautes « murailles; mais au dedans ils sont ouverts à tous les vices [2]. »

Les traits généraux que je viens d'indiquer et les fragments qui les accompagnent, suffisent pour donner une idée des Sermons de Saint Antoine. Ces Sermons sont au-dessus du jugement qu'en ont porté certains critiques ; il ne remplissent pas l'attente que la grande réputation de l'orateur fait naître. En somme, ils ne sau- raient être offerts comme modèle; mais ils restent une riche mine, où le prédicateur chrétien peut puiser avec avantage. Les vers d'Ennius sont la matière première des vers de Virgile. Les maîtres du dix-sep-

[1] Sermon du xxiii[e] dimanche après la Trinité, pag. 314.

[2] Sermon du 1[er] dimanche de l'Avent, pag. 4 — Je n'ose pas citer le ser- mon du dimanche des Rameaux du second Carême, pag. 165.

siècle, qui s'inspiraient surtout des Pères de l'Église, ne dédaignèrent pas toujours ces pauvres Scholastiques que d'autres traitent si lestement. Ce serait une étude curieuse à faire que de rechercher ce que Massillon doit au P. Lejeune. Nous savons mieux le parti que Lacordaire à tiré de la Somme de Saint Thomas. Les aperçus si secs et si décharnés du docteur angélique, en passant par l'âme et les lèvres de l'orateur de Notre Dame, se transfigurent. L'auditoire, qui tant de fois palpita sous son geste triomphant, ne se doutait guère de la provenance des idées qui le passionnaient. Les Sermons de Saint Antoine, tels que nous les possédons, produisent l'effet d'un orgue vu par dedans. Ici l'œil ne rencontre que des languettes,des tuyaux,des soufflets,des soupapes, des sommiers, des registres, des pédales etc, autant de choses qui en elles-mêmes ont peu de poésie. Mais on ne juge pas un orgue avec l'œil : il faut l'entendre. Les flots d'harmonie qui en sortent nous transportent; alors on oublie les pièces vulgaires de bois, d'étain, ou de fer, qui l'engendrent.

Les Sermons de Saint Antoine sont la partie principale de ses Œuvres. *Son Exposition mystique* de la Bible n'est qu'un résumé, selon l'ordre des livres sacrés, de toutes les expositions contenues dans ses Sermons, comme il est facile de s'en convaincre en rapprochant des passages pris un peu partout. On peut comparer le chapitre I de la Genèse,pag. 366, avec le Sermon du dimanche de la Septuagésine pag. 26 ; le chapitre XIII de S. Mathieu pag. 631, avec le Sermon du dimanche de la Sexagésime pag 33 ; le chapitre VIII de S. Jean, pag. 578, avec le Sermon du dimanche de la Passion. pag. 111 ; le chapitre XI de l'Écclésiastique pag. 493, avec le Sermon de la Sexagésime pag. 317 ; le chapitre XII de S. Luc, pag 640, avec le Sermon pour un Confesseur, pag. 354, etc.

Le P. Jean de Lahaye, Observantin, qui édita les Œuvres de Saint François et de Saint Antoine en 1653, raconte dans la préface de *l'Exposition mystique*, comment il découvrit ce précieux travail, à la bibliothèque du couvent de Mirecourt, en Lorraine, dans un manuscrit si antique que la moitié des lettres du titre étaient effacées. Sans trancher la question de savoir si *l'Exposition mystique* est

l'œuvre de Saint Antoine, ou si quelque moine patient l'a extraite de ses Sermons, il penche vers cette dernière opinion. Mais il ajoute très judicieusement : « Quoiqu'il en soit, on doit rapporter à Saint « Antoine le mérite de cet ouvrage ; car celui qui a recueilli tous « ces commentaires, n'y a pas mis du sien : seulement il a coordonné « les belles expositions du Saint sur l'Ecriture, et il les a distribuées « selon les diverses livres de l'Ancien et du Nouveau Testament... « Ce n'est pas un travail inutile. Tu as dans les mains, cher lecteur, « un commentaire plein d'érudition, revu avec soin, dans lequel « lÉ'criture est exposée d'une manière originale, et avec un mer- « veilleux génie. Ceci prouve la vérité de ce que j'ai avancé dans « ma première préface, à savoir, qu'au besoin le bienheureux « Antoine aurait développé sur les deux Testaments les sens les plus « divers et les plus profonds. Sois donc reconnaissant ; et sers-toi « pour ton profit, et pour celui de tout le monde, du travail d'au- « trui [1]. »

Les Concordances morales sont une compilation dans le genre de celles que le moyen-âge nous a léguées. Elles sont autant une Somme de théologie morale qu'une Concordance proprement dite de l'Ecriture Sainte, telle que Hugues de Saint-Cher en avait fourni le modèle. Elles se divisent en cinq livres qui se subdivisent à leur tour en plusieurs parties. Le premier livre traite du péché et de ses contraires; le second traite de la conversion ; le troisième traite du combat de la vie chrétienne et de ses contraires; le quatrième traite de l'état de perfection et de ses contraires; le cinquième traite des devoirs de chaque état et de leurs contraires ; il renferme aussi ce qui se rapporte aux Saints, en particulier et en général. Au fond, c'est à peu près le plan adopté par tous les auteurs ascetiques, pour faire passer l'âme de la mort à la vie, en suivant les trois voies qu'ils appellent, purgative, illuminative, et unitive. Autour des titres que j'ai indiqués, et de leurs subdivisious, Saint Antoine a groupé toutes les autorités scripturaires qui en démontrent la doctrine.

[1] Préface de l'*Exposition mystique*, pag. 365.

Les Concordances morales sont incontestablement l'œuvre de Saint Antoine. Le témoignage de Wadding, bon juge en pareille matière, ne laisse aucune place au doute. Il raconte comment il les découvrit lui-même dans la bibliothèque des Frères Mineurs du couvent de *L'Ara-Cœli*, à Rome. Tandis qu'on transportait dans une nouvelle salle les livres empilés sur des rayons étroits, où ils étaient dévorés par la poussière et par la carie ; il parcourut avec soin une grande quantité de vieux manuscrits que le temps avait considérablement détériorés. Parmi les plus remarquables, il vit les *Concordances* dont il est ici question. Elles étaient écrites sur des parchemins lacérés, en caractères très antiques, avec ce titre : *Concordances de la Bible, de Saint Antoine*. Il les lut avec avidité ; et il ne tarda pas à se convaincre qu'elles étaient d'un grand prix, à cause du bel ordre qui régnait dans la distribution des matières. Il y ajouta deux légères modifications, destinées à perfectionner l'œuvre, et à la rendre d'un usage plus facile. Saint Antoine n'indiquait que les livres de l'Ecriture auxquels il avait emprunté les textes cités ; Wadding indiqua les versets. De plus, les livres n'étaient pas selon l'ordre chronologique qu'ils ont dans la Vulgate : il le rétablit. Il explique cette disposition, en supposant, avec beaucoup de vraisemblance, que le Saint n'avait pas composé ses *Concordances* avec suite, et dans l'intention de les réduire en corps d'ouvrage ; mais qu'elles étaient le résultat des recherches scripturaires auxquelles il se livrait en préparant ses sermons. Cela étant, on conçoit qu'il n'y ait jamais mis la dernière main ; et on est peu surpris des lacunes d'une œuvre qui s'était faite toute seule. L'éditeur des *Concordances morales* termine sa préface en ces termes : « Reçois, cher « lecteur, les travaux de l'homme apostolique qui ne fut pas moins « fameux par son érudition que par sa sainteté. Ces travaux restè- « rent enfouis pendant quatre cents ans, au grand détriment des « etudes morales. Mais toi, qui peux en jouir, remercie leur auteur « et le Dieu qui l'a inspiré [1]. »

Cette réflexion est éloquente à force de simplicité. Il y a une

[1] Préface des *Concordances morales*, pag. 611.

certaine analogie de destinées entre Saint Antoine et ses Œuvres. Lui passe les deux tiers de sa vie dans l'ombre ; il faut que la Providence le jette, comme malgré lui, dans le mouvement et les gloires de l'apostolat : il aimait tant à être caché ! Ses Œuvres restent ensevelies dans la poussière pendant quatre siècles ; et nul n'en soupçonne la valeur. Dieu fait violence à leur modestie, en permettant que la main d'un chercheur les tire de l'ombre, et leur assure l'immortalité, en les publiant. Combien de livres tapageurs que la vanité des écrivains ne sauve pas de l'oubli ! Mais le monde n'y perd pas grand'chose.

Les Concordances morales de Saint Antoine doivent être placées à côté des *Décrétales* de Saint Raymond de Pegnafort, du *Speculum* de Vincent de Beauvais, de la *Somme dorée* d'Henri de Suze, et de la *Concordance des Ecritures* de Hugues de Saint-Cher. Elles ne jouissent que d'une demi célébrité ; cependant elles furent un travail remarquable pour l'époque ; elles sont restées un immense service pour la postérité. On a fait mieux depuis : mais quelque perfectionnement qu'on apporte à une œuvre, il ne faut jamais oublier ceux qui l'ont commencée ; car c'est à eux que revient la plus grande part de mérite. Hugues de Saint-Cher occupa, dit-on, cinq cents moines pour composer sa *Concordance* : Saint Antoine exécuta les siennes tout seul. L'un et l'autre ne purent réussir dans leur entreprise, qu'à la condition de savoir par cœur toute l'Ecriture Sainte. Nous sommes tentés d'en douter ; mais l'histoire ne nous le permet pas. Pour nous qui possédons beaucoup moins les Saints Livres, nous en nourrissons nos discours à peu de frais ; nous étalons parfois une érudition qui ne nous coûte rien : les vieux moines du moyen-âge nous ont rendu la besogne facile. Soyons reconnaissants envers ces saintes mémoires ; ne touchons qu'avec respect aux monuments de leur science et de leur piété.

A la fin de cette étude, nous avons le droit de placer Saint Antoine parmi les pères de la poésie italienne, et parmi les précurseurs de la *Divine Comédie*.

Nous avons vu l'influence de Saint François et de ses premiers

disciples sur le développement de l'art chrétien [1] ; leur influence ne fut pas moins réelle sur les lettres. D'abord ils contribuèrent puissamment à la formation de la langue italienne. Depuis déjà plusieurs siècles la langue latine était en décadence ; non seulement elle avait perdu sa pureté ; mais elle avait cessé d'être la langue vulgaire de l'Europe occidentale. Les langues romanes étaient nées de la combinaison du latin et des idiomes des peuples barbares : elles étaient répandues en France, en Espagne, en Portugal et en Italie. Le latin n'était guère entendu que des gens d'église, et des classes cultivés [2]. Quand Saint François parut, l'italien, comme toutes les langues romanes, était encore dans l'enfance ; sa prédication et celle de ses disciples en accéléra la floraison. Non contents d'avoir perfectionné l'instrument de la littérature, sans se proposer un pareil but, les Pauvres d'Assise écrivirent des poésies, qui n'étaient le plus souvent que des prières,d'où l'art était banni, et dont l'inspiration du cœur faisait tous les frais. Saint François dicta à Frère Pacifique, le Roi des Vers,son *Hymne au Soleil*,et ses deux *Cantiques d'amour*. Frère Jacomino de Vérone écrivit deux poèmes, l'un sur l'Enfer, l'autre sur le Paradis. Le bienheureux Jacopone de Todi composa les deux *Stabat* de la Croix et de la Crèche,des *Poésies spirituelles* et des *Satires* qui ne l'empêchèrent pas de devenir un saint, et d'être reconnu pour tel. Enfin les Pauvres d'Assise fournirent à la littérature un élément, plus puissant peut-être que tous les autres, je veux parler de leurs *Gestes*. L'histoire de la chevalerie, embellie par l'imagination des troubadours, se divisa en trois cycles fameux : le cycle de Charlemagne, le cycle du roi Artus, et le cycle d'Alexandre. L'amour de Dieu créa le cycle franciscain, dont les *Fioretti* sont la légende authentique et non pas le roman. Elle contient les exploits des chevaliers du Christ, tantôt ravis en extase dans leurs cabanes de feuillage ; tantôt répandus dans les bourgades pour y prêcher la foi ; tantôt apôtres sur les rives lointaines de l'Afrique et de l'Asie. Ici chacun a sa page, depuis le séraphique Patriarche

1 Chapitre XXII.
2 Histoire littéraire de la France, tom. VII-IX.

jusqu'au bon Frère Gilles : tous ensemble ils ont réalisé la perfection évangélique, qui fut en même temps une grande poésie. Dante recueillit dans sa main souveraine leur idiome informe, leurs hymnes, leurs soupirs, leurs visions, leurs miracles ; et il les jeta dans le creuset d'où est sortie l'Epopée catholique, qui couronne le moyen-âge en le résumant ; et qu'aucun siècle n'a encore dépassée [1].

A tous les points de vue que je viens d'énumérer, Saint Antoine exerça une action qui lui donne un rang distingué parmi les fondateurs de la littérature italienne. Nul parmi ses frères ne fut plus populaire ; nul ne remua plus profondément les masses par la parole. Cet homme qui était une Pentecôte vivante, s'empara de l'idiome des paysans de l'Ombrie, de la Venetie et des Romagnes ; et du premier coup, il en tira des accents inconnus avant lui. « On « remarque aussi de Saint Antoine de Padoue, qu'étant né Portugais, « il prêchait aux Italiens dans leur langue, avec tant d'efficacité, « qu'il traînait après lui des auditoires de trente mille hommes [2]. » Il ne redigea ses Sermons qu'après les avoir prononcés. Il les redigea en latin, parce qu'ils devaient être lus : non pas du pauvre peuple qui ne possédait pas encore la science de l'alphabet ; mais des savants, des religieux et même des religieuses, qui, jusqu'au quatorzième siècle, parlaient la langue de Rome [3]. Tandis que Saint Bernard prêchait en latin devant ses moines, et qu'il faisait traduire ses Sermons en français pour les Frères convers ; sauf à faire l'inverse quand il prêchait en Bourgogne, en Languedoc, et dans le Milanais [4] ; Saint Antoine, plus en contact avec les multitudes, leur emprunta davantage leur génie et leur langue, pour mieux les gagner à Jésus-Christ.

Saint Antoine ne nous a laissé aucun chant rimé : cependant il est poète. Il fut, après Saint-François, le plus illustre représentant du mysticisme, qu'il unit à la forme scientifique [5].

1 Ozanam : les Poètes Franciscains, et le Sources de la Divine Comédie.
2 Ibidem.
3 Histoire littéraire de la France, tom IX.
4 Mabillon : Præfatio in Sermones, S. Bernardi.
5 Chap. VII.

Or le mysticisme est déjà une poésie. « Ces pieux comtemplatifs, « qui semblaient devoir s'être irrévocablement dépouillés des fai- « blesses d'ici-bas, consentaient néanmoins à parer de toutes les « grâces de l'expression l'austérité de leurs idées ; soit par une « miséricordieuse condescendance pour leurs disciples ; soit par cet « attrait naturel qu'éprouvent ceux qui sont bons pour ce qui est « beau. Ils gardaient une affectueuse sympathie pour la création « toute entière, qu'ils considéraient, non plus dans sa dégradation « actuelle, mais dans la pureté primordiale du plan divin. Elle leur « paraissait comme un feuillage que le vent de la mort emporte, « mais qui jette de l'ombre et de la fraîcheur, et qui atteste aussi « la Providence. Plus souvent encore ils voyaient en elle une sœur, « qui, d'une autre manière, exprimait les mêmes pensées qu'eux, « et chantait le même amour. C'est pourquoi ils lui empruntaient « de fréquentes comparaisons, découvraient de sacrés accords, indi- « quaient des rapprochements imprévus entre des choses en appa- « rence étrangères, dispersées aux extrémités de l'espace [1].»

Le mysticisme étant un des caractères distinctifs des Sermons de Saint Antoine; il est prouvé par là même qu'ils sont pleins de poésie ; et je n'aurais qu'à renvoyer mes lecteurs aux extraits que j'ai donnés. Mais j'ajouterai encore quelques passages pour mettre en lumière un mérite trop peu connu.

Saint Antoine à épuisé la poésie biblique, poésie des noms, des lieux, des faits, des rites sacrés, des vêtements, des chants, des instruments de musique, des textes des Prophètes, et du langage plus simple des Evangélistes ; aucune nuance ne lui a échappé. Pour s'en convaincre il suffit d'ouvrir au hasard ses Œuvres. Le Sermon du XIIe dimanche après la Trinité contient l'exposition mystique de l'éloge du grand prêtre Onias que le Sage compare « à l'étoile « du matin au milieu de la nuée — à la lune dans son plein — au « soleil levant — à l'arc-en-ciel — aux roses du printemps — aux « lys qui croissent le long des eaux — à l'encens — au feu — a un

[1] Ozanam : Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle. pag. 294.

« vase d'or, orné de pierreries — à un olivier chargé de fruits — à un « cyprès élancé dans les airs etc. » L'orateur passe en revue toutes ces métaphores : il semble s'y complaire. Avec toutes ces couleurs, il fait le portrait du juste : et son œuvre est aussi gracieuse qu'elle est édifiante [1]. L'exposition mystique du *Cantique des cantiques*, et de *l'Apocalypse*, les deux livres les plus imagés de l'Ecriture Sainte, renferme des richesses poétiques incomparables.

Saint Antoine n'exploite pas avec moins de bonheur la poésie de la nature. La lumière, les étoiles, l'air, le vent, l'éclair, la mer, les poissons, les coquillages, la terre, les ruisseaux, les prairies, les fleurs, les couleurs, les parfums, le froment, les arbres, les abeilles, l'aigle, la colombe, la nuit, le jour, passent tour à tour dans ses Sermons. Il les prend pour ce qu'ils sont, pour des signes de la grande langue surnaturelle ; mais en les traduisant, il les peint ; ainsi il est à la fois mystique et poète.

Comme le lys est entre les épines, ainsi ma Bien-Aimée est au milieu des filles des hommes. « C'est l'Epoux qui parle, afin que si « l'Epouse se réjouit d'être un lys, elle craigne le voisinage des « épines. Il y a un lys qui est au-dessous des épines : c'est la vir- « ginité qui pèche. Il y a un lys entre les épines : c'est la virginité « éprouvée par les tentations. Il y a un lys au-dessus des épines : « c'est la virginité victorieuse des tentations. Le premier lys est « l'image des Vierges folles, qui portaient à la main les lampes de « leur virginité, brillantes par la surface, mais au-dedans vides de « l'huile de la charité. Aussi comme l'Epoux tardait à venir, elles « s'endormirent; et tandis qu'à leur réveil, elles couraient acheter « de l'huile, l'époux arriva, qui ferma la porte de la salle du festin, « et les laissa dehors. Le second lys est l'image des vierges qui « combattent encore leurs passions. Le troisième lys est l'image « des Vierges sages, qui avaient leurs lampes pleines de l'huile de « la charité, et qui, à la voix de l'Epoux, se levèrent et entrèrent « avec lui dans la salle du festin : elles sont au-dessus des épines « des tentations. Le premier lys, c'est la fille d'Hérodiade, la dan-

[1] Sermon du XIIe dimanche après la Trinité, pag. 264.

« seuse de la cour d'Hérode. Le second lys, c'est la bienheureuse « Agnès, qui préféra mourir que de consentir au mariage. Le troi- « sième lys, c'est la très-Bienheureuse Vierge Marie, Reine des « vierges, que la grâce a placée si au-dessus des épines, qu'elle n'a « jamais ressenti l'aiguillon de la chair.

Le matin, Noé renvoya la colombe de l'Arche; mais le soir la colombe revint vers lui, portant à son bec un rameau d'olivier couvert de feuilles verdoyantes. « La colombe qui ne chante pas, mais qui « gémit, c'est l'âme qui pousse des gémissements au souvenir de « ses péchés. Le matin, c'est-à-dire au commencement du carême, « elle est chassée de l'Arche, qui est l'Église, dans laquelle il n'y a « que les élus. Le soir, c'est-à-dire à la fin du carême, elle revient « et elle est admise dans l'Eglise avec le rameau d'olivier, symbole « des actions de grâces qu'elle rend à Dieu pour l'indulgence « qu'elle en a obtenue. *Ils viendront en pleurant,* dit Jérémie : « voilà les gémissements de la colombe. *Je les ramènerai dans « ma miséricorde* : voilà le rameau d'olivier..... C'est de cet olivier « que parle Jérémie quand il dit : *Le Seigneur rendra ton nom « semblable à un olivier fécond, bien taillé, qui flatte l'œil et enrichit « son maître.* Ce qui signifie : les biens de la nature, les biens de « la gloire, les biens de la fortune, et les biens de la grâce que la « miséricorde de Dieu nous confère[2]. »

Marie-Magdeleine et *Marie mère de Jacques, et Salome, achetèrent des parfums afin d'embaumer le corps de Jésus.* « Ces saintes « femmes se hâtaient; elles travaillaient comme des abeilles occu- « pées à faire la cire et le miel. Ce que les naturalistes racontent « des abeilles prouve que leurs opérations correspondent à celles « que le Saint-Esprit exécute dans les âmes. En effet: les unes font « la cire; les autres le miel; les unes recueillent le suc des plantes; « les autres portent de l'eau; les unes emmagasinent le miel éla- « boré; les autres partent le matin pour butiner, tandis que plu- « sieurs dorment, jusqu'à ce qu'on vienne les réveiller[3]. »

[1] Sermon VII sur les Vierges, pag.363.
[2] Sermon de la Cène, pag. 319.
[3] Sermon du jour de Pâques, pag. 168.

« Les abeilles recueillent la cire dans le calice des fleurs avec les « pattes de devant; ensuite elles la placent entre leurs pattes in« termédiaires et celles de l'extrémité de leur corps. Ainsi chargées « de leur précieux trésor, elles volent dans l'air. Or tandis que « l'abeille vole, elle ne convoite pas plusieurs fleurs à la fois; elle « ne quitte pas celle-ci pour aller se poser sur celle-là : elle prend « ce qu'il lui faut sur une seule; après quoi elle gagne la ruche, « où elle élabore les matériaux qu'elle a conquis, et d'où elle tire « sa nourriture. L'âme pénitente est comme l'abeille : elle a six « pieds; les pieds de devant sont l'amour de Dieu et du prochain; « les pieds du milieu sont la prière et le jeûne; les pieds de der« rière sont la patience et la persévérance. Les fleurs sur lesquelles « l'âme se repose, ce sont les exemples des Saints Pères, d'où elle « doit extraire sa cire, c'est-à-dire la pureté de l'esprit et du corps; « pour la porter ensuite à la ruche de sa conscience, où elle l'aug« mente par ses soins, et où elle puise sa dignité et son bonheur, « c'est-à-dire la vie véritable. *Préparez*, dit Jésus-Christ, *non pas* « *l'aliment grossier qui périt, mais le pain qui donne la vie éternelle.* « L'œuvre du juste a la douceur du miel. Cette œuvre c'est la pu« reté de la conscience, l'honnêteté de la conduite, le parfum de la « bonne renommée, et les joies ineffables qu'on goute dans la contem« plation des choses divines. O vous, qui obéissez au démon de la cu« riosité, et dont l'activité s'éparpille sur mille objets à la fois; allez, « non pas à l'école de la fourmi, mais à celle de l'abeille; et appre« nez-y la sagesse. L'abeille ne visite pas plusieurs fleurs au même « instant. A son exemple, ne voltigez pas sur les fleurs de toutes les « opinions qui circulent; ne lisez pas tous les livres qui vous tombent « sous la main; ne laissez pas cette fleur pour courir après une autre, « comme font les désœuvrés fatigués de tout, qui ont la manie de « feuilleter tous les livres, qui en examinent les propositions, qui en « pèsent les mots, et qui, en prenant beaucoup de peine, n'arrivent « jamais à la science solide. Prenez dans un livre ce qu'il vous « faut, et emportez-le dans la ruche de votre mémoire. Aristote dit « qu'un arbuste trop souvent transplanté n'est jamais vigoureux[1]. »

[1] Sermon du XI[e] dimanche après la Trinité, pag. 263.

Le culte de la Vierge Marie fut au moyen-âge la principale source de la poésie catholique. La tendre dévotion de Saint Antoine lui inspira, dans le cours de son apostolat, bien des paroles éloquentes envers Celle que les Trouvères chantaient, et que les peuples appelaient Bienheureuse. Mais il ne nous a laissé aucun Sermon sur ce sujet si cher à son cœur. Seulement il y a dans les *Concordances morales* quatre séries de textes, tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui sont le canevas de quatre Sermons, sur la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité de Marie[1]. Pour nous consoler du larcin que très-probablement le le temps nous a fait, il faut chercher la Vierge un peu partout dans les Œuvres du Saint. Elle y grimpe comme une pariétaire; elle s'enroule autour des mystères du Christ qui y sont développés. Elle n'est jamais un hors-d'œuvre, parce que, logiquement, elle est partout chez elle.

Toute vallée sera remplie. « La Bienheureuse Marie est une « vallée :aussi elle est remplie des dons du Ciel; et c'est de sa plé- « nitude que nous tirons, nous qui sommes vides des biens surna- « turels. *Nous serons enrichis des tresors de votre maison*, dit le « Psalmiste. Il n'y a que les humbles qui reçoivent l'abondance « promise par ces paroles du Lévitique : *Je vous enverrai des on- « dées salutaires en temps opportun; et la terre se couronnera des « germes qu'elle porte dans son sein; et les arbres ploieront sous le « poids de leurs fruits*[2].

« L'humble Marie est l'étoile de la mer. O humilité, étoile de la « mer, tes doux rayons illuminent la nuit et montrent le port. Tu « brilles comme une flamme, et tu nous montres le Roi des rois, « Jésus notre Seigneur. Il est écrit dans Saint Matthieu : *Appre- « nez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Celui qui ne se « dirige pas d'après cette étoile, est aveugle ; il n'avance qu'a « tâtons. Son frêle esquif est le jouet de la tempête, et il ne tarde « pas à s'abîmer dans les flots écumants[3]. »

[1] *Concordantiæ morales*. pag. 739 et seqq.
[2] Sermon du IVe dimanche de l'Avent, pag. 11.
[3] Sermon du dimanche dans l'octave de Noël, pag. 12.

« Marie est la vigne mystique à qui l'amour de Dieu a fait pous-
« ser des racines plus profondes et avec plus de rapidité; elle a
« entrelacé ses rameaux autour de la Vigne véritable, qui est Jésus
« son Fils, qui dit dans saint Jean : *Je suis la vigne véritable.*
« Parlant d'elle-même, elle s'écria avec l'Ecclésiastique : *Semblable*
« *à la vigne, j'ai porté un fruit qui exhale un parfum plein de sua-*
« *vité.* L'enfantement de Marie n'est pas comme celui des femmes
« ordinaires; mais la nature présente avec lui certaines analogies.
« Marie, vigne mystique, a poussé trois sarments, qui sont : la salu-
« tation angélique, l'influence du Saint-Esprit, et l'ineffable con-
« ception du Fils de Dieu. C'est de ces trois sarments que sort la
« race des chrétiens; c'est par eux qu'elle continue à se multiplier
« et à se répandre dans le monde. Les bourgeons de cette vigne
« sont : l'humilité et la virginité de la Bienheureuse Vierge. Les
« fleurs sont : sa fécondité miraculeuse et son enfantement sans
« douleur. Les grappes sont : sa pauvreté, sa patience et sa péni-
« tence. Quand elles sont mures, il en découle un vin généreux et
« odoriférant qui énivre. C'est cette ivresse qui rend saintes les
« âmes des fidèles [2]. »

Marie est : la mer amère [3] — la porte clause [4] — la maison de la grâce, de l'obéissance et de l'humilité [5]; — la cité de refuge [6] — un arbre magnifique [7] — une montagne sublime [8] — le tronc de Dieu [9]. — C'est avec ces pierreries empruntées à l'Ecriture, à la nature, à la raison, à l'imagination, aux cieux surtout, que Saint Antoine compose un manteau aux brillantes couleurs et couvert de dessins variés, qu'il jette avec amour sur les épaules de sa Reine et de sa Mère.

Si Saint Antoine est poète dans ses Œuvres, il ne l'est pas moins

[2] Sermon du II et IIIe dimanche du Carême, pag. 156.
[3] Sermon du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, pag. 15.
[4] Sermon du IIIe dimanche après la Trinité, pag. 229.
[5] Sermon des Rameaux, pag. 129.
[6] Sermon II du IIIe dimanche du Carême, pag. 156.
[7] Sermon IIe des Rameaux, pag. 165.
[8] Sermon de la Transfiguration, pag. 183.
[9] Sermon du Ve dimanche après la Trinité, pag. 238.

dans ses *Gestes*. Il a toute l'originalité des premiers disciples de Saint François. Les *Fioretti* sont à lui comme à ses frères : la Vision du Frère qui a la cape en horreur, la Prédication au Consissistoire de Rome, le Miracle des poissons à Rimini,sont des pages qu'il a écrites. La légende s'empara de lui après sa mort; et il devint à son tour une source de poésie. Il n'a pas composé, comme Frère Jacomino, un poème sur l'Enfer et sur le Ciel; mais la Vision de la femme de Torres-Nuoves,en Portugal[1] peut rivaliser avec les récits les plus pittoresques et les plus attachants qu'on trouve dans les Œuvres de Jacomino et de Jacopone.

Après cela qui disputera à Saint Antoine le titre de précurseur de la *Divine Comédie?* Il est vrai, Dante ne le nomme pas dans son Epopée; il en nomme d'autres moins grands que lui : il en passe sous silence plusieurs qui le valent. Est-ce un oubli ? Ou bien ne discerna-t-il pas assez ses traits au milieu des moines fameux qui l'entourent? Question oiseuse que je n'ai pas à résoudre. Mais Saint Antoine reste ainsi lui-même jusqu'au bout : le nimbe qui rayonne de son front est toujours un peu caché dans l'ombre.

[1] Chap. XXVII.

CHAPITRE XXX

Résumé des principales vertus de Saint Antoine.

S. Antoni signaculum Christi.
(Antiques litanies de Saint Antoine.)
Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.
(I. Cor. IV. 16)

A la fin de cette Histoire, qui a été comme un long entretien avec le bienheureux Antoine de Padoue ; on éprouve le besoin de résumer les impressions qu'elle cause, et de retenir les traits saillants qui forment le cadre d'un des saints les plus attachants du moyen-âge.

Par certains aspects, les saints sont un idéal capable de nous décourager : ils sont des chefs-d'œuvre de la grâce ; et ils semblent un défi jeté à la nature humaine. Dans ce cas, la contemplation de ces existences merveilleuses est encore utile ; car elle nous révèle notre infériorité ; elle abaisse notre vanité ; elle excite notre paresse. Sous d'autres rapports, les saints sont des modèles ; en les suscitant, Dieu a les imposés à notre imitation. Ce serait mal comprendre son dessein que de se borner à une admiration enthousiaste mais stérile.

Saint Antoine de Padoue fut un des plus grands thaumaturges de son siècle : ici nous ne saurions aspirer à marcher sur ses traces. Mais nous pouvons l'invoquer avec confiance, et le prier d'étendre

sur nous la puissance dont Dieu le doua pendant sa vie et après sa mort. Il fut en même temps un fidèle imitateur des vertus de Jésus-Christ ; c'est ici que nous devons l'étudier et le suivre.

L'humilité fut une des vertus principales de Saint Antoine ; malgré l'éclat de sa naissance, la beauté de son génie, et d'autres signes de sa prédestination à de grandes choses, il fut toujours petit à ses propres yeux. Il n'eut qu'une ambition, celle de passer inconnu sur cette terre. Il avait fait un pacte avec l'obscurité : il fallut que Dieu luttat contre lui, pour le faire briller malgré lui. Ainsi il nous enseigne le mépris de nous-mêmes et du monde. Il nous apprend à chercher la vraie grandeur la ou elle réside, c'est-à-dire dans la fuite de toute grandeur. Il condamne éloquemment nos mesquines prétentions, le plus souvent dépourvues de mérite ; et en tout cas, impuissantes à nous donner le bonheur ou seulement une solide gloire.

Saint Antoine ne dédaigna pas la science humaine, puisqu'il la possédait à un degré éminent; mais il ne s'enivra pas des fumées d'orgueil qui en sortent. Tant qu'il le pût, il la cacha : quand il fut obligé de la produire, il la mit aux pieds de Jésus-Christ, en la subordonnant à la foi dont elle est la servante. Comme l'Apôtre, il ne se glorifiait que de la science de la Croix ; il était du nombre de ces ignorants sublimes, qui savent tout parce qu'ils ne savent rien. La science moderne est très-courte, quoiqu'elle en dise : elle ne perdrait rien à être modeste, et à chercher dans l'Evangile le supplément de son indigence. Nous du moins qui sommes éclairés de la vraie lumière, ne nous engouons pas d'une vaine sagesse : préférons à notre raison la foi naïve, et l'amour pur qui nous aidera à faire les plus belles découvertes.

Peut-être sommes-nous de ceux qui ont besoin de se réconcilier avec la théologie mystique, peu appréciée, parce qu'elle est peu comprise. Il y a dans l'air du positivisme : cette contagion gagne quelquefois les âmes honnêtes sans qu'elles s'en doutent. On réduit l'Evangile à un certain nombre de formules algébriques ; et on s'y cantonne avec une pieuse obstination, non sans quelque dédain pour ceux qui vont au-delà. Parce qu'il y a eu de faux mystiques,

on tient en suspicion le mysticisme lui-même. Parce que la théologie mystique, qui a cependant ses principes et qu'on peut définir avec une certaine précision, a toujours quelque chose d'indéfini comme l'amour qui est son moyen et son but; on nie, ou a peu près, la science mystique; sans considérer suffisamment qu'on outrage les saints qui l'ont cultivée avec ardeur, et nous ont laissé des œuvres où encore aujourd'hui les âmes altérées vont boire comme à des sources rafraîchissantes. Le discrédit dans lequel est tombée la science mystique est une des causes de notre médiocrité morale; il explique aussi l'indigence de l'ascétisme contemporain, dont le vide désolant n'est pas racheté par l'abondance des produits. S'il y a des exceptions, elles sont rares. Chez nous, un livre de spiritualité sérieux est un événement; pour nous consoler de notre infériorité, nous avons besoin d'emprunter à la Tradition ses trésors; à moins d'aller à l'école des nouveaux catholiques d'Angleterre, qui semblent avoir retrouvé la grande manière des Pères de l'Eglise, et se montrent capables de réconcilier avec le mysticisme les esprits les plus prévenus.

Saint Antoine était merveilleusement doué pour l'action; son apostolat en est la preuve. Cependant l'oraison faisait ses délices. Il se plaisait au fond des grottes sauvages où l'esprit de Dieu le visitait, et le remplissait de lumière et d'amour. Il savait que Dieu est la source de la vie véritable, qui rejaillit d'autant plus haut qu'elle quitte plus à regret les profondeurs bénies où elle se forme. Nous sommes les fils d'une époque fiévreuse, qui se hâte de produire parce qu'elle est impatiente de jouir; et qui est admirablement outillée pour aller vite, au risque de faire beaucoup sans bien faire. Saint Antoine nous enseigne à nous défier de l'activité dévorante de notre génération, et à chercher le silence de la retraite pour y attendre l'heure de la Providence, et nous mieux préparer à notre destinée. L'esprit d'oraison n'est pas la caractéristique de notre christianisme. Les œuvres extérieures vont beaucoup mieux à notre tempérament : elles nous séduisent par la beauté des résultats; et peut-être aussi parce qu'elles nous tirent d'avec nous mêmes. Cependant quand les œuvres sont séparées de l'oraison, elles

sont souvent des œuvres mortes : elles profitent plus au prochain qu'à ceux qui les opèrent. D'ailleurs les intentions les plus magnanimes restent en route, défaillantes avant le temps ; si elles ne se retrempent pas chaque matin dans l'oraison, avant de s'élancer après des infortunes qui ont encore plus besoin de notre charité que de notre argent.

Saint Antoine savait unir la douceur et la force : il y avait chez lui de l'agneau et du lion. Il était doux aux petits de ce monde, doux aux enfants qu'il caressait, aux pauvres qu'il consolait, aux malades qu'il guérissait, et aux pécheurs qu'il convertissait. Il était terrible pour les puissants à qui il reprochait en face l'abus qu'ils faisaient de leur autorité, en leur annonçant les responsabilités qu'ils assumaient devant l'histoire et devant Dieu. Il avait un vif sentiment de la justice : il en fut partout l'intrépide champion. Il n'entendait pas autrement l'obéissance que tout homme doit aux pouvoirs légitimes. Par là il est la preuve qu'un grand caractère s'allie très-bien avec la sainteté ; il nous avertit de ne pas éliminer de notre programme de perfection la dignité de l'âme, dont l'Evangile ne demande le sacrifice à personne ; même quand il nous prêche le renoncement poussé jusqu'à l'héroïsme.

Saint Antoine avait la haine de l'hérésie. Cette haine éminemment chrétienne, n'est jamais plus vigoureuse que dans les siècles de foi. Elle distingue les serviteurs de Dieu qui est vérité, et qu'on ne saurait aimer sans haïr son contraire. La haine de l'hérésie donna naissance à l'Inquisition qui sauva l'Europe au moyen âge ; et dont le nom seul épouvante aujourd'hui les enfants de l'Eglise eux-mêmes. Qui en parle s'expose à l'impopularité ; qui la défend est frappé d'ostracisme ; ici le préjugé paraît invincible ; on peut se taire : on ne doit pas se rendre. Saint Antoine resta toujours missionnaire ; il ne remplit jamais les fonctions d'inquisiteur. Mais il était le frère d'armes de ceux qui les avaient acceptées pour l'amour de Jésus-Christ. Tandis que ceux-ci mouraient assassinés par les Albigeois, lui parcourait le Languedoc et l'Aquitaine, la croix à la main. Ils versaient leur sang : lui jetait aux multitudes son ardente parole. Ils travaillaient ensemble au triomphe de la même cause ; ils com-

battaient l'hérésie par des moyens différents ; mais ils lui avaient voué une haine égale, qui dura jusqu'à leur dernier soupir : ici encore il est permis de prendre Saint Antoine pour modèle. La fausse charité, qui chez nous s'appelle modération, tolérance, libéralisme, est au fond homicide : car elle égorge les principes, et elle fait couler plus de sang que les arrêts de mort rendus par les tribunaux de l'Inquisition. Cette charité dont les philosophes ont préparé le règne, et que les hommes d'Etat ont transformée en institution, est dans le sens de l'opinion dominante ; elle met à la mode ceux qui professent ; elle leur ouvre les portes de l'avenir, en assurant leur influence. Malgré les bénéfices que procure cette doctrine commode, nous devons nous en préserver. La bienveillance universelle, qui s'étend à tout, même à l'hérésie, n'est pas le moindre signe du refroidissement de la foi, de l'énervement de la force chrétienne, et de la décadence des nations [1].

Ceci est l'abrégé des vertus de Saint Antoine. Tel il m'est apparu à travers les ombres du passé, tel j'ai essayé de le reproduire dans mon récit. Sa Légende est courte ; les détails manquent, même pour les faits les plus authentiques de sa vie. Cependant peu de saints ont été l'objet de tant de travaux hagiographiques. Mais il est plus grand encore dans la mémoire des générations que dans les livres. Il remplit les livres, et nulle part il n'est tout entier. J'ai voulu dégager son aimable figure : j'ai soulevé les voiles qui nous le déro-

[1] J'ai encore sur le cœur une autre plainte impopulaire. L'ancienne haine de l'hérésie devient rare ; on perd l'habitude de regarder Dieu comme l'unique vérité ; en sorte que l'existence des hérésies n'est plus un sujet d'épouvante... Je crois que notre repentir serait plus réel et plus valide, si nous avions quelque peu l'esprit des inquisiteurs du temps passé. Je devrais en rougir de honte à la face du grand soleil du dix-neuvième siècle ; mais c'est une faiblesse que je ne puis vaincre, peut-être faute d'avoir fait des efforts suffisants. Jusqu'à présent donc je maintiens que la haine de l'hérésie doit accompagner le repentir intérieur. Je demande à Dieu, dans son infinie compassion, d'entretenir en moi, jusqu'à la dernière heure, cette profonde détestation qu'il m'a donnée, et que je reconnais tenir de lui : je lui demande d'augmenter immensément en moi cette détestation. Le Ciel est le séjour de l'amour ; mais la haine de l'hérésie n'y diminuera point ; car au fond ce n'est pas autre chose que l'amour qui adore l'éternelle vérité de Dieu. (Faber : *Conférences spirituelles : le Ciel et l'Enfer.*)

baient; j'ai fait tomber la poussière qui en obscurcissait l'éclat; j'ai interrogé le silence; j'ai achevé les esquisses eparses çà et là dans les coins des bibliothèques. En rapprochant tous ces fragments, en condensant sur un point les rayons de lumière qui sortent un peu de partout, je n'ai rien inventé : peut-être ais-je réussi à faire un portrait complet. D'autres le diront mieux que moi. Je n'attends pas la récompense de l'opinion, qui ne me doit rien, parce que je n'ai rien fait pour elle. Je préfère un regard de Saint Antoine, si du haut du Ciel il daigne me l'accorder. Ce regard, en tombant sur ces modestes pages, les bénira; il y mettra l'onction qui leur manque; il les rendra douces et salutaires pour ceux qui les liront. Pour moi, je m'estimerai heureux, si après avoir vécu dans l'intimité de Saint Antoine, je pouvais l'imprimer comme un sceau sur mon cœur et sur mes mains, afin que mon cœur l'aime, et que mes mains l'imitent.

A la fin d'une des Hymnes de son antique liturgie, on lit cette belle invocation : « Très-bienheureux Antoine, accordez à vos « fidèles serviteurs, à ceux qui ne cesseront jamais de louer vos ver- « tus et de redire votre gloire, la paix du Seigneur pour le temps et « pour l'éternité ! »[1] O Père, donnez-moi la paix ! la paix avec Dieu, la paix avec moi-même, la paix avec les hommes, si c'est possible ! La prière du premier de vos panégyristes, est celle que vous adresse le dernier de vos historiens.

[1] In tua laude sedulis
Antoni beatissime,
Tuis acquire famulis
Dei pacem hic, ultime.
(Liturgie franciscaine du XIIIe siècle.)

FIN DU VOLUME.

TABLE DES MATIERES
